



HAL
open science

La Semaine des Enfants (1857-1876) : un journal pour la jeunesse ancré dans le Second Empire

Nathanaël Laffont

► To cite this version:

Nathanaël Laffont. La Semaine des Enfants (1857-1876) : un journal pour la jeunesse ancré dans le Second Empire. Sciences de l'Homme et Société. Ecole nationale des chartes, 2024. Français. hal-04642777

HAL Id: hal-04642777

<https://enc.hal.science/hal-04642777v1>

Submitted on 10 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

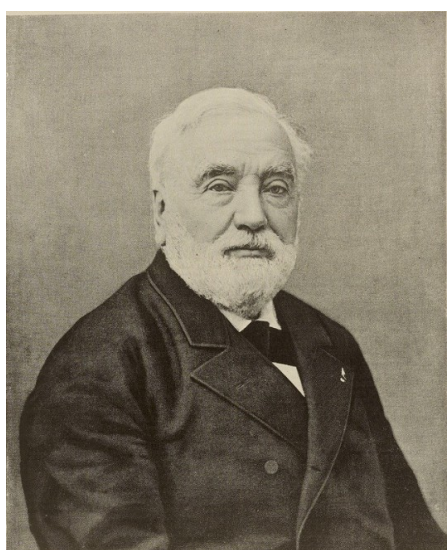
Nathanaël Laffont

Diplômé de master

Thèse
pour le diplôme
d'archiviste paléographe
2024

LA SEMAINE DES ENFANTS
(1857-1876)

**UN JOURNAL POUR LA JEUNESSE ANGRÉ
DANS LE SECOND EMPIRE**



Remerciements

J'adresse à mon directeur de thèse Christophe Gauthier de profonds remerciements pour son encadrement et son soutien tout au long de mon travail de thèse d'école. Je souhaite également remercier tout particulièrement mon directeur de mémoire Jean-Charles Geslot pour l'intérêt qu'il a porté à mon travail de recherche et pour tout ce que m'a apporté la lecture de ses travaux ainsi que mes discussions avec lui. Ils m'ont tous deux donné à la fois une grande liberté de travail et un cadre qui m'a permis, au fil des réunions avec eux, de sans cesse préciser mes idées et hypothèses.

La Bibliothèque nationale de France m'a été d'une aide profonde durant ce travail, notamment par le biais de la bibliothèque numérique Gallica, sans laquelle ma recherche aurait été bien plus complexe. Je remercie aussi tous les agents que j'ai pu rencontrer lors ma fréquentation des salles du site François-Mitterrand ou, moins fréquemment, du site Richelieu, pour leur accueil et leur aide. De même, je remercie le personnel de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine pour le séjour agréable et efficace que j'ai pu y effectuer.

Je voudrais également remercier Jean-Yves Mollier, Francis Marcoin, Cécile Boulaire et Béatrice Guillier, qui ont aimablement répondu aux messages que je leur ai envoyés au tout début de ma recherche.

Ce travail n'aurait pas été le même sans le soutien infailible, les conseils et les relectures de Judith, qui a toujours été là pour moi durant ce travail. Merci de m'avoir aidé à maîtriser les arcanes des tableurs, et de m'avoir toujours incité à prendre de l'avance et travailler d'arrache-pied. Surtout, merci de m'avoir soutenu durant les moments de doute ou d'angoisse.

Je remercie également du plus profond de mon cœur mes autres relectrices : Camille, Jade et ma mère Stéphanie. Merci d'avoir bien voulu consacrer une part précieuse de votre temps à traquer expressions maladroites, fautes d'orthographe et coquilles.

Remerciements

Enfin, merci à la comtesse de Ségur pour m'avoir incité à explorer la littérature et la presse enfantines du XIX^e siècle. Je n'aurais jamais cru que mes premières lectures de romans aboutiraient à un travail de recherche, presque vingt ans plus tard.

Introduction

Par-delà la comtesse de Ségur

« Elle a su si bien conter qu'elle est morte grand'mère de tous les enfants du monde »¹ : c'est ainsi qu'en 1913 Émile Faguet, écrivain et critique littéraire, décrit élogieusement Sophie Rostopchine, mieux connue sous son titre de comtesse de Ségur. L'autrice s'est en effet imposée comme une des figures majeures de la littérature pour la jeunesse française, ayant bercé des générations de lecteurs et lectrices. Ses ouvrages ont été des succès de vente importants : Jean Mistler relève que ses quatre plus célèbres romans se sont vendus à eux seuls à plus de 2,3 millions d'exemplaires entre les années 1850 et 1958². Ils restent ensuite des *best-sellers* : ces quatre ouvrages se sont ainsi écoulés à plus de 800 000 exemplaires chacun dans la « Nouvelle Collection Ségur » proposée à partir de 1958 par la maison Hachette³. La comtesse s'est également fait connaître de nouvelles générations par le biais des nombreuses adaptations de ses œuvres : Kaoutar Harchi indique ainsi que « tombée dans le domaine public en 1930, l'œuvre ségurienne a fait l'objet, entre 1946 et 2016, de six adaptations cinématographiques [...] et entre 1962 et 1998, de cinq adaptations télévisuelles »⁴. L'autrice s'est alors imposée comme une autrice culte, dont le nom est associé à la célèbre « Bibliothèque rose » de la maison d'édition Hachette.

Malgré les critiques dont l'autrice a pu faire l'objet à partir des années 1960 pour ses positions conservatrices, de même que le ton naïf et moral de son œuvre (Jean-Yves Mollier signale par exemple un article des *Lettres françaises* de 1964 de Pierre Berger intitulé « Faut-

1 Émile FAGUET, « Madame de Ségur », *Chanteclair*, n°123, mai 1913. Cité par Louis BETHLÉEM, *Romans à lire et romans à proscrire*, Paris, Bureau de la « Revue des lectures », 7^e édition, 1920, p. 315. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Romans_%C3%A0_lire_et_romans_%C3%A0_proscrire/Texte_entier. Consulté le 23/05/2023.

2 Jean MISTLER, *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964, p. 151. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3363202d>. Consulté le 24/05/2023.

3 *Ibid.*

4 Kaoutar HARCHI, « La comtesse de Ségur, une odyssée éditoriale au féminin (1855-1871) », *Cahiers du Genre*, n° 65, 2018/2, p. 126. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2018-2-page-125.htm>. Consulté le 23/05/2023.

il brûler la comtesse de Ségur »⁵), on note un regain d'intérêt envers elle au cours des dernières décennies, notamment de la part de chercheurs en histoire et en littérature. On peut citer parmi les ouvrages lui étant dédiés *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile* de Francis Marcoin (1999)⁶, *La Comtesse de Ségur ou l'art discret de la subversion* de Maialen Berasategui (2011)⁷ ou encore *Catholicism and Children's Literature in France. The Comtesse de Ségur (1799-1874)* de Sophie Heywood (2011)⁸. Une revue annuelle créée en 2000 lui est même dédiée, les *Cahiers Séguriens*⁹.

Pourtant, ces ouvrages s'attardent très peu sur le fait que la plupart des œuvres de la célèbre écrivaine, avant d'être publiés en volumes par la maison d'édition Hachette, ont été pré-publiés au sein d'un journal relativement oublié aujourd'hui, *La Semaine des Enfants*. Cet hebdomadaire (devenu bihebdomadaire entre 1862 et 1870) de huit pages, créé par l'imprimeur Charles Lahure en collaboration avec Louis Hachette, est paru entre 1857 et 1876 et s'impose comme l'un des plus grands noms de la presse enfantine sous le Second Empire. Il doit en grande partie son succès à ses feuilletons, notamment ceux de la comtesse de Ségur, et ses illustrations réalisées les premières années par des artistes de renom comme Gustave Doré ou Bertall. Il fait également paraître de brefs récits moraux, des contes et des articles instructifs concernant l'histoire ou les sciences, proposant à son lectorat un contenu varié mêlant divertissement et instruction.

5 Jean-Yves MOLLIER, « Éditer la comtesse de Ségur ou les ruses de la raison policière », dans *Cahiers Robinson*, n°9, 2001.

6 Francis MARCOIN, *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois Presses Université, 1999. URL : <https://books.openedition.org/apu/2938>. Consulté le 24/05/2023.

7 Maialen BERASATEGUI, *La Comtesse de Ségur ou l'art discret de la subversion*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

8 Sophie HEYWOOD, *Catholicism and Children's Literature in France: The Comtesse de Segur, 1799-1874*, Manchester, Manchester University Press, 2011.

9 La revue, publiée par l'Association des amis de la Comtesse de Ségur, s'est arrêtée à son n°10, publié en juin 2012.

Un journal ignoré par l'historiographie

Si *La Semaine des Enfants* est un périodique important du Second Empire, elle semble pourtant n'avoir fait l'objet d'aucune étude spécifique. Il faut dire que la presse enfantine du XIX^e siècle, et notamment celle du Second Empire, apparaît encore comme un champ à défricher, malgré la recrudescence d'intérêt pour les journaux à destination des plus jeunes ces dernières décennies¹⁰. Les monographies sur des périodiques enfantins du XIX^e siècle restent encore rares. On peut toutefois relever quelques travaux universitaires sur le sujet, comme les mémoires de Valérie Wulleman¹¹ et Dominique Guislain¹², concernant respectivement le *Magasin des Demoiselles* et le *Journal de la jeunesse*. De plus, l'autre grand journal enfantin de la période, le *Magasin d'éducation et de récréation* (1864 - 1916), créé par Pierre-Jules Hetzel et Jean Macé, a été assez étudié en raison de son succès, permis notamment grâce aux romans de Jules Verne. Parmi les travaux sur ce périodique, on peut mentionner la thèse d'École des Chartes de Nicolas Petit¹³ et divers articles portant sur le contenu du *Magasin*¹⁴. Faire une étude monographique d'un journal en particulier nous a alors paru intéressant pour, au-delà d'en apprendre plus sur *La Semaine des Enfants*, mieux comprendre le paysage de la presse enfantine sous le Second Empire et le début de la Troisième République. En effet, nous avons essayé de replacer autant que possible le périodique dans son contexte et de le comparer

10 Les ouvrages publiés concernent surtout le XX^e siècle : on peut penser à Thierry CRÉPIN, *Haro sur le gangster ! : la moralisation de la presse enfantine, 1934-1951*, Paris, CNRS Editions, 2001 ; Marie-Anne COUDERC, *La Semaine de Suzette : Histoires de filles*, Paris, CNRS Editions, 2005 ; *Les presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle*, dir. Thierry Crépin et Françoise Hache-Bissette, Arras, Artois Presses Université, 2008 ou, plus récemment, au double numéro (n°20-21) de la revue *Strenae* intitulé « Pif-Gadget et compagnie : approches pluridisciplinaires », publié en 2022.

11 Valérie WULLEMAN, *Le journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 24/05/2023.

12 Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979.

13 Nicolas PETIT « Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) et les éditions Hetzel (1837-1914) », thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École Nationale des Chartes, 1980. Consultable aux Archives Nationales, Thèses de l'École Nationale des Chartes (1849-2021), AB/XXVIII/723.

14 Par exemple Ségolène LE MEN, « Hetzel ou la science récréative », *Romantisme*, n°65, 1989. URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5600. Consulté le 24/04/2023.
Ou encore : Gilles CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation* », *Romantisme*, vol. 161, n°3, 2013. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>. Consulté le 24/05/2023.

avec des journaux à destination d'un public enfantin ou familial, pour pouvoir à la fois mieux percevoir les points communs entre ces parutions et *La Semaine des Enfants* et mieux comprendre ce qui peut faire la particularité de la publication de la famille Lahure.

Si des ouvrages généraux sur l'histoire de la presse et celle de la littérature pour la jeunesse mentionnent parfois *La Semaine des Enfants*, c'est souvent de manière rapide et parfois fautive. Par exemple, l'ouvrage de référence sur ce type de presse, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants 1768 – 1988* d'Alain Fourment, publié en 1987, n'évoque pas de manière très détaillée le journal et, surtout, le considère à tort comme une édition réalisée par l'éditeur Louis Hachette « avec l'imprimeur Lahure »¹⁵. C'est aussi le cas du *Siècle de la presse*, où Christophe Charle affirme qu'« en 1857, Hachette lance *La Semaine des enfants* »¹⁶. En réalité, comme le prouve Jean-Yves Mollier dans sa biographie de Louis Hachette, le journal a été créé par Charles Lahure, imprimeur parisien méconnu né en 1809 et mort en 1887¹⁷. L'origine de cette confusion, que l'on retrouve encore aujourd'hui sous la plume de chercheurs et chercheuses¹⁸, nous a donné envie de nous pencher sur l'histoire éditoriale de *La Semaine des Enfants*, et de retracer plus en détail les relations entre Charles Lahure et Louis Hachette. Nous voulions également présenter le personnage même de Lahure, entrepreneur gérant l'une des plus grandes imprimeries de Paris, qui se fait également éditeur d'ouvrages et de journaux importants dans l'histoire de la presse du Second Empire. Il a été jusque là délaissé par l'historiographie, à l'exception d'un court ouvrage amateur réalisé par son descendant André Lahure¹⁹ et de quelques remarques le concernant chez Jean-Yves Mollier²⁰ ou dans l'ouvrage de Jean-Charles Geslot *Histoire d'un livre : l'Histoire de France*

15 Alain FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants: 1768-1988*, Paris, Éditions Éole, 1987, p. 88.

16 Christophe CHARLE, *Le Siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 108.

17 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

18 Par exemple, dans Isabelle NIÈRES-CHEVREL, « Premiers albums dans l'édition française du Second Empire », *Strenæ*, n°22, 2023. URL: <http://journals.openedition.org/strenae/9729>. Consulté le 23/05/2023.

Ou encore Michel MANSON, « Trois questions sur l'histoire des livres pour enfants », *The Conversation*, 19 avril 2022. URL : <https://theconversation.com/trois-questions-sur-lhistoire-des-livres-pour-enfants-181098>. Consulté le 24/05/2023.

19 André LAHURE, *Histoire de l'imprimerie Lahure : quatre siècles qui ont marqué la typographie et l'édition*, Levallois-Perret, impr. Soregraph, 2005.

20 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

de Victor Duruy²¹. Nous désirons notamment comprendre dans quelle mesure ses réalisations ont pu être éclipsées par la réputation de la maison Hachette.

Un autre facteur ayant déterminé le choix de ce périodique pour notre étude est sa longévité : le périodique est en effet publié durant dix-neuf années, alors que nombre de ses contemporains sont éphémères. Il semble être la seule création faite sous le Second Empire à durer aussi longtemps, avec le *Magasin d'éducation et de récréation*. Il nous a alors paru intéressant de déterminer comment le périodique a pu se développer et atteindre un certain succès, puis décliner au début de la Troisième République. Son rachat par la maison Hetzel en 1876, qui amène à l'absorption de *La Semaine des Enfants* par le journal pour la jeunesse de l'éditeur de Jules Verne, intrigue également, étant donné le manque de sources entourant la fin du périodique fondé par Charles Lahure.

Un corpus abondant, mais des sources lacunaires

Pour réaliser cette recherche, nous avons procédé au dépouillement d'un échantillon de numéros du périodique. Nous n'avons pas pu, par manque de temps, étudier de manière exhaustive les 1450 numéros parus de *La Semaine des Enfants*. Après avoir effectué des relevés exhaustifs sur les premiers numéros du journal, jusqu'au n°418, daté du 30 septembre 1863, nous avons ensuite décidé de ne relever pour les années suivantes que trois mois choisis pour être assez espacés dans le temps : mars, juin et septembre. Nous avons toutefois dépouillé exhaustivement les numéros publiés immédiatement avant l'interruption du journal due à la guerre franco-allemande de 1870 ainsi que les premiers numéros que nous avons pu retrouver publiés à la reprise du journal²². Nous avons également effectué un dépouillement exhaustif des n°1429 à 1450 (datés du 1^{er} avril au 30 septembre 1876) pour nous faire une meilleure idée du journal durant ses derniers mois de parution. En tout, notre corpus est

21 Jean-Charles GESLOT, *Histoire d'un livre : l'Histoire de France de Victor Duruy*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

22 Nous n'avons pas pu consulter les n°1143 à 1147, c'est à dire ceux d'avril et du début de mai 1871, qui marquent la reprise du journal après la guerre, car ils n'ont semble-t-il été publiés dans aucun volume de *La Semaine des Enfants*.

Introduction

composé de 742 numéros, soit environ la moitié de la totalité des numéros publiés. Il est cependant inégalement distribué, avec une meilleure représentation des premières années étudiées de manière exhaustive. Il faut également prendre en compte le changement de périodicité de *La Semaine des Enfants*, qui passe d'un rythme hebdomadaire à bihebdomadaire à partir du 2 juillet 1862, et ce jusqu'à l'interruption du journal au début du mois de septembre 1870. A sa reprise et jusqu'à sa fin, le journal redevient hebdomadaire. La période où le rythme de parution est bihebdomadaire est donc plus représentée que les autres.

Notre démarche en étudiant ces numéros a été de recenser tous les textes qu'ils contenaient dans un tableur, en indiquant notamment à chaque fois leur titre, leur auteur, la rubrique du journal dans laquelle ils sont classés, la présence ou non de gravures les illustrant, le nom des dessinateurs et graveurs, et si le récit est à suivre ou non, afin de pouvoir réaliser une étude quantitative de divers paramètres, pour compléter notre analyse qualitative des divers contenus du journal.

Il faut préciser que nous avons principalement réalisé nos dépouillements grâce aux volumes annuels ou biannuels reliés publiés par la maison Lahure, consultés dans les collections de la Bibliothèque nationale de France, qui sont plus facilement accessibles. Une partie d'entre eux a été consultée de manière physique, mais la majorité, pour éviter d'abîmer des documents déjà fragiles, l'a été de manière dématérialisée, soit sur la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, Gallica²³, soit au format microfilm. Toutefois, la collection Rondel contient un certain nombre de numéros isolés reçue par Marthe Rondel, une abonnée de *La Semaine des Enfants*. Ils ont été semble-t-il reliés ensemble, mais ensuite conservés dé-reliés. L'examen de ces numéros n'a cependant permis de déterminer aucune différence notable entre les numéros individuels et les recueils annuels.

En ce qui concerne les sources manuscrites, nous avons eu parfois du mal à trouver des matériaux intéressants, étant donné que le journal n'a semble-t-il pas laissé d'archives propres et que Charles Lahure n'a pas de fonds lui étant dédié. Nous avons toutefois trouvé dans le Minutier central des notaires, aux Archives Nationales, des contrats concernant les relations entre Charles Lahure et Louis Hachette, notamment celui annonçant la création de la

23 Seuls les vol. 1 à 16, 20 à 22 et le vol. 25 sont disponibles sur Gallica, à l'URL suivante : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32866823k/date>. Consulté le 27/05/2023.

société Charles Lahure et Compagnie. Aux Archives Nationales également, la sous-série F18, consacrée aux affaires concernant l'imprimerie et la presse, a été utile à la fois pour retracer la carrière de Charles Lahure, en consultant les brevets d'imprimeur de ses prédécesseurs, et pour mieux comprendre le journal, en consultant notamment un document de la Commission de Colportage mentionnant *La Semaine des Enfants*. Nous nous sommes également rendu à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine pour consulter le fonds Hachette Livre et le fonds Hetzel, afin de consulter notamment des correspondances et contrats engageant ces éditeurs. Si nous avons envisagé de consulter les papiers de Pierre-Jules Hetzel, conservés à la Bibliothèque nationale de France, ceux-ci ne semblent toutefois contenir aucun document concernant *La Semaine des Enfants*, hormis une lettre identifiée par Nicolas Petit que nous avons pu consulter sur Gallica.

Ces archives manuscrites ont été complétées par des sources imprimées, consultées pour la plupart, pour des raisons pratiques, sur la bibliothèque numérique Gallica. Cette dernière nous a également permis de trouver de nombreux documents, notamment des articles de presse concernant *La Semaine des Enfants* ou son créateur, que nous n'aurions sûrement pas pu identifier sans les outils de recherche plein texte mis en place sur le site pour les ouvrages OCRisés. Nous avons utilisé la *Bibliographie de la France*, ainsi que des journaux juridiques ou commerciaux et divers quotidiens ayant publié des publicités pour *La Semaine des Enfants*. Certaines informations ont également été extraites de divers dictionnaires biographiques ou nécrologies d'époque. Une autre source importante a été la correspondance de la comtesse de Ségur avec Émile Templier, gendre de Louis Hachette gérant les relations entre l'autrice et l'éditeur, éditée par Claudine Beaussant dans le premier tome des *Oeuvres intégrales* de la romancière parues chez Robert Laffont²⁴. Nous avons aussi examiné des ouvrages édités par la famille Lahure, la maison Hachette ou Pierre-Jules Hetzel. A titre de comparaison, nous avons également consulté d'autres périodiques pour enfants contemporains de *La Semaine des Enfants* ou légèrement antérieurs.

24 Sophie ROSTOPCHINE, « Lettres à son éditeur » dans *Id.*, *Oeuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, p. LVII-CXLVI. Correspondance éditée par Claudine Beaussant.

Un travail au croisement de plusieurs domaines de recherche

Dans ce mémoire, nous nous plaçons à la croisée de plusieurs domaines de l'historiographie. Notre recherche est d'abord partie d'une volonté de réaliser un travail à la croisée de l'histoire de l'édition, dans la lignée des travaux menés par Jean-Yves Mollier, notamment dans sa biographie de Louis Hachette qui a constitué un important point de départ pour notre réflexion²⁵, et de l'histoire de la presse et des médias. C'est également un travail d'histoire culturelle, se reposant sur les recherches réalisées par des chercheurs comme Christophe Charle ou encore Dominique Kalifa²⁶. Nous étudions en effet un produit culturel, un journal pour enfants, que nous essayons autant que possible de replacer dans un contexte culturel, social, artistique et économique plus général avec l'aide de leurs ouvrages. Nous cherchons à y percevoir, en analysant les contenus du journal et leur imagerie, quelles représentations du monde, de la société, de la morale, y sont véhiculées, consciemment ou non, aux jeunes lecteurs. Notre mémoire tient également de l'histoire littéraire, et plus précisément de l'histoire de la littérature pour la jeunesse : nous nous sommes ainsi beaucoup inspiré des travaux de Francis Marcoin, qui évoque à de nombreuses reprises la presse enfantine dans son imposant ouvrage *Littérature de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*²⁷, en la pensant en lien avec l'édition pour la jeunesse. Il relève également, étant donné son sujet, de l'histoire de l'enfance et des produits culturels lui étant adressés : notre lecture de l'ouvrage de Catherine Rollet *Les enfants au XIX^e siècle*²⁸ nous a ainsi été essentielle pour mieux déterminer le public exact de *La Semaine des Enfants* et le contexte dans lequel il vivait, de même que les études de Michel Manson sur la culture enfantine²⁹ et divers travaux

25 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

26 Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011 ; Dominique KALIFA, *La Culture de masse en France : 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001, p. 8. URL : <https://www.cairn.info/la-culture-de-masse-en-france-1-1860-1930--9782707135155.htm>. Consulté le 16/10/2022 ; Dominique KALIFA, *Les bas-fonds, histoire d'un imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

27 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

28 Catherine ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

29 Par exemple Michel MANSON, « Chansons, formulettes, comptines : du folklore aux livres pour enfants (XIX^e- XX^e siècles) », dans *Lire en chantant des albums de comptines*, dir. Sylvie Ayna, Chloé Séguret et Céline Touchard, Toulouse, Érés, 2015, p. 135-156. URL : https://www.academia.edu/37911536/Chansons_formulettes_comptines_du_folklore_au_livre_pour_enfants_XIXe_Xxe_si%C3%A8cles. Consulté le 26/05/2023.

sur l'enseignement au XIX^e siècle³⁰. Nous consacrons également une partie de notre thèse d'école à l'étude des auteurs, autrices, illustrateur et graveurs du journal, essayant de retracer les carrières artistiques de ces personnalités souvent oubliées et de prendre en compte autant que possible la dimension sociale de ces métiers précaires. Notre travail comprend également une étude de bibliographie matérielle et iconographique de *La Semaine des Enfants*. Le blog d'Antoine Sausverd *Töpfferiana*³¹ nous a été notamment très utile dans nos recherches, étant donné les recensements importants qu'il effectue de la présence des « histoires en estampes³² » dans la presse du XIX^e siècle.

Journal, revue, magazine : quelle terminologie adopter ?

Une des questions que nous nous sommes posées lors de la rédaction de ce travail concerne le vocabulaire à adopter pour parler de *La Semaine des Enfants*. Nous avons choisi d'utiliser dans notre rédaction les termes les plus larges, « journal » et « périodique », employés par les contemporains pour désigner la presse enfantine. Cependant, deux termes auraient également pu être utilisés : « revue » et « magazine ». Le premier désigne, selon la quatrième définition proposée par le dictionnaire de Littré en 1874, le « titre de certains écrits périodiques »³³, qui « paraissent à des intervalles plus ou moins éloignés »³⁴, par exemple la *Revue des Deux Mondes*, qui a une périodicité mensuelle. Le journal que nous étudions ne remplit pas cette condition, paraissant de manière régulière. Il ne correspond pas non plus à la définition contemporaine, qui parle de « publication périodique le plus souvent mensuelle ou trimestrielle »³⁵, généralement autour d'un sujet précis.

30 Notamment Jean-Noël LUC, Jean-François CONDETTE et Yves VERNEUIL, *Histoire de l'enseignement en France: XIX^e- XXI^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2020 et Patrick GARCIA et Jean LEDUC, *L'enseignement de l'Histoire en France. De l'Ancien Régime à nos jours*, Malakoff, Armand Colin.

31 Disponible à l'adresse URL suivante : <http://www.topfferiana.fr/>. Consulté le 24/05/2023.

32 Terme introduit par le pédagogue, auteur et dessinateur suisse Rodolphe Topffer pour désigner ses récits dont la narration est fondée sur l'image, qu'il crée à partir de 1827.

33 Article « Revue », dans Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française...*, Librairie Hachette et Cie, 1874, tome 4, p. 1716. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54066991>. Consulté le 05/12/2023.

34 *Ibid.*

35 « Revue », sur *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/revue/substantif>. Consulté le 05/12/2023.

Quant au mot « magazine », il paraît plus approprié pour notre journal. Le terme est dérivé du français « magasin », par le biais de l'anglais « *magazine* ». Le mot « magasin » apparaît déjà dans le titre du premier périodique pour enfants, le *Magasin des enfants* de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont et continue d'exister dans la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment dans le titre du *Magasin d'éducation et de récréation* de la maison d'édition Hetzel. *La Semaine des Enfants* correspond aussi aux critères de définition du magazine donnés par Jamil Dakhli, en résumant les travaux de Jean-Marie Charon : « l'importance de l'image, une périodicité non quotidienne et une accessibilité par la forme, le contenu et le mode de diffusion »³⁶. Sans correspondre à l'image actuelle d'une presse magazine colorée sur papier glacé, l'objet de notre recherche apparaît donc comme un précurseur de la presse magazine. Néanmoins, nous n'avons pas souhaité utiliser tel quel le terme « magazine », pour éviter toute confusion avec une acception contemporaine du terme. Le terme « magasin » a également été évité car pouvant porter à confusion avec son sens commun de « boutique ».

La Semaine des Enfants, reflet de la modernité de son temps ou périodique vite dépassé ?

La Semaine des Enfants est un journal qui frappe par sa longévité certes, mais aussi par son uniformité. Le journal semble en effet toujours garder la même formule, marquée par les trois mêmes rubriques, « Récits historiques », « Contes, historiettes, drames » et « Variétés ». Le ton reste également le même, celui d'un journal assez moralisant et conservateur, où le divertissement est peu présent. On note en outre l'absence apparente d'éléments qui semblent courants dans la presse de l'époque : la publicité et, ce qui est une caractéristique récurrente dans la presse enfantine, la voix et participation du lecteur. Malgré cela, le journal a connu à ses débuts semble-t-il un certain succès, et a su innover. Il reprend un concept encore récent, celui de journal-roman, importé en France selon un modèle

36 Jamil DAKHLIA, « Propriétés et fonctions de la presse magazine », dans *Manuel d'analyse de la presse magazine*, dir. Claire Blandin, Malakoff, Armand Colin, 2018, p. 64.

britannique par son créateur Charles Lahure seulement deux années auparavant avec le *Journal pour tous*. *La Semaine des Enfants* introduit également dans la presse enfantine un genre nouveau, celui de l'« histoire en estampes », considéré comme de la proto-bande dessinée par Nicolas Wanlin³⁷, et propose un journal illustré chaque semaine par des gravures parfois réalisées par des artistes de renom. Elle utilise également certaines techniques assez innovantes pour atteindre un lectorat nouveau et le fidéliser. La littérature et la presse à destination des enfants sont encore relativement récentes : elles n'apparaissent vraiment qu'à la fin du XVIII^e siècle et se développent de manière rapide au XIX^e siècle, devenant un véritable filon pour certains éditeurs. Le journal fait le choix de viser les garçons et filles de six à douze ans issus de familles bourgeoises. Il propose des contenus conservateurs et empreints de catholicisme, qui semblent propres à attirer les familles bourgeoises du Second Empire. Il semble alors intéressant de déterminer dans quelle mesure le journal a pu sembler, au fil de sa parution, assez moderne et innovant, ou au contraire plutôt dépassé, en étudiant les techniques éditoriales mises au point par ses créateurs, son contenu et sa forme. Pour cela, nous nous basons sur la définition de la modernité donnée par Christophe Charle dans *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* : c'est selon lui un « processus indéfini et irréversible qui marquerait une nouvelle période de l'histoire de l'humanité tournée vers le futur »³⁸. Il propose aussi la notion de « discordance des temps », qui consisterait en une rupture entre deux groupes, l'un qui accepte un changement, et l'autre qui le refuse. Il étudie la modernité politique (notamment celle amenée par les diverses révolutions du XIX^e siècle), mais également scientifique, technique et culturelle. C'est ce dernier aspect qui nous intéresse : la presse se modernise grandement au XIX^e siècle, s'industrialise, avec des innovations pour certaines adoptées par *La Semaine des Enfants*, pour d'autres rejetées. Il convient également d'étudier à qui s'adresse le journal. Il semble alors pertinent d'examiner le journal selon ce prisme de la modernité, en examinant dans quelle mesure *La Semaine des Enfants* pouvait être novatrice à sa création, ou du moins, caractéristique de son temps. Nous souhaitons ensuite déterminer quels aspects du périodique peuvent être en discordance avec les évolutions de la société et du paysage médiatique des années 1870, pour déterminer si cela peut expliquer ou non son échec et son rachat par la maison Hetzel.

37 Nicolas WANLIN, « Florilèges en estampes », dans *Le Magasin du XIX^e siècle*, n° 6, « Et la BD fut ! », Paris, SERD/Champ Vallon, 2016, p. 119-132.

38 C. CHARLE, *Discordance des temps...*, p. 26.

Introduction

Pour répondre à ces interrogations, nous commencerons par étudier la création de *La Semaine des Enfants*, en rappelant le contexte dans lequel elle s'inscrit, puis en étudiant les deux figures à son origine, Charles Lahure et, dans une moindre mesure Louis Hachette, ainsi que la collaboration entre les deux hommes. Après cela, nous nous consacrerons à la foule de contributeurs participant à *La Semaine des Enfants*, pour essayer de mieux comprendre qui sont les auteurs et illustrateurs qui participent au journal. Ensuite, nous nous concentrerons sur le périodique en lui-même, en analysant son contenu, sa forme matérielle, ses objectifs et l'idéologie sous-jacente qui s'en dégage. Enfin, nous étudierons quel public est visé par la revue puis examinerons les techniques de vente et de fidélisation des lecteurs utilisées ou non par la maison Lahure, pour conclure à leur échec en analysant les raisons et conditions de la cession du journal à Pierre-Jules Hetzel en 1876.

**PREMIÈRE PARTIE : LE FRUIT DE LA
COLLABORATION ENTRE DEUX ACTEURS
MAJEURS DU MONDE DU LIVRE PARISIEN**

Avant de commencer à étudier *La Semaine des Enfants* en tant que telle, en examinant son contenu et sa forme, il est nécessaire pour bien appréhender et analyser le journal pour enfants de mieux comprendre les circonstances de sa création : dans quel contexte le périodique est créé, par qui et pourquoi. Cela permettra aussi de voir dans quelle mesure il s'inscrit dans un mouvement plus général d'innovation et de modernité éditoriale au Second Empire, dont Louis Hachette est une figure importante, mais dont Charles Lahure peut également être un représentant.

Dans cette optique, nous commencerons par rappeler le contexte très particulier dans lequel s'insère *La Semaine des Enfants*. Le XIX^e siècle marque un tournant essentiel pour l'édition et le rapport aux imprimés de la société. Charles Nodier, qui en est contemporain, parle même de changement d'ère civilisationnelle: « La civilisation [...] est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge du papier »³⁹. Les changements les plus visibles sont la hausse massive de la production de livres et de journaux et leur démocratisation progressive, grâce notamment à une alphabétisation croissante de la population. De nouveaux publics apparaissent, et pour eux de nouvelles parutions adaptées à ce qu'on perçoit comme leurs goûts et besoins. Parmi ces nouvelles cibles éditoriales, l'enfance apparaît de plus en plus comme un marché à conquérir, notamment dans les domaines du roman et de la presse. *La Semaine des Enfants* s'inscrit dans ces tendances de plus en plus présentes depuis la fin de l'Ancien Régime.

Afin de mieux comprendre les choix effectués dans le journal, nous présenterons également Louis Hachette et Charles Lahure, de même que leurs héritiers. Après avoir rappelé le parcours de l'éditeur parisien, éclairé par notamment la biographie de Jean-Yves Mollier⁴⁰, nous nous pencherons sur la figure bien plus méconnue de Charles Lahure. A la fois imprimeur et éditeur reconnu par ses pairs, gérant d'une des plus grandes imprimeries parisiennes, le créateur de *La Semaine des Enfants* n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie, et mérite donc qu'on s'attarde sur sa carrière et ses publications. La

39 Charles NODIER, *L'Amateur de livres*, cité dans Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 9.
URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre—9782903181581.htm>. Consulté le 23/03/2023.

40 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

*PREMIÈRE PARTIE : LE FRUIT DE LA COLLABORATION ENTRE DEUX ACTEURS MAJEURS DU MONDE
DU LIVRE PARISIEN*

collaboration entre Charles Lahure et Louis Hachette étant à l'origine de *La Semaine des Enfants*, il convient d'étudier comment elle se met en place, notamment avec la fondation de la société Charles Lahure et Compagnie, puis s'interrompt, en se fondant sur divers actes de société et correspondances consultées à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine et aux Archives Nationales et en essayant de comprendre quel intérêt les deux partenaires tiraient de leur association et quelle raison a pu amener à la fin d'une collaboration qui semblait fructueuse. Enfin, nous verrons comment l'histoire de cette collaboration transparaît dans le contenu même de *La Semaine des Enfants*.

Chapitre premier : Un contexte favorable au succès d'un nouveau titre de presse enfantine

A. Une période de renouvellement de l'édition et de la presse françaises

Le XIX^e siècle dans son intégralité, et plus particulièrement le Second Empire, est une période pleine de transformations majeures pour les métiers liés aux imprimés. Afin de mieux comprendre ce contexte, il est important d'exposer les raisons principales de ce renouvellement et de mieux comprendre les législations qui ont pu favoriser ou aller contre certains changements. Trois évolutions sont aussi importantes à étudier pour mieux comprendre le contexte et les types de publications dans lesquels s'inscrit *La Semaine des Enfants* : l'apparition et la popularisation du roman-feuilleton, la diffusion de la presse de vulgarisation scientifique et la place de plus en plus importante de l'illustration dans les livres et journaux.

1. Les raisons de ce changement

Le renouveau évoqué ci-dessus vient de plusieurs facteurs. Tout d'abord, la période est marquée par une augmentation importante du nombre de lecteurs potentiels. La population française passe de 27,34 millions d'habitants en 1801 à 33,54 millions en 1836, 35,78 millions en 1851 et 36,96 millions en 1876⁴¹. Cette hausse démographique s'accompagne d'un progrès important de l'alphabétisation et de la scolarisation. La proportion de la population en capacité de signer le registre de son mariage passe ainsi de 44 % en 1816 à 72 % en 1872⁴². Si

41 Données historiques de la Statistique générale de la France : Territoires et population 1801-1836 et Recensements de 1851 et 1876. URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2653233?sommaire=2591397>. Consulté le 21/01/2023

42 Élisabeth PARINET, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine : XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 13.

ces chiffres ne nous renseignent pas sur le nombre de personnes sachant effectivement lire, ils permettent du moins de voir que d'importants progrès ont été réalisés durant cette période en matière d'alphabétisation. Ces avancées viennent des lois de scolarisation successives promulgués par les différents régimes. La loi Guizot du 28 juin 1833 oblige les communes de plus de 500 habitants à avoir une école primaire, privée ou publique, pour les jeunes garçons. L'obligation d'une école primaire publique pour les filles n'intervient qu'en 1850 avec la loi Falloux, pour les communes de plus de 800 habitants seulement. Le seuil est toutefois abaissé à un minimum de 500 habitants en 1867 par la loi Duruy. Ces lois se traduisent dans les faits par une hausse du nombre d'écoles : leur nombre passe de 40 000 en 1830 à 73 700 en 1870⁴³. Si les disparités entre les sexes, les espaces géographiques et les classes sociales restent importantes, on voit ainsi que le public potentiel des livres et journaux s'élargit massivement.

Cela va amener divers éditeurs à tenter de s'adresser à ce nouveau public moins fortuné. Jusqu'aux années 1830, les romans et le journal coûtent cher, en dehors des livrets de colportage, et semblent réservés à une élite : l'abonnement moyen à un journal est de 80 francs par an en 1835⁴⁴, somme conséquente. Il faut toutefois nuancer cette affirmation ; d'autres genres que le roman sont disponibles à des prix modiques dès le tout début du siècle, par exemple les almanachs, les manuels scolaires ou les histoires de France, comme l'indique Jean-Charles Geslot⁴⁵. Deux publications vont représenter des tournants importants durant cette décennie. La première est le quotidien d'Émile Girardin *La Presse*, qui propose un abonnement deux fois moins cher que ceux de ses concurrents grâce aux revenus publicitaires. Sa création est considérée comme essentielle dans l'histoire de la presse par Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, qui considère que 1836, date de la parution du premier numéro, marque « l'an I de l'ère médiatique »⁴⁶. La deuxième est la « Bibliothèque Charpentier », créée par l'éditeur du même nom, qui propose des livres à 3,50 F au lieu de 7F en moyenne. Le passage à une « culture de masse » et une diffusion réelle aux classes

43 Jean-Noël LUC, Jean-François CONDETTE et Yves VERNEUIL, *Histoire de l'enseignement en France : XIX^e-XX^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2020, p. 17.

44 Dominique KALIFA, *La culture de masse en France : 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001, p. 8. URL : <https://www.cairn.info/la-culture-de-masse-en-france-1-1860-1930--9782707135155.htm>. Consulté le 16/10/2022.

45 Jean-Charles GESLOT, « Le prix du livre au 19^e siècle », dans *La Revue de la BNU*, n°27, 2023. URL : <https://journals.openedition.org/rbnu/6321>.

46 Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT, *1836, l'an I de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal « La Presse », d'Émile de Girardin*, Paris, Nouveau monde éditions, 2001.

populaires n'advient toutefois selon Dominique Kalifa que plus tard dans la vie de *La Semaine des Enfants*, avec le lancement par Moïse Polydore Millaud en 1863 du *Petit Journal*⁴⁷ : celui-ci est vendu un sou, soit 5 centimes, et peut être acheté au numéro, ce qui le rend accessible à presque toutes les bourses et marque le début d'une vente en masse de la presse, car d'autres quotidiens vont également proposer des journaux à bas tarif.

La diminution des prix et la production en masse n'est toutefois permise que par d'importants progrès techniques. Le papier commence désormais à être fabriqué en continu, à partir de sciure de bois et plus de chiffons. Cela permet de baisser les coûts d'impression. La presse devient de fonte et d'acier, activée par la vapeur. Elle imprime grâce à des cylindres et plus par plaque, ce qui permet d'imprimer bien plus et bien plus vite qu'avec une presse à bras en bois du XVIII^e siècle. Ces transformations sont d'abord le fait de la presse, qui a besoin chaque jour d'imprimer des milliers de feuilles. Un exemple des nouveaux exploits permis par ces innovations nous est donnée par Élisabeth Parinet : après avoir expliqué que la presse cherche à utiliser des machines toujours plus performantes car son « expansion est étroitement liée aux possibilités de la technique »⁴⁸, elle donne l'exemple du *Times*, qui parvient à imprimer 10 000 pages par heure en 1850 contre 1 100 pages par heure en 1816, et seulement 300 s'il avait dû utiliser une presse à bras d'avant la Révolution. Il est toutefois important de noter que ces machines coûtent cher et que tous les imprimeurs n'ont pas les moyens de se doter des derniers modèles. L'innovation technique joue aussi un rôle dans la diffusion du livre et des journaux, car l'accélération des transports, avec notamment la constitution d'un réseau de chemin de fer, permet de facilement acheminer en province les livres imprimés à Paris (et vice-versa). On reviendra plus loin sur le rôle tout particulier de Louis Hachette dans la constitution des bibliothèques de gare, qui contribuent à diffuser les collections de la maison d'édition dans toute la France. L'amélioration des services postaux facilite aussi l'acheminement des numéros aux abonnés.

47 D. KALIFA, *La culture de masse...*

48 E. PARINET, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine...*, p. 24.

2. La législation sur la presse et ses conséquences

La question de la diffusion des imprimés amène à s'interroger sur la législation les concernant durant la période nous concernant, c'est-à-dire le Second Empire et les débuts de la Troisième République. Ce contexte législatif et politique permet de mieux comprendre certaines décisions des éditeurs et l'essor de certains types de publications. Si la Seconde République est une période d'extrême liberté pour la presse, celle-ci redevient contrôlée dès 1850, soit avant le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Elle devient ensuite régie par un cadre législatif encore plus strict, défini par le décret organique sur la presse du 17 février 1852⁴⁹. Celui-ci soumet la création de journaux politiques ou d'économie sociale à l'autorisation préalable du gouvernement, qui est nécessaire également si le journal change d'administrateur ou de rédacteur en chef. Notons toutefois que les autres périodiques et livres de toutes sortes doivent tout de même faire l'objet d'une déclaration préalable de la part de l'imprimeur, et sont soumis au dépôt légal. Le décret de 1852 maintient le cautionnement (somme d'argent de 30 000 à 50 000 francs selon le rythme de parution devant être reversée avant la publication d'un journal) et le droit de timbre (impôt de 10 centimes par feuille à Paris, 3 centimes ailleurs, sur les journaux diffusés en dehors de lieu de parution), mais uniquement pour les journaux politiques et d'économie sociale, les plus propices à véhiculer des idées hostiles au régime. La loi interdit également de reproduire les délibérations parlementaires ou des procès de presse. Les journalistes ne peuvent copier que les procès-verbaux. Cette réglementation permet au gouvernement d'adresser des avertissements aux journaux, et de les suspendre voire supprimer au bout de plusieurs avertissements. En résumé, le gouvernement a un fort contrôle de la presse, afin de museler l'opposition, mais laisse se développer plus librement les journaux littéraires, scientifiques ou de divertissement, jugés moins dangereux. Ce cadre législatif strict va faciliter la création de journaux non politiques, soumis à moins de restrictions et d'impôts et à destination de nouveaux publics : les classes populaires, les femmes, les familles et, en ce qui nous concerne, les enfants.

49 Consulté dans le *Bulletin des lois de la République française* n°490, Imprimerie nationale des lois, 1852. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k486128d>. Consulté le 21/01/2023. Le résumé de la loi s'appuie sur Patrick LAHARIE, *Contrôle de la presse, de la librairie et du colportage sous le Second Empire, 1852-1870: inventaire des articles Fp1sp8s 265 à 293, 552 à 555, 566 à 571 et 2345*, Paris, Archives nationales, 1995.

En outre, la diffusion des périodiques est elle aussi très surveillée. Si leur diffusion en dehors de leur ville d'origine relève normalement depuis le XVIII^e des services postaux exclusivement (Feyel et Lenoble parlent de « monopole postal »⁵⁰), la méthode de distribution la plus ancienne, admise par la Poste, est le colportage, qui remonte au XVI^e siècle et est encore très actif au début du Second Empire, notamment dans les campagnes. Toutefois, le régime de Napoléon III le soumet à rude épreuve, par peur que les colporteurs ne diffusent des écrits subversifs. Chaque colporteur doit obtenir l'autorisation du préfet pour circuler dans un département, et chaque livre ou numéro de journal doit porter une estampille indiquant que le contenu a été vérifié par la Direction du colportage. Cela cause une chute brutale du colportage en France : on passe de 3 000 colporteurs en 1850 à 500 pour toute la France en 1870⁵¹. La diffusion en bibliothèques de gare est soumise à l'estampille également, car considérée comme relevant de la Direction du colportage⁵². Tout cela oblige les éditeurs voulant passer par ces réseaux de diffusion à user de l'autocensure dès la relecture des manuscrits, voire dès l'écriture pour les auteurs, afin de ne pas diffuser des récits contraires aux bonnes mœurs. Il faut noter en outre que les directeurs des compagnies de chemins de fer examinent également les ouvrages, ce qui fait une autre autorité dont le regard censeur doit être pris en considération. La diffusion des ouvrages se fera désormais, faute de colportage, par le commerce de la librairie, et pour les journaux par les réseaux de poste qui diffusent les numéros aux abonnés et par la vente au numéro qui se répand peu à peu.

3. De nouveaux types de périodiques : les journaux-romans, les périodiques de vulgarisation scientifique et les journaux illustrés

Mais que contiennent ces journaux d'un type nouveau qui peu à peu en viennent à s'adresser à un nouveau public, plus large, et qui tendent à de moins en moins traiter de

50 Gilles FEYEL et Benoît LENOBLE, « Commercialisation et diffusion des journaux au XIX^e siècle », dans *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, p. 183. URL : <https://www.numeriquepremium.com/content/books/9782847365436>. Consulté le 21/01/2023.

51 E. PARINET, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine...*, p. 123.

52 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

politique, mais plutôt chercher à divertir ? Ces périodiques vont faire leur miel d'un certain type de parution, le feuilleton. Si l'on fait souvent remonter son origine à 1836, avec la prépublication dans *La Presse* de romans de Dumas ou Balzac et les œuvres publiées dans *Le Siècle* dirigé par Dutacq, le premier récit publié de manière épisodique répertorié par Francis Marcoin l'est dès 1832, dans la presse enfantine. Plus précisément, c'est dès le premier numéro du *Journal des Enfants* [sic] dirigé par Saint-Charles Lautour-Mézéray que Louis Desnoyers livre le début de son roman *Les aventures de Jean-Paul Choppart*. Toutefois, Francis Marcoin le qualifie de « premier feuilleton-roman »⁵³ dans le sous-titre de son article pour la *Revue de littérature comparée*. Il établit une distinction entre feuilleton-roman et roman-feuilleton : « Feuilleton-roman, dans la mesure où il s'élabore au fur et à mesure alors qu'un roman-feuilleton serait plutôt un roman débité en épisodes pour le journal »⁵⁴. Ainsi selon l'historien de la littérature pour la jeunesse, un roman-feuilleton est déjà écrit comme un roman et pré-publié ou post-publié, alors qu'un feuilleton-roman est écrit au fil des épisodes et ensuite seulement éventuellement publié dans un volume. Sous ces deux formes, le feuilleton va faire le succès de nombreux périodiques, avec des romans populaires qui deviennent des phénomènes de société dans certains cas (le plus connu étant sûrement *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue).

Si beaucoup de périodiques relèguent le feuilleton au rez-de-chaussée (le bas des pages), certains journaux mettent au contraire les romans au premier plan. Ils sont « inspirés par l'exemple britannique des *penny Sundays* »⁵⁵. Ce sont des journaux pour toute la famille, à bas prix, et qui comprennent plusieurs histoires à suivre, comme l'hebdomadaire *Household Words* publié par Charles Dickens de 1850 à 1859. Jean-Yves Mollier identifie parmi les journaux novateurs dans ce genre en France le *Journal pour tous* créé par Charles Lahure en 1855 et surtout *La Semaine des Enfants*. On peut qualifier ce genre de « journaux-romans ». Il fait des émules en France au cours des années suivantes : Mollier répertorie entre autres comme suiveurs *Le Tour du Monde* (Hachette, 1860), le *Journal du jeudi* (sans nom, 1860),

53 Francis MARCOIN, « *Les aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers. Le premier feuilleton-roman », dans *Revue de littérature comparée*, n°304-4, 2002, p. 431-443. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2002-4-page-431.htm>. Consulté le 26/05/2023.

54 *Ibid.*, p. 433.

55 Jean-Yves MOLLIER, « Le capitalisme à l'assaut du livre populaire », dans *Le Roman populaire : des premiers feuilletons aux adaptations télévisuelles, 1836-1960*, dir. Loïc Artiaga, Paris, Autrement, 2008, p. 23.

Les Bons Romans (Hetzel et Lévy puis Lévy seul, 1860), le *Magasin d'éducation et de récréation* (Hetzel, 1864)⁵⁶.

Une autre veine d'inspiration britannique explorée par *La Semaine des Enfants*, quoique moins directement, c'est celle du *Penny Magazine*. Ce journal créé en 1832 pour la *Society for the Diffusion of Useful Knowledge* par Charles Knight est vendu un penny comme son nom l'indique. C'est un hebdomadaire qui publie des textes variés : on peut y trouver notamment de l'histoire naturelle, des portraits de personnages historiques ou des descriptions géographiques⁵⁷. La particularité qui a fait le succès de ce périodique, outre son prix, c'est la présence de nombreuses gravures sur bois illustrant les articles. L'année suivante, en 1833, paraît en France le premier numéro du *Magasin pittoresque* créé par Édouard Charton qui connaît un rapide succès. Charton reprend, d'après Marie-Laure Vincent-Aurenche, la formule du *Penny Magazine* en l'adaptant à la langue française. Les deux journaux poursuivent un même but d'éducation du lecteur : éducation scientifique, morale, artistique et dans une moindre mesure information d'actualité. Notons toutefois que comme le relève Marie-Laure Vincent-Aurenche, le *Magasin Pittoresque* s'adresse à un public moins instruit et insiste plus sur la moralisation de son lecteur. Le journal inspire le *Tour du Monde* publié par Hachette à partir de 1860 et la collection « Bibliothèque des merveilles » du même éditeur mais également *La Semaine des Enfants* dans sa rubrique « Variétés ».

Une des caractéristiques du XIX^e siècle est la diffusion de l'image dans la société, au point que Bernard Vouilloux intitule un de ses articles « Le siècle de l'imagerie »⁵⁸. En plus de sa diffusion sous formes d'estampes produites industriellement (dont ce qu'on appelle communément images d'Épinal), la gravure sur bois s'impose désormais dans les livres mais aussi les périodiques grâce à des innovations techniques que nous exposerons plus bas. Elle joue un rôle important pour la diffusion des journaux-romans. D'ailleurs, un rapport sur « les journaux dits illustrés »⁵⁹ rédigé par Jules de Saint-Félix, responsable en 1863 du Bureau de Colportage, évoque ce qu'on appellerait plutôt les journaux-romans. Il y fait la liste des

56 *Ibid.*

57 Marie-Laure VINCENT-AURENCHÉ, *Édouard Charton et l'invention du « Magasin pittoresque », 1833-1870*, Paris, Honoré Champion, 2002.

58 Bernard VOUILLOUX, « Le siècle de l'imagerie », dans *Romantisme*, n°187-1, 2020, p. 16-27. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2020-1-page-16.htm>. Consulté le 17/10/2022.

59 Rapport de Jules de Saint-Félix sur les « journaux dits illustrés » pour le Bureau du Colportage, Direction de la Presse, ministère de l'Intérieur, 1863. Archives Nationales, cote F/18 555, dossier 3, pièce 114.

journaux illustrés à qui l'estampille a été refusée un temps, puis fait la liste des journaux illustrés paraissant en 1863, cite quelques périodiques qu'il juge « convenables »⁶⁰ puis conclut en appelant la Direction de la presse à se méfier de ce type de publications, qui pourraient amener des éditeurs à se laisser tenter par « une tendance marquée des journaux à romans vers le dramatique outré, un retour vers des sujets puisés dans les annales du crime et dans ce monde scandaleux qui heureusement fait exception au milieu de la société française »⁶¹. Il identifie « de 24 à 27 journaux illustrés »⁶² à Paris et liste vingt-trois noms, dont le *Journal pour tous* et *La Semaine des Enfants* qu'il distingue comme « des publications convenables et qui joignent aux romans des articles variés »⁶³. Ce document nous montre qu'il y a une crainte des autorités envers ce nouveau type de journaux, crainte de corruption des mœurs mais aussi de subversion politique, ce qui explique le fort degré de surveillance dont ils font l'objet. Cela concerne certes moins un périodique à destination de la jeunesse comme *La Semaine des Enfants*, d'autant plus qu'il ne vise pas un public populaire et ouvrier considéré par l'auteur du rapport comme la cible parfaite des récits violents. Toutefois, la présence même de son titre dans ce document nous montre qu'il est considéré comme faisant partie du même type de publications que des journaux-romans qui se sont vu refuser l'estampille pour des publications de romans évoquant le crime comme *L'Omnibus* ou *Les Échos de Paris*.

Ainsi, en raison de facteurs démographiques, scolaires, techniques et économiques, et plus particulièrement sous le Second Empire et donc dans le contexte d'une législation autoritaire et permettant la censure, les mondes de l'édition et de la presse plus particulièrement se transforment. Cela amène à la création de nouveaux types de périodiques, importés d'Angleterre, et dont s'inspire *La Semaine des Enfants*. Cette dernière toutefois se caractérise principalement par sa cible éditoriale : les enfants.

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*

62 *Ibid.*

63 *Ibid.*

B. Une nouvelle place et une nouvelle littérature pour l'enfant

Le XIX^e siècle se détache dans l'histoire de l'enfance comme la période où celle-ci s'érige en tranche d'âge à part entière, en groupe auquel l'on peut s'adresser et en marché à conquérir. Cela amène à la généralisation d'une culture enfantine, et notamment d'une littérature pour la jeunesse, qui commence à apparaître au cours du siècle des Lumières, même si elle reste souvent réservée aux classes supérieures de la société.

1. Une nouvelle conception de l'enfance et de sa place dans la société, malgré les inégalités

Nathalie Prince explique que la littérature à destination des enfants n'existe pas au début de l'époque moderne car « ce n'est pas tant le lectorat enfantin que le peuple enfantin qui n'existe pas. Et on n'écrit pas pour ce qui n'existe pas »⁶⁴. En effet, l'enfance n'est pas encore constituée en tant que telle. Philippe Ariès explique ainsi que le terme « enfant » jusqu'au XVII^e siècle peut désigner aussi bien un nouveau-né qu'un adolescent voire un jeune homme⁶⁵. En outre, l'enfant était selon lui « confondu avec les adultes »⁶⁶ dès qu'il était en âge de se mêler à ses aînés et de travailler.

C'est l'évolution démographique qui va permettre une nouvelle vision de l'enfance, partant des classes supérieures. La mortalité infantile et juvénile diminue, grâce à une meilleure formation des sages-femmes et quelques progrès médicaux et hygiéniques. L'augmentation des chances de survie de l'enfant encourage les parents à moins faire d'enfants dans les familles des classes moyennes et aisées, puis de manière plus générale dans les villes : Catherine Rollet estime ainsi que le nombre moyen d'enfants par couple est passé de 4 vers 1831 à 3 vers 1892⁶⁷. Cela permet aux parents de consacrer plus de temps et

64 Nathalie PRINCE, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2021, p. 47. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>. Consulté le 22/01/2023.

65 Philippe ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

66 *Ibid*, p. 396.

67 Catherine ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001, p. 17.

d'attention à leur descendance. Le modèle de la famille nucléaire idéale avec deux enfants, un garçon et une fille, se répand dans une société où « l'absence comme l'excès d'enfant sont également condamnables »⁶⁸ désormais. La vision de l'enfant change, il devient peu à peu ce que Catherine Rollet appelle « un capital que l'on soigne »⁶⁹ : l'opportunité pour une famille d'ascension sociale ou de maintien dans son rang, qu'il faut donc élever et éduquer au mieux. Il faut toutefois nuancer ce propos en rappelant les inégalités qui demeurent : les familles nombreuses restent très présentes, notamment dans les classes populaires, et la mortalité infantile reste élevée tout au long du siècle (Catherine Rollet rappelle qu'entre le quart et le tiers des enfants meurt avant l'âge de cinq ans⁷⁰).

L'école joue également un rôle pour constituer l'enfance en classe d'âge : l'enfant, c'est désormais, dans une société où la majorité des enfants sont scolarisés (78 % en 1863⁷¹), celui qui apprend. Le passage par plusieurs types d'établissements permet en outre de définir différentes périodes dans l'enfance : la salle d'asile est ainsi réservée aux enfants n'étant pas encore en âge d'apprendre à lire, l'école primaire marque une période dédiée à l'éducation élémentaire entre six et douze ans, âge de la sortie de l'enfance pour les classes populaires. Dans les milieux les plus aisés, l'arrivée en sixième, également vers douze ans, constitue également une rupture, avec le passage des « petites classes » à une éducation plus poussée. L'entrée au pensionnat peut également remplir ce rôle pour les jeunes femmes des classes supérieures. Toutefois, la très grande majorité des enfants ne passe que quelques années dans les études primaires, et seuls les enfants des familles aisées peuvent accéder à des études secondaires (4 % d'une classe d'âge en 1887⁷²). En outre, le travail des enfants, s'il recule progressivement au cours du siècle grâce à une série de législations qui le restreignent de plus en plus, reste présent en raison de la pauvreté de nombreuses familles et contraint à la déscolarisation ou à l'absentéisme : il concerne encore pour les métiers de l'industrie environ 125 000 enfants de huit à seize ans en France en 1867⁷³, auxquels il faudrait ajouter les

68 Anne-Marie SOHN, *Chrysalides. Volumes I et II : Femmes dans la vie privée (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, chapitre 12. URL : <https://books.openedition.org/psorbonne/69187>. Consulté le 23/01/2023.

69 C. ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, ..., p. 18.

70 *Ibid*, p. 11.

71 Jean-Noël LUC, Jean-François CONDETTE et Yves VERNEUIL, *Histoire de l'enseignement en France : XIX^e-XX^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2020, p. 30.

72 *Ibid*, p. 55.

73 Egle BECCHI et Dominique JULIA, *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Ed. du Seuil, 1998, p. 258.

enfants de zones plus rurales aidant leurs parents aux champs. Mais pour le cas qui nous concerne plus directement, celui de *La Semaine des Enfants*, et donc d'enfants de familles aisés, l'instruction par un précepteur privé ou dans un établissement est assurée, et les distingue des adultes.

La nouvelle attention des classes supérieures envers l'enfant se caractérise aussi par son individuation. Le signe le plus apparent de cette individuation est la généralisation du berceau au début du XIX^e siècle, qui contribue à constituer au nouveau-né une certaine intimité en le séparant du lit de ses parents⁷⁴. Quand l'enfant grandit, il est encore plus considéré comme une personne à part entière : dans les milieux les plus aisés, une pièce lui est désormais réservée, la chambre d'enfant. C'est le lieu où il peut non seulement dormir, mais aussi jouer, passer son temps de punition, lire un livre ou un journal,... En bref, c'est un lieu qui lui est réservé, loin des adultes. Michel Manson constate ainsi l'emploi dans les romans de la comtesse de Ségur d'adjectifs possessifs pour qualifier cette pièce, ce qui marque le côté individuel du lieu⁷⁵. La mise en avant auprès du public cultivé de l'importance de l'éducation par des philosophes comme John Locke ou Jean-Jacques Rousseau a également contribué à populariser une nouvelle vision de l'enfant et une attention toute particulière envers lui. L'enfant devient un être à part, auquel s'intéresse sa famille, mais également l'État, d'où de nouvelles lois, notamment sous le Second Empire, pour chercher à le protéger du travail, des maladies et de la maltraitance.

74 Guillaume GARNIER, « Fonctions et enjeux du berceau dans la première moitié du XIX^e siècle », dans *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°4, 2012. URL : <https://journals.openedition.org/strenae/771>. Consulté le 22/01/2023.

75 Michel MANSON, « La chambre d'enfant dans la littérature de jeunesse : représentations et histoire d'une émergence en France de 1780 à 1880. Actes du colloque international sur La chambre d'enfant, un microcosme culturel : espace, consommation, pédagogie, sous la direction d'Annie Renonciat. Musée national de l'Éducation-CNDP/CANOPÉ, Rouen, 7–10 avril 2013 », dans *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°7, 2014. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1228>. Consulté le 22/01/2023.

2. La naissance d'une culture enfantine et l'émergence d'un marché à conquérir

La constitution d'une nouvelle catégorie dans la population entraîne celle d'un nouveau marché économique. Les enfants ont besoin de meubles de toutes sortes adaptés à leur âge (berceaux, landaus, chaises et tables à leur taille, tables à langer)⁷⁶, qui se répandent. Les vêtements pour enfants se diversifient et des journaux féminins présentent même des gravures de mode représentant des enfants, ce qui montre l'émergence d'une mode enfantine.

Mais un des marchés les visant qui se développe le plus est sûrement celui des jouets. Le jeu s'affirme comme constitutif de la vie de l'enfant : pour reprendre les mots de Pauline Kergomard en 1886 (qui écrit légèrement après la période qui nous intéresse), « le jeu, c'est le travail des enfants »⁷⁷. Des pédagogues comme Fröbel recommandent son usage pour la socialisation et la moralisation des enfants. Se forme alors un marché industriel du jouet : « en Allemagne, en Angleterre, en France, la production en série vient supplanter l'artisanat (qui ne disparaît pas), les jouets se diversifient, se perfectionnent et s'adaptent de plus en plus à l'âge et au sexe »⁷⁸, selon Egle Becchi. Un des jouets les plus représentatifs de ce changement est la poupée, qui connaît un « âge d'or »⁷⁹ au XIX^e siècle selon Sarah Maza, avec 90 fabricants en 1848. Le jouet devient de plus en plus moderne, pouvant fermer les yeux, marcher,... Son achat représente un coût presque obligatoire pour les familles des classes supérieures ayant une petite fille. C'est en effet un objet qui a un rôle de distinction sociale : Sarah Maza illustre ainsi par l'épisode de la poupée de Cosette dans *Les Misérables* de Victor Hugo combien cet objet peut dire de la condition d'une enfant. En outre, la poupée est plébiscitée par les parents et éducateurs pour sa capacité à transmettre des rôles de genre et des vertus jugées féminines comme les soins maternels ou la pratique minutieuse de la couture. Son omniprésence dans la littérature pour la jeunesse (avec même la création d'une revue intitulée *La Poupée* en 1863) et les vitrines des magasins contribuent à en faire un

76 E. BECCHI et D. JULIA, *Histoire de l'enfance en Occident*,...

77 Pauline KERGOMARD, *L'éducation maternelle dans l'école*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1886, p. 97. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k831191>. Consulté le 22/01/2023.

78 E. BECCHI et D. JULIA, *Histoire de l'enfance en Occident*, ..., p. 159.

79 Sarah MAZA, « Toy stories : poupées, culture matérielle et imaginaire de classe dans la France du XIX^e siècle », dans *Revue historique*, n° 694-2, 2020, p. 136. URL : <http://www.cairn.info/revue-historique-2020-2-page-135.htm>. Consulté le 22/01/2023.

incontournable de la culture enfantine féminine, tandis que les garçons se voient proposer quantité de jouets plus militaires (petits soldats, petits bateaux, chevaux de bois, armes ou uniformes factices par exemple).

Un autre élément de la culture enfantine est celui des fêtes, notamment les anniversaires, Noël et le jour de l'an, qui s'affirment sous le Second Empire. Elles constituent un marché important pour les fabricants de jouets et de livres mais aussi pour les divers métiers de bouche. L'enfant devient le centre de ces festivités, où l'on consomme sucreries et bonbons qui deviennent associées à l'enfance et au « plaisir de la gourmandise », que Michel Manson met sur le même plan que le « plaisir de jouer » et le « plaisir des histoires »⁸⁰. D'autres de ces fêtes sont plus sérieuses comme le baptême et la communion : liées à la religion, elles représentent des rites de passage.

La culture enfantine est aussi une culture de l'oralité et du mouvement, où les comptines et les contes (deux éléments que l'on retrouve dans *La Semaine des Enfants*), ainsi que les rondes, jouent un rôle essentiel. Il est difficile de faire leur histoire étant donné qu'on n'en garde de trace que par leur mise à l'écrit. Celle-ci se fait très tôt pour les contes, dès le XVII^e siècle, à l'initiative en France de Charles Perrault notamment, tandis que, selon Michel Manson, la chanson pour enfants ne devient « un sous-genre du livre pour enfants que tardivement, dans le dernier tiers du XIX^e siècle »⁸¹, soit approximativement durant la période qui nous intéresse. L'édition de divers recueils de chansons fait alors passer des figures orales comme le Petit Poucet ou le Cadet Rousselle dans une culture avant tout écrite, et dans le monde de la littérature pour la jeunesse.

80 Thierry WENDLING et Michel MANSON, « Entretien avec Michel Manson : la culture de l'enfance », dans *In Situ. Au regard des sciences sociales*, n°3, 2022, p. 21. URL : <https://journals.openedition.org/insituarss/1623#tocto1n14>. Consulté le 22/01/2023.

81 Michel MANSON, « Chansons, formulettes, comptines : du folklore aux livres pour enfants (XIX^e- XX^e siècles) », dans *Lire en chantant des albums de comptines*, dir. Sylvie Ayna, Chloé Séguret et Céline Touchard, Toulouse, Érès, 2015, p. 135-156. URL : https://www.acaia.edu/37911536/Chansons_formulettes_comptines_du_folklore_au_livre_pour_enfants_XI_Xe_Xxe_si%C3%A8cles. Consulté le 22/01/2023.

3. L'apparition d'une littérature et d'une presse pour la jeunesse

La littérature pour la jeunesse apparaît au XVIII^e siècle. Si quelques textes du XVII^e siècle sont massivement diffusés ensuite à destination des enfants, comme les *Fables* de La Fontaine et les *Contes* de Charles Perrault, ils visent surtout les adultes. Les premiers récits réellement tournés vers les enfants sont des contes moraux, publiés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, souvent en recueils. Parmi eux, l'un des pionniers est le *Nouveau Magasin des Enfants* de Mme Leprince de Beaumont, publié en 1758 : le recueil propose divers dialogues et anecdotes et quelques contes plus fantaisistes comme le fameux « La Belle et la Bête ». L'autrice s'inspire des publications de l'éditeur anglais John Newberry, premier à miser sur la littérature enfantine, et publie d'ailleurs son premier recueil à Londres où elle est gouvernante. Le recueil introduit en France le terme de magasin, issu de l'anglais « *magazine* », pour parler de recueil périodique. On qualifie le genre du récit moral de « berquinade », du nom d'Arnaud Berquin.

Celui-ci est le créateur du périodique *L'Ami des Enfants* [*sic*], qu'on peut considérer comme l'ancêtre de la presse pour enfants. C'est un recueil mensuel publié en 1782 et 1783, puis réédité de nombreuses fois, rempli d'anecdotes morales destinées à édifier et divertir le jeune lecteur⁸². Matériellement, chaque livraison se présente sous la forme d'un volume de 144 pages, ce qui interroge son statut entre le livre et le journal, d'autant plus vu sa forme de recueil. Pour reprendre les mots de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, « le terme de “presse enfantine”, telle qu'on peut la concevoir et la définir de nos jours, est certes inadapté aux premiers exemples du XVIII^e siècle. Plus que de presse, il s'agit de publications périodiques, qui interviennent à un rythme plus ou moins régulier, rédigées ou réécrites par un seul individu »⁸³. Diffusé encore tout au long du XIX^e siècle, *L'Ami des Enfants* et son successeur *L'Ami de l'adolescence* (1784-1785) ont une influence durable sur les publications pour la jeunesse du siècle suivant, en imposant le modèle du récit bref et moral, réaliste et proche du

82 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

83 « Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, « La presse périodique pour la jeunesse au XVIII^e siècle : essor et fragilité », dans *Le Temps des médias*, n°21-2, 2013, p. 24. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2013-2-page-24.htm>. Consulté le 17/10/2022.

quotidien, mettant en scène le plus souvent des enfants. Ce pionnier fait quelques émules mais ils restent rares : Anne Besson-Morel recense une douzaine de mensuels pour les enfants durant l'Ancien Régime⁸⁴.

Si quelques autres périodiques existent durant la période de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, leur diffusion reste très limitée, en raison de leur prix important (environ vingt francs l'abonnement soit la moitié d'un mois de salaire ouvrier selon Alain Fourment⁸⁵). Des premières publications destinées à une partie spécifique du public, les jeunes filles, naissent à la charnière des XVIII^e et XIX^e, comme les *Annales de l'éducation du sexe ou Journal des demoiselles*, publication fondée par Mme Mouret en 1790 et destinée à compléter l'éducation des lectrices.

Francis Marcoin identifie un vrai tournant dans la littérature et la presse à destination des enfants en 1830 : avec l'entrée dans la monarchie de Juillet se diffuse une nouvelle vision de l'enfance, encouragée par la génération romantique dont nombre de grands noms vont aussi participer à la littérature pour la jeunesse⁸⁶. Comme l'annonce le directeur de *L'Abeille* dans son éditorial de présentation du journal, cité par Alain Fourment : « Enfants, vous devez être fiers, car vous êtes devenus une puissance ! Vous aussi, vous avez votre presse et vos écrivains. Vous avez vos journaux, qui cherchent à vous instruire, vos écrivains, qui veulent vous plaire et vous intéresser »⁸⁷. Une première vague de créations de journaux a lieu en 1832 et 1833 : on peut citer le *Journal des Enfants* de Lautour-Mézeray, déjà évoqué, le *Journal des Demoiselles* (1833-1922) et le *Journal des jeunes personnes* (1833-1894). Fourment explique ces réussites par la présence d'illustrations, une présentation plus agréable et l'évocation de sujets ancrant les journaux dans la modernité, comme les progrès techniques et l'actualité. Au même moment, on note l'apparition de périodiques à destination des familles comme le *Magasin pittoresque* de Charton ou le *Musée des familles* de Girardin. D'autres créations ont lieu ensuite, mais celles-ci connaissent souvent un échec cuisant : Francis Marcoin cite l'exemple de l'éphémère *Courrier des enfants*, qui s'il publie des textes de Desnoyers, Sue,

84 Anne BESSON-MOREL, « Presse enfantine française » dans *Dictionnaire du livre de jeunesse*, dir. Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2013. Cité par *Ibid*, p. 24.

85 Alain FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants: 1768-1988*, Paris, Éditions Éole, 1987.

86 F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*

87 *L'Abeille française*, n°1. Cité dans *Ibid*, p. 44.

Hugo, Dumas et Lamartine, auteurs réputés, ne dure pas plus de quatre mois en 1835⁸⁸. On retiendra pourtant le *Magasin des demoiselles*, créé en 1844, qui se détache avec un ton plus léger et mondain, visant des jeunes filles déjà plus âgées. Le périodique est publié jusqu'à la fin du siècle. En tout, ce sont selon Alain Fourment 55 journaux pour enfants qui sont créés entre 1832 et 1856, soit plus de deux par an en moyenne⁸⁹. Cela fait donc de la période qui précède la création de *La Semaine des Enfants* un moment d'effervescence pour la presse enfantine.

C. Panorama de l'édition et de la presse pour la jeunesse durant la période de publication de *La Semaine des Enfants*

Si la littérature à destination des enfants, comme l'édition en général, connaît un tournant vers 1830, on note aussi une autre inflexion durant les années 1850 et 1860. Selon Francis Marcoin et Christian Chelebourg, « tout change sous le Second Empire »⁹⁰, qui constitue « un âge d'or »⁹¹ pour la littérature de jeunesse. Les écrits pour enfants se multiplient et, surtout, leur production tend encore plus à se faire en série. Cela est notamment due aux exigences des deux grands éditeurs pour enfants du temps, Louis Hachette, puis Pierre-Jules Hetzel à son retour d'exil. Ils consacrent comme incontournables la comtesse de Ségur et Jules Verne, dont le succès ne doit pas faire oublier la multitude d'auteurs et de maisons d'édition tombés dans l'oubli, qui ont fait vivre les collections et journaux pour la jeunesse du troisième quart du XIX^e siècle.

88 Francis MARCOIN, *Ibid.*

89 A. FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes...*

90 Francis MARCOIN et Christian CHELEBOURG, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2007, p. 24. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200347161.htm>. Consulté le 29/01/2023.

91 *Ibid.*

1. Le livre pour la jeunesse, un secteur en plein essor

Les ouvrages destinés aux enfants connaissent une vogue importante dès la Restauration. Guy Rosa identifie à partir surtout de la monarchie de Juillet « un statut nouveau »⁹² de la littérature à destination de la jeunesse qui s'autonomise du livre scolaire. La part des livres d'éducation et de récréation (soit d'ouvrages de fiction non scolaire dont le but est de divertir les enfants tout en leur transmettant des leçons morales) par rapport à la production totale de livres passe de 2 % en 1816 à 5 % en 1837 et plus de 6 % après 1850, soit une part non négligeable du marché, tandis que les livres de lecture stagnent autour de 1,5 %⁹³. Cette hausse a lieu en raison notamment de la diffusion des livres de prix, donnés aux enfants dans les établissements scolaires pour récompenser les meilleurs résultats, et des livres d'étrennes achetés par les familles pour fêter le passage à la nouvelle année. Le Second Empire renforce encore cette tendance : le marché du livre pour la jeunesse tente de plus en plus de maison d'édition.

Les éditeurs catholiques se tournent de plus en plus vers le livre pour les enfants en raison du déclin progressif du livre religieux. Si celui-ci connaît encore de grands succès au début du Second Empire, il décline brusquement dans la décennie 1860 selon la thèse de 1985 Claude Savart, ce qui oblige les éditeurs de ce genre d'ouvrages à explorer de nouveaux genres : c'est du moins l'hypothèse avancée par Jean-Yves Mollier⁹⁴. Ce succès est aussi encouragé par les campagnes de l'Église catholique contre les « mauvais livres » et pour les « bons livres » : face à la concurrence toujours plus forte de littératures jugées obscènes, il faut proposer des romans « bons », notamment à la jeunesse, comme l'explique Loïc Artiaga⁹⁵. Jean-Yves Mollier qualifie ce combat de volonté de la part des autorités catholiques

92 Guy ROSA, « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse », dans *Histoire & Mesure*, n°5-3, 1990, p. 356. URL : https://www.persee.fr/doc/hism_0982-1783_1990_num_5_3_1379. Consulté le 16/10/2022.

93 *Ibid.*

94 Jean-Yves MOLLIER, « Henri Gautier et Maurice Languereau, deux éditeurs chrétiens dans le monde de l'édition pour la jeunesse », dans *Les Presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle*, dir. Thierry Crépin et Françoise Hache-Bissette, Arras, Artois presses université, 2008.

95 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

de « reconquête des âmes »⁹⁶. Les maisons d'édition catholiques créent des collections pour la jeunesse, comme la « Bibliothèque morale de la jeunesse » établie par la maison d'édition rouennaise Mégard en 1850. On peut également évoquer la maison Lefort à Lille, Ardant à Limoges, et, surtout, la maison Mame, installée à Tours, qui reste indépendante jusqu'en 1980 et perdure autant grâce à « deux siècles d'édition pour la jeunesse », selon le titre de l'ouvrage dirigé par Cécile Boulaire⁹⁷. Mame fonde dès 1836 une « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » puis de nombreuses autres collections, segmentant son public, et s'industrialise peu à peu. Alfred Mame constitue ainsi une usine immense à Tours, qui imprime en 1867 le nombre impressionnant de « *six millions* [en italique dans le texte] de volumes par an »⁹⁸ selon J. Laurent-Lapp.

Le paysage chez les éditeurs laïcs est dominé par deux grandes figures : Hachette, dont nous détaillerons plus bas la transition de la librairie essentiellement scolaire à une entreprise qui se diversifie et notamment mise sur l'édition pour la jeunesse, et Hetzel. Ce dernier, contraint à l'exil en Belgique en 1851 pour son opposition politique à Louis-Napoléon Bonaparte et ses idées républicaines, rentre en France en 1860. S'il édite Hugo ou Proudhon, il connaît surtout le succès avec la littérature pour la jeunesse, et notamment avec les romans de Jules Verne. Par exemple, Nicolas Petit compte 80 éditions entre 1863 et 1911 du premier roman de l'écrivain, *Cinq semaines en ballon*⁹⁹. La collection de la « Bibliothèque d'éducation et de récréation » et celle des « Voyages extraordinaires » (dédiées aux romans de Jules Verne) vont faire la célébrité de Pierre-Jules Hetzel et l'amener à restreindre de plus en plus le nombre d'auteurs de littérature générale qu'il édite, signe du marché prospère que constitue la littérature pour enfants et adolescents dans la seconde moitié du Second Empire.

96 Jean-Yves MOLLIER, *La mise au pas des écrivains: l'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p. 16.

97 *Mame: Deux siècles d'édition pour la jeunesse*, dir. Cécile Boulaire, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

98 J. Laurent-Lapp, « Les Récompenses du jury spécial. La maison Alfred Mame à Tours », dans *L'Exposition universelle de 1867 illustrée*, t. 2, p. 98-99. Cité par Édouard VASSEUR, « Mame et Le Play. Autour de l'Exposition universelle de 1867 », dans *Les Études Sociales*, n°149-150/1-2, 2009, p. 218. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2009-1-page-205.htm>. Consulté le 29/01/2023.

99 Nicolas PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) et les éditions Hetzel (1837-1914)*, thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École Nationale des Chartes, 1980. Consultable aux Archives Nationales, Thèses de l'École Nationale des Chartes (1849-2021), AB/XXVIII/723.

2. État des lieux de la presse à destination des enfants durant le Second Empire : quelle concurrence pour *La Semaine des Enfants* ?

Alain Fourment situe en 1857 l'une des grandes césures temporelles de l'histoire de la presse des jeunes, considérant la création de *La Semaine des Enfants* comme un tournant. Il qualifie la période 1857-1904, qu'il fait s'achever à l'apparition d'illustrés plus populaires comme *L'Épatant*, d'« âge d'or »¹⁰⁰ pour la presse enfantine. Toutefois, durant cette période, il ne recense que 40 périodiques : 17 hebdomadaires, 7 bimensuels et 16 mensuels. On peut donc nuancer cette notion d'âge d'or, au moins pour le début de cette période, en comparant aux 55 créations en une vingtaine d'années de la période précédente. En outre, il faut rappeler que beaucoup des créations de périodiques durant le Second Empire restent très éphémères. C'est ce que démontre Francis Marcoin en citant les exemples de *La Poupée* (1863-1864), *Polichinelle* (1864) ou encore du *Monde des Enfants* lancé en 1869 par Wallut, l'éditeur du *Musée des familles*¹⁰¹. Même la tentative de ressusciter le *Journal des Enfants* en 1855 en tentant de retrouver son esprit romantique et original est un échec. En outre, une partie des journaux pour enfants les plus diffusés durant le Second Empire et le début de la Troisième République sont des journaux déjà présents sous la monarchie de Juillet et qui ne changent pas beaucoup de ligne éditoriale : le *Journal des jeunes personnes*, le *Journal des Demoiselles* et le *Magasin des Demoiselles* continuent à s'adresser aux jeunes femmes dans un esprit très mondain. Il faut en outre noter qu'ils visent un public bien particulier, celui des adolescentes, et ne sont donc pas des rivaux directs du journal créé par Charles Lahure, même si leurs publics ont pu s'entrecouper.

Si l'on pourrait imaginer que l'essor de l'édition pour la jeunesse catholique s'accompagne d'une éclosion de la presse catholique pour enfants, ce n'est pas le cas. Les tentatives de journaux ne durent que peu de temps, et la presse catholique à destination des plus jeunes ne va définitivement connaître le succès que plus tard, avec le succès de la Maison

100 A. FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes...*, p. 92.

101 F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*

de la Bonne Presse fondée par les assomptionnistes, qui publient en 1895 *Le Noël*, et surtout en 1904 celui de la *Semaine de Suzette* créée par Henri Gautier et Maurice Languereau¹⁰².

Quelle peut alors avoir été la concurrence réelle de *La Semaine des Enfants* dans ses premières années de parution, si la majorité des publications soit ne durent pas, soit concernent un tout autre public ? Probablement des journaux qui se situent dans une veine particulière, celle des journaux-romans, initiée comme le signale Jean-Yves Mollier par Charles Lahure¹⁰³. Parmi les journaux dans ce modèle, on peut évoquer le *Journal du Dimanche* (fondée en 1855 par Dugit), le *Journal du Jeudi* (1860-1870) ou encore *Les Bons Romans*, publié entre 1860 et 1890 par les Lévy et créé avec l'aide de Pierre-Jules Hetzel. C'est probablement pour cela d'ailleurs que le rapport commandé à la Direction du Colportage déjà cité évoque *La Semaine des Enfants* auprès de ces publications¹⁰⁴. Le journal étudié a toutefois l'originalité, au contraire des journaux-romans visant toute la famille, de s'adresser uniquement aux enfants, ce qui lui permet de ne pas avoir tant de concurrents que ça au début de sa publication.

Le périodique qui peut apparaître comme son rival par excellence n'apparaît qu'en 1864. C'est le *Magasin d'éducation et de récréation*. Le premier numéro du journal créé par Pierre-Jules Hetzel ainsi que l'auteur pour la jeunesse et professeur Jean Macé paraît le 24 mars 1863. Deux fois par mois, les lecteurs peuvent découvrir un ou deux romans d'aventures, des textes plus éducatifs en feuilleton et des nouvelles, le tout accompagné de grandes illustrations. La concentration sur les feuilletons rattache le périodique au même genre du « journal-roman » illustré. Comme Charles Lahure, Hetzel s'inspire du modèle des périodiques anglais : Nicolas Petit indique ainsi que l'éditeur contacte l'auteur Esquiros installé en Grande-Bretagne pour recevoir des numéros de journaux pour enfants anglais et s'en inspirer¹⁰⁵. Le journal, tout comme les publications de l'imprimeur Charles Lahure, cherche ainsi une modernité britannique pour paraître original et attirer les lecteurs.

102 Francis MARCOIN, « Trois journaux "catholiques" : *Revue Mame, Le Noël, La Semaine de Suzette* », dans *Les Presses enfantines chrétiennes...*

103 J.-Y. MOLLIER, « Le capitalisme à l'assaut du livre populaire »,...

104 Rapport de Jules de Saint-Félix sur les « journaux dits illustrés » pour le Bureau du Colportage, Direction de la Presse, ministère de l'Intérieur, 1863. Archives Nationales, cote F/18 555, dossier 3, pièce 114

105 Nicolas PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel...*

En résumé, « *La Semaine des Enfants* et le *Magasin d'éducation et de récréation* marquent le Second Empire »¹⁰⁶ comme l'affirme Alain Fourment. Périodiques phares de cette époque, rendus populaires par les auteurs incontournables que sont la comtesse de Ségur et Jules Verne, ils peuvent alors apparaître comme les rivaux par excellence, étant les seuls journaux importants dans la presse jeunesse de l'époque, au milieu de périodiques soit réservés à un public spécialisé, notamment les jeunes femmes, soit à la durée de vie trop courte pour représenter une concurrence sérieuse. Notons toutefois qu'il ne faut pas ignorer non plus l'importance des journaux à destination des familles, dont les feuilletons sont lus par les enfants également. Leur achat peut être préféré, notamment par des familles plus modestes, car ils peuvent être lus par tous les membres du foyer.

106 A. FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes...*, p. 89

Chapitre II : Deux hommes représentatifs du renouveau du monde de l'édition durant le Second Empire

La Semaine des Enfants est le résultat d'un partenariat commercial entre son créateur et éditeur, Charles Lahure, et le célèbre éditeur Louis Hachette. Avant de revenir plus en détail sur la relation entre les deux hommes et leurs deux entreprises, il est nécessaire de présenter plus en détail ces deux figures du monde du livre et des journaux des années 1850 et 1860. Nous commencerons par rappeler brièvement la carrière de Louis Hachette, en nous appuyant notamment sur les travaux de Jean Mistler puis Jean-Yves Mollier¹⁰⁷. Ensuite, nous présenterons en détail Charles Lahure, personnage peu connu mais qui constitue une personnalité importante de l'imprimerie et l'édition parisiennes du Second Empire.

A. La maison Hachette, des livres scolaires à la littérature enfantine

1. Diversification des publications et triomphe de Louis Hachette

Louis Hachette se consacre d'abord à la littérature scolaire, fondant ainsi la première fortune de sa maison. Son entreprise prend toutefois à partir de 1852 une nouvelle ampleur : Hachette commence à devenir un véritable « empereur du livre »¹⁰⁸, selon l'expression de Jean-Yves Mollier. Ce succès vient de son choix de diversifier grandement son catalogue et de proposer des ouvrages de littérature, générale mais aussi enfantine, aux lecteurs, à la suite d'une innovation qui lui permet de diffuser facilement ses livres dans tout le pays.

107 Jean MISTLER, *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3363202d>. Consulté le 24/05/2023 ; Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

108 Selon le titre de la troisième partie de sa biographie : J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

Louis Hachette, en voyage à l'exposition universelle de Londres en 1851, découvre en effet en Angleterre un système de diffusion des livres et périodiques dans des bibliothèques de gare. Ce réseau mis en place par le libraire William Henry Smith à partir de 1848 grâce à des contrats avec les quatre grandes compagnies anglaises de chemin de fer lui permet d'avoir le monopole de la diffusion des imprimés en gare, à une époque où le train est en plein développement en France. Louis Hachette négocie dès 1852 avec les dirigeants des compagnies françaises de chemin de fer et signe le 25 mai 1852 un contrat lui accordant cinq ans de monopole avec la Compagnie du Nord, puis rapidement avec les autres compagnies, jusqu'à avoir un monopole complet sur le réseau ferroviaire français en 1855.

Mais que vendre dans ses bibliothèques de gare nouvellement créées ? Louis Hachette fonde une collection sur mesure, la « Bibliothèque des chemins de fer », en 1853. A sa mort en 1864, celle-ci comprend 487 titres selon Jean Mistler, qui se base sur les chiffres d'Alphonse Langlois (employé de la maison Hachette ayant rédigé une *Notice historique et statistique* sur l'entreprise)¹⁰⁹. Les inventaires des publications réalisés par Witkowski et Guilcher dénombrent quand à eux autour de 520 ouvrages¹¹⁰. S'adressant à un lectorat non scolaire, celui des voyageurs cherchant à s'occuper durant leur trajet en train, Hachette doit réinventer son offre éditoriale et l'élargir. La « Bibliothèque des chemins de fer » est subdivisée en plusieurs collections, reconnaissables à la couleur de leur couverture : on y trouve des guides de voyage à la couverture bleu sombre (les guides Joanne), des romans classiques français ou étrangers réédités, mais surtout une sixième section intitulée « Livres illustrés pour les enfants », à la couverture rose. Tous ces ouvrages sont en format in-16 et brochés, pour pouvoir être facilement transportables et réduire leurs coûts de fabrication et de vente. Par le monopole de Hachette sur les ventes en gare, ils sont abondamment diffusés. Cette ouverture vers la littérature enfantine se fait en publiant des récits déjà anciens, mais aussi en republiant des livres de lecture, qui se reconvertissent facilement du scolaire au récréatif. L'exemple le plus flagrant est celui de l'autrice Zulma Carraud, qui remporte le prix Montyon de l'Académie française pour son livre de lecture courante *La Petite Jeanne, ou le Devoir* en 1853, mais devient ensuite une autrice à la fois de littérature scolaire et de

109 Jean MISTLER, *La librairie Hachette...*, p. 136.

110 Claude WITKOWSKI, *Les Éditions populaires. 1848-1870*, rééd., Paris, Les Amoureux des Livres-Gippe, 1997, p. 360, et Goulven GUILCHER, « Les guides Chaix », dans *La Lettre du Marché du Livre Ancien et d'Occasion*, n°57, juillet 1997, p. 4-6. Cité par J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*, p. 307.

littérature récréative, publiée dans la « Bibliothèque des chemins de fer » et la « Bibliothèque rose illustrée », et une contributrice importante de *La Semaine des Enfants*. Cela démontre une certaine porosité entre les domaines, et le fait que le passage de la littérature scolaire à la littérature enfantine a pu être plus facile pour Louis Hachette que l'édition dans des domaines qui lui étaient encore totalement étrangers comme les guides de voyage. Il profite aussi de ce contexte pour recruter de nouveaux auteurs, dont notamment la comtesse de Ségur, femme du comte Louis de Ségur qui dirige la Compagnie de chemins de fer de l'Est. La maison Hachette publie son premier ouvrage, le recueil *Nouveaux contes de fées*, en 1856 dans la « Bibliothèque des chemins de fer ».

En 1857, la sixième section de la « Bibliothèque des chemins de fer », qui comporte alors 25 livres, s'éteint, pour devenir la « Bibliothèque rose illustrée » en 1858. La « Bibliothèque rose illustrée », qui existe encore sous le nom de « La Bibliothèque rose » de nos jours, vend ses ouvrages sous deux formats : un plus économique à 2 francs, broché avec du papier rose glacé, et un autre plus luxueux relié en percaline rouge et or, à 2,75 francs. Chaque ouvrage est illustré de gravures sur bois de bout réalisées par des artistes reconnus, dont notamment Gustave Doré et Bertall. Au niveau du contenu, elle se divise en 3 séries correspondant chacune à une tranche d'âge, ce qui témoigne d'une volonté de sectoriser de manière précise le lectorat enfantin. La première série pour les 4 à 8 ans est peu renouvelée et comprend surtout des titres anciens, tandis que la deuxième série pour les enfants de 8 à 14 ans est la plus étendue, avec les ouvrages emblématiques de la comtesse de Ségur, qui sert réellement de « *flagship author* »¹¹¹ pour la maison Hachette. On y trouve des auteurs français de récits moraux comme Madame de Genlis ou Berquin, mais aussi des romans d'aventures étrangers comme les classiques du début du XVIII^e siècle de Swift ou Defoe, ainsi que des auteurs plus récents comme Mayne-Reid. La troisième série vise les 14-18 ans, en proposant des récits de voyages, des ouvrages historiques, et quelques grands classiques littéraires.

Louis Hachette souhaite également innover dans le monde du périodique : il vend également la presse à partir de 1853 dans les bibliothèques de gare, ce que Jean-Yves Mollier

111 En français : « autrice emblématique », « autrice phare ». Sophie HEYWOOD, *Catholicism and children's literature in France : the comtesse de Ségur, 1799-1874*, Manchester, Manchester university press, 2011, p. 1.

considère comme étant d'ailleurs plus rentable pour lui que la vente de sa Bibliothèque des chemins de fer¹¹². C'est dans ce réseau notamment qu'il diffuse, en plus de la vente par abonnement et à sa librairie, les journaux établis par Charles Lahure : le *Journal pour tous* à partir de 1855, puis *La Semaine des Enfants* à partir de 1857. Mais Louis Hachette lance également des périodiques lui-même, et notamment le *Tour du Monde*, journal sur les voyages dont il confie la direction à Édouard Charton, déjà réputé pour son *Magasin pittoresque* et *L'Illustration*. Comme dans ses anciennes publications, Charton laisse une grande place à l'image, jouant sur l'exotisme et l'imagination du lecteur. Hachette profite aussi des journaux pour faire sa publicité : il lance un *Bulletin du libraire et de l'amateur de livres*, mensuel, en 1859, destiné à la presse et aux libraires, pour faire la publicité de ses ouvrages, et place fréquemment des encarts vendant ses livres dans la presse générale (sans compter la publicité « cachée » que représentent certaines critiques de complaisance dans la presse possédée par Hachette ou non).

A la mort de son fondateur le 31 juillet 1864, la maison Hachette domine le monde de l'édition : elle est alors « la plus grande maison d'édition française »¹¹³ selon Martyn Lyons. Elle distribue ses ouvrages dans plus de 160 kiosques de gare pour des ventes de livre qui dépassent le demi-million de francs uniquement grâce à ce réseau (et ce sans compter les journaux)¹¹⁴.

2. La maison Hachette après Louis Hachette : une gestion dans la continuité de celle de son fondateur

Si étudier Louis Hachette et la direction qu'il fait prendre à son entreprise au début des années 1850 est essentiel pour comprendre ce qui a pu l'amener à s'intéresser au projet de Charles Lahure de créer un journal pour enfants, il nous faut aussi connaître l'évolution de la

112 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

113 Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 64. URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre--9782903181581.htm>. Consulté le 05/02/2023.

114 *Ibid.*

maison après la mort de son fondateur en 1864. Cela nous permet de mieux comprendre les relations entre l'imprimerie Lahure et la maison d'édition Hachette après cette date..

L'entreprise continue à grandir dans les années 1860 et 1870 sous la houlette des anciens associés de Louis Hachette : ses fils Alfred et Georges, ainsi que ses gendres Louis Bréton et Émile Templier. Le catalogue s'accroît régulièrement, avec par exemple 201 livres nouveaux publiés en 1867, soit environ 4 par semaine¹¹⁵. Cela fait de Hachette une entreprise qui reste prospère et en excellente santé financière. Elle s'illustre également à l'exposition universelle de 1867, où elle tient un stand et reçoit la médaille d'or. Elle continue à miser sur le succès de la littérature enfantine. Sa vedette la comtesse de Ségur écrit des succès de vente jusqu'en 1871. Hachette met aussi en avant d'autres figures, par exemple Hector Malot dont le roman de 1869 *Sans famille* connaît un immense succès. L'entreprise est toutefois marquée par la difficile période de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, et notamment du siège de Paris, puis par la Commune, contextes qui obligent à arrêter la publication des journaux et livres et limitent fortement les ventes.

Si la maison continue à publier romans et périodiques, une création en particulier nous intéresse. C'est la fondation, en 1873, du *Journal de la jeunesse*, hebdomadaire publié jusqu'en 1914 qui s'adresse à un public mixte âgé de dix à quinze ans. Ce journal a pour rédacteur en chef Louis Rousselet, grand voyageur rentré en France en 1870 et qui écrit pour le *Journal de la jeunesse* tout le long de la publication de celui-ci. Les numéros comprennent une partie récréative, avec souvent deux feuillets, une partie instructive avec des articles d'histoire ou de géographie, une partie dédiée à l'actualité qui constitue le quart des numéros, ainsi qu'un supplément de trois pages composé de jeux, devinettes, énigmes et de publicités pour la maison Hachette¹¹⁶. Cette parution constitue un rival de taille pour *La Semaine des Enfants*, qui vise un public légèrement plus jeune mais qui recoupe celui du *Journal de la jeunesse*, et qui adopte une formule avec un contenu assez proche.

On étudiera plus loin pourquoi la maison Hachette, qui collaborait pourtant avec l'imprimerie Lahure pour *La Semaine des Enfants* à sa création, crée en 1873 un journal rival,

115 *Ibid.*

116 Informations résumées à partir de la présentation faite dans *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, Dominique Guislain, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979.

et dans quelle mesure les deux parutions se distinguent. Mais avant cela, il est nécessaire de présenter plus en détail Charles Lahure et l'imprimerie qu'il dirige.

B. Charles Lahure, imprimeur devenu éditeur

Le fondateur et éditeur de *La Semaine des Enfants* n'est pas celui qui diffuse, mais celui qui imprime le périodique : Charles Lahure. Ce personnage et son imprimerie restent assez peu connus : le seul ouvrage leur étant entièrement consacré est un petit volume de 86 pages rédigé par un de ses descendants, André Lahure¹¹⁷. Même s'il présente l'intérêt d'offrir une synthèse de l'histoire de l'imprimerie, l'ouvrage est réalisé par un historien amateur qui ne cache pas sa volonté de faire l'éloge de « quatre siècles qui ont marqué l'histoire de l'édition ». Il est alors important de recroiser autant que possible les informations que donne André Lahure et de les compléter, en s'appuyant principalement sur les archives, dictionnaires biographiques et journaux d'époque, pour retracer la vie et la carrière de Charles Lahure.

1. De Saint-Cyr au monde de l'imprimerie

Charles Lahure, qui porte à l'état civil le nom Auguste Charles Lahure, est né le 26 février 1809 à Paris¹¹⁸. Son père Louis Auguste Lahure est né à Paris le 26 mars 1775¹¹⁹. Après avoir fait partie de la première promotion de l'École polytechnique, il étudie le droit puis exerce le métier de notaire à Paris entre 1803 et 1826¹²⁰. Il s'implique également dans la vie

117 André LAHURE, *Histoire de l'imprimerie Lahure : quatre siècles qui ont marqué la typographie et l'édition*, Levallois-Perret, impr. Soregraph, 2005.

118 Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur d'Auguste Charles Lahure. Archives Nationales, Base de données Léonore, cote LH//1445/12. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/207744>. Consulté le 14/02/2023.

119 Antoine-Juste-Alphonse THOMAS, *Discours prononcé sur la tombe de M. Lahure...*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1852, p. 9. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56132574L>. Consulté le 14/02/2023.

120 Ses minutes et répertoires sont consultables aux Archives Nationales, Minutier central des notaires, étude XXIV.

politique parisienne, en devenant membre du Conseil Municipal de Paris entre 1834 et 1848, où il s'occupe « de la distribution des eaux, de l'alignement des rues et de l'éclairage de la ville »¹²¹, du Conseil général de la Seine et du Conseil général des hospices de la ville de Paris. Il obtient la légion d'honneur. Il meurt le 5 décembre 1855 en laissant une fille, Augustine, née en 1805, et un fils, Auguste Charles, né en 1809. On a moins d'informations sur la mère de Charles, Marie Anne Étienne Dumont, si ce n'est qu'elle est décédée le 30 décembre 1860 à 78 ans selon son épitaphe¹²².

Ses parents habitent au 1^{er} de la place de l'École, dans le 1^{er} arrondissement de Paris¹²³. Le jeune Charles grandit donc près des quais du Louvre et non loin du Quartier latin, centre du milieu du livre en France. Il étudie comme son père dans une école militaire, et opte pour Saint-Cyr. Il en sort sous-lieutenant de carabiniers mais renonce à la carrière militaire. Il épouse alors en 1836 Marie-Fortunée Crapelet, fille de l'imprimeur parisien Georges Adrien Crapelet, née en 1817. Ce dernier, né en 1789, avait pris la succession de son père Charles, également imprimeur, en 1809. Georges Adrien Crapelet avait obtenu son brevet d'imprimeur le 15 octobre 1816 et son brevet de libraire le 6 juillet 1824¹²⁴. L'entreprise a déjà une certaine réputation au début des années 1820, comme le prouve une première demande de brevet de libraire refusée, où le rapport atteste que « M. Crapelet jouit d'une excellente réputation sous tous les rapports, et paraît mériter l'exception qui a été faite en faveur de M. Jules Didot. Il lui serait pénible d'être obligé de succéder à un libraire obscur »¹²⁵. L'auteur du rapport compare ainsi Crapelet à Didot, une des familles d'imprimeurs les plus installées tout au long du XVIII^e siècle. Crapelet se fait notamment connaître grâce à des éditions de luxe de Destouches, Quinault ou encore La Fontaine, et en entamant de grands travaux comme l'édition scientifique d'une collection de textes médiévaux publiée entre 1826 et 1834, la *Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue françoise*, « première du genre par son

121 A.-J.-A. THOMAS, *Discours prononcé sur la tombe de M. Lahure...*, p. 11.

122 Une photographie de sa tombe au cimetière du Père Lachaise est consultable sur Wikicommons. URL : [https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Grave_of_Lahure_\(P%C3%A8re-Lachaise,_division_8\)#/media/File:P%C3%A8re-Lachaise_-_Division_8_-_Lahure_05.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Grave_of_Lahure_(P%C3%A8re-Lachaise,_division_8)#/media/File:P%C3%A8re-Lachaise_-_Division_8_-_Lahure_05.jpg). Consulté le 14/02/2023.

123 Contrat de mariage entre Charles Auguste Lahure et Anne Camille de Quevauvillers, 3 août 1845. Archives Nationales, minutes du notaire Antoine Thomas (étude VII), MC/ET/VII/771.

124 Dossier nominatif des brevets d'imprimeur et de libraire de Georges Adrien Crapelet. Archives Nationales, Direction de l'Imprimerie de la Librairie et de la Presse, Brevets des imprimeurs, libraires et lithographes de Paris et du département de la Seine, F/18/1750

125 *Ibid.*

ambition de proposer, non des adaptations, mais des textes »¹²⁶, remis dans leur contexte et illustrés par des fac-similés de manuscrits et des gravures. Il s'intéresse également à la bibliophilie, en publiant les recherches du bibliographe britannique Bibdin. Crapelet est également l'auteur d'*Études pratiques et littéraires sur la typographie*, ouvrage de 1837 où il fait l'historique de sa discipline et expose les considérations et réflexions qu'il tire de son expérience d'imprimeur, et d'autres ouvrages plus courts sur l'histoire de l'imprimerie ou certains imprimeurs en particulier. C'est donc dans la famille d'un homme qui accorde une importance toute particulière à la beauté du livre qu'entre Charles Lahure par son mariage¹²⁷.

A la suite de son premier mariage en 1836, Charles Lahure est rapidement associé à l'entreprise de son beau-père, comme c'est fréquent à l'époque dans le milieu du livre : c'est par exemple le cas des gendres de Louis Hachette. Ces stratégies matrimoniales permettent de trouver des successeurs potentiels dans des milieux professionnels et sociaux proches, dans ce cas précis chez les fils de notaires, et de créer des alliances entre familles. On peut imaginer que Charles Lahure apprend le métier au sein de l'imprimerie Crapelet, 9 rue de Vaugirard¹²⁸, étant donné que nous n'avons pas trouvé de trace d'apprentissage autre des métiers du livre. Une société en nom collectif est alors créée entre Lahure et son beau-père, qui commence dès le jour de son mariage et porte la raison sociale « G.-A. Crapelet et gendre »¹²⁹. Le nouvel imprimeur obtient ainsi un droit de regard égal sur les affaires de la société. L'actif social de l'imprimerie est alors estimé à 417 446 francs. Le 29 juillet 1842, Georges Adrien Crapelet démissionne de son brevet de libraire et laisse la direction de l'entreprise familiale à son fils Charles Jean, alors âgé d'environ vingt-quatre ans, et son associé Charles Lahure. Ce retrait de la vie d'entreprise avait déjà été préparé par la dissolution de la société « Crapelet et gendre », remplacée par une société en nom collectif formée entre Charles Jean Crapelet et

126 Nathalie CLOT, « Georges-Adrien Crapelet et la Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue française (1826-1835) », dans *Mémoire des chevaliers : Édition, diffusion et réception des romans de chevalerie du XVIII^e au XX^e siècle*, dir. Isabelle Dieu, Élisabeth Parinet et Françoise Viellard, Paris, Publications de l'École Nationale des Chartes, 2018, paragraphe 2. URL : <https://books.openedition.org/enc/805>. Consulté le 14/02/2023.

127 Une liste de ses œuvres a été publiée avec sa nécrologie dans *Annales de philosophie chrétienne*, vol. 27, 1843, p. 72-73. URL : <https://books.google.nl/books?id=WDpGAAAAcAAJ>. Consulté le 02/03/2023.

128 Adresse à partir de novembre 1811 selon la notice IdRef : <https://www.idref.fr/242331726> et la notice de personne du catalogue de la BnF : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb122597525>. Consulté le 02/03/2023.

129 *Gazette des tribunaux, journal de jurisprudence et de débats judiciaires*, édition de Paris, n°3506, samedi 10 décembre 1836, p. 6. URL : http://data.decalog.net/enap1/Liens/Gazette/ENAP_GAZETTE_TRIBUNAUX_18361210.pdf. Consulté le 02/03/2022.

Charles Auguste Lahure sous la raison sociale « Crapelet fils aîné et Ch. Lahure », selon un acte du 14 janvier 1842¹³⁰. Crapelet père décède quelques mois plus tard.

Marie-Fortunée Crapelet décède en 1843, à seulement vingt-six ans. Deux ans après, Charles Lahure se remarie avec Anne Camille de Quevauvillers. Nous disposons du contrat de mariage de cette union, signé le 3 août 1845, ce qui permet de connaître un peu mieux la situation sociale et financière de Charles Lahure à cette époque¹³¹. Son épouse est la fille d'Alexis Alain Noël de Quevauvillers, officier militaire (lieutenant colonel de la dixième légion de la Garde Nationale) et conseiller à la Cour royale de Paris. Il retrouve là le milieu social de son père, celui des hommes de loi, et celui de sa formation initiale à Saint-Cyr. Dans ce mariage, Charles Lahure apporte à la communauté des biens une fortune personnelle de 12 000 francs, une somme de 9228,27 francs dont il ne jouit que de l'usufruit à la suite du décès de sa première femme, et la moitié de l'actif social de l'imprimerie Crapelet. L'acte indique que la valeur totale de l'actif de l'entreprise est de 300 000 francs : cela constitue donc une baisse de 28 % en neuf ans. Cette diminution est probablement due à la crise qui frappe le milieu du livre à Paris à la fin de la décennie 1830.

La décennie 1840 est marquée aussi pour Charles Lahure par un engagement croissant pour la défense de son métier. Le premier témoignage en est la publication en 1840 de son traité *Observations sur la demande faite par des libraires réunis en commission, de reconnaître en France, et sans condition, la propriété littéraire des étrangers ; et moyen de paralyser les contrefaçons belges sans nuire à aucune des branches de notre industrie*¹³². Dans cet ouvrage édité et imprimé par Crapelet, il critique les décisions d'une réunion de libraires établie pour tenter de faire barrière à la contrefaçon belge qui fait ravage dans le monde de l'édition sous la monarchie de Juillet. Martyn Lyons parle ainsi pour les décennies 1830 et 1840 d'un « âge d'or de l'édition pirate belge »¹³³. En l'absence de régulation

130 *Bibliographie de la France*, Feuilleton du Journal de la librairie, n°6, 5 février 1842, p. 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6200722p/f1026>. Consulté le 02/03/2022.

131 Contrat de mariage entre Charles Auguste Lahure et Anne Camille de Quevauvillers, 3 août – 17 septembre 1845. Archives Nationales, Minutier central des notaires, Minutes du notaire Antoine Thomas (étude VII), MC/ET/VII/771

132 Charles LAHURE, *Observations sur la demande faite par des libraires réunis en commission, de reconnaître en France et sans condition la propriété littéraire des étrangers, et moyen de paralyser les contrefaçons belges sans nuire à aucune des branches de notre industrie*, Paris, Crapelet, 1840. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5488276g/f1/>. Consulté le 02/03/2023.

133 M. LYONS, *Le Triomphe du livre...*, p. 68.

internationale des droits d'auteurs, certains éditeurs belges produisent alors pour peu de frais des copies d'éditions françaises et les vendent à bas coût en Belgique mais également en France. Face à cette concurrence jugée déloyale et trompeuse, des initiatives sont mises en place, comme le fait pour l'éditeur de signer les exemplaires qui sortent de presses approuvées ou bien la mise au point de livres moins chers comme ceux de Charpentier. La commission évoquée par Lahure dans ses *Observations* décide de proposer l'interdiction de la réimpression en France d'ouvrages étrangers et de reconnaître la propriété littéraire (on dirait aujourd'hui intellectuelle) des auteurs étrangers en France. En somme, l'idée est d'interdire la contrefaçon française d'éditions étrangères et de constituer un modèle pour les autres pays, dont on espère qu'ils suivront l'exemple français. Charles Lahure s'y oppose fermement, rappelant que ce marché représente « un cinquième des labeurs qui se font dans les imprimeries de Paris »¹³⁴ et estimant que cela ruinerait certaines maisons. Il affirme également que cela ne fera que renforcer la contrefaçon belge, et que l'idée que les législations des autres pays voisins suivrait est « don Quichotique »¹³⁵. Il propose plutôt de lutter contre la contrefaçon belge en proposant des éditions meilleures et moins chères que les copies pirates, et incite les imprimeurs et libraires à faire des efforts, notamment en proposant des marges moins larges pour diminuer le nombre de volumes et permettre de vendre plus pour moins cher. Il imagine également une loi permettant aux éditeurs, une fois l'auteur original payé, de pouvoir écouler des exemplaires à l'étranger pouvant uniquement être vendus hors du territoire français et marqués comme tels, sans devoir pour autant payer plus l'auteur. Cela permettrait selon lui de mieux concurrencer la contrefaçon belge, en permettant de limiter les droits d'auteur à payer. Par ce court ouvrage, Charles Lahure se positionne dans un débat tout à fait essentiel à son époque, et s'inscrit comme défenseur de la librairie française face aux contrefaçons et promoteur des livres bon marché comme ceux proposés depuis 1838 dans la « Bibliothèque Charpentier ».

Il se lance ensuite dans d'autres initiatives pour soutenir ses confrères : avec son associé Charles Jean Crapelet et d'autres imprimeurs comme Jules Belin-Leprieur fils, Béthune, Ducessois et Renouard, il fonde en août 1842 le Comptoir des imprimeurs-unis. Cet établissement a pour but de mettre en vente les ouvrages publiés par chacun des membres, en

134 C. LAHURE, *Observations sur la demande faite par des libraires...*, p. 4.

135 *Ibid*, p. 5.

partageant les frais et sans prendre de commission. L'objectif est de permettre une meilleure diffusion des ouvrages publiés par des imprimeurs, qui sinon doivent passer par des libraires reconnus ou des réseaux comme le colportage pour diffuser leur ouvrage, ou vendre eux-mêmes leurs livres. Cette initiative va dans le sens d'une certaine solidarité et entraide entre professionnels d'un même milieu, et également d'un soutien aux imprimeurs qui veulent publier leurs propres ouvrages, comme les Crapelet et plus tard Charles Lahure seul.

2. Le succès de l'Imprimerie générale et ses parutions

Charles Crapelet renonce à l'imprimerie en 1856 selon André Lahure¹³⁶. C'est visiblement pour se lancer dans de nouveaux commerces : en 1864 il fonde ainsi une société en nom collectif spécialisée dans la vente de caoutchouc¹³⁷. Charles Lahure devient alors le seul dirigeant de l'entreprise, à laquelle il va faire prendre une ampleur considérable. On peut toutefois considérer qu'il a géré seul l'entreprise, sans pour autant que cela ne se voie dans la raison sociale de l'imprimerie, avant cette date : ainsi, l'*Annuaire de l'imprimerie* de 1853 tenu par Victor-Eugène Gauthier considère l'imprimerie sous le seul nom de Lahure, sans mentionner la famille Crapelet¹³⁸. En outre, selon le même auteur, le brevet d'imprimerie de Charles Crapelet a été cédé à Charles Lahure dès le 8 juillet 1852¹³⁹.

Charles Lahure est surtout connu pour avoir été l'imprimeur de grands noms de l'édition et d'institutions importantes : en 1865, il est ainsi tout à la fois l'« imprimeur du Sénat, de la Cour de Cassation, de la Société de l'histoire de France, de la Société des

136 A. LAHURE, *Histoire de l'imprimerie Lahure...*

137 *Le Droit, journal des tribunaux, de la jurisprudence, des débats judiciaires et de la législation*, n°11, 14 janvier 1864, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/le-droit/14-janvier-1864/1837/3650497/1>. Consulté le 02/03/2023.

138 Victor-Eugène GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1853 ou guide des typographes en province et dans Paris*, Paris, V.-E. Gauthier, 1853. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108343t>. Consulté le 13/03/2023.

139 Victor-Eugène GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1854 ou guide des typographes en province et dans Paris*, Paris, Dentu, 1854. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108384k/f8.item>. Consulté le 13/03/2023.

bibliophiles français »¹⁴⁰. Il imprime pour de nombreux éditeurs, parmi lesquels le principal est Hachette : nous évoquerons plus en détail leur partenariat commercial. L'imprimerie Lahure est idéalement placée pour fournir ses clients, comme le relève Jean-Charles Geslot¹⁴¹ : ce dernier souligne la proximité entre la première implantation de l'imprimerie, 9 rue de Vaugirard, le Quartier latin et le Sénat, également tout près des locaux de la maison Hachette rue Pierre Sarrazin. En 1859, elle s'installe 9 rue de Fleurus, un peu plus à l'ouest, près du jardin du Luxembourg : c'est un peu plus loin du Quartier latin et de la maison Hachette, mais toujours aussi près du Sénat¹⁴². Ses partenaires de premier rang au niveau institutionnel, intellectuel et éditorial lui valent donc une place toute particulière dans le monde de l'imprimerie parisienne. En ce qui concerne les périodiques plus particulièrement, notons que Charles Lahure imprime pour divers clients des journaux qui ne sont pas les siens. En 1853, il imprime déjà le bimensuel *La Revue des Beaux-Arts* (1850-1861) publié par la Société libre des beaux-arts ou l'hebdomadaire *L'Écho de la Sorbonne* dirigé et édité par Eugène Delahaye (publié à partir de 1852)¹⁴³. Il imprime également la *Revue de l'instruction publique* et la *Revue maritime et coloniale* éditées par Hachette, *L'Instituteur* (1867-1868) dirigé par Adrien Guerrier de Haupt et Gustave Lejeal et édité par la librairie Delagrave, *L'Instruction pour tous* dirigée par Eymans et Sammet (1868-1870) ou encore *Le Sport*, premier journal d'information sportive, fondé par Eugène Chapus en 1854.

Toutefois, comme le souligne Charles Noblet, président honoraire de la Chambre des imprimeurs, dans le discours qu'il prononce sur la tombe de Charles Lahure le 17 décembre 1887, « Esprit entreprenant, aventureux même, Charles Lahure ne s'est pas contenté de travailler à façon pour les autres, il a édité pour son propre compte »¹⁴⁴.

140 Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays*, 3e édition, Paris, L. Hachette et Cie, 1865, p. 1022. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577980n/f1046.item>. Consulté le 13/03/2023.

141 Jean-Charles GESLOT, *Histoire d'un livre: l'Histoire de France de Victor Duruy*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

142 Plus exactement, le premier numéro de *La Semaine des Enfants* indiquant le Bureau du Journal comme situé 9 rue de Fleurus est daté du 18 juin 1859 (n°129).

143 V.-E. GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1853...*

144 *Moniteur de la papeterie française et de l'industrie du papier*, vol. XXIII, n°13, 1^{er} janvier 1888, p. 219. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62610546>. Consulté le 13/03/2023.

La première des publications que l'on retient comme publiée en son nom propre est un périodique particulièrement innovant, *Le Journal pour tous*, premier journal illustré composé majoritairement de fictions à destination d'un public populaire en France, ainsi que de quelques articles instructifs, qu'il fonde en 1855. Adressé à un public qui se veut le plus large possible, comme l'indique son titre, il se vend un prix modique (dix centimes le numéro hebdomadaire de huit pages, soit deux sous). On y retrouve une ambition exprimée par Lahure dans ses *Observations* évoquées plus haut : celle de proposer de la littérature à bas coût. Il expérimente là un nouveau format qu'il n'avait pas pu apprendre chez les Crapelet, celui du périodique. Il lance aussi un genre nouveau, le journal-roman inspiré des périodiques anglais, comme nous l'avons évoqué précédemment. L'adresse aux lecteurs du premier numéro, signée par Charles Lahure, met en exergue l'aspect novateur de la publication :

« *Le Journal pour tous* est, en France, une création nouvelle. Il peut vivre en paix avec tout le monde, car il ne fait concurrence à personne.

Nous avons des revues littéraires dont les jugements font autorité ; des recueils spéciaux pour les sciences, les arts, l'administration, l'industrie ; des journaux illustrés qui ont contribué puissamment aux progrès de la gravure, et dont le légitime succès s'accroît tous les jours.

Mais nous n'avions pas jusqu'ici le journal populaire proprement dit, tel qu'il existe en Angleterre depuis quelques années ; c'est-à-dire publiant, sous un mince volume et pour le prix le plus minime, assez de matière pour charmer, pendant une semaine, tous les loisirs de la famille, et des renseignements assez nombreux et assez exacts pour tenir lieu, au besoin, de toutes les publications non politiques »¹⁴⁵.

145 Charles LAHURE, « A nos lecteurs », dans *Journal pour tous*, n°1, 7 avril 1855, p. 1.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 2: Première page du premier numéro du Journal pour tous



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 1: Troisième page du premier numéro du Journal pour tous

Le but exprimé est ainsi de « mettre la lecture à la portée de tous ; employer toutes les ressources de la littérature à répandre des enseignements utiles et des sentiments honnêtes »¹⁴⁶. Charles Lahure met donc en avant une perspective qui est celle que l'on associerait plutôt aujourd'hui à la littérature pour enfants : divertir, instruire et éduquer, formule qu'il reprendra dans *La Semaine des Enfants*. Notons d'ailleurs que toute une partie de cet avant-propos a pour objectif d'insister sur la moralité de la parution, qui ne propose des contenus policés, au contraire de ses imitatrices qui proposeront des contenus misant sur le crime spectaculaire pour attirer le lecteur, censurés par la Commission de colportage qui leur refuse l'estampille¹⁴⁷. Cela peut s'expliquer par deux raisons : le fait que la *Journal pour tous* s'adresse à toute la famille, et donc que les enfants la lisent également, mais aussi le fait que

146 *Ibid.*

147 Rapport de Jules de Saint-Félix sur les « journaux dits illustrés » pour le Bureau du Colportage, Direction de la Presse, ministère de l'Intérieur, 1863. Archives Nationales, cote F/18 555, dossier 3, pièce 114

la publication s'adresse à un public populaire, que l'on assimile souvent à l'époque à un grand enfant à éduquer¹⁴⁸. Au niveau du contenu, le périodique propose un roman-feuilleton français ou étranger, des articles variés (voyages, fictions, anecdotes) et des actualités théâtrales, littéraires, scientifiques, artistiques... Le *Journal pour tous* est en outre illustré chaque semaine par quatre gravures sur bois d'artistes reconnus que l'on retrouve dans *La Semaine des Enfants*, comme Gustave Doré ou Bertall. La mise en page sur trois colonnes, serrée, permet de maintenir un bas coût en limitant l'utilisation de papier.

Le *Journal pour tous* connaît un succès important. Son tirage en 1856, selon une annonce présente dans le Feuilleton de la *Bibliographie de la France*, est de 150 000 exemplaires¹⁴⁹. C'est un chiffre remarquable (peut-être gonflé pour mieux vendre la publication) si on le compare aux 180 000 exemplaires que représentent les tirages de toute la presse parisienne en 1847 selon Dominique Kalifa¹⁵⁰. Alfred Feuillet (1834-1863) témoigne également dans un passage de sa *Flânerie littéraire à travers quelques œuvres récentes* rédigée en novembre 1857 de la célébrité du *Journal pour tous*, après avoir évoqué un roman d'Alexandre Dumas qui y a été publié en feuilleton, *Les Compagnons de Jéhu* :

« Chaque dimanche il sort par milliers d'exemplaires des presses agiles et infatigables de M. Charles Lahure, l'habile et intelligent imprimeur de la jolie *Bibliothèque des chemins de fer*, et de cette œuvre splendide les *Galerias publiques de l'Europe*, autour de laquelle les grosses caisses de la réclame ont fait si longtemps entendre leur tapage. Mais lui, le *Journal pour tous* n'en a pas besoin, de réclame : il en est à sa troisième année, à son troisième volume, à son troisième succès : c'est le feu d'artifice du bon marché. Essentiellement moral, vu la modicité de son prix il s'insinue peu à peu à travers les masses, il répand dans la foule une instruction bienfaisante, des notions usuelles et importantes que tout le monde n'a ni le temps, ni les moyens d'aller chercher dans de gros volumes : il charme enfin, dans les heures oisives, l'imagination, l'esprit et le cœur, et donne chaque semaine de salutaires distractions à deux cent mille lecteurs! C'est un joli chiffre, n'est-ce pas? et c'est justice »¹⁵¹.

148 Voir par exemple les travaux de Noë Richter sur les bibliothèques populaires.

149 *Bibliographie de la France*, Feuilleton du journal de la librairie, n°1, 5 janvier 1856, p. 30. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6441685r/f36>. Consulté le 02/03/2023.

150 Dominique KALIFA, *La Culture de masse en France : 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001, p. 8. URL : <https://www.cairn.info/la-culture-de-masse-en-france-1-1860-1930--9782707135155.htm>. Consulté le 16/10/2022.

151 Alfred FEUILLET, *Flânerie littéraire à travers quelques œuvres récentes*, Paris, E. Dentu, 1859, p. 122. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5440828w/f130>. Consulté le 02/03/2023.

Le journal aurait donc encore augmenté son tirage de 50 000 exemplaires en un ou deux ans, à en croire l'auteur, ce qui semble extraordinaire mais reste possible. Cela en fait sûrement un des plus grands succès du Second Empire (pour comparaison, le plus grand succès est *Le Petit Journal*, qui tire à 259 000 exemplaires à la fin de l'année 1865¹⁵²). Ce succès vient sans doute du côté totalement inédit de la parution, et de sa modernité. C'est sans doute en partie grâce à cette réussite que Charles Lahure conçoit l'idée d'une parution similaire à destination de la jeunesse, dont il commence la parution en 1857 : *La Semaine des Enfants*.

En parallèle, Charles Lahure publie également plusieurs éditions complètes de grands auteurs dans ses premières années seul à la tête de l'imprimerie : il édite et imprime ainsi les œuvres complètes de Montesquieu en un volume, celles de Nicolas Boileau en un volume en 1856, celles de Pierre Corneille (suivies d'œuvres choisies de Thomas Corneille) en 4 tomes en 1857, celles de Molière en deux tomes en 1856 et 1857, celles de Pascal en deux tomes en 1858 et celles de Racine en 1859. On note la volonté, conforme à ses affirmations de 1840, de proposer un petit nombre de volumes, même pour des œuvres complètes, afin de baisser le coût total des livres. En outre, le format choisi, un in-18 Jésus, comme dans la collection Charpentier, permet de garder un coût assez bas, à 2 francs le volume. Plus tard, il propose également les œuvres complètes de Fénelon en trois tomes en 1862, ainsi que les lettres de Madame de Sévigné en 8 volumes en 1862-1865. Il publie aussi à partir de 1857 une grande collection de romans traduits de langues étrangères (principalement de l'anglais), également au format in-18 Jésus : la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers », en collaboration avec Louis Hachette, collection qui est ensuite prise en main par Hachette seul. La première page de ces romans, tout comme la présentation des autres publications de Lahure à la fin de l'ouvrage, indique qu'il en est bien l'éditeur, même si le Catalogue de la Bibliothèque nationale de France indique à tort Hachette comme seul éditeur. Cela rend assez difficile de déterminer exactement combien de romans Lahure a édité dans cette collection. Nous en avons compté 36 pour la période 1857-1859 : ce sont majoritairement des romans originellement publiés en anglais, hormis des *Scènes de la vie russe* de Tourguéniev, un recueil de nouvelles danoises, un roman hollandais et cinq ouvrages publiés initialement en

152 D. KALIFA, *La culture de masse...*, p.10.

allemand. On y retrouve des auteurs connus comme l'auteur de romans d'aventures américain Mayne-Reid, le romancier anglais William Makepeace Thackeray, ou encore l'autrice pour enfants Maria S. Cummins. Lahure publie aussi la collection des « Chefs d'œuvres des littératures modernes étrangères », plus coûteuse, à 3F50 le volume, et moins remplie. Il publie aussi d'autres ouvrages moraux et éducatifs, destinés à la jeunesse comme à un public populaire (encore une fois signe d'une certaine confusion entre les deux publics) : des ouvrages géographiques (par exemple *La Russie historique, monumentale et pittoresque* par Piotre Artamof en 1862, en deux volumes in-folio abondamment illustrés), historiques (comme l'*Histoire populaire de la France* (1862-1863) attribuée par Jean-Charles Geslot à Victor Duruy¹⁵³ et l'*Histoire populaire contemporaine* (1864-1866), ouvrage anonyme) ou religieux, comme la *Bible populaire* de l'abbé Driou en 1864, en deux volumes illustrés¹⁵⁴. Dans un tout autre domaine, il est réputé pour son édition au long cours, commencée par lui en 1843 et poursuivie par ses fils, des 31 volumes du *Cours de Code Napoléon* du juriste et avocat Jean-Charles Florent Demolombe.

Si les publications périodiques les plus réputées de Charles Lahure sont le *Journal pour tous* et *La Semaine des Enfants*, ce ne sont pas les seules. La parution qui nous intéresse le plus est sûrement *Le Foyer des familles : magasin catholique illustré*, journal dirigé par Pierre de Caux. Créé en 1850, il est pris en charge entre 1860 et 1863 par Lahure et diffusé par Hachette. Contrairement à *La Semaine des Enfants*, le journal vise explicitement un public confessionnel et ne se limite pas à la seule jeunesse. Il est ainsi recommandé par Adolphe Baudon, ancien président général des Conférences de Saint Vincent de Paul, qui loue notamment le fait qu'elle propose de « bonnes lectures » à toutes les classes de la société et « ne s'inspire [...] que de la pensée d'être utile et de faire du bien »¹⁵⁵. Cette étiquette de publication « catholique » permet ainsi au *Foyer des Familles* d'être peut-être plus facilement diffusé dans les foyers les plus pratiquants. Dans un tout autre registre, Lahure lance à partir du 1^{er} juin 1859 un supplément hebdomadaire illustré au *Journal pour tous*, *La guerre d'Italie*,

153 J.-C. GESLOT, *Histoire d'un livre...*

154 Une idée de la diversité des publications pouvant être adressées aux enfants publiées par la maison Lahure avant 1873 est donnée par cette liste de recommandations de livres d'étrennes trouvées dans *Paris-Magazine : lectures de famille*, n°12, 5 décembre 1873. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j/f4.item/> Consulté le 13/03/2022.

155 *La France littéraire, artistique, scientifique*, n°24, 7 mars 1865, p. 384. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6338919f>. Consulté le 13/03/2023.

dont l'annonce dans la *Bibliographie de la France* présente les objectifs : « reproduire le[s] glorieux faits d'armes » des soldats français et « f[aire] battre longtemps les cœurs français »¹⁵⁶ en exaltant patriotisme et héroïsme de l'armée durant les affrontements en Italie. La parution semble alors plus de l'ordre de la propagande que réellement informative, ce qui correspond d'ailleurs au fait qu'elle se présente avant tout comme un « récit » et accompagne un journal publiant avant tout des fictions. Lahure publie également entre septembre 1859 et mars 1860 27 numéros de *Nouvelles du jour*, supplément du *Journal pour tous*. Dans un tout autre domaine, il publie entre 1854 et 1860 le *Moniteur des comices et des cultivateurs*, journal mensuel de 48 pages à destination des établissements agricoles qui reproduit des documents officiels, présente les résultats de diverses sociétés et académies, des prix de concours agricoles, annonce la parution de divers ouvrages, et indique le cours de différents produits. Notons qu'il n'est illustré que de quelques rares gravures montrant notamment des machines agricole. Le journal est dirigé par Auguste Jourdier, ancien fermier et auteur d'un ouvrage sur *Le matériel agricole* publié chez Hachette. L'imprimeur édite aussi quelques revues éphémères, comme *Le Palamède français*, revue d'échecs publiée en 1864-1865 dont le rédacteur en chef est Paul Journoud, ou des périodiques liés à des expositions comme *L'exposition maritime internationale* en 1868 durant l'Exposition maritime internationale au Havre. Il édite également *Paris-Caprice*, gazette illustrée littéraire et artistique dirigée par Pierre Jaf entre décembre 1867 et août 1870, parution à 50c le numéro qui se présente comme littéraire, mondaine et légère, et est illustrée de nombreuses gravures sur bois. On constate ainsi une volonté de Lahure de rester innovant, en collant à l'actualité ou aux attentes, en adressant toujours ses parutions à un public précis, déterminé par son âge, sa profession ou encore sa classe sociale, et ce dans des domaines extrêmement

Mais comment imprimer autant de numéros chaque semaine ? Grâce à une imprimerie moderne, avec un nombre important de machines et d'ouvriers. A en croire le *Dictionnaire universel des contemporains* de Vapereau (source qui peut tendre à exagérer les chiffres, étant donné qu'elle a été imprimée par l'Imprimerie générale de Lahure pour le compte de la maison Hachette), l'imprimerie Lahure comprend à son apogée « un outillage perfectionné, mis en œuvre par 450 ouvriers », « trois machines à vapeur » actionnant « vingt-cinq presses

156 *Bibliographie de la France*, Feuilleton du journal de la librairie, n°22, 28 mai 1859, p. 331. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k867062/f667.item>. Consulté le 13/03/2023.

mécaniques »¹⁵⁷. En outre, la maison comprend « fonderie de caractères, clicherie, stéréotypie, machine à glacer, galvanoplastie, ateliers de brochure, séchage, satinage et assemblage » et surtout, essentiel pour une maison qui accorde autant d'importance à l'illustration, « un atelier de graveurs sur bois »¹⁵⁸. Déjà en 1853, la maison Lahure était considérée par Victor-Eugène Gauthier comme la deuxième maison d'imprimerie parisienne en nombre de compositeurs employés, seulement dépassée par l'Imprimerie impériale¹⁵⁹. Il y recense en effet 105 compositeurs, 9 imprimeurs, 10 correcteurs et 8 conducteurs, contre 97 compositeurs pour la troisième, la maison Thunot, qui imprime des publications juridiques et médicales¹⁶⁰. Un autre classement, que Gauthier réalise l'année suivante, considère la maison Lahure comme la deuxième de Paris en matière de production d'ouvrages de librairie (302 en 1854, sans compter la presse) après la maison Firmin Didot, et la deuxième de la capitale également en nombre de presses mécaniques (12 contre 13 chez l'imprimeur Dubuisson). Toutefois, elle n'apparaît pas au classement des presses à bras, et n'en possède d'ailleurs que 3, signe d'un certain choix de modernité, tourné vers des presses coûteuses mais plus rapides et efficaces¹⁶¹. Il faut en outre rappeler que ces chiffres datent d'avant la décision de créer le *Journal pour tous*, qui oblige Charles Lahure à acquérir de nouvelles presses pour répondre à l'immense demande des lecteurs. Il achète ainsi en 1855, selon Jean-Charles Geslot, « la plus grande [presse mécanique] de la capitale »¹⁶² spécialement pour imprimer le *Journal pour tous*.

157 G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains...*, 3e édition, p. 1022.

158 *Ibid.*

159 V.-E. GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1853...*

160 *Ibid.*, p. 7.

161 V.-E. GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1854...*, p. 4-9.

162 J.-C. GESLOT, *Histoire d'un livre...*, p. 129.



Illustration 3: « L'imprimerie générale de M. Charles Lahure. - Vue de la Galerie des Machines », gravure dessinée par Gustave Doré pour *L'Année illustrée* en 1857

Une gravure de Gustave Doré pour *L'Année illustrée* de 1857¹⁶³ permet de mieux se représenter les vastes locaux de la rue de Fleurus au moment de la création de *La Semaine des Enfants*. On y voit une salle toute en longueur, remplie de machines au centre et d'ouvriers sur la droite et la gauche. La perspective employée par Doré donne l'impression d'un très long local, véritable « galerie » en effet, au fond duquel on ne discerne plus qu'à peine les presses et la masse des employés. Doré a également fait le choix de représenter un homme âgé et un plus jeune (probablement Charles Lahure et un de ses collaborateurs), en redingote, en train de discuter dans l'escalier menant aux ateliers, dépassés par un employé portant des feuilles de papier vers une autre machine à l'entresol, indiquant au lecteur que la « galerie des

163 Gustave DORÉ, « L'imprimerie générale de M. Charles Lahure. Vue de la galerie des machines », gravure sur bois de bout, 21,7 x 33,3 cm, extraite de *L'Année illustrée* (Paris, 1857) et conservée dans le recueil [*Recueil. Oeuvre de Gustave Doré. Oeuvre monté. Tome 22, "Le Juif errant" (1855) ; Coleridge (1875) ; Pl. extraites de divers journaux ("Journal pour rire", "Musée Français", "Musée Anglais", "Monde illustré", ...) ; Affiches*] conservé à la Bibliothèque Nationale de France, Département des Estampes et de la Photographie, cote DC-298 (L)-FOL. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10319637j>. Consulté le 13/03/2023.

machines » ne comporte pas toutes les presses de l'Imprimerie générale. Un certain nombre de presses était déjà nécessaire pour imprimer chaque semaine, notamment, les plus de 150 000 exemplaires du *Journal pour tous* distribués en France.

Dans la notice de son annuaire consacrée à Charles Lahure, Gauthier souligne cette modernité et reconnaît l'efficacité de Lahure. Toutefois, il ne la loue pas vraiment, relevant notamment les conflits que l'ampleur des ateliers et du personnel, la diversité de production et le rythme assidu encouragés par Lahure pour augmenter la rentabilité de l'entreprise peuvent causer et accentuer entre le dirigeant et les ouvriers. Si c'est un texte précieux, permettant d'imaginer quelle pouvait être l'atmosphère de l'imprimerie au quotidien sans le regard laudatif d'une nécrologie ou d'un descendant attaché à retracer la gloire de l'entreprise, nous n'avons toutefois aucun moyen de vérifier la véracité de ce que dit Gauthier quand il écrit, ni de juger de la fiabilité des sources sur lesquelles il a pu se fonder :

« L'imprimerie de M. Lahure est l'incarnation des coutumes nouvelles du travail, ou plutôt des exigences souvent exagérées de l'époque, qui consistent à maintenir dans les ateliers un personnel toujours supérieur aux besoins réels, afin d'être en mesure de parer aux éventuels de chaque jour, devenues l'état normal de l'imprimerie. Jamais la typographie n'a eu de phase plus onéreuse à l'ouvrier, en ce sens qu'elle l'astreint à des changements continuels de travaux, à des pertes de temps sans compensation, à une captivité désœuvrée au milieu des ateliers, enfin à des alertes où domine la mauvaise humeur de tout le monde. Le pire côté de cette dégénération, c'est qu'elle habitue malheureusement le patron à n'avoir plus aucun attachement pour l'ouvrier, à le considérer comme un simple instrument de son industrie ; c'est qu'elle dispense l'ouvrier lui-même d'une fixité presque impossible envers les imprimeries que l'époque a transformées en véritables grèves. Ah il est bien loin le temps où l'illustre M. Crapelet mettait à l'abri du besoin les vieux ouvriers, les vieilles colonnes de sa maison, comme il se plaisait à les appeler. Ajoutons à ces tendances générales l'irritation particulière causée à l'imprimeur par l'impatience et les obsessions du client, l'embarras que suscite la gérance de vastes ateliers, l'impétuosité d'un caractère qui se cabre un peu devant des principes qui font la règle de toutes les maisons; formons un faisceau de toutes ces causes, et nous présenterons une idée assez exacte de l'imprimerie de M. Lahure. Si elle prête un peu le flanc à la malignité sous le rapport administratif, elle appelle l'éloge franc et chaleureux au

point de vue de la production : c'est sans contredit la maison par excellence pour faire rapidement et bien les labours les plus longs et les plus compliqués¹⁶⁴ »

On note l'ancrage de la stratégie de Charles Lahure dans une industrialisation progressive du monde du livre. L'éloge le plus remarquable fait par l'article du dictionnaire biographique de Vapereau repose ainsi précisément sur cet aspect, en vantant la productivité incroyable de ses presses : « On a calculé que les feuilles imprimées chaque jour dans les ateliers de la rue de Fleurus formeraient une bande de 400 kilomètres de long »¹⁶⁵. Cette efficacité lui vaut une certaine reconnaissance de la part de ses contemporains, d'autant plus que le rôle de l'imprimerie dans l'économie est essentiel sous le Second Empire : Jean-Charles Geslot écrit ainsi, en s'appuyant sur les travaux de Louis André : « l'imprimerie, c'est 10 % de la production industrielle de la capitale à l'époque du Second Empire »¹⁶⁶. Cette reconnaissance vient d'abord durant l'exposition universelle de 1855, où Charles Lahure présente ses publications, et notamment le *Journal pour tous* : « un tirage de cette publication se fait maintenant dans la galerie des machines de l'Exposition, sur une presse mécanique de M. Normand »¹⁶⁷ annonce ainsi Henri Edouard Tresca dans sa *Visite de l'exposition* publiée dans la « Bibliothèque des chemins de fer ». Il y reçoit une médaille d'argent selon Jean-Charles Geslot¹⁶⁸. Notons que les expositions universelles sont pour Christophe Charle un moyen pour le Second Empire de manifester sa modernité. C'est la « manifestation pédagogique la plus typique de culte du progrès »¹⁶⁹. Le fait que les productions de Lahure y soient récompensées montre donc qu'il fait partie de cet élan de modernité. La consécration arrive le 23 février 1861, où Charles Lahure est fait chevalier de la légion d'honneur¹⁷⁰. Le discours prononcé à l'enterrement de Charles Lahure par Charles Noblet reproduit dans *Le Moniteur de la papeterie française*¹⁷¹ affirme que les ouvriers de l'imprimeur lui font alors

164 V.-E. GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1854...*, p. 14.

165 G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*, 3e édition, p. 1022.

166 J.-C. GESLOT, *Histoire d'un livre...*, p. 115

167 Henri Edouard Tresca, *Visite à l'exposition universelle de Paris, en 1855*, Paris, L. Hachette et Cie, 1855, p. 755. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6248340t>. Consulté le 13/03/2023.

168 J.-C. GESLOT, *Histoire d'un livre...*

169 Christophe CHARLE, *Discordance des temps : une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011, p. 153.

170 Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur d'Auguste Charles Lahure [sic]. Archives Nationales, Base de données Léonore, cote LH//1445/12. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/207744>. Consulté le 14/02/2023.

171 *Moniteur de la papeterie française et de l'industrie du papier*, vol. XXIII, n°13, 1^{er} janvier 1888, p. 219. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62610546>. Consulté le 13/03/2023.

frapper une médaille d'or, remise durant une cérémonie où un ancien de l'atelier prononce un discours émouvant. On ne peut pas vérifier l'authenticité de cette anecdote à la gloire de l'entrepreneur, de même que celle de la commande au sculpteur Lefevre d'un buste financé par les employés de l'imprimerie, peu avant la mort de Charles Lahure. Soit ces récits témoignent d'un réel attachement des ouvriers envers leur patron (en contradiction apparente avec la citation de Gauthier plus haut), soit, cas plus probable, elles relèvent d'une coutume courante à l'époque. On peut citer comme autres exemples le buste de Louis Hachette financé après sa mort par une souscription des employés, anecdote racontée par Jean Mistler¹⁷², ou les médailles offertes en d'autres occasions à Charles Lahure selon la nécrologie livrée par Paul Bluysen au journal *Paris illustré*¹⁷³. Il est aussi probable que ces récits aient été en partie enjolivés, dans le contexte d'un discours funéraire. Dans tous les cas, ils témoignent d'une certaine admiration, au moins de la part de ses confrères, pour la figure de Charles Lahure.

Une autre étape importante de reconnaissance institutionnelle envers Charles Lahure est l'exposition universelle de 1867, même s'il en est paradoxalement absent. Il publie *L'exposition universelle de 1867*, avec l'autorisation de la Commission impériale, en deux volumes abondamment illustrés, et imprime *L'exposition universelle de 1867 illustrée*, publication périodique dirigée par Ducuing, membre du Jury international, et éditée par l'éditeur Édouard Dentu et le photographe Pierre Petit. On trouve dans cette dernière des mentions des impressions réalisées par Lahure pour Hachette : un article explique que si c'est la maison Mame qui a remporté le grand prix pour l'Imprimerie et pour la Librairie, c'est parce que sa rivale Hachette « ne fabrique pas ses livres », qui sont imprimés notamment par Lahure. Hachette gagne toutefois la médaille d'or, et c'est selon cet article à Lahure qu'elle « doit certainement la moitié de sa médaille »¹⁷⁴. Malgré l'absence de stand pour sa maison, Lahure profite donc de l'exposition universelle pour éditer et imprimer des publications liées et tire une certaine gloire de la médaille d'or reçue par Louis Hachette.

172 J. MISTLER, *La librairie Hachette...*

173 *Paris illustré*, 5^e année, 2^e série, n°36, 31 décembre 1887, p. 593-594. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51065796>. Consulté le 13/03/2023.

174 *L'Exposition universelle de 1867 illustrée*, Paris, E. Dentu et Pierre Petit, 1867, p. 359-360. URL : <https://archive.org/details/lexpositionunive01expo/page/359>. Consulté le 13/03/2023.

Charles Lahure, au niveau politique, apparaît comme un catholique conservateur. Formé comme son père dans une école militaire, il est élevé dans un cadre bourgeois, celui de la famille d'un notaire parisien et élu local. Comme on l'a vu, il s'est engagé assez rapidement au début de sa carrière pour défendre son métier d'imprimeur, et poursuit ce combat. Il rejoint l'Association des imprimeurs de Paris, dont il est le président en 1860. Il a également selon Vapereau été président de la Chambre des imprimeurs-typographes et membre du Conseil d'administration du Cercle de la Librairie, et donc a pu participer aux débats du monde du livre¹⁷⁵. Paul Bluysen nous apprend également dans la nécrologie qu'il rédige pour *Paris illustré* que Charles Lahure s'est impliqué dans des œuvres de charité, en étant vice-président de la Société de secours mutuels du quartier Notre-Dame-des-Champs, ce qui le rattache à une tradition de la charité catholique associée aux classes les plus aisées¹⁷⁶. En ce qui concerne ses idées politiques, on ne peut qu'émettre des hypothèses. Il ne participe guère aux révolutions de 1830 ou 1848 et semble adhérer à des positions patriotiques (en éditant *La guerre d'Italie* évoquée plus haut) et soutenir le régime en place. Ce dernier point est probablement dû en partie au fait que le Second Empire est un régime qui encourage l'innovation et le capitalisme éditorial, et qui soutient beaucoup également son collaborateur Louis Hachette : il a donc, comme beaucoup d'entrepreneurs de son temps, intérêt à accepter et soutenir Napoléon III. S'il est clair que Lahure n'est pas républicain, on ne sait pas s'il est bonapartiste de cœur ou bien s'il préférerait un roi sur le trône. Un autre indice pouvant aider à comprendre le positionnement politique de Charles Lahure est sa participation au Conseil d'administration du journal *Le Figaro*, dont il est même un temps le gérant en 1872. Il fait également partie en 1869 de ceux qui créent une société destinée à exploiter le périodique *La Chronique illustrée* (1868-1876), supplément hebdomadaire du *Petit Figaro* gérée par Charles Delcambre et dont le rédacteur en chef est Alfred d'Aunay¹⁷⁷. Si le journal ressuscité en 1854 sous l'égide d'Hippolyte de Villemessant, qui le dirige jusqu'en 1875, n'est pas politique et se veut avant tout mondain et littéraire, il a tout de même un positionnement assez conservateur, et l'on peut penser que Lahure est proche de cette mouvance. C'est donc un personnage assez typique de

175 Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains...*, 3e édition, p. 1022. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577980n/f1046.item>. Consulté le 13/03/2023.

176 *Paris illustré*, 5^e année, 2^e série, n°36, 31 décembre 1887, p. 593-594. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51065796>. Consulté le 13/03/2023.

177 Dépôt des statuts de la société de la *Chronique illustrée*, 19 mars 1869. Archives Nationales, Minutier central des notaires, Minutes du notaire Victor Nicolas Gautier, MC/ET/CXVI/895.

la bourgeoisie de son temps, favorisé par le régime de Napoléon III, et politiquement opposé à Hetzel qui est la figure par excellence de l'éditeur républicain laïc.

3. Une continuité assurée par les fils de Charles Lahure

Charles Lahure quitte l'imprimerie en 1870, à 61 ans, et la laisse entre les mains de deux de ses fils, nés de son second mariage : Louis Justin Lahure, né en 1846, et Alexis Lahure, né en 1849 et entré dès 1866 dans l'imprimerie familiale, selon la sixième édition du *Dictionnaire universel des contemporains* de Vapereau¹⁷⁸. L'entreprise devient alors une Société Anonyme, selon le même ouvrage¹⁷⁹. Un de leurs principaux collaborateurs, jusqu'à sa mort en 1879, est alors Alfred Bapst. Ce dernier n'est pas lié par sa famille au monde de l'imprimerie : il descend en effet d'une lignée de joailliers reconnus ayant travaillé pour les monarchies françaises, et a lui-même été « le dernier joaillier de la Couronne »¹⁸⁰ sous le Second Empire. Après la chute du régime, il se reconvertit dans l'imprimerie. Il a très probablement rejoint la maison Lahure car il est marié à Philiberte Villain-Fremyn¹⁸¹, fille de Valentin Villain-Fremyn et de Marie Augustine Lahure, sœur de Charles Lahure. Il est donc le neveu par alliance de ce dernier.

Après son départ, Charles Lahure semble comme nous l'avons déjà évoqué continuer à participer au Conseil d'Administration du *Figaro* et s'adonner à des loisirs bourgeois comme le whist, sur lequel il publie un ouvrage édité par ses fils en 1886¹⁸². Il continue toutefois à occuper un rôle important dans l'entreprise familiale, celui de « président du Conseil d'administration de la Société Anonyme l'Imprimerie générale », comme l'indique sa

178 Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays*, 6e édition, Paris, L. Hachette, 1893, p. 907. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k299202d>. Consulté le 17/03/2023.

179 *Ibid.*

180 Catherine GRANGER, *L'empereur et les arts : la liste civile de Napoléon III*, Paris, École des Chartes, 2005, p. 416.

181 Comme le montre la tombe de cette dernière au Cimetière du Père-Lachaise. URL : https://www.appl-lachaise.net/bapst-alfred-1823-1879/#photos_monument-2. Consulté le 17/03/2022.

182 Charles LAHURE, *Le whist à Trois ou Mort*, Paris, A. Lahure, 1886.

signature dans une lettre à Pierre-Jules Hetzel datée du 17 juillet 1871¹⁸³ et jouer un rôle dans les décisions de l'entreprise. Il meurt le 14 décembre 1887.

L'année 1870, outre le changement de direction de l'imprimerie, est marquée par le début de la guerre franco-prussienne. La maison Lahure dans un premier temps voit la guerre comme une opportunité pour lancer une nouvelle publication périodique, comme elle avait déjà pu le faire à l'occasion de la guerre d'Italie. La première, *La Guerre de Prusse illustrée*, est lancée le mardi 19 juillet 1870 et paraît sous la forme de deux livraisons hebdomadaires de 8 pages chacune, comme l'indiquent les différents prospectus conservés par la Bibliothèque nationale de France, qui les a reliés avec le premier numéro de la parution¹⁸⁴. Le journal est illustré de gravures d'actualité : images de manifestations, portraits d'hommes politiques ou de généraux... La publication se veut « un livre, le tableau complet, animé, pittoresque de la guerre »¹⁸⁵, souhaitant à la fois informer, notamment en restituant la géographie du conflit, mais aussi propager un message patriotique rendant honneur au soldat : « ce sera le livre d'or de notre brave armée, et nous le lui dédions, certains qu'elle va le remplir de grands noms, de faits héroïques et de grandes victoires ! »¹⁸⁶. Elle participe également à l'effort de guerre en partageant des souscriptions pour aider financièrement l'armée. La publication s'interrompt dès le dix-neuvième numéro, non daté, mais qui remonte probablement au 7 ou 8 septembre 1870 car il cite des correspondances sur la bataille de Sedan datant du 6 septembre et évoque le changement de gouvernement en France. Si le dernier numéro n'évoque aucunement la fin de la parution (appelant même à souscrire pour « vingt numéros »), c'est sans doute car elle advient brutalement, en raison du siège de Paris qui commence le 19 septembre 1870 et rompt dès lors les communications entre Paris et le reste du pays, tout en limitant l'approvisionnement en papier. Cela oblige l'Imprimerie générale à arrêter également ses autres parutions périodiques, notamment *La Semaine des Enfants*, dont le dernier numéro de l'année 1870 date du 7 septembre. Le *Journal pour tous* publie aussi à cette période son

183 Lettre de Charles Lahure à Pierre-Jules Hetzel au sujet du remboursement d'une dette due par ce dernier, datée du 17 juillet 1871. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustration des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

184 Reliés avec *La guerre de Prusse illustrée*, Paris, imprimerie de Lahure, 1870, conservé à la Bibliothèque Nationale de France, cote 4-LH4-1352. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6393245m>. Consulté le 17/03/2023.

185 *La guerre de Prusse illustrée*, n°1, 19 juillet 1870, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6393245m>. Consulté le 17/03/2023.

186 *Ibid.*

dernier numéro édité par la maison Lahure. Il est cédé ensuite à un certain A Borel, qui le relance dans une nouvelle formule après la guerre. L'entreprise familiale n'est même plus chargée de l'impression du journal, confiée à l'imprimerie Paul Dupont et Cie à Clichy. C'est donc une période compliquée pour l'entreprise.

L'activité de l'entreprise, toutefois, reprend dès 1871. *La Semaine des Enfants* reparait à partir du 1^{er} avril. Les fils Lahure continuent à imprimer pour d'autres éditeurs et à éditer des parutions pour les enfants. On compte parmi elles la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », lancée en 1871 et qui comprend des versions en deux volumes des *Fables* de La Fontaine ou encore des *Aventures de Télémaque* par exemple, soit des classiques encore extrêmement vendus à l'époque et notamment dans leur version adaptée aux enfants. Martyn Lyons relève ainsi, en essayant de déterminer les « best-sellers » du XIX^e siècle, que : « Presque chacun des tableaux quinquennaux est dominé par trois titres : les *Fables* de La Fontaine, *Télémaque* de Fénelon et le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury »¹⁸⁷. Il compte par exemple plus de 240 éditions des *Fables* entre 1816 et 1850. Si le succès semble moins grand dans la seconde partie du siècle, ce sont tout de même sur des valeurs sûres que misent les frères Lahure après la guerre, d'autant plus qu'ils appartiennent à la littérature classique enseignée dans les collèges du secondaire. Hors de cette collection, ils éditent des ouvrages pour enfants à vocation pédagogique. On peut citer des ouvrages d'histoire en format in-folio oblong misant avant tout sur les illustrations comme l'*Histoire de France en cent tableaux* de Paul Lehugeur, professeur agrégé d'histoire, ou encore *L'histoire sainte en cent tableaux*. Chaque « tableau » se compose de deux pages et comprend quatre à cinq gravures, mises au centre des pages et prenant l'essentiel de la place. Ces ouvrages ne sont malheureusement pas datés mais leur publication date d'avant 1873, comme l'indique leur présence dans une liste des publications de l'Imprimerie générale pouvant servir de livres d'étrennes publiée dans *Paris-Magazine*¹⁸⁸. Il édite également des albums pour enfants tirés de gravures publiées dans *La Semaine des Enfants* : *Les Enfants terribles*, illustré par Bertall, et *Les Enfants imprudents*, illustré par Edmond Morin. Les deux albums ne sont pas datés mais sont publiés avant 1873,

187 M. LYONS, *Le Triomphe du livre...*, p. 95.

188 *Paris-Magazine* : lectures de famille, n°12, 5 décembre 1873. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j/f4.item/> Consulté le 13/03/2022.

car présents dans la liste de *Paris-Magazine*, et après 1870, car ils mentionnent Louis Lahure comme éditeur.

La famille Lahure lance également un nouveau périodique, en 1873, *Paris-Magazine : lectures de famille*. La publication est un supplément mensuel à destination de la jeunesse offert gratuitement à tous les abonnés du *Figaro*, même s'il est aussi achetable au numéro (un franc) ou par abonnement (douze francs à Paris et quatorze en province). Le rédacteur en chef de ce journal est d'ailleurs Hippolyte de Villemessant, directeur du *Figaro*. Charles Lahure en est le gérant, en tant qu'administrateur du *Figaro* à cette époque¹⁸⁹, malgré son départ de l'imprimerie trois ans plus tôt. Cela montre donc qu'il continue à s'engager dans l'édition et l'impression au moins sur ce journal, peut-être sur d'autres parutions. La parution est à destination d'un public familial, comme l'exprime son rédacteur en chef : « toute mon ambition pour lui est qu'il amuse les *petits* et qu'il puisse intéresser les *grands* »¹⁹⁰. Il se veut à la fois divertissant et éducatif, comprenant un ou deux contes, quelques courts récits en langue étrangère, des poèmes et chansons, des articles divers (mœurs d'autres pays, géographie, histoire) ainsi que quelques histoires en images, de même que des jeux et énigmes. On y retrouve donc le contenu de *La Semaine des Enfants*, mais avec des articles bien plus variés, un ton moins enfantin, et un esprit mondain hérité du *Figaro*. Il est toutefois de courte durée, et son dernier numéro paraît le 5 novembre de la même année.

La maison Lahure, malgré le changement de régime politique et de dirigeant, continue donc sur sa lignée, en imprimant pour d'autres et éditant tout à la fois. En 1876, à la fin de la parution de *La Semaine des Enfants*, elle est encore dirigée par deux jeunes hommes, Louis et Alexis Lahure, qui poursuivent le travail de leur père. Comme le formule de manière élogieuse le journal *Le Pays* en racontant l'enterrement de Louis Lahure, décédé à seulement trente-et-un ans en 1877, « bien secondé par son frère Alexis Lahure, il continuait la tradition d'intelligence et d'honneur qu'avait inaugurée le fondateur de la maison célèbre, d'où sortent tous les jours des milliers d'ouvrages littéraires et scientifiques »¹⁹¹. Il n'a toutefois pas

189 Ce qu'indique le n°3 de *Paris-Magazine*, daté du 5 mars 1873. Notons que l'adresse d'abonnement n'est pas celle de l'Imprimerie générale, mais celle de la Librairie du Figaro.

190 « Avant-propos », *Paris-Magazine*, n°1, p. 1. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j/f5.item>. Consulté le 17/03/2023.

191 *Le Pays*, n°295, 22 octobre 1877, p. 3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4673253x>. Consulté le 17/03/2023.

Chapitre II : Deux hommes représentatifs du renouveau du monde de l'édition durant le Second Empire

semble-t-il collaboré avec la maison Hachette, partenariat déjà plus ou moins rompu les dernières années où son père a dirigé l'entreprise familiale : on peut alors s'interroger sur l'évolution de la relation entre la maison d'édition Hachette et l'imprimerie des Lahure.

Chapitre III : Histoire d'un partenariat commercial

Étudier le partenariat commercial entre la société Louis Hachette et Cie et Charles Lahure est essentiel pour comprendre la création de *La Semaine des Enfants*. Il est profitable aux deux hommes, permettant l'impression à très grand tirage des nombreuses parutions de Hachette et la diffusion des livres et périodiques édités par Lahure. La création de la société Charles Lahure et Compagnie en 1858 entérine cette collaboration, qui toutefois ne va pas durer tout au long de la parution de *La Semaine des Enfants*.

A. Un partenariat qui commence avant la création de *La Semaine des Enfants*

1. Des liens préexistants entre les familles Hachette et Lahure

Les familles Hachette et Lahure semblent déjà unies par des liens d'amitié avant même que Charles Lahure n'entre dans le milieu de l'imprimerie. En effet, le père de Charles Lahure, le notaire Louis Auguste Lahure, était très proche de Louis-Henri Bréton. L'éloge funéraire de Louis Auguste Lahure insiste même sur l'ancienneté et la force de leur amitié :

« Entré dans la carrière du notariat, cette autre science qui réclame autant de jugement que de rectitude, M. Lahure devait y jeter plus d'éclat encore. Les charges étaient alors dressées au concours ; sur la liste qui fut dressée, M. Lahure était le second, heureux de voir que la première place était occupée par son ami le plus cher et aujourd'hui le plus constant, par M. Bréton, que nous possédons encore parmi nous, par celui qui, dans cette carrière où ils luttèrent pour ainsi dire entre eux pour faire le bien, eût été son émule s'il n'avait toujours été son ami »¹⁹².

192 Antoine-Juste-Alphonse THOMAS, *Discours prononcé sur la tombe de M. Lahure...*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1852, p. 4-5. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56132574/>. Consulté le 18/03/2023.

Louis-Henri Bréton est un ami de Louis Hachette (qui sauve la librairie en 1832 avec un prêt considérable) et le père de Louis Bréton, qui commence à travailler chez Hachette en 1841 en tant que commis et épouse en 1844 Zéline Auzat, belle-fille de Louis Hachette, ce qui lui permet de devenir associé de l'éditeur. Il est donc probable, vu la forte amitié entre leurs deux pères, que Charles Lahure et Louis Bréton se connaissaient, et que Louis Bréton ait pu initier ou du moins renforcer le lien entre les deux entreprises en tant que membre de la société « Louis Hachette et Cie ».

Jean-Yves Mollier note que Louis Auguste Lahure comme Louis-Henri Bréton font partie de ce qu'il appelle le « clan des notaires »¹⁹³, dont fait également partie Émile Templier, cousin germain et grand ami de Louis Bréton, qui rejoint la librairie Hachette en épousant Louise Agathe, fille de Louis Hachette. Il y a donc un lien très fort entre le notariat parisien et l'imprimerie Hachette, en raison des emprunts faits au début de l'entreprise à divers notaires (De Pavant et surtout Bréton) et des liens matrimoniaux créés avec ce milieu par son dirigeant, qui facilitent la collaboration avec un imprimeur issu de ce même environnement.

Il faut aussi noter que Crapelet a imprimé des ouvrages pour Hachette : s'il est difficile de déterminer combien exactement étant donné que les imprimeurs ne sont pas toujours mentionnés dans les catalogues, on peut citer l'exemple d'*Appel de la capitale de l'Écosse aux États-Unis d'Amérique au sujet de l'Esclavage tiré d'une brochure publiée à Édimbourg en mai 1836 par Oliphant et fils...*, ouvrage in-8° de 43 pages daté de 1836 (soit la date où Lahure rejoint l'imprimerie Crapelet), le plus ancien trouvé dans le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France. Plus tard, on trouve également une édition de *L'Andrienne* de Térence en 1845 et une de la *Logique de Port-Royal* d'Antoine Arnauld en 1846.

Si les exemples de livres édités par Hachette et imprimés par Crapelet sont rares avant 1850 (nous avons seulement répertorié les trois exemples cités ci-dessus), Crapelet imprime un nombre croissant d'ouvrages entre 1850 et 1852 pour Hachette, parmi lesquels par exemple divers ouvrages pédagogiques, notamment des manuels de préparation aux concours de l'École polytechnique et le *Nouveau syllabaire des salles d'asile* de Marie-Pape Carpentier (1852), ce qui correspond à la stratégie d'alors de Hachette, concentrée encore sur la librairie

193 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, p. 220.

scolaire. Cette inflexion vers une collaboration croissante entre l'imprimerie et la maison d'édition peut s'expliquer par le fait que Charles Crapelet s'éloigne peu à peu de l'entreprise de son père et que Charles Lahure y prend un rôle de plus en plus important.

2. De premières impressions réalisées par Charles Lahure pour la maison Hachette

La collaboration entre les deux maisons commence par l'impression par Charles Lahure de plusieurs volumes et journaux pour Hachette, poursuivant de manière bien plus intense un partenariat démarré par la famille Crapelet. La prise en main totale de l'imprimerie par Lahure en 1852-1853 coïncide avec la décision de la maison d'édition Hachette de diversifier son offre éditoriale et, surtout, d'ouvrir des bibliothèques de gare. La collection créée pour être offerte dans ces points de vente, la « Bibliothèque des chemins de fer », est entièrement imprimée par Charles Lahure. Notons que les premiers ouvrages imprimés portent pour certains sur leur quatrième de couverture la mention « Impr. de Ch. Lahure (ancienne Maison Crapelet) » (c'est le cas par exemple de la traduction réalisée par Louis Viardot du roman de Nicolas Gogol *Tarass Boulba*¹⁹⁴ en 1853 ou encore en 1854 d'une édition de *Voyages dans les glaces du pôle arctique à la recherche du passage Nord-Ouest...* de Ferdinand de Lanoye et Amateur-Etienne Hervé¹⁹⁵), montrant bien que c'est là un des tous premiers travaux d'impression majeurs réalisés par Lahure en son nom propre. Il imprime également à partir de 1856 la collection de la « Bibliothèque rose illustrée ».

Il est toutefois difficile hors de cette collection de déterminer exactement le nombre d'ouvrages imprimés par Lahure pour Hachette, et de quantifier et étudier l'évolution de cette production, la majorité des notices de catalogue ne mentionnant pas l'imprimeur. Déterminer son ampleur demanderait un dépouillement exhaustif et une lecture systématique de la

194 Nikolaj Vasil'evič GOGOL', *Tarass Boulba*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1853. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5612484d/fl.item>. Consulté le 18/03/2022.

195 Ferdinand de LANOYE et Amateur-Étienne HERVÉ, *Voyages dans les glaces du pôle arctique à la recherche du passage Nord-Ouest, extraits des relations de Sir John Ross, Edward Parry... Mac Clure et autres navigateurs célèbres*, Paris, L. Hachette, 1854. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8630147n>. Consulté le 18/03/2023.

Bibliographie de la France, qui mentionne à la fois imprimeur et éditeur, sans pouvoir se fier au nombre d'occurrences de la recherche plein texte qui soit englobe des ouvrages ne correspondant pas à la recherche souhaitée, soit omet certains livres, démarche que nous n'avons pas eu le temps de réaliser. Nous nous fierons donc aux chiffres donnés par Victor-Eugène Gauthier, déjà cité. Selon ce dernier, la majorité des volumes imprimés par Lahure sont destinés à la maison Hachette : sur 311 volumes imprimés en 1854, 172 l'étaient pour Hachette, soit environ 55 %¹⁹⁶. Le reste est réparti entre de nombreux éditeurs, dont les seuls qui se détachent sont la maison d'édition Taride avec 48 volumes, Leleux avec 15 volumes et la veuve Baudry avec 12 volumes.

Il imprime également des revues pour la maison Hachette : parmi elles, on peut évoquer deux périodiques à destination des enseignants, la *Revue de l'instruction publique en France et à l'étranger*, lancée en 1842, que Lahure imprime à partir de 1853 et jusqu'à sa fin en 1870 et le *Manuel général de l'instruction primaire*, dirigé entre 1858 et 1864 par Théodore-Henri Barrau, qui est également le premier rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants*.

3. Le rôle de Hachette dans les éditions réalisées par Lahure

Louis Hachette a un rôle de diffusion des ouvrages et journaux édités par Lahure avant que leur partenariat ne soit officialisé par la formation d'une société entre eux. Toutes les éditions déjà évoquées réalisées par Lahure sont vendues dans la librairie de Louis Hachette. On sait que Charles Lahure avait déjà fait face à des difficultés pour diffuser et vendre les livres édités en tant qu'imprimeur et pris part à la création en 1842 du Comptoir des imprimeurs-unis, évoquée précédemment. L'immense réseau de la « pieuvre verte », comme on surnommera plus tard Hachette, étendu dans toute la France par ses bibliothèques de gare, lui permet à terme de diffuser bien plus efficacement ses livres.

196 Victor-Eugène GAUTHIER, *Annuaire de l'imprimerie pour 1855-1856 ou guide des typographes en province et dans Paris*, Paris, Dentu, 1856, p. 6. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9800687r>. Consulté le 13/03/2023.

Il utilise ce procédé pour ses œuvres complètes de différents auteurs, mais aussi sa « Collection des meilleurs romans étrangers », qu'il débute la même année que *La Semaine des Enfants* : la quatrième de couverture indique ainsi d'« adresser les demandes d'ouvrages à MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin n°14 ; et aux principaux libraires de la France et de l'étranger ». Notons que pour cette collection, il a réalisé un autre partenariat avec Hachette, annoncé le 3 janvier 1857 dans le Feuilleton de la *Bibliographie de la France* :

« AVIS : M. Charles Lahure, imprimeur à Paris, rue de Vaugirard, 9, et MM. Hachette et Cie, libraires-éditeurs et commissionnaires, ont l'honneur d'informer le commerce de la librairie, qu'ayant acquis par des conventions régulières de MM. Ch. Dickens, Thackeray et Smith et de Mme Gaskell le droit exclusif de publier des traductions en langue française de leurs ouvrages, ils s'opposeront à toute publication analogue qui serait faite au mépris de leurs droits, et contrairement aux prescriptions des décrets, lois et traités internationaux relatifs à la protection de la propriété littéraire et artistique »¹⁹⁷

Les deux maisons partagent ainsi le droit d'exploiter les œuvres de ces auteurs britanniques. Charles Lahure en profite pour publier certains de ces auteurs dans sa « Collection des meilleurs romans étrangers ». Par exemple, en 1857, une liste des autres publications de Charles Lahure établie à la fin des *Œuvres complètes de Boileau* annonce qu'ont déjà été publiés quatre ouvrages de Dickens, trois ouvrages de Thackeray, un ouvrage de Smith et un ouvrage de Gaskell¹⁹⁸. Toutefois, le droit exclusif de traduction et de publication en France de Charles Dickens appartient uniquement à la maison L. Hachette et Cie à en croire un contrat établi entre Charles Dickens et Louis Hachette daté du 1^{er} février 1856¹⁹⁹. Dans leur article étudiant ce qu'ils appellent le « traité Lorain », du nom de Paul Lorain, le traducteur choisi pour les œuvres de Dickens, Frédéric Weinmann et Blaise Wilfert-Portal ne mentionnent d'ailleurs pas Charles Lahure, pourtant le premier à éditer les traductions de Dickens par Lorain, et indiquent même faussement ces éditions comme l'œuvre de Hachette

197 *Bibliographie de la France*, Feuilleton, n°1, 3 janvier 1857, p. 1. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86702p/f252.item>. Consulté le 18/03/2023.

198 Nicolas BOILEAU, *Œuvres complètes de Boileau*, Paris, Ch. Lahure, 1857. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6125649v>. Consulté le 18/03/2023.

199 Contrat entre Charles Dickens et Louis Hachette donnant à ce dernier le droit exclusif de traduire et publier en France les œuvres du premier, 1^{er} février 1856. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

uniquement²⁰⁰. Cela confirme que les ouvrages ont été réalisés en coédition entre Lahure, qui s'est chargé de l'édition et de l'impression, et Louis Hachette, qui s'est occupé de la diffusion (les ouvrages sont vendus dans sa librairie) et de la négociation des droits de traduction.

Une autre collaboration importante entre Charles Lahure et Hachette avant *La Semaine des Enfants* est le *Journal pour tous*. Les premiers mois, Hachette ne participe pas du tout au journal : « on s'abonne : au Bureau du journal, rue de Vaugirard, 9, à Paris, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger »²⁰¹ annonce le premier numéro. On note toutefois la parution d'un long texte à suivre, « Les femmes de Constantinople », extrait de *La Turquie actuelle* de l'homme de lettres Abdolonyme Ubicini, ouvrage « qui paraîtra prochainement chez MM. L. Hachette et Cie »²⁰² comme l'indique opportunément une note de bas de page. Le texte est donc pré-publié dans le *Journal pour tous* à des fins de publicité pour l'ouvrage (comme l'indique la présence de cette note), ce qui implique déjà un partenariat entre Hachette et le *Journal pour tous*. On trouve aussi dans ce numéro en roman-feuilleton *Opulence et misère*, ouvrage de la romancière américaine Ann S. Stephens traduit par Henriette Loreau, et publié la même année dans la « Bibliothèque des Chemins de fer » pour Hachette. Si cette fois aucune note de bas de page n'indique que le texte est paru ou à paraître chez Hachette, il est clair que la maison Hachette a là aussi autorisé la parution du texte dans le *Journal pour tous*. Ce procédé profite à la fois à Lahure, qui nourrit son journal de textes récents, et à Hachette, à qui le périodique selon Jean-Yves Mollier « servira de laboratoire pour le recrutement des auteurs et de canal de dérivation pour la rentabilisation de la Bibliothèque des chemins de fer »²⁰³. A partir du n°15, la participation de Hachette dans le journal devient plus évidente : il devient un diffuseur à part entière à partir de ce numéro daté du 14 juillet 1855. Désormais, « on s'abonne : à Paris : au Bureau du Journal, rue de Vaugirard, 9, à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, et chez tous les libraires de France et de l'Étranger »²⁰⁴. C'est sûrement grâce à cela que le journal atteint un

200 Frédéric WEINMANN et Blaise WILFERT-PORTAL, « Le « traité Lorain » : traduction littéraire et naissance du capitalisme d'édition au milieu du XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°55, 2017, p. 155-167.

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5339>. Consulté le 18/03/2023.

201 *Journal pour tous*, n°1, 7 avril 1855, p. 1. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6439287d/f8>. Consulté le 18/03/2023.

202 *Ibid*, p. 14.

203 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

204 *Journal pour tous*, n°15, 14 juillet 1855, p. 225. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64393017/f1>. Consulté le 18/03/2023.

si grand succès : le réseau des bibliothèques de gare est sans égal, et offre un nombre de lecteurs potentiels bien plus grands que ce que Charles Lahure aurait pu espérer sans ce partenariat avec Hachette. La même année, un autre cas de collaboration pour un journal se produit avec le *Moniteur des comices, des cultivateurs et des jardiniers*, financé à part égale par Hachette et Lahure selon Mollier²⁰⁵, qui estime que Hachette profite de ce journal pour amener des auteurs d'ouvrages de vulgarisation à la « Bibliothèque des chemins de fer ». Ce périodique est le résultat de la fusion du *Moniteur des comices* édité par Lahure et du *Recueil des cultivateurs* d'Antoine Jourdier.

Ce partenariat entre les deux hommes continue avec la création de *La Semaine des Enfants*, qui dès le début permet aux lecteurs de s'abonner à l'adresse de Lahure comme à celle de la librairie Hachette : nous verrons plus loin comment il se manifeste dans le contenu du journal.

B. Une collaboration déséquilibrée formalisée par la création d'une société

1. La société Charles Lahure et Compagnie

Le 21 janvier 1858 (soit un an après la création de *La Semaine des Enfants*) est créée entre Charles Lahure et Louis Hachette et Cie une société en nom collectif portant la raison sociale « Charles Lahure et Compagnie » [voir [Pièce justificative n°1](#)]. Elle engage personnellement les deux parties. Celle-ci a pour but « l'exploitation d'un établissement d'imprimerie sis à Paris, rue de Vaugirard n°9 »²⁰⁶, c'est-à-dire celui tenu par Charles Lahure. Les deux sociétaires partagent entièrement et de manière égale la propriété de l'imprimerie et du brevet attaché, des ouvrages produits, des propriétés littéraires achetées par Lahure, de tout

205 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

206 Contrat créant entre Charles Lahure et la société L. Hachette et Cie la société Charles Lahure et Cie, 21 janvier 1858. Archives Nationales, Minutier Central des Notaires, Minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse, 19 mars 1849 - 30 juillet 1870 (étude XLIX), Minutes. 1859 janvier – 1859, février, MC/ET/XLIX/1427.

le matériel (presses, caractères, bureaux et divers pièces de mobilier), des fonds et créances de l'établissement, et des marchés en cours d'exécution pour divers clients, « en un mot de toutes les valeurs et de tous les objets quelconques qui composent l'actif de l'établissement »²⁰⁷. Charles Lahure ne possède donc plus rien en son nom propre. Les bénéfices sont également répartis de manière égale entre les deux associés. Les frais divers sont assurés par la société : loyers, salaires, frais d'entretien...

Toutefois, si Hachette possède pour moitié l'entreprise, Lahure garde la main sur ses affaires. Il est le seul à avoir la signature sociale, et donc à pouvoir engager la responsabilité de l'imprimerie en signant des contrats avec des fournisseurs ou des clients par exemple. De même, « l'administration des affaires sociales et la direction de l'établissement sont réservées à M. Lahure »²⁰⁸, indique l'article sept du contrat. La maison Hachette a la copropriété de l'entreprise, son matériel et ses fonds, mais ne participe pas directement à la gestion de l'entreprise. Elle doit toutefois être consultée par Lahure concernant le montant des sommes consacrées dans le budget de l'imprimerie « 1. aux frais généraux, 2. à l'entretien et à l'augmentation du matériel »²⁰⁹. Un ajout en marge accorde un pouvoir encore plus grand à Hachette, précisant qu'il doit donner son accord « généralement à toutes les dépenses de la société. Aucune publication de livres ou de journaux ne sera faite par la société qu'avec le consentement commun des associés »²¹⁰. Si Lahure dirige, il doit donc soumettre une grande partie de ses décisions à l'approbation de Hachette qui peut refuser toute publication ne lui convenant pas, ce qui réduit de manière importante la liberté d'action de Lahure. Un registre consignait toutes les décisions de Lahure et autorisations de Hachette était tenu en deux exemplaires, un pour chaque associé, et devait être constamment mis à jour, de même que des inventaires réguliers de l'actif, du passif et du matériel de l'imprimerie, pour éviter que Lahure ne cache des décisions ou une mauvaise situation financière à Hachette. Malheureusement, l'exemplaire du registre destiné à la maison Hachette n'est pas conservée dans le fonds Hachette de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine et il ne reste plus de traces de l'exemplaire de Charles Lahure.

207 *Ibid.*

208 *Ibid.*

209 *Ibid.*

210 *Ibid.*

Notons également que le contrat offre deux avantages importants à Charles Lahure. Il est logé aux frais de la société et bénéficie de 1000F chaque mois, qu'il prélève sur les bénéfices avant tout partage : on peut estimer que c'est une sorte de salaire qu'il se verse, en plus de sa part des bénéfices, en tant que gérant de l'établissement.

Le contrat prévoit une possible dissolution de la société en cas de difficultés financières, mais l'article 15 stipule que le décès d'un des membres de la société L. Hachette et Cie ne met en rien fin à l'association avec Charles Lahure, alors que le décès de ce dernier dissout automatiquement la société, avec droit de rachat pour Hachette.

En résumé, ce contrat marque le rachat par Hachette de la moitié de l'imprimerie Lahure, ce qui est l'aboutissement d'un partenariat commercial entre les deux maisons existant depuis plusieurs années. Il est bénéfique à Hachette, qui possède désormais pour moitié une imprimerie pour faire mettre sous presse ses ouvrages et a un contrôle sur les impressions réalisées pour d'autres par Lahure. Charles Lahure semble quant à lui plus lésé : en effet, il est le seul à apporter des capitaux (son imprimerie et le matériel et les fonds associés sont les seuls apports mentionnés, sans mention de somme supplémentaire ou même du montant de l'actif de l'entreprise) et sa liberté d'action et de choix de partenaires commerciaux est limitée. Toutefois, il garde la gestion de son entreprise et bénéficie des avantages évoqués ci-dessus. En outre, un partenariat affirmé avec Hachette lui permet de développer son entreprise : son appui apporte une certaine crédibilité à Lahure, et l'assurance d'imprimer l'abondante production éditoriale de la maison Hachette. Cela confirme également les partenariats établis pour l'édition des romans étrangers dont Hachette possède les droits et la diffusion des ouvrages et périodiques créés par Lahure dans le réseau des bibliothèques de gare et la librairie Hachette. Ainsi, si la société créée est un prolongement et une officialisation de la collaboration déjà importante entre les deux hommes, l'entérinement de leur partenariat commercial, elle constitue aussi un avantage important pour Hachette sur ses concurrents. Il s'assure le contrôle d'une imprimerie puissante à peu de frais, alors qu'acheter et gérer lui-même une imprimerie demanderait un investissement certain et l'obtention d'un brevet. Cela se place dans une volonté de la maison d'édition de contrôler toute la chaîne du livre, de l'écriture à la diffusion en passant par l'imprimerie.

Le début de l'année 1858 marque un autre changement important pour l'imprimerie Lahure : le début de l'organisation de son déménagement de la rue Vaugirard à la rue de Fleurus. Comme prévu dans le contrat de sa création, c'est la société Charles Lahure et Cie qui s'occupe de l'achat des nouveaux locaux en janvier 1858 : le contrat de vente est en son nom et c'est elle qui effectue les versements correspondant aux 220 000F demandés par le vendeur. Le contrat indique que la propriété, d'une surface de 1687,75 m², se situe à Paris, à l'angle de la rue de l'Ouest et de la rue de Fleurus et se compose de deux grands corps de bâtiment anciennement occupés par une brasserie (destinés à accueillir l'imprimerie) et d'une petite maison (sûrement le logement de Charles Lahure)²¹¹. On note toutefois que la propriété correspond aux n°11 et 13 de la rue de Fleurus, alors que la nouvelle adresse de l'imprimerie Lahure indiquée sur ces ouvrages et journaux à partir de 1859 est le 9 rue de Fleurus. Ce bâtiment a dû être acheté plus tard, la maison étant indiquée comme appartenant à un certain M. Florentin au début de 1858²¹².

Le contrat de vente est signé le 25 janvier 1858, soit trois jours seulement après la signature du contrat de formation de la société Charles Lahure et Compagnie et le lendemain de l'enregistrement de l'acte. Les deux événements sont liés : l'achat de la propriété était nécessairement déjà prévu lors de la constitution de la société. L'hypothèse qui vient en premier lieu à l'esprit serait que la société constitue un apport financier qui permet ce déménagement, mais celui-ci n'est pas mentionné dans le contrat constituant Charles Lahure et Compagnie. Le plus probable est donc que les deux hommes s'associent dans le but de poursuivre et renforcer leur collaboration et ont donc besoin de plus grands locaux pour pouvoir toujours plus imprimer. On peut aussi imaginer que Hachette constitue un garant financier pour l'entreprise de Lahure : en effet, si jamais l'entreprise était amenée à ne plus pouvoir rembourser le comte de Charencey vendeur de la propriété, il sait qu'il pourra compter sur la fortune de Louis Hachette, qui en tant que membre d'une société en nom collectif s'est personnellement engagé dans l'affaire, et doit supporter les pertes à part égale avec Lahure selon l'article 13 du contrat formant la société.

211 Vente par M. le comte de Charencey à la Société Lahure et Hachette, 25 janvier 1858. Archives Nationales, Minutier central des notaires, Minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse, 19 mars 1849 - 30 juillet 1870 (étude XLIX), Minutes. 1858, janvier - 1858, février, MC/ET/XLIX/1428

212 *Ibid.*

2. Cinq années de collaboration intense

Durant les cinq années qu'existe cette société, elle a une activité intense. Son occupation principale est l'impression des ouvrages commandés par la maison Hachette. Elle continue l'impression de la « Bibliothèque rose illustrée » et de nombreux ouvrages scolaires. Elle est aussi célébrée pour des impressions d'ouvrages de taille imposante, qui représentent un travail de longue haleine. Parmi eux, on peut évoquer le *Dictionnaire universel des contemporains* de Gustave Vapereau, dont la première édition date de 1858, ou encore le dictionnaire d'Émile Littré, publié en quatre volumes entre 1863 et 1872. L'entreprise imprime également une belle édition de *L'Enfer* de Dante illustrée par Gustave Doré, autofinancée par Doré vu le coût extrêmement rédhibitoire de l'entreprise. Elle s'avère être un vrai succès malgré le prix élevé des volumes : le tirage à 3000 exemplaires est rapidement écoulé et l'œuvre rééditée²¹³. En outre, Lahure imprime plusieurs périodiques pour la maison Hachette, par exemple des journaux à destination d'un public vivant dans les colonies françaises, comme *La France coloniale et maritime*, dont la parution ne dure que quelques mois durant l'année 1860, ou la *Revue algérienne et coloniale*. Plus proche de journaux illustrés comme *La Semaine des Enfants*, on trouve aussi *Le Tour du monde*, journal dirigé par Édouard Charton et créé en 1860, qui porte quant à lui un regard moins commercial et politique, appelant plutôt le lecteur à s'évader et découvrir de nouveaux pays, se présentant comme le « nouveau journal des voyages » dans son sous-titre.

Lahure continue à éditer pour lui-même, en collaboration avec la maison Hachette. Cette collaboration se voit surtout dans les principaux journaux dirigés par Lahure : le *Journal pour tous*, *La Semaine des Enfants*, le *Moniteur des comices* et *Le Foyer des familles*. L'abonnement pour ces journaux se fait à la fois chez Lahure et à la librairie Hachette, et la maison autorise régulièrement Lahure à publier dans ses périodiques des extraits ou la totalité de textes dont elle possède les droits. Nous étudierons plus loin des exemples de cela dans *La*

213 Valérie SUEUR, « *L'Enfer* de Dante Alighieri », site BnF Les Essentiels, [s. d.]. URL : <https://essentiels.bnf.fr/fr/album/8b350877-9da5-4aa9-8809-53886a8d8c9a-enfer-dante-alighieri-1>. Consulté le 21/03/2023.

Semaine des Enfants. Les ouvrages édités par Lahure se vendent exclusivement dans la librairie Hachette, en vertu de leur association : c'est le cas par exemple du « Parthénon de l'histoire », collection éditée par Lahure et dirigée par le critique d'art Jean-Germain-Désiré Armengaud consistant en beaux livres en format in-quarto imprimés sur papier vélin, richement illustrés par Hippolyte de la Charlerie ou encore Pannemaker. Un « avis important » en début d'ouvrage indique ainsi que la maison Hachette est « chargée exclusivement de la vente *en librairie* de cet ouvrage »²¹⁴, sous forme de livraisons qui ne peuvent pas être envoyées par la poste en raison de la fragilité du papier et de l'aspect luxueux des ouvrages. Un autre exemple fameux est l'*Histoire populaire de la France* de Victor Duruy, édition en collaboration entre les deux hommes en 1862-1863 selon Jean-Charles Geslot²¹⁵.

3. 1863, date de la fin de la collaboration entre Lahure et Hachette ?

Si la société Charles Lahure et Compagnie paraît alors profitable aux deux hommes, elle est toutefois dissoute par un acte signé du 18 avril 1863. L'acte n'est pas conservé dans les minutes du notaire Martin François Crosse, ni dans le fonds Hachette de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, mais a été rendu public, notamment dans le *Moniteur universel* le 2 mai 1863 [voir [Pièce justificative n°2](#)]²¹⁶. Il y est notamment précisé que « M. Lahure sera seul liquidateur, avec les pouvoirs les plus étendus »²¹⁷ : cela signifie donc que c'est Lahure qui a décidé de mettre fin à son association avec la maison d'édition. Notons que c'est peu après que, sûrement pour marquer plus distinctement une nouvelle étape pour son imprimerie, Lahure n'inscrit plus sur les ouvrages imprimés par son entreprise « imprimerie

214 Jean-Germain-Désiré ARMENGAUD (dir. par), *Les reines du monde : par nos premiers écrivains*, Paris, impr. de Lahure et Cie, 1862.

215 Jean-Charles GESLOT, *Histoire d'un livre: l'Histoire de France de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

216 *Le Moniteur universel, journal officiel de l'Empire Français*, n°122, 2 mai 1863, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/gazette-nationale-ou-le-moniteur-universel/02-may-1863/149/2739111/4>
Consulté le 21/03/2023.

217 *Ibid.*

Charles Lahure » ou « Charles Lahure et Cie », mais « Imprimerie générale Ch. Lahure », attesté à partir 1864²¹⁸, parfois réduite à « Imprimerie générale ».

La dissolution s'accompagne de la cession à Louis Hachette de multiples droits d'auteur possédés par Lahure, par un traité du 23 avril 1863 : Jean-Yves Mollier les présente comme des « propriétés littéraires acquises à titre personnel depuis octobre 1854 »²¹⁹ par Lahure. Parmi ces ouvrages, on trouve *La Quarteronne* de Mayne-Reid, *Marie Stuart* d'Adolphe Chéruel, *La Conversion d'Henri IV* de Prévost-Paradol, des droits de traduction de Disraeli ou Thackeray, ou encore la demi-part de Lahure dans la traduction des ouvrages de John Frederic Smith²²⁰. Un peu plus tard, le 20 mai 1863, Lahure envoie à Hachette vingt-et-un contrats de romans dont il cède les droits, parmi lesquels des œuvres de Disraeli, Ainsworth ou encore Bulwer-Lytton, et également des manuscrits qu'il n'avait pas trouvés bons de publier, application dans les faits du traité du 23 avril et probablement d'autres traités subséquents, la liste des auteurs concernés étant plus longue²²¹. Si la décision peut sembler pour le moins étrange, elle peut s'expliquer par la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie. Au moment de régler leurs affaires, le capital de la compagnie a peut-être dû être divisé de moitié entre l'imprimeur et la maison d'édition, et il est possible qu'en conséquence Lahure ait eu à donner à L. Hachette et Cie une grande partie de ses propriétés littéraires. Si Mollier s'étonne que « quand Lahure adress[e] à Hachette la liste des romans étrangers qu'il avait personnellement édités, le 20 mai 1863, il l'appell[e] simplement "Monsieur" et non "Cher ami" »²²², l'apparente froideur de leur relation peut s'expliquer par la toute récente dissolution de leur société. L'acte n'est pas tant celui de la confirmation d'une collaboration, comme le sous-entend Mollier, que le signe de sa fin.

218 Attesté avec : Henri Sainte-Claire Deville, *Leçons sur la dissociation professées devant la Société chimique le 18 mars et le 1^{er} avril 1854*, Paris, Imprimerie générale Ch. Lahure, 1864, d'après sa notice dans le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France.

219 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*, p.337.

220 Contrat par lequel Charles Lahure cède à L. Hachette et Cie divers droits de traduction de romans étrangers, 23 avril 1863. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

221 Lettre de Charles Lahure à Louis Hachette et divers traités conclus par Lahure avec des auteurs étrangers et traducteurs, lettre datée du 20 mai 1863. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

222 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*, p. 337.

On trouve également des informations sur la fin de la société dans un contrat arrêté « à titre de conditions complémentaires de dissolution de l[a] société »²²³ [voir [Pièce justificative n°3](#)]. Il est daté du 23 avril 1863, soit de la même date que les diverses cessions de droits de traduction de romans étrangers. L'acte stipule que la librairie Hachette garde « le droit exclusif de vendre le *Journal pour tous*, *La Semaine des Enfants*, *Le Foyer des Familles* et *l'Histoire populaire de la France*. Ce droit est concédé personnellement et exclusivement à la Société Hachette qui ne pourra en conséquence le céder ni l'aliéner, si ce n'est à toutes sociétés qui seraient la suite de la société L. Hachette et Cie »²²⁴. Toutefois, « M. Charles Lahure se réserve le droit de faire recevoir et fournir les abonnements auxd. publications »²²⁵. Le bandeau de *La Semaine des Enfants* mentionne ainsi qu'« on s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77 et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger ». En outre, le contrat oblige Lahure à poursuivre la publication des trois journaux qu'il édite : s'il y renonce, la maison Hachette peut continuer à faire paraître le journal pour son propre compte. Hachette garde ainsi un avantage commercial certain. En cas de vente par Lahure d'un des périodiques à un tiers, les acquéreurs doivent continuer à respecter les conditions établies, c'est-à-dire la vente exclusive par Hachette du journal. La maison Hachette garde également le droit de vendre, avec la librairie parisienne Durand, les volumes d'interprétation du Code Civil de Demolombe, dont la publication entamée par Crapelet n'est toujours pas terminée en 1863, le dernier volume étant publié en 1882. Elle bénéficie en outre de remises avantageuses sur toutes les parutions précédemment évoquées.

Même si c'est Lahure qui a dissout la société, les conditions de dissolution sont donc bien plus favorables à Louis Hachette, qui garde la possibilité de vendre les journaux édités par Lahure et les œuvres de Demolombe, et récupère des droits de traduction de nombreuses œuvres anglaises. On peut alors se demander quelles sont les raisons derrière cette dissolution. André Lahure accuse dans son ouvrage Louis Hachette d'avoir eu les « dents un peu

223 Contrat entre Charles Lahure et L. Hachette et Cie arrêtant les conditions complémentaires de dissolution de la société Charles Lahure et Cie, 23 avril 1863. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Dossiers nominatifs, Lahure Charles, 44HAC35/5.

224 *Ibid.*

225 *Ibid.*

longues »²²⁶ : les contrats étudiés ici semblent assez fréquemment plus en faveur de Hachette (habitué des contrats d'auteurs léonins selon Jean-Yves Mollier), on peut se demander si peut-être Lahure n'en a pas eu assez et a préféré mettre fin à la société. Cette hypothèse est également appuyée par le fait que, même si dans leur gestion et production les publications de Lahure sont tout à fait distinctes de celles propres à Hachette et seulement imprimées par Lahure, la maison Hachette tend à maintenir une certaine confusion, au moins après la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie. Par exemple, dans une page publicitaire à la fin d'un volume du *Manuel général de l'instruction primaire* (édité par Hachette et imprimé par Lahure) reproduisant un extrait du catalogue des livres d'étrennes de la librairie Hachette et Cie²²⁷, on retrouve à la fois des publications Hachette, comme les Albums-Trim illustrés par Bertall ou l'*Histoire aussi intéressante qu'in vraisemblable de l'intrépide Capitaine Castagnette...* de Manuel, et des publications dues à Lahure, notamment des volumes reliés de *La Semaine des Enfants* ou du *Foyer des Familles*, les *Contes et légendes* de Léon de Laujon ou encore l'*Histoire populaire de la France*. Toutefois, aucune différence n'est faite entre les deux cas, et seul le nom de Hachette apparaît, ce qui invite le lecteur à penser que la maison Hachette a édité tous les ouvrages présentés. Il faut cependant noter que le volume de l'année 1863 a été imprimé à la toute fin de l'année 1863 ou au début de l'an 1864, soit après la fin de l'association. Les publications de Lahure sont également présentées sans jamais donner son nom à la fin de certains ouvrages édités par Hachette, où se mêlent les productions des deux maisons²²⁸. Il faut toutefois noter que ce n'est pas toujours le cas : ainsi, une publicité dans *Le Charivari* pour les publications de Hachette distingue bien dans une catégorie à part les « publications illustrées de Ch. Lahure format in-4 »²²⁹, parmi lesquelles *La Semaine des Enfants*.

226 André LAHURE, *Histoire de l'imprimerie Lahure : quatre siècles qui ont marqué la typographie et l'édition*, Levallois-Perret, impr. Soregraph, 2005, p. 24.

227 *Manuel général de l'instruction primaire*, 32^{ème} année, 1863, dernière page non paginée. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k40107096/f24.item>. Consulté le 21/03/2023. Il en va de même l'année suivante dans par exemple : *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 décembre 1864, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4556410>. Consulté le 21/03/2023.

228 On peut citer par exemple la page de présentation de publications à la fin de Alfred ROUSSIN, *Une campagne sur les côtes du Japon*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1866 où le *Journal pour tous*, *La Semaine des Enfants*, le « Parthénon illustré » et l'*Histoire populaire contemporaine de la France* sont mentionnées sans jamais préciser le nom de Lahure. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96810031>. Consulté le 21/03/2023.

229 *Le Charivari*, 32^e année, 28 décembre 1863, p. 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30594805>. Consulté le 05/05/2023.

C'est peut-être en raison de ce genre de démarches de la part de la maison Hachette qu'apparaît à partir du début de l'année 1861, au-dessus du bandeau indiquant les adresses à contacter pour s'abonner, la mention imprimée en gras : « Publication de Ch. Lahure et Cie, imprimeurs à Paris »²³⁰, pour mettre en avant que c'est bien lui qui gère la publication. Ce flou entretenu par la maison Hachette, bien plus fameuse, fait qu'encore aujourd'hui, comme relevé en introduction, de nombreux ouvrages attribuent de manière fautive le *Journal pour tous* ou *La Semaine des Enfants* à Hachette seul. Comme le formule Jean-Yves Mollier dans sa biographie de Louis Hachette :

« En lui proposant, ponctuellement, des associations ou des partenariats mutuellement avantageux, il donna même à ses biographes de fortune ou aux historiens pressés l'illusion qu'il était le véritable fondateur de ce magazine que tout le monde chercha alors à imiter. Il était alors parvenu à transformer en allié un confrère entreprenant, dynamique et audacieux qui, deux ans après le *Journal pour tous*, lança *La Semaine des enfants* pour occuper le terrain de la presse des jeunes »²³¹.

Louis Hachette a ainsi pu, par ces collaborations qui finalement lui coûtaient peu, empêcher Charles Lahure de devenir un concurrent trop important, faire qu'il soit moins connu et profiter du succès du *Journal pour tous* et des autres parutions de Lahure. Il est possible que ce dernier ait fini par se sentir lésé, et décidé de dissoudre la société pour avoir plus de liberté d'action, malgré le fait que les conditions de dissolution lui soient également défavorables.

Cette hypothèse est confortée par l'étude d'une correspondance entre Hachette et Lahure conservée à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine. En 1867, une lettre de Bréton à la maison Lahure souhaite accorder à l'Imprimerie générale la liberté de vendre les journaux qu'il édite, « mais seulement au prix fort, par l'entremise de courtiers qui font déplacement à domicile, et non au commerce de la librairie »²³², pour gagner un certain monopole. Cette « concession », comme il la qualifie, obligerait en échange Lahure à laisser Hachette acquérir à partir de janvier 1868 « la propriété littéraire de tous les volumes de *La Semaine des Enfants* alors publiés » et le droit de poursuivre à son compte la publication du

230 Première occurrence dans le n°211 de *La Semaine des Enfants*, daté du 12 janvier 1861.

231 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*, p. 352.

232 Lettre de Hachette à Lahure, 23 janvier 1867. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Dossiers nominatifs, Lahure Charles, 44HAC35/5.

journal, et d'acheter tous les numéros existants du périodique pour 5c par numéro imprimé (soit au prix de vente), de même que la possibilité de réutiliser les clichés et bois utilisés pour l'impression »²³³. Une autre lettre de la maison Hachette datée du 10 décembre 1867 est plus clément, en autorisant Lahure à vendre en librairie *La Semaine des Enfants*, mais sans possibilité de remise de prix et avec obligation de reprendre tous les invendus²³⁴. Lahure semble-t-il ne répond pas, le résumé de correspondance avec la maison Lahure adjoint au dossier indique que cela signifie donc que Lahure décline ces propositions. L'imprimeur a donc refusé de se soumettre à un contrat avec des clauses léonines, et c'est peut-être à cause d'expériences de ce type qu'il a souhaité collaborer différemment avec la maison Hachette, sans rester aussi proches associés. Notons une nouvelle tentative de mettre fin à des mesures jugées probablement abusives par l'Imprimerie générale de Charles Lahure le 17 septembre 1869, avec une lettre envoyée à Louis Bréton par Alfred Bapst²³⁵. Ce dernier récuse la mainmise de Hachette sur la vente des journaux édités par Lahure et demande à voir les contrats en question. Il exige également que leur soient retournés les invendus des publications de la maison, notamment le *Journal pour tous* et *La Semaine des Enfants*, acquis avant 1867. C'est là une tentative de reprendre du contrôle sur leurs publications. La famille Lahure reprend finalement ses droits sur *La Semaine des Enfants* quelques mois après cette lettre, étant donné que les bandeaux du journal, à partir du n°1097, daté du 2 avril 1870, n'indique plus l'adresse de la maison Hachette, ni même la possibilité d'un abonnement en librairie. Ils ne mentionnent plus que l'adresse de l'Imprimerie générale, 9 rue de Fleurus. En outre, les quelques lettres conservées de la correspondance entre Lahure et Hetzel concernant la vente du périodique en 1876 ne mentionnent jamais Hachette.

Il convient également d'évoquer quelques hypothèses alternatives expliquant la dissolution de la société. Il faut noter que le contrat de création de la société ne mentionnait une dissolution unilatérale que « s'il arrivait que les fonds en cause et les valeurs disponibles ne fussent plus suffisantes pour assurer la marche de l'établissement »²³⁶. Nous ne pouvons

233 *Ibid.*

234 Lettre de Hachette à Lahure, 10 décembre 1867. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Dossiers nominatifs, Lahure Charles, 44HAC35/5.

235 Lettre d'Alfred Bapst à Louis Bréton, 17 septembre 1869. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Dossiers nominatifs, Lahure Charles, 44HAC35/5.

236 Contrat créant entre Charles Lahure et la société L. Hachette et Cie la société Charles Lahure et Cie, 21 janvier 1858. Archives Nationales, Minutier Central des Notaires, Minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse, 19 mars 1849 - 30 juillet 1870 (étude XLIX), Minutes. 1859 janvier - 1859, février,

pas déterminer le succès de l'imprimerie : si le rythme de *La Semaine des Enfants* était même passé en juillet 1862 d'hebdomadaire à bihebdomadaire, signe que l'on peut attribuer à un succès du journal incitant à multiplier le nombre de numéros, nous n'avons pas de registre comptable ou d'autre indice permettant de réellement déterminer la situation financière de l'entreprise de manière plus générale. Un autre facteur pourrait être une éventuelle dispute entre Lahure et un ou plusieurs des membres de la société L. Hachette et Cie. Cela semble toutefois peu probable. En effet, l'année suivant la dissolution de l'entreprise, Hachette meurt, et Lahure publie alors une *Notice sur la vie de M. Hachette suivie des discours prononcés à ses obsèques et des articles nécrologiques consacrés à sa mémoire*. Celle-ci est très élogieuse, et on y apprend notamment que c'est Mauroy, prote général de l'imprimerie Lahure, qui a prononcé un discours au nom de tous les ouvriers typographes aux funérailles de Louis Hachette, probablement car il l'avait personnellement fréquenté quand l'éditeur venait à l'imprimerie superviser l'avancée des projets en cours²³⁷.

Malgré la fin de la société Charles Lahure et Compagnie, l'imprimeur et la maison d'édition poursuivent leur collaboration sur certains projets. Lahure continue à imprimer la « Bibliothèque rose illustrée », ainsi que les périodiques de Hachette et quelques ouvrages scolaires. Il se charge aussi des rééditions des ouvrages qu'il a déjà imprimés, comme par exemple le Vapereau. En outre, l'*Histoire populaire contemporaine de la France* est publiée entre 1864 et 1866 par Lahure avec la collaboration de L. Hachette et Cie, qui s'assure de la vente. Les partenaires co-éditent également *Les Mille et Une Nuits* en 1865 et 1866, qu'ils vendent sous la forme de cent livraisons.

Autant que permet de le noter le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France, on remarque que Lahure continue encore à éditer des journaux, mais ne publie plus vraiment d'ouvrages dans les années suivant la dissolution de la société, hormis quelques rééditions comme celle des *Œuvres complètes* de Molière, dans une version abondamment illustrée. La fin de la collaboration entre Lahure et Hachette se suit donc d'une baisse de la part de l'édition d'ouvrages dans le commerce de Lahure. Il est probable que Lahure souhaite

MC/ET/XLIX/1427.

237 Augustin Henry LESIEUR, *Notice sur la vie de M. Hachette suivie des discours prononcés à ses obsèques et des articles nécrologiques consacrés à sa mémoire*, Paris, Imprimerie générale de Ch. Lahure, 1864. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64800078/>. Consulté le 21/03/2023.

moins se consacrer à l'édition, et sait que ce projet serait de toute manière bien plus complexe sans le soutien de Hachette. Cela explique pourquoi il cède tous les droits littéraires qu'il possède à Hachette à la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (même si les textes pourraient aussi lui être utiles pour ses périodiques). Lahure se recentre donc sur son activité principale d'imprimeur, le travail d'édition devenant bien plus difficile sans l'appui de Hachette qui avait soutenu ses efforts dès 1856 et permis de diffuser à un plus large public ses publications. L'activité éditoriale de l'imprimerie Lahure reprend toutefois sous l'égide de ses fils, après 1870, comme nous l'avons vu plus haut, sans collaboration de Hachette.

C. *La Semaine des Enfants*, un journal publicitaire pour la maison Hachette ?

1. Un partenariat évident

En plus de se charger de la diffusion de *La Semaine des Enfants*, Hachette fournit un certain nombre de textes pour le journal, dès son premier numéro. Le feuilleton à suivre des numéros 1 à 4 est l'« Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon », un conte de la comtesse de Ségur. Une note de bas de page annonce : « Ce conte est emprunté à un joli recueil publié par Mme de Ségur à la librairie de MM. L. Hachette et Cie »²³⁸. Ce livre, *Nouveaux contes de fées*, a d'ailleurs un caractère particulier : il est le premier paru dans la « Bibliothèque rose illustrée », lancée quelques mois plus tôt. Hachette autorise donc Lahure à reprendre dans son journal un texte et des gravures sur bois de Doré et Trichon déjà publiés et qui lui appartiennent, dans le but, étant donné la présence de cette note de bas de page, de faire la publicité du recueil de contes, et par là de sa nouvelle collection. La proximité entre les dates de création de la Bibliothèque rose illustrée et de *La Semaine des Enfants* peut amener à confirmer cette hypothèse. Leur partenariat pour les journaux ayant

238 *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 7. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f10>. Consulté le 22/03/2023.

commencé en 1855, les deux collaborateurs ont pu juger que le lancement de la collection était l'occasion parfaite d'une nouvelle entreprise mutuellement bénéfique.

Cette idée toutefois ne fonctionne que pour le premier numéro : il n'y a ensuite, à part dans de très rares cas, pas d'indications qu'un texte est déjà paru ou à paraître chez Hachette ou un autre éditeur. Le périodique n'apparaît donc pas comme un moyen publicitaire visible pour Hachette, son nom n'apparaît pas. Mais il contribue à faire connaître ses auteurs. L'exemple le plus frappant est celui de la comtesse de Ségur. Ses œuvres connaissent un grand succès au XIX^e siècle : selon Jean Mistler, les ventes cumulées de quatre des plus célèbres romans de la comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, *Mémoires d'un âne*, *Les Petites filles modèles* et *Un bon petit diable*, s'élèvent à plus de 2,3 millions d'exemplaires entre les années 1850 et la fondation en 1958 de la « Nouvelle bibliothèque rose »²³⁹. Sur ses dix-neuf livres pour enfants, la grande majorité est publiée dans *La Semaine des Enfants* avant de rejoindre la Bibliothèque rose illustrée, dans la même édition (presque toujours le même texte, même gravures...). On relève toutefois des exceptions notables, qui font partie des plus grands succès de la comtesse : *Les Malheurs de Sophie* (1858), *Les Petites Filles Modèles* (1858) et *Les Vacances* (1859). Ces trois ouvrages sont souvent qualifiés de « trilogie de Fleurville », car suivant les mêmes personnages et notamment la célèbre Sophie de Réan. C'est peut-être cette continuité, justement, qui a empêché de les reproduire dans *La Semaine des Enfants* : si le rythme du feuilleton est apprécié car permettant de fidéliser un lectorat qui attend impatientement la suite de l'histoire, il était peut-être difficile de continuer sur autant de mois une même histoire. Il ne semble pas qu'Hachette ait refusé d'accorder les droits sur ses œuvres, étant donné qu'on retrouve dans *La Semaine des Enfants* des passages des *Malheurs de Sophie*²⁴⁰, présentés comme de simples nouvelles, ce qui est facilité par leur aspect épisodique (présentation d'une bêtise en particulier de la jeune fille). Les exemples de textes pris à la « Bibliothèque rose illustrée » dans ces premières années ne manquent pas : on peut noter la prépublication d'un des *Contes merveilleux* de Porchat au début de l'année 1858²⁴¹, avec les mêmes gravures de Bertall, ou encore quatre récits fin 1857 et début 1858 extraits du

239 Jean MISTLER, *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964, p. 151. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3363202d>. Consulté le 04/02/2023.

240 On peut citer notamment « La joue écorchée » dans le n°186 du 21 juillet 1860, « Les loups » dans le n° 197 du 6 octobre 1860, « Les petits poissons » dans le n°280 du 10 mai 1862 et « La chaux » dans le n°337 du 20 décembre 1862.

241 Jean-Jacques PORCHAT, « Superlatif », dans *La Semaine des Enfants*, n°53-54, 2-9 janvier 1858.

Livre des merveilles, ouvrage de Nathaniel Hawthorne traduit par Léonce Rabillon pour Hachette en 1858²⁴². La pré-paration d'extraits dans le journal peut inciter le lecteur à demander l'achat du recueil entier. On peut toutefois douter de ce point, aucun indice n'étant donné pouvant amener le jeune lecteur à retrouver le recueil en librairie. Ce n'est donc pas vraiment un moyen de publicité directe pour Hachette.

La maison d'édition tire toutefois un avantage important de ce journal : la prépublication peut permettre de tester ou trouver de nouvelles plumes, de voir si elles reçoivent leur public. S'il est difficile d'identifier des cas d'échec de cette politique, on peut éventuellement en voir une réussite dans l'exemple d'Henriette de l'Isle. Cette autrice n'a jamais publié pour Hachette quand paraît dans *La Semaine des Enfants* son roman *Histoire de deux âmes*, en huit épisodes entre mai et juin 1861, illustré par Devaux²⁴³. Le roman paraît l'année suivante dans la « Bibliothèque rose illustrée », et est même réédité en 1867. On peut imaginer deux scénarios : soit c'est Hachette qui a proposé le texte à Lahure, pour tester le succès possible du roman, soit Lahure l'a intégré à son périodique et Hachette a dans un second temps décidé de le publier en le trouvant prometteur. Dans les deux cas, la démarche profite à Hachette.

Il y a aussi des cas plus rares de publications ultérieures dans le périodique, comme celle, des numéros 204 à 220 (soit de novembre 1860 à mars 1861), en dix-sept épisodes, du roman d'aventures de Mayne-Reid *L'Habitation du désert ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique*²⁴⁴, dans une version traduite de l'anglais par Armand Le François et illustrée par Doré qui a déjà fait l'objet de deux éditions : l'une en 1856, et l'autre en 1859 dans la « Bibliothèque rose illustrée ». Ces cas bénéficient peut-être plus à Lahure seulement, qui peut alors distribuer un roman entier et profiter des droits de traduction acquis par son associé.

Notons également que *La Semaine des Enfants* s'inscrit dans le passage de Hachette de la littérature scolaire à la littérature récréative, « entrée qui se fait selon un modèle de

242 Ce sont « Le toucher d'or » dans les n°44 et 45, « Les trois pommes d'or » dans les n°47 et 48, « Le Minotaure » dans les n°56 et 57, et « La Toison d'or » dans les n°58 et 59.

243 Henriette de l'ISLE, « Histoire de deux âmes », dans *La Semaine des Enfants*, n°228-235, 11 mai–29 juin 1861

244 Thomas MAYNE REID, « L'habitation du désert », dans *La Semaine des Enfants*, n°204-220, 24 novembre 1860-16 mars 1861.

continuité plus que de rupture »²⁴⁵ selon les mots de Francis Marcoin. Le premier rédacteur en chef du journal, Théodore-Henri Barrau, est ainsi un professeur qui a notamment été rédacteur en chef du *Manuel général de l'instruction primaire* édité par Hachette. Il a aussi écrit de nombreux ouvrages scolaires ou moraux publiés dans la même maison d'édition, sous son nom propre ou son pseudonyme Louis d'Altemont, mais est ici recruté pour tenir un journal pour enfants à but également récréatif. On retrouve également fréquemment dans les pages des numéros des premières années de *La Semaine des Enfants* la signature de Zulma Carraud, qui y est autrice de nombreux récits brefs ayant semble-t-il une fonction de remplissage. Nous avons déjà vu plus haut qu'elle était tout à fait représentative de cette porosité entre littérature enfantine et littérature scolaire. Le journal participe donc à l'effort de Hachette de se présenter comme une librairie désormais variée, et qui cherche également à proposer aux enfants une littérature récréative.

Il faut aussi noter, dans les numéros 234 et 236, datés du 22 juin et du 6 juillet 1861, la présence de deux articles, dont la source, l'hebdomadaire dédié aux voyages édité par Hachette et dirigé par Édouard Charton *Le Tour du Monde*, est explicitement indiquée. Le journal est présenté de manière élogieuse comme « un excellent recueil périodique »²⁴⁶ dans l'article du n°234. Celui du n°236 débute en affirmant: « On ne saurait se faire une idée de l'agrément, de la variété, de l'utilité des récits qui remplissent le journal intitulé *Le Tour du Monde*, si remarquable par ses magnifiques illustrations »²⁴⁷. Une note de bas de page après la mention du *Tour du Monde* indique même le prix du numéro, le prix de l'abonnement et nomme la librairie L. Hachette et Cie. Cet article est une publicité à peine déguisée pour le périodique, incitant à acquérir cette production Hachette.

En résumé, la collaboration entre Hachette et Lahure pour *La Semaine des Enfants* ne se voit pas forcément directement, hormis dans les adresses indiquées pour s'abonner et se procurer le journal, mais apparaît comme évidente dès que l'on essaie de retrouver l'origine des textes publiés dans le périodique ou que l'on sait déjà quels auteurs ont pu publier dans la Bibliothèque rose. La publicité pour Hachette est donc plutôt indirecte, en faisant connaître

245 Francis MARCOIN, « Autour de la comtesse », dans *Cahiers Robinson*, n°9, 2001.

246 ANONYME, « Les cyprès et les taxodium », dans *La Semaine des Enfants*, n°234, 22 juin 1861, p. 199.

247 Émile de WOGAN, « Aventures d'un Français dans les montagnes rocheuses », dans *La Semaine des Enfants*, n°236, 6 juillet 1861, p. 210.

certains auteurs et en lui permettant de tester de nouvelles plumes. Notons toutefois qu'il est très difficile, voire impossible de lister tous les textes présents dans *La Semaine des Enfants* et ayant pu être publiés ailleurs par Hachette : en effet, une partie des articles n'est pas signée, et d'autres textes ne sont que des extraits d'un recueil publié sous un titre plus large, ce qui rend difficile l'identification de leur source ; c'est sans compter également la masse de numéros qu'il faudrait analyser.

2. Une collaboration qui ne dure pas tout au long de la parution

A partir du n°374, daté du 29 avril 1863, la mention entre le bandeau signalant les adresses pour s'abonner au journal et le sous-titre du journal devient « Publication de Ch. Lahure, imprimeur à Paris », signe discret de la dissolution de la société Charles Lahure et Cie. Cela ne change dans l'immédiat rien pour le journal, qui continue à être achetable aux mêmes endroits et publie alors *L'Auberge de l'Ange-Gardien*, un roman de la comtesse de Ségur, comme son feuilleton principal. Hachette vend encore *La Semaine des Enfants*, et en fait même une publicité indirecte dans les ouvrages qu'il publie. On peut ainsi trouver ce dialogue dans le roman de la comtesse de Ségur *Diloy le Chemineau*, publié dans *La Semaine des Enfants*, puis en volume en 1868 dans la « Bibliothèque rose illustrée » :

« LAURENT.

Si tu mettais chez Gertrude des livres ? Par exemple les huit volumes de *La Semaine des enfants* ?

FÉLICIE.

Non ; c'est trop beau ; elle les abîmerait »²⁴⁸.

Les deux enfants, qui préparent la chambre devant accueillir leur cousine Gertrude, n'envisagent ainsi pas n'importe quels livres, mais bien ceux encore vendus par Hachette,

248 Sophie ROSTOPCHINE, *Diloy le chemineau*, Paris, Librairie Hachette et Cie, nouvelle édition, 1887, p. 180-181. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577494z>. Consulté le 22/03/2023.

insistant sur la beauté des ouvrages pour peut-être donner envie au lecteur de s'y intéresser. C'est peut-être aussi car il est probable que les lecteurs de la comtesse de Ségur lisent également *La Semaine des Enfants*, et que cette référence les ramène donc à l'univers familier des ouvrages acquis à la librairie Hachette.

Une différence notable advient dans le n°1097, daté du 2 avril 1870 : la mention d'abonnement ne concerne plus que le Bureau du Journal rue de Fleurus, dans les ateliers de Lahure. On ne peut plus s'abonner à la librairie Hachette, et son nom ne figure plus du tout sur le journal. On peut alors imaginer que les démarches entamées par Bapst en 1869 et évoquées plus haut ont au moins abouti sur ce point, même si l'on ne sait pas ce qu'il en est de la vente en librairie du périodique.

Malgré la fin de la société Lahure et Cie, Hachette continue à autoriser Lahure à publier certains textes issus d'oeuvres qu'il édite : les romans de la comtesse de Ségur sont ainsi tous publiés jusqu'à *Diloy le Chemineau*, publié sous le titre « Le chemineau » en 1869 dans *La Semaine des Enfants*. Il est là encore difficile de quantifier les textes venus de la « Bibliothèque rose illustrée », étant donné qu'en général il n'est pas signalé quand le texte est une pré-publication, mais ils semblent de moins en moins présents. On ne retrouve plus à partir de 1863 des auteurs comme Mayne-Reid, très présents auparavant avec des romans-feuilletons souvent assez longs, car Hachette en possède les droits de traduction. Le dernier roman de Mayne-Reid publié dans *La Semaine des Enfants* est *Le Cheval blanc* entre le 30 mai 1863 et le 27 juin 1863, soit peu de temps après la dissolution de la société, le délai pouvant s'expliquer par le fait que la publication ait été prévue plusieurs semaines à l'avance. On note toutefois d'autres textes traduits dont les droits appartiennent à Hachette parus dans *La Semaine des Enfants* après la dissolution de la société : on peut citer par exemple « Les aventures d'Ebenezer Scrooge », version adaptée du célèbre conte de Charles Dickens « *A Christmas Carol* » dans sa traduction dirigée par Paul Lorain parue dans le périodique en avril 1866²⁴⁹.

249 Charles DICKENS, « Les aventures d'Ebenezer Scrooge », dans *La Semaine des Enfants*, n°680-688, 4 avril–2 mai 1866.

Nous ne relevons aucun exemple après le 2 avril 1870 de reprise de texte déjà parus chez Hachette, hormis dans le n°1125 du 9 juillet 1870 un texte intitulé « Le réveil de la nature : la demeure des oiseaux », d'Adolphe Orain, qui est indiqué par une note de bas de page comme « extrait d'un volume intitulé *le Nid*, de notre collaborateur M. Adolphe Orain (En vente à la librairie Hachette.)²⁵⁰ ». Toutefois, le droit de publier ce texte peut avoir été acquis par Lahure car Adolphe Orain, auteur et compilateur de nombreux contes bretons, est en train de devenir un collaborateur régulier de *La Semaine des Enfants*. En outre, c'est le seul ouvrage qu'Orain publie chez Hachette dans sa carrière, et le recueil est déjà ancien, étant paru en 1868. La note de bas de page apparaît plus comme une simple indication demandée par Hachette que comme une publicité volontaire. Un deuxième exemple est, en 1873 un extrait de l'ouvrage *Premières leçons d'histoire de France* de Ducoudray, publié chez Hachette l'année précédente précédé d'un court texte élogieux signé A. B.²⁵¹.

3. Des liens avec d'autres publications

Charles Lahure peut toutefois compter sur d'autres sources pour en tirer des textes à publier dans son journal. Le plus fréquent est la réutilisation de fictions ou d'articles dans le *Journal pour tous*, dont la cible familiale recoupe finalement en partie son public visé, les enfants des deux sexes. Ces réutilisations sont là encore assez difficiles à identifier, une comparaison exhaustive des deux parutions étant très longue à réaliser. Les cas repérés l'ont été soit car le *Journal pour tous* était clairement indiqué comme étant la source du texte (par exemple dans le n°214 un article anonyme sur le patin²⁵² ou dans le n°215 un article sur le tabac²⁵³), soit car une recherche sur navigateur en cherchant à identifier des articles anonymes a permis de faire remonter des exemplaires numérisés et OCRisés du *Journal pour tous*. C'est ainsi que l'on peut se rendre compte que l'histoire de Fabricius, roman-feuilleton de trois

250 Adolphe ORAIN, « Le réveil de la nature : la demeure des oiseaux », dans *La Semaine des Enfants*, n°1125, 9 juillet 1870, p. 230.

251 A. B. (auteur non identifié), [article sans titre], dans *La Semaine des Enfants*, n°1260, 8 février 1873, p.94.

252 ANONYME, « Le patin », dans *La Semaine des Enfants*, n°214, 2 février 1861, p. 38-39.

253 ANONYME, « Variété et culture du tabac », dans *La Semaine des Enfants*, n°215, 9 février 1861, p. 41-42.

épisodes non signé publié durant la dernière année du journal de manière anonyme²⁵⁴, est en réalité une œuvre du grand feuilletoniste Xavier de Montépin, publiée en premier lieu dans le *Journal pour tous* en 1859, en reprenant les mêmes illustrations d'Horace Castelli. Une autre source ayant permis d'établir ces liens est la bibliographie évolutive Hector Malot, réalisée par l'Association des amis d'Hector Malot et dirigée par Francis Marcoin²⁵⁵, qui répertorie non seulement les romans et recueils paru chez divers éditeurs, mais aussi les feuilletons et articles rédigés pour des périodiques par l'auteur de *Sans famille*. Il recense trois articles de Malot parus dans le *Journal pour tous* et reproduits dans *La Semaine des Enfants*²⁵⁶. Tous publiés en 1856 dans le *Journal pour tous*, ils ont été repris dans le périodique pour enfants, avec leurs illustrations, à des dates variées, peut-être à des fins de remplissage. On trouve également quelques exemples du cas contraire, comme « Le Bélier », un article de Joseph Le Peautre publié dans le n°96 de *La Semaine des Enfants* daté du 30 octobre 1858 et repris dans le n°515 du *Journal pour tous* le 6 septembre 1862, avec la même gravure anglaise de Weir Pol et W. T. Green.

On relève aussi quelques cas où la famille Lahure tire des ouvrages qu'elle édite la matière pour nourrir son périodique. A la toute fin de la vie du journal, on peut citer la chanson « Les menteurs »²⁵⁷ et sa partition qu'une note de bas de page indique comme étant reprise d'une publication de l'Imprimerie générale tenue par Lahure : *Rondes et Chansons populaires illustrées*, ouvrage de Verrimst de 1876 et donc à l'époque encore récent. La chanson et sa partition sont intégrées au conte d'Adolphe Orain « Le rouet enchanté », où la protagoniste Nina la chante, probablement pour mettre en avant le recueil. Le n°1441 reproduit la chanson « Le petit chasseur » issu du même recueil. Reproduire un extrait de cet

254 Plus exactement dans les n°1427 à 1429, 22 avril 1876-6 mai 1876.

255 *Bibliographie évolutive Hector Malot*, dir. Francis Marcoin, Association des amis d'Hector Malot, mise à jour en janvier 2022, p. 12. URL : <https://www.amis-hectormalot.fr/bibliographie/>. Consulté le 22/03/2023.

256 Dans l'ordre de la première parution de l'article dans le *Journal pour tous* :

- « Biographies des hommes utiles : Léonard de Vinci », n°48, 1^{er} mars 1856, p. 767-768. Reproduit dans *La Semaine des Enfants*, « Léonard de Vinci », n°348, 28 juin 1863, p. 279-289.
- « Biographies des hommes utiles : Philippe de Girard », n°55, 10 avril 1856, p. 47-48. Reproduit dans *La Semaine des Enfants*, « Philippe de Girard », n°176, 12 mai 1860, p. 151-152
- « Les gloires nationales : Suffren dans les Indes (1781-1784) », n°75, 6 septembre 1856, p. 367-368. Reproduit dans *La Semaine des Enfants*, « Suffren dans les Indes », n°237, 13 juillet 1861, p. 223-224.

257 Victor Frédéric VERRIMST (accompagnement par), « Les menteurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°1424, 1^{er} avril 1876, p. 189-191.

ouvrage et indiquer sa provenance peut permettre d'en faire indirectement la publicité au jeune lecteur.

Ainsi, la collaboration entre l'imprimerie de Charles Lahure et la maison Hachette, si elle est très active jusqu'en 1863, s'estompe peu à peu après la dissolution de leur société. Le rôle de Louis Hachette dans *La Semaine des Enfants* a avant tout été de diffuser le périodique et lui fournir des textes.

En conclusion, *La Semaine des Enfants* est créée dans un contexte favorable à son succès. Le monde de l'édition dans son entièreté entre dans une nouvelle phase, grâce aux progrès techniques lui permettant d'augmenter sa production. Elle adopte de nouvelles stratégies éditoriales comme la diminution des prix, qui lui permettent de diffuser bien plus largement les ouvrages dans de nouvelles couches de la société qui grâce à l'avancée progressive de la scolarisation ont une demande nouvelle de lectures, notamment de journaux. Cela amène de nombreuses innovations dans la presse française, souvent inspirées par des périodiques britanniques, dont celle qui nous intéresse le plus est la création du *Journal pour tous* en 1855 par Charles Lahure. Ce dernier impose le format du « journal-roman », rempli de feuilletons à suivre illustrés de gravures sur bois pour attirer et fidéliser le lecteur, et un prix abordable pour permettre aux classes plus populaires de se procurer le périodique. *La Semaine des Enfants* reprend ce modèle, quoique comme nous le verrons plus tard elle s'adresse à un lectorat composé majoritairement d'enfants des classes les plus aisées de la société. Le marché sur lequel se place sa nouvelle parution, la presse à destination des enfants, est également un choix novateur : si les premiers périodiques enfantins datent de la fin du XVIII^e siècle, leur essor ne se fait réellement qu'avec la génération romantique, et les parutions pour enfants à succès sont rares au début du Second Empire.

Le choix d'investir la presse jeunesse, avec l'appui de l'éditeur Louis Hachette comme diffuseur et fournisseur de textes, est ainsi assez moderne et semble avoir été un succès au moins dans les premières années de la parution. Si la collaboration entre Charles Lahure et Louis Hachette leur réussit, et aboutit à la création entre eux de la société Charles Lahure et Compagnie, elle semble toutefois assez inégale quand on regarde les termes des divers

contrats et correspondances conservés permettant d'étudier leur relation. En outre, on note que cela a pu amener à une invisibilisation du rôle de Charles Lahure dans les ouvrages qu'il a édités en collaboration avec la maison Hachette, encore visibles aujourd'hui dans de nombreux catalogues (dont celui de la Bibliothèque nationale de France) et les publications de certains chercheurs, dans le cas de la collection de la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » par exemple. Cela semble être la raison de la décision de Lahure de dissoudre la société en 1863. La collaboration avec Hachette se poursuit toutefois sur certains aspects (il possède l'exclusivité de la vente des journaux édités par Lahure en librairie par exemple), jusqu'à une rupture plus complète initiée en 1870. Ces changements, comme nous l'avons vu, se reflètent sur la nature des textes de *La Semaine des Enfants*. Si les premières années on y trouve beaucoup de prépublications de textes parus plus tard dans la « Bibliothèque rose illustrée », collection pour la jeunesse éditée par Hachette, à des fins à la fois de publicité pour ces auteurs et comme manière de « tester » de nouvelles plumes avant de les inclure au catalogue de la collection, ce n'est quasiment plus le cas après 1863. La famille Lahure utilise alors plutôt ses propres éditions, notamment le *Journal pour tous*, quand elle cherche de nouveaux textes pouvant lui servir pour nourrir *La Semaine des Enfants*.

Après avoir vu dans quel contexte et dans quelles conditions s'est créée *La Semaine des Enfants*, en étudiant notamment son éditeur et son diffuseur, il convient de s'attarder désormais sur les autres personnes qui font le journal : ses auteurs et illustrateurs.

Chapitre III : Histoire d'un partenariat commercial

**DEUXIÈME PARTIE : UNE FOULE DE
CONTRIBUTEURS TYPIQUE DE LA
« LITTÉRATURE INDUSTRIELLE »**

DEUXIÈME PARTIE : UNE FOULE DE CONTRIBUTEURS TYPIQUE DE LA « LITTÉRATURE INDUSTRIELLE »

La Semaine des Enfants, durant ses dix-neuf ans d'existence, a publié des textes et des images réalisés par un nombre important d'artistes. Nous avons recensé en tout dans notre corpus 312 signatures différentes pour les textes. Réaliser une analyse qualitative et quantitative sur les auteurs de *La Semaine des Enfants* s'avère toutefois complexe : en effet, de nombreux problèmes d'identification se posent, notamment en raison d'une forte présence de textes anonymes au sein du journal, ou d'auteurs oubliés sur lesquels il est extrêmement difficile de trouver des informations. Le même problème se pose pour les dessinateurs et les graveurs, qui ne signent pas toujours leurs images, ou parfois le font de manière difficilement lisible.

L'étude de ces artistes et de leurs profils s'avère cependant essentielle pour mieux comprendre *La Semaine des Enfants*. On peut en effet se demander dans quelle mesure leurs profils correspondent aux mutations des milieux littéraires et éditoriaux qui s'opèrent au XIX^e siècle. Comme on l'a vu, la première moitié du siècle est marquée par une industrialisation des mondes de l'édition et de la presse, qui s'accroît encore sous le Second Empire. Cela s'accompagne de l'avènement de ce que Sainte-Beuve appelle la « littérature industrielle » dans son célèbre article de 1839²⁵⁸. Il critique le fait que désormais, plus qu'un art, la littérature devient une manière de vivre, un métier comme un autre, qui peut être pratiqué par tout un chacun. Cela aboutit, selon lui, à un appauvrissement de la qualité des écrits, notamment ceux de la presse. Le même phénomène peut être examiné concernant l'image, produite en masse par les dessinateurs et graveurs pour illustrer ces récits. Il convient alors de se demander dans quelle mesure *La Semaine des Enfants* emploie des contributeurs correspondant ou non à ce profil de « littérateurs », qui ne sont pas considérés comme de vrais artistes.

Nous avons décidé de moins évoquer dans cette partie les créateurs des illustrations, car la majorité du journal est fait de textes. L'image a un rôle important, mais quasi toujours dépendant du texte, comme nous le verrons plus tard. Les contributeurs qui symbolisent le mieux la revue sont d'ailleurs des auteurs. En outre, il est plus aisé en se concentrant sur les

258 Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, « De la littérature industrielle », dans *Revue des Deux Mondes*, 4^e série, 17^e volume, septembre 1839, 1^{ère} quinzaine, p. 675-691. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Litt%C3%A9rature_industrielle. Consulté le 18/10/2023.

DEUXIÈME PARTIE : UNE FOULE DE CONTRIBUTEURS TYPIQUE DE LA « LITTÉRATURE
INDUSTRIELLE »

textes d'évoquer certains aspects comme les réutilisations de récits publiés ailleurs ou la censure.

Nous commencerons ici par essayer de mieux définir la foule d'auteurs ayant été publiée dans *La Semaine des Enfants*, en nous demandant dans quelle mesure il est possible de parler de rédaction dans le journal et en nous interrogeant sur la différence de contributions entre hommes et femmes au sein du périodique. Ensuite, nous nous pencherons plus en détail sur quelques-uns des auteurs les plus fréquemment publiés dans la revue, et essaierons de dresser une typologie des profils que l'on retrouve parmi les personnes écrivant les textes. Après cela, nous nous demanderons dans quelle mesure il est possible de parler d'« écrivains » pour qualifier ces producteurs de contenu, en interrogeant notamment le rôle de la direction du journal dans la création des textes. Enfin, nous nous pencherons sur la question des dessinateurs et graveurs du journal, en essayant de mieux cerner le profil de ces contributeurs.

Chapitre premier : Une masse d'auteurs difficile à caractériser

A. Identifier les auteurs de *La Semaine des Enfants*, un vrai défi

Une des difficultés les plus importantes rencontrées lors du dépouillement de notre corpus fut l'identification des auteurs rencontrés. Si le lecteur peut trouver une signature à la fin de presque tous les textes publiés dans *La Semaine des Enfants*, celles-ci ne suffisent généralement pas à identifier le producteur du texte.

1. De nombreux textes dont l'origine n'est pas signalée

Un des plus grands obstacles à l'identification des auteurs est le nombre important de textes anonymes, signalés le plus souvent par une signature se limitant à la lettre « X », parfois à une autre lettre de l'alphabet. Sur les 3 466 textes composant notre corpus, 1 137 sont signés « X. » et 139 d'une autre lettre. En tout, environ 37% des textes recensés (soit plus du tiers) n'indiquent donc aucune information concernant l'auteur. Ce chiffre doit toutefois être nuancé : en effet, il est arrivé au cours de notre relevé que nous indiquions directement sur notre document de travail le nom de l'auteur, plutôt que la mention « X », lorsque nous avons réussi à l'identifier malgré l'absence de signature. Même si cela concerne un nombre minime de cas, nous trouvons nécessaire de signaler que la part de textes anonymes est donc en réalité légèrement plus importante que les chiffres avancés ci-dessus.

Si nous avons réussi à identifier une partie de ces textes sans signature réelle, c'est parce que la maison Lahure publie dans *La Semaine des Enfants* de nombreux textes déjà publiés ailleurs ou destinés à paraître en volume, parfois sans les attribuer à leur auteur. Il est alors possible, en comparant le texte paru dans le journal à son équivalent publié en volume, d'identifier l'origine du texte et par conséquent son auteur. Ainsi, nous avons pu déterminer

que le récit « Un grand homme savetier »²⁵⁹, retraçant l'enfance de l'archéologue et historien de l'art Johann Joachim Winckelmann, signé « X », était extrait des *Enfances célèbres* de Louise Colet. Si cette brève biographie romancée n'est pas présente dans la première édition de 1854, parue chez Hachette dans la « Bibliothèque rose illustrée », on la retrouve dans la troisième édition publiée en 1858 dans la même collection. La recherche d'une courte citation du texte dans un moteur de recherche a suffi à trouver un lien vers l'ouvrage complet, ce qui nous a permis de comparer les deux publications²⁶⁰. Ce processus ne peut toutefois être utilisé que pour les récits et articles qui sont également parus hors de *La Semaine des Enfants* et dont le texte est disponible en ligne. Il ne peut pas non plus être utilisé pour les cas où le texte publié dans le périodique aurait subi des modifications (réécritures, censures), ce qui est, comme nous l'expliquerons plus tard, assez fréquemment le cas.

Il faut également prendre en compte le fait, assez rare certes, que certains des textes de *La Semaine des Enfants* indiquent seulement la source où est emprunté le texte, sans mentionner d'auteur. C'est le cas pour trois articles par exemple qui se contentent d'indiquer que le contenu est extrait du *Journal pour tous*, en mentionnant le titre du journal entre parenthèses, sans donner de nom d'auteur. Pourtant, un de ces textes, une variété concernant l'hémione, un équidé d'Asie, a un auteur connu, étant donné qu'il est signé « A. de Cérès » dans le *Journal pour tous*²⁶¹. La majorité des textes empruntés, toutefois, signalent seulement l'auteur.

D'autres textes ne sont signés que des initiales de leur auteur. Celles-ci permettent parfois d'identifier précisément qui a écrit le texte. Par exemple, les initiales T. H. B., parfois T. H., désignent Théodore-Henri Barrau, premier rédacteur en chef et contributeur régulier du périodique. Toutefois, dans d'autres cas assez nombreux, il est assez difficile de les rattacher à une personne précise. Les initiales « A. L. », par exemple, qui signent 32 textes de *La Semaine des Enfants* publiés principalement en 1863 et 1864, pourraient désigner A. Luchant,

259 ANONYME (en réalité Louise COLET), « Un grand homme savetier », dans *La Semaine des Enfants*, n°86, 21 août 1858, p. 265-271.

260 Nous avons pu comparer avec la version numérisée de l'ouvrage disponible sur Gallica : Louise COLET, *Enfances célèbres*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 3ème édition, 1858, p. 391-425. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3040763m>.

261 ANONYME (en réalité A. de CÉRIS, auteur non identifié), « L'hémione », dans *La Semaine des Enfants*, n°308, 10 septembre 1862, p. 376.

A. de CÉRIS (auteur non identifié), « L'hémione et ses croisements », dans *Journal pour tous*, n°479, 3 mai 1862, p. 152-153.

contributeur régulier du périodique que nous n'avons pas réussi à identifier précisément, mais aussi Albert Lefort, auteur de sept articles pour le journal en 1858. D'autres signatures, comme celles de « J. D. » (19 textes, principalement historiques, publiés en 1865 et 1866) ou « M. G. » (auteur de 14 textes, répartis entre histoire biblique et contes moraux, en 1858 et 1859), ne correspondent à aucun des noms que nous avons pu relever dans les pages de *La Semaine des Enfants*, et sont donc impossibles à identifier.

2. Une part importante d'auteurs inconnus

Cependant, même quand les récits et articles sont signés, il est dans de nombreux cas bien difficile de trouver des informations sur la personne ayant écrit le texte. L'outil principal utilisé pour identifier de manière sûre les auteurs, mais aussi les illustrateurs de *La Semaine des Enfants*, a été data.bnf.fr, base de données de la Bibliothèque nationale de France permettant de retrouver aisément un auteur dont une des œuvres se trouve dans le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France et d'obtenir des informations élémentaires (œuvres publiées, date de naissance et de mort, profession, sexe) sur lui. Toutefois, un certain nombre des auteurs de *La Semaine des Enfants* n'a jamais publié d'ouvrage catalogué par la Bibliothèque nationale de France (ou du moins, pas sous le nom sous lequel ils signent dans le périodique). Quand les autres bases de données utilisables, comme IdRef, gérée par l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur, ou encore Wikidata, base participative propriété de la fondation Wikimedia, n'ont pas non plus pu aider à identifier l'auteur, nous avons poursuivi autant que possible nos recherches dans des dictionnaires biographiques, des dictionnaires de pseudonymes et sur Gallica, en trouvant rarement plus d'informations pour identifier et cerner le profil de l'auteur concerné. Faute de temps et d'informations supplémentaires (notamment sur l'origine géographique des auteurs), nous n'avons pas mené sur ce plan de recherches en archives autres que la saisie des noms en question sur le portail FranceArchives et la Salle de lecture virtuelle des Archives Nationales.

Pour donner une idée des difficultés rencontrées, nous avons décidé de traiter plus en détail un cas particulier : celui de l'auteur le plus présent dans *La Semaine des Enfants* que nous n'ayons pas réussi à identifier, un certain « A. Luchant », quatrième contributeur le plus présent dans notre corpus. Nous avons relevé dans notre échantillon 106 textes signés de ce nom, soit 3,1 % du total, auquel il faut peut-être ajouter, comme dit plus haut, les 32 textes signés « A. L. ». Malgré de nombreuses recherches, nous n'avons pas réussi à déterminer son prénom et ainsi l'identifier plus précisément. Nous ne savons même pas si c'est un homme ou une femme. Les seules traces de ce « A. Luchant » non liées à *La Semaine des Enfants* que nous ayons pu retrouver sont des articles publiés dans deux autres périodiques. On trouve ainsi un article de sa plume, portant sur la création de l'Académie française, dans le n°101 du *Magasin illustré*, hebdomadaire publié entre 1867 et 1870²⁶². Il est toutefois à noter que cet article est repris du récit historique « Installation de l'Académie française par Richelieu » paru dans le n°262 de *La Semaine des Enfants* le 4 janvier 1862, puis dans le n°508 du *Journal pour tous*, daté du 13 août 1862. On retrouve également un certain nombre d'écrits de ce mystérieux auteur dans le *Journal pour tous*. Ainsi, au début du mois de janvier 1863, le lecteur peut découvrir trois textes d'A. Luchant, des articles à teneur biblique (« La pythonisse d'Andor » [*sic* pour Endor], « La captivité de Samson ») ou historique (« Ruines romaines en Algérie »). Ce qui peut sembler à première vue une avancée importante pour caractériser le personnage s'avère toutefois une impasse lorsque l'on se rend compte que ces trois textes ont déjà été publiés dans les pages de *La Semaine des Enfants* quelques mois plus tôt, à l'été 1862. La présence dans le *Journal pour tous* d'articles d'A. Luchant n'est donc pas significative : elle est probablement due à la volonté de Charles Lahure de réutiliser des articles déjà écrits et pouvant être lus par toutes les classes d'âge. Nous n'avons pas réussi à identifier d'autres traces de Luchant, hormis un ou deux autres articles repris de *La Semaine des Enfants* dans le *Journal pour tous* et un texte bref, « Les lazzaroni parisiens », publié dans *A travers la France nouvelle : scènes de mœurs, esquisses littéraires et tableaux ethnographiques*, un recueil de courts portraits des mœurs et coutumes françaises réalisé par Johann Baumgarten et publié à Cassel en 1880²⁶³. Il est toutefois probable, étant donné la

262 A. LUCHANT (auteur non identifié), « L'Académie française, son installation par Richelieu », dans *Le Magasin illustré*, n°101, 4 octobre 1868.

263 A. LUCHANT (auteur non identifié), « Les lazzaroni parisiens », dans Johann BAUMGARTEN, *A travers la France nouvelle, scènes de mœurs, esquisses littéraires et tableaux ethnographiques*, Cassel, T. Kay, 1880, p. 145-146.

nature anthologique de ce dernier ouvrage, que ce soit là encore un texte réutilisé, et non écrit pour l'occasion. Il faut cependant rappeler à nouveau qu'étant donné la masse de périodiques et d'ouvrages publiés sous le Second Empire, nous n'avons pu nous fier qu'aux catalogues en ligne et aux périodiques numérisés accessibles en recherche plein texte, ce qui limite fortement l'étendue de notre recherche.

Faute de trouver d'autres publications de ces auteurs inconnus, reste alors la possibilité de se fonder sur les textes déjà publiés dans *La Semaine des Enfants* pour essayer de trouver des indices sur leur producteur, en examinant notamment la période sur laquelle ils ont été publiés et leur nature. A. Luchant publie tous ses articles entre le 3 mars 1860 et le 10 septembre 1864. Sa participation à la revue semble s'arrêter un an avant la mort de Théodore-Henri Barrau, ce qui pourrait laisser à un autre pseudonyme de l'auteur, mais la date peut être une simple coïncidence. Luchant publie principalement des récits historiques (environ 63 % des textes de sa plume dans le journal), portant fréquemment sur des thématiques religieuses. Il propose également des variétés, notamment géographiques (comme « La casbah d'Alger » ou « Le Mississippi »), et quelques fictions. Seulement l'une de ces dernières est publiée en feuilleton. Elle tranche avec le reste de ses écrits : « Le charmeur de serpents »²⁶⁴, publié en trois épisodes en février 1863, est un récit d'aventure. Le narrateur, bachelier français envoyé aux États-Unis chez son oncle durant six mois, y relate sa rencontre avec Gabriel, un esclave charmeur de serpents qui le sauve d'une morsure qui aurait pu lui être fatale. Ce récit semble assez hors de propos en comparaison avec le reste des publications de Luchant, ce qui se comprend aisément lorsqu'une démarche de recoupement permet de se rendre compte qu'une grande partie du texte est reprise mot pour mot du roman de Mayne-Reid *La Quarteronne*, édité par Lahure dans une traduction de Louis Sténio dans sa « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » en 1858²⁶⁵. Luchant s'est contenté d'ajouter un cadre narratif faisant du héros un Français et de retrancher les nombreuses allusions aux tourments amoureux vécus par le protagoniste du roman. Nous n'avons pas vraiment pu identifier de raison au fait d'attribuer le texte à Luchant, qui l'a seulement réécrit, étant donné que les romans de Mayne-Reid sont normalement correctement crédités dans le journal. Les droits sur *La Quarteronne*

264 A. LUCHANT (repris en grande partie de Thomas MAYNE-REID), « Le charmeur de serpents », dans *La Semaine des Enfants*, n°354-356, 7-21 février 1863.

265 Thomas MAYNE-REID, *La Quarteronne*, Paris, Ch. Lahure et Cie, 1858, p. 178-186.

appartiennent encore à Lahure, étant donné que c'est seulement par un traité du 23 avril 1863 qu'il les cède à la maison Hachette, comme nous l'avons évoqué précédemment²⁶⁶.

A. Luchant participe aussi au journal en tant que traducteur, travail que nous n'avons pas comptabilisé dans les textes qu'il livre au journal, étant donné que son rôle y est secondaire. Il adapte un « Dialogue entre un passant et un enfant » du prédicateur et auteur pour la jeunesse prussien Friedrich Adolf Krummacher²⁶⁷, mais surtout traduit de l'anglais « La mine d'étain »²⁶⁸, récit de la romancière britannique Maria Edgeworth. Le texte correspond à celui de la nouvelle « *Lame Jervas* » ou « Jervas le boîteux », publiée en France dans le recueil *Contes de l'adolescence choisis de Miss Edgeworth*. Cet ouvrage a déjà été publié par Hachette en 1854, dans une traduction d'Armand Le François²⁶⁹, également traducteur de *L'Habitation du désert* de Mayne-Reid et journaliste pour *L'Ami de la Constitution : journal de la Charente-Inférieure*²⁷⁰. S'il serait tentant de dire qu'Armand Le François et A. Luchant ne sont qu'une seule et même personne, l'hypothèse s'avère fautive, étant donné que les deux traductions sont extrêmement différentes, malgré le fait que la maison Lahure réutilise les bois gravés des illustrations du recueil.

L'exemple significatif d'A. Luchant s'applique à de nombreux autres inconnus : on peut évoquer parmi tant d'autres « Paulin » ou Charles Aubin, dont les noms relativement communs empêchent toute identification précise, ou encore Joseph Le Peautre, auteur de treize variétés portant sur des animaux pour *La Semaine des Enfants* en 1858 et 1859, parfois tirées du *Journal pour tous*. Ces quelques cas témoignent des difficultés que pose l'identification des nombreux auteurs de cette « littérature industrielle ». Il est probable que ces derniers, s'essayant à l'écriture dans des périodiques, n'ont pas réussi à s'imposer ou ont renoncé pour d'autres raisons à publier, ce qui nous donne moins d'indices permettant de

266 Contrat par lequel Charles Lahure cède à L. Hachette et Cie divers droits de traduction de romans étrangers, 23 avril 1863. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

267 Friedrich Adolf KRUMMACHER, trad. de A. LUCHANT (auteur non identifié), « Dialogue entre un passant et un enfant », dans *La Semaine des Enfants*, n°249, 5 octobre 1861, p. 318.

268 Maria EDGEWORTH, trad. de A. LUCHANT (auteur non identifié), « La mine d'étain », dans *La Semaine des Enfants*, n°170-171, 31 mars – 7 avril 1860.

269 Maria EDGEWORTH, trad. d'Armand LE FRANÇOIS, « Jervas le boîteux », dans *Contes de l'adolescence choisis de Miss Edgeworth*, Paris, Hachette, 1854, p. 3-102. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65671292>. Consulté le 07/09/2023.

270 D'après sa notice sur data.bnf.fr. URL : https://data.bnf.fr/12142999/armand_le_francois/. Consulté le 07/09/2023.

mieux les connaître. Nous verrons également plus bas que l'usage potentiel de pseudonymes brouille encore plus les pistes.

3. Les problèmes particuliers posés par les textes traduits

Les textes étrangers publiés dans *La Semaine des Enfants*, toujours traduits en français, ont également été une source importante de problèmes d'identification. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de leur nombre et de leur contenu, qui fera l'objet d'une analyse plus bas, mais nous contenterons de détailler les difficultés rencontrées pour identifier les auteurs et traducteurs.

La manière dont sont signés les textes étrangers varie fortement. Les cas où sont mentionnés à la fois l'auteur et le traducteur sont finalement peu nombreux. Parfois est seulement mentionnée la langue et le nom du traducteur, par exemple « traduit de l'anglais par Henriette Loreau » pour la variété « L'antilope d'eau »²⁷¹. Dans d'autres cas, on donne la langue et le nom de l'auteur, mais pas le traducteur : la fable « Le vieux loup » est ainsi « traduit[e] de l'anglais de Lessing²⁷² ». Ailleurs, la signature comprend seulement le nom de l'écrivain : celle de *L'Habitation du désert* de Mayne-Reid par exemple ne mentionne jamais que le texte est une traduction²⁷³. Dans certains cas, la seule indication donnée est la langue originale, ce qui limite encore plus les chances d'identifier le texte et son traducteur : le récit « Les souris » est ainsi seulement signé de la mention « imité de l'indien », sans plus d'indication²⁷⁴. Dans les cas où manquent des informations, la solution la plus efficace est alors de comparer directement les textes à une traduction parue en volume, ce qui peut permettre d'identifier un auteur ou traducteur non indiqué. Cela permet par exemple de déterminer que la traduction du célèbre roman *L'Allumeur de réverbères* de Maria Susanna Cummins utilisée à l'hiver 1862 dans *La Semaine des Enfants* a été réalisée par Belin de

271 Henriette LOREAU (trad. de), « L'antilope d'eau », dans *La Semaine des Enfants*, n°168, 17 mars 1860, p. 88.

272 Gotthold Ephraim LESSING, « Le vieux loup, fable », dans *La Semaine des Enfants*, n°406, 19 août 1863, p. 322-323.

273 Thomas MAYNE REID, « L'habitation du désert », dans *La Semaine des Enfants*, n°204-220, 24 novembre 1860-16 mars 1861.

274 ANONYME, « Les souris », dans *La Semaine des Enfants*, n°809, 28 juin 1867, p. 202-203.

Launay et Scheffter en 1856 pour Lahure et Hachette et publiée dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers ». Notons qu'au niveau typographique, si les noms des auteurs sont toujours écrits en petites capitales, les mentions de traduction sont en général imprimées en italique, entre parenthèses, tout comme le sont les mentions « la suite au prochain numéro ».

Si la majorité des textes empruntés à des auteurs étrangers sont mentionnés comme « traduit[s] de » telle langue ou tel auteur, certains portent la mention « imité de », qui sous-entend des manipulations des textes. Si nous évoquerons plus tard en détail les diverses manières dont les textes traduits peuvent être modifiés pour leur publication dans *La Semaine des Enfants*, il nous semble important d'indiquer cette distinction dès maintenant, car elle oblige à s'interroger constamment, si l'on tente d'identifier les auteurs de *La Semaine des Enfants*, sur leur rôle exact dans le texte : simple traducteur, adaptateur, carrément auteur ?

Ainsi, l'identification des auteurs de *La Semaine des Enfants* est fortement problématique, entre textes non signés, initiales, auteurs inconnus et emprunts dont l'origine n'est pas nécessairement signalée. On peut alors se demander dans quelle mesure, parmi cette masse d'inconnus, on peut retrouver des auteurs au contraire bien identifiés et récurrents, qui pourraient constituer ce que l'on appelle communément une équipe de rédaction.

B. Une équipe rédactionnelle réduite

1. Un petit nombre de collaborateurs réguliers jusqu'en 1864

Avant toute chose, il convient de se demander ce que peut désigner le terme « rédaction » dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Si sa définition semble aujourd'hui évidente, à une époque où les différents statuts du journaliste (salaire d'une rédaction ou indépendant travaillant à la pige) sont définis par la loi, elle est bien différente dans une presse en mutation conséquente, et varie fortement selon le type de presse concerné. Une

consultation d'un dictionnaire contemporain, comme l'édition de 1874 du dictionnaire d'Émile Littré, nous indique qu'une rédaction est l'« ensemble des rédacteurs d'un journal »²⁷⁵. Un rédacteur est quant à lui « celui qui rédige »²⁷⁶. Si l'on prend cette définition, tous ceux qui rédigent pour le journal, donc tous les contributeurs, même les plus occasionnels, feraient partie de la rédaction. Une autre partie de la définition, moins générale, se révèle plus utile : la rédaction, c'est la « salle où s'assemblent les rédacteurs »²⁷⁷, et donc peut-être uniquement ceux qui se réunissent pour discuter et préparer les numéros du journal. Cela n'impliquerait donc pas ceux qui ont seulement publié un texte ou deux, ou encore les auteurs dont les textes sont empruntés à des sources extérieures, particulièrement la maison Hachette au début de l'existence du périodique.

Faute de documents, il est assez difficile de déterminer quelle était la composition de la rédaction. La seule chose dont nous pouvons nous assurer est que le rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants* de sa création jusqu'en 1865, année de sa mort, est Théodore-Henri Barrau, également rédacteur en chef du *Manuel général de l'éducation primaire* publié par Hachette. Son dernier texte publié dans le journal est ainsi un récit de la vie de Saint Charles Borromée publié dans le n°574, le 29 mars 1865. Son implication se mesure tout d'abord à l'ampleur de sa participation au journal : il livre au périodique, sous son nom réel ou son pseudonyme Louis d'Altemont, 176 textes, soit environ 8 % de tous les articles et récits parus entre 1857 et 1865. Il est alors le contributeur le plus régulier du journal. Si nous ne pouvons pas savoir quel rôle il remplit exactement dans le périodique, une idée nous en est donnée par une lettre de Barrau lui-même, envoyée à la comtesse de Ségur en 1863 et signée « Le rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants*, Barrau »²⁷⁸ [voir [Pièce justificative n°4](#)]. Il y demande à la romancière de censurer son roman *L'Auberge de l'Ange gardien*, en y ôtant toute référence au sentiment amoureux. L'utilisation du pronom « nous », se référant à *La Semaine des Enfants*, indique bien que Barrau ne parle pas en son nom propre, mais bien en tant que représentant du journal et de sa rédaction : d'ailleurs, il explique que les

275 Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française...*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, tome 4, p. 1531.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54066991>. Consulté le 07/09/2023.

276 *Ibid.*

277 *Ibid.*

278 Lettre de Théodore-Henri Barrau à Sophie Rostopchine [s. d., 1863], publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *Oeuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°50, p. LXXXVI-LXXXVII. Éditée par Claudine BEAUSSANT.

modifications demandées ne concernent pas la publication en volume, qui revient seulement à la maison Hachette. Il justifie cette censure par une demande des lecteurs (« Nous avons dû depuis quelque temps promettre à un certain nombre de nos souscripteurs... »²⁷⁹) et en mentionnant « plus d'une lettre »²⁸⁰ demandant une morale rigoureuse dans le journal. A travers ce document, on constate donc que Théodore-Henri Barrau, en tant que rédacteur en chef, se veut le garant de la morale du journal. S'il échoue à faire plier la comtesse de Ségur, nous verrons plus bas que nombre de textes sont ainsi censurés pour leur publication dans le journal, probablement de son fait. Il souhaite aussi, du moins c'est ce qu'il affirme, répondre aux attentes des lecteurs dont il consulte le courrier. Il occupe probablement également un rôle dans le choix des textes à publier dans le journal ou à demander aux collaborateurs, en accord avec Charles Lahure et la maison d'édition Hachette.

Identifier d'autres membres de la rédaction semble plus complexe. Une première approche est de déterminer quels sont les contributeurs les plus réguliers durant la période où Barrau est rédacteur en chef. La seconde personne contribuant le plus au journal est alors la comtesse de Ségur (5,3 % des textes publiés sur la période). Elle ne peut toutefois pas être considérée comme membre de la rédaction : elle n'écrit pas directement pour le journal et n'est publiée dans ses pages qu'en raison des accords entre les maisons Lahure et Hachette, sous forme soit de pré-publication, soit de post-publication. Claudine Beaussant, éditrice de la correspondance de la romancière, interprète toutefois une phrase assez mystérieuse d'une lettre de Sophie de Ségur à Émile Templier datée du 4 avril 1860 comme un signe de sa participation directe à la revue :

« Voici Monsieur, les deux manuscrits informes et inachevés que vous m'avez demandés hier ; je vous prie de vouloir bien me les renvoyer le plus tôt possible en me disant si vous les croyez propres à ce que nous voudrions en faire²⁸¹ ».

Elle estime que ces textes seraient des commandes de la maison Lahure, « de[s] manuscrits bâclés ou ratés, que Sophie ne signait pas de son vrai nom », qui « servaient à combler les

279 *Ibid*, p. LXXXVI.

280 *Ibid*.

281 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 4 avril 1860, publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°29, p. LXXXVI.

trous de l'hebdomadaire »²⁸², se fondant sur une lettre du 17 décembre 1866 de Gaston de Ségur, évêque et fils de la comtesse, à sa sœur Olga affirmant que la comtesse était payée dix francs par page écrite. Si comme nous le verrons, l'hypothèse ne semble pas absurde, la comtesse de Ségur écrivant en grande partie pour l'argent qu'elle en tirait, plusieurs éléments nous semblent l'infirmier. Dans l'article « *La Semaine des Enfants* » du « dictionnaire » présent à la fin du premier tome des *Œuvres* de la romancière édités chez Robert Laffont, Claudine Beaussant lui attribue « L'Enfant gâté », comédie signée du pseudonyme Madame de Beaunoir²⁸³, et « La Sœur du Petit Poucet », de Léon de Laujon²⁸⁴. Elle relève divers paronymes entre les personnages des romans de Ségur et ceux de ces récits (notamment la ressemblance entre les noms Émile de Fierval, Gaston de Florval, et de Fleurville). Il semble toutefois que cela soit seulement une coïncidence : en effet, *L'Enfant gâté* est en réalité une comédie qui précède la comtesse, publiée en 1784 sous le titre de *Fanfan et Colas* par Alexandre-Louis-Bertrand Robineau, dit de Beaunoir, abbé rapidement défroqué pour se tourner vers le théâtre et ayant une réputation d'auteur libertin. Il utilise déjà le pseudonyme « Madame de Beaunoir » de son vivant, quand il publie pour la première fois cette comédie en un seul acte chez Cailleau. Le choix de féminiser le nom « de Beaunoir » fait penser au lecteur que l'autrice est une dame de l'aristocratie, ce qui donne au récit un air de respectabilité et correspond aux standards de la littérature pour la jeunesse, où l'on trouve bon nombre de « Madame de » et « Comtesse de ». Si le texte a été quelque peu réécrit pour mieux correspondre aux exigences morales que se donne *La Semaine des Enfants* (Fanfan est renommé Émile, probablement pour empêcher de relier au titre original, l'abbé devient un précepteur, qui peut se permettre plus facilement des propos violents envers l'enfant turbulent...), aucun indice ne mène à penser que les quelques modifications aient été réalisées par la comtesse de Ségur. Quant à Léon de Laujon, c'est bien un pseudonyme, mais celui de Joseph-Louis Duponnois, né en 1821²⁸⁵. Un autre argument, encore plus décisif, portant à croire que la comtesse de Ségur n'avait pas de relations directes avec le journal est la manière

282 *Ibid* (note de bas de page de Claudine Beaussant).

283 Madame de BEAUNOIR (pseudonyme de Alexandre-Louis-Bertrand ROBINEAU), « L'enfant gâté », dans *La Semaine des Enfants*, n°5-9, 31 janvier-28 février 1857.

284 Léon de LAUJON (pseudonyme de Joseph-Louis DUPONNOIS), « La sœur du Petit Poucet », dans *La Semaine des Enfants*, n°14-16, 4-18 avril 1857.

285 Georges d'HEILLY (pseudonyme de Edmond-Antoine POINSOT), *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, Dentu, 1887, p. 240. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5600921q/f389.item>. Consulté le 21/04/2023.

dont elle en parle dans sa correspondance. Elle écrit, en réaction à la demande de censure de Barrau :

« Je vous envoie [*sic*] cher Monsieur, une lettre que j'ai reçu [*sic*] hier de Mr Barrau ; je n'ai pas à y répondre, ne connaissant pas l'honorable Mr Barrau, n'ayant aucune affaire à traiter avec lui et ne m'étant nullement engagée vis-à-vis de lui »²⁸⁶.

Si elle avait contribué au journal, la comtesse aurait probablement été en contact au moins quelques fois avec son rédacteur en chef, et le connaîtrait au moins de nom. Il nous paraît donc très probable que la comtesse n'ait jamais écrit directement pour le journal.

La deuxième contributrice la plus régulière, Zulma Carraud, fournit quant à elle 5 % des textes des premières années du journal. Il semblerait qu'elle ait écrit directement pour le périodique. Les divers récits brefs qu'elle y publie ne sont en effet repris que plus tardivement, et pas dans leur totalité, dans deux recueils : *Historiettes véritables pour les enfants de quatre à huit ans* (première édition datée de 1864) et *Les goûters de la grand'mère* (première édition de 1868). Les historiettes rédigées pour le périodique ne concernent qu'une courte période de la vie de Carraud, étant donné qu'elle publie son premier récit destiné au journal dans le tout premier numéro daté du 3 janvier 1857 et son dernier dans le n°196 du 29 septembre 1860. Pourtant, comme le souligne Maria Giulia Longhi, « *quasi la metà dell'opera della Carraud è costuita dalle storie scritte per questa rivista* »²⁸⁷, ce qui souligne son investissement important. Si l'on se limite à la période 1857-1859, ses récits constituent ainsi plus de 17 % des textes recensés. Elle peut donc être considérée comme une des membres de la rédaction, en tant que contributrice régulière de la revue avant 1860.

Nous pouvons également nommer quelques autres collaborateurs des premières années qui peuvent être considérés comme contributeurs réguliers, sans que nous ne puissions véritablement savoir quelle était leur implication réelle dans le journal (simple envoi de textes à distance, travail de réécriture d'autres textes, aide sur des aspects éditoriaux...). Les autres contributeurs les plus fréquents durant la période où Barrau dirige la rédaction sont ainsi A.

286 Lettre de Sophie Rostopchine à Emile Templier, 7 [ou 8] mars 1863, publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *op. cit.*, n°50, p. LXXXVI-LXXXVII.

287 « presque la moitié de l'œuvre de Carraud est constituée des histoires écrites pour cette revue ». Maria Giulia LONGHI, *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud, un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*, Fasano di Puglia (Italie), Schena Editore, 1984, p. 53.

Luchant, qui écrit 4,8 % des textes recensés, ainsi que Léon de Laujon et Élisabeth Frank, tous deux responsables de 3 % des textes de cette période. Nous n'avons presque pas identifié d'écrits de Luchant publiés pour la première fois hors du périodique, et estimons donc que tous ses textes étaient écrits pour le journal, et que leur fréquence implique qu'il était un rédacteur de *La Semaine des Enfants*. Si les historiettes de Frank sont publiées exclusivement avant 1861, Léon de Laujon propose des textes de manière plus irrégulière mais sur le plus long terme. Les auteurs suivants dans le classement de ceux qui ont apporté le plus de contributions au journal sont Antoine Galland, à travers des textes repris de ses *Mille et une nuits* publiées en 1704, Mayne-Reid, un auteur américain d'origine irlandaise repris dans le journal, et Morel de Vindé, magistrat et littérateur mort en 1842, dont est seulement reproduit un long poème moral publié à raison de quelques vers par numéro (compté comme autant de textes différents dans notre relevé). Ce sont tous des auteurs n'ayant rien à voir avec la revue, étant décédés ou étrangers. Le suivant, Bertall, que nous évoquerons plutôt, étant donné son profil, en sa qualité de dessinateur, participe très régulièrement au journal à la fois par ses histoires en estampes et par ses gravures, et peut donc être considéré membre de la rédaction. L'équipe de contributeurs directs et réguliers avant 1865 semble donc assez réduite et réunie autour de la figure de Théodore-Henri Barrau et, les premières années, de celle de Zulma Carraud.

2. Une part croissante de contributeurs anonymes ou irréguliers

Même si l'on repère une petite équipe régulière les premières années, la majorité des textes ne sont pas signés dans le journal, rendant difficile d'identifier leurs auteurs comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi, toujours sur la période 1857-1865, 710 des 2 173 textes recensés n'étaient signés que d'une lettre ou d'initiales non identifiables, soit 32,7 % environ. Il est toutefois possible que ces anonymes soient des membres de l'équipe régulière de *La Semaine des Enfants*. Il semblerait en effet que le journal ait utilisé certaines techniques pour donner l'illusion d'un plus grand nombre de rédacteurs. Par exemple, Théodore-Henri Barrau

publie dans le journal à la fois sous ses initiales « T. H. B. », voire « T. H. » et sous son pseudonyme « L. d'Altemont ». Il est probable qu'il ait écrit une partie des textes anonymes.

Un second élément venant nuancer l'importance de la rédaction du journal est la présence de très nombreux contributeurs irréguliers : avant 1865, nous avons recensé 233 auteurs uniques (en comptant chaque lettre et initiales distinctes séparément). L'immense majorité (91,8%) contribue à hauteur de moins de 20 textes, et environ 85,4% des auteurs recensés publie moins de 10 textes dans le journal. Notons toutefois que nos relevés n'étant plus exhaustifs à partir du 30 septembre 1863, nous avons bien moins pris en compte les années 1864 et 1865. Il est probable que cette foule de contributeurs occasionnels n'ait que rarement fréquenté le Bureau du Journal, situé dans les locaux de l'imprimerie Lahure. Ils ont essentiellement participé en apportant leurs récits et articles directement à cette adresse, comme l'indique la mention « Les manuscrits déposés ne sont pas rendus », qui apparaît pour la première fois dans le bandeau d'adresse du n°77, daté du 19 juin 1858. En outre, une grande partie de ces textes sont des emprunts, comme nous l'avons signalé, même s'il est assez difficile d'en déterminer la part exacte étant donné qu'ils ne sont en général pas indiqués.

Malgré ces éléments, une petite rédaction soudée autour de quelques noms est identifiable assez aisément par le lecteur régulier. Il semblerait toutefois que les choses changent assez rapidement. Les départs de la revue de Zulma Carraud en 1860 et d'Élisa Frank en 1861 sont une première étape pour le périodique vers la fin d'une idée de rédaction, les deux femmes ayant été responsables à elles deux durant les trois premières années du journal de 25 % des textes. Un autre moment essentiel est la fin de la contribution de Théodore-Henri Barrau, quelques mois avant sa mort. S'il semblerait assez logique que le périodique ait un nouveau rédacteur en chef pour prendre sa suite, nous n'avons pas réussi à l'identifier.

En effet, à partir de 1865, il devient de plus en plus difficile de repérer des auteurs réguliers au sein du périodique. L'anonymat y devient plus important : pour la période 1866-1876, où certes nous disposons de relevés beaucoup plus irréguliers et donc moins fiables,

53,9 % des textes sont simplement signés « X », auquel nous pouvons ajouter environ 3 % de textes signés d'autres lettres ou d'initiales non identifiables.

Si nous aurions aimé pouvoir comparer la part d'auteur ayant publié moins d'un certain nombre de textes dans le journal sur la période 1866-1876 avec la période 1857-1865, cela se révèle toutefois impossible à faire de manière pertinente, étant donné que nos données sont encore une fois bien plus exhaustives pour les premières années de vie du périodique. Nous pouvons toutefois déterminer que, sur notre échantillon, seulement 10 contributeurs écrivent plus d'1 % des textes du journal durant la période 1866-1876, contre 17 durant la période 1857-1865. Ces dix contributeurs sont presque tous différents de ceux présents dans les premières années du journal, ce qui montre un renouvellement complet de l'équipe rédactionnelle autour de 1865. La seule autrice présente dans les deux listes est la comtesse de Ségur, dont les feuilletons sont toujours pré-publiés dans *La Semaine des Enfants*.

Il convient désormais de présenter rapidement, sans entrer dans des détails biographiques, les contributeurs les plus prolifiques de cette période, afin de déterminer dans quelle mesure ils sont des rédacteurs réels ou simplement des auteurs dont les textes sont empruntés. Mme O. Delphin-Balleyguier, dont nous n'avons pas identifié le prénom, contribue de manière très régulière au journal par le biais d'un feuilleton de récits historiques, « Histoire de notre pays », publié presque chaque semaine de 1866 à 1868 dans *La Semaine des Enfants*. Elle peut apparaître comme une rédactrice importante de la période, d'autant plus qu'elle n'a apparemment jamais publié hors du périodique. L'homme de lettres Charles de Travanet contribue principalement à travers deux longs feuilletons en 1870, « Jacques l'honneur » et « Un feuillet de la Bible », qui semblent être des emprunts. *Un feuillet de la Bible* avait ainsi déjà été publié chez Rigaud en 1869. De Travanet ne semble donc pas être un rédacteur, contrairement à Louis Bailleul dont les quelques romans d'aventure (« Le fils du pirate », « Mocandah ou le jeune chef indien »), tous publiés dans le journal avant la guerre de 1870-1871, ne semblent pas avoir été publiés ailleurs, sauf *Mocandah* qui reparait à partir de 1875 chez Lefèvre. Adolphe Orain, folkloriste et conteur breton, est quant à lui un rédacteur assuré du journal : en 1870, une note de bas de page du journal indiquant que le texte publié est un extrait de son recueil *Le Nid* paru chez Hachette le désigne ainsi comme « notre

collaborateur »²⁸⁸. Il publie de nombreux récits brefs et articles d'histoire naturelle dans le journal à partir de 1867, et ce jusqu'à l'avant-dernier numéro du journal, paru le 23 septembre 1876. Parmi les romancières, Nelly Lieutier et Marie Vincent sont assez présentes dans les pages du périodiques et semblent des rédactrices fréquentes, d'autant plus dans le cas de Nelly Lieutier dont la participation au journal s'étend de 1869 à 1876.

A la lecture du journal, nous nous sommes cependant rendu compte que notre échantillon pour cette période, en général constitué de seulement trois mois par année, peut se révéler assez trompeur. Ainsi, une nécrologie de l'autrice non identifiée F. de Silva indique en 1869 :

« La rédaction de *La Semaine des Enfants* vient de faire une perte bien douloureuse dans la personne de Mme de Silva.

Nos jeunes lecteurs n'ont pas oublié : *Deux larmes de Grand'mère*, *Les Neveux de tante Rosine*, *Le Cousin de Paris*, *Recettes et Dépenses*, *Un projet d'Enfants*, *les Vacances de Jacques*, etc. »²⁸⁹.

N'ayant toutefois identifié que quelques textes de F. de Silva, en 1864, 1865 et 1866, notre typologie ne l'aurait pas nécessairement considérée comme une membre de la rédaction à part entière méritant une nécrologie²⁹⁰, estimant ses écrits trop irréguliers, alors même que le fait que Lahure ait publié son roman *Les Neveux de tante Rosine* laisse penser qu'elle était proche de la maison. Il convient donc de mettre en avant les limites de notre échantillon et de notre démarche, qui, faute d'informations et étant donné la masse de données à traiter, se concentre sur les principaux producteurs de contenu pour le journal et se fonde sur un corpus qui n'est pas complet.

En résumé, il est assez difficile de se faire une idée de la rédaction du journal après la mort de Théodore-Henri Barrau, une majorité des contributeurs étant anonymes. De nouveaux collaborateurs réguliers interviennent, mais il est difficile de déterminer leur rôle exact dans le journal faute de documents. Aucun ne se détache comme rédacteur en chef. Il apparaît

288 Adolphe ORAIN, « Le réveil de la nature: la demeure des oiseaux », dans *La Semaine des Enfants*, n°1125, 9 juillet 1870, p. 229-231.

289 ANONYME, « Annonce », *La Semaine des Enfants*, n°990, 24 mars 1869, p. 398-399.

290 C'est d'ailleurs la seule nécrologie d'un auteur ou d'une autrice que nous avons relevé dans notre corpus.

toutefois clair que la date de 1865 représente un net tournant pour le journal, qui doit recourir à de nouvelles plumes. Il est probable que la fin de la société Charles Lahure et Cie, qui permettait de facilement réutiliser des textes comme ceux de Mayne-Reid, ait eu une influence sur le profil des auteurs du journal. Elle a sûrement obligé la maison Lahure à chercher de nouveaux contributeurs, qui restent parfois anonymes pour des raisons que nous tenterons d'examiner plus bas.

C. Une répartition sexuée des rubriques ?

1. La difficile situation de « femme auteur »

Avant de développer en détail la part donnée aux autrices dans *La Semaine des Enfants* et d'étudier de plus près certaines d'entre elles, il nous a semblé pertinent de revenir sur la situation des femmes qui écrivent au XIX^e siècle. Leur position est en effet toute particulière : raillées par nombre de leurs contemporains, dépendantes juridiquement de leur père ou mari, tenues par la société et leur famille à la discrétion, elles n'étaient guère incitées à se lancer en littérature. Pourtant, le XIX^e siècle est une période où le nombre de femmes qui écrivent augmente fortement. Pour reprendre les mots de Martine Reid :

« Pour la première fois, de manière aussi manifeste, de nombreuses femmes, romancières et dramaturges, poétesses et essayistes, journalistes et éducatrices, sont présentes dans le champ littéraire et plus largement dans le domaine éditorial, comme elles le sont dans la presse. Elles publient, connaissent une notoriété relative ou importante, gagnent de l'argent et font carrière »²⁹¹.

L'*Histoire des auteurs* d'Isabelle Diu et Elisabeth Parinet indique ainsi que « des diverses études rétrospectives récentes, on peut retenir que le nombre de femmes ayant publié un livre ou participé à un ouvrage collectif entre 1830 et 1834 serait d'une centaine, qu'il aurait

291 Martine REID, « Cinquième partie. Le dix-neuvième siècle 1793-1914 », dans *Femmes et littératures, une histoire culturelle. II, XIX^e- XXI^e siècle, francophonie*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, 2020, p. 17.

doublé, pour une période équivalente, sous le Second Empire, et qu'entre 1886 et 1890 il s'établirait autour de 600 »²⁹².

La manière même de nommer les femmes qui publient des ouvrages montre une certaine impossibilité à poser un nom sur un phénomène qui apparaît comme contradictoire. On ne parle plus d'« autrice » : si le terme est fréquemment utilisé durant la Renaissance, il se raréfie ensuite, notamment en raison de l'opposition à la féminisation des noms de l'Académie française, pour disparaître peu à peu au XVIII^e siècle, d'après les travaux d'Aurore Evain²⁹³. L'Académie, en effet, conseille un autre terme : la sixième (1835) et la septième (1878) éditions de son dictionnaire indiquent ainsi dans l'article « Auteur », après avoir précisé que le mot pouvait être utilisé comme un adjectif : « On dit adjectivement, dans ce sens, *Une femme auteur* »²⁹⁴. Comme le fait remarquer Christine Planté, cette formulation les renvoie avant tout à leur sexe, « auteur » n'étant pas dans la locution le terme principal mais un simple qualificatif²⁹⁵. En outre, le fait qu'on doive dire « femme auteur » mais pas « homme auteur », montre bien que le fait qu'une femme écrive est moins perçu comme une évidence. Pierre-Joseph Proudhon, célèbre philosophe et théoricien de l'anarchisme, va jusqu'à affirmer en 1858 que « la femme-auteur n'existe pas ; c'est une contradiction »²⁹⁶. Notons que le Littré, quant à lui, indique, en plus de la locution « femme auteur », que le terme « auteur » seul peut être utilisé pour désigner une femme, donnant pour exemple « cette demoiselle est un spirituel auteur »²⁹⁷.

A côté de ces termes qui aspirent à une certaine neutralité, un autre mot, très péjoratif, est fréquemment utilisé à partir de l'Empire pour désigner les femmes qui écrivent : « bas-

292 Isabelle DIU et Elisabeth PARINET, *Histoire des auteurs*, Paris, Perrin, 2013, p. 247.

293 Aurore EVAÏN, « Histoire d'« autrice » de l'époque latine à nos jours », dans *Séméion. Travaux de sémiologie*, numéro spécial *Femmes et langues*, dir. Anne-Marie Houdebine, n°6, 2008, p. 53-62. Consulté dans sa réédition numérique par la SIEFAR, 2009. URL : <http://siefar.org/wp-content/uploads/2009/01/Histoire-d-autrice-Aevain.pdf>. Consulté le 11/09/2023.

294 ACADEMIE FRANÇAISE, « Auteur », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e et 7^e éditions, 1835 et 1878. URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A6A2222> et <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A7A2254>.

295 Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015 [1989]. URL : <https://books.openedition.org/pul/22527>.

296 Pierre-Joseph PROUDHON, *Œuvres complètes*, tome 4, p. 132. Cité dans Florence CHÉRIGNY, « La femme auteur au XIX^e siècle », dans *Revue Droit & Littérature*, n°5, 2021, p. 211. URL : <https://www.cairn.info/revue-droit-et-litterature-2021-1-page-211.htm>. Consulté le 11/09/2023.

297 Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française...*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, tome 1, p. 249. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54066991>. Consulté le 07/09/2023.

bleu », repris du terme anglais « *blue-stocking* » désignant ceux et celles qui fréquentaient au XVIII^e siècle le salon littéraire de la femme de lettres anglaise Elizabeth Montague²⁹⁸. Il est utilisé pour parler de toute « femme savante se piquant de culture et rêvant de faire de la littérature, et, par extension les femmes-auteurs elles-mêmes »²⁹⁹. Il devient vite un type, qui nourrit les caricatures de Daumier et les articles de journaux moqueurs envers des autrices comme George Sand ou Louise Colet. On nie la capacité des femmes à bien écrire, pour plutôt railler leur apparence physique ou leurs mœurs. Un des points culminants de cette haine envers les bas-bleus, légèrement postérieur à *La Semaine des Enfants*, est le tome V de l'ouvrage de Jules Barbey d'Aurevilly *Les Œuvres et les Hommes*, paru en 1878, où l'écrivain fait preuve d'une extrême violence envers nombre d'autrices de son siècle. Il considère notamment que les bas-bleus renoncent à leur féminité en se mettant à écrire :

« Ce n'est ni une inconséquence ni même une diversion, comme on pourrait le croire, que d'introduire dans un livre de critique intitulé : *Les Oeuvres et les Hommes au XIX^e siècle*, la série des femmes qui écrivent, car les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes, - du moins de prétention, - et manqués ! Ce sont des Bas-Bleus. *Bas-bleu* est masculin. Les Bas-Bleus ont, plus ou moins, donné la démission de leur sexe »³⁰⁰.

Pourquoi une telle opposition au fait que les femmes écrivent, un tel mépris pour leurs œuvres ? Cela est dû à des attentes envers les femmes incompatibles avec le statut par nécessité public de l'écrivain. Adeline Daumard montre que la femme bourgeoise est incitée au XIX^e à la réserve : elle doit rester dans la sphère qui lui est assignée, celle du foyer familial, et s'acquitter de ses devoirs envers son mari et ses enfants³⁰¹. Le domaine public, celui de la politique, des affaires et des arts, est réservé aux hommes. On craint qu'elle n'oublie ces missions en entrant dans la sphère publique, ou encore qu'elle ne déshonore le nom de sa famille, et par là son mari ou père : c'est pour cela que Barbey d'Aurevilly considère que les « bas-bleus » ne sont plus vraiment des femmes. « Les femmes auteurs sont avant tout des *auteurs de désordres* »³⁰² selon Christine Planté : elles sont accusées de briser la répartition

298 M. REID, « Cinquième partie.... », dans *Femmes et littérature...*

299 *Ibid*, p. 23.

300 Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Les Oeuvres et les Hommes. V. Les Bas-bleus*, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1878], p. XI. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8734>. Consulté le 11/09/2023.

301 Adeline DAUMARD, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996.

302 C. PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac...*, chapitre 2, paragraphe 1.

des rôles sexuée dans la société très patriarcale du XIX^e siècle, et ce même lorsque leurs écrits n'ont en eux-mêmes aucun contenu subversif ou revendicatif.

Une autre différence entre hommes et femmes qui écrivent est leur statut juridique. Le Code Civil édicté en 1804 rend les femmes dépendantes légalement d'un homme, leur mari, frère ou père. Elles ne peuvent pas signer de contrats avec des éditeurs, publier d'ouvrages ou bien toucher des paiements sans leur accord. Leur nom même n'est pas le leur, mais celui de leur mari. Ainsi, elles signent usuellement leurs ouvrages « du nom du mari, précédé de la civilité, ainsi que du titre de noblesse quand il s'en trouve un »³⁰³, usage respecté par *La Semaine des Enfants*, où l'on rencontre régulièrement des « Madame », mais jamais des « Monsieur ». Malgré cette dépendance envers les hommes de leur famille, les autrices bénéficient d'un droit moral sur l'intégrité de leurs œuvres et du droit de propriété littéraire, limités cependant comme chez leurs confrères masculins par les volontés de leur éditeur qui peut souvent manipuler les textes à sa guise, comme nous le verrons plus bas. Cette ambivalence dans le statut juridique de l'autrice, qui est à la fois « auteur » et femme selon la loi, a bien été mise en avant par Florence Chérigny dans son article « La femme auteur au XIX^e siècle »³⁰⁴.

Alors, comment expliquer, étant donné un climat aussi défavorable à leur entrée en littérature, qu'autant de femmes se mettent à publier au XIX^e siècle ? Cela est dû au fait que les autrices étaient acceptées dans certaines conditions seulement, quand elles entraient dans des catégories qui justifiaient leur intrusion dans la sphère publique. Celles-ci leur servaient d'« alibis » contre l'idée qu'elles écriraient uniquement pour écrire et se prendraient pour des artistes. Les autrices prétendent ainsi souvent viser un autre but que la littérature, et remplir par l'écrit certaines de leurs missions de femmes. Christine Planté identifie ainsi trois situations où l'on accepte plus facilement qu'une femme écrive. Ce sont des cas, où selon elles, les hommes pensent que « puisqu'il existe des femmes en nombre grandissant qui de toute façon écrivent, veulent publier et en ont besoin pour vivre, autant canaliser leur énergie vers des buts utiles ou du moins inoffensifs, et vers des activités où elles se montreront efficaces, peut-être plus parfois que des hommes, sans déroger aux qualités premières de la

303 M. REID, « Cinquième partie... », dans *Femmes et littérature...*, p. 27.

304 Florence CHÉRIGNY, « La femme auteur au XIX^e siècle », dans *Revue Droit & Littérature*, n°5, 2021, p. 211-218. URL : <https://www.cairn.info/revue-droit-et-litterature-2021-1-page-211.htm>. Consulté le 11/09/2023.

féminité – vocation à l'humilité, au dévouement et à l'éducation »³⁰⁵. La première, l'écriture pour exprimer ses sentiments, réservée à un cadre privé, nous intéresse peu. La deuxième, l'écriture didactique, entre tout à fait dans le champ des écrits publiés dans *La Semaine des Enfants*. Ce sont des récits adressés aux enfants, à vertu instructive ou éducative, ce qui correspond à la mission traditionnellement attribuée aux femmes de s'occuper des enfants. Ce sont également selon Planté des ouvrages au style souvent assez peu original, très standardisés et fréquemment commandés par des éditeurs, et donc peu susceptibles de laisser penser que leur autrice serait un bas-bleu ayant des ambitions littéraires³⁰⁶. Ce motif est jugé suffisamment légitime pour que des femmes de la noblesse comme la comtesse de Ségur puissent publier sans craindre de se faire traiter de bas-bleu. Le troisième but mis en avant par les autrices pour justifier leur production littéraire est le fait qu'elles aient besoin d'argent pour se nourrir elles et leur famille : la nécessité excuse alors le fait qu'elles s'aventurent en littérature.

Si une augmentation importante du nombre d'autrices se produit précisément au XIX^e siècle, c'est en raison du changement profond qui se produit dans le monde de l'édition à cette époque, tournant que nous avons déjà présenté plus haut. De plus en plus de gens écrivent et publient, notamment dans des journaux, et en font leur métier. Le livre devient un objet commercial autant, voire plus, qu'artistique. Cela entraîne une dévalorisation de l'activité littéraire, notamment dans les littératures qualifiées d'« industrielles » comme le roman-feuilleton ou les écrits à destination des plus jeunes. C'est selon Planté « la perte même de prestige de l'activité littéraire et sa banalisation [qui] en facilitent l'entrée aux femmes »³⁰⁷ : comme le milieu est moins valorisé, il devient plus accessible aux femmes, mais seulement, comme nous le détaillerons, dans certains genres qui justement apportent peu de reconnaissance sociale.

305 C. PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac*, chapitre 6, paragraphe 13.

306 *Ibid.*

307 *Ibid.*, chapitre 6, paragraphe 20.

2. La fiction à destination de la jeunesse, un genre féminin ?

Les femmes représentent une part non négligeable, quoique minoritaire, des auteurs de *La Semaine des Enfants*. Sur 312 auteurs uniques recensés, nous avons ainsi compté 48 femmes (15,4%), 182 hommes (58,3%) et 82 signatures trop elliptiques pour permettre de leur attribuer un sexe (26,3%). Toutefois, il semblerait que les autrices livrent chacune plus de textes au journal que les hommes : ainsi, les contributrices ont en moyenne livré 13,4 textes chacune au journal, contre 6,3 pour les hommes et 7,3 pour les individus au sexe non identifié. Si la moyenne est tirée vers le haut par des autrices particulièrement présentes, comme la comtesse de Ségur qui livre 133 textes à la revue, ou Zulma Carraud qui en publie 109, l'écart est assez notable pour être considéré, d'autant plus que Théodore-Henri Barrau tire également la moyenne masculine vers le haut, contribuant à hauteur de 176 textes, en additionnant ceux signés de ses initiales et ceux signés de son pseudonyme.

Une des explications de cet écart peut être le fait que les femmes contribuent surtout à la rubrique « Contes, historiettes, drames », celle des textes de fiction, qui est la plus présente et la plus importante dans le journal. Elle tend à gonfler les chiffres des auteurs, étant donné que nous comptons chaque épisode de feuilleton comme un texte à part entière. Pour cette rubrique, on compte parmi les auteurs 42 femmes, 92 hommes et 184 personnes dont le sexe est inconnu. On constate avant tout que la grande majorité de l'ensemble des contributrices (87,5%) a publié au moins un texte dans cette rubrique. Pour comparaison, seulement 50,5 % des contributeurs ont publié des « Contes, historiettes, drames ». Cela montre donc que les femmes ont plus tendance que les hommes à se tourner vers cette rubrique. En outre, sur l'ensemble des 1 552 textes de cette rubrique recensés dans notre corpus, 525 sont écrits par des femmes (33,8%), 563 par des hommes (36,3%) et 460 par des personnes dont nous n'avons pas pu identifier le sexe (29,6%), soit une répartition à peu près équitable, alors que les hommes contribuant à cette rubrique soit environ deux fois plus nombreux que les femmes. A nouveau, les femmes semblent donc contribuer beaucoup plus que les hommes à cette rubrique, relativement à leur petit nombre. Il faut toutefois rappeler que certains cas extrêmes déjà énoncés (Ségur, Carraud, Barrau) peuvent là encore modifier les statistiques.

Nous devons également signaler qu'il nous manque beaucoup d'informations en raison des problèmes d'identification évoquées plus tôt. De plus, notre corpus est beaucoup plus représentatif des premières années du journal.

Cette forte participation des femmes à la rubrique des fictions semble tout à fait correspondre aux remarques faites par Christine Planté dans *La petite sœur de Balzac*. Le roman est ainsi considéré, de manière générale, comme un genre plus propre aux femmes, car centré sur le domaine du privé et des sentiments, et vu comme destiné aux femmes pour cette même raison³⁰⁸. Les autrices forment surtout une part importante des auteurs de littérature de fiction destinée à éduquer la jeunesse, c'est-à-dire très précisément le contenu des pages de cette rubrique, pour les raisons évoquées plus haut. En outre, le fait que ce soit un genre considéré comme mineur et peu valorisant fait qu'il est considéré comme plus adapté aux femmes qu'aux hommes. Dès leurs origines, les récits moraux pour enfants ont d'ailleurs été marqués par des figures féminines, que ce soit Jeanne-Marie Leprince de Beaumont avec ses contes et sa publication périodique ou *Félicité de Genlis* et ses nombreuses pièces et berquinades destinées aux plus jeunes. Notons également que, même si ce n'est pas compris dans nos statistiques, un certain nombre de femmes sont également traductrices de littérature pour la jeunesse³⁰⁹. Nous en recensons quelques exemples dans *La Semaine des Enfants*. On peut par exemple citer Marie Vincent, qui adapte en français le conte anglais « La croûte de pain »³¹⁰ et est également autrice pour le journal. Cependant, la majorité des noms de traducteurs n'étant pas indiqués, il est difficile de vraiment savoir la part des femmes dans ce domaine.

Toutefois, il faut noter que tous les genres de fictions pour enfants ne semblent pas adaptés aux femmes. Si l'on délaisse quelque temps *La Semaine des Enfants* pour examiner les noms des contributeurs du *Magasin d'éducation et de récréation* durant sa première année d'existence, on se rend compte que les contributeurs sont bien moins nombreux (ce qui est dû à l'abondance de très longs feuilletons dus notamment à Verne), mais également que presque aucune femme n'écrit de fiction pour le journal. On relève quelques noms féminins : Madame

308 *Ibid.*

309 M. REID, « Cinquième partie... », dans *Femmes et littérature...*

310 Marie VINCENT (imité de l'anglais par), « La croûte de pain, conte de fée », *La Semaine des Enfants*, n°573, 25 mars 1865, p. 401-403.

Swetchine et Louise Buchner, dont quelques maximes sont publiées dans un article, Marie Marjolaine pour deux fables, et Madame de Maintenon à qui est empruntée une « Conversation entre des demoiselles de Saint-Cyr sur la raison » : aucune ne signe alors un récit fictif en prose. Le seul cas de femme autrice de fiction en prose dans ce recueil annuel est celui de Marceline Desbordes-Valmore, qui publie cette année-là deux contes dans le journal. Les index en fin de volume des autres années ne semblent pas mentionner d'autres autrices. L'équipe de rédaction du *Magasin* apparaît alors comme exclusivement masculine. Les récits qui la font connaître, entremêlant habilement science et aventure, semblent l'apanage des hommes, d'autant plus qu'ils s'adressent à un public qui semble plus âgé et plus masculin que celui des contes de fées et historiettes moralisantes. Néanmoins, il faut dire que la contribution immense de Verne, Hetzel (sous le pseudonyme de P.-J. Stahl) et Macé au journal brouille quelque peu les pistes. On relève que de la même manière, dans les pages de *La Semaine des Enfants*, les romans d'aventure et de voyage sont écrits par des hommes, le romancier américain Mayne-Reid et l'homme de lettres Louis Bailleul en tête. Les femmes semblent quant à elles plutôt publier des récits brefs et romans moraux, bien plus nombreux dans *La Semaine des Enfants*. Ceux-ci mettent en avant des personnages vertueux ou des protagonistes pleins de défauts qui évolueront au fil du récit et retracent des péripéties assez souvent confinées à la sphère domestique. Les autrices participent également avec des textes empreints de merveilleux et appartenant au genre du conte de fées. Cela correspond à une répartition déjà évoquée de la société qui considère en règle générale les hommes seuls aptes à voyager et vivre des aventures périlleuses, tandis que les femmes sont assignées au foyer et à l'éducation morale. Cette bipartition est également signalée par Diu et Parinet :

« Aux femmes la production d'albums pour les petits, les récits pour jeunes enfants et surtout les romans mièvres pour fillettes et adolescentes. Aux hommes une littérature pour préadolescents : vulgarisation scientifique, récits d'explorations et d'aventure »³¹¹.

Ainsi, les femmes sont surtout présentes dans la rubrique « Contes, historiettes, drames » : malgré leur petit nombre, elles y contribuent presque à part égale avec les hommes, notamment grâce aux feuilletons qui s'étendent sur plusieurs numéros, comme ceux de la comtesse de Ségur. On note également une répartition sexuée au sein même de la rubrique :

311 I. DIU et E. PARINET, *Histoire des auteurs, ...*, p. 258.

les romans d'aventure et de voyage apparaissent comme réservés aux hommes, tandis que les femmes se spécialisent plutôt dans les contes de fées, les berquinades et les romans à visée éducative.

3. L'histoire et la science, chasses gardées des hommes ?

Les femmes semblent toutefois avoir une place moindre dans les autres rubriques. Pour commencer, dans notre corpus, pour la rubrique « Récits historiques », nous avons identifié 76 signatures différentes dans cette rubrique dont 9 femmes (soit 18,8 % du total des contributrices), 37 hommes (soit 20,3 % du total des contributeurs) et 31 personnes dont nous n'avons pas déterminé le sexe. La répartition sexuée dans cette rubrique semble donc la même que dans la revue de manière générale : si les femmes sont moins autrices de récits historiques, c'est en proportion de leur plus faible présence dans le journal dans son entièreté. Cependant, il faut signaler qu'elles semblent, quand elles participent, plus écrire que les hommes : la moyenne de textes publiés par chacune des autrices ayant participé à cette rubrique est de 8,7, contre 5,1 pour les hommes. Le très petit nombre d'autrices face au nombre de contributeurs masculins ne permet toutefois pas de tirer grande information de ces moyennes. Il apparaît alors pertinent de réaliser le classement des auteurs les plus présents dans la rubrique, et nous concentrer sur les auteurs les plus prolifiques. Les données pour les hommes sont gonflées artificiellement par la prolificité de Théodore-Henri Barrau, qui à lui seul propose 15,9 % des récits historiques publiés dans le journal. Parmi les femmes qui contribuent beaucoup aux récits historiques, on peut nommer Mme O. Delphin-Balleyguier et sa longue série « Histoire de notre pays » (5,3 % de notre corpus) ou encore Élisabeth Frank qui rédige 3,1 % des récits historiques du journal. Les autres auteurs et autrices participant à la rubrique collaborent de manière très occasionnelle (moins d'1 % de notre corpus) ou sont de simples emprunts (par exemple, une copie d'une lettre de Mme de Sévigné³¹²). Cependant, il nous semble pertinent de signaler que la grande majorité des récits historiques (62,9 %) est

312 Marie de SÉVIGNÉ, « Mort de Turenne », dans *La Semaine des Enfants*, n°65, 27 mars 1858, p. 97-98.

signée d'une manière qui ne permet pas d'identifier le sexe de leur auteur, ce qui rend assez difficile d'établir des statistiques précises sur le sujet.

Le fait qu'il semble y avoir une place égale des contributeurs hommes et femmes dans la rubrique, en proportion du nombre total de femmes participant au journal, peut sembler assez surprenant. En effet, l'histoire apparaît au XIX^e siècle comme un genre réservé aux hommes : Christine Planté le qualifie de « territoire masculin et interdit par excellence »³¹³. C'est en effet un domaine public, profondément lié à la politique, et donc refusé aux femmes. Toutefois, les femmes écrivant pour *La Semaine des Enfants* ne se veulent pas historiennes : elles ne proposent pas de nouveauté historiographique ou d'analyse, mais font simplement de la narration historique. Comme nous le verrons plus bas, elles écrivent ici dans un but d'instruction et de moralisation de la jeunesse, qui correspond aux missions traditionnellement attribuées aux femmes. Cela explique qu'on accepte qu'elles publient des récits de vulgarisation historique dans les pages du périodique, et que la répartition sexuée soit moins nette dans le domaine. Un des succès de vente du XIX^e siècle en matière de livres d'histoire, le manuel synthétique intitulé *Histoire de France* de Laure Boen de Saint-Ouen, publié en 1827, est d'ailleurs l'œuvre d'une femme³¹⁴. C'est toutefois un cas rare, et qui s'explique justement par la nature didactique de l'ouvrage : Christian Amalvi compte parmi les auteurs de livres d'histoire entre 1660 et 1960 seulement « 98 femmes, soit un peu moins de 7 % de l'ensemble des ouvrages »³¹⁵.

En ce qui concerne les « récits géographiques », c'est-à-dire les variétés présentant des villes, régions et monuments français ou étrangers, parfois les mœurs, le quotidien et le costume d'autres peuples, aucun dans notre corpus n'est signé par une femme. Il faut dire cependant que beaucoup sont anonymes, ce qui ne permet pas nécessairement de tirer des conclusions satisfaisantes. On peut supposer que la description de lieux est plutôt l'apanage des hommes. Si l'on peut émettre l'hypothèse que c'est parce que les hommes voyagent plus facilement que les femmes, l'argument ne s'applique pas aux descriptions de villes

313 C. PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac...*, chapitre 7, paragraphe 39.

314 Jean-Charles GESLOT, *Histoire d'un livre: l'Histoire de France de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

315 Christian AMALVI, *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001. Cité par I. DIU et E. PARINET, *Histoire des auteurs...*, p. 256.

lointaines : il semble par exemple peu probable que Théodore-Henri Barrau ait réellement visité Calcutta³¹⁶. Les autrices auraient tout aussi bien pu écrire ces descriptions en se basant, comme leurs comparses masculins probablement, sur des récits de voyage ou articles de journaux. Il est alors probable que la répartition entre sphère domestique et sphère publique de la société joue là aussi son rôle, rendant difficile aux femmes d'écrire sur des réalités qu'on considère comme ne devant pas être connues d'elles, ce qui rejoint la raison déjà évoquée plus haut de la faible présence des femmes dans les auteurs de récits de voyage et d'aventure. Si l'on trouve quelques exemples de femmes écrivant sur des réalités étrangères, voire exotiques, c'est uniquement sous la forme du conte : on peut citer l'exemple du « conte chinois » de Zulma Carraud « L'enfant charitable »³¹⁷, qui s'inspire probablement de l'expérience de son ami le peintre Louis Borget. Celui-ci a en effet voyagé dans divers pays d'Asie et illustré le récit de voyage *La Chine et les Chinois*, dont le texte est rédigé par Honoré de Balzac, autre ami de Carraud, à partir du témoignage de l'artiste³¹⁸.

Un autre domaine pouvant apparaître comme plutôt associé aux hommes est celui des sciences. En effet, eux seuls ont accès à une formation complète en physique, chimie ou sciences industrielles. Ainsi, les textes faisant appel à des notions de ces disciplines sont écrits par des hommes : Charles Aubin présente « mille et un métiers », dont certains évoquent des processus chimiques (les métiers d'étameur et chaudronnier par exemple³¹⁹) ou des innovations techniques (« Lanterne magique et fantasmagorie »³²⁰), tandis que le professeur de physique Benjamin Boutet de Monvel propose d'expliquer aux enfants la fabrication du verre³²¹ ou de la porcelaine³²². Toutefois, la majorité des textes à teneur scientifique, publiés dans la rubrique des « Variétés », concernent l'histoire naturelle, plus précisément la zoologie

316 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Calcutta », dans *La Semaine des Enfants*, n°379, 13 mai 1863, p. 105-106.

317 Zulma CARRAUD, « L'enfant charitable : conte chinois », dans *La Semaine des Enfants*, n°89-90, 11 septembre 1858.

318 Hypothèse émise par un auteur anonyme sur le site de la Société des Amis de Zulma Carraud à l'URL suivante : <http://www.zulma.carraud.fr/zulma-carraud-la-maison-de-nohan-257.html>. Consulté le 13/09/2023.

319 Charles AUBIN (auteur non identifié), « Les mille et un métiers : Etameurs - Chaudronnier », dans *La Semaine des Enfants*, n°12, 21 mars 1857, p. 95-96.

320 Charles AUBIN (auteur non identifié), « Les mille et un métiers : Lanterne magique et fantasmagorie », dans *La Semaine des Enfants*, n°108, 22 janvier 1859, p. 32.

321 Benjamin BOUTET DE MONVEL, « Le verre », dans *La Semaine des Enfants*, n°38, 19 septembre 1857, p. 303-304.

322 Benjamin BOUTET DE MONVEL, « La porcelaine », dans *La Semaine des Enfants*, n°49, 5 décembre 1857, p. 391.

et, dans une moindre mesure, la botanique. Or, ces domaines sont une des rares sciences ouvertes aux femmes, comme le souligne Christophe Garrabet dans sa thèse sur les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle³²³. Il explique que c'est en raison du caractère concret de la discipline, fondée sur l'observation et sur un rapport direct à la nature. Elle est jugée pour cela plus adaptée aux femmes que des sciences plus abstraites. En outre, le fait que c'est une discipline peu scolaire et associée à la récréation (balades, lectures, fabrication d'herbiers) la rend selon lui accessible aussi bien aux femmes de milieu aisé qu'aux jeunes enfants bourgeois en vacances à la campagne. C'est ainsi que, si de nombreux textes de zoologie écrits par des auteurs masculins et repris d'autres sources sont régulièrement publiés dans *La Semaine des Enfants*³²⁴, on y trouve aussi de nombreux articles sur les animaux écrits par Henriette Loreau, également traductrice de l'anglais au français pour le journal. Zulma Carraud, qui publiera plus tard chez Hachette un recueil mêlant fiction et vulgarisation scientifique, propose également, quoique plus rarement, quelques textes traitant d'histoire naturelle. Nous avons recensé deux articles de variétés³²⁵ et une poignée de récits comprenant des éléments de vulgarisation zoologique, dont notamment « La fourmi » que nous étudierons en détail plus loin³²⁶. Si de nombreux autres récits de Carraud comprennent des animaux, la grande majorité d'entre eux servent toutefois uniquement de métaphore pour l'éducation morale du jeune lecteur, et ne peuvent donc pas être considérées comme des textes ayant un contenu d'ordre scientifique.

En résumé, si les femmes ont un rôle important dans *La Semaine des Enfants*, celui-ci est limité à certains sujets. Elles occupent une place importante dans la rubrique dédiée aux fictions, quoiqu'elles n'écrivent pas de récits d'aventure ou de voyage, sont présentes de

323 Christophe GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Gisèle Seginger, Université Gustave Eiffel, 2022. URL : <https://theses.hal.science/tel-03686679>. Consulté le 13/09/2023.

324 Généralement les articles pour le *Journal pour tous* de Joseph Le Peautre et des extraits de l'ouvrage d'Alphonse Esquiros *La Vie des animaux : histoire naturelle, biographique et anecdotique des animaux*, publié chez Hachette en six tomes en 1859 et 1860, sous le pseudonyme de Dr Franklin Jonathan (d'après les recherches menées par Anthony ZIELONKA dans *Alphonse Esquiros, 1812-1876. A Study of his Works*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985).

325 Zulma CARRAUD, « Les fleurs aquatiques », dans *La Semaine des Enfants*, n°43, 24 octobre 1857, p. 342-344. : « Les forficules », dans *La Semaine des Enfants*, n°153, 16 juillet 1859, p. 227.

326 Zulma CARRAUD, « La fourmi », dans *La Semaine des Enfants*, n°70, 1^{er} mai 1858, p. 141-143.

manière semblable aux hommes dans la rubrique « Récits historiques », mais apparaissent absentes des autres domaines évoqués par le journal, en dehors de l'histoire naturelle. On constate ainsi une certaine répartition sexuée des genres littéraires et des disciplines au sein du journal. Celle-ci semble partagée par *Le Journal de la jeunesse* d'Hachette (1873-1914), où 28,8 % des auteurs de feuilletons sont des femmes, alors que celles-ci ne représentent que 12,1 % des signatures des articles (alors même que certains de ces articles sont des contes et historiettes, genres souvent plébiscités par les autrices pour la jeunesse), d'après Dominique Guislain³²⁷. Cela confirme que *La Semaine des Enfants* n'est pas un cas unique, et qu'une telle distribution des rôles et des genres entre hommes et femmes semble assez attendue.

³²⁷ Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979.

Chapitre II : Contributeurs et contributrices réguliers du périodique

A. La comtesse de Ségur, figure phare d'un journal qui lui est presque inconnu

Avant de nous étendre plus en détail sur des auteurs qui sont vraiment rédacteurs de *La Semaine des Enfants*, Théodore-Henri Barrau et Zulma Carraud, et d'étudier de manière plus générale les profils socio-professionnels les plus communs des contributeurs au journal, il nous a paru nécessaire de nous attarder sur la seule autrice régulièrement publiée dans le journal à être encore connue de nos jours : la comtesse de Ségur. Si celle-ci, comme nous l'avons démontré plus haut, ne participe pas directement au périodique, elle en est probablement la représentante la plus connue. Nous avons alors jugé nécessaire de la présenter en rappelant rapidement des éléments déjà connus de sa vie et sa carrière, puis en présentant les relations que pouvait avoir la romancière avec *La Semaine des Enfants*, et la maison Lahure de manière plus générale.

1. Une grand-mère devenue autrice à succès

Sophie Rostopchine naît à Saint-Petersbourg le 19 septembre 1799 dans une famille de haut rang, son père étant comte et gouverneur général de la ville de Moscou. Elle reçoit une éducation poussée, apprenant notamment dès l'enfance le français, et est élevée dans la religion catholique par sa mère convertie. Elle subit de la part de cette dernière de nombreuses violences, ce qui l'amène plus tard à dénoncer dans certains de ses romans les maltraitances envers les enfants. Elle fuit la Russie avec sa famille en 1812, suite à l'incendie et la prise de la ville par Napoléon I^{er}. Installée à Paris en 1817, elle y rencontre le comte Eugène de Ségur,

qu'elle épouse le 14 juillet 1819. Le couple a huit enfants, nés entre 1820 et 1835. Il semble pourtant que leur mariage, dans un premier temps heureux, se soit vite assombri, notamment en raison des infidélités nombreuses d'Eugène de Ségur, qu'évoque sa cousine germaine Célestine d'Armaillé dans ses mémoires³²⁸. Une autre des raisons de leur discorde était des problèmes d'argent : Sophie Heywood met notamment en avant la perte de l'important douaire apporté au mariage par Sophie de Ségur à la suite de la banqueroute de la banque de Moscou. Cela force la famille Rostopchine à dépenser énormément pour compenser cette perte financière et cause une certaine réticence d'Eugène de Ségur à accorder de l'argent à sa femme³²⁹.

Sophie de Ségur mène longtemps une vie d'aristocrate partagée entre sa demeure parisienne et la résidence campagnarde des Nouettes, dans l'Aube, se consacrant avant tout à ses enfants. Elle n'entre en littérature que tardivement, déjà grand-mère. Comme l'explique Sophie Heywood, « *her children were all grown up and no longer needed her in the same way. She faced the prospect of losing her status in society, based on her biological utility as a mother* »³³⁰. Elle dit alors dans sa correspondance avec ses enfants se sentir vieille et inutile. Le fait qu'elle se mette à écrire durant cette période peut alors apparaître comme une volonté de l'autrice de continuer sa « longue carrière maternelle »³³¹, pour reprendre ses propres mots, en essayant de contribuer à l'éducation et au divertissement des enfants par-delà sa famille. Sophie Heywood qualifie ainsi la carrière littéraire de l'écrivaine de « *second phase of her maternal career* »³³². Le lien entre les deux est également mis en évidence par le fait que les premiers lecteurs et lectrices des romans de la comtesse de Ségur, comme leurs dédicataires, ont toujours été ses nombreux petits-enfants. Le fait qu'elle commence à écrire à ce moment-

328 Célestine Marie Amélie de SÉGUR, *Quand on savait vivre heureux : 1830-1860*, Paris, Lacurne, 2012.

329 Sophie HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur : Catholicism, Children's Literature, and the « Culture Wars » in Nineteenth Century France*, thèse de doctorat en philosophie et histoire, Université d'Édimbourg, 2008. URL : <https://era.ed.ac.uk/bitstream/handle/1842/3279/S%20Heywood%20PhD%20thesis%202008.pdf>. Consulté le 14/09/2023.

330 « Ses enfants étaient tous adultes et n'avaient plus besoin d'elle de la même manière. Elle se retrouvait face à la perspective de perdre son statut dans la société, fondé sur son utilité biologique en tant que mère ». *Ibid.*, p. 78.

331 Lettre de Sophie Rostopchine à Gaston de Ségur, dans le dossier de dépôt du testament de Sophie Rostopchine comtesse de Ségur, 11 février 1874. Archives Nationales, Minutier central des notaires, Minutes et répertoires du notaire Emile Delapalme (étude CXVII), cote MC/RS//1018. URL : https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/media/FRAN_IR_043451/c1p74lmh623f-yyub2s4fjn2t/FRAN_0159_17962_L. Consulté le 14/09/2023. Cité par *Ibid.*, p. 77.

332 S. HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur...*, p. 78.

là peut aussi s'expliquer par le fait qu'elle ait plus de liberté, à la fois car elle n'a plus la charge de sa famille nombreuse et car la rupture avec son mari semble assez avancée³³³. On peut alors noter que la comtesse de Ségur correspond à un des critères identifiés par Christine Planté comme souvent utilisés pour justifier l'existence des autrices : elle écrit pour les enfants, poursuivant ainsi ce qu'elle perçoit comme sa mission de mère et grand-mère³³⁴.

Elle écrit également pour une raison bien plus prosaïque : le manque d'argent dont elle peut personnellement disposer. Cette raison transparaît assez rapidement dans la correspondance de la comtesse avec Émile Templier, responsable des relations entre les auteurs et la maison d'édition chez Hachette. Ainsi, le 5 février 1858, Sophie de Ségur demande à la maison d'édition une avance de 500 francs pour le recueil *Nouveaux contes de fées*, son premier ouvrage de fiction. Elle justifie sa demande en indiquant : « Vous savez, Monsieur, que dans une communauté conjugale, la bourse du mari ne s'ouvre pas toujours devant les exigences de la femme ; c'est ce qui m'a donné la pensée et la volonté d'écrire »³³⁵. Son mari ne lui versant plus d'argent pour ses besoins personnels en raison de leurs désaccords conjugaux, elle est contrainte, pour atteindre une certaine liberté financière, de trouver un moyen de gagner de l'argent par elle-même, ce que l'écriture lui permet de faire sans déroger de sa condition de respectable aristocrate. Elle explique ainsi dans cette lettre ne pas avoir d'argent pour remplir ses devoirs de charité envers les plus pauvres, et dans une autre missive indique avoir acheté avec ses revenus d'autrice « quantité de ciseaux à bouts ronds, canifs, bougies de couleur et ballons »³³⁶ pour amuser ses petits-enfants durant les vacances. Les revenus de ses ouvrages lui permettent ainsi, selon Sophie Heywood, de « *maintain her class identity* »³³⁷, en continuant ses devoirs de charité, et de « *fulfil her role as grandmother* »³³⁸. En plus de sa liberté financière, l'écriture permet une autre forme d'émancipation à la comtesse. Si, dans un premier temps, Eugène de Ségur, comme le veut le Code civil, signe tous les contrats d'édition de sa femme, il octroie une « lettre

333 *Ibid.*

334 Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015 [1989]. URL : <https://books.openedition.org/pul/22527>.

335 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°8, p. LXV. Éditée par Claudine BEAUSSANT.

336 Lettre de Sophie Rostopchine à un destinataire inconnu, publiée dans *La Comtesse de Ségur au Château des Nouettes à Aube de 1821 à 1872*, Aube, Musée de la Comtesse de Ségur, catalogue d'exposition, 1996. Cité par S. HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur...*, p. 80.

337 « maintenir son identité de classe ». S. HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur...*, p. 81.

338 « remplir son rôle de grand-mère ». *Ibid.*, p. 80.

d'autorisation »³³⁹ à sa femme, signée le 29 mai 1859 selon Claudine Beaussant, qui lui permet d'assez rapidement pouvoir elle-même négocier et signer des contrats avec son éditeur. Cela lui permet de sortir de cette ambivalence juridique que pose la « femme-auteur », exposée plus haut³⁴⁰, pour pouvoir s'affirmer et négocier elle-même en tant qu'autrice.

Son premier ouvrage, édité à compte d'auteur en 1855, *La Santé des Enfants*, est un recueil de conseils médicaux écrit en collaboration avec son médecin de famille le docteur Dronsart, d'après le témoignage de la comtesse d'Armaillé³⁴¹. C'est toutefois ses fictions pour la jeunesse publiées chez Hachette, comme on l'a vu, qui vont faire sa célébrité. La comtesse trouve son éditeur par le biais de son mari Eugène, président de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, avec qui Louis Hachette négocie alors un monopole pour la vente de livres et de journaux dans les gares³⁴². Son premier volume édité par Hachette, le recueil *Nouveaux contes de fées*, paraît en 1856 chez Hachette. Pour cet ouvrage, la comtesse reçoit comme nous l'avons vu 500 francs pour la publication, et doit recevoir cent francs pour chaque mille exemplaires tirés. Le fait de verser ainsi une somme fixe, éventuellement augmentée en cas de nouveau tirage, est appelé la vente « au forfait » à l'éditeur. Jean-Yves Mollier signale que cette méthode précarise fortement les auteurs, qui n'ont pas la possibilité de voir leurs revenus décoller en cas de succès inattendu, et leur fait recevoir des paiements uniques pour chaque ouvrage³⁴³. Cela pousse les auteurs voulant gagner de l'argent régulièrement à écrire beaucoup, ce qui peut expliquer le rythme soutenu de la comtesse, qui publie entre 1856 et 1868 un à deux livres par an, tous au sein de la « Bibliothèque rose illustrée », dont nous avons déjà présenté le succès, de leur publication jusqu'à nos jours. Elle choisit aussi, pour augmenter ses revenus, de vendre la propriété complète de certaines de ses œuvres à Hachette, renonçant alors à ses droits en cas de réédition. Ses revenus croissent au fil du temps : si elle vend la propriété de la trilogie de Fleurville pour 1 000 F par ouvrage, elle reçoit 1 500 F en 1860 pour *Pauvre Blaise*, 2 000 F en 1861 pour *La Soeur de Gribouille* et 3 000 F pour

339 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 30 mai 1860, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°31, p. LXXVI.

340 Florence CHÉRIGNY, « La femme auteur au XIX^e siècle », dans *Revue Droit & Littérature*, n°5, 2021, p. 211-218. URL : <https://www.cairn.info/revue-droit-et-litterature-2021-1-page-211.htm>. Consulté le 11/09/2023.

341 C. M. A. de SÉGUR, *Quand on savait vivre heureux*...

342 Kaoutar HARCHI, « La comtesse de Ségur, une odyssée éditoriale au féminin (1855-1871) », dans *Cahiers du Genre*, n° 65, 2018/2, p. 125-144. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2018-2-page-125.htm>. Consulté le 14/09/2023.

343 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

chacun de ses manuscrits de fiction à partir du *Général Dourakine* publié en 1863³⁴⁴. Il est à noter cependant que la comtesse est payée en proportion du nombre d'exemplaires vendus pour ses ouvrages de non-fiction *Actes des apôtres d'une grand-mère* et *Bible d'une grand-mère*. Cela semble lié au statut assez méprisé de la littérature pour la jeunesse au sein de la maison Hachette : cette dernière rémunère en effet les ouvrages scolaires au pourcentage de ventes, mais les fictions pour enfants au forfait. Selon Jean-Yves Mollier, « manifestement, une frontière séparait bien l'auteur de romans pour la jeunesse, dénué de toute légitimité ou de tout capital symbolique, et l'écrivain ordinaire qui, même sans grande notoriété, se voyait reconnaître un statut supérieur au précédent »³⁴⁵. L'historien explique le phénomène en donnant l'exemple de Zulma Carraud, qui perçoit des droits d'auteur proportionnels à ses ventes pour les livres destinés aux écoles, mais pas pour ses récits de la « Bibliothèque rose illustrée »³⁴⁶. Il note toutefois que la comtesse de Ségur sort du lot parmi les auteurs publiés dans cette collection. Tandis que les autres ne reçoivent au forfait que 400 francs en moyenne, la comtesse a reçu 500 francs dès son premier manuscrit. Ses revenus n'ont ensuite cessé d'augmenter. Elle gagne ainsi dès ses débuts un statut assez spécial au sein de la maison, peut-être en raison de son mariage avec Eugène de Ségur³⁴⁷.

L'époux de la comtesse meurt le 18 juillet 1863. Cela met l'autrice dans une situation financière compliquée. Se « trouvant fort à court par suite des affaires de succession non terminées encore »³⁴⁸, elle est obligée le 5 décembre de demander une avance pour le paiement du manuscrit du roman *François le Bossu* (portant alors le titre préparatoire de « Pauvre Bossu »), alors même que l'éditeur n'a pas encore reçu celui-ci. De même, le 22 mars 1864, elle demande à recevoir au plus tôt le paiement d'*Un bon petit diable*³⁴⁹. La situation financière de la veuve semble s'améliorer ensuite, pour retomber en 1867 dans un

344 Reconnaissances de paiements de la comtesse de Ségur auprès de la maison Hachette. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

345 Jean-Yves MOLLIER, « Les femmes auteurs et leurs éditeurs au XIX^e siècle : un long combat pour la reconnaissance de leurs droits d'écrivains », dans *Revue historique*, n° 638, 2006/2, p. 326. URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2006-2-page-313.htm>. Consulté le 14/09/2023.

346 *Ibid.*

347 *Ibid.*

348 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 5 décembre 1863 publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°57, p.XCI.

349 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 22 mars 1864 publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°67, p.XCVI.

« moment de gêne »³⁵⁰ selon les mots de la comtesse. Celle-ci publie son dernier roman, *Après la pluie, le beau temps*, en 1871, à soixante-douze ans. Dans une situation financière toujours difficile, elle est contrainte en 1872 de vendre sa résidence campagnarde des Nouettes pour vivre à l'année à Paris, où elle meurt le 9 février 1874. Cette fragilité financière persistante semble avoir été l'une des raisons majeures du rythme soutenu de publication de la comtesse, d'abord à cause de son mari, puis en raison d'un veuvage difficile.

2. Une romancière qui méprise Charles Lahure et son journal ?

A la lecture de la correspondance de la comtesse de Ségur avec Emile Templier, il apparaît vite clair que celle-ci méprise assez fortement, à certaines périodes, *La Semaine des Enfants*. Elle est également dans certaines lettres assez remontée envers Charles Lahure, qui pourtant, en plus du journal, imprime les volumes de la « Bibliothèque rose illustrée » contenant ses récits. Il convient alors d'essayer de déterminer les raisons de ce mépris, ainsi que la nature des relations entre Charles Lahure et Sophie de Ségur.

Avant toute chose, il importe de signaler que nous ne pouvons pas savoir dans quelle mesure la publication dans *La Semaine des Enfants* des récits et romans de Ségur était prévue dans les contrats d'édition reliant la romancière à Hachette. En effet, le seul de ces contrats que nous ayons pu consulter dans les registres de la maison d'édition, conservés à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, date du 1^{er} octobre 1856 et concerne la publication des *Contes à mes petites filles* (titre provisoire des *Nouveaux contes de fées*)³⁵¹. Il ne mentionne pas *La Semaine des Enfants*, dont la publication ne démarre qu'en janvier 1857. Pourtant, deux des cinq contes mentionnés dans ce contrat sont publiés durant les premiers mois d'existence du périodique, après la parution du recueil. La mention du « droit exclusif de publier et de vendre cinq contes de fées »³⁵² implique-t-elle implicitement la possibilité de

350 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 23 mars 1867 publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°120, p.CXXIV.

351 Contrat d'édition des *Contes à mes petites filles* (qui prend plus tard le titre de *Nouveaux contes de fées*) de Sophie Rostopchine avec la maison Hachette, 1^{er} octobre 1856. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

352 *Ibid.*

publication dans un journal lié à Hachette, ou bien la post-publication des contes a-t-elle été négociée avec la comtesse dans des contrats qui n'ont pas été conservés ? Nous ne pouvons nous prononcer, faute de documents. La seule mention de tels accords, de la part d'un auteur anonyme membre de la maison Lahure, évoque des « conventions »³⁵³ passées entre les deux entreprises. Celles-ci sont générales et concernent la « Bibliothèque rose illustrée » dans son intégralité, et pas seulement la comtesse de Ségur. Il faut également ajouter que les accords contractuels ne concernent pas l'obligation de publication des ouvrages de non-fiction de Ségur dans *La Semaine des Enfants*. C'est ce que semble indiquer une lettre de la comtesse à Émile Templier datée du 13 mars 1865. Elle y explique ne pas vouloir que son *Évangile d'une grand-mère* paraisse dans *La Semaine des Enfants*, et justifie sa décision en ces mots :

« Outre qu'il y serait je crois mal placé, je n'en permettrais la publication que moyennant une convention financière dont vous seriez le négociateur. De même pour les traductions. Si on demande des permissions de traduire, nous partagerons les profits »³⁵⁴.

Dès lors, s'il est assez difficile de déterminer quelle relation contractuelle lie la comtesse au journal, nous savons que Charles Lahure avait le droit de publier dans *La Semaine des Enfants* ses récits pour la « Bibliothèque rose illustrée », sans qu'il ne semble que la romancière ne reçoive de paiements spécifiquement pour cela. La publication des récits était semble-t-il acquise et non négociable, contrairement à celles des ouvrages purement didactiques.

Les documents paraissant alors les plus informatifs et complets pour nous sont la correspondance entre la comtesse et Émile Templier, qui a l'avantage de s'étaler sur une longue période de temps retraçant la totalité de la carrière littéraire de la comtesse auprès d'Hachette, de 1855 à 1872, avec certes parfois des lacunes assez importantes sur certaines périodes, notamment l'année 1862. Les rares mentions de Charles Lahure, quasi uniquement évoqué en sa qualité d'imprimeur, nous permettent de retracer une relation assez houleuse. Dès 1858, la comtesse de Ségur indique qu'elle « tien[t] particulièrement à corriger les épreuves »³⁵⁵ elle-même, pour éviter que ses manuscrits ne soient modifiés sans qu'on ne la

353 Lettre d'un auteur anonyme à Émile Templier concernant la demande de censure de *l'Auberge de l'Ange gardien*, [s. d.], publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°50, p. XXXVII.

354 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 13 mars 1865, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°82, p. CIV.

355 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 2 mars 1858, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°10, p. LXVI.

préviens. Elle indique renvoyer les feuilles corrigées : elle ne se rend donc pas directement à l'imprimerie, mais entretient un lien postal avec elle. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle a été en relation directe avec Charles Lahure, mais elle connaît son travail et le corrige directement.

La première plainte de Ségur envers « l'Imprimeur » est émise le 29 juin 1859 : elle trouve ridicule que Lahure insiste pour que son roman *Les Vacances*, qu'il imprime pour la « Bibliothèque rose illustrée » mais ne publie pas dans *La Semaine des Enfants*, soit renommé *Les Vacances de Sophie* :

« Pourquoi Sophie plutôt que Camille, Madeleine, Marguerite, Léon, Jean, Jacques ? Veuillez donner vos ordres afin qu'il réduise le titre au seul mot de *Vacances*, et en même temps presser l'impression, interrompue aux trois-quarts du livre, je ne sais pourquoi »³⁵⁶.

Cette dernière critique peut sembler surprenante, étant donné la réputation d'efficacité et de rapidité de l'imprimerie Lahure. La romancière va pourtant régulièrement formuler le même reproche envers l'imprimeur. Elle demande par exemple le 28 novembre de la même année : « Que deviennent les *Mémoires d'un âne* ? Je n'en entends pas parler depuis une épreuve de 3 ou 4 feuilles qu'on m'a envoyée à corriger au mois de septembre, je crois ? »³⁵⁷, ou encore, le 22 avril 1860, « Je vous rappelle les 120 dernières feuilles de mon manuscrit des *Mémoires d'un âne* que je voudrais bien ravois de chez Mr Lahure pour achever les corrections demandées »³⁵⁸. S'il est difficile de savoir dans quelle mesure ces reproches sont fondés, faute d'avoir les réponses de Templier, l'agacement de la comtesse peut être en partie expliqué par ses besoins financiers : un travail d'épreuves et d'impression lent retarde le moment où elle reçoit son paiement et la ralentit dans son travail d'écriture et de correction.

Elle reproche également aux compositeurs et correcteurs de l'imprimerie un manque de soin flagrant dans les impressions :

356 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 29 juin 1859, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°25, p. LXXIV.

357 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 28 novembre 1859, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°27, p. LXXV.

358 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 22 avril 1860, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°30, p. LXXVI.

« Je crois devoir vous prévenir qu'une personne qui a lu la dernière édition des *Vacances* y a trouvé beaucoup de fautes de typographie et même un passage manquant de sens par suite d'une phrase ou de quelques phrases oubliées. Dans les épreuves que je corrige actuellement du *Pauvre Blaise*, j'ai trouvé aussi (à la page 43) une phrase entière oubliée qui ôte tout sens à celles qui suivent ; de plus un entêtement extraordinaire à faire du Comte Mr de Frémilly, au lieu de Trémilly. J'avais eu l'ennui de les corriger dans les placards pour *La Semaine des Enfants* [sic], mais on n'a pas tenu compte de mes corrections et on recommence pour le volume. Je ne veux pas qu'il soit Frémilly parce qu'il existe une famille Frémilly. Les correcteurs ou protes de Mr Lahure devraient être plus soigneux »³⁵⁹.

Cet extrait de lettre, en plus de montrer que la rapidité d'impression de Lahure et le nombre important de ses travaux pouvaient avoir visiblement des conséquences importantes sur la qualité des impressions, nous indique une première implication directe de la romancière dans le périodique que nous étudions. En effet, en plus de corriger elle-même les épreuves des volumes, elle relit les placards de ses écrits publiés dans *La Semaine des Enfants*, probablement dans le même but d'éviter des manipulations non souhaitées de ses écrits³⁶⁰. Ce rôle toutefois n'est pas au service du journal, mais plutôt de ses droits en tant qu'autrice à veiller à l'intégrité de son texte. Le cas mentionné ci-dessus de tentative de censure de la part de Barrau démontre que ces craintes étaient bien justifiées. Elle ne manque pas non plus, à d'autres occasions, de pointer du doigt la négligence de l'imprimeur, qui perd un feuillet du *Général Dourakine* en 1863³⁶¹, ou la « multitude de fautes »³⁶² présente en 1864 dans les épreuves de *François le Bossu* pour *La Semaine des Enfants*. Son agacement envers Lahure va jusqu'à lui faire affirmer le 20 novembre 1864, après avoir à nouveau reproché les erreurs typographiques de *François le Bossu* et demandé que l'imprimerie lui renvoie ses manuscrits : « Si j'avais à faire imprimer pour mon compte, ce ne serait pas Mr Lahure que je prendrais »³⁶³.

359 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 5 septembre 1861, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°46, p. LXXXIV.

360 En ce sens, le terme « placard » désigne la première épreuve imprimée d'un texte.

361 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 27 septembre 1863, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°55, p. XC.

362 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 30 juin 1864, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°70, p. XCIX.

363 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 20 novembre 1864, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°75, p. CI.

Elle semble encore plus exaspérée l'année suivante, lorsque les mêmes problèmes se posent pour les premières épreuves de son *Évangile d'une grand-mère* et de son roman *Jean qui grogne et Jean qui rit* :

« Cher Monsieur je viens me plaindre à vous de la fatigue, de l'ennui et de la contrariété que me donnent [*sic*] l'imprimerie de Mr Lahure. Les premières épreuves en placard de l'*Évangile*, étaient très défectueuses ; les marges sont couvertes de corrections de typographie. J'ai écrit à Mr Lahure à ce sujet. Les secondes épreuves sont bien plus défectueuses que les premières ; des lignes entières omises, des mots oubliés, des lettres interverties ; j'ai dû y passer un temps considérable et je n'ai même pas encore fini, car il faut tout relire, vu qu'elles contiennent les fautes que je viens de signaler qui n'existaient pas dans les placards déjà corrigés. Il faut donc que je corrige encore une troisième série d'épreuves. Il n'y a pas de raisons pour en finir s'il y a des ouvriers aussi négligens [*sic*] et des protes aussi inhabiles.

Il m'envoie [*sic*] aussi des épreuves de *Jean qui rit* plus négligées encore ; les placards (qui ne sont pas numérotés pour rendre la tâche plus difficile) ne se suivent pas, ayant des pages entières oubliées ; il est évident qu'on ne relit seulement pas les placards ni les épreuves avant de me les envoyer. C'est honteux pour Mr Lahure et pour son Imprimerie.

Mes fils qui font imprimer leurs nombreux ouvrages, n'ont rien de semblable malgré qu'ils s'adressent à de pauvres petits éditeurs qui sont des pygmées près de votre maison Européenne. Je terminerai dans deux jours la correction des secondes épreuves de l'*Évangile* ; les troisièmes commencent à m'arriver, mais je ne donnerai les Bons à tirer que lorsque Mr Lahure arrivera à les envoyer sans fautes, ce qui n'empêchera pas je le crains qu'on n'en fasse de nouvelles dans le tirage »³⁶⁴.

Le ton de la lettre est bien plus énervé, et elle n'hésite pas à fortement critiquer les employés de la maison. L'usage d'une antithèse hyperbolique opposant les « pygmées » que sont les éditeurs de ses fils (Louis-Gaston de Ségur est publié par des éditeurs religieux comme Lecoffre, Douniol ou Tolra et Haton) à la « maison Européenne » qu'est Hachette permet de montrer à Émile Templier le niveau d'incompétence qu'elle attribue à Lahure et ses salariés. Elle ne peut toutefois rien à la décision de faire imprimer la « Bibliothèque rose illustrée », qui appartient à Hachette seule. Si nous passons sous silence les nombreux autres reproches

364 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 30 septembre 1865, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°88, p. CVI.

que fait la comtesse à l'imprimerie, ceux-ci ont l'intérêt de nous donner une autre vision de Charles Lahure que celle d'un imprimeur de talent privilégié par la plus grande maison d'édition du temps et récompensé institutionnellement. Elle invite à penser, certes en relativisant le témoignage unique de la comtesse, que la modernité de l'entreprise, qui imprime énormément, a sans doute joué sur la qualité de ses travaux dans certains cas.

Il semble pertinent de noter en passant que jamais la dissolution de la société « Charles Lahure et Cie » n'est mentionnée, peut-être car celle-ci ne change strictement rien pour la comtesse de Ségur, ses ouvrages continuant d'être publiés et imprimés de la même manière, d'abord dans *La Semaine des Enfants*, puis dans la « Bibliothèque rose illustrée ».

Si la comtesse a peu d'estime pour Charles Lahure et son imprimerie, en a-t-elle au moins pour *La Semaine des Enfants*, qui pré-publie la grande majorité de ses œuvres ? Francis Marcoin affirme que « malgré ses démêlés avec Barrau, la comtesse faisait grand cas de *La Semaine des Enfants*, dont elle ne cesse de réclamer des collections complètes »³⁶⁵. Ses propos doivent être nuancés.

La première mention du journal dans la correspondance éditée de la comtesse de Ségur est simplement une approbation de la proposition de Templier d'envoyer vingt exemplaires de la revue à la comtesse, qui est ravie que ses petits-enfants puissent lire son roman avant la parution en volume³⁶⁶. Elle demande ensuite à plusieurs reprises des volumes de *La Semaine des Enfants*, parmi d'autres titres, à la maison Hachette, ce qui montre un certain intérêt pour le journal. Il est cependant probable que ces requêtes soient motivées en grande partie par la volonté de l'autrice de faire lire à sa famille ses propres œuvres, étant donné qu'elle demande régulièrement qu'on lui envoie des volumes de ses propres ouvrages.

La romancière change toutefois d'avis sur le périodique après son différend avec Barrau en mars 1863, heurtée que le rédacteur en chef ait voulu censurer son œuvre. Le 14

365 Francis MARCOIN, *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois Presses Université, 1999, chapitre 4, paragraphe 3. URL : <https://books.openedition.org/apu/3003>. Consulté le 15/09/2023.

366 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 24 juin 1859, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°84, p. LXXIII-LXXIV.

décembre 1863, elle demande à ce que la maison Hachette lui envoie « deux ex[emplaires] de *La Semaine des familles* reliés »³⁶⁷. Deux jours plus tard, après avoir reçu *La Semaine des Enfants* au lieu de *La Semaine des familles*, elle déclare à Templier :

« Mille remerciements [sic] pour votre bonne volonté, cher Monsieur, mais ne m'envoyez pas de *Semaine des enfans* [sic] je n'en aurais que faire. J'ai mal écrit ou vous avez mal lu, c'est *La Semaine des familles* que j'ai dit ou voulu dire ; c'est vous je crois qui la faites paraître, ou qui vous en occupez indirectement. *La Semaine des enfans* [sic] est de plus en plus ennuyeuse, et si Mr Lahure n'y prend garde, il perdra ses abonnés ; je crois que je le soutiens encore, mais si le reste des articles continue à être aussi ennuyeux, aussi malheureusement choisis, le nombre de ses abonnés diminuera sensiblement. Donc, pas de *Semaine des Enfants* [sic] pour moi »³⁶⁸.

Le jugement émis envers *La Semaine des Enfants*, sur lequel nous reviendrons, montre bien que la comtesse de Ségur, si elle ne dénigre pas complètement un journal dans lequel elle est publiée et que la maison Hachette diffuse, est devenue assez sévère envers la revue. Ayant pu être directement témoin de la morale extrêmement conservatrice de Barrau, qui juge rapidement toute manifestation d'amour comme excessive, elle se fait désormais une autre idée du périodique qui a souhaité la censurer. Elle voit mieux à présent la grande prudence du journal, qu'elle qualifie d'« ennuyeux » et dont elle prévoit le déclin à venir. Ses différends avec l'imprimerie Lahure n'améliorent probablement pas son jugement de la revue.

Son avis sur le journal semble plus clément en 1865. Elle ne se plaint pas d'avoir reçu quelques numéros, et demande même à recevoir en volume les années 1863 et 1864 du périodique pour compléter sa collection³⁶⁹. Il semble toutefois que ces envois deviennent réguliers, et même intempestifs, de la part de la maison Lahure, au point qu'elle s'en plaigne deux mois plus tard à Templier :

« Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Mr Lahure m'envoie [sic] de temps à autre 2 ou 3 numéros de *La Semaine des enfans* [sic] ; ils ne se suivent pas, ils ne m'offrent pas beaucoup

367 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 14 décembre 1863, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°58, p. XCII.

368 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 16 décembre 1863, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°59, p. XCII.

369 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 24 janvier 1865, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°80, p. CIII.

de ressources comme lecture instructive, et les envois sont trop décousus pour former un ensemble »³⁷⁰.

Ses reproches visent désormais le rythme irrégulier des envois (et par là l'organisation de Charles Lahure) et leur caractère non sollicité, plus que la qualité même du journal, étant donné qu'elle demandait deux volumes de la même revue deux semaines auparavant. Elle envisage également un an plus tard, si l'imprimeur le souhaite, que sa fille Olga de Pitray y publie son premier livre. Le projet n'aboutit pas, mais témoigne du fait que la comtesse a des sentiments au moins neutres envers le périodique où elle publie, et n'en détourne pas sa fille³⁷¹.

Que pense la comtesse de Ségur du fait que ses récits soient publiés dans ce journal ? Si elle ne semble jamais s'y opposer dans les premiers temps, la décision revenant seulement à son éditeur, elle refuse comme on l'a vu d'y publier ses ouvrages de non-fiction sauf contre rémunération supplémentaire. Cela change en septembre 1866, quand Templier lui propose de modifier son roman *La Fortune de Gaspard* pour rendre le protagoniste du roman plus honnête, et donc que le récit soit adapté à une publication dans le périodique. Elle accepte, mais précise :

« Je vous prierai à ce sujet d'observer que je n'écris pas du tout pour *La Semaine des enfans* [*sic*] et que je croyais même d'après ce que vous m'aviez dit, que vous étiez entièrement séparé de Mr Lahure pour cette *Semaine des enfans* [*sic*]. Il est certain que mes derniers volumes ne vont plus à ce genre de publication faite à l'intention des très jeunes enfans [*sic*]. Au reste je ne pense pas que vous ayez encore plusieurs de mes livres à lui offrir. Les années éteignent l'imagination, l'activité de l'esprit ; peut-être en ferai-je encore un cette année ; ce sera mon chant du cygne pour la Bibliothèque rose. Je n'écrirai plus pour amuser³⁷²».

Cette lettre est la dernière de la correspondance entre Ségur et Templier mentionnant *La Semaine des Enfants*. Elle indique ne plus considérer ses œuvres adaptées à la revue, et viser un public plus âgé, ce qui peut paraître surprenant étant donné que les deux romans suivants

370 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 13 mars 1865, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°82, p. CIV.

371 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 25 avril 1866, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°102, p. CXIV.

372 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 8 septembre 1866, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°111, p. CXIX.

de Ségur *Le Mauvais Génie* et *Diloy le Chemineau*, tous deux parus dans le périodique, ne semblent pas très différents des autres romans de la comtesse. Malgré cette volonté de se détacher du journal, et de moins publier pour amuser les enfants, elle y publie jusqu'en 1868, en parallèle de la rédaction des plus sérieux *Actes des apôtres* (1867) et *Bible d'une grand-mère* (1869).

Ainsi, la comtesse de Ségur n'entretient de relations avec Charles Lahure que par le biais de Templier, à qui elle se plaint régulièrement des erreurs et retards de l'imprimerie, dont elle méprise souvent le travail. Elle semble relativement apprécier *La Semaine des Enfants*, en demandant régulièrement des exemplaires, mais a une relation compliquée avec lui, lui reprochant notamment sa morale trop rigoriste, de telle manière qu'il paraît assez compliqué de suivre Marcoin dans son jugement de l'appréciation du journal par la comtesse. Ses rapports au périodique sont de toute façon toujours lointains, et leur seule manifestation nette est la correction des épreuves du périodique.

B. Théodore-Henri Barrau, professeur devenu défenseur des instituteurs

Ayant déjà évoqué plus haut l'implication et le rôle de Barrau dans le journal en tant que rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants*, nous avons jugé utile, le personnage étant peu connu, de plutôt nous concentrer ici sur son parcours et ses écrits en dehors de *La Semaine des Enfants*. Nous souhaitons notamment étudier sa participation au *Manuel général de l'instruction primaire*, en essayant de déterminer ses idées en matière d'éducation et de politique.

1. Un professeur de rhétorique qui s'intéresse à l'instruction primaire

Théodore-Henri Barrau, né le 18 octobre 1794 à Toulouse, est un « littérateur et publiciste français »³⁷³, deux termes assez proches et plutôt péjoratifs indiquant que l'écriture, notamment pour des journaux, était son métier. Nous avons peu d'informations sur lui, hors d'articles dans divers dictionnaires biographiques, dont notamment celui de Ferdinand Buisson, et ses œuvres. Il vient d'une famille favorisée et cultivée du sud de la France : son père était professeur de rhétorique³⁷⁴ et son oncle Pierre-Bernard Barrau un économiste toulousain ayant publié de nombreux ouvrages sur le sujet et créé la première société d'assurance mutuelle du Midi³⁷⁵. Cette situation a permis que Théodore-Henri Barrau fasse des études universitaires, sur la voie de son père. Il se consacre ensuite à l'enseignement : il est professeur de rhétorique au collège de Niort, puis à partir de 1830 principal chargé du cours de rhétorique au collège de Chaumont qui « sous sa direction, devi[e]nt en peu de temps l'un des plus florissants de la contrée »³⁷⁶ selon Charles Defodon.

Ses deux premiers ouvrages semblent assez éloignés de *La Semaine des Enfants*, étant tous deux concentrés sur l'histoire grecque et donc plutôt destinés à un public déjà assez éduqué³⁷⁷. Sa carrière littéraire atteint un tournant lorsqu'il publie son premier livre destiné aux plus jeunes, *De l'amour filial, leçons et récits adressés à la jeunesse*, chez Hachette en 1836. C'est son premier ouvrage publié chez l'éditeur scolaire. Il écrit toutefois un autre volume l'année suivante, en 1837, *Des devoirs des enfants envers les parents*, qu'il publie chez Louis Colas. Ces premiers textes montrent un attachement important de Barrau aux questions d'éducation morale des enfants. S'il travaille dans l'enseignement secondaire, il

373 Charles DEFODON, « Barrau (Théodore-Henri) » dans *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, dir. Ferdinand Buisson, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1911. Consulté dans son édition électronique réalisée par l'Institut Français de l'Éducation. URL : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3954>. Consulté le 18/09/2023.

374 Jean MISTLER, *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964, p. 105. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3363202d>. Consulté le 18/09/2023.

375 « Barrau (Pierre-Bernard) » et « Barrau (Théodore-Henri) », dans Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1867, tome 2, p. 255. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k397898>. Consulté le 18/09/2023.

376 C. DEFODON, « Barrau (Théodore-Henri) »,...

377 Ce sont *Histoire d'Agis IV, roi de Lacédémone, condamné à mort par ses propres sujets*, Paris, Magasin de Librairie, 1817 et *Skander, nouvelle grecque du quinzième siècle*, Paris, Alexis Eymery, 1825.

s'intéresse de plus en plus à l'instruction primaire et à la formation des instituteurs. Cela n'est d'ailleurs pas contradictoire, étant donné que les collèges comprennent des « petites classes » accueillant de la onzième à la septième des tranches d'âge similaires à celles des écoles primaires. Néanmoins, Barrau n'a probablement pas fait cours à des élèves des « petites classes », sa discipline étant seulement enseignée à partir de la « classe de rhétorique », c'est-à-dire la première.

Cet intérêt pour l'instruction des plus jeunes l'amène selon Defodon à prendre part en 1840 à un concours de l'Académie des sciences morales et politiques demandant « quels perfectionnements pourrait recevoir l'institution des écoles normales primaires³⁷⁸, considérée dans ses rapports avec l'éducation de la jeunesse »³⁷⁹. Les propositions de Barrau, publiées par Hachette la même année dans *De l'Éducation morale de la jeunesse à l'aide des écoles normales primaires*, lui rapportent un prix de la part de l'Académie. Quelques années plus tard, cet ouvrage, en ayant fait qu'il soit désormais considéré comme lauréat de l'Institut, lui permet d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 6 mai 1846³⁸⁰. Son ouvrage suivant, *Direction morale pour les instituteurs*, connaît également un certain succès, connaissant dix éditions entre 1841 et 1879. L'Académie française salue également « un livre qui mérite d'être populaire »³⁸¹ en récompensant l'ouvrage d'un prix de deux mille francs en 1848.

2. Le rédacteur en chef du *Manuel général de l'instruction primaire*

Un tournant a lieu dans la carrière de Barrau lorsqu'il prend sa retraite en 1845, à cinquante-et-un ans, pour se consacrer à ses ouvrages à destination des instituteurs et des

378 Établissements chargés de former les instituteurs et institutrices.

379 C. DEFODON, « Barrau (Théodore-Henri) »,...

380 Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur de Théodore Louis Barrau [sic]. Archives Nationales, Base de données Léonore, cote LH//120/17. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/18406>. Consulté le 18/09/2023.

381 Abel-François VILLEMMAIN, *Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1848*, 17 août 1848. Consulté sur le site de l'Académie française. URL : <https://www.academie-francaise.fr/rapport-sur-les-concours-de-lannee-1848>. Consulté le 18/09/2023.

écoles primaires. Il déménage à Paris, pour se rapprocher de son éditeur Louis Hachette dont selon Defodon il était devenu « l'un des plus intimes et des plus dévoués amis »³⁸², mais surtout pour entrer dans la rédaction du mensuel *Manuel général de l'instruction primaire*, alors publié par quatre éditeurs parisiens : Hachette, Firmin Didot frères, Levrault et Renouard³⁸³. Selon un traité du 10 octobre 1844, il devient alors rédacteur en chef du *Manuel* et est payé pour cela 1 500 F chaque année et 50 % des bénéfices du mensuel, d'après Jean-Yves Mollier³⁸⁴. Ce dernier, reprenant une hypothèse de Jean Mistler, déclare que cette nomination de Barrau a un but : « supprimer la concurrence du *Guide des instituteurs*, propriété de Barrau »³⁸⁵, selon l'habitude fréquente d'Hachette de s'allier à ses concurrents pour mieux les combattre. Ce journal dont nous avons déjà parlé est destiné aux instituteurs et se divise en deux grandes parties. La première est destinée à communiquer les textes officiels du Ministère de l'instruction publique aux enseignants et publier les arrêtés de nomination, médailles attribuées aux enseignants, c'est la « Partie officielle ». L'autre, plus portée sur la pédagogie, est surtout destinée à fournir aux professionnels de l'enseignement des conseils didactiques, des textes de lecture ainsi que des exercices, et à recommander des ouvrages venant de paraître, c'est la « Partie non officielle ». En feuilletant les numéros du *Manuel* des années 1845 et 1846, nous avons pu y repérer plusieurs articles signés de la main de Barrau. Le tout premier, « Du salaire des instituteurs », est publié dans le numéro de mars 1845³⁸⁶. L'auteur livre ensuite plusieurs textes sur des aspects généraux du métier (différence entre les métiers de précepteur et instituteur, question de la retraite...), ou en réaction à l'actualité (par exemple à une déclaration de Blanqui demandant plus d'enseignement spécialisé agricole et professionnel dans l'enseignement primaire³⁸⁷), en proposant environ un article tous les deux numéros dans la sous-partie « Question générales » de la « Partie non officielle ». On relève également dans le périodique de nombreuses références à ses ouvrages de 1840 et 1841 à destination des instituteurs, cités par ses collaborateurs autant pour servir d'arguments que

382 C. DEFODON, « Barrau (Théodore-Henri) »,...

383 ANONYME, « *Manuel général de l'instruction primaire* » dans *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, dir. Ferdinand Buisson, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1911. Consulté dans son édition électronique réalisée par l'Institut Français de l'Éducation. URL : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3121>. Consulté le 18/09/2023.

384 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, p.

385 *Ibid*, p. 235.

386 Théodore-Henri BARRAU, « Du salaire des instituteurs », dans *Manuel général de l'instruction primaire*, 2^e série, tome V, n°3, mars 1845, p. 60-65.

387 Théodore-Henri BARRAU, « Du caractère spécial que doit conserver l'instruction primaire », dans *Manuel général de l'instruction primaire*, 2^e série, tome VI, n°5, mai 1846, p. 118-124.

pour aider à vendre l'ouvrage édité par Hachette. Barrau leur rend la pareille, consacrant par exemple un article à une édition des conférences de son collègue Salmon sur les devoirs des instituteurs³⁸⁸. Notons que de nombreux articles n'étant pas signés (notamment les réponses aux correspondances d'enseignants, les exercices proposés et les compte-rendus d'ouvrages), il est difficile de quantifier exactement la part dans le journal des textes écrits par Barrau. Plus tard, il rédigera également une partie des réponses aux courriers d'instituteurs et signera des textes de son pseudonyme Louis d'Altemont dans la rubrique des « Nouvelles et faits divers ».

En parallèle de ses premières années parmi les membres de la rédaction du *Manuel*, Théodore-Henri Barrau continue à rédiger des ouvrages. Il cherche à s'adresser aux enfants, mais aussi aux classes populaires : aux paysans, avec ses *Simple notions sur l'agriculture, le jardinage et les plantations – suivies de l'histoire de Félix ou le Jeune Cultivateur*, en 1847 ou encore aux ouvriers avec ses *Conseils aux ouvriers, sur les moyens qu'ils ont d'être heureux avec l'explication des lois qui les concernent particulièrement*, en 1850. Mais son ouvrage le plus important, qui va connaître un succès immense, est son *Livre de morale pratique, ou Choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et les familles*, publié pour la première fois en 1849 chez Hachette. Derrière ce long titre se cache un ouvrage dont le principe est assez simple : présenter l'ensemble des devoirs des hommes envers Dieu et envers lui-même, chacun illustré par quelques citations d'auteurs reconnus et de courtes biographies ou brefs récits fictifs. Nous détaillerons plus tard les origines de ce genre littéraire déjà connu et analyserons certains de ces textes brefs, repris dans *La Semaine des Enfants*. Soulignons enfin que le *Livre de morale pratique* est un vrai succès d'édition, qui est publié et lu jusqu'à la Première guerre mondiale³⁸⁹.

En 1850, le *Manuel général d'instruction primaire* devient la propriété exclusive d'Hachette. Il prend alors une nouvelle formule, devenant un hebdomadaire au format in-4° et prenant le sous-titre « journal hebdomadaire des instituteurs »³⁹⁰. Théodore-Henri Barrau est

388 Théodore-Henri BARRAU, « Sur la 3^e édition des conférences de M. Salmon sur les devoirs des instituteurs », dans *Manuel général de l'instruction primaire*, 2^e série, tome V, n°8, août 1845, p. 199-200.

389 La dernière édition recensée par le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France date de 1912 et est la 65^e édition, publiée chez Hachette.

390 ANONYME, « *Manuel général de l'instruction primaire* »,...

alors rédacteur en chef du périodique, dans une période politique très tendue³⁹¹. En effet, c'est l'année de la loi Falloux, qui renforce l'obligation de créations d'écoles pour les garçons, oblige les communes en ayant les moyens à ouvrir des écoles primaires à destination des filles, mais consacre aussi une division entre école publique et école « libre » (privée). Elle déclare surtout une certaine ingérence de l'Église catholique dans l'école publique : des membres du clergé ont leur place dans le Conseil supérieur de l'instruction publique et dans les conseils académiques, et les prêtres ont un droit de surveillance morale sur l'enseignement primaire, au même titre que le maire. La loi envisage également la suppression possible par les départements des écoles normales primaires, qui peuvent être remplacées par des établissements d'instruction primaire³⁹². Théodore-Henri Barrau s'élève contre ces propositions du gouvernement de Louis-Napoléon Bonaparte, dans le *Manuel général* comme dans ses ouvrages *Nouvelle loi sur l'enseignement, avec un commentaire par Th.-H. Barrau* (1850, rééditée et mise à jour au fil des ans) et *Instructions sur la loi d'enseignement en ce qui concerne l'école primaire* (1851). Il défend le droit des instituteurs à bénéficier d'une formation complète dans les écoles normales, et milite contre une trop grande emprise de l'Église dans l'école publique, d'après Gabriel Compayré³⁹³. Il s'attache également à militer pour que les enseignants aient de meilleurs revenus et soient mieux traités, en écrivant des articles sur le sujet au fur et à mesure des changements législatifs, ainsi qu'en répondant aux questions des enseignants. Théodore-Henri Barrau dirige ensuite le *Manuel général d'instruction primaire* jusqu'à sa mort en 1865, après laquelle il est remplacé par Charles Defodon.

Il faut souligner que malgré ses positionnements durant la Seconde République, Théodore-Henri Barrau ne soutient pas l'école laïque. Au contraire d'un personnage comme Jean Macé, professeur dont l'engagement républicain et laïc connu de tous se manifeste dans

391 La date où Barrau devient rédacteur en chef varie selon les sources : Mistler indique que c'est dès son entrée à la rédaction en 1845, Defodon le successeur de Barrau à la tête du journal déclare que c'est en 1850, et l'éphéméride du vendredi 10 mai 1872 du *Manuel général* évoquant brièvement l'anniversaire de la mort de Barrau propose un vague « vers 1848 ». La mention directe dans les numéros du *Manuel* de Barrau comme rédacteur en chef n'apparaît qu'à partir de 1850.

392 La loi Falloux, ou loi relative à l'enseignement du 15 mars 1850, peut être consultée sur le site du Ministère de l'Éducation Nationale à l'URL suivante : <https://www.education.gouv.fr/loi-relative-l-enseignement-du-15-mars-1850-3800>. Consulté le 18/09/2023.

393 Gabriel COMPAYRÉ, « Barrau (Théodore-Henri) », dans *La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, Paris, H. Lamirault et Cie, 1891, tome V, p. 474-475. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k323644n/>. Consulté le 18/09/2023.

la création de la Ligue de l'enseignement en 1866, Barrau apparaît comme attaché à l'enseignement religieux. Lui-même catholique, il met en exergue dans ses ouvrages comme le *Livre de morale pratique* mais aussi dans *La Semaine des Enfants* les vertus prônées par sa religion, et les illustre par des textes hagiographiques. Il ne s'oppose pas au fait que l'enseignement primaire public comprenne une part d'enseignement religieux, considérant comme les textes officiels que celui-ci va de paire avec l'instruction morale. Comme il le déclare lui-même en 1852 dans *De l'éducation dans la famille et au collège* : « La religion, avec ses dogmes, ses sacrements, ses prières, constitue pour le jeune âge l'enseignement le plus vrai et le plus saint de la morale. Il n'en est pas qu'on puisse lui comparer »³⁹⁴. Il s'oppose toutefois à une éducation trop pieuse et contraignante, déclarant ainsi qu'« il y a un milieu entre le collège des orphelins, à Philadelphie, où il n'est permis à aucun ecclésiastique, à quelque culte qu'il appartienne, de mettre le pied, et le *Collegium romanum*, où, du temps de Pie VI, chaque élève était obligé de dire soixante *Ave* par jour »³⁹⁵. Il s'oppose dans le même texte au fait de confier l'éducation des jeunes à uniquement des membres du clergé, car il considère que cela est nuisible aux élèves, qui sont enfermés comme au séminaire dès l'enfance, sans pouvoir réellement connaître la société et le monde extérieur. Sa position est alors celle non pas d'un anticléricalisme ou d'un laïcisme, mais d'un soutien à l'instruction publique et d'un attachement fort à une morale catholique qu'il défend jusqu'à l'extrême dans les pages de *La Semaine des Enfants*, comme on l'a vu avec l'exemple de sa volonté de censurer la comtesse de Ségur. Au niveau politique, un article publié dans le *Manuel général* en juillet 1848 résume assez bien les positions de son auteur³⁹⁶. Il y met en garde les instituteurs contre un argumentaire déployé par les membres du parti de l'Ordre³⁹⁷ et notamment Adolphe Thiers qui consiste à associer les instituteurs à la subversion politique. Il critique notamment une phrase de Thiers déclarant le maître d'école « communiste et démagogue »³⁹⁸ et l'opposant directement au curé qui apporte l'ordre. Il apparaît alors clair que Barrau s'oppose au parti de l'Ordre en raison de ses positions qui nuisent à l'instruction

394 Théodore-Henri BARRAU, *De l'éducation dans la famille et au collège*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1852, p. 156.

395 *Ibid*, p. 165.

396 Théodore-Henri BARRAU, « Aux instituteurs. Des dangers de la situation », *Manuel général de l'instruction primaire*, 2^e série, tome VIII, n°7, juillet 1848, p. 171-175.

397 Le parti de l'Ordre est un regroupement politique de monarchistes et de quelques républicains, tous attachés à la défense de l'ordre et de la sécurité, constitué en 1848 et durant tout au long de la Seconde République. Il a pour représentants Adolphe Thiers, François Guizot ou encore Alfred de Falloux.

398 T.-H. BARRAU, « Aux instituteurs. Des dangers de la situation »,..., p.173.

publique et aux instituteurs. Il ne s'exprime toutefois pas plus sur ses opinions personnelles, considérant le journal comme « exclusivement voué aux intérêts de l'instruction primaire »³⁹⁹. S'il ne montre pas d'opposition au passage à la République, il ne montre pas non plus d'attachement particulier au régime, neutralité logique dans une revue qui veut s'adresser aux enseignants de tout bord politique. Plus tard, on ne lit pas non plus dans ses articles de positionnement politique envers Napoléon III, hormis sur les questions concernant l'école. On peut alors résumer Barrau comme un conservateur, attaché à la préservation de la morale chrétienne, mais opposé à une trop grande ingérence de l'Église dans l'instruction, qui essaie autant que possible de défendre les instituteurs.

Il faut aussi noter que Théodore-Henri Barrau adopte à de nombreuses reprises, surtout dans la presse, le pseudonyme Louis d'Altemont, qu'il reprend dans *La Semaine des Enfants*. La première utilisation de ce nom est faite dans son *Cours gradué de 50 sortes d'écritures, pour exercer les enfants à la lecture des manuscrits*, publié en 1853 chez Hachette. Il y donne deux exemples de lettres fictives écrites à la main impliquant un échange où le jeune Paul Lacroix, treize ans, demande à M. d'Altemont quels sont les devoirs d'un apprenti, et où celui-ci répond. Il choisit ce nom comme pseudonyme pour la première fois en 1858, quand il fait paraître *Choix de poésies propres à être apprises par cœur dans les écoles et dans les classes élémentaires des lycées et collèges*, réédité jusqu'en 1880. La seule autre attestation de ce nom que nous ayons identifié est dans « Le mariage caché », issu des *Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* de Restif de la Bretonne, mais il semble peu probable qu'un personnage aussi conservateur que Barrau tire son nom de plume d'un auteur connu en partie pour ses écrits pornographiques.

Barrau continue tout au long de sa vie d'écrire des manuels et textes divers pour instruire et éduquer la jeunesse, jusqu'à sa mort le 10 mai 1865. Il est pour cela récompensé en 1864 du prix Halphen de l'Académie des sciences morales et politiques, en raison de son travail pour le *Manuel général* et de ses ouvrages d'éducation morale⁴⁰⁰. C'est ainsi un

399 *Ibid*, p. 171.

400 ANONYME, « Halphen » dans *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, dir. Ferdinand Buisson, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1911. Consulté dans son édition électronique réalisée par l'Institut Français de l'Éducation. URL : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=2847>. Consulté le 18/09/2023.

homme qui a dédié sa vie à l'instruction, en tant qu'enseignant puis en tant qu'auteur et journaliste, et à la défense des instituteurs.

C. Zulma Carraud, figure effacée de la littérature scolaire et enfantine

1. Une autrice souvent ramenée à son amitié avec Balzac

Zulma Carraud, contributrice essentielle des premières années de *La Semaine des Enfants*, nous a semblé une figure particulièrement intéressante à étudier. Si elle est évoquée dans divers articles et livres ces dernières décennies, c'est rarement pour mettre en avant ses nombreux écrits. Amie et correspondante régulière de Balzac, il semble qu'elle soit souvent réduite à cette relation, ce qui a amené à invisibiliser son œuvre. Il est ainsi assez frappant de constater que sa page Wikipédia la considère comme « une écrivaine française, amie et égérie de Balzac »⁴⁰¹ tandis que les Archives départementales de l'Indre la présente comme « la confidente de Balzac »⁴⁰² et évoquent assez peu son œuvre dans la biographie qu'elles lui dédient. En outre, les deux principaux ouvrages lui étant dédiés montrent bien à quel point Carraud est surtout connue à travers son lien au célèbre écrivain. Raoul R. Francis dans *Zulma Carraud : la main de papier de Chine* consacre ainsi une assez importante partie de son ouvrage à essayer de caractériser plus exactement la relation de Carraud avec le romancier, alors même que le résumé de l'ouvrage annonce vouloir aller plus loin et se concentrer sur Carraud elle-même⁴⁰³. De son côté, Maria Giulia Longhi évoque peu Balzac dans son ouvrage, mais l'annonce dès son titre, évocateur : *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud*,

401 « Zulma Carraud », article du site Wikipédia. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Zulma_Carraud. Consulté le 19/09/2023.

402 Anne GÉRARDOT, « Zulma Carraud (1796-1889), la confidente de Balzac », sur le site des Archives départementales de l'Indre. URL : <https://www.archives36.fr/decouvertes/des-personnages/zulma-carraud-1796-1889>. Consulté le 19/09/2023.

403 Raoul R. FRANCIS, *Zulma Carraud : la main de papier de Chine*, Paris, L'Harmattan, 2021.

*un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*⁴⁰⁴. André Lebois résume assez bien cette situation dans son article de 1960 « Zulma Carraud “best-seller” » :

« L'histoire littéraire a ses cruautés. Le grand homme une fois mort, il semble que l'entourage meure aussi. On discutera sur les mains de Zulma : sont-elles onctueuses, parfumées, ou seulement jaunes et « de papier de Chine » ? Sur la beauté ou la laideur de Zulma, « si coquettement mise, si fémininement recherchée », mais petite, haut casquée de cheveux noirs comme taupe, et claudiquant imperceptiblement ; du reste, habile à doser l'humilité et l'orgueil [...]. On la connaît, par le menu..., jusqu'au 18 août 1850. Puis on l'expédie en dix lignes, dont deux nous révèlent que son petit-fils Gaston fut grand prix de Rome de musique et que son arrière petit-fils, Raymond Payelle, est M. Philippe Hériat »⁴⁰⁵.

Cette citation résume assez bien un phénomène d'invisibilisation de l'œuvre des femmes étudié par Christine Planté. Les autrices voient assez souvent leurs ouvrages bien moins mis en avant, par leurs contemporains comme par la postérité, que leur aspect physique, leurs relations amoureuses ou de manière plus générale des « considérations d'ordre psychologique et biographique »⁴⁰⁶. Comme elle le résume de manière brève mais frappante, « on a toujours parlé des amants et des cigares de George Sand plus que de la composition de ses romans »⁴⁰⁷. Ici, il en va de même pour Carraud, qui en plus doit écrire à « l'ombre du génie »⁴⁰⁸ que peut représenter Balzac. Une recherche abondante existe sur celui-ci, notamment par le biais de la revue *L'Année balzacienne* et de nombreux ouvrages qui utilisent comme source sa correspondance avec Carraud, sans pour autant vraiment se concentrer sur cette dernière. Si les travaux sur l'autrice et ses ouvrages sont plus nombreux aujourd'hui qu'à l'époque où Lebois écrit son article, il nous semble important de rappeler la carrière de Carraud, en nous éloignant du tropisme balzacien.

404 En français : *L'Education exemplaire : Zulma Carraud, une amie de Balzac écrit pour la jeunesse*. Maria Giulia LONGHI, *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud, un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*, Fasano di Puglia (Italie), Schena Editore, 1984.

405 André LÉBOIS, « Zulma Carraud “best-seller” », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 60^e année, n°2, avril-juin 1960, p. 177. URL : <https://www.jstor.org/stable/40521964>. Consulté le 19/09/2023.

406 Christine PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015 [1989], introduction, paragraphe 10. URL : <https://books.openedition.org/pul/22527>. Consulté le 20/01/2024.

407 *Ibid.*

408 *Ibid.*, chap. 5, paragraphe 4.

L'autrice naît sous le nom d'Estelle Zulma Tourangin, à Issoudun (Indre) le 24 mars 1796. Son père, Rémi Tourangin, était un riche commerçant et conseiller municipal⁴⁰⁹. On sait assez peu de choses de son éducation et son enfance, hormis qu'elle se noue alors d'amitié avec Laure Balzac, sœur d'Honoré, qui prendra plus tard le nom de Surville et deviendra également autrice. En 1816, Estelle Zulma Tourangin épouse François Carraud, un cousin éloigné de quinze années plus âgé, capitaine d'artillerie ayant fait la campagne d'Italie en 1806⁴¹⁰. Elle commence à entretenir une correspondance avec Honoré de Balzac en 1829. Celle-ci dure jusqu'à la mort de celui-ci en 1850. Elle ne publie pas durant cette période, ce qui rend cette correspondance assez peu intéressante pour notre recherche.

Un tournant a lieu dans la vie de Carraud lorsqu'en 1850 elle quitte le domaine familial de Frapesle pour s'installer à Nohant-en-Graçay, en raison d'une situation financière difficile due à la petite retraite de son mari. Leur position ne s'arrange pas et les oblige à vendre Frapesle en 1851⁴¹¹. En parallèle, Zulma Carraud pratique beaucoup la charité et devient institutrice bénévole pour les petites filles du village de Nohant. Se rendant compte qu'elle manque de livre de lecture pour ces enfants, elle décide d'en écrire un elle-même, où la protagoniste Jeanne, jeune paysanne, essaie de montrer comment bien agir et améliorer sa vie au quotidien quand l'on est démunie. L'ouvrage qui en ressort, *La petite Jeanne ou Le devoir*, publié pour la première fois en 1852 par Hachette, se révèle un succès retentissant. Maria Giulia Longhi indique ainsi que l'ouvrage connaît plus de quarante éditions⁴¹². Il est approuvé par le Ministère de l'Instruction publique et les autorités religieuses.

Le fait que Zulma Carraud se mette à écrire est alors tout à fait acceptable : elle écrit des ouvrages scolaires, ce qui constitue un prolongement de son devoir de charité et d'éducation des enfants du peuple. En outre, elle a un entourage d'écrivains, notamment par son amitié avec la famille Balzac, qui facilite ce passage à l'écriture. De plus, elle commence à écrire à cinquante-six ans, soit au même âge que la comtesse de Ségur, alors que ses fils Yvan et Yorick ont vingt-six et dix-huit ans. Ayant terminé ses devoirs de mère, il est bien plus acceptable qu'elle se mette à écrire et remplir différemment ses missions éducatives.

409 M. G. LONGHI, *L'Educazione esemplare...*

410 *Ibid.*

411 A. GÉRARDOT, « Zulma Carraud (1796-1889), la confidente de Balzac »,...

412 M. G. LONGHI, *L'Educazione esemplare...*

Commence alors une carrière qui l'amène, de la littérature scolaire à la littérature récréative, à être une autrice incontournable de la maison Hachette.

2. Une œuvre variée, surtout tournée vers la jeunesse

Immédiatement après ce premier succès, la maison Hachette va demander à Carraud un nouveau livre de lecture courante, cette fois à l'usage des jeunes garçons. Un contrat signé le 12 mars 1853 prévoit ainsi la rédaction de *Maurice, ou le Travail*, payé à Carraud 500 francs pour la première édition tirée à 5 000 exemplaires puis 250 francs par tirage de 5 000 exemplaires supplémentaires⁴¹³. Ces revenus supplémentaires aident beaucoup les finances de la famille et permettent notamment à Zulma Carraud, d'après Raoul R. Francis, de pouvoir mener un train de vie assez aisé, par exemple en permettant à son fils Yvan d'apprendre le piano⁴¹⁴. L'ouvrage consacre également son lien sur le long terme à la maison Hachette, étant donné qu'elle s'engage par contrat à ne « publier aucun ouvrage à l'usage des écoles primaires qui puisse faire concurrence »⁴¹⁵ à *Maurice*. La même année, elle publie également son premier ouvrage qui n'est pas destiné aux écoles primaires, *Historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire*. Ce recueil de brefs récits moraux adressés à un public âgé d'environ six ans annonce les futurs récits de Carraud pour *La Semaine des Enfants*. 25 histoires principalement tirées du journal sont d'ailleurs ajoutées au recueil à partir de la réédition de 1859. Ce sont des récits de trois ou quatre courtes pages, mettant en scène des enfants punis pour leur péché ou récompensés pour leur vertu, ancrés dans un cadre réaliste, souvent campagnard, qui connaissent un important succès. Maria Giulia Longhi compte 24 éditions entre 1859 et 1898, ainsi que 5 éditions d'une traduction en espagnol, des historiettes⁴¹⁶.

413 Contrat d'édition de *Maurice ou le Travail* entre Zulma Carraud et la maison Hachette, 12 mars 1853. IMEC, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, dossier nominatif de Zulma Carraud, 44HAC/9/23.

414 R. R. FRANCIS, *Zulma Carraud...*

415 Contrat d'édition de *Maurice ou le Travail* entre Zulma Carraud et la maison Hachette, 12 mars 1853. IMEC, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, dossier nominatif de Zulma Carraud, 44HAC/9/23.

416 M. G. LONGHI, *L'Educazione esemplare...*, p. 53.

Parmi ses ouvrages de fiction pour la jeunesse, deux recueils évoqués plus haut, *Historiettes véritables pour les enfants de quatre à huit ans* (1864) et *Les goûters de la grand'mère* (1868), reprennent comme déjà dit des textes déjà publiés dans *La Semaine des Enfants*, à laquelle elle contribue dès janvier 1857. La seule exception est son ouvrage *Les métamorphoses d'une goutte d'eau suivies des guêpes, de la fourmi, de la goutte de rosée, etc.* Ce recueil correspond au type des « histoires de », sous-genre des récits de vulgarisation scientifique étudié par Christophe Garrabet dans sa thèse⁴¹⁷. Le chercheur identifie ce recueil de 1864 comme la première attestation de ce modèle littéraire où la narration est assurée à la première personne par un animal ou objet qui raconte son histoire de manière à instruire le jeune lecteur. Ici par exemple, c'est la goutte d'eau qui raconte elle-même son parcours pour enseigner le cycle de l'eau. Ce genre de récits nouveaux, publiés après son départ de *La Semaine des Enfants*, ne concernent pas toutefois, hormis un rare exemple que nous étudierons en détail plus loin, ses publications dans le journal qui de manière générale sont soit des articles sur l'histoire naturelle, soit des fictions morales, mais presque jamais un mélange des deux.

Carraud publie bien d'autres ouvrages, toujours dans une volonté d'instruction et d'éducation. Elle rédige en 1855 un manuel apprenant aux enfants à rédiger des lettres, *Lettres de famille, ou Modèles de style épistolaire pour les circonstances ordinaires de la vie*, qui reçoit en quelque sorte une illustration dans *Le Livre des jeunes filles, simple correspondance* en 1867. Elle publie également le roman *Une servante d'autrefois* en 1866. Mais un de ses ouvrages les plus réputés, *Les Veillées de maître Patrigeon, entretiens familiers sur l'impôt, le travail, la richesse, la propriété, l'agriculture, la famille, la probité, la tempérance, etc.*, paru pour la première fois en 1868, s'adresse à un nouveau public. En effet, c'est un manuel d'économie domestique destiné aux ouvriers. Cette volonté sociale d'aider les plus pauvres à gérer leur argent, déjà présente dans les livres de lecture courante de Carraud, nourrit toute une part de l'œuvre de l'autrice. Républicaine et attachée à la défense des plus démunis, et notamment des enfants, elle avait ainsi écrit deux articles en 1851 sous le pseudonyme d'Ivanne (féminisation du prénom de son fils) dans *La Liberté de penser*, journal d'inspiration

417 Christophe GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Gisèle Seginger, Université Gustave Eiffel, soutenue le 12 janvier 2022. URL : <https://theses.hal.science/tel-03686679>. Consulté le 13/09/2023.

proudhonienne dirigé par Amédée Jacques, où elle défendait l'enseignement primaire et l'assistance publique⁴¹⁸. Elle avait alors nourri un projet de manuel d'économie à destination des ouvriers, refusé par Hachette car considéré comme trop subversif, étant donné ses inspirations anarchistes. Elle écrit ainsi à son médecin le Dr Gachet :

« Je voudrais bien continuer à écrire pour le peuple illettré, car là seulement j'ai la conscience de rendre quelques services, et là aussi sont mes sympathies et ma foi. Mais mon éditeur m'a fait promettre l'engagement sur papier timbré de ne plus rien écrire en ce genre »⁴¹⁹.

Elle a pu réaliser son projet, mais seulement en 1868 dans un contexte politique plus apaisé. Elle propose alors un ouvrage tout à fait conforme aux attendus bourgeois qui est, selon Raoul R. Francis dans une ligne « résolument libérale »⁴²⁰, « marquée par la lecture des Physiocrates et de Benjamin Franklin »⁴²¹, en mettant en avant les vertus du capitalisme et de l'épargne. L'ouvrage est d'ailleurs un véritable succès, primé par le prix Montyon de l'Académie française en 1869 car il correspond aux critères du « bon livre » conseillé pour les classes populaires tel qu'il est défini par Loïc Artiaga⁴²². Il conviendra plus loin d'étudier en détail comment dans *La Semaine des Enfants* Zulma Carraud évoque le sujet des plus démunis, et quelle différence on peut noter dans le traitement de la question sociale entre ses écrits pour le journal et ses publications en volume.

Il semble que publier tous ces ouvrages était un apport financier considérable pour Carraud. Ces revenus deviennent d'autant plus nécessaire à partir de la mort de son mari le 13 février 1864. Deux mois après, elle cède la propriété de six de ses ouvrages en échange d'un droit viager sur chaque édition de ses ouvrages, et y ajoute deux autres livres en 1866⁴²³. Ces revenus lui permettent de ne plus écrire de nouvel ouvrage après *Les Veillées de maître Patrigeon*, et de vivre des rééditions encore nombreuses de ses livres jusqu'à sa mort le 24 avril 1889, à quatre-vingt-treize ans. Son œuvre peut être considéré comme un « best-seller »

418 R. R. FRANCIS, *Zulma Carraud...*

419 Cité par R. R. FRANCIS, *Zulma Carraud...*, p. 190.

420 R. R. FRANCIS, *Zulma Carraud...*, p. 194

421 *Ibid.*

422 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

423 Contrats entre Zulma Carraud et Emile Templier où l'autrice cède ses droits sur plusieurs de ses ouvrages, 19 avril 1864 et 20 février 1866. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, 44HAC/83.

du Second Empire et des toutes premières années de la Troisième République : d'après Francis Marcoin, 100 000 exemplaires de ses livres s'écoulaient entre 1864 et 1873⁴²⁴. Son succès s'éteint toutefois assez rapidement ensuite : seulement 30 000 exemplaires se vendent entre 1884 et 1893, et 4 500 entre 1904 et 1913⁴²⁵, probablement car ses récits restent somme toute assez conventionnels, simples et très moralisants. En outre, la concurrence en matière de livres de lecture est forte, avec des ouvrages qui sont d'encore plus grand succès comme *Le Tour de France par deux enfants* d'Augustine Fouillée-Thuillierie en 1877, qui se vend à six millions d'exemplaires entre cette date et 1901⁴²⁶.

Zulma Carraud est donc une autrice à l'œuvre variée, toujours tournée vers l'éducation des enfants et du peuple, qui connaît un succès retentissant, mais est très vite oubliée, sauf pour son amitié avec Balzac.

D. Quelques profils-types des contributeurs au journal

S'il paraît difficile de discerner des profils-types d'auteurs dans le journal, étant donné le grand nombre d'auteurs et les incertitudes nombreuses concernant l'identité d'une bonne partie d'entre eux, nous essaierons ici d'établir une typologie divisant les auteurs du journal en deux catégories. La première regroupe une minorité d'auteurs non spécialisés dans la littérature pour la jeunesse, tandis que la seconde comprend les enseignants qui ont un rôle très important dans la revue, notamment ses premières années. Cette classification s'avère toutefois peu opérationnelle pour diviser de manière systématique les auteurs en deux catégories, nombre de cas ne correspondant à aucun des deux profils.

424 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

425 *Ibid.*

426 *Ibid.*

1. Une minorité d'auteurs non spécialisés dans la littérature pour la jeunesse

Chez les femmes écrivant pour la jeunesse, il semble que l'on peut distinguer deux types de cas, en reprenant une typologie établie par Martine Reid. Elle distingue d'un côté des « poètes, romancières et/ou dramaturges auxquelles il arrive de publier des contes pour enfants, des manuels, parfois des ouvrages de vulgarisation »⁴²⁷ et de l'autre des autrices qui se spécialisent dans la littérature pour la jeunesse et n'écrivent qu'à destination de ce public. La majorité des contributrices à *La Semaine des Enfants* appartient à la seconde catégorie.

Cependant, on peut trouver quelques contre-exemples à cette tendance : par exemple, Nelly Lieutier, qui propose au journal plusieurs feuilletons comme « Histoire d'un pion » ou « La journée de Catherine » entre 1869 et 1876, ne publie pas que de la littérature pour la jeunesse. Il semble qu'elle souhaite avant tout être poétesse : son premier ouvrage publié, *Le cœur d'une mère*, est un recueil de poésie paru en 1860 chez Joël Cherbuliez. Elle participe également à partir de 1864 de manière régulière au *Bulletin de l'Union des poètes*, journal de l'Union des poètes publié entre 1856 et 1869. Elle est sociétaire de l'association puis membre de son comité à partir de mai 1865 quand celui-ci s'ouvre aux femmes⁴²⁸. Elle n'arrive pourtant pas à publier en dehors du *Bulletin*, et change donc de genre littéraire pour faire paraître *La Bague d'argent, croquis de mœurs saintongeaises* en 1867, son deuxième livre édité. Nelly Lieutier est sûrement entrée dans la littérature pour la jeunesse avec *La Semaine des Enfants* pour vivre de sa plume : la poésie est en effet un genre presque exclusivement masculin au XIX^e siècle, car considéré comme le genre le plus reconnu socialement et nécessitant le plus de talent technique et de génie créateur⁴²⁹. Les poétesses doivent alors souvent renoncer à écrire pour se consacrer à des genres moins valorisés et souvent relégués aux femmes comme la littérature pour la jeunesse, qui leur permettent de vivre de leur plume, comme le signale par exemple Francis Marcoin⁴³⁰. Son cas est toutefois assez rare chez les autrices de *La Semaine des Enfants*.

427 Martine REID, « Cinquième partie. Le dix-neuvième siècle 1793-1914 », dans *Femmes et littératures, une histoire culturelle. II, XIX^e-XXI^e siècle, francophonie*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, 2020, p. 54.

428 ANONYME, « Nominations », dans *Bulletin de l'Union des poètes*, n°129-130, mai-juin 1865, p. 92. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5462363s>. Consulté le 20/09/2023.

429 C. PLANTÉ, *La petite sœur de Balzac...*

430 F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*

Il est bien plus fréquent de trouver chez les hommes des auteurs ne se consacrant pas exclusivement aux ouvrages pour la jeunesse. Ils ont un profil de « littéraire » et se consacrent à d'autres types de littérature industrielle, souvent le roman-feuilleton populaire. Ce sont des contributeurs souvent occasionnels et irréguliers. On peut évoquer le cas de Charles Deulin, de son vrai nom Charlemagne Deulin, auteur de chansons et d'opérettes aussi bien que des *Contes d'un buveur de bière* (1868), traducteur, qui participe à divers journaux. Il est notamment chroniqueur théâtral pour le *Journal pour tous* (ce qui explique sa contribution à *La Semaine des Enfants*), *L'Esprit public* ou encore *La Nouvelle Revue de Paris*, et publie des contes ainsi qu'un roman-feuilleton dans le *Journal de Paris*⁴³¹. Les nombreux contes qu'il publie lui permettent probablement d'être repéré par Lahure pour fournir à la revue de courts textes imitant des récits d'autres conteurs comme « Le lit de plume de dame Hollé » des frères Grimm⁴³² ou adaptant en prose des pièces de Molière⁴³³. On peut également évoquer, dans les contributeurs très occasionnels, Maurice Cherveix, auteur originaire de Limoges qui publie des nouvelles dans divers journaux : le *Journal pour tous*, le *Monde illustré*, *Le Nouvelliste des Vosges illustré* ou encore la *Gazette de la plage normande*, pour ne citer que quelques exemples trouvés grâce à Gallica. Notons toutefois que nombre de ces auteurs n'ont jamais connu le succès, et sont donc assez difficiles à identifier clairement, d'autant plus qu'il reste difficile de déterminer définitivement la part d'emprunts au *Journal pour tous* ou d'autres publications. Il semble évident qu'une petite part des contributeurs de *La Semaine des Enfants*, recrutée par le biais du *Journal pour tous* de manière occasionnelle, est faite d'hommes spécialisés dans la littérature populaire, et dont écrire pour la jeunesse n'est pas la spécialité.

Avant de mentionner ceux et celles qui se spécialisent dans la littérature pour la jeunesse, évoquons un cas assez intermédiaire, celui de Louis Bailleul. Né en 1830, il devient chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique⁴³⁴. Il complète ses revenus en publiant

431 Pierre LAROUSSE, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique...*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1870, p. 634.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205358f>. Consulté le 20/09/2023.

432 Charles DEULIN, « Le lit de plumes de Dame Hollé, conte flamand », dans *La Semaine des Enfants*, n°290-291, 9-12 juillet 1862.

433 Charles DEULIN, « Monsieur de Pourceaugnac, conte d'après Molière », dans *La Semaine des Enfants*, n°779-781, 16-23 mars 1867.

434 « Louis Bailleul (1830-1900) », notice data.bnf.fr. URL : https://data.bnf.fr/10341921/louis_bailleul/. Consulté le 20/09/2023.

des romans d'aventure et en traduisant d'autres de l'anglais au français. On retrouve ainsi son nom dans quelques journaux populaires : le *Journal pour tous* (ce qui explique que Lahure fasse également appel à lui pour *La Semaine des Enfants*) et *L'Ami du peuple, journal du dimanche* par exemple. S'il écrit des romans qui paraissent s'adresser aux adolescents, dans la veine de ceux de Mayne-Reid, avec des titres évocateurs comme *Le Jeune Naufragé dans la Mer de glace* ou *Les chasseurs d'ivoire* par exemple, ceux-ci peuvent également être lus par des adultes et publiés dans des journaux-romans populaires. Il se situe alors à la fine limite entre littérature populaire et littérature enfantine.

De manière générale, les collaborateurs de *La Semaine des Enfants* écrivent toujours, au moins en partie, pour l'argent qu'ils reçoivent en contrepartie, et peuvent ainsi être considérés comme des littérateurs : l'écriture est leur métier, et non une activité artistique d'« art pour l'art ». Nous avons vu combien le besoin financier pouvait être pressant, même pour une aristocrate comme la comtesse de Ségur. Il est difficile d'estimer combien pouvaient gagner les contributeurs du journal, faute de documents. On peut seulement imaginer que le paiement, comme dans tous les journaux de l'époque, se faisait à la ligne, et était nécessaire à la survie d'une partie des rédacteurs du journal.

2. Des professionnels de l'enfance surtout présents dans les premières années du journal

Dans *La Semaine des Enfants*, et la littérature pour la jeunesse en général, on peut relever une part importante d'instituteurs et enseignants, qui prolongent par leur participation au journal leur activité professionnelle. C'est le cas par exemple de Théodore-Henri Barrau et Zulma Carraud, mais aussi de Joseph-Louis Duponnois *alias* Léon de Laujon, qui est professeur et ancien élève de l'École normale⁴³⁵. Cette particularité est prégnante lors des premières années du journal : en effet, la maison d'édition Hachette y a une part importante, alors même qu'elle ne se contente plus seulement de livres scolaires et s'ouvre

435 Georges d'HEILLY, *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, Dentu, 1887, p. 240. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5600921q/f389.item>. Consulté le 03/10/2023.

progressivement à la littérature récréative. Parmi les autres exemples que l'on peut évoquer, il y a celui de bon nombre de contributeurs dans des articles de vulgarisation scientifique. On peut citer celui de Benjamin Boutet de Monvel, auteur d'ouvrages scolaires pour la maison Hachette concernant l'arithmétique et la physique, qui livre à *La Semaine des Enfants*, comme on l'a vu, une série d'articles sur la fabrication de divers matériaux. C'est aussi le cas de Victor Régnauld, chimiste et physicien réputé pour sa découverte du PVC en 1835. Il publie de nombreux cours de chimie à partir de 1847 chez Langlois, Leclercq et Masson, adressés à un public commençant à l'enseignement secondaire, et s'adapte à un lecteur encore plus jeune dans les articles qu'il fournit à *La Semaine des Enfants*.

C'est une constante assez fréquente dans la presse pour la jeunesse, et notamment au niveau des rédacteurs en chef. Jean Macé, cofondateur du *Magasin d'Education et de Récréation*, enseigne dans une école pour jeunes filles à Beblenheim en Alsace et fonde la Ligue de l'Enseignement en 1866. On peut aussi penser à l'institutrice Sophie Ulliac-Trémadeure, autrice pour la maison Hachette, qui ne publie pas dans *La Semaine des Enfants* (du moins parmi les textes recensés dans notre corpus) mais dirige le *Journal des jeunes personnes* de 1847 à 1855⁴³⁶.

Toutefois, la part des enseignants dans le journal diminue après la fin de la collaboration active entre Lahure et Hachette et la mort de Barrau. Nous ne relevons plus de contributeurs réguliers que nous ayons pu identifier comme des professeurs ou instituteurs. La majorité des collaborateurs étant anonyme, il est toutefois difficile de vraiment déterminer si les enseignants sont désormais absents du journal. Les professionnels de l'enfance représentent donc une minorité numérique de collaborateurs, mais avec un rôle essentiel, notamment dans les premières années du journal. C'est ainsi un professeur, Barrau, qui le dirige et décide de son idéologie.

Même si nous avons repéré deux types dans ce journal, celui des littérateurs et celui des enseignants, il apparaît compliqué de dresser une typologie des profils repérés dans le journal. Les limites dans l'identification et la connaissance des auteurs, exposées plus haut, rendent difficile de classer les contributeurs par

436 F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*

profil socio-économique, profession ou genres littéraires généralement abordés, encore plus quand il est difficile de savoir si le texte en question est écrit spécifiquement pour le journal ou est un simple emprunt. En outre, la majorité des auteurs se spécialisent dans la littérature pour l'enfance, pas forcément car ils sont liés à ce sujet par leur profession ou autre, mais soit car le sujet leur semble plus approprié (dans le cas des autrices), soit car le domaine de la littérature pour la jeunesse est en pleine expansion et emploie plus facilement que d'autres genres.

Certains auteurs sont en outre assez difficilement réductibles à un type : on peut penser à Adolphe Orain, folkloriste breton qui publie des contes recueillis oralement en Ille-et-Vilaine, qui semble être le seul collaborateur du périodique à faire cela. Il faut en outre mentionner que d'autres types auxquels nous avons pu envisager de recourir sont plus construits que réels : par exemple, celui de l'aristocrate devenue grand-mère dont l'écriture est le passe-temps, que nous avons pu évoquer rapidement plus haut. La comtesse de Ségur n'écrit ainsi pas tant pour passer le temps que par besoin financier, tandis qu'Anaïs de Bassanville ne fait qu'adopter le titre de « comtesse » dans ses œuvres pour leur donner un aspect plus respectable. Il semble alors qu'il faut renoncer à tenter de dresser une typologie des auteurs de *La Semaine des Enfants*, mais plutôt essayer d'étudier en détail une particularité qui les réunit tous : celle d'être des littérateurs, des publicistes, des auteurs, des bas-bleus, des écrivains, mais jamais vraiment des écrivains.

Chapitre III : Peut-on parler d'écrivains dans *La Semaine des Enfants* ?

Si les deux termes sont souvent employés en tant que synonymes, être auteur ne signifie pas être écrivain. Roland Barthes établit ainsi une distinction entre écrivain et « écrivain » : le premier écrit pour créer une œuvre d'art, pour l'écriture elle-même, tandis que le second a un objectif autre (convaincre, enseigner) et utilise sa plume comme un outil⁴³⁷. Tandis que l'écrivain est un artiste et bénéficie d'une certaine reconnaissance sociale, l'écrivain est seulement celui qui exerce cette activité d'écrire. Le début du XIX^e permet clairement de voir cette distinction, comme l'écrit Francis Marcoin :

« le Romantisme est double, un véritable “*Janus bifrons*”, puisque le sacre de l'écrivain, la promotion du génie placé au-dessus des autres hommes, voire même des rois, coïncident avec l'inflation des publicistes, avec cette « littérature industrielle » à laquelle s'en prendra Sainte-Beuve dans un article retentissant »⁴³⁸.

Sainte-Beuve, dans son article « De la littérature industrielle », craint en effet que les écrivains ne deviennent majoritaires en littérature, au détriment des écrivains⁴³⁹. Paradoxalement, alors même que l'écrivain devient une figure de l'artiste, voire du génie, la majorité des auteurs est dévalorisée : si l'on ne parle pas encore d'écrivain, on utilise les termes péjoratifs de « littérateur » ou de « publiciste » pour délégitimer les auteurs de romans-feuilletons ou les journalistes. Leur identité d'artiste n'est pas reconnue : cachés sous des pseudonymes ou invisibilisés, leurs textes peuvent être réutilisés sans que leur auctorialité ne soit reconnue. Ils peuvent également être tronqués, censurés, modifiés, par leur éditeur sans que leur accord ne soit forcément donné, ce qui nie leur statut même de propriétaire de leur œuvre et le respect de l'intégrité de leurs créations. Il convient ainsi d'interroger le statut

437 Roland BARTHES, « Écrivains et écrivains », dans *Essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1981 [1964].

438 Francis MARCOIN, « L'auteur pour la jeunesse, écrivain ou littérateur ? », dans *L'auteur : entre biographie et mythographie*, dir. Brigitte Louichon et Jérôme Roger, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2022, p. 187-200, paragraphe 5. URL : <https://books.openedition.org/pub/5901>. Consulté le 02/10/2023.

439 Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, « De la littérature industrielle », dans *Revue des Deux Mondes*, 4^e série, 17^e volume, septembre 1839, 1^{ère} quinzaine, p. 675-691. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Litt%C3%A9rature_industrielle. Consulté le 18/10/2023.

d'écrivain des contributeurs du journal, et de se poser la question du qualificatif le plus approprié pour parler d'eux.

A. L'usage de l'anonymat et du pseudonymat

1. Un usage fréquent dans la presse

Si nous avons déjà mis en avant l'important usage de l'anonymat dans *La Semaine des Enfants* et donné plusieurs exemples des pseudonymes utilisés par ses auteurs, il nous semble pertinent de nous demander dans quelle mesure cet usage est une particularité du périodique que nous étudions. Si en 1850 la loi Tinguay-Laboulie oblige les journaux à faire signer les articles abordant des sujets politiques, religieux ou philosophiques, elle ne s'applique pas aux textes de fiction ou à but instructif, c'est-à-dire ceux des journaux pour la jeunesse ou des romans-journaux, qui peuvent ne pas signer les articles ou bien les signer simplement par des lettres⁴⁴⁰. Malgré cette non-obligation, beaucoup de journaux contenant majoritairement des récits indiquent le nom des auteurs, qui servent d'arguments de vente : par exemple, le *Journal pour tous* de Lahure indique presque toujours le nom de tous les auteurs car ceux-ci sont souvent connus du lectorat. Si l'on étudie par exemple les numéros du journal parus en 1868, on peut relever les signatures de Xavier de Montépin, Charles Deulin, Charles Dickens, Alfred Assollant ou encore Émile Gaboriau. Le fait que les feuilletons soient longs (par exemple, *Périne Rosier* de Xavier de Montépin est publié durant cinq mois, du 16 octobre 1867 au 7 mars 1868 au rythme de deux épisodes par semaine) les rend également moins nombreux, ce qui permet plus facilement de ne publier que des auteurs assez réputés. Il en va de même dans un journal pour la jeunesse qui repose surtout sur les longs feuilletons d'une petite équipe de rédacteurs réguliers comme le *Magasin d'éducation et de récréation*. Presque

440 Pierre VAN DEN DUNGEN, « Organisation des rédactions », dans *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau monde éditions, 2011, p. 615-651. URL : <https://www.numeriquepremium.com/content/books/9782847365436>. Consulté le 02/10/2023.

tous les textes y sont signés, probablement car les signatures font là aussi partie des arguments de vente principaux du journal. En outre, les feuilletons y sont longs et réguliers, contrairement à *La Semaine des Enfants* qui comprend beaucoup de textes brefs, par des contributeurs variés et nombreux.

En effet, les textes brefs des journaux de types divers sont souvent anonymes, ou seulement signés d'initiales. C'est par exemple le cas, dans un genre tout à fait différent, des courts articles du *Journal des connaissances utiles* en 1831⁴⁴¹ ou encore des dépêches dans les journaux d'information⁴⁴². Il peut alors sembler logique que les textes courts à vertu didactique et les anecdotes qui parsèment le journal ne soient signés que d'un X ou d'une initiale. Ainsi, nous avons recensé dans notre corpus 222 anecdotes parues dans le journal (de très brefs récits de quelques lignes à teneur humoristique et souvent morale). Seulement 34 de ces textes (15,3%) sont signés par un nom ou pseudonyme, le reste l'est seulement d'une lettre unique. Toutefois, même dans les textes supposés au cœur de *La Semaine des Enfants*, comme les romans-feuilletons, l'anonymat reste assez présent. Si nous ne pouvons pas quantifier cela précisément, notre relevé étant fait texte par texte et non feuilleton par feuilleton, et notre corpus étant trop diffus pour permettre de saisir les feuilletons dans leur totalité, nous pouvons tout de même signaler que 21,2 % des épisodes de roman-feuilletons sont signés par la lettre X, avec quelques cas plus rares d'autres lettres de l'alphabet. Cette persistance de l'anonymat dans un domaine qui mise habituellement sur la célébrité du nom des auteurs amène à s'interroger sur les raisons de ce choix, que nous expliquerons plus bas.

De même, le pseudonymat est fréquemment présent dans les mondes de la presse et de l'édition au XIX^e siècle. L'existence d'un *Dictionnaire des pseudonymes*, rédigé par Edmond-Antoine Poinot sous le nom de plume de Georges d'Heylli, publié pour la première fois en 1868 et réédité en 1869 puis 1887, montre bien l'importance du phénomène. La préface de la deuxième édition laisse à voir la difficulté de la tâche entreprise par Poinot, répertorier les pseudonymes de ses contemporains :

441 Charles GIOL, « « Magasins », lectures familiales et conseils pratiques, la presse pratique généraliste », dans *La Civilisation du journal...*, p. 573-582.

442 Adeline WRONA, « Écrire pour informer », dans *La Civilisation du journal...*, p. 717-744.

Chapitre III : Peut-on parler d'écrivains dans *La Semaine des Enfants* ?

« Chercher, récolter et réunir en un seul recueil tous les pseudonymes actuels, semble une tâche impossible. L'abus qui s'en fait journalièrement rend leur complète recherche à peu près illusoire ; souvent un pseudonyme, par le temps qui court, naît le matin pour mourir le soir. Que de fois un nom d'emprunt signant un article n'en a pas signé deux ! Que de fois, dans un journal quelconque, a paru une signature nouvelle improvisée le jour même pour les besoins d'une cause qu'on voulait défendre sans s'y trouver compromis, pseudonyme évanoui aussitôt avec l'éphémère incident qui l'avait fait naître »⁴⁴³.

Les pseudonymes, en plus d'être de plus en plus fréquents, sont donc moins souvent utilisés, ce qui limite les possibilités de repérer leur auteur réel. Ils se développent en parallèle de la « littérature industrielle », étant le plus souvent usités dans ces publications. Comme le signale Martine Reid, « très fréquent dans la presse (et le plus habituellement masculin), très utilisé dans les ouvrages satiriques, parfois dans la paralittérature et la littérature de jeunesse, le pseudonyme est relativement limité dans le cas des publications sérieuses »⁴⁴⁴. Ils sont fréquemment utilisés dans la presse enfantine : par exemple, Eugénie Foa utilise les noms de plume Maria Fitz-Clarens ou Edmond de Fontanes dans le *Journal des Enfants*⁴⁴⁵, tandis que Hetzel adopte le pseudonyme de P.-J. Stahl. Il semble alors assez logique d'en retrouver un certain nombre dans les signatures de *La Semaine des Enfants* : nous avons ainsi déjà évoqué plus haut plusieurs auteurs ayant publié certains textes dans le journal sous pseudonyme. Il est toutefois impossible de savoir combien de pseudonymes sont utilisés dans *La Semaine des Enfants*, vu la difficulté à faire la part entre noms inventés de toutes pièces et noms portés par des auteurs tombés dans l'oubli.

443 Georges D'HEILLY (pseudonyme de Edmond-Antoine POINSOT), *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, Dentu, 1869, 2^e édition, p. VI-VII. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k215322c>. Consulté le 02/10/2023.

444 Martine REID, « Cinquième partie. Le dix-neuvième siècle 1793-1914 », dans *Femmes et littératures, une histoire culturelle. II, XIX^e- XXI^e siècle, francophonie*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, 2020, p. 25.

445 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

2. Pourquoi cacher l'identité de l'auteur ?

Une des grandes difficultés de notre travail sur les auteurs et autrices des textes présents dans *La Semaine des Enfants*, comme nous l'avons exposé en détail plus haut, a été l'abondance des textes non signés et de noms de plume. Cela amène à se demander pourquoi l'éditeur ou les auteurs peuvent faire le choix de l'anonymat ou du pseudonymat.

Une première raison peut être la volonté de l'auteur lui-même de dissimuler son identité. Cela semble être une motivation importante chez les autrices, qui adoptent un nom de plume (masculin ou féminin) plus fréquemment que les hommes selon Martine Reid⁴⁴⁶. Selon Florence Chérigny, elles font ce choix notamment pour la « défense du nom de famille »⁴⁴⁷ : craignant de déshonorer leur famille en écrivant et devenant des personnages publics, elles cachent leur identité réelle derrière un pseudonyme. Si les textes publiés dans *La Semaine des Enfants* ne sont pas déshonorants ou subversifs et semblent ne pas nécessiter l'anonymat ou le pseudonymat, il est possible que certaines autrices aient ressenti le besoin de cacher leur identité, comme l'a fait Laure de Surville, née de Balzac, en adoptant le nom de plume de Lélios pour signer ses contes pour enfants dans d'autres journaux, afin d'éviter de passer pour un bas-bleu. Cela semble ici être le cas par exemple de Zénaïde Fleuriot, qui publie le conte « Alanik » sous le pseudonyme d'Anna Ediane (anagramme de son prénom), même si elle écrit ses romans sous son nom à l'état civil⁴⁴⁸.

Toutefois, les pseudonymes les plus fréquents dans *La Semaine des Enfants* sont des pseudonymes masculins, et notamment dans les premières années du journal celui de Barrau, Louis d'Altemont. Il semble que ce pseudonyme ait été utilisé pour donner une impression d'une plus grande variété d'auteurs au sein du *Manuel général de l'instruction primaire* puis de *La Semaine des Enfants*, de simuler une rédaction plus grande qu'elle ne l'est réellement, d'où le fait qu'il publie à la fois sous ce nom de plume et sous ses initiales. Il ne publie toutefois jamais sous son nom complet dans le journal que nous étudions, alors que c'est

446 M. REID, « Cinquième partie... », dans *Femmes et littérature...*

447 Florence CHÉRIGNY, « La femme auteur au XIX^e siècle », dans *Revue Droit & Littérature*, n°5, 2021, p. 216.
URL : <https://www.cairn.info/revue-droit-et-litterature-2021-1-page-211.htm>. Consulté le 11/09/2023.

448 Anna Ediane (pseudonyme de Zénaïde Fleuriot), « Alanik », dans *La Semaine des Enfants*, n°342-342, 7 – 10 janvier 1863.

ouvertement le cas dans le *Manuel*. S'il dissimule son identité sous des initiales ou un pseudonyme, cela est probablement dû à une dévalorisation sociale de la littérature pour la jeunesse, qui peut amener cet ancien professeur à vouloir plutôt être connu sous son vrai nom pour son travail de défense des instituteurs que pour ses récits moraux et historiques, qui se ressemblent beaucoup et ont un style assez plat. La même raison amène peut-être Joseph-Louis Duponnois à adopter le nom de plume Léon de Laujon pour publier ses *Contes et légendes* dans le journal puis en volume. En effet, si cette littérature est en plein essor sous le Second Empire, ses auteurs ne sont pas considérés comme des écrivains à part entière : on parle de « librairie de jeunesse », mais pas de « littérature » à proprement parler, comme le signale Francis Marcoin⁴⁴⁹. Peut alors en découler une certaine honte. Même un éditeur comme Hetzel, qui a fait sa fortune sur les romans pour les jeunes gens, marque ainsi un certain mépris envers la littérature pour la jeunesse, écrivant par exemple à George Sand en 1872 : « J'ai fini par n'être plus pour le public qu'un libraire pour les mioches »⁴⁵⁰. Les auteurs anonymes, peut-être des littérateurs aspirant à se consacrer plus en détail à d'autres genres littéraires, ont pu pour cette raison préférer ne pas voir leur nom signer des articles. Il est aussi probable, pour les variétés les plus courtes, comme les anecdotes, les énigmes ou les textes de quelques lignes commentant seulement des vignettes, que la raison la plus simple de l'anonymat est le fait qu'il n'est pas jugé nécessaire qu'un texte aussi court soit signé, comme dans le cas des dépêches des journaux évoquées plus haut par exemple. Il faut souligner que la présence de plus en plus forte de textes anonymes dans le journal au fil des années peut s'expliquer par la chute de popularité du journal, qui le rend moins valorisant et à la fois attire moins les grands noms et incite moins à signer de son identité réelle. Il faut aussi compter ici les textes qui n'ont aucun auteur clairement identifié : c'est le cas des chansons et comptines, ou bien de certains contes.

Il semble toutefois probable que dans certains cas, ce soit Charles Lahure ou le rédacteur en chef qui décident de laisser le texte anonyme, notamment dans le cas de textes empruntés à d'autres journaux ou à des ouvrages déjà publiés. On peut citer en exemple la

449 F. MARCOIN, « L'auteur pour la jeunesse, écrivain ou littérateur ? »,...

450 Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Georges Sand, 1872. Citée dans Claude-Anne PARMEGANI, *Les petits français illustrés, 1860-1940*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, p. 33. URL : <https://www.cairn.info/les-petits-francais-illustres—9782765404309-page-29.htm>. Consulté le 17/10/2023.

« Relation d'un naufrage sur l'île Royale »⁴⁵¹, texte non signé dans la revue, mais qui correspond à un récit du même nom publié dans *L'Ami de l'Adolescence* d'Arnaud Berquin en 1784⁴⁵². Il paraît étonnant que Lahure n'ait pas voulu indiquer le nom de Berquin, qui est pourtant un grand succès de vente. Cela peut être car il n'a pas les droits sur le texte, mais nous n'avons aucun indice qui pourrait confirmer cette hypothèse. Un autre cas, plus particulier, est celui des *Enfances célèbres* de Louise Colet : si certains des courts récits biographiques repris de ce volume édité chez Hachette en 1854 sont republiés sous son nom dans *La Semaine des Enfants*, le premier à y paraître est publié de manière anonyme sous le titre « Un grand homme savetier »⁴⁵³. Il est probable que ce choix ait été réalisé par l'éditeur en raison de la réputation de mauvaises mœurs de l'autrice, dont la presse moque la vie sentimentale tout au long des années 1840 et 1850, ce qui ne correspond pas à l'image moralement impeccable que Lahure et Barrau veulent donner au journal. Ils changent toutefois d'avis pour la publication d'autres récits tirés des *Enfances célèbres*, sans que ce choix ne puisse être expliqué. On peut aussi évoquer le cas des textes dits « (imité de l'arabe.) G. ». Ils sont tirés des *Contes des mille et une nuits*, célèbre recueil de contes et légendes d'origines arabe, persane et indienne dont la première traduction occidentale, que reprend *La Semaine des Enfants*, est réalisée par Antoine Galland de 1704 à 1717. Son invisibilisation est peut-être due à la volonté de ne pas inciter les jeunes lecteurs à consulter les textes originaux des récits, ceux-ci ayant parfois dû être censurés pour être publiés dans le journal, comme nous le verrons plus bas. Ainsi, il est possible que les nombreuses occurrences d'anonymat aient été un choix dans certains cas de l'éditeur, peut-être pour cacher un emprunt, peut-être pour ne pas montrer un nom trop scandaleux.

451 ANONYME (en réalité Arnaud BERQUIN), « Relation d'un naufrage sur l'île Royale », dans *La Semaine des Enfants*, n°694-700, 23 mai – 3 juin 1866.

452 Arnaud BERQUIN, « Relation d'un naufrage sur l'Isle Royale, autrement dite le Cap Breton », dans *L'Ami de l'Adolescence*, Paris, Au Bureau de l'Ami des Enfants, 1^{er} janvier 1785. URL : https://archive.org/details/cihm_94145/page/n3/mode/2up. Consulté le 03/10/2023.

453 ANONYME (en réalité Louise COLET), « Un grand homme savetier », dans *La Semaine des Enfants*, n°86, 21 août 1858, p. 265-271.

B. Des emprunts non signalés

La Semaine des Enfants emprunte beaucoup de ses textes à d'autres journaux et ouvrages, comme nous l'avons déjà souvent mentionné. Il est toutefois difficile de quantifier exactement la part de ces textes, vu que beaucoup des emprunts ne sont pas signalés et posent les problèmes d'identifications exposés plus haut. Il semble alors pertinent de voir dans quelle mesure cette pratique est une particularité du périodique ou non, et d'essayer de déterminer si ces réutilisations de textes sont toujours faites dans le respect des droits de l'auteur originel ou non.

1. Reprendre des textes, une pratique fréquente

La Semaine des Enfants est loin d'être le seul journal du Second Empire à emprunter à des ouvrages déjà publiés les textes qu'elle publie. Si le cas le plus fréquent est celui de la pré-publication en feuilletons avant l'édition sous forme de volume, le cas contraire existe également. L'emprunt de textes étrangers notamment semble une constante des journaux-romans, qui recherchent autant que possible des contenus pour alimenter régulièrement leurs pages. Ainsi, le *Journal pour tous* annonce dans son premier numéro publié chaque semaine « un roman français entièrement inédit ou la traduction d'un roman étranger, et le plus souvent l'un et l'autre à la fois »⁴⁵⁴. Les traductions semblent toutefois inédites en France, et sont parfois des pré-publications de volumes de la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers »⁴⁵⁵. Les cas de post-publications semblent toutefois augmenter au fur et à mesure de l'histoire du journal. S'il ne nous a pas été possible d'étudier de manière complète les nombreux feuilletons du *Journal pour tous*, nous pouvons toutefois effectuer des comparaisons entre des moments précis dans l'histoire du périodique, ici sa première année de parution, 1855, et l'année 1869, la dernière année complète avant l'interruption de sa parution

454 Charles LAHURE, « A nos lecteurs », *Journal pour tous*, n°1, 7 avril 1855, p. 2.

455 On peut citer l'exemple d'*Henry Esmond* de Thackeray, traduit par Léon de Wailly, publié au début de l'année 1856 dans le journal puis dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers ».

et son rachat. Si c'est le cas durant la première année, dès le premier numéro de l'année 1869, on note que cette promesse de romans inédits n'est plus respectée : *L'Aventurier* d'Alfred Assollant est déjà paru en 1868 chez Dentu, tout comme *Les Esclaves de Paris* d'Émile Gaboriau, ce qui amène à supposer un partenariat à cette époque entre Lahure et Dentu. Le nom de l'éditeur n'est toutefois jamais mentionné. D'autres journaux-romans n'hésitent pas à publier des romans déjà connus : c'est ainsi le cas du *Journal du Dimanche*, périodique créé par les frères Lévy dans la lignée du *Journal pour tous*. Si l'on prend par exemple la table des feuilletons publiés dans le quinzième volume (année 1864), on y note la présence de récits déjà parus en volume : *Ascanio* d'Alexandre Dumas est publié pour la première fois en 1843, tandis que la première édition de *Geneviève* de Lamartine date de 1850. Ces ouvrages, réédités par les frères Lévy avant ou après leur publication dans le journal, permettent au *Journal du Dimanche* de publier de nombreux feuilletons sans avoir à chercher de nouveaux collaborateurs. Là aussi, les auteurs sont toujours indiqués, étant souvent des figures reconnues capables d'attirer le lectorat.

On peut également comparer les réutilisations de textes faites par *La Semaine des Enfants* aux usages d'autres périodiques à destination de la jeunesse. Le *Magasin d'éducation et de récréation*, cas certes assez particulier, semble majoritairement composé de récits destinés à être publiés ultérieurement en volume par Hetzel. Il reprend toutefois quelques textes étrangers, avec une traduction inédite d'Hetzel et Muller du *Robinson suisse* de Johann David Wyss dans les premiers numéros du périodique par exemple, qui paraît en volume la même année, ou encore la reprise de courts textes comme « Le pardon des injures » de Laurence Sterne, auteur anglais du XVIII^e siècle. Si l'on s'attarde sur des périodiques pour enfants qui ne sont pas gérés par des éditeurs, on trouve un nombre bien plus important de textes qui ont déjà été publiés. Le *Journal des demoiselles*, par exemple, comporte une rubrique de « Littérature étrangère »⁴⁵⁶. Il est toutefois assez difficile de mesurer l'ampleur de ces emprunts, étant donné qu'ils sont rarement indiqués comme tels, et qu'il est extrêmement rare, sauf en cas d'extrait publicitaire, de trouver mention de la source originelle du texte.

456 Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 24/05/2023.

2. Un *Voleur* pour enfants ?

Le fait de réutiliser des textes dans *La Semaine des Enfants* semble alors normal, d'autant plus lors des premières années du journal où des textes sont empruntés à des publications Hachette. Toutefois, nous avons pu relever plus haut plusieurs cas de post-publications réalisées sans mentionner le nom de l'auteur original, ce qui nous a amené à nous interroger sur la possibilité que celles-ci aient été réalisées sans l'accord du créateur du texte et/ou de son éditeur, et donc hors de toute légalité. La réutilisation de manière illégale de textes parus ailleurs existe bien au XIX^e siècle : dans le domaine de l'édition, on peut évoquer le cas des contrefaçons belges, combattues par Charles Lahure comme nous l'avons dit plus haut, qui ont fait rage dans les années 1830 et 1840. L'imprimeur lui-même s'oppose à une législation envisageant d'interdire aux éditeurs français de contrefaire des ouvrages étrangers et adopte dans ses *Observations* une position, répandue à l'époque, qui respecte peu les droits des auteurs⁴⁵⁷. Dans le domaine de la presse, l'exemple le plus réputé de textes reproduits sans autorisation est probablement celui du journal *Le Voleur*, premier hebdomadaire fondé par Émile de Girardin et Saint-Charles Lautour-Mézeray en 1828. Son titre résume bien son contenu : « il n'y avait pas tromperie sur la marchandise, tous les articles venaient d'ailleurs »⁴⁵⁸. Si dire que tout le journal reprenait le travail d'autres auteurs est exagéré (Balzac écrit des chroniques pour le journal par exemple⁴⁵⁹), cela est globalement vrai. La démarche est totalement assumée par l'hebdomadaire, qui se présente comme compilateur de textes littéraires. S'il indique la source dont proviennent les textes (généralement le titre du périodique, parfois l'auteur), il est clair que cela est fait sans l'accord des journaux concernés ou des auteurs. *Le Voleur* existe encore durant la parution de *La Semaine des Enfants*, après plusieurs fusions et changements de titres, sous le nom *Le Voleur illustré : cabinet de lecture universel* (1856-1909).

457 Charles LAHURE, *Observations sur la demande faite par des libraires réunis en commission, de reconnaître en France et sans condition la propriété littéraire des étrangers, et moyen de paralyser les contrefaçons belges sans nuire à aucune des branches de notre industrie*, Paris, Crapelet, 1840. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5488276g/f1/>. Consulté le 02/03/2023.

458 Vincent ROBERT, « Paysages politiques, cohérences médiatiques », dans *La Civilisation du journal...*, p. 218.

459 Marie-Ève THÉRENTY, « Honoré de Balzac (1799-1850) » dans *La Civilisation du journal...*, p. 1117-1124.

La Semaine des Enfants peut-elle alors être comparée au *Voleur* ? Une telle comparaison serait assez osée : si les emprunts dans *La Semaine des Enfants* sont nombreux, le nom de leur auteur est généralement indiqué et ils sont faits en accord avec un partenaire commercial, principalement la maison Hachette. Quelques cas amènent pourtant à croire que Charles Lahure n'a pas hésité, à quelques occasions, à voler des textes et à les utiliser sans créditer leur auteur. Ceux-ci sont assez difficiles à repérer, d'autant plus quand le texte est une traduction. Un cas surtout nous a amené à nous interroger sur ce point : celui des « Aventures de M. Titmouse »⁴⁶⁰, un long feuilleton qui commence au n°782 et se termine au n°806, occupant les pages du journal pendant environ trois mois en 1867. Le roman est signé André de Goy, principalement connu pour être le traducteur français de plusieurs écrits de Charles Dickens. Il n'est en réalité qu'une simple traduction du roman de l'avocat britannique Samuel Warren *Ten-Thousand a-Year*, paru en version originale en 1841. Le roman avait déjà été publié dans le *Journal pour tous* en 1855, avec la mention « imité de l'anglais de Warren, par A. de Goy ». Nous émettons l'hypothèse qu'à la suite de la fin de son contrat avec Hachette, parmi les cessions de droits qu'il a dû faire en 1863, Charles Lahure a perdu les droits sur la traduction du récit et utilisé le nom du traducteur pour cacher cet emprunt. Le changement du titre de « Dix mille guinées de rente » en « Les Aventures de M. Titmouse » participe à renforcer cette supposition. Cependant, nous n'avons aucune preuve de cela, et les changements auraient pu venir d'autres raisons éditoriales, par exemple la volonté d'un titre plus propre à attirer les enfants et plus proche de la formulation de la majorité des titres de *La Semaine des Enfants*, qui comprennent souvent le nom du protagoniste. Notons que les emprunts non signalés s'appliquent aussi à des cas assez singuliers, comme par exemple au n°625 à un extrait des *Caractères* de La Bruyère, texte classique dont nous avons du mal à cerner la raison d'éluder le nom de l'auteur⁴⁶¹.

Un autre aspect qui frappe en lisant *La Semaine des Enfants*, en comparaison avec ses concurrents, c'est l'absence de toute mention indiquant que les droits de l'ouvrage appartiennent exclusivement au journal, même sur les récits expressément écrits pour lui. A l'inverse, le *Journal des jeunes personnes*, dirigé par Sophie Ulliac-Trémadeure, présente au

460 André de GOY (en réalité Samuel WARREN, trad. d'André de GOY), « Les Aventures de M. Titmouse », dans *La Semaine des Enfants*, n°782-806, 27 mars-19 juin 1867.

461 Jean de la BRUYÈRE, « L'égoïsme », dans *La Semaine des Enfants*, n°625, 23 septembre 1865, p. 407.

début de chaque volume un bref texte assurant que le périodique possède les droits sur tous les textes publiés dans ses pages et menace de poursuites judiciaires ceux qui les reproduiraient sans autorisation, y compris à l'étranger. Chaque numéro porte une mention plus précise interdisant de reproduire les articles inédits sans l'accord de leurs auteurs. Le *Magasin d'éducation et de récréation*, quant à lui, précise entre parenthèses « Reproduction et traduction interdites » en dessous de chacun des textes. Charles Lahure utilise le même procédé dans le *Journal pour tous*, mais, curieusement, pas dans *La Semaine des Enfants*. Cela semble indiquer une préoccupation moins importante des droits des auteurs et de sa propriété sur les textes de ce journal, peut-être car ce ne sont que des ouvrages pour enfants, peut-être car *La Semaine des Enfants* ne semble pas avoir connu l'immense succès des premières années de parution du *Journal pour tous*. Dans tous les cas, il semble que les rédacteurs des textes de *La Semaine des Enfants* ne sont pas considérés comme les égaux de ceux du *Journal pour tous*, et ont moins de droits sur leur création. Ils peuvent même ne pas être mentionnés comme étant les auteurs de leurs textes, ou dissimulés au profit de traducteurs.

C. Des créations altérées et standardisées

1. La censure dans *La Semaine des Enfants*

Sous le Second Empire, la censure est omniprésente. *La Semaine des Enfants* n'y fait pas exception, d'autant plus vu son orientation assez conservatrice et l'âge de son public. Veiller à la moralité de sa publication est pour Lahure une nécessité commerciale : en effet, pour pouvoir être vendu, le journal doit être approuvé par plusieurs instances, ce que résume très bien Jean-Yves Mollier dans sa biographie de Louis Hachette⁴⁶². Le premier filtre par lequel doit passer les textes est celui de l'autocensure de l'auteur, qui sait que son ouvrage sera soumis à des relectures attentives. Une seconde étape est la relecture par l'entourage

462 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

proche : pour la comtesse de Ségur, par exemple, celle-ci est faite d'abord par son mari Eugène de Ségur, puis par son fils Gaston, un diplomate devenu évêque⁴⁶³, auteur de nombreux ouvrages de piété⁴⁶⁴. Le statut d'homme d'Église de ce dernier en fait notamment un très bon relecteur en ce qui concerne les questions religieuses et morales. Sophie de Ségur écrit ainsi le 22 mars 1864 à Emile Templier, en demandant une avance pour le paiement de son roman *Un bon petit diable* : « J'avoue que je n'ai pas d'inquiétude sur votre approbation du manuscrit, ayant déjà celle très complète de mon fils Mgr de Ségur auquel je l'ai lu d'un bout à l'autre »⁴⁶⁵. L'ouvrage est ensuite relu par la rédaction du journal ou la maison d'édition. Dans notre cas, le censeur de la maison Lahure pour *La Semaine des Enfants* est, dans les premières années de la vie du journal, son rédacteur en chef Théodore-Henri Barrau, comme nous l'avons déjà démontré plus haut. Une autre couche de censure est appliquée par les compagnies de chemin de fer elles-mêmes, qui veulent s'assurer qu'aucune publication contraire à la loi ou à la morale ne soit vendue dans leurs gares : Mollier évoque ainsi l'exemple d'Adolphe Bossange, qui relit les manuscrits de la comtesse de Ségur pour leur commercialisation dans les gares de la Compagnie de chemins de fer de l'Est⁴⁶⁶. *La Semaine des Enfants* est ensuite relue, comme évoquée plus haut, par la commission du colportage, dépendant du ministère de l'Intérieur, qui accorde l'estampille nécessaire pour pouvoir vendre le journal dans les bibliothèques de gare. Les auteurs doivent donc bien souvent adapter leur œuvre dès le départ ou se contraindre à voir leur œuvre modifiée de nombreuses fois pour pouvoir être publiée. La maison Lahure est ainsi marquée par la même « obsession de respectabilité »⁴⁶⁷ que la maison Hachette, préoccupation qu'Élisabeth Parinet explique par trois craintes : celle de la censure, celle d'une mauvaise réaction des parents des lecteurs, issus de la bourgeoisie catholique comme nous le montrerons plus bas, et celle d'une condamnation par l'Église.

463 Il n'a toutefois jamais exercé son épiscopat en raison de la cécité qui l'atteint en 1856.

464 Jean-Yves MOLLIER, « Éditer la comtesse de Ségur ou les ruses de la raison policière » dans *Cahiers Robinson*, n°9, 2001 ; Sophie HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur : Catholicism, Children's Literature, and the « Culture Wars » in Nineteenth Century France*, thèse de doctorat en philosophie et histoire, Université d'Édimbourg, 2008. URL : <https://era.ed.ac.uk/bitstream/handle/1842/3279/S%20Heywood%20PhD%20thesis%202008.pdf>. Consulté le 08/10/2023.

465 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 22 mars 1864, publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°67, p. XCVI. Éditée par Claudine BEAUSSANT.

466 J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

467 Élisabeth PARINET, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine : XIX^e- XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 210.

La censure étant impossible à repérer dans le cas des textes inédits dans *La Semaine des Enfants* et n'ayant pas été publiés en volume plus tard, sauf document d'archives les mentionnant, nous nous concentrerons sur les textes pré-publiés et post-publiés dans le journal, pour lesquelles il est assez aisé de comparer les deux versions et de déterminer quelles altérations ont pu être apportées au récit. Le seul cas de censure discutée (et refusée) que nous pouvons connaître en détail est celui, déjà abordé, de la demande de Théodore-Henri Barrau de modifier ou supprimer une centaine de lignes du roman de la comtesse de Ségur *L'Auberge de l'ange gardien*. Le contenu posant problème est une phrase où l'héroïne Elfy déclare qu'elle aurait demandé elle-même en mariage son fiancé s'il ne lui avait pas demandé sa main, et de manière plus générale l'évocation des sentiments amoureux. Barrau dit vouloir écarter du journal « toute peinture du sentiment, quelque légitime qu'il soit, qui a pour but le mariage, et d'en dissimuler les manifestations, même les plus innocentes »⁴⁶⁸, de crainte que les parents des lecteurs, mais sûrement aussi les organismes censeurs, ne jugent le roman trop osé. L'ouvrage paraît toutefois en feuilleton sans censure après que Ségur a interpellé Templier sur le sujet, Lahure étant obligé par ses accords avec Hachette à accepter la décision de la maison d'édition. La direction du journal juge en outre que la réputation de l'auteur fournit une « précaution suffisante »⁴⁶⁹. Il semble toutefois qu'un membre dont nous ne connaissons pas le nom de la maison Lahure ait encore à se plaindre à ce sujet, étant donné que la maison Hachette reçoit une lettre, conservée dans le dossier de correspondance de la comtesse de Ségur, mais malheureusement non datée, critiquant le refus de la comtesse de voir son œuvre modifiée sans son accord :

« Je vous adresse les placards de *L'Auberge de l'Ange gardien* avec les corrections de Mme de Ségur et son bon à tirer.

Mme de Ségur n'a rien fait que des corrections typographiques.

Elle n'a rien modifié, rien changé ; elle n'a pas supprimé une seule embrassade, un seul aveu de tendresse, une seule joyeuseté, pas même le passage où son héros jette une jeune fille dans les bras d'un garçon, ni celui où la fille dit au garçon : « Si vous n'aviez pas demandé ma

468 Lettre de Théodore-Henri Barrau à Sophie Rostopchine concernant des modifications à apporter à *L'Auberge de l'Ange gardien*, [s. d., 1863], publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres,...*, n°50, p. LXXXVI.

469 Lettre d'un auteur anonyme à Émile Templier concernant la demande de censure de *L'Auberge de l'Ange gardien*, [s. d.], publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres,...*, n°50, p. XXXVII.

main, je vous l'aurais offerte. » Et en vérité un père même qui embrasserait sa fille aussi souvent que ce bonhomme embrasse ces deux femmes, se ferait rappeler aux convenances. En outre, sauf les trois premiers placards, ce roman n'est guère intéressant.

Je persiste à croire que c'est là une lecture peu convenable pour des petites filles »⁴⁷⁰.

Les craintes de Barrau et du personnel de la maison Lahure s'avèrent toutefois infondées : comme le signale Sophie Heywood, même la rigide *Bibliographie catholique* ne critique pas les passages incriminés, saluant même « la piquante et vertueuse Elfy »⁴⁷¹. Il semble donc que *La Semaine des Enfants* fait une relecture très stricte des textes, même d'une autrice réputée : cette rigueur morale exagérée, en comparaison notamment avec ses concurrents, est une des raisons probables de son déclin progressif, ce que nous montrerons plus bas.

Notons que *La Fortune de Gaspard*, au contraire, comporte plusieurs différences entre la version de la « Bibliothèque rose illustrée » et celle de *La Semaine des Enfants*, mises en avant par Rémi Saudray dans son article « La fortune du texte »⁴⁷². Celles-ci ne sont cependant pas toutes de l'ordre de la censure. Saudray explique que la version corrigée est celle publiée dans la « Bibliothèque rose illustrée », tandis que celle de *La Semaine des Enfants* est plus proche du manuscrit originel, étant donné que sa parution précède les échanges entre Ségur et Templier concernant les épreuves du roman et les corrections à amener. Le roman commence à paraître dans le journal le 25 avril 1866, le jour où Ségur réclame pour la première fois de relire les épreuves de la version de la « Bibliothèque rose illustrée ». Les observations sur le roman de Templier ne sont toutefois reçues par la comtesse qu'entre le 27 juillet et le 7 août. Saudray suppose que « la librairie Hachette a remis directement le manuscrit à l'imprimeur afin qu'il puisse être utilisé pour le périodique un peu plus tôt »⁴⁷³, sans relecture préalable. Parmi ces modifications, Saudray constate des changements dans le style employé : au début du roman par exemple, Templier fait retirer de la version publiée en volume quelques formulations populaires jugées incorrectes, comme « je vas ». Mais les altérations les plus importantes veillent à rendre le personnage de Gaspard, protagoniste éponyme du roman, plus acceptable. Le jeune homme est un paysan qui, rêvant

470 *Ibid.*

471 Gustave ROBERT, critique de *L'Auberge de l'ange gardien et Pauvre Blaise*, dans *Bibliographie catholique*, n°33, avril 1865. Cité par S. HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur...*, p. 171.

472 Rémi SAUDRAY, « La fortune du texte », *Cahiers séguriens*, n°3, octobre 2002, p. 97-104.

473 *Ibid.*, p. 97.

d'ascension sociale et de fortune, devient prêt à tout pour devenir riche. Quand le père de Gaspard reçoit un héritage conséquent, le protagoniste du roman lui propose de gérer l'affaire lui-même, à condition de lui verser immédiatement plus de la moitié de l'héritage. Templier modifie plusieurs passages où Ségur pointe la perfidie et la malhonnêteté du jeune homme : il ajoute par exemple, quand Gaspard confie son plan à son mentor M. Féréor, la phrase « Monsieur, je veux faire une *affaire* de cet héritage de mon père, mais honnêtement, sans le tromper »⁴⁷⁴. Il retire aussi des passages indiquant que Gaspard était « inquiet »⁴⁷⁵ que son frère Lucas propose d'autres solutions plus efficaces à son père, et donc que le protagoniste est tout à fait au courant que son plan nuit à son père et le réalise uniquement car il lui est profitable. On note aussi une modification limitée du titre, qui de « Fortune de Gaspard » dans le périodique devient « *La Fortune de Gaspard* » dans la version publiée en volume.

Toutefois, *La Fortune de Gaspard* constitue aussi un cas exemplaire de censure de la part de *La Semaine des Enfants*. En effet, comme le signale là encore Rémi Saudray, il manque des passages à la fin du roman, qui concernent les relations entre Gaspard et la femme qu'il vient d'épouser, Mina⁴⁷⁶. La censure du passage incriminé, où Mina explique à M. Féréor que ses relations avec son nouveau mari s'améliorent par la phrase « Il m'a embrassée ; donc il ne me déteste plus »⁴⁷⁷, entraîne la suppression de deux pages environ. Saudray montre que le récit perd alors toute cohérence, étant donné qu'on passe sans transition de la ferme de la famille de Gaspard au bureau de M. Féréor. Un autre long passage supprimé est un monologue intérieur de Mina, « où elle prend conscience que Gaspard la traite non comme une épouse, mais comme une étrangère »⁴⁷⁸, évocation des sentiments et de leur manifestation que récuserait fortement Barrau. Si Saudray croit que Barrau a censuré cette lettre, ce n'est pas lui, étant donné qu'il est mort en 1865, mais un successeur qui semble aussi attaché à respecter la morale que lui. De même, les manifestations d'amour entre les époux à la toute fin du roman sont supprimées, alors que Gaspard ne fait qu'enlacer sa femme et lui baiser la main. Saudray signale encore d'autres censures, notamment celle d'une lettre

474 Sophie ROSTOPCHINE, *La Fortune de Gaspard*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 5^e édition, 1876, p. 181.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65780032>. Consulté le 25/10/2023.

475 Sophie ROSTOPCHINE, « Fortune de Gaspard », dans *La Semaine des Enfants*, n°695, 26 mai 1866, p. 126.

476 R. SAUDRAY, « La fortune du texte »,...

477 S. ROSTOPCHINE, *La Fortune de Gaspard*,..., p. 356.

478 R. SAUDRAY, « La fortune du texte »,..., p. 102.

d'amour entre les deux personnages, et montre bien à quel point elles sont omniprésentes dans la fin du roman tel qu'il est publié dans *La Semaine des Enfants*.

Un autre témoignage est donné par Zulma Carraud, dans une lettre écrite à son médecin le docteur Gachet : si elle parle ici d'une censure touchant son livre de lecture courante *La Petite Jeanne*, il semble possible que des censures similaires aient touché ses récits parus dans *La Semaine des Enfants* :

« Vous ne vous doutez guère des exigences que je subis pour mettre au jour mes petits livres et combien il me faut mutiler mes idées et même souvent abandonner celles auxquelles je tiens le plus. J'ai nécessairement besoin du suffrage des gens d'église pour leur diffusion, et pour vous donner une idée de leurs tracasseries, on m'a forcé de supprimer la rougeur de Jeanne quand Grand-Louis lui tape dans la main, comme pouvant donner des idées...!!! »⁴⁷⁹.

Là encore, la crainte du jugement des institutions (ici ecclésiastiques) pousse l'éditeur à censurer l'ouvrage malgré le refus de l'autrice, toujours pour un motif apparaissant aujourd'hui comme minime, celui de montrer une manifestation même innocente de l'amour.

D'autres exemples de censure peuvent être identifiés dans le journal, en comparant la version du journal à celle publiée en volume. L'un des plus parlants est la réécriture de quelques passages du célèbre conte des *Mille et une Nuits* « Aladdin ou la Lampe merveilleuse », renommé « La lampe merveilleuse », publié dans le journal en feuilleton de fin mai à fin juin 1858⁴⁸⁰. Plusieurs changements sont opérés dans le texte pour l'adapter à la morale chrétienne, par rapport aux autres versions du texte et notamment à l'édition réalisée par Charles Lahure en 1865 et 1866, publiée dans le *Journal pour tous* en août 1862. On note plusieurs réécritures visant à raccourcir ou simplifier le texte, mais nous nous concentrerons ici sur les modifications touchant au sens même de l'histoire. Par exemple, la version de *La Semaine des Enfants* fait d'Aladdin un jeune homme studieux, « qui faisait de grands progrès, et qui avait une excellente conduite »⁴⁸¹, seulement distrait du droit chemin par de mauvais compagnons de jeu. Au contraire, dans les autres versions du récit, comme celle donnée par le *Journal pour tous* en 1862 par exemple, le héros est décrit comme « élevé d'une manière très-

479 Cité dans Raoul R. FRANCIS, *Zulma Carraud : la main de papier de Chine*, Paris, L'Harmattan, 2021, p. 134.

480 Antoine GALLAND, « La lampe merveilleuse », dans *La Semaine des Enfants*, n° 74-77, 29 mai – 26 juin 1858.

481 *Ibid*, n°74, 29 mai 1858, p. 171.

négligée, et qui lui avait fait contracter des inclinations vicieuses », « méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère »⁴⁸². La modification est probablement faite pour éviter que les enfants ne s'identifient à un protagoniste peu exemplaire. Vers la fin du conte, certains passages sont enlevés, notamment celui où Aladdin fait enlever le lit où se trouvent la princesse Badroulboudour, qu'il souhaite épouser, et son époux le fils du vizir, afin de dormir lui-même avec la jeune femme, une épée plantée entre eux pour signifier la chasteté. Le passage étant perçu comme peu adapté aux enfants, il est enlevé et remplacé. Dans la version du journal, on insiste plutôt sur la richesse des présents offerts par Aladdin et sa mère au sultan, qui suffisent à convaincre ce dernier de laisser le héros épouser sa fille, renommée Fatmé, qui est bien évidemment encore célibataire.

Il faut toutefois rappeler que la censure est loin d'être une particularité de *La Semaine des Enfants*, même si elle semble avoir été particulièrement rude dans le journal. Hetzel par exemple la pratique également de manière régulière. L'ouvrage de William Butcher *Jules Verne inédit : les manuscrits déchiffrés* montre bien à quel point les ouvrages du célèbre romancier ont été modifiés par son éditeur⁴⁸³, même si Butcher a tendance à diaboliser le rôle d'Hetzel en considérant chacune de ses modifications comme une trahison à l'oeuvre vernienne⁴⁸⁴. La traduction (ou plutôt, adaptation) réalisée par Hetzel lui-même, sous le nom de plume de P.-J. Stahl, du roman *Little Women* de Louisa May Alcott, montre de la même manière sa volonté de censure : les quatre protagonistes, filles d'un pasteur aumônier durant la guerre de Sécession, deviennent les « quatre filles du Docteur March ». L'une d'elles, Jo, voit sa personnalité affirmée et son caractère indépendant édulcorés, comme le démontre Claire Le Brun⁴⁸⁵. La modification la plus importante qu'apporte Hetzel est ainsi l'ajout d'un épilogue « Perspectives d'avenir » où la jeune femme renonce à écrire et se marie avec Laurie, de manière totalement contraire à ce que souhaitait l'auteur pour son personnage⁴⁸⁶. Ce

482 Antoine GALLAND, « Histoire d'Aladdin, ou la lampe merveilleuse », dans *Les Mille et une nuits : contes arabes*, Paris, Publication de Charles Lahure, 1865-1866, tome 2, p. 183. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15032282>. Consulté le 06/10/2023.

483 William BUTCHER, *Jules Verne inédit : les manuscrits déchiffrés*, Lyon, ENS Editions – Institut d'histoire du livre, 2015.

484 Voir à ce sujet la recension de l'ouvrage par Philippe SCHEINHARDT dans *Genesis*, n°42, 2016, p. 194-195. URL : <https://journals.openedition.org/genesis/1340>. Consulté le 06/10/2023.

485 Claire LE BRUN, « De *Little Women* de Louisa May Alcott aux *Quatre filles du docteur March* : les traductions françaises d'un roman de formation au féminin », dans *Meta*, vol. 48, n°1-2, mai 2003, p. 47-67. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2003-v48-n1-2-meta550/006957ar/>. Consulté le 06/10/2023.

486 *Ibid.*

changement permet de rendre le roman beaucoup plus acceptable, en le concluant par un retour aux normes de genre : Jo renonce à ses prétentions de « bas-bleu » pour s'accomplir par le mariage. La censure, omniprésente au XIX^e siècle, menace aussi la littérature pour adultes : l'année de création de *La Semaine des Enfants* est également l'année des procès intentés par le procureur Pinard aux *Fleurs du Mal* et à *Madame Bovary* pour « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs ». Il est alors évident qu'un journal à destination des enfants, tenu par des hommes veillant avant tout à la respectabilité de leur publication, censure autant que possible les textes pour les faire entrer dans un carcan moral rigoureux, quitte à devoir outrepasser l'avis des auteurs. Le désarroi de ces derniers nous est inconnu, mais nous pouvons en avoir une idée en lisant les mots terribles de la comtesse de Ségur, qui écrit à Émile Templier, après que celui-ci lui a demandé de supprimer deux passages des *Petites filles modèles* abordant la maltraitance envers les enfants :

« L'amour-propre d'Auteur a sans doute sévi sur moi, Monsieur ; je m'étais révoltée d'abord de ce que deux épisodes entièrement historiques aient été jugés impossibles, ensuite, de la manière inusitée et cavalière dont avait usé votre correcteur. L'auteur étant homme, peut faillir ; le droit de remontrance est sans doute acquis à l'Éditeur qui règne en despote sur ses Auteurs ; mais le droit de retranchement sans consentement d'Auteur, me semble être tout nouveau et pas encore passé en usage. C'est l'avis de la demi-douzaine d'Auteurs que je connais particulièrement. Au reste, le bon Dieu ne m'ayant pas entachée d'entêtement, je baisse pavillon devant vous, je retrancherai tout ce que vous voudrez, quoique, je le répète, les deux épisodes qui ont choqué votre correcteur sont historiques, avec la variante que ce n'était pas une belle-mère mais une mère qui élevait ainsi sa fille et que j'en aurais pu citer d'autres plus cruels encore. Je renvoie donc à l'impression l'épreuve, revue, endommagée et diminuée et j'attends les suivantes dans l'humble attitude d'un ballon crevé »⁴⁸⁷.

487 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 16 mars 1858, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres, ...*, n°11, p. LXVI-LXVII.

2. D'autres formes de modification des œuvres

La censure n'est pas la seule forme d'altération des œuvres qu'on trouve dans *La Semaine des Enfants*. On y trouve également fréquemment des textes dits « imités » de l'original, notamment dans le cas des textes issus de langues étrangères. Un exemple assez évocateur en est l'adaptation d'*Oliver Twist* de Charles Dickens publiée dans *La Semaine des Enfants* en 1863 sous le titre « Olivier »⁴⁸⁸. On y constate une suppression de la plupart des descriptions, de la caractérisation des personnages et de certains épisodes, probablement pour rendre le texte plus court et plus facilement publiable en feuilleton. Le texte est aussi rendu beaucoup plus simple, en enlevant les effets de style souhaités par Dickens. Seul reste finalement du roman original l'essentiel de son intrigue, dans une version que l'on pourrait qualifier d'affadie. Certains passages sont également ajoutés par l'adaptateur, comme ce paragraphe au tout début du récit :

« L'enfant fut recueilli dans l'hospice ; et avant tout, chers lecteurs, je vous prie de remarquer que les faits que je vais vous raconter se sont passés en Angleterre, dans une petite ville de province. Rien de semblable ne pourrait se passer en France ; dans notre pays, les hospices sont dirigés par des sœurs, qui prodiguent aux pauvres petits orphelins les soins les plus empressés et les plus tendres et sont administrés gratuitement par des hommes dont le zèle égale la bienveillance »⁴⁸⁹.

Il veille à rassurer les enfants, en leur disant que les mauvais traitements subis par le jeune Olivier ne sont qu'une réalité lointaine, quitte à grandement embellir la dure réalité vécue par les orphelins en France au XIX^e siècle.

La volonté de raccourcir les textes semble le cas le plus fréquent : on le retrouve pour d'autres textes publiés dans le journal, comme par exemple une « Variété » en deux épisodes de 1866 adaptée de la pièce de théâtre de 1788 *L'Habitat de la Guadeloupe* de Louis-Sébastien Mercier, parue sous le titre « Dortigny et Vanglenne »⁴⁹⁰. Le récit, où un homme

488 Charles DICKENS, « Olivier », dans *La Semaine des Enfants*, n°402-409, 5-29 août 1863.

489 *Ibid*, n°402, 5 août 1863, p. 290.

490 Louis-Sébastien MERCIER, « Dortigny, Vanglenne », dans *La Semaine des Enfants*, n°671-672, 3 - 7 mars 1864.

ayant fait fortune dans les colonies se fait passer pour pauvre auprès de son cousin pour juger s'il mérite ou non de partager avec lui ses richesses, est fortement tronqué pour tenir en deux scènes. On retire par exemple le personnage secondaire de Madame Dortigny, pour ne retenir que l'essentiel de l'intrigue. Ces coupes sont probablement là pour s'adapter au rythme du journal, afin d'éviter que le feuilleton ne dure trop longtemps, peut-être aussi pour plus vite le remplacer par un autre jugé plus attrayant aux yeux des jeunes gens.

D'autres adaptations sont plutôt des moyens de modifier le texte pour le faire correspondre à un contexte français, et ainsi le rendre plus facilement compréhensible par le jeune lecteur. C'est par exemple le cas du « Jeune orfèvre » en 1857⁴⁹¹, un conte de l'auteur allemand Wilhelm Hauff, paru sous le titre « L'auberge du Spessart » la même année dans un recueil édité chez Hachette, dans une traduction d'Amédée Tallon⁴⁹². En plus d'ôter quelques descriptions superflues, l'adaptateur qui modifie la traduction de Tallon pour la publier dans *La Semaine des Enfants* décide de retirer plusieurs éléments pouvant dénoter une « couleur locale » allemande. Le jeune taillandier siffle un air, et plus un *lied*, la mention du nom du massif montagneux du Spessart est retirée (probablement car jugée peu connue des lecteurs), les pfennings et kreutzers deviennent des « gros sous ». On laisse toutefois une allusion à la Forêt Noire, plus connue du lectorat. Les modifications viennent ici d'un souci d'accessibilité du texte, qui se caractérise aussi par la division en un plus grand nombre de paragraphes et de phrases, pour se mettre à la hauteur du jeune lecteur. Notons toutefois que d'autres textes retiennent des allusions à des mots étrangers ou des réalités exotiques pour le lecteur, notamment quand elles concernent les pays anglo-saxons ou l'Orient, ce que nous étudierons plus bas.

Une autre forme de modification des œuvres empruntées, due au format du journal, est le fait de les retirer de tout contexte en publiant seulement un extrait. Quand des contes des *Mille et une Nuits* sont publiés dans le journal par exemple, toute allusion au cadre narratif inventé par Galland, l'histoire de Schéhérazade racontant chaque soir la suite d'une histoire au sultan, est omise. Il en va de même pour certains des épisodes des *Malheurs de Sophie* publiés sous la forme de récits brefs indépendants dans le journal, déjà évoqués plus haut. Le

491 Wilhelm HAUFF, « Le jeune orfèvre », dans *La Semaine des Enfants*, n°23-26, 6 – 27 juin 1857.

492 Wilhelm HAUFF, *L'Auberge du Spessart, contes allemands*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1857.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56295364>. Consulté le 06/10/2023.

cas reste toutefois relativement rare. En outre, ces textes, comme les autres exemples relevés, par exemple des passages empruntés à la *Bible populaire* de l'abbé Driou ou à l'*Histoire populaire contemporaine de la France*, fonctionnent très bien en tant que textes indépendants.

Ainsi, les textes empruntés à d'autres sources publiés dans *La Semaine des Enfants* sont fréquemment tronqués ou altérés, sans que ces changements ne soient jamais indiqués. Cela traduit un certain irrespect de l'intégrité de l'œuvre originale, et reflète bien la toute-puissance de l'éditeur sur les textes.

3. Le style dans *La Semaine des Enfants*

Ce qui différencie l'écrivain du littéraire, c'est l'attention portée à l'aspect artistique, au style. Il faut alors se demander dans quelle mesure les récits publiés dans *La Semaine des Enfants* portent la trace d'un certain style, d'une voix personnelle de leur auteur, ou bien au contraire apparaissent comme standardisés et assez impersonnels.

De manière générale, la littérature enfantine sous le Second Empire apparaît comme très standardisée. Les collections, qui deviennent de plus en plus fréquentes, renforcent ce phénomène. Les ouvrages sont commandés et modifiés pour mieux figurer dans une certaine ligne éditoriale : ils émanent des éditeurs autant, voire plus, que des auteurs⁴⁹³. On ne considère pas qu'ils demandent un effort particulier pour chercher une forme ou une esthétique particulière. Un assez bon témoignage de cela est une lettre envoyée par Louis Hachette à Jean-Jacques Porchat le 18 juillet 1859. Ce dernier, professeur de droit suisse, est un polygraphe, qui écrit des ouvrages pour enfants, mais produit également des poèmes, des articles du *Magasin pittoresque* ou encore des traductions. Son grand projet à cette époque est une traduction des œuvres complètes de Goethe, publiée chez Hachette entre 1860 et 1870. Hachette, considérant ce travail comme éreintant, propose à Porchat de se reposer par des travaux d'écriture plus simples :

493 Voir ce que dit Jean-Yves Mollier du phénomène des collections dans J.-Y. MOLLIER, *Louis Hachette...*

Chapitre III : Peut-on parler d'écrivains dans *La Semaine des Enfants* ?

« Vous pourriez vous reposer des fatigues que vous donne la traduction de Goethe en écrivant quelques proverbes en vers ou en prose ou des petits drames présentés sous toute autre forme (charades, monologues, dialogues, etc.). Les sujets ne vous manqueront pas. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient neufs. Imités et arrangez quand vous ne créez pas »⁴⁹⁴.

On voit bien qu'écrire des petites histoires ou des dialogues moralisants est perçu comme étant assez aisé et ne demandant pas d'imagination. Hachette demande même explicitement à Porchat de se contenter de réécrire et imiter des textes existants, et donc de faire preuve d'un talent de copiste bien plus que d'écrivain. Il demande en outre à ses auteurs (qui sont parfois ceux de *La Semaine des Enfants*) de s'astreindre à certaines normes formelles : par exemple, il interdit à Zulma Carraud d'employer des termes berrichons ou populaires dans ses ouvrages⁴⁹⁵.

C'est bien cette voie que semblent suivre les auteurs de *La Semaine des Enfants*, dont le style ne connaît pas vraiment d'éclat. La standardisation de la prose de Dickens dans l'adaptation pour le journal évoquée ci-dessus va dans ce sens : le style doit être simple, accessible, sans effet de style trop marqué. Tout est fait pour donner l'impression d'une continuité entre les textes, entre les numéros, pour que *La Semaine des Enfants* forme une sorte de collection continue. Il est toutefois difficile de « mesurer » le style du journal, et de traduire de manière objective le ressenti de monotonie qui accompagne la lecture du périodique. On peut toutefois donner quelques caractéristiques du style *Semaine des Enfants*, qui est de manière plus générale le style de la littérature enfantine de l'époque. Il est marqué par une présence importante du dialogue, dans les fictions mais aussi les variétés de vulgarisation scientifique (nous reviendrons sur ce point), parfois indiqué de manière très explicite, en précisant avant chaque réplique le nom du personnage en petites capitales, comme dans une pièce de théâtre. La narration, sauf rares exceptions, ne se fait jamais à la première personne : cela rend des récits comme les *Mémoires d'un âne*, racontées du point de vue d'un équidé, encore plus remarquables. Les récits manquent aussi d'humour, à part quelques anecdotes, « histoires en estampes » et gags : les feuilletons, par exemple, contiennent rarement des passages drôles ou ironiques. Les rares qui le sont, comme par

494 Lettre de Louis Hachette à Jean-Jacques Porchat, 18 juillet 1859. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Dossiers nominatifs, Jacques Porchat, 44HAC/43/25.

495 R. R. FRANCIS, *Zulma Carraud...*

exemple le conte des frères Grimm « Les heureuses chances de Jeannot »⁴⁹⁶, sont d'ailleurs des emprunts.

En résumé, il paraît assez difficile de réellement qualifier d'« écrivains » les auteurs de *La Semaine des Enfants*. Que les textes soient originaux ou empruntés, on ressent rarement une réelle personnalité derrière eux, ce qui s'explique d'autant plus quand on sait qu'ils ont probablement été tronqués, altérés ou censurés par Barrau, Lahure ou quelque membre de la rédaction du journal. Ce manque d'identité va jusqu'à la signature, qui dans de nombreux cas, que l'auteur soit anonyme, caché sous un pseudonyme ou tombé dans l'oubli, ne permet même pas de savoir qui a écrit un article. Ces contributeurs sont « des bas-bleus, des professeurs, qui constituent presque une sorte d'autre Bohême, mais une Bohême triste et proche de l'anonymat, de scripteurs le plus souvent désignés par des initiales ou des pseudonymes »⁴⁹⁷, pour reprendre les termes de Francis Marcoin. Leur nom importe bien moins que le contenu qu'ils produisent : c'est peut-être pour cela que les index à la fin de chaque volume de *La Semaine des Enfants* ne comprennent que les titres des récits et articles, au contraire par exemple du *Magasin d'Education et de Récréation* qui y indique le nom de chaque auteur. La « triste Bohême » qui écrit dans *La Semaine des Enfants* est typique de cette nouvelle « littérature industrielle » du XIX^e siècle, qui est faite d'écrivains plus que d'écrivains. Leur écriture n'est pas vraiment une expression artistique, mais plutôt une création de contenus standardisés et fortement contrainte par les exigences de leur éditeur ou rédacteur en chef, face auquel ils se retrouvent dans une situation de « tragique impuissance »⁴⁹⁸, selon l'expression de Jean-Yves Mollier. L'examen de leur situation amène à se demander si celle-ci présente ou non des similarités avec celle des dessinateurs et graveurs qui illustrent leurs récits et articles.

496 Jacob et Wilhelm GRIMM, « Les heureuses chances de Jeannot », dans *La Semaine des Enfants*, n°27-28, 4–11 juillet 1857.

497 F. MARCOIN, « L'auteur pour la jeunesse, écrivain ou littéraire ? »,...

498 Jean-Yves MOLLIER, « Le roi est nu ou la tragique impuissance de l'écrivain face à l'éditeur au XIX^e siècle », *Écritures du pouvoir et pouvoirs de la littérature*, dir. Sylvie Traire et Alain Vaillant, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2014, p. 201-219. URL : <https://books.openedition.org/pulm/216>. Consulté le 10/10/2023.

Chapitre IV : Dessinateurs et graveurs de *La Semaine des Enfants*

A. Des métiers en bas de la hiérarchie des arts

Avant de nous attarder sur les artistes ayant créé les images présentes dans *La Semaine des Enfants*, il nous a semblé pertinent de commencer par rappeler quelques éléments plus généraux sur les métiers de dessinateur et de graveur sous le Second Empire, pour éviter toute confusion entre ces deux professions, mais également pour souligner le manque de reconnaissance sociale et économique que subissent ces artistes dans les domaines de l'illustration et de la presse. Nous tirerons principalement nos informations de deux ouvrages : l'un concentré sur les dessinateurs, *Le métier d'illustrateur* de Philippe Kaenel⁴⁹⁹, et l'autre sur les graveurs, *La gravure sur bois au XIX^e siècle* de Rémi Blachon⁵⁰⁰.

1. Deux professions distinctes, mais complémentaires

Les illustrations publiées dans *La Semaine des Enfants* sont dans leur immense majorité des gravures sur bois. Cette technique d'illustration, que nous étudierons plus en détail plus bas, nécessite le travail de deux artistes⁵⁰¹. Le premier, le dessinateur, est celui qui conçoit en tant que telle l'image. Il la dessine sur un papier, ou bien directement sur le morceau de bois destiné à être gravé à l'aide d'un pinceau. Cette dernière méthode est notamment pratiquée par Gustave Doré pour les gravures de grande taille⁵⁰². Le graveur est celui qui pratique la xylographie. Il travaille le bois de manière à reproduire le dessin, en

499 Philippe KAENEL, *Le métier d'illustrateur, 1830-1880 : Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Éditions Messene, 1996.

500 Rémi BLACHON, *La gravure sur bois au XIX^e siècle : l'âge du bois debout*, Paris, Éditions de l'Amateur, 2001.

501 Si un même artiste peut techniquement remplir ces deux rôles, cela ne semble pas être le cas dans *La Semaine des Enfants*.

502 R. BLACHON, *La gravure sur bois...*

creusant les parties destinées à rester blanches et en laissant en volume les endroits devant être encrés à l'impression. La grande majorité des gravures sur bois ont ainsi deux auteurs, ce qui implique en général deux signatures : le nom du dessinateur est traditionnellement disposé en bas à gauche, tandis que le nom du graveur se situe en bas à droite de l'image.

Mais qui est alors désigné par le terme « illustrateur » ? Il faut dire que ce terme n'est pas vraiment utilisé sous le Second Empire. Comme le rappelle Philippe Kaenel, le mot « illustration » n'est importé depuis l'Angleterre que vers 1825, et il est encore souvent utilisé entre guillemets dans les années 1860⁵⁰³. Le terme « illustrateur » semble encore plus tardif : le dictionnaire Littré donne pour seule définition en 1874 « celui qui donne du lustre, de l'éclat »⁵⁰⁴, tandis que le dictionnaire de l'Académie française ignore encore le terme dans sa huitième édition datée de 1878, et ce alors que ces deux sources reconnaissent l'utilisation du pluriel « illustrations » pour désigner les images agrémentant un livre ou un journal. Le terme est toutefois plutôt utilisé aujourd'hui pour désigner les dessinateurs qui se consacrent spécifiquement à illustrer des ouvrages ou des journaux (c'est ce que fait par exemple Philippe Kaenel) : quand nous l'utilisons, nous n'englobons donc pas les graveurs.

Une autre distinction importante à réaliser entre dessinateurs et graveurs est dans l'organisation de leur profession. Les illustrateurs travaillent souvent de manière individuelle et pratiquent d'autres formes d'art, tandis que les graveurs, dont le métier se rapproche de l'artisanat, travaillent en ateliers et se consacrent uniquement à cette profession⁵⁰⁵. Le plus connu de ces ateliers est probablement l'atelier ABL, dont le nom provient des initiales de ses fondateurs John Andrew, Jean Best et Isidore Leloir. Fondé en 1832 à Paris, c'est l'un des premiers ateliers français de gravure sur bois de bout, chargé des gravures du *Magasin pittoresque* et d'une grande partie de l'édition romantique⁵⁰⁶. A la même époque, l'atelier Lacoste a l'exclusivité des gravures du *Journal des Enfants*⁵⁰⁷. Cette organisation facilite une certaine industrialisation du métier, au fur et à mesure que la gravure sur bois debout se répand en France.

503 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*

504 Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française...*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, tome 3, p. 14.

URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5460034d>. Consulté le 10/10/2023.

505 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*

506 R. BLACHON, *La gravure sur bois...*

507 *Ibid.*

2. Des professions peu valorisées socialement

Si les illustrations du XIX^e siècle sont aujourd'hui recherchées et que certains de ses artistes, comme Doré, Grandville ou Gavarni, voient leur talent reconnu et célébré, les professions d'illustrateur et de graveur sont assez peu considérées au XIX^e siècle. Il faut dire que l'illustration n'est souvent pas une vocation pour les dessinateurs. Ils aspirent généralement à devenir peintre, profession bien plus reconnue, mais n'arrivent pas à entrer dans ce milieu très fermé, où pour s'imposer il faut gagner des prix, avoir ses toiles dans des salons, être apprécié des critiques d'art, avoir des commandes de l'État ou de riches particuliers, et où la concurrence est rude⁵⁰⁸. Harrison et Cynthia White recensent ainsi environ 4 000 peintres à Paris vers 1863⁵⁰⁹. Leur trajectoire fait alors penser à celle des « littérateurs » évoqués plus haut : ne trouvant pas leur place dans les formes les plus valorisés d'art, ils se consacrent à des formes plus « industrielles », réputées moins artistiques, pour pouvoir tout de même vivre de leur plume ou de leur pinceau. Philippe Kaenel compare ainsi les illustrateurs aux journalistes tels qu'ils sont décrits par Édouard Charton dans son *Dictionnaire des professions* en 1880 : les deux métiers partagent le fait de ne pas tant être des professions à part entière, impliquant une formation particulière, et auxquelles on se consacre entièrement, que des occupations temporaires, en attendant d'aspirer à mieux⁵¹⁰. On peut aussi les comparer aux photographes, qui souvent se consacrent à cette occupation faute de trouver de quoi vivre de la peinture. Certains passent d'ailleurs d'une activité à l'autre : par exemple, Bertall, dessinateur pour la « Bibliothèque rose illustrée » et *La Semaine des Enfants* entre autres, ouvre dans les années 1860 avec le photographe Hippolyte Bayard un atelier de photographie à Paris⁵¹¹.

Le fait de devoir se cantonner à l'illustration est parfois vécue comme un déclassement ou un échec par les artistes, même les plus renommés. Gustave Doré, par exemple, vit très mal le fait de n'être connu presque que par ses illustrations. Comme le dit Kaenel :

508 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*

509 Harrison WHITE et Cynthia WHITE, *La Carrière des peintres au XIX^e siècle*. Cité par P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 81.

510 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 79.

511 Voir la notice de « Bayard et Bertall. Paris » sur data.bnf.fr. URL : https://data.bnf.fr/fr/16179029/bayard_et_bertall_paris/. Consulté le 11/10/2023.

« le succès populaire et mondain, l'accueil de l'illustrateur dans les cercles officiels, ne compensent aucunement à ses yeux la reconnaissance dispensées par l'institution artistique à travers ses deux voix de plus en plus concurrentes, le jury et la critique. La vogue grandissante de son œuvre gravé contribue ainsi à la dévaluation de sa peinture, alors même qu'il envisage de renoncer définitivement au crayon pour le pinceau. De ce point de vue, 1861 marque un tournant dans la désillusion. C'est vers cette date qu'il aurait avoué à Hippolyte Taine qu'il devrait « tuer l'illustrateur » au profit du peintre »⁵¹².

Son succès grandissant n'arrange pas sa situation, au point que Gustave Doré écrive encore à sa mère en 1873 : « Je travaille à des choses qui m'ennuyent [*sic*] pour gagner de l'argent, ce qui est toujours une chose malheureuse pour un artiste de ma sorte »⁵¹³. S'il est difficile de savoir de quels dessins parle Doré, il n'est pas impossible qu'il considère ses gravures réalisées précédemment pour *La Semaine des Enfants*, ou bien pour Hachette et reprises dans le journal, comme n'étant pas à la hauteur de ses espérances, étant donné le caractère peu légitimé de la librairie de jeunesse.

Au niveau des origines sociales, les dessinateurs semblent venir de milieux variés, mais rarement de la noblesse. Parmi les rares exceptions, on peut citer le contributeur de *La Semaine des Enfants* Bertall, dont le vrai nom est Charles d'Arnoux, petit-fils du vicomte de Limoges. Ils sont peu issus de familles d'artistes, au contraire des graveurs pour lesquels le cas est plus fréquent⁵¹⁴ : on peut citer l'exemple d'Anthelme et Théodose Pisan, élèves de leur frère Héliodore, ou encore la présence dans *La Semaine des Enfants* de gravures de « Lacoste aîné » et « Lacoste jeune ». Une constante dans les deux catégories est toutefois l'absence de femmes : dans tout notre corpus, nous n'avons recensé ni dessinatrice, ni graveuse, alors même que le dessin fait partie de l'éducation des jeunes filles de la bourgeoisie. Elles sont toutefois formées pour l'agrément de leur famille, et non pour rendre public le fruit de leurs talents, et les mêmes freins qui limitent l'entrée des femmes en écriture agissent pour les empêcher de se lancer dans des carrières artistiques. On peut alors se demander pourquoi les femmes sont absentes de ces arts si elles sont présentes en littérature malgré la pression sociale. Nous avançons pour cela deux hypothèses : le fait que les écoles d'art et de gravure

512 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 255

513 Cité par P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 264.

514 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*

ne sont pas accessibles aux femmes⁵¹⁵, et la connotation négative de l'illustration, notamment celle de la presse, souvent associée à la perversion et l'immoralité comme nous l'avons dit plus haut. Pour trouver des illustratrices ayant travaillé pour la littérature de jeunesse, il faut se rendre quelques décennies plus tard en Angleterre, où Beatrix Potter écrit et illustre ses propres contes, dont le célèbre *Pierre Lapin* en 1902. Parmi les graveuses, on peut citer comme exceptions notables les filles d'Auguste Trichon, Adèle et Adrienne, qui exposent leurs gravures sur bois en 1868 et 1882 respectivement, aux côtés de leur père⁵¹⁶.

Ainsi, l'illustration n'est souvent pas la vocation première des dessinateurs. Ils sont souvent contraints pour vivre à ne pas se limiter à la peinture et à tester d'autres formes artistiques. Au contraire, les graveurs se consacrent plus particulièrement à cette tâche, et suivent de plus en plus des formations spécifiques dans le domaine, auprès de maîtres voire d'écoles comme l'École royale de gravure de Bruxelles, où a étudié le graveur François Pannemaker, ou encore les cours de gravure sur bois de l'École impériale de dessin.

3. Une situation économique souvent précaire

Un autre point commun qui relie nombre d'auteurs et d'illustrateurs de *La Semaine des Enfants* est leur dépendance financière aux éditeurs ou directeurs de publication. Les illustrateurs répondent par leurs dessins à des commandes pour un ouvrage illustré ou un journal. Quant à leur paiement, comme l'indique Kaenel, « la rémunération au dessin demeure [...] la pratique la plus courante tout au long du siècle »⁵¹⁷, avec un tarif pouvant beaucoup varier selon la taille de l'illustration demandée, le prestige du dessinateur, la qualité attendue, le caractère bon marché ou bien luxueux de l'ouvrage... Cela entraîne des revenus très irréguliers, et donc une certaine précarité chez les artistes. On peut donner une idée des tarifs en signalant que pour illustrer les contes de Perrault pour Hetzel, par exemple, en 1860

515 Les femmes ne sont autorisées à passer le concours de l'École des Beaux-Arts de Paris, par exemple, qu'en 1897.

516 Henri BÉRALDI, *Les graveurs du XIX^e siècle : guide de l'amateur d'estampes modernes*, Paris, Librairie L. Conquet, 1892, tome XII, p. 154.

517 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 86.

Gustave Doré est payé 150 francs pour chacun des 30 dessins (soit 4 500F en tout) avec un délai d'un mois pour tous les réaliser⁵¹⁸. Il perçoit ainsi quand il illustre un volume plus que ce qu'il reçoit la comtesse de Ségur en écrivant un roman : elle reçoit 1 500F pour *Pauvre Blaise* ou encore 2 000F pour *La Sœur de Gribouille*, alors même qu'elle est mieux payée que d'autres auteurs de la maison Hachette⁵¹⁹. Ce cas reste exceptionnel cependant, étant donné la célébrité de Doré et le caractère très luxueux de l'édition. La majorité des dessinateurs perçoit des sommes bien moins importantes.. Nous manquons cependant de documents pour avoir une idée des prix pour des artistes moins réputés et des travaux de moindre importance.

Les illustrateurs peuvent aspirer à des contrats plus stables en s'établissant auprès d'un éditeur ou d'un journal précis, qui fait régulièrement recours à eux. C'est le cas de nombreux artistes de *La Semaine des Enfants*, comme nous le verrons plus bas, souvent également liés à la maison Hachette. Le recrutement se fait alors souvent « par recommandation des pairs »⁵²⁰ selon Kaenel. Il cite l'exemple de l'illustrateur Valentin Foulquier, qui est recruté par la maison Mame sur recommandation de l'artiste Hector Giacomelli, qui le découvre dans *La Semaine des Enfants* que lisent ses enfants.

En ce qui concerne les graveurs, ils sont souvent choisis par l'éditeur : celui-ci a alors un rôle qui tient de « l'industriel qui distribue les matériaux de travail [...] et les tâches »⁵²¹, en répartissant les images à réaliser entre différents illustrateurs et graveurs. C'est lui qui prend les décisions et a le dernier mot en cas de tensions entre les artistes, ce qui là encore montre son omniprésence dans le processus créatif et sa domination des créations. Toutefois, il arrive que les dessinateurs puissent choisir eux-mêmes leurs graveurs, et on note même l'existence de duos établis : parmi ceux que l'on retrouve dans *La Semaine des Enfants*, on peut citer celui formé par Edmond Morin et Henry Linton, ou encore par Doré et plusieurs graveurs, comme François Pannemaker et Héliodore Pisan. Les graveurs semblent avoir des revenus plus réguliers, aidés par le fait de se constituer en ateliers, et gagnent entre 4 et 30 francs par jour selon Kaenel, ce qui les classe dans la petite voire moyenne bourgeoisie. Il est

518 Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Gustave Doré pour l'illustration des *Contes* de Charles Perrault, 9 octobre 1860. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, Auteurs, dossiers nominatifs, Doré, Gustave, 44HTZ/2/21.

519 Reconnaissances de paiements de la comtesse de Ségur auprès de la maison Hachette. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Registres, cote 44HAC/83.

520 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 116.

521 *Ibid.*

important de noter que si leur art est bien moins valorisé que celui des dessinateurs, étant donné qu'on considère qu'ils ne font que reproduire une image, ils sont mieux payés qu'eux : une gravure est ainsi payée « en moyenne le double du prix du dessin »⁵²², selon un article du critique d'art et dessinateur Philippe Burty daté de 1867. Ce plus haut tarif est sans doute lié à la maîtrise technique spécifique qui est nécessaire à ses artisans et à leur organisation en ateliers, qui facilite les liens avec les éditeurs et la négociation des prix.

Ainsi, les illustrateurs se retrouvent souvent dans des situations précaires, tandis que les graveurs peuvent se permettre un rythme de vie plus assuré. Dans les deux cas, les métiers se retrouvent sous le contrôle fort des éditeurs, qui décident de comment, quand et avec qui les faire travailler, sans forcément avoir le consentement, nous le verrons, des auteurs des récits à illustrer. Ils sont également des membres de cette « industrie » du journal et de l'édition qui bat son plein sous le Second Empire, sous le contrôle des éditeurs.

B. La création des illustrations de *La Semaine des Enfants*

1. Une petite équipe d'illustrateurs et graveurs réguliers

Avant toute chose, il faut mettre en avant le fait que les personnes à l'origine des gravures de *La Semaine des Enfants* peuvent être difficiles à identifier. En effet, de nombreuses images ne présentant la signature que d'un des deux artistes (le plus souvent, c'est le graveur qui est oublié). Les images n'indiquant le nom d'aucun des artistes sont également assez régulières : 20,9 % des textes illustrés ne comprennent aucune gravure signée. Il faut toutefois noter que ce pourcentage est bien moins important que celui des textes non signés, qui s'élève à environ 37 % comme indiqué plus haut. Un autre problème est celui de la lisibilité des signatures, parfois difficile quand elles se perdent dans le décor de l'image,

⁵²² Philippe BURTY, « La gravure et la photographie en 1867 », dans *Gazette des beaux-arts*, septembre 1867, p. 262. Cité par P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 194.

quand la numérisation est un peu moins nette que d'habitude, ou, surtout, quand le nom de famille est réduit à une initiale ou un monogramme.

Malgré ces problèmes d'identification, on peut discerner assez clairement la présence d'un petit nombre de collaborateurs très réguliers à l'illustration du journal, aussi bien parmi les dessinateurs que parmi les graveurs. Si l'on essaie, pour ne pas avoir des données trop étalées dans le temps en raison de notre corpus inégal, de ne se concentrer que sur les mêmes trois mois recensés chaque année (mars, juin et septembre), on peut avoir une idée assez nette des collaborateurs principaux du journal au fil des ans.

Pour les dessinateurs, ce sont en premier lieu J. Gerlier⁵²³ (9,8 % d'un total de 948 textes illustrés), Horace Castelli (6,1%), Bertall (5,7%), Vincent Foulquier (4,9%) ou encore Georges Fath (3,5%). Il faut toutefois noter que leur répartition varie fortement au cours du temps : dans les premières années du journal, par exemple, les principaux illustrateurs représentent une part bien plus importante du total. Si l'on se concentre sur la période 1857-1862, celles où le journal est le fruit d'une coopération entre la maison Hachette et Lahure, les dessinateurs principaux sont Castelli (12,5%), Foulquier (11,6%), Bertall (11,5 %), Gustave Doré (7,5%) et Fath (7,3%). Seulement cinq personnes dans ces cinq premières années créent ainsi les images plus de la moitié des textes illustrés du journal. Ces collaborateurs réguliers sont pour certains, comme nous le verrons un peu plus en détail plus bas, des artistes reconnus, qui servent d'argument de vente pour le journal. Par exemple, un « compte-rendu » de *La Semaine des Enfants* (en réalité une publicité à peine déguisée) réalisé par Fontaine, publiée dans le *Journal pour tous*, puis dans le *Manuel général d'instruction primaire*, mentionne la qualité des illustrations parmi les avantages apportées par le journal aux jeunes lecteurs : « Il fait connaissance avec le crayon de Bertall et Doré, ce qui lui donnera peut-être un jour le goût des Beaux-Arts »⁵²⁴. La présence de ces cinq collaborateurs diminue toutefois après la dissolution de la société Charles Lahure et Cie le 18 avril 1863, même s'ils restent présents tout au long de la vie du périodique. C'est à partir de ce moment que Gerlier devient le dessinateur le plus important du journal. Un autre signe témoignant de ce changement est

523 Nous n'avons pas pu identifié plus précisément son prénom ou son identité : la seule information supplémentaire donnée par ses notices IdRef et data.bnf.fr est sa date de naissance, 1826.

524 FONTAINE (auteur non identifié), « *Semaine des Enfants* », dans *Manuel général de l'instruction primaire*, 31^e année, n°1, janvier 1863, p. 5. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k40056042>. Consulté le 13/10/2023.

l'augmentation du nombre de gravures non signées, qui passe de 13,2 % pour la période 1857-1862 à 29,9 % à partir de 1864, et atteint même 42 % pour la période 1871-1876.

En ce qui concerne les graveurs, il est bien plus difficile de quantifier exactement leur présence dans le journal : en effet, si un texte est presque toujours illustré par un seul dessinateur, il est fréquent que des xylographes différents s'occupent des illustrations d'un même récit, sans qu'ils ne signent toujours leur participation. Nos relevés permettent toutefois d'identifier quelques graveurs qui contribuent de manière très régulière au journal : Auguste Trichon, qui réalise des gravures pour environ 12,8 % des textes du périodique, le duo de xylographes Charles et Rodolphe, qui signe « Charles Rod.» (8,4 %) ou François Pannemaker (4,9%). Là encore, on note clairement des différences selon les périodes. Trichon est une part essentielle de la revue durant ses cinq premières années de vie, durant laquelle il grave des illustrations pour 31,6 % (environ le tiers) des textes. Il en va de même pour Pannemaker sur 10,5 % des textes de la période. Au contraire, Charles et Rodolphe sont contributeurs à partir de 1864 seulement, mais deviennent vite des graveurs incontournables pour le journal, bien plus que Trichon et Pannemaker qui ne contribuent plus aussi fréquemment.

2. Des bois souvent réutilisés

Comme on l'a déjà vu, *La Semaine des Enfants* comprend un nombre important de textes pré-publiés ou post-publiés, notamment les premières années de sa parution en raison de sa collaboration avec la maison d'édition Hachette. Cela implique également une réutilisation des illustrations de ces récits. Par exemple, quand le journal pré-publie les récits de la comtesse de Ségur, c'est toujours avec les illustrations utilisées dans la « Bibliothèque rose illustrée », dessinées par Doré, Castelli, Bayard, Foulquier ou Gerlier selon les ouvrages. Cela explique que les contributeurs les plus réguliers du journal durant cette période aient été des dessinateurs et graveurs régulièrement engagés par Hachette : leurs gravures servent à la fois pour le journal et pour les productions de la maison d'édition, même s'ils livrent également des gravures exclusives à *La Semaine des Enfants*.

Les gravures ne sont toutefois pas seulement réutilisées dans les mêmes cas que les emprunts de textes. Nous avons ainsi relevé plusieurs exemples de gravures reprises par *La Semaine des Enfants* à un autre journal ou ouvrage, alors que le texte n'est pas le même. Il est assez difficile d'estimer dans quelle mesure cette situation est fréquente, faute de pouvoir aisément retrouver d'où sont reprises ces gravures. Dans ces cas, Lahure réutilise surtout des gravures qu'il a lui-même commandées, afin de limiter le coût de production du journal. Cela peut poser problème, l'image n'étant pas nécessairement adaptée au texte sur lequel elle est forcée. Une solution dans ces cas est le fait de « truquer » l'image, c'est-à-dire de modifier le bois gravé afin de couper certains éléments de l'image pour qu'elle ne détonne pas. Henri Leblanc nous fournit plusieurs exemples dans son catalogue de 1931 de l'œuvre complet de Doré⁵²⁵. Les gravures illustrant le roman de Mayne-Reid « L'Habitation du désert », publié en feuilleton entre la fin de l'année 1860 et le début de 1861, sont ainsi reprises à différents feuillets du *Journal pour tous*, comme « Le coureur des bois » de Gabriel Ferry ou « Balle-Franche » d' Aimard. Des modifications sont apportées aux bois, comme la suppression de personnages dans le décor, pour donner l'impression qu'ils représentent le désert où se passe le récit. Leblanc cite aussi l'exemple du « Fils du Pirate » de Louis Bailleul, qui reprend une gravure toute en longueur, sur deux pages, qui illustre dans le *Journal pour tous* « Les émotions de Polydore Marasquin » de Léon Gozlan. Comme le montrent les images ci-dessous, l'image est modifiée : l'homme au milieu des singes a été remplacé par un autre singe. En outre, probablement pour adapter l'illustration à la taille de chaque journal, celle-ci a été coupée à gauche et à droite, ôtant les signatures de Doré et du graveur Auguste Trichon. De même que les textes des auteurs, les images sont la propriété de l'éditeur avant tout, qui a tout droit de les modifier pour les publier dans des contextes parfois totalement différents du récit original. Nous étudierons plus loin le cas de « Florella », un conte dont les illustrations semblent ainsi très disjointes du texte.

525 Henri LEBLANC, *Catalogue de l'œuvre complet de Gustave Doré : illustrations, peintures, dessins, sculptures, eaux-fortes, lithographies*, Paris, Ch. Bosse, 1931, p. 391-392. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5490662m>. Consulté le 16/10/2023.

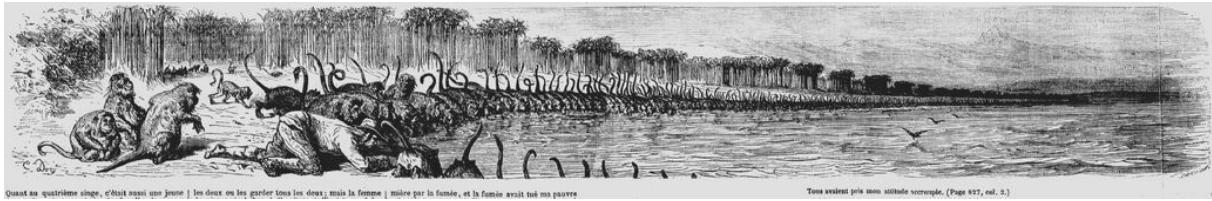


Illustration 4: Illustration des "Émotions de Polydore Marasquin" de Léon Gozlan dans le *Journal pour tous*, réalisée par Gustave Doré

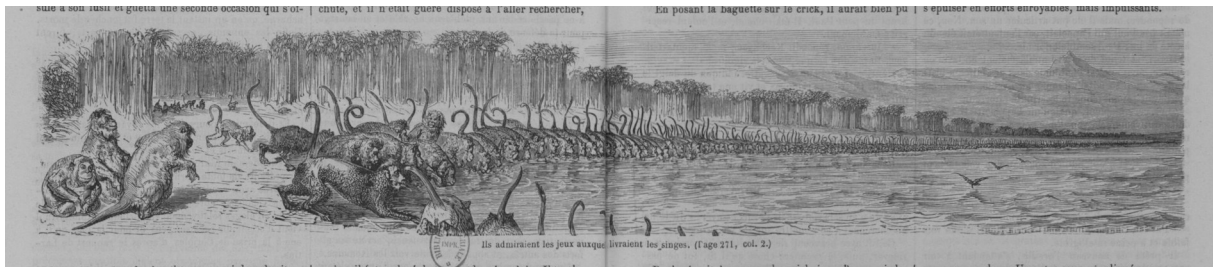


Illustration 5: Version truquée de la gravure, illustrant "Le Fils du pirate" de Louis Bailleul dans *La Semaine des Enfants*

Au contraire, nous avons également relevé plusieurs cas dans notre corpus où Charles Lahure réutilise pour d'autres de ses parutions des gravures publiées dans *La Semaine des Enfants*. Ces reprises sont notamment relevées, pour le cas de celles basées sur des dessins de Doré, par Henri Leblanc. Parmi les ouvrages reprenant des gravures de Doré tirées de *La Semaine des Enfants*, il cite *La Bible populaire* de l'abbé Driou, publiée par Charles Lahure en collaboration avec Hachette en 1864-1865, l'*Histoire de France en cent tableaux*, ouvrage anonyme non daté publié par l'Imprimerie générale dirigée par Lahure, l'*Histoire nationale de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1880*, ouvrage anonyme sans date édité par la Librairie illustrée, l'*Histoire des papes* de Maurice Lachâtre, éditée par la Librairie du Progrès en 1872-1873, mais imprimée par Lahure et l'*Histoire des Français, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française* de Théophile Lavallée (dépôt général à la Librairie Polo, 1874). De nombreuses gravures sont aussi reprises dans le *Journal pour tous*, dont notamment en 1862 six gravures déjà utilisées en 1859 dans *La Semaine des Enfants* pour illustrer une adaptation de *Macbeth* de Shakespeare⁵²⁶.

526 *Ibid.*

Henri Leblanc mentionne également un cas particulièrement intéressant : celui de l'*Histoire populaire de la France*, un ouvrage anonyme édité par Charles Lahure en collaboration avec Louis Hachette, publié en quatre volumes en 1862 et 1863⁵²⁷. Les dessinateurs et graveurs à l'origine des nombreuses illustrations du texte sont des contributeurs réguliers du journal, parmi lesquels on retrouve Doré, mais aussi Bertall, Castelli, Foulquier, Philippoteaux, Fath, et bien d'autres encore. Cela est dû au fait que de nombreuses gravures sont directement reprises des illustrations des « Récits historiques » de *La Semaine des Enfants*. Leblanc relève ainsi dans le premier tome 20 gravures dessinées par Doré, dont 10 sont tirées de *La Semaine des Enfants*, les autres provenant du *Journal pour tous* ou de la *Mythologie du Rhin* de Saintine⁵²⁸. Aucune n'est inédite. Mais nous nous sommes rendu compte que les reprises ne s'arrêtent pas à Doré : par exemple, la gravure de Philippoteaux et Pannemaker représentant la mort de Jeanne d'Arc sur le bûcher⁵²⁹, une image pleine page très travaillée, avait déjà été utilisée en 1858 dans un article de Paulin intitulé « Jeanne Darc »⁵³⁰ [sic], comme le montrent les images ci-dessous. De même, une image dessinée par Philippoteaux et gravée par Trichon et Chapon représentant Vercingétorix jetant à terre ses armes, se rendant face à César⁵³¹, est reprise du n°34 de *La Semaine des Enfants*, où elle illustre un article signé C. L. (pour Charles Lahure ?)⁵³². Il faut toutefois signaler que certaines images, au contraire, sont semble-t-il pour la première fois parues dans l'*Histoire populaire de la France*, puis reprises ultérieurement dans le journal, comme une illustration de Mettais sur les prophétesses gauloises de l'île de Sein⁵³³ reprise en 1871 dans un article anonyme sur le sujet⁵³⁴.

527 ANONYME, *Histoire populaire de la France*, Paris, Ch. Lahure et Cie, 1862-1863, 4 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9>. Consulté le 15/12/2023.

528 Henri LEBLANC, *Catalogue...*, p. 136-137.

529 ANONYME, *Histoire populaire de la France*,..., vol. 2, p. 17.

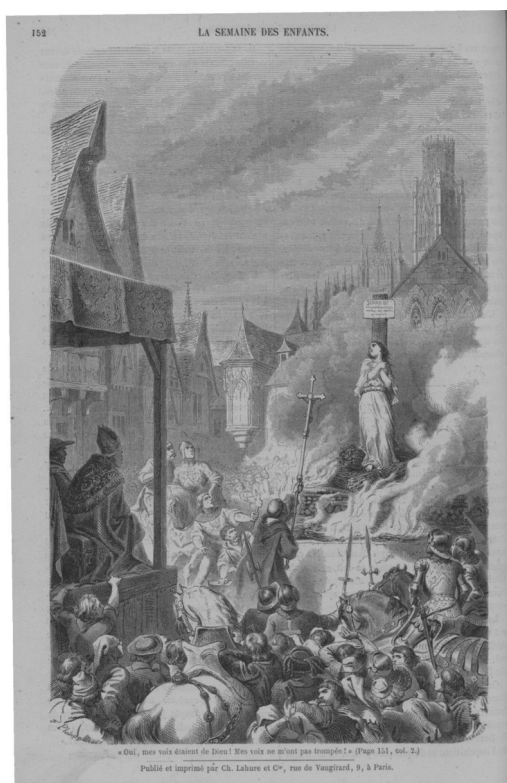
530 PAULIN, (auteur non identifié), « Jeanne Darc » [sic] dans *La Semaine des Enfants*, n°71, 8 mai 1858, p. 152.

531 ANONYME, *Histoire populaire de la France*,..., vol. 1, p. 29.

532 C. L. (pour Charles Lahure ?), « Vercingétorix », dans *La Semaine des Enfants*, n°34, 22 août 1857, p. 265.

533 ANONYME, *Histoire populaire de la France*,..., vol. 1, p. 9.

534 ANONYME, « Velléda et les prophétesses de l'île de Sein », dans *La Semaine des Enfants*, n°1151, 27 mai 1871, p. 25.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 7: Gravure de Philippoteaux et Pannemaker représentant Jeanne d'Arc sur le bûcher, réalisée pour La Semaine des Enfants en 1858



Source gallica.bnf.fr / Musées de Strasbourg

Illustration 6: Reprise de la gravure dans l'Histoire populaire de la France en 1862

La principale raison de ces réutilisations est économique : comme on l'a vu plus haut, faire dessiner et graver une illustration représente un certain budget. Il est alors beaucoup plus économique pour la maison Lahure de conserver les bois gravés et de les réutiliser autant que possible dans les journaux et ouvrages qu'elle publie, d'autant plus quand elles représentent des sujets fréquemment évoqués dans certains types d'ouvrages, comme des événements historiques majeurs. Un autre moyen d'avoir des gravures pour un budget moins important est de les acheter, notamment à l'étranger. Le cas est assez fréquent dans les premiers journaux illustrés, à une époque où la gravure sur bois est encore peu développée en France. Par exemple, Édouard Charton, pour illustrer le *Magasin pittoresque*, négocie à Londres la réutilisation de certaines gravures pour son journal. Les bois anglais constituent un tiers des

gravures du premier volume du *Magasin Pittoresque*⁵³⁵. Ils sont bien moins présents dans *La Semaine des Enfants*. Nous avons seulement repéré des bois anglais dans les illustrations d'une série d'articles sur les animaux d'abord parus dans le *Journal pour tous*, dessinées par Harrison William Weir et gravées par Green, et dans des gravures dessinées par Thomas Morten et gravées par William James Linton. Ces dernières sont des illustrations des *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, publiées dans le journal en 1868 et 1869, mais le texte du récit n'est pas publié. Seules les images pleine page de Morten et Linton sont reproduites, directement tirées de l'édition réalisées en 1865 à Londres par Cassell, Petter et Galpin. Notons qu'elles sont reprises en 1874 dans une édition du roman en français par F. Polo. Ainsi, les bois anglais sont peu présents dans *La Semaine des Enfants*, signe qu'un plus grand nombre de graveurs peut désormais pourvoir à la demande des journaux illustrés, mais pas absents.

La réutilisation des bois est ainsi un phénomène très présent dans *La Semaine des Enfants*, le plus fréquemment d'une parution de la maison Lahure à l'autre, pour diminuer les dépenses de l'entreprise.

3. Le processus d'illustration de *La Semaine des Enfants*

Cela nous amène à nous interroger sur le processus de réalisation des illustrations de *La Semaine des Enfants*. Quelle est la part des auteurs des textes dans la démarche ? Qui choisit les illustrateurs et graveurs ? Que se passe-t-il en cas de différends ou tensions envers les différents artistes en place ? S'il est difficile de se prononcer pour les textes et illustrations inédites à *La Semaine des Enfants*, on peut se faire une bonne idée du processus pour les gravures des récits de la maison Hachette pré-publiées dans le journal, grâce au témoignage que laisse la correspondance de la comtesse de Ségur.

535 Marie-Laure VINCENT-AURENCHÉ, *Édouard Charton et l'invention du « Magasin pittoresque », 1833-1870*, Paris, Honoré Champion, 2002.

Il semble que, dans le cas de la comtesse de Ségur du moins, la première étape soit le choix par l'autrice des scènes à illustrer. Elle demande ainsi à Emile Templier le 29 avril 1858, alors qu'elle est en train de terminer les *Malheurs de Sophie* « Puis-je indiquer les sujets des gravures ? »⁵³⁶. Les consignes sont ensuite, semble-t-il, transmises au dessinateur (Horace Castelli dans ce cas) par le biais de la maison d'édition. Après réalisation des dessins, les illustrations sont soumises au jugement, assez souvent sévère, de la comtesse. Un aperçu de cette première consultation des gravures est par exemple donnée dans la lettre du 25 mai 1861 où elle évoque les dessins de Castelli pour *Pauvre Blaise* :

« Je vous restitue Monsieur, les illustrations que vous avez bien voulu me laisser emporter hier. Sauf une dizaine au plus, je les trouve bien inférieures aux précédents volumes ; il y en a même de tout-à-fait grotesques ; le Comte a généralement un type commun presque ignoble ; ses favoris ridicules rendent cette figure désagréable au possible ; j'ai mis dans un papier séparé quelques dessins qui n'ont aucun rapport avec *Pauvre Blaise* et qui doivent être des feuilles égarées d'un autre manuscrit »⁵³⁷.

Elle demande également plus bas dans cette lettre à envoyer « quelques notes »⁵³⁸ au dessinateur pour corriger les dessins. Ces derniers sont ensuite modifiés, gravés par les xylographes et envoyés à l'imprimerie pour réaliser les épreuves. Il arrive toutefois que malgré les demandes de la comtesse subsistent des illustrations qu'elle n'approuve pas : elle évoque ainsi une « ridicule gravure qui se trouve après la page 126 et qui n'a aucun rapport à aucun passage du chapitre ni du livre »⁵³⁹ figurant encore dans les épreuves de *Pauvre Blaise*. La gravure reste dans la version définitive malgré cela, comme le montre la lettre du 1^{er} octobre 1861, où elle concède le fait de garder la gravure, mais « la maintien[t] absurde »⁵⁴⁰. L'éditeur garde ainsi, encore une fois, le dernier mot sur les décisions artistiques, plus que l'autrice du texte. Il semble aussi que certains dessins n'aient pas été vérifiés par la comtesse,

536 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 29 avril 1858, publiée dans Sophie ROSTOPCHINE, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°15, p. LXVIII. Éditée par Claudine BEAUSSANT.

537 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 25 mai 1861, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°41, p. LXXXI.

538 *Ibid.*

539 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 5 septembre 1861, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°46, p. LXXXIV.

540 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 1^{er} octobre 1861, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°48, p. LXXXV.

comme ceux réalisés par Valentin Foulquier pour *L'Auberge de l'Ange gardien*, qu'elle paraît dans *La Semaine des Enfants* :

« J'ai vu dans *La Semaine des Enfants* [sic] de ma petite fille Fresneau le commencement de *l'Ange gardien* ; êtes-vous content de l'illustration de ce N° ? Moi je ne le suis pas ; il y a des fautes de dessin impardonnables et un ensemble commun, qui n'annonce rien de bon pour le reste. Pourquoi met-il les enfans [sic] en haillons, Moutier en mendiant à la 4ème gravure, etc. ? »⁵⁴¹.

La question du choix de l'illustrateur importe aussi beaucoup à la comtesse, sans qu'elle ne semble avoir vraiment son mot à dire sur la question. Ses souhaits sont parfois exaucés. C'est par exemple le cas pour les *Mémoires d'un âne*, qu'elle refuse de faire illustrer par Bertall ou Doré, et qui est finalement attribué à Castelli, le dessinateur dont elle dit le plus de bien dans sa correspondance. Un autre cas montre toutefois la limite du rôle de la comtesse dans le choix du dessinateur : le 3 février 1864, elle tente ainsi de recommander un nouveau dessinateur à la maison Hachette :

« J'ai à vous recommander très spécialement un illustrateur émérite ; il a une touche fine, spirituelle, intelligente ; si vous désirez quelques-uns de ses croquis, il vous en portera. Il s'appelle Mr Colin ; il a une femme et de jeunes enfans [sic] qu'il fait vivre avec son crayon et son pinceau. Je suis si sûre de son talent, que je vous demande de lui donner à illustrer mon prochain volume. Si *La Mauvaise Mère* n'est pas promise, je désire beaucoup que vous la lui livriez. En tout cas, mon prochain *Un bon petit diable*, sera illustré par Mr Colin si vous voulez bien le lui accorder. J'y tiens très particulièrement »⁵⁴².

Elle met en avant la situation familiale de l'artiste pour tenter de recommander ce qui est probablement un ami de sa famille. Dans une lettre du 29 octobre 1864, après s'être plainte des illustrations de *François le Bossu* réalisées par Bayard, elle demande ainsi à ce que ses *Comédies et proverbes* soient illustrées par ce même Colin, ce que refuse Hachette, aucun ouvrage de Sophie de Ségur n'ayant jamais été illustré par cet artiste⁵⁴³.

541 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 10 avril 1863, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°51, p. LXXXVII-LXXXVIII.

542 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 3 février 1864, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°62, p. XCIII.

543 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 29 octobre 1864, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°74, p. C-CI.

Il est intéressant de noter que jamais la comtesse de Ségur n'évoque dans sa correspondance la question de la gravure, peut-être car elle semble s'intéresser surtout à la fidélité des dessins au texte et à la vision des personnages qu'elle veut donner. Elle fait plusieurs remarques sur le style, mais toutes concernent le dessin plus que d'autres éléments esthétiques (elle reproche par exemple à Castelli de « faire les chevelures des enfans [*sic*] comme des serpents [*sic*] »⁵⁴⁴). Il faut dire que chacun de ses ouvrages comprend de nombreux graveurs différents, et qu'il est donc possible qu'elle conçoive uniquement la gravure comme un moyen artisanal de pouvoir reproduire les dessins, et non un art à part entière. C'est surtout à partir du Second Empire que la gravure sur bois connaît une évolution l'amenant à s'éloigner de la simple reproduction pour aller vers l'interprétation, avec la gravure de teinte. Les graveurs désormais, notamment ceux de Gustave Doré, accordent une certaine importance à des aspects que la comtesse n'aborde pas dans sa correspondance, comme le rendu de la lumière, de l'ombre et de la couleur par des hachures. Il faut dire qu'elle n'apprécie pas Doré, comme nous l'avons mentionné plus haut, et donc semble rester sur une vision plus ancienne de l'illustration.

En conclusion, le processus d'illustration, au moins pour les récits passant par la maison Hachette, part des consignes de l'auteur et est soumis à son avis dans certains cas. L'opinion du créateur du texte sur les illustrations n'est alors pas toute-puissante, et il est sur ce sujet encore soumis à la volonté de son éditeur. Pour le cas des textes inédits au journal, nous ne pouvons pas avoir de certitudes, mais émettons l'hypothèse que la maison Lahure et les rédacteurs en chef avaient également un fort pouvoir. Le format du périodique et la rapidité de travail exigée par le caractère hebdomadaire ou bihebdomadaire du journal oblige à faire les illustrations rapidement et les adapter à la mise en page de *La Semaine des Enfants*. La nécessité financière pouvait en outre, comme on l'a vu, inciter l'imprimerie à réutiliser des bois gravés déjà employés pour d'autres parutions. Dans ces cas, l'avis de l'auteur sur l'illustration ne comptait pas du tout, ce qui amène dans certains cas à des distorsions entre texte et image dont nous parlerons plus bas.

544 Lettre de Sophie Rostopchine à Émile Templier, 5 juillet 1859, publiée dans S. ROSTOPCHINE, *Œuvres*,..., n°26, p. LXXV.

C. Des contributeurs à la renommée variable

1. Quelques illustrateurs et graveurs très renommés

La Semaine des Enfants peut se targuer d'avoir publié des gravures réalisées par certains des plus grands artistes de son temps. Comme le souligne Claude-Anne Parmegiani, « la librairie Hachette fait alors appel à des illustrateurs forts en vogue : Doré dont la collaboration se répète, Georges Fath (1818-1900), créateur d'un frontispice pour *la Semaine des Enfants*, Bertall, Philppoteaux, et tous ceux qui participent à l'illustration des romans de la comtesse »⁵⁴⁵, que l'on retrouve comme on l'a vu dans *La Semaine des Enfants*, à la fois car les textes y sont pré- ou post-publiés et car le lien entre les deux entreprises facilite le fait d'engager de tels illustrateurs pour les textes inédits au journal.

Le plus fameux de ces artistes est sans aucun doute Gustave Doré, que Philippe Kaenel qualifie de « plus illustre des illustrateurs »⁵⁴⁶, « devenu l'incarnation de son métier »⁵⁴⁷ de son vivant. Le peintre et dessinateur né à Strasbourg en 1832 est assez réputé pour se voir qualifié en 1861 par le journaliste, littérateur et marionnettiste Louis Lemer cier de Neuville d'« homme dont la renommée est aujourd'hui européenne et dont le crayon magique a fait plus de forces que tous les athlètes réunis »⁵⁴⁸, alors qu'il a moins de trente ans. Il commence en effet sa carrière très jeune, dès 1848, comme caricaturiste au *Journal pour rire* fondé la même année par Charles Philipon, créateur de *La Caricature* et du *Charivari*, et dirigé par Nadar. En parallèle, il expose ses dessins dans les salons. Il ne connaît pas la reconnaissance institutionnelle, et, pour vivre de son pinceau, produit une quantité importante d'illustrations pour divers éditeurs et journaux. Il collabore notamment au *Journal pour tous* dès ses débuts, puis à *La Semaine des Enfants*. Si la critique lui reconnaît une agilité et fougue venant de sa

545 Claude-Anne PARMEGIANI, *Les petits français illustrés, 1860-1940*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, p. 32. URL : <https://www.cairn.info/les-petits-francais-illustres—9782765404309-page-29.htm>. Consulté le 17/10/2023.

546 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 12.

547 *Ibid.*

548 Louis LEMERCIER DE NEUVILLE, *Les figures du temps, notices biographiques*, Paris, A. Bourdilliat et Cie, 1861, vol. 2, p. 7. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6572422x>. Consulté le 17/10/2023.

jeunesse, on lui fait toutefois de nombreux reproches : Philippe Kaenel mentionne parmi les défauts qu'on lui attribue son manque de formation, étant donné qu'il n'est pas passé par les Beaux-Arts, et sa « productivité artistique exagérée »⁵⁴⁹ qui en fait un « producteur « industriel », populaire, commercial »⁵⁵⁰. Doré apparaît alors comme tout à fait représentatif des mutations médiatiques de son temps, qui l'obligent pour vivre de son art à beaucoup dessiner, au risque de se voir pour cela encore plus rejeté par la critique. S'il aspire à une plus grande légitimité, comme nous l'avons vu plus haut, il n'arrive ainsi pas à s'imposer dans les salons. Il réussit tout de même à se distinguer par des éditions luxueuses en format in-folio de classiques de la littérature, notamment celle réalisée à ses propres frais de *L'Enfer* de Dante. Gustave Doré représente ainsi pour *La Semaine des Enfants* un atout commercial dont le nom fait vendre. De son côté, il a besoin de procurer à la maison Hachette et à *La Semaine des Enfants* des dessins pour vivre de manière confortable.

Le second dessinateur le plus réputé du journal est probablement Bertall. Sous ce pseudonyme se cache Charles d'Arnoux : il choisit ce nom d'artiste en 1842 sur le conseil de Balzac, car il est le quasi-anagramme de son deuxième prénom, Albert⁵⁵¹. Né en 1820 à Paris, sa famille le destine à l'École polytechnique, pour suivre les traces de son père ancien commissaire des guerres, mais il préfère étudier la peinture dans l'atelier de Michel Martin Drölling, d'après Gustave Vapereau⁵⁵². Il se tourne vite, comme tant d'autres de sa génération, vers le dessin de presse et l'illustration. Il est extrêmement prolifique, comme le signale Henri Béraldi :

« Il nous est impossible de fixer le nombre de dessins publiés par cet artiste très original et spirituel sans méchanceté ; un de ces hommes précieux qui ont eu le rare privilège de distraire

549 Philippe KAENEL, « Le plus illustre des illustrateurs... Le cas Gustave Doré, 1832/1883 », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°66-67, mars 1987, p. 38. URL : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1987_num_66_1_2359. Consulté le 17/10/2023.

550 *Ibid.*

551 Georges D'HEILLY (pseudonyme de Edmond-Antoine POINSOT), *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, Dentu, 1869, 2^e édition, p. 31. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k215322c>. Consulté le 02/10/2023. ; Ségolène LE MEN, « La « littérature panoramique » dans la genèse de « La Comédie humaine » : Balzac et « Les français peints par eux-mêmes » », dans *L'Année balzacienne*, n°3, 2002/1, p. 73-100. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-balzacienne-2002-1-page-73.htm>. Consulté le 20/01/2024.

552 Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers...*, Librairie de L. Hachette et Cie, 2^e édition, 1861, p. 176. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k344955>. Consulté le 17/10/2023.

et d'amuser leurs contemporains, ce dont il faut leur être bien reconnaissant ; il y en a tant qui les ennuient !

C'est par milliers que Bertall a donné des dessins humoristiques d'actualités, des revues comiques du mois à *l'Illustration*, au *Journal pour Rire*, à *la Semaine*, au *Grelot*. [...] C'est par centaines aussi qu'il a semé des vignettes dans les éditions à deux colonnes des romans de *Copper*, de *Paul de Kock*, d'*Alph. Karr*, etc., etc., publiées par Barba »⁵⁵³.

Il commence en effet par la caricature, pour seulement dans un second temps se consacrer à l'illustration. Il illustre Balzac mais aussi nombre de représentants de la littérature populaire, notamment dans la collection des « Romans populaires illustrés » de Gustave Barba évoquée par Béraldi. Il commence plus spécifiquement à travailler pour l'illustration pour la jeunesse à partir de la fin des années 1850, comme le signale Antoine Sausverd, en dessinant pour la « Bibliothèque rose illustrée » mais aussi pour *La Semaine des Enfants*⁵⁵⁴. Cette participation se fait par l'illustration de récits publiés dans le journal, mais également par la création d'histoires moralisantes où la narration se fait par l'image, des « histoires en estampes » sur lesquelles nous reviendrons plus en détail plus bas. Il participe également au *Journal pour tous* et au *Musée des familles*, ce qui continue à l'ancrer dans l'illustration populaire et enfantine. Il se distingue des autres dessinateurs du journal par une certaine célébrité due à sa prolixité et au fait qu'il se lance dans un genre nouveau comme l'« histoire en estampes », qu'il est le seul à pratiquer dans les premières années du journal, et qui est extrêmement rare dans la presse enfantine de l'époque.

Quelques autres dessinateurs méritent d'être mentionnés car ayant une certaine réputation, qui n'atteint pas toutefois celle d'un artiste comme Doré. Félix Philippoteaux, par exemple, est célèbre, mais pas dans le domaine de l'illustration. En effet, il est « l'un des principaux peintres militaires du XIX^e siècle »⁵⁵⁵ pour Alison MacQueen. L'artiste est célèbre pour ses peintures d'histoire exaltant les victoires napoléoniennes, puis dans les années 1880 pour les panoramas de scènes de guerre qu'il réalise avec son fils Paul. L'illustration n'a

553 H. BÉRALDI, *Les graveurs du XIX^e siècle...*, tome II, p. 45-46.

554 Antoine SAUSVERD, « Les Défauts des enfants par Bertall », article publié sur son site Töpfferiana, 14 mai 2009. URL : <http://www.topfferiana.fr/2009/05/les-defauts-des-enfants-par-bertall/>. Consulté le 17/10/2023.

555 Alison MACQUEEN, « Les hôtels de l'Impératrice Eugénie à Paris : des lieux où s'exprimer », dans *Revue de l'Art*, n°213, 2021/3, p. 33. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-l-art-2021-3-page-32.htm>. Consulté le 17/10/2023.

qu'une place secondaire dans sa carrière. Nous pouvons également évoquer ici Valentin Foulquier : Henri Béraldi nous apprend qu'il est autodidacte et connaît une carrière variée, partagée entre le dessin d'illustrations et l'eau-forte⁵⁵⁶. Il est notamment connu pour la collection « Chefs-d'oeuvre de la littérature du XVII^e siècle » qu'il illustre pour la maison d'édition catholique Mame. Georges Fath a également une petite notoriété. Malgré ses études de sculpture, il est polygraphe : illustrateur, mais aussi auteur de drames, vaudevilliste, feuilletoniste, nouvelliste ou encore traducteur, ayant touché à tous les genres de littérature industrielle et populaire. Il s'attache surtout à la littérature pour la jeunesse à partir des années 1860, travaillant pour Hachette ou encore Hetzel.

Du côté des graveurs, le plus réputé est sans doute Adolphe-François Pannemaker. Né en 1822 à Bruxelles, il est qualifié par Rémi Blachon de « plus grand des graveurs sur bois belge »⁵⁵⁷ et par Béraldi d'« un des graveurs sur bois les plus remarquables de la période de 1860 »⁵⁵⁸ et des débuts de la gravure sur bois de teinte. Fils de cocher, il est formé à l'École royale de gravure de Bruxelles par l'anglais William Brown. Il part pour Paris en 1852, suite à la fin du traité sur les contrefaçons franco-belges, afin d'y exercer son métier. Il y connaît un certain succès, ce qui lui assure le poste de professeur de gravure sur bois à l'École impériale de dessin entre 1859 et 1874, dans ce qui est la première formation de ce type en France⁵⁵⁹. Il est surtout connu pour avoir travaillé comme graveur de Gustave Doré, notamment pour ses illustrations des *Contes* de Perrault ou de la Bible. Il travaille également pour Hetzel, chez qui il grave des illustrations des romans de Jules Verne. Outre son travail de professeur, il bénéficie d'une grande reconnaissance institutionnelle : il est récompensé du Grand-Prix de l'Exposition Universelle de Paris de 1889, par exemple⁵⁶⁰. On peut aussi évoquer le graveur Horace Castelli même s'il est surtout connu pour ses illustrations des romans de la comtesse de Ségur. Il a également participé au *Journal pour tous* et à *La Semaine des Enfants*, ainsi qu'à quelques ouvrages à destination le plus souvent des enfants.

Il faut également mentionner Auguste Trichon, graveur le plus fréquent dans *La Semaine des Enfants*, qui est présenté par Bénézit comme « un des noms les plus populaires

556 H. BÉRALDI, *Les graveurs du XIX^e siècle...*, tome VI, p. 152-153.

557 R. R. BLACHON, *La gravure sur bois...*, p. 123.

558 H. BÉRALDI, *Les graveurs du XIX^e siècle...*, tome X, p. 241.

559 R. R. BLACHON, *La gravure sur bois...*

560 *Ibid.*

de la gravure sur bois »⁵⁶¹. Élève du graveur K. Brown, il travaille pour diverses revues illustrées : *L'Illustration*, le *Journal pour tous*, le *Musée des familles*, le *Magasin des Enfants*, le *Journal du Dimanche* ou encore l'*Univers illustré*. Il collabore à l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc, qui a un rôle décisif pour imposer le bois de teinte dans la xylographie française⁵⁶². Il est également connu pour avoir joué un rôle dans la Commune de Paris : il assiste à l'assemblée des artistes réunie par Gustave Courbet le 14 avril 1871 et fait partie des signataires du manifeste en découlant, rédigé par Eugène Pottier⁵⁶³. Toutefois, ses opinions politiques ne transparaissent nullement dans les gravures qu'il réalise à partir des dessins d'autres auteurs, et ne semblent donc pas être mal vues de Lahure.

On retrouve ainsi dans les pages de *La Semaine des Enfants* des illustrations réalisées pour certaines par les plus grands noms de l'illustration sous le Second Empire, ce qui ne manque pas de devenir un argument de vente comme on l'a vu plus haut. Une telle argumentation publicitaire et une telle sélection d'artistes vise surtout à attirer les parents, qui connaissent déjà ces dessinateurs à la mode : comme le constate Claude-Anne Parmegiani, « leur choix semble destiné à satisfaire plutôt les goûts de l'époque que les besoins d'un public spécifique »⁵⁶⁴, celui des enfants.

2. Derrière les célébrités, les « sans grade »

Les dessinateurs et graveurs de *La Semaine des Enfants* ne sont toutefois pas tous des célébrités, loin s'en faut. Beaucoup sont ce que Rémi Blachon appelle des « sans grade ». Pour reprendre ses termes, « les journaux illustrés étaient, vers 1850, le principal gagne-pain des graveurs sur bois et surtout celui des sans grade, des fantassins de cette phalange »⁵⁶⁵. La même observation peut s'appliquer aux dessinateurs.

561 Emmanuel BÉNÉZIT, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Librairie Gründ, 1939, tome III, p. 919. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3042452d>. Consulté le 17/10/2023.

562 *Ibid.*

563 Notice d'Auguste Trichon dans le dictionnaire Maitron, mise en ligne le 26 juillet 2009, dernière modification le 19 septembre 2020. URL : <https://maitron.fr/spip.php?article72022>. Consulté le 17/10/2023.

564 C.-A. PARMEGIANI, *Les petits français illustrés...*, p. 31.

565 R. BLACHON, *La gravure sur bois...*, p. 96.

Parmi ces « sans grade », celui qui apparaît comme le plus important pour *La Semaine des Enfants* est sans contexte le dessinateur Gerlier. Il livre un nombre important de dessins à partir de 1862. Il illustre beaucoup de feuilletons, dont notamment le roman de la comtesse de Ségur *La Fortune de Gaspard* publié dans *La Semaine des Enfants* en 1866. Il s'impose comme le dessinateur que les jeunes lecteurs retrouvent le plus fréquemment dans le journal après la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure. Pourtant, il semble qu'il a laissé extrêmement peu de traces. Sa notice data.bnf.fr, très lacunaire, indique seulement sa date de naissance, le 6 juillet 1826 à Paris, mais ne donne ni sa date de décès, ni son prénom, dont l'on connaît seulement l'initiale J⁵⁶⁶. Il n'apparaît pas dans le *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* de Bénézit. Henri Béraldi nous apprend qu'il était également lithographe et a réalisé diverses affiches, sans donner aucune information sur son état civil⁵⁶⁷. *L'Inventaire du fonds français après 1800* de la Bibliothèque nationale de France donne quelques informations supplémentaires, nous apprenant que Gerlier a travaillé à New-York, à la Nouvelle-Orléans et à Bruxelles, avant de revenir à Paris en 1861, et signalant ses contributions à *Paris-Caprice*, à *La Semaine des Familles*, au *Musée des familles* et au *Journal pour tous*⁵⁶⁸. Le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France permet en outre d'identifier quelques ouvrages qu'il a illustrés, comme *Le Secret de Madeleine* de Jean-Just Etienne Roy, paru chez Mame en 1865, et d'autres romans publiés dans la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » de la maison d'édition, ou encore quelques dessins pour *l'Histoire populaire de la France* et *l'Histoire populaire contemporaine de la France*. Il apparaît alors que la majorité de sa carrière s'est faite dans des journaux à destination d'un public familial ou enfantin, et dans le domaine de l'affiche. Elle ne l'a jamais fait sortir d'un certain anonymat. Là encore, sa carrière est assez typique des dessinateurs de son temps qui oscillent entre plusieurs domaines artistiques pour gagner leur vie.

La non-réputation est plus grande du côté des graveurs, qui sont bien plus rarement mis en avant que les dessinateurs. On peut penser à Charles & Rodolphe, graveurs sur bois que l'on retrouve fréquemment dans *La Semaine des Enfants* à partir de 1864, mais sur

566 Notice data.bnf.fr « J. Gerlier (1826-18..). URL : https://data.bnf.fr/14959033/j_gerlier/. Consulté le 17/10/2023.

567 H. BÉRALDI, *Les graveurs du XIX^e siècle...*, 1888, tome VII, p. 101.

568 Jean ADHÉMAR et Jacques LETHÈVE, *Inventaire du fonds français après 1800*, Paris, Bibliothèque nationale, 1955, tome IX, p. 60. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54892064>. Consulté le 17/10/2023.

lesquels nous disposons de peu d'informations, hormis qu'ils ont participé à graver les *Fables* de La Fontaine illustrées par Doré pour Hachette en 1867. De même, le graveur Louis Léon François Tazzini, actif entre 1840 et 1870 environ, n'est mentionné que pour deux gravures dans le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France. Il faut sans doute attribuer ces manques au fait que les catalogues, le plus souvent, recensent les dessinateurs, et non les graveurs, qui comme on l'a dit sont parfois très nombreux pour un seul ouvrage. Ces graveurs ne sont en tout cas pas mentionnés par Rémi Blachon, et Tazzini ne voit presque aucune information donnée sur lui par le Bénézit, ce qui montre qu'ils sont des « sans grade » assez mineurs dans leur art.

Il semble assez notable que les deux contributeurs qui deviennent essentiels au journal après la dissolution de la société Charles Lahure et Cie soient bien moins connus que les artistes travaillant pour le journal dans ses premières années. Cela est probablement dû à une participation moins fréquente des artistes travaillant pour Hachette, en raison notamment du fait qu'un nombre moins important de texte soit emprunté. Cette explication, plus la hausse du nombre de dessinateurs et graveurs anonymes, montre une évolution dans les illustrations de *La Semaine des Enfants*, qui sont bien moins souvent réalisées par des grands artistes. La réputation du journal, qui faisait de la présence de Doré et Bertall un argument de vente, a dû pâtir de ce changement, comme de la perte des auteurs de la maison Hachette, ce qui forme, comme nous le verrons plus bas, un élément d'explication du déclin du périodique.

Les auteurs de *La Semaine des Enfants*, tout comme ses dessinateurs et graveurs, semblent donc correspondre au profil du « littéraire ». Même si certains connaissent la célébrité, comme la comtesse de Ségur ou Gustave Doré, ils restent peu considérés, la littérature et l'illustration pour la jeunesse étant dévalorisés socialement. C'est en effet surtout une littérature industrielle et commerciale, standardisée en journaux ou collections, à but principalement moralisant. Très peu de place est laissée à une réelle expression artistique des auteurs dans la « Bibliothèque rose illustrée » ou *La Semaine des Enfants*, qui sont sévèrement relus, voire censurés. Les auteurs peuvent dès lors être invisibilisés, voire devenir anonymes, de leur chef ou de celui de l'éditeur, et voir leurs récits reproduits ou

modifiés sans leur autorisation, car ceux-ci ne sont pas considérés comme des œuvres d'art à part entière. Même des autrices ayant une certaine notoriété, comme la comtesse de Ségur ou Zulma Carraud, voient leur écriture contrainte. Un autre point commun des créateurs, auteurs comme dessinateurs et graveurs, c'est que leur art leur est nécessaire pécuniairement, que ce soit pour gagner leur vie ou comme complément de revenus. Cela les amène à produire en masse, même pour des créateurs installés comme Ségur ou Doré.

Si cela n'est pas une spécificité de *La Semaine des Enfants*, les autres journaux pour la jeunesse étant aussi des représentants de la « littérature industrielle » (on peut penser au rythme de publication extrêmement soutenu de Jules Verne), le périodique que nous étudions semble aller encore plus loin. En effet, au contraire du *Magasin d'éducation et de récréation* par exemple, l'anonymat est très présent. En outre, alors que le *Magasin* indique soigneusement dans ses index les textes et leurs auteurs, ainsi que les vignettes et leurs illustrateurs, ce n'est pas du tout le cas dans *La Semaine des Enfants*. Il est aussi intéressant de noter que l'hebdomadaire que nous étudions n'a pas d'auteur phare dans sa rédaction (la comtesse de Ségur n'en faisant pas partie) et se base beaucoup sur des textes empruntés à la maison Hachette, puis à d'autres sources. Cela la différencie grandement des autres publications et tend à lui ôter une réelle personnalité. On sent d'ailleurs une inflexion dans le journal autour de 1863-1864, suite à la dissolution de la société Charles Lahure et Cie : si l'on avait les premières années un nombre restreint de collaborateurs, avec des auteurs, dessinateurs et graveurs habitués de la maison Hachette regroupés autour de Théodore-Henri Barrau, ceux-ci partent du journal ou y deviennent plus rares ensuite. La mort de Barrau en 1865 renforce le phénomène. Les réguliers du journal sont désormais moins connus, comme le montre le fait que le dessinateur principal devienne Gerlier, dont nous n'avons pas même réussi à identifier le prénom. L'anonymat devient aussi plus présent, ce qui pose de plus nombreux problèmes que dans les premières années du journal pour identifier des artistes qui sont désormais plus fréquemment oubliés.

Après avoir étudié tous ceux qui font *La Semaine des Enfants*, il convient désormais de nous pencher sur le fond et la forme du journal, en étudiant notamment comment il remplit son programme de divertir, éduquer et instruire la jeunesse bourgeoise du Second Empire, en véhiculant une idéologie conservatrice et typique de son temps.

**TROISIÈME PARTIE : UN PROGRAMME ET
UNE FORME REPRÉSENTATIVES DES
PUBLICATIONS POUR LA JEUNESSE DU
SECOND EMPIRE**

La Semaine des Enfants propose des contenus variés, allant du roman d'aventures publié en feuilleton au court article sur un sujet scientifique, en passant par des récits historiques et de brefs contes moraux. Tous ont pour but de participer à l'éducation du jeune lecteur, en lui transmettant certains savoirs et certaines valeurs. Nous proposons ici une description et une analyse à la fois quantitatives et qualitatives de ce contenu, qui n'ont pas vocation à l'exhaustivité étant donné la masse de numéros publiés. Nous avons également réalisé une étude matérielle du périodique. En effet, puisque les témoignages de lecteurs du journal sont extrêmement rares, c'est une des seules manières de pouvoir envisager quelles pouvaient être la réception et les pratiques de lecture des lecteurs. Comme l'explique Donald McKenzie, la bibliographie matérielle a, par l'étude qu'elle fait de l'aspect physique et matériel des objets médiatiques et littéraires, « *an interpretative function which complements and modifies any purely verbal analysis* »⁵⁶⁹, et représente ainsi un complément essentiel à nos autres angles d'étude. Nous nous sommes notamment intéressés à la question de l'image, qui occupe une place importante dans le périodique et y représente une certaine modernité.

La presse jeunesse, en essayant de transmettre une certaine vision des sujets qu'elle aborde et des valeurs déterminées au lecteur, laisse transparaître une idéologie, qu'il convient également d'étudier. Étant donné le public du journal, la majorité des leçons sont explicites ou bien à peine dissimulées sous le vernis d'une histoire amusante. D'autres messages apparaissent comme plus implicites, car venant s'exprimer naturellement sous la plume de l'auteur. Elles témoignent d'un « imaginaire social », c'est-à-dire, selon la définition de Dominique Kalifa, d'« un système cohérent, dynamique, de représentations du monde social, une sorte de répertoires des figures et des identités collectives dont se dote chaque société à des moments donnés de son histoire »⁵⁷⁰. Ces représentations, typiques d'une certaine époque et d'un certain milieu, sont ensuite véhiculées au jeune lecteur par le biais des fictions et articles du périodique. Il convient d'essayer de déterminer quel imaginaire social transparaît à travers *La Semaine des Enfants*, pour déterminer dans quelle mesure il est représentatif de la

569 En français : « une fonction interprétative qui complète et modifie n'importe quelle analyse purement verbale ».

Donald F. MCKENZIE, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 [1999], p. 61.

570 Dominique KALIFA, *Les bas-fonds, histoire d'un imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 20.

TROISIÈME PARTIE : UN PROGRAMME ET UNE FORME REPRÉSENTATIVES DES PUBLICATIONS POUR
LA JEUNESSE DU SECOND EMPIRE

vision du monde de la société bourgeoise du Second Empire et correspond aux valeurs qu'elle souhaite transmettre à ses enfants.

Tout d'abord, nous présenterons les trois rubriques structurant *La Semaine des Enfants* : « Récits historiques », « Contes, historiettes, drames » et « Variétés », en décrivant leur contenu ainsi qu'en évaluant leur part et leur rôle dans le périodique. Ensuite, nous réaliserons une étude relevant de la bibliographie matérielle pour essayer de déterminer comment le journal pouvait être lu et reçu par des enfants. Après cela, nous étudierons la manière dont *La Semaine des Enfants* remplit son triple objectif d'éduquer, instruire et divertir la jeunesse. Enfin, nous mettrons en avant le fait que *La Semaine des Enfants* est un journal vecteur d'une idéologie conservatrice typique du Second Empire, en nous attardant notamment sur les représentations que le journal fait de divers sujets comme les classes sociales, la religion, l'armée, la politique ou encore le colonialisme.

Chapitre premier : Présentation générale des rubriques et de la structure du journal

La Semaine des Enfants est composée de trois rubriques récurrentes, mentionnées dans le sommaire de chaque numéro. Leur titre est ensuite repris, en grandes lettres capitales, au-dessus des titres des textes qui eux sont dans une fonte plus petite et en gras. Ces grandes parties sont, selon leur ordre immuable dans les premiers numéros : « Récits historiques », « Contes, historiettes, drames » et « Variétés ». Nous étudierons une par une ces grandes sections du journal, afin d'analyser leur place et leurs objectifs dans le périodique, en examinant les divers types de contenu que chacune regroupe. Nous analyserons ensuite la structure changeante du journal, pour nuancer l'apparente tripartition immuable semblant organiser le journal.

A. « Récits historiques » : une rubrique aux objectifs variés

1. Une rubrique qui s'inscrit dans un contexte de succès des livres d'histoire

La rubrique « Récits historiques » peut avant tout apparaître comme une rubrique pédagogique, destinée à apprendre l'histoire aux enfants. Son existence s'inscrit dans une démarche plus large de mise en avant de l'histoire dans les cursus scolaires sous le Second Empire, dont le signe le plus évident est la création d'un enseignement obligatoire de l'histoire à l'école primaire par le ministre de l'Instruction publique Victor Duruy en 1867, soit pour un public du même âge que celui lisant *La Semaine des Enfants*. Avant cela, n'étant pas obligatoire, on ne peut déterminer dans quelle mesure elle était enseignée dans ces classes. Obligatoire dans l'enseignement secondaire, elle y garde une place mineure avant le Second Empire, avec une focalisation sur l'histoire antique, pour faciliter l'apprentissage du

latin et du grec, et sur l'histoire sainte : la législation mise en place à cette époque par Victor Duruy accorde alors plus de place à l'histoire de France⁵⁷¹.

En outre, on note depuis le début du siècle une part grandissante de l'histoire dans l'édition française, notamment dans la capitale. Jean-Charles Geslot relève ainsi qu'« à Paris, le genre est à la mode, comme le prouvent de très grands succès frisant le phénomène du “best-seller” et le développement de collections spécifiques »⁵⁷² notamment au sein de la maison Hachette. La demande en livres d'histoire est forte, tout comme l'offre proposée par les éditeurs : 10 à 15 % des livres édités entre la Restauration et la Belle Époque sont des ouvrages d'histoire⁵⁷³. Parmi les grands succès, certains sont expressément dédiés à la jeunesse, comme *l'Histoire de France* de Madame de Saint-Ouen ou le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury. On peut notamment évoquer dans ce domaine le rôle de Victor Duruy, qui lance à partir de 1848 une collection d'histoire qu'il dirige chez Hachette destinée à un grand public. Il publie également divers manuels mais surtout une *Histoire de France*, adaptation d'un abrégé pour collégiens afin de le diffuser à un large public, vouée à un grand succès avec « 23 éditions en 55 ans »⁵⁷⁴. Le même auteur publie également un ouvrage édité par Charles Lahure, de manière anonyme : *l'Histoire populaire de la France* (1862-1863), diffusée sous la forme de livraisons avec un format en deux colonnes proche du journal⁵⁷⁵. *L'Histoire populaire contemporaine de la France* (1864-1866), également éditée par Lahure mais écrite par un autre auteur selon Jean-Charles Geslot⁵⁷⁶, montre également l'intérêt de l'imprimeur pour ce domaine.

L'existence d'une rubrique dédiée à l'histoire dans *La Semaine des Enfants* s'inscrit donc dans cette dynamique d'intérêt pour les livres d'histoire. Le *Magasin d'éducation et de récréation*, au contraire, ne propose aucun contenu historique, se concentrant plutôt sur les sciences naturelles et techniques. On retrouve toutefois des articles historiques dans certaines

571 Patrick GARCIA et Jean LEDUC, *L'enseignement de l'Histoire en France. De l'Ancien Régime à nos jours*, Malakoff, Armand Colin, 2003.

572 Jean-Charles GESLOT, « L'émergence d'un marché du livre d'histoire à Marseille (1800-1870) », dans *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, t. 133, n°313-314, janvier-juin 2021. URL : <https://hal.science/hal-03835234>. Consulté le 26/04/2023.

573 Jean-Charles GESLOT, *Histoire d'un livre: l'Histoire de France de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022, p. 28.

574 *Ibid.*, p. 214.

575 *Ibid.*

576 *Ibid.*

parutions pour la jeunesse précédant *La Semaine des Enfants*, comme par exemple le *Journal des Demoiselles*, certes adressé à un autre public, qui comprend des récits d'épisodes historiques et des biographies de personnages célèbres⁵⁷⁷. On peut aussi citer *Le Bon Génie*, mensuel tenu par Laurent-Pierre de Jussieu entre 1824 et 1829 qui publie des épisodes de l'histoire sainte, ou encore le *Journal des Enfants* des années 1830 qui publie des contes historiques de Jules Janin ou Eugénie Foa, selon Francis Marcoin⁵⁷⁸.

2. Un contenu varié, qui a un but moral et idéologique autant qu'instructif

Sur les 742 numéros entrés dans notre base de données, nous avons relevé 720 textes inscrits sous la rubrique « Récits historiques ». Ces chiffres sont toutefois biaisés, étant donné qu'ils ne couvrent que trois mois de l'année : mars, juin et septembre. En outre, la manière dont nous avons conçu notre base de données implique que les récits historiques en plusieurs épisodes sont comptabilisés comme étant plusieurs textes, ce qui peut paraître fausser les résultats en amenant à une surreprésentation de certains thèmes s'ils apparaissent dans de longs feuilletons. Cela ne semble toutefois pas forcément poser problème, car les récits historiques publiés en plusieurs numéros sont effectivement plus présents dans le périodique et mettent plus en avant certaines périodes ou thèmes que les récits historiques les plus courts.

Parmi ces 720 textes, 95 concernent l'Antiquité (13,2%), 174 le Moyen Âge (24,2%), 224 l'époque moderne (31,1%) et 101 l'époque contemporaine (14%), considérée ici à partir de la Révolution française. Certains textes n'ont été rangés dans aucune de ces catégories car décrivant des épisodes de la Bible ou de la mythologie grecque. On constate alors une volonté de mettre en avant toutes les périodes de l'histoire de France, mais pas de manière équivalente. L'époque contemporaine est moins traitée, probablement car trop récente : la

577 Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010, URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 26/04/2023.

578 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

majorité des épisodes précis racontés concernent ainsi la Révolution française ou Napoléon I^{er}, et sont centrés autour de récits militaires. Il est toutefois intéressant de noter une volonté d'instruire sur cette période, alors même qu'on pourrait imaginer un risque éditorial à aborder des sujets encore objets de débats comme la Révolution, ce qui est probablement dû, comme nous l'étudierons plus bas, à la constitution sociale du public de *La Semaine des Enfants*. On note également une certaine désaffection pour l'histoire antique par rapport aux périodes postérieures dans *La Semaine des Enfants*, ce qui peut surprendre étant donné la part importante de cette période dans l'enseignement donné dans les collèges. C'est peut-être parce que l'histoire antique est surtout enseignée aux collégiens et lycéens, soit à un public plus âgé que celui du journal.

On constate également que la majorité des articles de la rubrique se concentrent sur une personnalité : c'est le cas de 466 des 720 textes étudiés, soit environ 64,7 %. En outre, 329 des Récits historiques étudiés concernent une personnalité politique (roi, empereur,...), soit 47,1 %, 60 une personnalité religieuse (prêtre, évêque, pape, saint...) soit 8,3 %, 52 un artiste (7,2 %) et 25 seulement un scientifique (3,5%). La majorité des articles recensés tourne donc autour d'un seul personnage, souvent politique. Ainsi, l'histoire dans *La Semaine des Enfants* est le plus souvent évoquée à travers la biographie de grands personnages. Le reste sert à la mise en avant d'évènements, fréquemment militaires, ou d'anecdotes. Les textes tournant autour de thématiques plus générales sont plus rares mais existent, comme par exemple « La vie de château au Moyen Âge »⁵⁷⁹.

Cette focalisation sur certains personnages est typique d'une certaine lecture de l'histoire remontant au XVIII^e siècle : elle a une finalité d'« *historia magistrae vitae* (l'histoire recueil de leçons disponibles pour la conduite de l'action) »⁵⁸⁰. La discipline est une source d'exemples pour illustrer des leçons de morale, et a un rôle édifiant. Un des ouvrages illustrant le mieux cette tendance est *La Morale en Action* de Laurent-Pierre Bérenger, publié à Lyon en 1783 et réédité de nombreuses fois au début du XIX^e siècle, constituant ainsi le sixième plus grand succès de la période 1811-1815 selon Martyn Lyons⁵⁸¹. Un des auteurs les

579 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « La vie de château au Moyen Âge », dans *La Semaine des Enfants*, n°221, 23 mars 1861, p. 89-90.

580 P. GARCIA et J. LEDUC, *L'enseignement de l'Histoire...*, p. 6.

581 Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987. URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre>—

plus présents dans les premières années des récits historiques de *La Semaine des Enfants*, Théodore-Henri Barrau, est l'auteur d'un livre au titre parlant, inspiré de Bérenger, *Livre de morale pratique, ou Choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et les familles*, publié chez Hachette en 1849, qui puise la plupart de ses exemples dans l'histoire, qu'elle soit histoire de France, histoire sainte ou histoire antique. Nombre des récits qu'il utilise dans cet ouvrage sont d'ailleurs repris dans *La Semaine des Enfants*, comme par exemple un court texte sur Saint Vincent de Paul visant à illustrer les devoirs de l'homme envers Dieu⁵⁸².

En outre, cette vision de l'histoire fondée sur les grands personnages et les événements vise à exalter la grandeur de la France, en insistant sur des figures jugées glorieuses et sur des victoires, afin de renforcer le patriotisme. La forte présence de la thématique militaire participe à cet effort idéologique : elle est présente dans 218 des 720 textes examinés, soit 30,2 %. Ils ne présentent pas de défaites de l'armée, mais la montrent au contraire sous un jour positif, en mettant en avant ses victoires et le courage des combattants, fait également constaté par Gilles Castagnès qui considère que ces récits historiques « exaltent l'esprit belliciste »⁵⁸³.

Les « Récits historiques » sont également fortement ancrés dans la religion catholique : 79 récits concernent des personnages et épisodes bibliques, de l'Ancien comme du Nouveau Testament (soit environ un récit sur dix), auxquels il faut ajouter les 60 épisodes évoqués ci-dessus mettant en avant des saints ou des membres du clergé. Cette forte présence de l'histoire sainte sert notamment à compléter le catéchisme reçu par les enfants, en les instruisant sur des personnages plus ou moins connus. Les épisodes de la Bible sont ainsi présentés comme ayant la même valeur historique que l'histoire politique ou militaire. Notons que c'est également le cas, plus curieusement, de certains éléments de la mythologie grecque,

9782903181581.htm. Consulté le 26/04/2023.

582 Théodore-Henri BARRAU, *Livre de morale pratique, ou Choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et les familles*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888, p. 11-12. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54988228>. Consulté le 29/05/2023 ; Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Saint Vincent de Paul », dans *La Semaine des Enfants*, n°87, 28 août 1858, p. 273-274.

583 Gilles CASTAGNÈS, Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation* », dans *Romantisme*, vol. 161, n°3, 2013, p. 22. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>. Consulté le 26/04/2023.

comme la légende de la fondation d'Athènes par Thésée, qui n'est nullement remise en cause⁵⁸⁴.

L'histoire sainte sert aussi à mettre en avant des figures exemplaires, notamment par le biais de l'hagiographie. De nombreux textes évoquant des vies de saints s'attardent ainsi sur leur enfance, afin de servir d'exemple aux jeunes lecteurs : on peut citer l'exemple du récit « Le trône d'or »⁵⁸⁵, qui raconte un épisode de la jeunesse de saint Éloi, qui met en avant à la fois son ardeur au travail et sa probité. Notons que d'autres personnages que les saints sont également abordés par le prisme de leur enfance pour qu'ils servent d'exemple aux enfants. C'est le cas du récit « L'enfance de Turenne », publié dans le n°393⁵⁸⁶.

Les textes de cette rubrique ont alors une fonction idéologique, en cherchant à susciter auprès du lecteur patriotisme, admiration envers les grands personnages de l'histoire de France et adhésion aux valeurs catholiques. Le tout premier récit historique de *La Semaine des Enfants*, évoquant le personnage de Clotilde et par elle le baptême de Clovis, perçu comme un moment fondateur de l'histoire de France, montre bien comment ces objectifs se complètent et s'entremêlent dans ses premières lignes :

« La France, notre chère patrie, est chrétienne, et nous, enfants de la France, nous sommes chrétiens. C'est là sa plus grande gloire, c'est là son plus grand bonheur. Cette gloire, ce bonheur, à qui sont-ils dus ? à une tendre épouse, à une bonne mère. O enfants ! écoutez ce récit »⁵⁸⁷.

En résumé, la rubrique mêle à la fois des objectifs pédagogiques, moraux et idéologiques.

584 D. (auteur non identifié), « Thésée, fondateur d'Athènes », dans *La Semaine des Enfants*, n°701-703, 16 – 23 juin 1866.

585 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Le trône d'or », dans *La Semaine des Enfants*, n°11, 14 mars 1857, p. 81-83.

586 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « L'enfance de Turenne », dans *La Semaine des Enfants*, n°393, 4 juillet 1863, p. 223.

587 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Clotilde », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

B. « Contes, historiettes, drames », une rubrique constituée de fictions variées au cœur du journal

1. Un journal centré autour de la fiction

La rubrique « Contes, historiette, drames » apparaît comme occupant une place centrale dans le journal. C'est le cas de la plupart des journaux pour la jeunesse, ce format étant vu comme permettant facilement de remplir les missions que se donnent le plus souvent ces périodiques : à la fois divertir et éduquer les jeunes lecteurs. Cela vient aussi de ses origines, dans les recueils périodiques d'André Berquin.

La rubrique est celle qui occupe la plus grande place dans les pages de *La Semaine des Enfants*. Si l'on examine la proportion de chaque rubrique dans le nombre de textes publiés chaque année dans *La Semaine des Enfants*, on observe que la majorité du temps, c'est « Contes, historiettes, drames » qui regroupe le plus de textes parus dans le journal [voir [Figure n°1](#)]⁵⁸⁸. Notons toutefois que durant certaines des années observées, comme 1863 et 1864, on note une plus grande importance des variétés (51 % de Variétés pour 31 % de Contes, historiettes, drames en 1863, 41 % et 31 % en 1864). Cela vient toutefois du fait que les Variétés sont souvent utilisées, comme nous le verrons plus bas, pour remplir des espaces vides du journal, avec des textes très courts faisant parfois seulement quelques lignes.

Évaluer la proportion de chaque rubrique en fonction du nombre de pages que chacune occupe permet de se rendre mieux compte de la surface du journal occupée par chacune des trois rubriques, et ainsi de mieux percevoir la place qu'occupe la fiction dans *La Semaine des Enfants*. La rubrique « Contes historiettes, drames » devient largement majoritaire, occupant chaque année au moins la moitié de la surface imprimée étudiée [voir [Figure n°2](#)]. Si le fait que nous n'avons pas pu réaliser des recensements exhaustifs sur certaines périodes peut inciter à relativiser les proportions très importantes prises certaines années par la rubrique

588 Dans le graphique que nous proposons, les années suivies d'une astérisque sont celles qui ont été traitées de manière exhaustive, que nous avons souhaité différencier visuellement des années que nous n'avons pu traiter que partiellement. Nous avons appliqué le même traitement à tous les autres graphiques réalisés dans le cadre de cette recherche montrant l'évolution annuelle de phénomènes.

(77,7 % en 1874 sur les trois mois observés), on peut toutefois noter que sur les premières années recensées exhaustivement, la part de pages occupées par des « Contes, drames et historiettes » est comprise entre 58 et 65 %.

Le caractère récurrent de la rubrique est également visible au fait que seulement huit des 742 numéros étudiés ne comportent aucun texte de cette catégorie. Ces rares cas le sont car ils comportent de longs récits historiques qui occupent la majorité du numéro, comme « Histoire de Joseph, fils de Jacob »⁵⁸⁹ pour le n°138 ou « Pierre Gassendi »⁵⁹⁰ au n°193, ou de longues variétés, comme « Aventures d'un Français dans les Montagnes Rocheuses. »⁵⁹¹. Nous évoquerons d'ailleurs plus bas la porosité entre les trois rubriques de *La Semaine des Enfants*, qui fait que des textes pouvant relever d'une autre catégorie peuvent parfois figurer dans « Contes, historiettes et drames », car proposant des textes à sujet historique, géographique ou scientifique, mais dont la forme est proche de la fiction. Nous notons aussi deux cas assez particuliers : ceux des numéros 1152 et 1153, composés chacun des trois « Récits historiques » et une « Variété ». A titre de comparaison, 210 numéros (soit 28 % des numéros environ) ne comprennent aucun texte inscrit dans une rubrique « Récit historique » et 113 (soit 15 % environ) ne comprennent pas de variété.

Ainsi, la rubrique « Contes, historiettes et drames » s'impose comme une partie incontournable du journal, constituant entre la moitié et les deux tiers de ses pages.

2. Des fictions ayant des formes et des sujets variés

Le nom de la rubrique « Contes, historiettes, drames » annonce déjà une variété de genres littéraires, tous tournés vers la fiction. Il semble alors pertinent d'analyser ce qui se cache derrière chacun de ces mots, qui diffèrent grandement de la simple rubrique « Romans et nouvelles » du *Journal pour tous*.

589 M. G. (auteur non identifié), « Histoire de Joseph, fils de Jacob », dans *La Semaine des Enfants*, n°138, 20 août 1859, p. 265-270.

590 Louise COLET, « Pierre Gassendi », dans *La Semaine des Enfants*, n°193, 8 septembre 1860, p. 281-286.

591 Émile de WOGAN, « Aventures d'un Français dans les Montagnes Rocheuses », dans *La Semaine des Enfants*, n°236, 6 juillet 1861, p. 210-215.

Le « conte » évoque avant tout les contes de fées de diverses origines présentés dans le journal. On y trouve très peu de contes de fées traditionnels d’auteurs comme les frères Grimm ou Charles Perrault⁵⁹², mais plutôt des textes d’auteurs collaborant régulièrement au journal comme la comtesse de Ségur ou Léon de Laujon. Ces contes reprennent les schémas narratifs des récits traditionnels et leurs personnages typiques. La comtesse de Ségur met ainsi en avant la princesse Blondine, ou le pauvre mais bon petit Henri secouru par une fée, tandis que Léon de Laujon reprend directement « Le Petit Poucet », dans une démarche d’intertextualité. « Les bottes de sept lieues »⁵⁹³ prend ainsi la suite du conte de Perrault, tandis que « La sœur du Petit Poucet »⁵⁹⁴ imagine un récit se déroulant en parallèle de l’histoire originale. Le journal utilise aussi des contes d’origine étrangère : nous recensons par exemple treize récits tirés des *Mille et une nuits* publiés dans *La Semaine des Enfants* entre 1857 et 1864, présentés comme « traduit[s] de l’arabe par G. », en réalité adaptés voire rédigés à partir de témoignages oraux par Antoine Galland. D’autres contes traduits peuvent être identifiés, comme le conte finlandais anonyme « La fiancée du roi des mers » ou « La reine des neiges », récit de l’auteur danois Hans Christian Andersen traduit par Louis Lécouzon Le Duc. Notons toutefois que l’on peut douter de l’authenticité de certains de ces textes : « L’enfant charitable »⁵⁹⁵ est ainsi présenté comme un « conte chinois », mais semble être purement tiré de l’invention de son autrice Zulma Carraud, qui s’est jamais rendue en Asie. *La Semaine des Enfants* publie également des contes régionaux, quasi exclusivement bretons, notamment du folkloriste breton Adolphe Orain, démarche que nous commenterons plus bas.

Malgré leur place première dans le titre de la rubrique, les contes (considérés ici comme les textes considérés comme des contes dans leur titre et les noms de recueils et, de manière plus large, les histoires présentant des éléments relevant du merveilleux comme des fées ou de la magie) sont assez peu présents : leur proportion diffère beaucoup selon les années, mais tourne globalement autour de 10% des récits de la rubrique « Contes, historiottes, drames » chaque année.

592 Nous verrons plus tard que les passages de contes de Perrault présents dans *La Semaine des Enfants* sont toujours très courts voire réduits à des légendes, et dans la rubrique des « Variétés » : c’est surtout la gravure qui y est mise en valeur, les contes étant probablement considérés comme déjà connus des lecteurs.

593 Léon de LAUJON, « Les bottes de sept lieues », dans *La Semaine des Enfants*, n°97-100, 6-27 novembre 1858.

594 Léon de LAUJON, « La sœur du Petit Poucet », dans *La Semaine des Enfants*, n°14-16, 4-18 avril 1857.

595 Zulma CARRAUD, « L’enfant charitable, conte chinoise », dans *La Semaine des Enfants*, n°89-90, 11-18 septembre 1858.

Les « historiettes » semblent plus difficiles à cerner. Le dictionnaire Littré, dans son édition de 1874, indique que le terme désigne un « récit d'une aventure plaisante, ou d'un fait de peu d'importance »⁵⁹⁶. Dans le périodique, cela semble désigner les petits récits du quotidien moralisants, des récits que l'on pourrait qualifier de « berquinades ». Cette veine moralisatrice, née à la toute fin du XVIII^e siècle, représentée également par Mme de Genlis, s'oppose directement au conte merveilleux : Nathalie Prince parle même d'une « certaine mort des fées »⁵⁹⁷. Si le conte connaît une résurgence, et est, comme nous l'avons vu, présent dans *La Semaine des Enfants*, l'historiette morale réaliste reste plus présente, même si nous n'avons pu quantifier exactement dans quelle mesure. On peut citer dans cette veine les courts récits, ancrés dans le quotidien des enfants, celui de la vie domestique ou scolaire, de Zulma Carraud, Élisabeth Frank ou encore Nelly Lieutier.

Le terme « drames » se réfère avant tout aux pièces de théâtre, qui sont certes présentes dans le périodique mais de manière assez rare. On ne peut relever que quelques rares occurrences (moins de dix sur tout notre corpus) comme « L'enfant gâté »⁵⁹⁸, une pièce présentée comme de « Mme de Beaunoir » mais dont le texte est repris, avec quelques arrangements, de *Fanfan et Colas*, pièce écrite en 1784 par Alexandre-Louis-Bertrand Robineau, abbé défroqué devenu dramaturge sous le nom de De Beaunoir, ou encore les comédies en deux actes de la comtesse de Ségur « Les caprices de Gizelle »⁵⁹⁹ et « Le petit de Crac »⁶⁰⁰. On trouve également des pièces de théâtre adaptées sous forme de récit en prose, notamment des comédies de Molière, par exemple *Les Fourberies de Scapin* adapté par Charles Deulin⁶⁰¹ ou *L'Avare* mis en prose par la comtesse de Bassanville, qui s'étend sur cinq numéros⁶⁰². Ces exemples sont toutefois à la marge du reste des textes de la rubrique. Il faut

596 Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française...*, Librairie Hachette et Cie, 1874, tome 2, p. 2029. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5406698m>. Consulté le 27/04/2023.

597 Nathalie PRINCE, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2021, p. 154. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>. Consulté le 22/01/2023.

598 Madame de BEAUNOIR (pseudonyme d'Alexandre-Louis-Bertrand ROBINEAU), « L'enfant gâté », dans *La Semaine des Enfants*, n°5-9, 31 janvier-28 février 1857.

599 Sophie ROSTOPCHINE, « Les caprices de Gizelle », dans *La Semaine des Enfants*, n°619, 2 septembre 1865, p. 353-360.

600 Sophie ROSTOPCHINE, « Le petit de Crac, comédie en deux actes », dans *La Semaine des Enfants*, n°621-623, 9-16 septembre 1865.

601 Charles DEULIN d'après MOLIERE, « Les fourberies de Scapin », dans *La Semaine des Enfants*, n°729-730, 22-26 septembre 1866.

602 Anaïs de BASSANVILLE, d'après MOLIERE « L'avare », dans *La Semaine des Enfants*, n°932-936, 2-16 septembre 1868.

donc envisager de prendre le terme « drame » dans un sens d'événement ou suite d'événements tragique qui va retenir l'attention du lecteur et l'émouvoir. Il semble que l'on doive compter dans cette catégorie les nombreux feuilletons, parfois longs, traitant d'enfants traversant des situations difficiles, qui peuvent également s'apparenter au roman d'apprentissage, genre qui consiste à raconter la formation intellectuelle et morale de jeunes personnages. On peut citer dans cette veine de nombreux récits de la comtesse de Ségur, comme *La Sœur de Gribouille*, qui se termine par la mort racontée sur un registre fort pathétique du personnage de Gribouille, ou encore les romans traduits de Charles Dickens.

Il faut enfin ajouter à cette liste les romans d'aventures et de voyages publiés dans *La Semaine des Enfants*, qu'ils soient d'écrivains étrangers comme Mayne-Reid ou bien d'auteurs français comme Louis Bailleul ou Alfred Assolant. Ils mettent en avant des aventures qui se déroulent à l'étranger, que ce soit dans l'Ouest des États-Unis perçu comme une terre dangereuse source de profit pour les chasseurs et chercheurs d'or ou en Afrique, lieu perçu comme à la fois une terre de danger et une richesse potentielle par le biais de la colonisation. Il faut toutefois noter que, contrairement à son rival le *Magasin d'éducation et de récréation*, elle n'exploite pas le genre du « merveilleux-scientifique »⁶⁰³ dont Jules Verne s'est fait le grand représentant, mettant en avant les progrès et découvertes scientifiques au service de la fiction.

Ainsi, les fictions figurant dans la rubrique « Contes, historiettes, drames » de *La Semaine des Enfants* sont de genres variés, empruntant à la fois aux formes traditionnelles de la littérature pour la jeunesse, celles du conte de fées ou de la berquinade, mais aussi à des récits plus modernes comme les romans d'aventures et de voyages.

603 Terme inventé par Maurice Renard en octobre 1909 selon Fleur HOPKINS, « Approche épistémocritique du merveilleux-scientifique », dans *Romantisme*, n° 183, 2019, p. 66. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2019-1-page-66.htm>. Consulté le 27/04/2023.

C. « Variétés » : une catégorie hétérogène, entre articles instructifs et divertissements

1. Des textes didactiques sur des sujets variés

Les articles de la rubrique « Variétés » de *La Semaine des Enfants* abordent des sujets divers jugés utiles à enseigner aux enfants. Nombre d'entre eux traitent de divers sujets scientifiques. Parmi eux, on peut notamment relever la zoologie, la botanique et les progrès techniques et industriels. Les premières années de *La Semaine des Enfants* semblent beaucoup évoquer les animaux, avec notamment des textes d'Henriette Loreau. Les textes les concernant composent ainsi environ 20 % des variétés durant les quatre premières années de parution. Autant que notre échantillon peut permettre de le déterminer, cette part diminue ensuite, restant comprise entre 0 % et 10%. La botanique est aussi évoquée, quoique de manière plus rare, en consacrant des articles à un type ou une espèce de plantes, ou à cette discipline de manière plus large. Des sujets plus liés au monde de l'industrie sont aussi évoqués : les enfants peuvent apprendre, lors de la première année de parution du journal, la fabrication de différents produits industriels comme le verre, le fer, le papier ou encore la porcelaine, dans de courts textes de Benjamin Boutet de Monvel, professeur de physique. Entre 1857 et 1863, Charles Aubin écrit quant à lui une série récurrente concernant les « mille et un métiers », référence aux *Mille et une nuits* qui permet d'évoquer les petits métiers principalement parisiens à une population qui semble éloignée du travail manuel. Les professions évoquées sont variées : vitrier, porteur d'eau, chasseur de rats, fabricant de chocolat, marchand d'habits... Notons que les illustrations associées à ces descriptions, en plus de l'aspect instructif, apportent également un côté assez pittoresque à l'ensemble.

Un sujet récurrent de la catégorie est également la géographie, notamment par la présentation de villes ou de monuments, par le biais de ce qui semble être des séries. Elles ne sont pas annoncées comme « à suivre » mais la constance de leur format et des signatures des gravures permet de voir qu'elles font partie d'un même ensemble. Une brève tentative de

créer une rubrique « Récits géographiques » avait eu lieu en 1872, avec pour premier texte un article démarrant une série géographique sur Venise illustrée par Alexandre de Bar, mais elle ne dure que quelques mois. Cette tentative montre tout de même l'envie de mettre en avant la géographie dans le journal, sans toutefois qu'elle réussisse à avoir sa propre rubrique comme l'histoire. Les articles concernent aussi bien des monuments français (principalement des églises et des lieux parisiens) et des villes des départements que des villes et pays étrangers. Ce dernier point s'inscrit dans le goût pour la littérature de voyage évoqué plus haut. Sont ainsi évoqués dans des séries d'articles aussi bien des villes de l'Inde⁶⁰⁴ que de la Turquie⁶⁰⁵ ou de l'Italie⁶⁰⁶. Le tout est complété par quelques articles évoquant un côté plus ethnographique, centré autour des coutumes ou des costumes des habitants, à vocation autant instructive que divertissante.

On note aussi la présence d'une série de textes plus morale, animée par Théodore-Henri Barrau sous son pseudonyme de Louis d'Altemont les premières années seulement de *La Semaine des Enfants* et dont nous n'avons relevé que six occurrences : la « Petite chronique ». Chaque article raconte l'histoire réelle (ou supposée telle en tout cas) d'un enfant ayant commis un acte héroïque (sauver ses camarades de jeu par exemple), pour le présenter comme un exemple, dans une démarche qui semble inverse au fait divers. Elle poursuit en outre l'objectif d'édification morale par l'exemple des « Récits historiques » et notamment la mise en avant d'enfances modèles. Toutefois, la série ne dure pas.

On peut également relever les contenus de l'ordre des « Anecdotes », liées le plus souvent à un grand personnage, parfois à un anonyme et relevant alors plus de la blague, qui sont des contenus à la frontière entre historiettes morales et contenus humoristiques. Ils occupent surtout un rôle de remplissage, que nous détaillerons plus bas.

Le contenu instructif des « Variétés » semble alors couvrir de nombreuses disciplines, afin d'enseigner aux lecteurs des savoirs variés sur des sujets précis, afin d'améliorer leur connaissance du monde.

604 ANONYME, « Calcutta : la ville européenne », « Calcutta : la ville indienne », « Le Gange et les palais de l'Inde », dans *La Semaine des Enfants*, n°1430-1433, 13 mai-3 juin 1876.

605 WILLIAM (auteur non identifié), « Les boutiques de Constantinople », dans *La Semaine des Enfants*, n°358-359, 4-7 mars 1863.

606 Par exemple, la présentation de la ville de Naples dans ANONYME, « Naples » et « Naples et ses habitants : les pêcheurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°1433 et 1435, 3 et 17 juin 1876.

2. Une catégorie qui présente également des contenus amusants et ludiques

La rubrique « Variétés » n'est toutefois pas composée que d'articles à but instructif. Elle apparaît comme la plus moderne et divertissante des rubriques par certains contenus qu'elle peut proposer en fin de numéro. Ceux-ci apparaissent toutefois comme plus rares que les contenus plus explicitement instructifs, et gardent souvent une dimension éducative. Notons que si la rubrique présente beaucoup d'images ayant pour fonction d'amuser et divertir, nous n'étudierons que plus bas leur rôle décoratif (quand elle présente de grandes images sans textes) ou narratif (dans le cadre d'histoires racontées par des estampes).

La catégorie comprend des contenus liés à la chanson : sur les 742 numéros dépouillés, soixante-dix contiennent des paroles de chanson. Toutefois, ces résultats peuvent comporter un biais de sélection, car comptant de manière plus importante proportionnellement les premières années de parution, la période 1870-1871 ainsi que l'année 1876. On note donc que si les contenus musicaux sont peu fréquents, ils ne sont pas rares étant présents dans un peu moins d'un numéro sur dix parmi ceux étudiés. De nombreuses chansons s'étendent sur plusieurs numéros, comme par exemple « Verduronnette » publiée en trois épisodes en avril et mai 1870⁶⁰⁷. Elles s'inscrivent avant tout dans la culture populaire et enfantine des comptines, basée sur l'oralité mais aussi le mouvement. On retrouve ainsi des comptines traditionnelles telles que « Malbrough s'en va-t-en guerre »⁶⁰⁸ ou encore « Savez-vous planter des choux ? »⁶⁰⁹, mais également des morceaux dont le titre évoque directement des danses d'enfants : la « Chanson de la mariée »⁶¹⁰ par exemple est dès son titre présentée comme une ronde, qui peut participer à animer ce jeu d'enfants et a donc une fonction ludique. Il faut aussi noter une volonté, comme pour certains des contes, d'ancrer les chansons dans une tradition régionale, peut-être pour donner une certaine authenticité à ces contenus : « Le petit

607 Michel DUPUIS (transcrit par), « Verduronnette, ronde de jeunes garçons », dans *La Semaine des Enfants*, n°1105-1107, 30 avril–7 mai 1870.

608 ANONYME, « Chansons populaires : mort et convoi de l'invincible Malbrough », dans *La Semaine des Enfants*, n°32-35, 8–29 août 1857.

609 ANONYME, « Savez-vous planter des choux ? », dans *La Semaine des Enfants*, n°236, 6 juillet 1861, p. 216.

610 ANONYME, « Chanson de la mariée : ronde », dans *La Semaine des Enfants*, n°163-165, 11-25 février 1860.

roi des montagnes »⁶¹¹ est ainsi une « ronde franc-comtoise » tandis que « Pauve liondaine »⁶¹² est une « ronde bressane » et « Le p'tit roi d'Angleterre »⁶¹³ une « ronde bourguignonne ». L'inscription dans un folklore oral est confirmée par les mentions « transcrit par » en signature de ces articles, qui met en avant l'absence d'auteurs et compositeurs de ces chansons, qui sont présentés comme appartenant à un patrimoine immatériel recueilli par des folkloristes ethnographes comme Adolphe Orain ou Michel Dupuis, qui poursuivent une démarche de « fixation par écrit de la culture orale des chansons pour enfants »⁶¹⁴ démarrée par le recueil *Chansons et rondes enfantines* de Théophile Marion Dumersan, selon Michel Manson. Cela participe d'une démarche de mise à l'écrit des traditions régionales plus larges, qui concerne également comme nous le verrons les contes, notamment bretons. Ces chansons sont d'abord accompagnés par de grandes images décoratives encadrant le texte, puis le plus souvent d'une partition gravée contenant la mélodie ou un accompagnement. La musique gravée remplit à la fois une fonction de divertissement, permettant aux enfants d'interpréter en chantant ou à l'aide d'un instrument la pièce, mais aussi un rôle instructif, permettant de renforcer une éducation musicale déjà présente en faisant que l'enfant s'entraîne à lire une partition. Cela implique toutefois que le jeune lecteur a déjà reçu une formation en musique, ce qui semble fréquemment le cas dans les milieux privilégiés dont, nous l'étudierons plus bas, est issu le public de *La Semaine des Enfants*. On retrouve la reproduction de partitions dans le *Journal des demoiselles*, adressé aux jeunes filles de la bourgeoisie, certes plus âgées car déjà adolescentes. Ce journal propose ainsi des « albums de musique »⁶¹⁵ six fois par an, gravés sur acier, et des réductions sur le prix de diverses partitions que la rédaction se propose d'envoyer aux lectrices.

611 ANONYME, « Le p'tit roi d'Angleterre, ronde bourguignonne », dans *La Semaine des Enfants*, n°620-622, 6-13 septembre 1865.

612 ANONYME, « Pauvre liondaine, ronde bressane », dans *La Semaine des Enfants*, n°676, 21 mars 1866, p. 392.

613 Michel DUPUIS (transcrit par), « Le petit roi des montagnes, ronde franc-comtoise », dans *La Semaine des Enfants*, n°1102, 20 avril 1870, p. 47-48.

614 Michel MANSON, « Chansons, formulettes, comptines : du folklore aux livres pour enfants (XIX^e- XX^e siècles) », dans *Lire en chantant des albums de comptines*, dir. Sylvie Ayna, Chloé Séguret et Céline Touchard, Toulouse, Érès, 2015, p. 135-156. URL : https://www.acaia.edu/37911536/Chansons_formulettes_comptines_du_folklore_au_livre_pour_enfants_XI_Xe_si%C3%A8cles. Consulté le 22/01/2023.

615 V. WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles...*, p. 34.

La rubrique des « Variétés » de *La Semaine des Enfants* contient également quelques jeux. Ce type de contenus met assez longtemps à apparaître dans *La Semaine des Enfants* : le premier texte de ce type que nous avons relevé est une énigme, publiée dans le n°783 daté du 30 mars 1867⁶¹⁶, soit dix ans après le début de la parution du journal. Notons toutefois que les règles des divers jeux n'en sont pas immédiatement expliquées, semblant devoir déjà être connues du jeune lecteur, qui doit attendre 1872 pour voir une série d'articles intitulée « Amusements de l'esprit » lui expliquer ce qu'est exactement un logogriphe ou un rébus, en donnant des exemples. Ces articles reconnaissent que ce sont là de simples amusements, en incitant à ne pas « attacher à ces jeux d'esprit plus d'importance qu'ils n'en comportent »⁶¹⁷. Ils essaient toutefois de justifier l'intérêt de ces jeux en évoquant leur longévité historique et leur lien avec la poésie tout en disant que des grands savants s'y sont intéressés, sans toutefois leur trouver de vertus instructives. Les jeux sont ensuite publiés de manière assez irrégulière tout au long du reste de la vie du journal, avec presque toujours la solution au numéro suivant. On note toutefois des cas où l'irrégularité de la rubrique fait que les lecteurs attendent plusieurs semaines la solution : la réponse aux deux charades du n°878 se trouvent ainsi dans le n°883, soit cinq numéros et deux semaines et demi plus tard.

Ils prennent toujours la forme d'énigmes et devinettes basées sur les mots : sur la période étudiée, nous avons pu recenser neuf énigmes, six charades, six logogrâphes, quatre rébus et un acrostiche, soit en tout vingt-six jeux, tous très brefs, sur 238 numéros recensés à partir du n°783. Leur part est donc très minoritaire. Si Bruno Guimarães Martins constate qu'« au cours du XIX^e siècle, débordant des salons et des feuilles littéraires, les jeux de mots sont devenus le thème de nombreuses publications spécialisées, de recueils, et ont même été insérés dans des quotidiens d'information »⁶¹⁸, signalant un nouvel engouement pour le sujet, *La Semaine des Enfants* ne suit donc ce nouveau courant que de loin, en ne proposant pas des devinettes de manière régulière. En outre, elle ne propose que ce que le même auteur appelle des « jeux classiques », dont la tradition peut remonter jusqu'à l'Antiquité ou, pour la presse, jusqu'au *Mercur galant*, comme les charades et les devinettes. On n'y trouve pas des

616 ANONYME, « Énigme », dans *La Semaine des Enfants*, n°783, 30 mars 1867, p. 415.

617 ANONYME, « Amusements de l'esprit : le logogriphe », dans *La Semaine des Enfants*, n°1236, 24 août 1872, p. 298.

618 Bruno GUIMARÃES MARTINS, « Jeu. « Règle du Jeu du Sphinx », *Les Plaisirs du Foyer*, 16 juin 1890 », dans *Le monde à la une*, dir. Marie-Ève Thérénty, Paris, Anamosa, 2021, p. 114. URL : <https://www.cairn.info/le-monde-a-la-une--9791095772996-page-112.htm>. Consulté le 01/05/2023.

problèmes nouveaux comme ceux qui émergent dans cette seconde moitié de siècle (problèmes de chiffres, cryptogrammes, mots arrangés en diverses formes préfigurant les mots croisés...).

Nous n'avons identifié aucun jeu dans le *Magasin d'éducation et de récréation* ni dans *Le Journal de la jeunesse* : ces contenus y sont donc soit absents, soit fortement irréguliers. Toutefois, d'autres publications antérieures proposaient déjà des jeux : Francis Marcoin signale ainsi qu'on peut déjà trouver des charades et des logogripes dans *Le Bon Génie* dirigé par Laurent de Jussieu et publié entre 1824 et 1829. Il note que la présence de ce genre de contenus fait la différence entre l'aspect recueil et un « vrai » journal, parce qu'elles « apparaissent aujourd'hui comme des *rubriques* esquissant une forme journalistique distincte »⁶¹⁹ du livre. *La Semaine des Enfants*, qui reste très proche du recueil, peut ainsi, par ce genre de contenus, mais aussi d'autres variétés comme les articles instructifs et les petites chroniques, se détacher d'un journal bien plus proche du format du recueil, y compris dans sa mise en page, comme le *Magasin d'instruction et de récréation*.

La rubrique « Variétés » est ainsi plus ludique que le reste du journal, comme le montre la présence, étudiée plus loin, de nombreuses images à vocation notamment narrative, mais également celle de quelques chansons et, plus rarement, de jeux. Elle apporte une certaine légèreté au périodique et met en avant des contenus nouveaux, inscrits dans de nouvelles dynamiques du XIX^e siècle comme la mise par écrit des chansons traditionnelles ou l'essor des jeux dans les journaux.

D. Une organisation tripartite qui n'est pas immuable

La structure du journal, si elle semble dans les premiers numéros plutôt simple, avec un récit historique, des textes de fiction puis plusieurs variétés, organisation indiquée au début

619 Francis MARCOIN, « La presse enfantine », dans Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir. par), *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, p. 565. URL : <https://www.numeriquepremium.com/content/books/9782847365436>. Consulté le 01/05/2023.

de chaque numéro dans un sommaire où les catégories sont indiquées en lettres capitales, est en réalité bien plus nuancée. On remarque en effet que la part et l'ordre des trois rubriques scandant le journal varie d'un numéro à l'autre, de même que le nombre et la longueur des articles. Il y a en outre une certaine porosité entre les rubriques, de sorte qu'il semble parfois difficile de savoir pourquoi tel texte fait partie de telle catégorie et pas d'une autre.

1. Une structure qui change beaucoup selon les numéros

Pour étudier dans quelle mesure la structure de chaque numéro peut varier, il semble pertinent d'étudier si les trois grandes rubriques sont toujours présentes, si elles sont à chaque fois dans le même ordre, et si le nombre de textes présents dans chaque numéro est toujours le même.

Tout d'abord, comme évoqué plus haut, une partie des numéros observés ne comprend que deux, voire une des trois rubriques scandant le journal. En tout, 331 numéros sur les 742 observés ne comprennent pas une des trois rubriques, soit presque la moitié de notre corpus (44,6%). On note même 13 numéros qui ne comprennent que des textes issus de la rubrique « Contes, historiettes, drames » : c'est certes très rare, mais assez significatif du caractère relativement flexible de l'organisation des trois rubriques. Si ces dernières organisent le journal de manière régulière, elles ne sont pas obligatoirement toutes présentes, et ce dès la première année du journal. Le premier numéro à ne pas comporter une des trois rubriques est ainsi le n°52, dernier numéro de la première année du journal, daté du 26 décembre 1857, qui ne comprend pas de « Récit historique ». Le numéro s'ouvre sur un texte qui n'est classé dans aucune rubrique portant sur « Le premier jour de l'an », pour célébrer les fêtes de fin d'année. Dès la deuxième année, 19 des 52 numéros comprennent une voire deux rubriques manquantes, proportion qui fluctue sans cesse au fil des années. La rubrique « Récits historiques » qui est celle qui disparaît le plus souvent des numéros, comme dit plus haut, demeure jusqu'à la fin de la publication, malgré un rythme de parution assez irrégulier : notons par exemple que sur les trois mois observés en 1874, soit 12 numéros, aucun ne

comprend de Récit historique, tandis que les douze numéros dépouillés pour l'année 1875 en comprennent au moins un.

Cette irrégularité s'accompagne d'un ordre des rubriques qui change fréquemment. Si au début de la parution, les « Récits historiques » commencent chaque numéro, suivis par les « Contes, historiettes, drames » puis enfin les « Variétés », le n°46 démarre par l'« Histoire de Sindbad le marin⁶²⁰», probablement pour mettre en avant la suite d'un feuilleton dont le dernier épisode remonte au n°43. Le récit historique sur Catinat est relégué en deuxième position. Il faut ensuite attendre mars 1858 pour avoir deux numéros qui ne respectent plus l'ordre. Le phénomène devient ensuite assez régulier.

En outre, certains contenus n'apparaissent pas dans les sommaires et ne sont catégorisés dans aucune des trois rubriques : c'est le cas des « Avis important[s] » où la maison Lahure fait diverses annonces concernant les abonnements (évolution des prix, offre promotionnelle...) aux lecteurs, mais aussi de certaines images publiées accompagnées seulement d'une légende. Ces derniers cas sont toutefois assez rares, et nous n'en avons relevé que onze occurrences dans notre corpus. On peut citer l'exemple de l'illustration en première page du n°1038 daté du 8 septembre 1869 représentant selon la légende « Une scierie mécanique en Californie ».

En outre, le nombre de texte dans chaque numéro et leur longueur varie beaucoup. La moyenne est de 4,7 textes par numéro sur l'ensemble des numéros dépouillés, avec une médiane de 4. Toutefois, on peut noter de fortes disparités au sein de la série : 20 numéros ne comportent que deux textes, tandis que 29 autres en comportent huit ou plus. Un numéro comprend même onze textes, le n°371. Toutefois, on peut considérer ces valeurs comme aberrantes, l'écart-type étant de 1,5 environ. La grande majorité des numéros comprennent ainsi entre 3 et 6 textes, ce que semble confirmer la représentation sous forme d'histogramme que nous avons réalisé [voir [Figure n°3](#)]. Ainsi, si les écarts restent majoritairement compris dans des variations restreintes, ils restent assez importants (du simple au double entre un

620 Antoine GALLAND (traduit et adapté par), « Histoire de Sindbad le marin », dans *La Semaine des Enfants*, n°42, 43, 46, 50, 51, 52 et 55, 17-24 octobre 1857, 14 novembre 1857, 12-26 décembre 1857 et 16 janvier 1858.

numéro à trois textes et un à six) et certains cas rares sont marqués par un nombre très faible ou très important de textes.

Les cas de numéros comprenant un nombre bien plus intéressants d'articles que d'habitude sont expliqués par le fait que ce sont des textes très courts, qui servent le plus souvent des fins de remplissage, pour combler la surface de page qui sinon resterait blanche. Par exemple, le n°371, daté du 18 avril 1863, comprend quatre pages du roman de la comtesse de Ségur « L'Auberge de l'Ange-Gardien » mais aussi trois courts récits (un d'une page, deux d'une demie-page), cinq variétés diverses, et une illustration pleine page du Petit Poucet de Perrault. Ces variétés sont typiques du contenu de « remplissage », souvent très court, qui crée ces valeurs aberrantes dans notre série. Les anecdotes, le plus souvent associées à la rubrique « Variétés » malgré quelques exceptions, ont souvent ce rôle : leur présence est irrégulière, quand il y en a besoin pour remplir les huit pages de chaque numéro. Dans ce numéro, on en compte trois. On compte aussi fréquemment des extraits, parfois très courts, de *La morale de l'enfance, ou collection de quatrains moraux mis à la portée des enfans* [sic], un ouvrage versifié de Charles-Gilbert Morel de Vindé. Nous avons compté en tout trente-deux extraits de cet ouvrage reproduits dans *La Semaine des Enfants*, nombre probablement bien supérieur en réalité, avec une première occurrence relevée dans le n°321 du 25 octobre 1862 et une dernière dans le n°627 du 30 septembre 1865. Le recueil moral a donc été utilisé, dans la période 1862-1865, de manière à remplir les pages du périodique.

Par conséquent, on constate que la structure de chaque numéro peut varier, aussi bien au niveau du nombre de textes que du nombre et de l'ordre des rubriques. Toutefois, ces variations, hormis quelques cas extrêmes, restent limités : le nombre de textes reste dans la majorité des cas compris dans un intervalle restreint et, le plus souvent, l'ordre des rubriques est globalement respecté, et il est rare qu'il manque deux des trois rubriques. En outre, il semble normal, d'un point de vue éditorial, d'adapter autant que possible l'organisation du numéro aux contraintes imposées par la longueur des différents textes et la taille des gravures, par exemple en ajoutant des textes très brefs pour remplir les huit pages ou bien en omettant une rubrique pour pouvoir publier un texte plus long.

2. Des rubriques aux frontières poreuses

Il semble également que les trois rubriques, si elles contiennent des récits et articles au contenu distinct dont nous avons expliqué plus haut la nature, ont parfois des limites assez floues, au point que même ceux qui conçoivent le journal paraissent ne pas savoir comment classer certains des textes publiés.

Ainsi, on relève de nombreux exemples de textes qui auraient pu appartenir à une autre rubrique, mais n'y figurent pas. Quatre des cinq extraits des *Enfances célèbres* de Louise Colet publiés dans *La Semaine des Enfants*, qui semblent relever des « Récits historiques » vu leur sujet, la jeunesse à valeur exemplaire de grands personnages comme le scientifique Linné, l'historien de l'art Winckelmann, le compositeur Rameau ou encore l'évêque et traducteur Jacques Amyot, sont en réalité notés comme appartenant à la rubrique « Contes, historiettes, drames ». On peut toutefois estimer que c'est dû à la manière assez romancée dont Louise Colet raconte leur parcours. Toutefois, de façon assez curieuse, le dernier extrait de l'ouvrage publié dans le périodique, consacré au mathématicien, astronome et philosophe Pierre Gassendi⁶²¹, est considéré comme un « Récit historique », alors que rien ne semble le différencier des autres textes, ce qui fait d'ailleurs que ce numéro ne comprend aucun texte relevant de la rubrique « Contes, historiettes, drames ». Un autre cas similaire semble assez surprenant, celui d'un article sur Fragonard issu de l'*Histoire des peintres de toutes les écoles* dirigée par Charles Blanc⁶²², qui est considérée comme relevant des « Contes, historiettes, drames » alors même que le contenu n'a rien de fictionnel et pourrait relever du récit historique ou de la variété.

On peut signaler également une certaine porosité entre la rubrique des « Variétés » et celle des « Récits historiques ». La première contient ainsi un grand nombre d'anecdotes qui ont une teneur historique, comme par exemple, « Trait de Guillaume II »⁶²³ ou encore « Générosité du sultan Saladin »⁶²⁴, souvent brèves. On peut également relever divers récits

621 Louise COLET, « Pierre Gassendi », dans *La Semaine des Enfants*, n°193, 8 septembre 1860, p. 281-286.

622 ANONYME, « Fragonard », dans *La Semaine des Enfants*, n°1317-1318, 14-21 mars 1874.

623 ANONYME, « Trait de Guillaume II », dans *La Semaine des Enfants*, n°394, 8 juillet 1863, p. 231.

624 ANONYME, « Générosité du sultan Saladin », dans *La Semaine des Enfants*, n°1096, 30 mars 1870, p. 422.

relevant de la légende ou du conte dans cette rubrique, qui pourraient appartenir par là aux « Contes, historiettes, drames », voire vu leur enracinement religieux aux « Récits historiques », comme « La légende de l'anneau de saint Marc »⁶²⁵.

Les trois grandes rubriques, si elles structurent le journal, n'ont ainsi pas des limites précises, ce qui rend parfois difficile de classer certains textes dans une des catégories, exercice rendu obligatoire par la présence d'un sommaire et la répétition des scansions au sein du journal.

En résumé, même si l'organisation du journal n'est pas immuable et peut évoluer selon les numéros, on retrouve toujours les trois mêmes grandes rubriques au fil du journal, sans qu'aucune ne s'ajoute ou ne soit supprimée. Les « Contes, historiettes drames » sont au cœur du journal, constituant plus de la moitié de la surface imprimée du journal, et contiennent des fictions à destination des enfants relevant de genres divers, traditionnels principalement mais aussi novateurs, avec des romans d'aventures et de voyage par exemple. Les « Récits historiques », au rôle aussi instructif que moralisant, servent à véhiculer une idéologie en même temps qu'à éduquer le lecteur, par le biais de biographies de personnages célèbres ou de récits d'événements historiques. Enfin, les « Variétés » ont un contenu hétérogène, aussi bien éducatif que divertissant, qui se démarque surtout par sa brièveté.

625 ANONYME, « La légende de l'anneau de saint Marc », dans *La Semaine des Enfants*, n°1152, 3 juin 1871, p. 39-40.

Chapitre II : Bibliographie matérielle et hypothèses sur la réception du périodique

Les témoignages de lecteurs de *La Semaine des Enfants* sont extrêmement rares : nous ne pouvons donc pas nous reposer sur ceux-ci pour étudier la manière dont était lu le journal. L'approche semblant alors la plus probante pour émettre des hypothèses sur la réception du périodique est de passer par la bibliographie matérielle, et d'étudier les formes physiques que prend le journal. Étudier le format, la mise en page, la place des illustrations permet de mieux se faire une idée de la manière dont le jeune lecteur a pu aborder le journal.

Un regret important dans cette recherche est de ne pas avoir pu trouver et consulter de numéros individuels de *La Semaine des Enfants* conservés sans trace de reliure postérieure. Cela est probablement dû à des problèmes de conservation inhérents aux journaux du XIX^e siècle, dont la fragilité du papier est un problème connu des professionnels du patrimoine⁶²⁶. La majorité des numéros a donc été consultée dans des recueils annuels publiés par Lahure, soit dans leur version numérisée sur Gallica, où 21 des 28 volumes sont disponibles, soit sous la forme de micro-films à la Bibliothèque nationale de France. Nous avons toutefois pu consulter dans certains cas le périodique sous sa forme matérielle d'origine, notamment avec les exemplaires de la collection Rondel, conservée au Département des Arts et Spectacles de la Bibliothèque nationale de France, et avec des recueils ayant appartenu à Louis Dimier, conservés au Département des Estampes et Photographies de la même institution. Les recueils de *La Semaine des Enfants* comprennent tous les numéros d'une même année ou d'un même semestre, en fonction de la périodicité de la parution (hebdomadaire ou bihebdomadaire). Ils sont vendus au format in-quarto, avec donc une feuille pour huit pages, soit dans la même taille que les numéros individuels.

626 Voir par exemple Alain LEFEBVRE, « Préparation des journaux de la période 1870-1910 avant reproduction au Centre Joël-Le-Theule de la BnF », dans *Actualités de la conservation*, n°29, 2011. Consulté sur le site de la Bibliothèque nationale de France. URL : <https://www.bnf.fr/fr/preparation-des-journaux-de-la-periode-1870-1910-avant-reproduction-au-centre-joel-le-theule-de-la>. Consulté le 03/04/2023.

A. Un périodique diffusé sous des formes diverses, ce qui implique des manières différentes d'appréhender son contenu

1. Sous quelle forme lire *La Semaine des Enfants* ?

La Semaine des Enfants peut être acquise de différentes manières et sous différents formats. Elle peut être achetée au numéro, mais la diffusion se fait probablement plus fréquemment avec un système d'abonnement, contracté comme vu précédemment auprès de l'imprimerie Lahure ou bien de la maison Hachette. Le numéro reçu chaque mois ou acheté dans un kiosque se présente alors sous la forme d'une feuille pliée et entourée d'un bandeau.

Diverses publicités nous indiquent que les recueils sont vendus sous différentes formes, plus ou moins luxueuses. Par exemple, le catalogue d'étrennes de la maison d'édition L. Hachette et Cie, reproduit à la fin du n°35 de la dix-septième année de la *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences* (éditée par Hachette et imprimée par Lahure), annonce différents moyens d'acquérir le volume regroupant les numéros de la première année de parution de *La Semaine des Enfants*⁶²⁷. Le « beau volume » coûte 5F50. Pour ce prix, il est broché, mais différentes reliures peuvent y être ajoutées en ajoutant un supplément au tarif de base. On peut ainsi avoir « la reliure en percaline gaufrée » pour 1F50, 2F si l'on souhaite en outre des tranches dorées. La percaline, une toile de coton légère qui gaufrée peut donner l'apparence du cuir, est fréquente dans les livres pour la jeunesse et typique des cartonnages du XIX^e siècle, désormais réalisés de manière industrielle par les éditeurs. Le tissu est collé sur un carton léger, d'où l'appellation de « cartonnage ». La « Bibliothèque rose illustrée » est elle aussi vendue brochée avec une couverture de papier rose glacé ou, pour 75c de plus reliée en percaline rouge et or⁶²⁸. La célèbre collection des « Voyages extraordinaires » regroupant les romans de Jules Verne contient également des ouvrages reliés en percaline, édités par Hetzel. La publicité pour les volumes annuels de *La*

627 *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences*, 17^e année, n°35, 26 novembre 1857, p. 544.

URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9790331k>. Consulté le 03/04/2023.

628 Jean MISTLER, *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964.

Semaine des Enfants ne le mentionne pas, mais les exemplaires examinés montrent que ces reliures en percaline sont noires ou rouges selon l'année et comprennent un décor doré sur le plat supérieur. Ce décor, toujours le même, représente une famille réunie, image que l'on retrouve gravée sur bois sur la première page du tout premier numéro du journal. Sur le plat inférieur, le décor est un motif floral de bouquets, dont celui en haut au centre est porté par un enfant. La *Semaine des Enfants* propose aussi pour ses volumes une « reliure mosaïque, tranches dorées » (comprenant différentes couleurs) à 2F50, tandis que la plus luxueuse « reliure en toile anglaise rouge avec plaque et dos en or » coûte 3F. La « toile anglaise » désigne en réalité la percaline, donc c'est la plaque et le dos en or qui font le coût de cette reliure. En résumé, les recueils sont donc accessibles à différents types de bourses, du simple ouvrage broché au luxueux volume doré. Ce sont toutes des reliures d'édition (non artisanales), industrielles, produites en masse : c'est pour cela que la reliure porte toujours le même décor, « pour éviter les pertes de temps »⁶²⁹. Une telle uniformité aide également à donner une impression de collection quand le jeune lecteur possède plusieurs volumes annuels dans sa bibliothèque : la reliure d'édition constitue en effet, avec le format et l'illustration, un des signes indiquant une collection pour Sophie Malavieille⁶³⁰. Sous ce format, *La Semaine des Enfants* tend alors plus du côté du livre faisant partie d'une collection que de l'hebdomadaire.

629 Sophie MALAVIEILLE, *Reliures et cartonnages d'éditeur en France au XIX^e siècle : 1815-1865*, Paris, Promodis, 1986, p. 44.

630 *Ibid.*

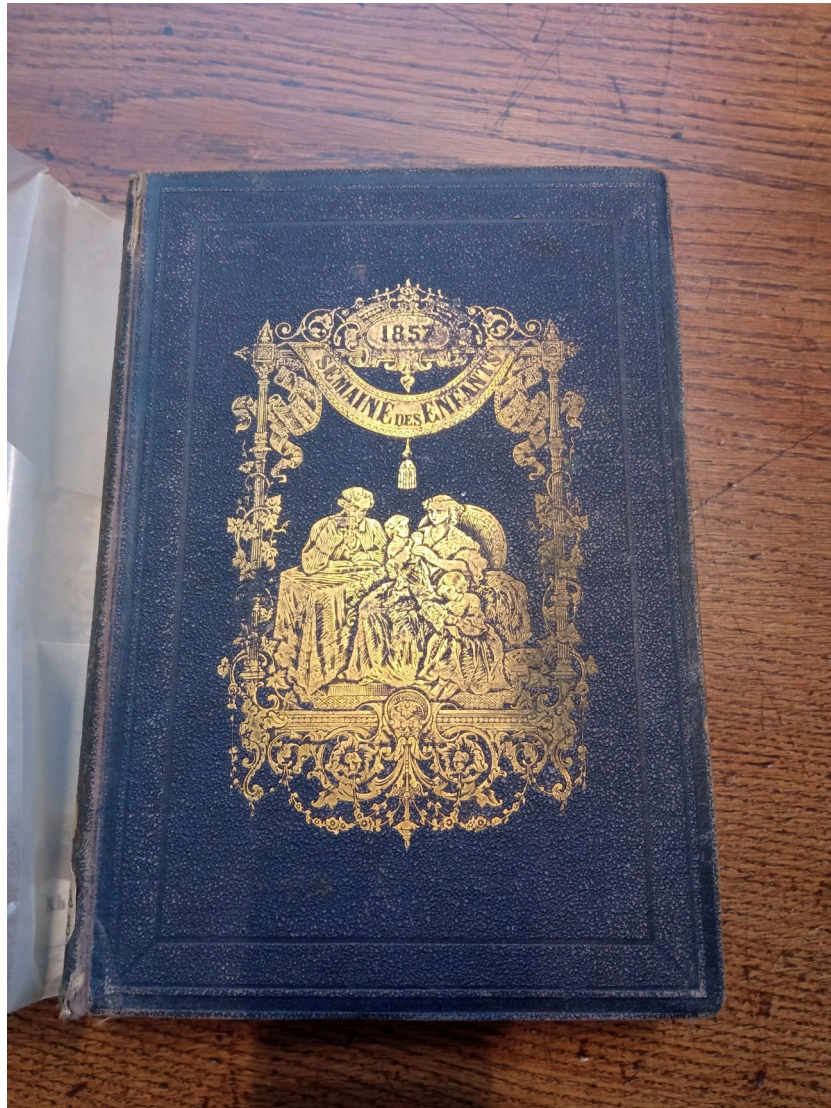


Illustration 8: Plat d'un exemplaire du premier volume de La Semaine des Enfants, en percaline noire avec décor doré

Pour se procurer ces volumes, il faut se rendre dans la librairie Hachette rue Pierre-Sarrazin ou dans une de ses filiales, ou bien commander directement à la librairie. Les recueils sont vendus comme des livres d'étrennes, comme le montre leur présence dans les catalogues de livres d'étrennes de Hachette. Ceux-ci sont publiés à la fin de l'année, par exemple dans le journal *Le Sport* imprimé par Lahure dans les numéros du 27 décembre 1863 et du 25 décembre 1864⁶³¹. Leur publication à ce moment de l'année est logique, le livre d'étrennes

631 *Le Sport*, 10^e année, n°63, 27 décembre 1863, p. 4 et 11^e année, n°64, 25 décembre 1864, p. 4.

étant un cadeau offert aux enfants par leur famille pour fêter le passage à la nouvelle année. Cela explique également son aspect travaillé. Les recueils ont également pu servir de cadeaux dans d'autres occasions (Noël, anniversaire) ou de livres de prix dans les écoles, sans que nous n'ayons toutefois de preuve de cela.

2. Des appréhensions différentes de la matérialité et de la continuité du périodique

La forme choisie par le lecteur, ou plutôt dans ce cas par ses parents, étant donné que les lecteurs sont trop jeunes pour avoir les moyens de payer eux-mêmes leur abonnement ou numéro, définit leur réception du contenu du périodique.

La Semaine des Enfants est conçue pour être une parution lue régulièrement et comprend de nombreux romans-feuilletons, dont nous verrons plus loin qu'ils contribuent à la fidélisation du lectorat et incitent à l'abonnement. Le lecteur achetant un numéro de temps en temps ne va pas pouvoir profiter d'une partie des récits. Ceux qui se plongent dans les recueils annuels ont une appréhension encore différente du sujet. Si le feuilleton est fait pour donner une impression de suspense, appâter le lecteur pour qu'il veuille lire la suite la semaine prochaine, cette logique est absente dans le cas du recueil. Le lecteur peut décider de lire au rythme qu'il veut les récits, et par exemple lire tout à la suite un feuilleton étalé sur une dizaine de numéros et trois mois pour les abonnés. Il a alors un rythme différent de lecture : pour lui, il lit un recueil d'histoires et d'articles plus qu'un journal, car il a tous les textes devant lui à la fois et peut les consommer au rythme qu'il souhaite. Notons que ce format relié peut être souhaité par les abonnés, car il permet de relire facilement les histoires déjà parues : Anne-Marie Thiesse mentionne ainsi des exemples de femmes jeunes lectrices durant la Belle Époque qui dans des entretiens lui ont indiqué avoir découpé, cousu et relié des épisodes de romans-feuilletons pour fabriquer des petits livres et pouvoir mieux relire des récits qu'elles avaient particulièrement appréciés⁶³². Les pratiques étaient même facilitées par certains

⁶³² Anne-Marie THIESSE, *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Éditions du Seuil, 2000 [1984].

éditeurs, qui rendaient aisément découpables les feuillets au rez-de-chaussée des quotidiens par exemple. On sait en tout cas que la pratique était présente dans la presse pour la jeunesse de l'époque : le *Journal des Demoiselles* invite ainsi ses lectrices à relier ensemble les numéros de chaque année et leur envoie un frontispice servant de page de titre à ce recueil factice⁶³³.

En outre, le format livre des recueils peut sembler confirmé par la présence en fin d'ouvrage d'une « table des matières », servant d'index des textes, indiqués par ordre alphabétique de titre, rubrique par rubrique. Elle facilite la lecture des feuillets notamment, en permettant de naviguer facilement de page en page. Toutefois, étant donné que le dernier numéro de chaque année ne comprend que sept pages, on peut imaginer que déjà dans les numéros individuels, la huitième page de l'ultime numéro de l'année était dédiée à imprimer cette table des matières, ce qui impliquerait que l'on considère que ces numéros étaient également paginés. La rédaction envisage également alors que les lecteurs abonnés conservent tous leurs numéros et peut-être les relieraient ensemble, selon les pratiques étudiées par Anne-Marie Thiesse.

Il semblerait que les volumes conservés dans la collection Rondel soient un résultat de cette pratique⁶³⁴. En effet, entre 1871 et 1876, des volumes de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », portant chacun le nom de l'abonné auquel ils sont envoyés par livraisons hebdomadaires, accompagnent gratuitement les numéros de *La Semaine des Enfants*. La présence d'un exemplaire portant le nom de Marthe Rondel dans ce fonds indiquent que la famille était abonnée à ce journal. On peut raisonnablement émettre l'hypothèse qu'une partie de la collection est faite de numéros reçus chaque semaine par la jeune Marthe, que la famille a fait relier à la fin de chaque année. En effet, les numéros publiés entre le 23 novembre 1872 et le 21 août 1875 sont conservés en feuilles, avec des ficelles sur les pages indiquant que les numéros ont probablement été autrefois reliés de manière assez précaire, ce qui semble donc confirmer notre hypothèse, tandis que les 11

633 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

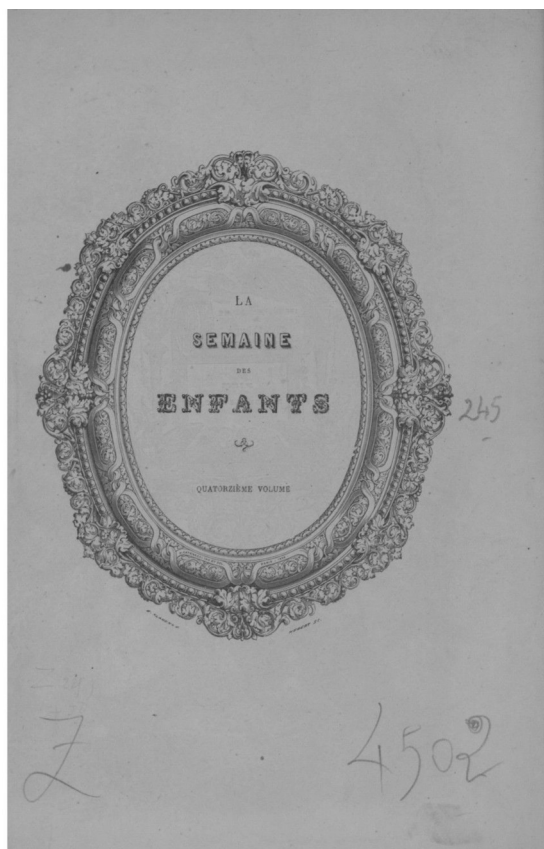
634 11 volumes de *La Semaine des Enfants* sont conservés dans cette collection, de même qu'un carton contenant des feuilles correspondant aux numéros publiés entre le 23 novembre 1872 et le 21 août 1875. Ils peuvent être consultés à la Bibliothèque Nationale de France, au Département des Arts du Spectacle, dans la collection Rondel, sous la cote 4-RJ-193.

volumes précédents sont des recueils annuels achetés postérieurement à leur publication. Notons que les numéros sont pour la plupart non coupés, indiquant qu'ils n'ont probablement pas été consultés ensuite. Il serait possible que les Rondel aient acheté en plus de leur abonnement des volumes annuels dont la reliure se serait beaucoup dégradée avec le temps, mais cela semble très peu probable. En effet, dans ce cas, les numéros ne se seraient pas arrêtés au 21 août 1875 mais début novembre 1875, à la date du dernier numéro publié dans le volume 27 (correspondant à l'année 1875) de *La Semaine des Enfants*. Il faut noter au passage que ces feuilles dé-reliées ont exactement la même mise en page que les volumes reliés annuels consultables sur Gallica par exemple.

La pratique de faire paraître en volume tous les numéros du même année semble brouiller la frontière entre journal et livre, comme d'autres phénomènes du XIX^e siècle tels que les romans acquis par souscription et envoyés par livraisons et que pouvaient relier les abonnés ensuite, ou bien le phénomène étudié par Yannick Portebois et Dorothy Elizabeth Spiers du « recueil périodique »⁶³⁵. Ils regroupent sous ce terme des revues ou magasins dont la périodicité est peu indiquée sur les numéros, et qui peuvent être confondus avec un livre, mais expliquent que les frontières de leur définition sont floues. Si *La Semaine des Enfants* ne semble pas correspondre à leur définition du « recueil périodique », étant ancrée dans un rythme régulier, les volumes de recueil (qui sont eux aussi périodiques, paraissant chaque année) peuvent être considérés comme en faisant partie, étant eux aussi dans cette frontière « entre livre et journal » et vendus comme des livres à part entière constituant avec les autres années une sorte de collection. L'impression d'un livre entier est renforcée par l'inclusion au début de chaque ouvrage d'un faux titre comprenant un encadrement en forme de miroir. Celui-ci n'est précédé d'une page de titre indiquant où se procurer le journal qu'entre les volumes 3 et 7 (1859 à 1862). Sur la page suivante, on trouve la marque d'imprimeur de Lahure. Ensuite, un frontispice reprend à chaque fois la même gravure sur bois, en pleine page, réalisée par Théodore Georges Fath et gravée par Auguste Trichon. Au centre, une femme portant une couronne de feuilles et de fleurs tient des fagots, des fleurs et un bâton.

635 Yannick PORTEBOIS et Dorothy Elizabeth SPEIRS, *Entre le livre et le journal : le recueil périodique du XIX^e siècle*, Lyon, ENS Editions, 2013. URL : <https://books.openedition.org/enseditions/33415>. Consulté le 03/04/2023.

Elle est entourée de jeunes enfants des deux sexes, sous un décor de feuillage. C'est une allégorie de l'éducation, illustrant une des ambitions principales du journal.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 10: Faux titre du volume 14 de La Semaine des Enfants



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 9: Frontispice du volume 14 de La Semaine des Enfants

Ces volumes gardent tout de même un aspect plus proche du journal que les recueils du *Magasin d'éducation et de récréation*. Les seules indications que l'on passe dans un nouveau numéro du *Magasin* sont le bandeau en haut de la page et, tout en bas de la page, l'indication du tome et celle du numéro. On n'y trouve jamais aucune indication de la date du numéro, par exemple. Au contraire, les numéros semblent fidèlement reproduits dans *La Semaine des Enfants*, y compris au niveau de leur première page qui reprend à chaque fois les mêmes indications. Cela est peut-être dû à l'aspect déjà plus proche du recueil de chaque livraison du *Magasin*, qui propose un journal moins régulier (bimensuel) mais plus long (de trente-deux pages).

On peut également supposer un attachement différent au périodique selon la forme choisie : le volume est perçu comme un livre seul, apprécié comme un cadeau pour une occasion spéciale, un « beau livre », alors que l'abonnement suppose une relation au long terme, une lecture régulière, qui forge une fidélité au journal et que l'achat au numéro, peut-être plus ponctuel, apparaît comme plus détaché.

B. Une mise en page dont les liens entre le texte et l'image sont en partie contraints par des facteurs techniques

La Semaine des Enfants mise sur une certaine modernité dès son sous-titre de « magasin d'images et de lectures amusantes et instructives ». Les illustrations sont évoquées avant les textes, comme un argument de vente important, au même titre que les récits. Il semble alors important d'étudier comment textes et illustrations sont disposés dans les colonnes de *La Semaine des Enfants*, et dans quelle mesure la technique de gravure utilisée permet d'établir facilement des liens entre écrit et image.

1. La technique de la gravure sur bois de bout

Les images dans *La Semaine des Enfants* sont en très grande majorité des gravures sur bois. Cette technique, aussi appelée xylographie, consiste à graver un morceau de bois de manière à laisser en relief l'image que l'on souhaite imprimer, en creusant les parties destinées à rester blanches sur la feuille. On utilise ces gravures en Occident à partir de 1400 environ, et elles illustrent les premiers imprimés dès l'époque des incunables. Ce sont toutefois alors des gravures sur bois de fil, c'est-à-dire sur des morceaux de bois coupés dans le sens des fibres de bois. Cette technique permet seulement cependant de réaliser des images assez brutes, sans trop de nuance, et est assez rapidement supplantée dans le monde de

l'imprimerie par la gravure sur métal. Si cette dernière permet plus de finesse et de précision, elle pose toutefois un problème majeur : la gravure sur cuivre est une technique de gravure en taille d'épargne, c'est-à-dire que le graveur creuse les parties destinées à être imprimées. L'impression doit donc être réalisée en creux, avec des presses spécialisées, ce qui empêche d'inclure facilement les images dans le texte, et oblige les éditeurs du XVIII^e siècle à reléguer les images aux planches de fin d'ouvrage ou au frontispice.

Un renouveau de la gravure sur bois s'initie toutefois au tout début du XIX^e siècle. Élisabeth Parinet explique que la technique est d'abord expérimentée au XVIII^e siècle, puis surtout popularisée en Angleterre au tout début du siècle suivant par des graveurs comme Thomas Bewick, qui montre le potentiel de la technique avec ses différents dessins d'animaux⁶³⁶. Cette nouvelle manière de graver, appelée gravure sur bois de bout, consiste à utiliser un bois dur, comme le buis, et le couper dans le sens perpendiculaire aux fibres du bois, pour ensuite pouvoir utiliser des outils plus fins. Elle permet notamment un dessin plus précis et plus de nuances : par exemple, les artistes utilisent des hachures « pour rendre les modelés »⁶³⁷. La technique anglaise est popularisée en France, selon Patricia Mainardi, par l'arrivée en 1816 de Charles Thompson, disciple de Bewick, à Paris où il forme différents graveurs⁶³⁸.

La gravure sur bois de bout connaît le succès à partir des années 1830, avec la génération romantique. L'éditeur, figure qui s'impose à cette période, a un rôle majeur dans cette évolution, en choisissant le nombre et la place des gravures et en embauchant les artistes. Des projets d'édition nouveaux sont ouverts par cette technique qui permet de mêler habilement texte et image : l'un des premiers est l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* de Charles Nodier, paru en 1830 chez les frères Delangle et richement illustré par Tony Johannot. On peut également évoquer les éditions luxueuses de Léon Curmer, comme celle de *Paul et Virginie* en 1838.

636 Élisabeth PARINET, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine : XIX^e- XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

637 *Ibid*, p. 23.

638 Patricia MAINARDI, *Another World : Nineteenth-Century Illustrated Print Culture*, New Haven, Yale University Press, 2017.

À la même période, elle commence à se diffuser dans les journaux, suivant le modèle du *Penny Magazine* de Charles Knight : ce dernier vend les gravures de son journal, qui sont réutilisées par des journaux français, qui ensuite embauchent des graveurs français utilisant les mêmes techniques. Charles Knight peut ainsi se vanter d'avoir créé « *a revolution in popular Art throughout the world* »⁶³⁹. Ses gravures sont reprises notamment en France par le *Magasin pittoresque* de Charton en 1833, un des premiers périodiques français illustrés avec cette technique. Avant lui, le *Journal des connaissances utiles* de Girard créé en 1831 et considéré comme « *the first mass-circulation illustrated periodical* »⁶⁴⁰ avait déjà utilisé ce genre de gravures, mais seulement pour de petits schémas techniques : le modèle du *Penny Magazine* reste donc essentiel dans la diffusion en France de cette technique de gravure dans la presse. Si certaines revues pouvaient déjà comporter des illustrations, notamment les revues de mode ou bien le journal pour enfants de la fin du XVIII^e siècle *Le Portefeuille des enfans* [sic], celles-ci étaient des gravures sur cuivre ce qui rendait difficile l'intégration de l'image au texte.

La gravure sur bois qui se diffuse dans ces nouveaux journaux d'inspiration britannique permet d'inclure l'image aux articles, remplissant mieux les fonctions de distraction, d'évasion et surtout d'instruction des masses que s'était données le journal. On la retrouve dans la presse pour la jeunesse avec le *Journal des Enfants* de Louis Desnoyers fondé en 1832 : il ne présente toutefois que des bois « rares et très usés »⁶⁴¹ selon Ségolène Le Men. Un peu plus tard, on peut noter la création en 1847 de *L'Image*, éphémère journal inspiré du succès de *L'Illustration*, parution où la gravure sur bois sert à représenter l'actualité. Au moment de la création de *La Semaine des Enfants*, la gravure sur bois de bout sert également à illustrer les nouveaux journaux-romans, sur le modèle du *Household Works* de Dickens. On a déjà vu dans le rapport de la Commission de Colportage comment on craignait ce type de presse notamment car il était illustré, ce qui rendait les contenus violents encore plus choquants.

639 « une révolution dans l'Art populaire à travers le monde ». Charles KNIGHT, *Passages of a Working life*. Cité dans *Ibid*, p. 370.

640 « le premier périodique illustré à grand tirage ». P. MAINARDI, *Another World...*, p. 124.

641 Ségolène LE MEN, « Hetzel ou la science récréative », dans *Romantisme*, n°65, 1989, p. 70. URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5600. Consulté le 06/04/2023.

La période de parution de *La Semaine des Enfants* est également marquée par de nouveaux tournants dans l'histoire de la gravure sur bois de bout. C'est une période où la gravure sur bois est la plus répandue, « grâce à ses finesses de rendu irremplaçables [et] grâce à son adaptation aux exigences industrielles par l'application d'une stricte division du travail »⁶⁴² entre les dessinateurs, les graveurs et les imprimeurs. Duplessis, un contemporain, compte ainsi 200 xylographes à Paris en 1857⁶⁴³. Selon Philippe Kaenel, elle est toutefois considérée comme une technique mineure, qu'on accuse de ne pas pouvoir aussi bien rendre les ombres et lumières que les gravures en taille d'épargne. Mais le sentiment sur le sujet change quelque peu à cette période. Le milieu des années 1850 coïncide avec l'émergence d'un nouveau courant, le bois de teinte ou d'interprétation, qui se concentre moins sur le dessin et plus sur les nuances, les contrastes. Le meilleur représentant de cette tendance est Gustave Doré, qui contribue à *La Semaine des Enfants* par le biais des dessins qu'il réalise pour des éditions Hachette reprises dans le journal dès les premiers numéros, alors qu'il est encore un jeune artiste de vingt-cinq ans. Un peu plus tard, la parution de *l'Histoire des peintres de toutes les écoles*, publiée entre 1861 et 1883, dirigée par Charles Blanc et éditée par Renouard, met en avant la virtuosité qui est possible avec cette technique et « pose les jalons d'une nouvelle esthétique xylographique »⁶⁴⁴. Il faut d'ailleurs souligner le fait que *La Semaine des Enfants* fait de la publicité pour cet ouvrage : un récit historique paru dans le n°353 sur le peintre Eustache Lesueur reprend ainsi directement des gravures de *l'Histoire des peintres*. Une note de bas fait l'éloge de l'ouvrage et indique où se le procurer :

« Le portrait de Lesueur, placé en tête de ce numéro, et la vignette qui orne la dernière page sont empruntés à *l'Histoire des peintres*, l'une des plus belles publications de notre temps. - Paris, librairie de Mme veuve Renouard, 4, rue de Tournon »⁶⁴⁵.

La présence sur la première page du portrait de Lesueur, alors même que le texte n'est qu'à la toute fin du numéro, montre également la volonté de mettre en avant le livre. D'autres gravures sont reprises de l'ouvrage et indiquées comme telles quelques mois plus tard, par

642 Philippe KAENEL, *Le métier d'illustrateur, 1830-1880 : Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Éditions Messene, 1996, p. 53.

643 Georges DUPLESSIS, *Les graveurs sur bois contemporains*, Paris, Bonaventure et Ducessois, 1857. Cité dans *Ibid.*

644 P. KAENEL, *Le métier d'illustrateur...*, p. 57.

645 ANONYME, « Eustache Lesueur », dans *La Semaine des Enfants*, n°353, 14 février 1863, p. 318.

exemple la reproduction par Beaucé et Carbonneau d'un tableau de Carle Vernet dans le n°397⁶⁴⁶.

Si les illustrations de *La Semaine des Enfants* sont de qualité variable, parfois anonymes, parfois reprises de sources non nommées, elles sont, notamment dans les premières années, réalisées parfois par des artistes de renom comme Bertall ou Doré. Elles attirent l'attention de l'homme de lettres et critique d'art Louis Dimier, connu pour avoir cofondé le journal *L'Action française*, dont le fonds conservé au département des Estampes et de la Photographie à la Bibliothèque nationale de France comprend sept volumes du journal, les années 1857 à 1862 et l'année 1870. Cinq des volumes sont annotés, sur des feuilles volante conservées avec les exemplaires et sur le contreplat, de la main de Louis Dimier, probablement dans le processus de préparation de son ouvrage *La gravure* publié en 1930. Il relève les noms de certains graveurs parmi les plus connus, et s'intéresse surtout aux gravures anglaises. Il note aussi les pages de certaines gravures, peut-être car jugées plus réussies que les autres. Il juge sévèrement les artistes les plus réputés paru dans le journal :

« 1857 : début du magazine, rempli de l'ignoble style de Bertall, du froid dévergondage de Doré, et caractérisé somme toute par la gentillesse banale de Foulquier »⁶⁴⁷.

Il semble leur préférer les graveurs anglais. Outre cet exemple, il ne semble pas y avoir eu d'étude sur les gravures de *La Semaine des Enfants*. Malgré cela, elles semblent s'inscrire dans une nouvelle mouvance de la gravure sur bois de bout, pour certaines d'entre elles, avec des artistes comme Doré, Bertall, Foulquier, qui travaillent leurs nuances, contrastes et ombres. La majorité des gravures étant anonyme ou signée de manière illisible, il est toutefois difficile de vraiment se faire une idée de qui dessine et grave ces œuvres.

Louis Dimier relève également l'utilisation d'un procédé encore très récent, le « gillotage », aussi appelé paniconographie, dans le journal. Inventé en 1851 par Firmin Gillot, c'est un procédé qui « permet de reproduire par report à l'encre grasse une image (dessin, gravure) sur une plaque de zinc »⁶⁴⁸ après un passage à l'acide : cela permet

646 ANONYME, « Les chiens savants », dans *La Semaine des Enfants*, n°397, 18 juillet 1863, p. 256.

647 Notes manuscrites de Louis Dimier sur *La Semaine des Enfants*, Paris, Ch. Lahure, 1857. Conservé à la Bibliothèque nationale de France, Département des Estampes et de la Photographie, cote KA-543-4.

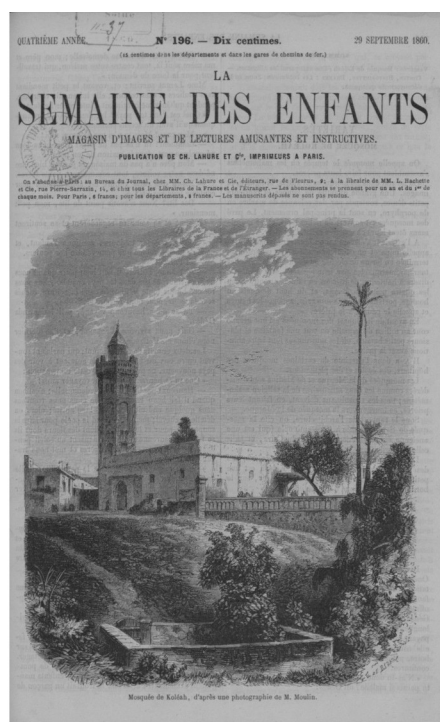
648 Thierry GERVAIS, « La similitravure : le récit d'une invention (1878-1893) », dans *Nouvelles de l'estampe*, n°229, 2010, p. 21. URL : <https://journals.openedition.org/estampe/1337>. Consulté le 31/05/2023.

d'imprimer avec les caractères typographiques ces plaques de zinc gravées. On le différencie des gravures sur bois dans *La Semaine des Enfants* par leur aspect plus dessiné, proche du dessin de presse (la technique est d'ailleurs rapidement utilisée dans la presse de caricature). Louis Dimier relève notamment des usages de ce procédé dans le volume contenant la fin de l'année 1869 et le début de l'année 1870. S'il relève quelques beaux exemples comme le dessin de la « Galerie du Louvre un jour de semaine » réalisé dans le cadre de la série « Paris comique » par Léonce Petit, son jugement est sévère sur les artistes usant du procédé dans le journal. Il écrit ainsi : « Le mauvais en somme y domine, et l'on n'a pas persévéré »⁶⁴⁹. Si le « on » peut s'appliquer au travail de Dimier, qui semble ne pas continuer l'étude du périodique après 1870 étant donné que les volumes postérieurs ne sont pas dans le fonds, il s'applique aussi au journal qui semble n'avoir utilisé du procédé hors de cette période qu'en de rares occasions.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 11: "Galerie du Louvre un jour de semaine", paniconographie de la série "Paris comique" réalisée par Léonce Petit



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 12: Gravure d'Évremond de Bérard représentant la mosquée de Koléah, d'après une photographie de Moulin

649 Notes manuscrites de Louis Dimier sur *La Semaine des Enfants*, Paris, Ch. Lahure, 1870. Conservé à la Bibliothèque Nationale de France, Département des Estampes et de la Photographie, cote KA-543-4.

On note aussi une touche de modernité avec quelques reproductions, rares, de photographies, dont la première a lieu dans le n°196 : une photographie de Félix-Jacques Moulin représentant la mosquée de Koléah en Algérie est reproduite⁶⁵⁰. Étant donné que les techniques permettant de reproduire aisément des photographies n'existent pas encore, c'est un bois gravé sur le modèle de la photographie. On trouve d'autres photographies reproduites par gravure dans des périodiques comme *L'Illustration*, qui les utilise régulièrement à partir de 1850, mais le procédé reste rare dans les autres journaux jusqu'à la mise au point de procédés comme la similigravure et le bois pelliculé qui permettent plus aisément de reproduire des photographies⁶⁵¹.

2. Une omniprésence du texte, malgré la part belle faite à l'image

Le texte semble occuper la majeure partie de la surface imprimée de *La Semaine des Enfants*. Le périodique est imprimé sur deux colonnes, séparées d'un fin trait vertical. Il comprend des marges relativement petites sur le côté extérieur de la page. Le texte semble plutôt aéré comparé aux mises en page des quotidiens par exemple. Les articles sont séparés par un court trait horizontal, et les noms de rubriques et titres indiqués en capitales, pour permettre au lecteur de facilement repérer quand commence chaque texte. Les noms des auteurs des textes (quand ils sont signés) sont alignés à gauche de la colonne et inscrits en capitales, ce qui marque aussi la transition avec l'article suivant.

Afin de mieux pouvoir comprendre dans quelle mesure la mise en page de *La Semaine des Enfants* peut être perçue par des lecteurs comme agréable, aérée ou au contraire peu lisible, il est nécessaire de la comparer avec des périodiques pour enfants ou familiaux de la même période. Le *Journal pour tous*, autre parution de Charles Lahure destinée à la famille, comprend trois colonnes et des interlignes bien plus serrés. La fonte choisie est plus petite

650 ANONYME, « Mosquée de Koléah », dans *La Semaine des Enfants*, n°196, 29 septembre 1860, p. 305.

651 Thierry GERVAIS, « Photographies de presse ? Le journal *L'Illustration* à l'ère de la similigravure », dans *Études photographiques*, n°16, 2005, p. 166-181. URL : <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/729>. Consulté le 05/04/2023

Chapitre II : Bibliographie matérielle et hypothèses sur la réception du périodique

également. Cela rend le journal moins lisible, ce qui semble logique étant donné que le lectorat visé est un public populaire large, de tous les âges.



Illustration 13: Exemple de mise en page du Journal pour tous

le pain en cassant mes joujoux... C'est pour jouer qu'elle me mord... C'est pour s'amuser qu'elle me tire les cheveux, etc. »
Le roi Bénin embrassait sa petite Blondine et ne disait rien; mais il voyait bien que Brunette faisait tout cela par méchanceté et que Blondine l'excusait par honte. Aussi aimait-il Blondine de plus en plus et Brunette de moins en moins.
La reine Fourchette, qui avait de l'esprit, voyait bien tout cela aussi; mais elle haïssait de plus en plus l'innocente Blondine; et si elle n'avait craint la colère du roi Bénin, elle aurait rendu Blondine la plus malheureuse enfant du monde.
Le roi avait défendu que Blondine fût jamais seule avec la reine, et, comme on savait qu'il était aussi juste que bon et qu'il punissait sévèrement la déobéissance, la reine elle-même n'osait pas déobéir.
Blondine perdue.
Blondine avait déjà sept ans et Brunette avait trois ans. Le roi avait donné à Blondine une jolie petite voiture attelée de deux autruches et menée par un petit page de dix ans, qui était un neveu de la nourrice de Blondine. Le page, qui s'appelait Gourmandin, aimait tendrement Blondine, avec laquelle il jouait depuis sa naissance, et qui avait pour lui mille bontés. Mais il avait un terrible défaut; il était si gourmand et il aimait tant les friandises, qu'il était capable de commettre une mauvaise action pour un sac de bonbons. Blondine lui disait souvent:
« Je t'aime bien, Gourmandin, mais je n'aime pas à te voir si gourmand. Te t'en prie, corrige-toi de ce vilain défaut, qui fait horreur à tout le monde. »
Gourmandin lui baisait la main et lui promettait de se corriger; mais il continuait à voler des gâteaux à la cuisine, des bonbons à l'office, et souvent il était foudroyé pour sa déobéissance et sa gourmandise.
La reine Fourchette apprêtait bientôt les reproches qu'elle faisait à Gourmandin, et elle pensa qu'elle pourrait utiliser le vilain défaut du petit page et le faire servir à la perte de Blondine. Voici le projet qu'elle conçut:
Le jardin où Blondine se promenait dans sa petite voiture traînée par des autruches, avec Gourmandin pour cocher, était séparé par un grillage d'une magnifique et immense forêt, qu'on appelait la forêt des Lilas, parce que toute l'année elle était pleine de lilas toujours en fleur. Personne n'allait dans cette forêt; on savait qu'elle était enchantée et que, lorsqu'on y entraît une fois, on n'en pouvait plus jamais sortir. Gourmandin connaissait la terrible propriété de cette forêt; on lui avait sévèrement défendu de jamais diriger la voiture de Blondine de ce côté, de crainte que par inadvertance Blondine ne franchit la grille et n'entrât dans la forêt des Lilas.
« Bien des fois le roi avait voulu faire élever un mur le long de la grille, ou du moins serrer le grillage de manière qu'il ne fût plus possible d'y passer; mais, à mesure que les ouvriers posaient les pierres ou les grillages, une force inconnue les levait et les faisait disparaître... »
La reine Fourchette commença par gagner l'amitié de Gourmandin en lui donnant chaque jour des friandises nouvelles; quand elle l'eut rendu tellement gourmand qu'il ne pourrait plus se passer de bonbons, des gâteaux, des gâteaux qu'elle lui donnait à profusion, elle le fit venir, et lui dit:
« Gourmandin, il dépend de toi d'avoir un coffre plein de bonbons et de friandises, ou bien de ne plus jamais en manger.
— Ne jamais en manger! Oh! madame, je mourrais de chagrin. Parlez, madame; que dois-je faire pour éviter ce malheur?
— Oh! faut, reprit la reine en le regardant fixement, que tu mènes la princesse Blondine près de la forêt des Lilas.
— Je ne le puis, madame, le roi me l'a défendu.
— Ah! tu ne le peux! Alors, adieu; je ne te donnerai plus aucune friandise, et je défendrai que personne dans la maison t'en donne jamais.
— Oh! madame, dit Gourmandin en pleurant, ne soyez pas si cruelle! donnez-moi un autre ordre que je puisse exécuter.
— Je te répète que je veux que tu mènes Blondine près de la forêt des Lilas, et que tu t'en courage à descendre de voiture, à franchir la grille et à entrer dans la forêt.
— Mais, madame, reprit Gourmandin en devenant tout pâle, si la princesse entre dans cette forêt, elle n'en sortira jamais; vous savez que c'est une forêt enchantée; y envoyer ma princesse, c'est l'envoyer à une mort certaine.
— Une troisième et dernière fois, veux-tu y mener Blondine? Choisis; ou bien un coffre immense de bonbons que je renouvellerai tous les mois, ou jamais de sucreries ni de pâtisseries.
— Mais comment ferai-je pour échapper à la punition terrible que m'infligera le roi?
— Ne t'inquiète pas de cela; aussitôt que tu auras fait entrer Blondine dans la forêt des Lilas, viens me trouver; je te ferai partir avec tes bonbons, et je me charge de ton avenir.
— Oh! madame, par pitié, ne m'obligez pas à

Illustration 14: Exemple de mise en page de La Semaine des Enfants

Le Magasin d'éducation et de récréation, créé en 1864 et également adressé aux enfants, partage lui aussi son texte en deux colonnes. Notons que, contrairement à La Semaine des Enfants, chaque page est entourée d'un cadre blanc, ce qui certes permet de donner de la place de chaque côté de la page, mais rend les colonnes plus étroites, ce qui peut gêner la lisibilité. On note également la présence d'ornements typographiques (bandeaux, culs-de-lampe) qui permettent d'aérer la mise en page. De manière générale, il y a beaucoup plus d'espace en haut des pages où débütent les textes et en bas des pages où finissent les textes. La présentation, par ces cadres et ornements, se rapproche de celle du recueil périodique, alors que La Semaine des Enfants évoque plus le format « journal ». On y retrouve aussi quelques

fois des textes pour les plus jeunes en apprentissage de la lecture, beaucoup plus aérés et avec une place bien plus importante dédiée à l'image, avec des albums comme les Mademoiselle Lili rédigés par P.-J. Stahl (pseudonyme de Pierre-Jules Hetzel) voire des abécédaires⁶⁵².

On peut également comparer avec le *Journal de la Jeunesse* édité par Hachette à partir de 1873. Il est également imprimé sur deux colonnes, avec des marges semblables à celles de *La Semaine des Enfants*. La fonte semble toutefois plus petite, et les lignes plus serrées. Cela peut cependant être lié au fait qu'il s'adresse à un public plus âgé que *La Semaine des Enfants*, qui a entre dix et quinze ans contre six à douze ans pour le périodique que nous étudions.

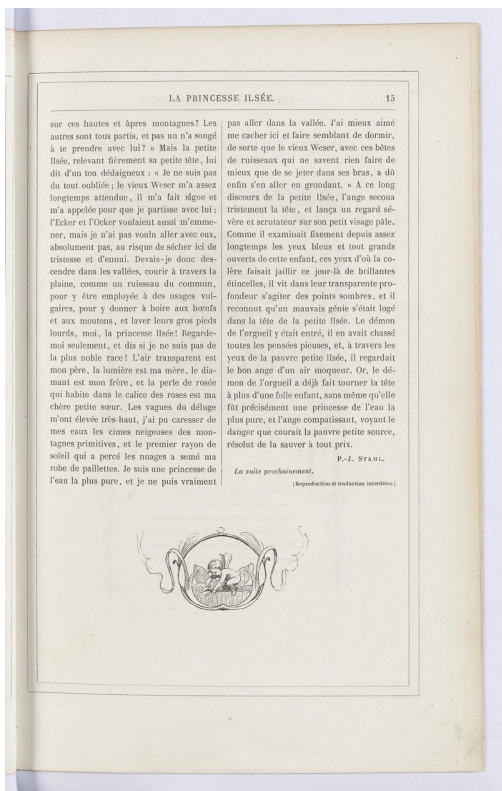


Illustration 15: Exemple de mise en page du Magasin d'éducation et de récréation



Illustration 16: Exemple de mise en page du Journal de la jeunesse

652 Par exemple, Jean MACÉ « L'alphabet », dans *Magasin d'éducation et de récréation*, Paris, Hetzel, tome 1, 1864, p. 182-185.

En résumé, la mise en page de *La Semaine des Enfants* essaie de se faire plus lisible que dans des journaux réservés à des jeunes adolescents ou à un public plus large, probablement car une partie du public visé est encore en train de consolider son apprentissage de la lecture. L'adresse « Aux pères et aux mères de famille » publié dans le premier numéro du journal indique bien que sa publication a pour but d'être lue « depuis le moment où les enfants des deux sexes commencent à savoir lire, jusqu'à celui où ils peuvent entreprendre des études sérieuses »⁶⁵³ [voir [Pièce justificative n°5](#)]. Il est donc important de faciliter la lecture en adoptant une mise en page un peu plus aérée que dans le *Journal pour tous*, ce qui peut apparaître comme moderne. On note toutefois moins de soin et d'attachement aux ornements typographiques, qui permettent de mieux détacher les textes les uns des autres, que dans le *Magasin d'éducation et de récréation*.

Quelle part occupe l'image dans le périodique ? Chaque numéro comporte en moyenne 5,4 images, avec une médiane qui est à 5. La série semble toutefois assez disparate, avec un écart-type est de 2,5 [voir [Figure n°4](#)]. On constate notamment un certain nombre de valeurs aberrantes : 94 des numéros observés (soit environ 12,7% du corpus) comportent ainsi 8 images ou plus. Cinq des numéros comprennent même 16 images. Ces variations importantes sont dues à la présence de contenus comprenant de nombreuses images, notamment les histoires en estampes, dont la majorité comprend six gravures, ou de récits abondamment illustrés comme « Les heureuses chances de Jeannot », conte des frères Grimm publié en deux épisodes, chacun agrémenté de huit xylographies par Bertall⁶⁵⁴. L'image occupe alors une partie importante de la surface du périodique, mais qui apparaît comme restreinte, étant présente en général sur seulement la moitié des pages de chaque numéro comme nous l'étudierons plus bas, ce qui fait que l'autre moitié du numéro n'est occupée que par du texte. Le *Magasin d'éducation et de récréation* semble avoir moins de vignettes : l'index qui en est fait à la fin de chaque recueil annuel permet ainsi, par exemple, de dénombrer 113 illustrations pour 378 pages pour le volume correspondant à l'année 1867 (environ 29,9%), tandis qu'en moyenne *La Semaine des Enfants* contient 4 gravures pour 8

653 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

654 Jacob et Wilhelm GRIMM, « Les heureuses chances de Jeannot », dans *La Semaine des Enfants*, n°27-28, 4-11 juillet 1857.

pages (50%). Certaines années, le Magasin comprend une part similaire d'images : ainsi, l'index signale 177 vignette (sans compter 12 ornements typographiques) pour 378 pages dans le recueil de 1873 (environ 46,9%). La proportion plus basse en général d'images dans le *Magasin* peut être expliquée par l'absence d'histoires en estampes, ou même de plusieurs plus petites gravures sur une même page, dans le journal publié par Hetzel, qui privilégie les grandes images occupant la majorité voire la totalité d'une page. La part importante d'illustrations de *La Semaine des Enfants* apparaît comme un argument commercial important, mis en avant par le périodique, mais aussi un signe de modernité éditoriale.

3. Des contraintes techniques qui amènent parfois à une distance entre texte et image

Le rapport entre texte et image est considéré comme une part essentielle de l'étude de la littérature de jeunesse. Nathalie Prince considère ainsi, dans *La littérature de jeunesse*, l'image comme un des éléments définissant la littérature pour les enfants :

« Il est incontestable que dans le monde de l'édition, le livre pour la jeunesse est l'un de ceux qui sont vus avant d'être lus, dès la couverture. Le plaisir du texte – coloré, figuré, excentrique – passe d'abord par le plaisir des yeux. N'est-ce pas ici essentiellement la question de l'image, de sa présence ou de son absence, qui constituerait l'élément-clef de la littérature d'enfance et de jeunesse ? C'est-à-dire non pas seulement le texte, mais tout ce qui l'accompagne, le contextualise, même s'il faut convenir dès maintenant que tout ouvrage pour la jeunesse n'est pas forcément envahi par l'image ou par la couleur, que des livres peuvent être noirs et/ou blancs, et qu'ils peuvent ne contenir aucune image... »⁶⁵⁵.

L'image, en plus d'attirer l'œil de l'enfant, est également primordiale pour une partie du public qui ne sait pas encore lire. Elle lui permet d'entrer dans le récit et peut être d'avoir une approche différente de son parent qui lui lit le récit⁶⁵⁶. Ce n'est pas forcément le cas pour *La Semaine des Enfants* qui s'adresse à des jeunes déjà lecteurs. Il est cependant fort probable

655 Nathalie PRINCE, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2021, p. 35. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>. Consulté le 22/01/2023.

656 Voir la notion de « double destinataire » des ouvrages pour enfants, cf *Ibid*, p. 30.

qu'elle ait été lue en famille, par des parents ou enfants plus âgés, aux plus jeunes. La représentation en première page du premier numéro, ainsi que sur la couverture de chaque volume, d'une famille réunie autour d'une lecture, va dans ce sens. Martin Lyons signale en outre l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation*, qui préconise « la lecture en commun faite au coin de feu »⁶⁵⁷, en famille, signe que la pratique est assez présente à l'époque. Le journal créé par Hetzel lui consacre même un article complet, « La lecture en famille », incitant les parents à faire la lecture d'un ouvrage chaque soir aux autres membres de leur famille, réunis devant la cheminée, afin que les leçons, notamment morales, des ouvrages soient commentées dans les discussions entourant la lecture et que les « mauvaises lectures » soient évitées⁶⁵⁸. Dans ces cas, l'image permet au jeune ne sachant pas encore lire de suivre le récit de son côté, en combinant l'écoute du texte oralisé et la consultation des images. Même chez l'enfant sachant lire, le rapport texte - image est utile pour faciliter la compréhension du récit et prolonger l'immersion du lecteur.

Dans le périodique que nous étudions, les cas de distance entre le texte et l'image sont pourtant assez fréquents. En effet, on retrouve de nombreux exemples de cas où l'illustration n'est pas sur la page du récit qu'elle décrit, ce qui peut influencer la réception du texte. On peut citer pour exemple, parmi tant d'autres, la pièce de la comtesse de Ségur « Les Caprices de Gizelle », issue du recueil *Comédies et proverbes* édité dans la « Bibliothèque rose illustrée » et publiée en feuilleton en août et septembre 1865 dans *La Semaine des Enfants*. Son épisode final comprend à la page 353 une illustration d'Émile Bayard qui correspond au texte de la page 356, ce qui implique pour le lecteur voulant établir un lien entre les deux de devoir tourner deux fois la page pour retrouver la partie du texte correspondant à l'image⁶⁵⁹. Un exemple encore plus extrême peut être trouvé dans les n°571 et 572 : la nouvelle « La cloche de Saint-Jean » de Claude de la Toussaint y est publiée en feuilleton en deux épisodes⁶⁶⁰. La première partie, qui constitue une colonne de texte à la toute fin du n°571, à la

657 *Magasin d'éducation et de récréation*, 2^e année, 2^e semestre, tome IV, 1865, p. 371. Cité par Martyn LYONS, « Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle : femmes, enfants, ouvriers », dans *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, dir. Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 386.

658 P. - J. STAHL (pseudonyme de Pierre-Jules HETZEL), « La lecture en famille : causerie pour les parents, qui n'est pas interdite aux enfants », dans *Magasin d'Éducation et de Récréation*, 5^e année, 2^e semestre, tome X, 1868, p. 18-23.

659 Sophie ROSTOPCHINE, « Les Caprices de Gizelle », dans *La Semaine des Enfants*, n°619, 2 septembre 1865, p. 353-360.

660 Claude de la TOUSSAINT, « La cloche de Saint-Jean », dans *La Semaine des Enfants*, n°571-572, 18-22 mars 1865.

page 392, est accompagnée d'une gravure représentant une chapelle. Toutefois, dans le texte en face de l'image, la chapelle n'est pas encore construite : elle ne l'est qu'à la page 400, soit à la toute fin du numéro suivant. Le lecteur qui ne lit pas sous la forme recueil, s'il se doute probablement que la gravure est liée au titre évoquant une cloche, peut être confus en voyant une image représentant une chapelle sans que le texte n'en parle.

Ces étrangetés sont probablement dues à des contraintes techniques et éditoriales. Nous avons en effet assez rapidement constaté que *La Semaine des Enfants* en général n'a de gravures imprimées que sur la première, la quatrième, la cinquième et la dernière page de chaque numéro. Ces pages correspondent, dans le format in-quarto adopté par le journal, au même côté d'une feuille. Il est alors possible que pour faciliter l'impression, Charles Lahure et ses employés aient décidé de n'utiliser de gravures que sur le recto de la feuille constituant chaque numéro. Les cas contraires sont rares, et il faut attendre le début de la cinquième année de parution pour relever la première gravure imprimée sur le recto de la feuille (une vignette en deuxième page du numéro 215, illustrant un article sur le tabac repris du *Journal pour tous*⁶⁶¹). Il faut aussi se rappeler que *La Semaine des Enfants* réutilise régulièrement des gravures provenant de publications de la maison Hachette ou du *Journal pour tous*, ce qui l'oblige à devoir incorporer dans sa mise en page des bois qui ne sont pas forcément de taille adaptée, voire qui semblent avoir été forcés sur un texte qui ne correspond pas du tout. On relève un exemple de ce cas dans le conte Florella, écrit par Louise Supervielle et publié en feuilleton de quatre épisodes des n°1316 à 1319, en mars 1874⁶⁶². L'autrice semble n'avoir jamais publié ce conte en dehors du journal et n'avoir rien publié d'autre que Florella. La famille Lahure n'a probablement pas pu faire illustrer ce récit, car elle réutilise des images de graveurs variés (Worms, Bertall ou Castelli notamment) ayant déjà servi à illustrer d'autres parutions. Ce conte de fées dans la lignée de ceux de Perrault, qui raconte l'histoire de la gentille mais détestée princesse Florella, fille des méchants souverains le roi Fléau et la reine Coeur-de-Pierre, se retrouve étonnamment illustré avec une imagerie reprise des contes de *Mille et Une Nuits*, sans qu'aucun indice dans le texte ne laisse penser que le récit se passe en Orient. Le roi porte un turban et a un narguilé devant lui et l'intérieur évoque un imaginaire

661 ANONYME, « Variété et culture du tabac », dans *La Semaine des Enfants*, n°215, 9 février 1861, p. 41-42. On peut noter au passage que deux petites bandes d'illustration sur le tabac sont reproduites quelques pages après la fin de l'article, p. 44 et 45.

662 Louise SUPERVIELLE, « Florella », dans *La Semaine des Enfants*, n°1316-1319, 7 mars 1874–28 mars 1874.

orientaliste. Les passages illustrés sont d'ailleurs assez génériques (scène de pleurs, de réveil) et l'image ne correspond pas toujours au texte : une gravure du dernier épisode illustrant la phrase « La jeune princesse releva la fée »⁶⁶³ montre ainsi Florella poussant la fée et semblant presque la frapper.



Illustration 17: Gravure de Worms utilisée pour illustrer le moment où l'ambassadeur demande au roi la main de Florella



Illustration 18: Gravure de Castelli censée représenter Florella en train de relever la fée

Pour pallier ces problèmes, chaque gravure est accompagnée d'une légende, qui indique la phrase précise du texte à laquelle est liée l'image, ainsi qu'entre parenthèses la page et la colonne où se trouve la phrase. Cela permet au lecteur perdu qui ne comprendrait pas à quel passage se réfère l'image de s'y retrouver facilement. Le même procédé est utilisé dans les romans de la « Bibliothèque rose illustrée », auxquels sont empruntées une partie des gravures de *La Semaine des Enfants*⁶⁶⁴. A l'inverse, le *Magasin d'éducation et de récréation* n'utilise aucune légende. Il en donne l'explication dans un avis signé « les éditeurs » :

663 *Ibid.*, n°1319, 28 mars 1874, p. 149.

664 Quoique le procédé n'y soit pas appliquée de manière uniforme : on trouve par exemple dans *La Sœur de Gribouille* de la comtesse de Ségur, publié en 1868 dans une édition illustré par Horace Castelli, des illustrations accompagnées d'une légende et d'autres non, sans que le format pleine page ou vignette des images ne semble jouer de rôle.

Cf Sophie ROSTOPCHINE, *La Sœur de Gribouille*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 5e édition, 1868. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6512264x>. Consulté le 05/04/2023.

« Il n'est pas toujours possible de faire arriver les vignettes à la place même du texte qui leur sert de sujet. L'intelligence de nos jeunes lectrices et de nos jeunes lecteurs y suppléera »⁶⁶⁵.

Le *Magasin* préfère donc signaler le problème aux lecteurs. Si le recours aux légendes de la part de *La Semaine des Enfants* peut sembler un aveu d'échec, il n'est pas le seul journal à faire face à ces problèmes, et préfère utiliser la légende, afin de guider le jeune lecteur. On relève également des cas encore plus clairs où le texte évoque directement l'image, avec des expressions telles que « comme on le voit dans la vignette placée en tête de ce numéro »⁶⁶⁶ ou bien « voyez la vignette »⁶⁶⁷.

L'image, si elle n'est pas toujours facile à relier au texte et occupe une proportion variable de *La Semaine des Enfants*, a toutefois une place essentielle. Il convient désormais d'étudier les fonctions qu'elle remplit dans le périodique.

C. Des images qui remplissent différentes fonctions, liées ou non aux textes

1. Des images qui complètent le texte dans ses fonctions

L'illustration, dans *La Semaine des Enfants*, remplit plusieurs rôles dont certains sont énumérés dans l'adresse « aux pères et aux mères de famille » servant de présentation du journal aux parents. Charles Lahure explique ainsi que les images ont pour ambition première de capter l'attention des jeunes lecteurs, jugeant que « si cet âge est trop léger pour être susceptible d'une application soutenue, il peut être aisément captivé par la représentation des objets au moyen de la gravure »⁶⁶⁸. Le but est à la fois de les amuser, mais aussi de leur donner envie de lire les textes et de faciliter l'acquisition des contenus instructifs et moraux du périodique. Bien évidemment, c'est un argumentaire de vente tourné vers des parents à qui

665 « Avis », dans *Magasin d'éducation et de récréation*, Paris, Hetzel, tome 1, 1864, p. 151.

666 A. LUCHANT, « L'esclavage chez les Anciens », dans *La Semaine des Enfants*, n°386, 10 juin 1863, p. 162.

667 ANONYME, « Jeunesse d'Alcibiade », dans *La Semaine des Enfants*, n° 567, 4 mars 1865, p. 353-355.

668 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

l'on veut montrer l'utilité du périodique, mais il montre tout de même une perception de l'image comme avant tout un moyen d'intéresser les enfants et de les instruire en « frapp[ant] visiblement l'imagination » pour « laisser dans le souvenir une empreinte durable »⁶⁶⁹. On note également dans cette adresse que le texte est toujours lié à l'image, et qu'on n'évoque pas les images indépendantes de tout texte qui sont pourtant présentes dans le périodique.

Le rôle instructif des images à destination des enfants remonte aux origines de la littérature pour la jeunesse, et plus précisément selon Ségolène Le Men à l'*Orbis pictus*, une encyclopédie en images plurilingue facilitant l'acquisition du vocabulaire en plusieurs langues dont le latin⁶⁷⁰. Elle reste présente dans la presse pour la jeunesse du Second Empire, notamment dans le fameux *Magasin d'éducation et de récréation*. Le journal insiste sur sa volonté de vulgarisation scientifique par des fictions, notamment de Jules Verne et Jean Macé, et l'image participe à cette entreprise de « science récréative »⁶⁷¹, pour reprendre le titre d'un article de Ségolène Le Men, afin d'attirer le lecteur en insistant sur la dimension fantaisiste des récits ou bien en agissant dans un rôle bien plus instructif, par exemple en servant de planche d'histoire naturelle. Son rôle est alors de montrer au lecteur ce dont il est question et d'éduquer son regard en ce qui concerne les sciences naturelles et la géographie, selon la même chercheuse.

Toutefois, dans *La Semaine des Enfants*, ce lien entre merveilleux et science n'est pas présent : les fictions peuvent évoquer des sujets scientifiques, comme la botanique ou la zoologie, notamment dans les nouvelles, mais elles ne recherchent pas le merveilleux. Le rôle instructif de l'illustration se voit donc plutôt dans les rubriques les plus directement pédagogiques, « Récits historiques » et « Variétés ». Dans la première, les illustrations sont souvent des portraits des personnages mentionnés, ou des représentations des scènes décrites. Cela correspond à l'usage majoritaire constaté par Jean-Charles Geslot, qui explique que les illustrations de la plupart des ouvrages sur l'histoire de France mettent en avant les figures des monarques et autres grands personnages (au contraire de l'*Histoire de France* de Duruy dont l'illustration est centrée sur les lieux). Pour les « Variétés », elles complètent la

669 *Ibid.*

670 Ségolène LE MEN, « Hetzel ou la science récréative », *Romantisme*, n°65, 1989, p.69-80 URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5600. Consulté le 06/04/2023.

671 *Ibid.*

compréhension du texte en permettant au lecteur de directement voir les lieux, les animaux ou les métiers décrits, pour prendre des exemples de variétés récurrentes. L'image est dans ce cas au service du texte, pour le clarifier et le prolonger. On note toutefois des cas de variétés construites autour de l'image : on peut citer les séries géographiques, autour des villes de France ou de certains pays, qui reposent beaucoup sur de grandes gravures représentant des paysages ou monuments. Certaines sont encore plus centrées sur l'image, en proposant un article d'éducation artistique et visuelle : on peut évoquer des articles sur certains peintres, comme par exemple un texte en deux parties sur Fragonard dans les n°1317 et 1318, illustré notamment par un de ses tableaux, gravé par Lavieille pour l'*Histoire des peintres*⁶⁷².

Dans les textes de fiction, le rôle de l'image est plutôt d'accompagner la lecture du texte et de distraire le lecteur, en lui permettant également dans le cas des textes se passant dans des univers merveilleux ou des environnements lointains de s'évader et de développer son imaginaire. C'est ce dont témoigne Léonce de Larmandie, poète et romancier né en 1851 et donc âgé de six ans à la création du journal. Il évoque *La Semaine des Enfants* dans le premier tome, titré « Mes yeux d'enfants » de son ouvrage *La chevauchée des chimères (proses lyriques)*, publié en 1888, où il revient de manière poétique sur ses souvenirs d'enfance. Il y témoigne de l'influence qu'a eu sur lui l'histoire du bandit Scinis, évoquée dans un récit mythologique publié dans le journal :

« La lecture de *La Semaine des Enfants* et surtout l'attentive contemplation de ses images avaient fait de moi un héros. A six ans, je me proclamais chef des brigands, six mois après roi, un an plus tard empereur. Je pris le nom de Scinis Premier emprunté à la mythologie grecque, saisi d'admiration que j'étais envers ce bandit crétois, qui ployait les arbres jusqu'à terre et s'en servait en guise de frondes pour lancer les hommes »⁶⁷³.

S'ensuit une description de l'univers imaginaire qu'il avait créé pour ses jeux qui envahit selon ses dires jusqu'à son quotidien, où il fait du régisseur de son grand-père un connétable et du préposé aux chevaux de l'écurie de sa famille un général. Si le ton est probablement très exagéré, étant donné la teneur lyrique et poétique de l'ouvrage et la forte confusion entre réel et imaginaire des pages suivantes, le témoignage de Léonce de

672 ANONYME, « Fragonard », dans *La Semaine des Enfants*, n°1317 et 1318, 14 et 21 mars 1874.

673 Léonce de LARMANDIE, *La chevauchée des chimères (proses lyriques)*, tome 1, Paris, Librairie des bibliophiles, 1888, p. 33. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9682790x>. Consulté le 06/04/2023.

Larmandie montre bien l'influence sur son imaginaire de la lecture du périodique. La mention du nom « Scinis » permet de retrouver un des textes qu'il a lu, « Le Minotaure », récit de Nathaniel Hawthorne issu de son *Livre des Merveilles* et publiée en feuilleton dans le journal en janvier 1858⁶⁷⁴. Le personnage de Scinis n'est abordé que rapidement dans le récit d'Hawthorne, parmi une liste de monstres tués par Thésée. On note que Léonce de Larmandie se souvient probablement mal du récit (ou l'avait mal interprété, se laissant emporter par son imagination) : Hawthorne ne dit jamais que Scinis était un bandit qui ployait des arbres pour les utiliser comme frondes. La seule indication donnée sur le personnage est qu'il a pour habitude de « lancer ses victimes dans la mer du haut d'une falaise escarpée »⁶⁷⁵, sans plus de détails. En outre, aucune des illustrations ne dépeint Scinis : les illustrations de cet épisode représentent seulement Thésée, Chiron, Procuste et Médée. L'écrivain a probablement confondu plusieurs personnages ou récits. Cela remet donc en question la fiabilité des souvenirs de l'auteur. Il est aussi intéressant de noter que l'éducation morale visé par Lahure pour son périodique n'est pas, dans ce cas du moins, réellement atteinte : le jeune garçon prend ainsi pour modèle un bandit dont la force est montrée comme exceptionnelle, aussi bien qu'un roi ou un empereur. Il faut donc souligner que ces conclusions ne sont fondées que sur un des rares témoignages laissés sur *La Semaine des Enfants*, dans un texte de nature à romancer grandement l'enfance de son auteur et dont nous avons vu que l'auteur se trompait sur une partie des détails évoqués.

2. Des images parfois seules, ne dépendant d'aucun texte ou avec un texte dépendant de l'image

Si comme nous l'avons vu la majorité des images ont un rôle d'illustration et dépendent du texte, certaines ne sont associées à aucun texte, ou alors une courte légende. Une partie de ces textes rentre dans la catégorie de la « littérature en estampes », pour reprendre le mot de celui a consacré ce genre, Rodolphe Töpffer. Il la définit ainsi :

674 Nathaniel HAWTHORNE, « Le Minotaure », *La Semaine des Enfants*, n°56-57, 23-30 janvier 1858.

675 *Ibid.*, n°56, 23 septembre 1858, p. 27.

« L'on peut écrire des histoires avec des chapitres, des lignes, des mots : c'est de la littérature proprement dite. L'on peut écrire des histoires avec des successions de scènes représentées graphiquement, c'est de la littérature en estampes »⁶⁷⁶.

Il réalise dans ce genre différents récits, comme l'*Histoire de M. Jabot* dessinée en 1831 et publiée en 1833, dessinée sur du papier autographique et reproduite par lithographie. Ce type d'histoires arrive ensuite en France par des contrefacteurs comme Cham qui reprend les dessins de Töpffer sous forme xylographiée et crée ses propres œuvres. Si ce genre a pu être considéré comme de la « proto-bande dessinée » par des auteurs comme Nicolas Wanlin⁶⁷⁷, certains contestent cette appellation. Julien Schuh déclare ainsi : « sans vouloir faire de la provocation, je voudrais souligner que ce que font Töpffer et ses suiveurs, ce n'est pas de la BD »⁶⁷⁸. Il estime en effet que c'est une manière téléologique de penser que de considérer la littérature en estampes comme destinée à devenir bande dessinée. Il rappelle que c'est une « forme opportuniste »⁶⁷⁹, qui naît du fait que les lecteurs sont de plus en plus habitués à une culture de l'image, par le biais des images d'Épinal qui présentent parfois des récits illustrés, ou encore du spectacle vivant qui impose le principe de la saynète.

La Semaine des Enfants présente plusieurs exemples de ces récits en estampes. L'exemple le plus marquant est la série des « Défauts des enfants », publiée par Bertall. Bertall, pseudonyme de Charles-Albert d'Arnoix, est issu de l'aristocratie et étudie la peinture. Il se consacre toutefois au dessin pour la presse, la « Bibliothèque rose illustrée » et les romans populaires, ainsi qu'à la caricature, avant de devenir photographe. Nous relevons en tout huit histoires relevant de la série des « Défauts des enfants » en 1857, deux en 1858 et deux en 1859. Notre relevé est confirmé par Antoine Sausverd dans « Les Défauts des enfants par Bertall », article publié sur son site Töpfferiana le 14 mai 2009⁶⁸⁰. Nous notons seulement qu'il a oublié « Défauts des enfants », publié dans le n°156, et qu'il incorpore à cette série « Georges le distrait », que nous avons choisi d'exclure car paru en 1862 soit bien plus tard et

676 Rodolphe TÖPFFER, *Essais de physiognomonie*, Genève, autographié chez Schmidt, 1845, non paginé. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8529034f>. Consulté le 06/04/2023.

677 Nicolas WANLIN, « Florilèges en estampes », dans *Le Magasin du XIX^e siècle*, n° 6, « Et la BD fut ! », Paris, SERD/Champ Vallon, 2016, p. 119-132.

678 Julien SCHUH, « La bande dessinée est née dans la presse », dans *Presse et bande dessinée : une aventure sans fin*, dir. Alexis Lévrier et Guillaume Pinson, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2021, p. 14.

679 *Ibid.*

680 Antoine SAUSVERD, « Les Défauts des enfants par Bertall », article publié sur son site Töpfferiana, 14 mai 2009. URL : <http://www.topfferiana.fr/2009/05/les-defauts-des-enfants-par-bertall/>. Consulté le 06/04/2023.

ne comportant pas le nom de la série. Ces histoires en images sont des récits édifiants courts, mettant en scène un enfant qui se retrouve puni par ses propres défauts. Ces récits se composent en général de quatre ou six gravures, chacune accompagnées d'une légende, mais certains n'occupent que deux gravures ou s'étalent sur plusieurs numéros.

Les histoires se comprennent généralement facilement sans recourir au texte. Par exemple, dans «Le touche-à-tout », la succession des bêtises de l'enfant, qui barbouille des tableaux, découpe des robes ou tire la queue d'une vache, est facilement compréhensible, de même que la suite logique de sa dernière facétie, l'attaque de la vache⁶⁸¹. Les légendes, ici, sont en grande partie là pour ajouter une nouvelle touche d'humour. On note également la présence de nombreux gags visuels, inhérents à l'image, qui sont les punitions reçues par les enfants, par exemple le seau d'eau lancé sur Georges à la fin du « Petit volontaire »⁶⁸², ou encore les malheurs subis par l'enfant qui vole des cerises dans « Le petit désobéissant »⁶⁸³ (bloqué en haut d'un arbre par un chien, tombé dans un tonneau d'eau ou encore le pied pris dans un piège-à-loups). L'image apporte également parfois des petits détails qui rajoutent à l'humour de la scène, comme le sourire et les grimaces de la lune qui semble se moquer du jeune garçon demandant qu'on saisisse son reflet dans les six vignettes du « Petit volontaire ».

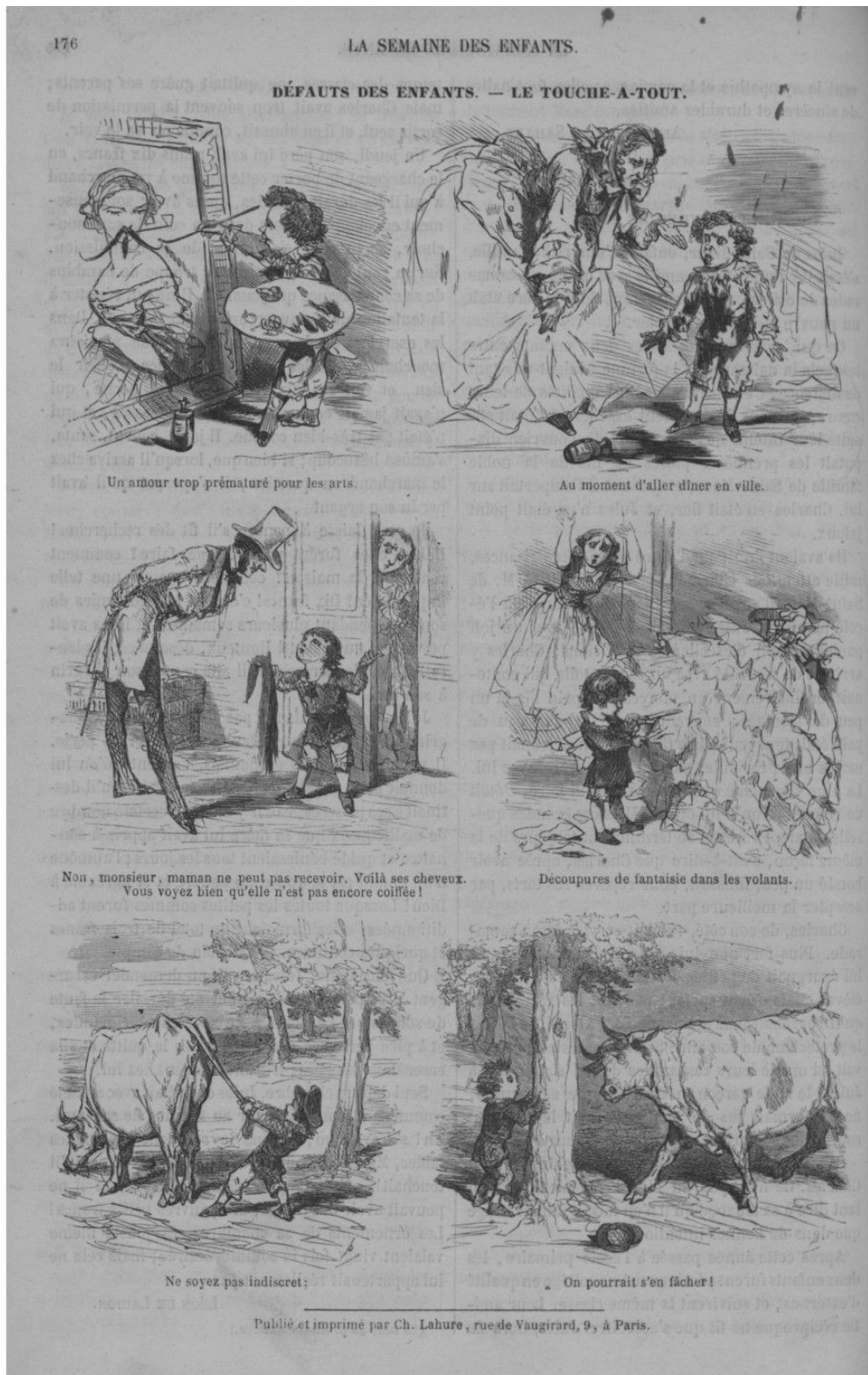
On peut se demander dans quelles mesures ces récits racontent des histoires qui se suivent réellement et forment un tout sensé. Si certaines, comme « Le petit désobéissant » évoquée plus haut, forment un réel tout, où chaque vignette suit la précédente de manière logique, d'autres semblent plus un assemblage de situations diverses, comme « Défauts des enfants » qui présente six vignettes qui ne sont pas du tout liées les unes aux autres. Les récits les plus intéressants selon Antoine Sausverd sont les plus longs : en effet, ils « se démarquent de la production d'alors » et « il s'agit très probablement des premières histoires en images réalisés en France à destination des enfants »⁶⁸⁴. La présence d'une histoire d'un seul tenant, racontée majoritairement par l'image, sur une si grande longueur semble en effet une première.

681 BERTALL (pseudonyme de Charles-Albert d'ARNOUX), « Le touche-à-tout », dans *La Semaine des Enfants*, n°22, 30 mai 1857, p. 176.

682 BERTALL (pseudonyme de Charles-Albert d'ARNOUX), « Le petit volontaire », dans *La Semaine des Enfants*, n°6, 7 février 1857, p. 48.

683 BERTALL (pseudonyme de Charles-Albert d'ARNOUX), « Le petit désobéissant », dans *La Semaine des Enfants*, n°37, 12 septembre 1857, p. 296.

684 A. SAUSVERD, « Les Défauts des enfants par Bertall »...



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 19: "Le touche-à-tout", récit en estampes de Bertall

« Toto l'Indépendant » occupe ainsi six pages, sur six numéros, et relate la volonté d'indépendance du jeune enfant, qui l'amène par naïveté à fumer, boire, se battre et même finir en prison⁶⁸⁵. Dans cette histoire, les légendes n'ont qu'un rôle de guide pour comprendre l'histoire ou d'ajout d'éléments comiques par leur ironie (qualifier de « gens comme il faut »⁶⁸⁶ un homme qui offre du feu à Toto puis l'abandonne sans payer dans un café, ou parler de « cascade improvisée »⁶⁸⁷ pour désigner un seau versé depuis une fenêtre sur sa tête) ou de jeux de mots (par exemple « le pauvre Toto est mis de force au violon, bien qu'il ne connaisse pas même une note de musique »⁶⁸⁸). C'est toutefois le seul exemple aussi long, avec « Georges le distrait » qui, s'il ne fait pas comme déjà dit partie de cette série, est également une histoire en estampes de six pages de Bertall.

Parmi les autres exemples d'histoires en estampes assez longues pour être mentionnées, on peut évoquer quatre récits relevés par Antoine Sausverd⁶⁸⁹ : « Histoire de la queue d'un chien racontée par une plume d'oie » d'Edmond Morin parue en 1867 sur six numéros et qui présente l'originalité d'avoir des images plus grandes, occupant environ la moitié de la page, « Azor pendant la canicule » par Fath en 1862 sur deux numéros, « Histoire de M. Van Brougt et de son ami Fembach » par Viollat sur huit numéros, avec deux grandes gravures par page, en 1864 et « Une audience manquée » de Kunz en 1870 sur quatre numéros. La parution de longues histoires en images n'est donc pas régulière hormis les deux premières années du périodique.

On note aussi une utilisation de processus relevant de l'histoire en estampes dans quelques textes de fiction : on peut notamment évoquer « Les heureuses chances de Jeannot »⁶⁹⁰, un conte des frères Grimm sur deux numéros illustré en tout de seize vignettes de Bertall qui se suivent. Le schéma simple de l'histoire, où Jeannot échange sans arrêt ce qu'il possède contre quelque chose qui vaut moins en pensant malgré cela faire une bonne affaire,

685 BERTALL (pseudonyme de Charles-Albert d'ARNOUX), « Toto l'indépendant », dans *La Semaine des Enfants*, n°89-94, 11 septembre-16 octobre 1858.

686 *Ibid.*, p. 312.

687 *Ibid.*, p. 320.

688 *Ibid.*, p. 336.

689 Antoine SAUSVERD, « "Histoire de la queue d'un chien" par Edmond Morin », article du blog *Töpfferiana*, 2 juin 2009. URL : <http://www.topfferiana.fr/2009/06/histoire-de-la-queue-dun-chien-par-edmond-morin/>. Consulté le 16/10/2022.

690 Jacob et Wilhelm GRIMM, « Les heureuses chances de Jeannot », dans *La Semaine des Enfants*, n°27-28, 4-11 juillet 1857.

Chapitre II : Bibliographie matérielle et hypothèses sur la réception du périodique

fait que les nombreuses images contiennent l'essentiel de l'histoire, et accentuent l'humour reposant sur le corps, par exemple en montrant Jeannot frappé d'un coup de pied par la vache qu'il essaie de traire. La structure répétitive du conte semble ici adapté à un tel parti-pris iconographique. Dans d'autres cas, le texte de fiction est déjà connu et présenté de manière tellement réduite que l'image semble être la seule raison de le publier : c'est le cas pour différents contes de Perrault, avec en 1863 deux images de Cendrillon par Castelli, quatre gravures du « Petit Poucet » par Bertall, deux illustrations des « Fées » de Perrault réalisées par le même artiste, une des « Souhais ridicules » par Jundt la même année, ou encore en 1864 des gravures signées E. E. et Perrichon représentant « Riquet à la Houppe ».

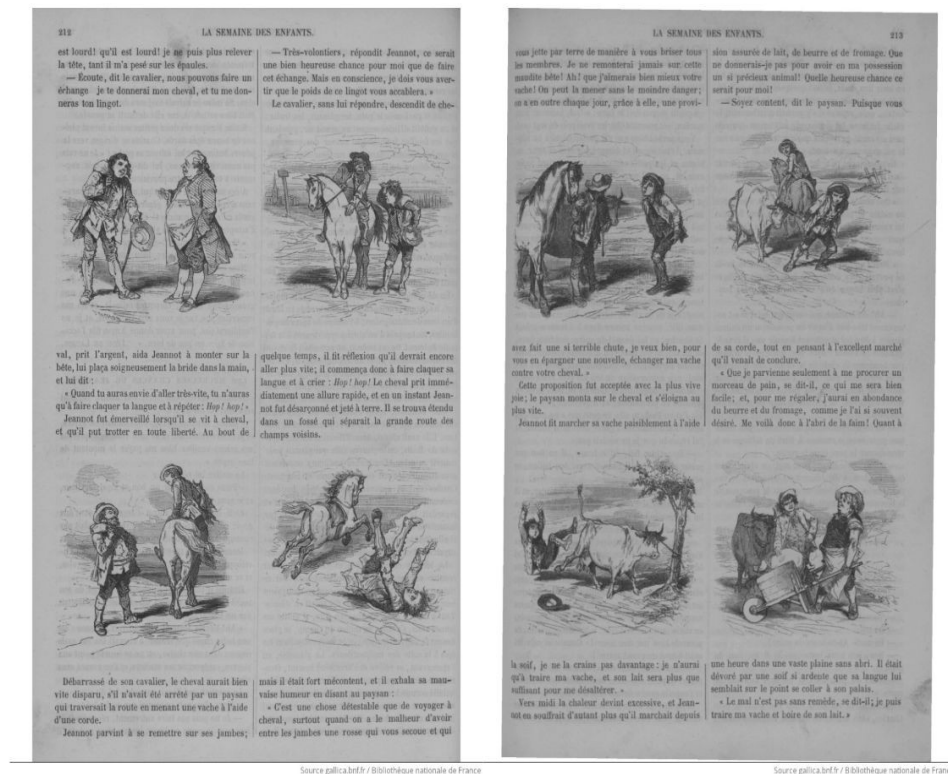


Illustration 20: Gravures de Bertall illustrant le conte des frères Grimm "Les heureuses chances de Jeannot"

D'autres fois, on a une image seule, accompagnée d'une courte légende, présente pour des raisons décoratives. C'est le cas notamment des gravures pleine page de Fath montrant le

changement de saison publiées en 1857. Leur fonction semble alors purement décorative. Parfois, ces illustrations pleine page ont un rôle plus instructif, comme par exemple une série de quatre images représentant « les opérations de l'arithmétique » réalisées par Edmond Morin, parues en juin 1863, ou moral, comme par exemple la série des « Proverbes illustrés » en 1865.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* utilise souvent les images à des fins d'illustration et d'accompagnement du texte, mais subordonne parfois le texte à l'image, voire publie des images quasiment sans texte. Elle innove surtout par la présence dans ses pages d'histoires relevant de la « littérature en estampes », ce qui semblerait être une première dans la presse enfantine, afin de procurer un divertissement dont l'essor est encore récent dans l'édition et la presse à destination des adultes, mais aussi d'éduquer moralement les enfants.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »⁶⁹¹

Cette courte phrase, tirée du tout premier article de *La Semaine des Enfants*, résume le programme exposé par la rédaction aux parents des futurs lecteurs du journal. Elle établit trois objectifs essentiels de la publication : divertir, éduquer et instruire. Ces ambitions peuvent rappeler le célèbre triptyque « *placere, docere, movere* »⁶⁹². Elles font toutefois surtout écho aux objectifs d'un genre particulièrement lié à la littérature enfantine, celui de l'apologue, qui regroupe notamment les fables et les contes. Ce type de textes mise essentiellement sur le *docere* et le *placere*. Le récit y sert d'enrobage pour mieux faire passer un enseignement moral auprès des lecteurs. Jean de La Fontaine résume très bien ces deux missions dans sa fable « Le Pâtre et le Lion » :

« Une Morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire »⁶⁹³.

Il nous semble alors essentiel d'étudier comment *La Semaine des Enfants* poursuit cette tradition et mêle dans ses pages récréation et enseignement. Nous nous concentrerons à la fois sur les méthodes utilisées pour atteindre ces fins et sur les contenus que la rédaction cherche à transmettre aux jeunes lecteurs.

691 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

692 En français : plaire, instruire, émouvoir. Notons qu'il semble n'avoir jamais été utilisé tel quel par les auteurs antiques et paraît avoir surtout été utilisé a posteriori, notamment à des fins d'enseignement.

693 Jean de LA FONTAINE, « Le Pâtre et le Lion », dans *Fables choisies, mises en vers*, Paris, Chez Denys Thierry et Claude Barbin, 1678, tome II, livre VI, p. 161. URL : [https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_de_La_Fontaine_\(%C3%A9d._Barbin\)/2/Le_P%C3%A2tre_et_le_Lion](https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_de_La_Fontaine_(%C3%A9d._Barbin)/2/Le_P%C3%A2tre_et_le_Lion). Consulté le 06/11/2023.

A. Éduquer moralement la jeunesse

1. Une ambition omniprésente dans les publications à destination des enfants

La volonté d'enseigner aux enfants ce qu'il faut faire ou ne pas faire et de leur inculquer diverses leçons morales est depuis ses prémices une des principales caractéristiques de la littérature de jeunesse. Comme le rappellent Francis Marcoin et Christian Chelebourg, les premiers ouvrages à destination d'enfants sont ainsi des « miroirs des princes » rédigés au Moyen Âge pour éduquer les enfants de familles nobles voire royales⁶⁹⁴. On peut citer par exemple *De eruditione filiorum regalium* de Vincent de Beauvais, rédigé à destination des enfants de saint Louis (1247-1250). Ces exemples restent toutefois rares, et visant un public très précis. Les ouvrages destinés à l'éducation morale de la jeunesse se développent d'abord au XVII^e siècle, qui marque un « premier tournant »⁶⁹⁵ pour Nathalie Prince. Cependant, les œuvres qui marquent cette période (principalement les *Contes* de Perrault et les *Fables* de La Fontaine) ne sont pas destinées uniquement aux enfants, mais bien à un public de tout âge. Ce n'est que plus tard qu'ils seront de manière claire adressés spécifiquement aux plus jeunes, dans des rééditions à l'usage des enfants ou des écoles⁶⁹⁶.

Néanmoins, un autre ouvrage de 1699, que Nathalie Prince qualifie de « date de naissance de la littérature de jeunesse »⁶⁹⁷, s'adresse quant à lui seulement aux plus jeunes. Ce sont *Les Aventures de Télémaque*, rédigées par l'homme d'Église et pédagogue Fénelon à l'intention du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, dont il était le précepteur. L'ouvrage remplit tout à fait le programme de *placere* et *docere* qui ensuite caractérise pour longtemps la littérature pour la jeunesse : il raconte les péripéties du fils d'Ulysse, parti à la recherche de

694 Francis MARCOIN et Christian CHELEBOURG, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2007. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse---9782200347161.htm>. Consulté le 29/01/2023.

695 Nathalie PRINCE, *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2021, p. 48. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200628000.htm>. Consulté le 22/01/2023.

696 Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987. URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre--9782903181581.htm>. Consulté le 05/02/2023.

697 N. PRINCE, *La littérature de jeunesse*, ..., p. 50.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

son père avec son précepteur Mentor, pour enseigner de manière plus plaisante au jeune duc des leçons morales et politiques. L'ouvrage connaît un succès très important et au cours des siècles suivants devient un modèle pédagogique incontournable : Martyn Lyons relève ainsi qu'il reste tout au long de la première moitié du XIX^e siècle un des trois plus grands succès éditoriaux en France⁶⁹⁸.

La volonté d'éduquer domine encore tout au long du XVIII^e siècle la littérature à destination des enfants encore dans ses prémices. Elle est l'objectif principal des écrits, au détriment même du *placere*. Comme le dit Nathalie Prince :

« C'est à cette veine moralisatrice que l'on doit une certaine mort des fées. Le recours à la fable, finalement bien convenu lorsque l'on considère l'éclosion de la littérature de jeunesse et dont John Locke a vanté les mérites, ne va plus de soi au « siècle pédagogique »⁶⁹⁹.

Les premiers périodiques pour la jeunesse comme le *Magasin des enfants* de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont ou *L'Ami des enfants* d'Arnaud Berquin sont ainsi remplis d'histoires moralisantes ancrées dans le monde réel. Si l'on retient de Leprince de Beaumont ses contes empreints de merveilleux, ils ne représentent qu'une part infime de son œuvre, qui dans la majorité des cas prend place dans un environnement domestique et du quotidien connu des enfants. Pourquoi une telle méfiance envers les contes de fées ? Parce que l'on considère qu'ils enseignent quelque chose de faux, des éléments de superstition, aux enfants, et que cela les trouble plus que cela ne les élève moralement et intellectuellement. Berquin explique ainsi, dans l'« Avertissement » introduisant sa publication périodique :

« Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si longtemps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille »⁷⁰⁰.

698 M. LYONS, *Le Triomphe du livre...*

699 N. PRINCE, *La littérature de jeunesse...*, p. 54.

700 Arnaud BERQUIN, *L'Ami des enfants*, 1782. Cité par Isabelle NIÈRES-CHEVREL, « La littérature d'enfance et de jeunesse entre la voix, l'image et l'écrit », dans *Bibliothèque comparatiste*, n°7, 2011, p. 4. URL : <https://sflgc.org/bibliotheque/nieres-chevrel-isabelle-la-litterature-denfance-et-de-jeunesse-entre-la-voix-limage-et-lecrit/>. Consulté le 06/11/2023.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Cette tradition perdure longtemps dans la littérature enfantine. Elle est connue sous le nom de « berquinade », terme qui porte une connotation péjorative liée au côté souvent naïf et mièvre de ces récits.

Sous le Second Empire, cette volonté de formation morale des jeunes lecteurs reste très présente. Elle le devient peut-être même encore plus. En effet, comme le note Loïc Artiaga, l'Église craint de plus en plus fort les romans populaires bon marché, qu'elle accuse de corruption des mœurs, et les ouvrages qui pourraient écarter leurs ouailles du catholicisme⁷⁰¹. Ce souci transparaît dans *La Semaine des Enfants* dans un bref récit anonyme, « Le mauvais livre »⁷⁰². Il présente Henri, un jeune homme de seize ans, qui devient soudain indocile, indolent, solitaire et triste après avoir lu, malgré l'interdiction de son père, « un ouvrage où les principes de la religion et de la morale étaient attaqués avec un art infernal »⁷⁰³. L'ouvrage est comparé à du poison, métaphore qu'Artiaga identifie dans de nombreux discours du clergé, et accusé d'avoir amené l'adolescent à douter de ses croyances religieuses et remettre en question tout son sens de la morale. Un ami de la famille d'Henri lui fait alors étudier le livre en contre-argumentant les positions de l'auteur, ce qui rend au jeune homme sa foi et le fait sortir de son abattement. Le texte se conclut par un avertissement adressé aussi bien à Henri qu'au lecteur : « N'oublie jamais [...] le péril auquel tu viens d'échapper. Garde-toi des mauvaises lectures. Les bons livres sont nos amis ; les mauvais livres sont pour nous des ennemis mortels »⁷⁰⁴.

Il semble de plus en plus nécessaire sous le Second Empire de proposer des « bons livres », comme ceux qui sont conseillés à Henri, aux populations que l'on juge les plus propices à tomber dans le vice : la jeunesse, les femmes et le peuple. Le récit édifiant devient alors une part importante de la production des maisons catholiques : par exemple, en 1861, entre 2 et 2,5 millions de « bons livres » sont imprimés par les maisons catholiques, dont 1,2 pour Mame, d'après Artiaga⁷⁰⁵. Les histoires sont souvent exemplaires, en présentant des héros modèles de vertu triomphant du mal. Si ces récits s'adressent souvent à un public vaste

701 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007.

702 ANONYME, « Le mauvais livre », dans *La Semaine des Enfants*, n°336, 17 décembre 1862, p. 182-183.

703 *Ibid*, p. 183.

704 *Ibid*.

705 L. ARTIAGA, *Des torrents de papier...*, p. 123.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

et familial, d'autres paraissent dans des collections destinées tout particulièrement aux enfants.

L'impératif d'éducation morale est également présent dans l'édition non catholique. La maison Hachette en fait un mot d'ordre de sa maison : Jean-Yves Mollier montre bien comment tout contenu contraire à la morale était soigneusement évité dans les publications de l'éditeur, notamment par la censure⁷⁰⁶. Les récits de la « Bibliothèque rose illustrée » présentent tous, sans que nous n'ayons pu trouver d'exception, des histoires qui cherchent à enseigner une leçon à l'enfant. Il en va de même pour la maison Hetzel et ses publications. Comme le déclare l'éditeur lui-même :

« Ce qu'il faut pour qu'un livre convienne à la jeunesse, c'est d'abord qu'il soit simple ; c'est ensuite, que dans ce livre il n'y ait point de confusion entre le bien et le mal, et que l'un y soit séparé de l'autre assez scrupuleusement pour qu'un méchant esprit n'y puisse trouver sa justification »⁷⁰⁷.

La reconnaissance institutionnelle envers la littérature pour la jeunesse se porte plutôt d'ailleurs sur cet aspect éducatif que vers son intrigue ou le style de son auteur. Un des rares prix à récompenser des œuvres pour les enfants est ainsi le prix Montyon, destiné à « l'ouvrage de Littérature dont il pourra résulter un plus grand bien pour la société »⁷⁰⁸, selon les propres mots de son fondateur. Il est décerné chaque année aux ouvrages encourageant le plus à la vertu. Si le prix ne récompense qu'une vingtaine de livres pour enfants sur environ 260 titres primés d'après Francis Marcoin, on retrouve parmi les récompensés des grands noms des maisons Hachette et Hetzel : Macé et Hetzel (1867), Carraud (1869), Verne (1872) ou encore Fleuriot (1873)⁷⁰⁹.

706 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

707 Pierre-Jules HETZEL, notice préliminaire à Jean-Pierre Claris de FLORIAN, *Fables*, Paris, Dubochet, 1842. Cité par Alain FOURMENT, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*, Paris, Éditions Éole, 1987, p. 98.

708 Cité par Francis MARCOIN, « L'effet Montyon », dans *Romantisme*, n°93, 1996, p. 65. URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1996_num_26_93_3127. Consulté le 07/11/2023.

709 F. MARCOIN, « L'effet Montyon »,...

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

La Semaine des Enfants entre alors totalement dans les attendus des publications pour la jeunesse en présentant de très nombreux textes, fictifs ou historiques, qui ont vocation à inculquer diverses valeurs aux lecteurs et à lui enseigner ce qui est bien ou mal.

2. Figures exemplaires et repoussoirs

Mais comment *La Semaine des Enfants* transmet-elle ces leçons morales ? Elle passe le plus souvent par le modèle du récit exemplaire. Les intrigues y sont manichéennes. Les personnages vertueux, représentant des modèles à suivre, sont récompensés et mis en avant, tandis que ceux qui ont des défauts se voient punis, parfois cruellement, pour leurs vices. Les textes correspondant à ce modèle peuvent aussi bien être de courtes fictions que des récits historiques.

Les courts récits de *La Semaine des Enfants* ont presque toujours une valeur morale avant tout, qui est explicitement signalée. L'exemple le plus clair de cela est celui des récits de Zulma Carraud durant les premières années du journal. Maria Giulia Longhi les divise en deux catégories : « *un primo gruppo, in cui sono messe in rilievo le virtù dei bambini, e un altro, in cui, viceversa, ne sono illustrati i difetti* »⁷¹⁰. Ils sont proches de la berquinade, en présentant toujours des situations du quotidien, souvent dans des familles bourgeoises à la campagne. Parmi de nombreux exemples possibles, évoquons par exemple ici « La tasse de chocolat », court récit d'une colonne mettant en scène la jeune Eulalie. Elle est présentée comme d'une « heureuse et bonne nature »⁷¹¹ qui « quoiqu'elle n'[ait] que dix ans »⁷¹² soigne « avec beaucoup d'intelligence »⁷¹³ sa mère malade en la divertissant. En outre, elle consacre du temps aux plus pauvres, portant à une femme dans la misère la moitié de sa tasse de chocolat chaque matin. Elle se voit récompensée pour sa charité, son dévouement et sa

710 En français : « un premier groupe, dans lequel sont mis en relief les vertus des enfants, et un autre, dans lequel, au contraire, sont illustrés leurs défauts ».

Maria Giulia LONGHI, *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*, Fasano di Puglia, Schena editore, 1984, p. 54.

711 Zulma CARRAUD, « La tasse de chocolat », dans *La Semaine des Enfants*, n°34, 22 août 1857, p. 270.

712 *Ibid.*

713 *Ibid.*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

modestie (elle ne parle jamais de ses bonnes actions) à la fin du récit, où son action est approuvée et félicitée par le médecin et par sa mère. Eulalie est clairement érigée ici en modèle pour encourager le lecteur ou la lectrice à lui aussi aider son prochain. Comme l'indiquent Chelebourg et Marcoin, « c'est essentiellement par le moyen de la projection que cette littérature assure sa fonction moralisatrice »⁷¹⁴, par l'identification des lecteurs aux protagonistes. D'autres récits mettent en avant des contre-modèles, incitant les lecteurs à s'améliorer et lutter contre leurs défauts. C'est par exemple le cas de « La vanité », texte extrêmement court dont l'enrobage narratif est presque absent. Nous le reproduisons ici dans son intégralité :

« Quand Louise perdait au jeu elle disait :

“Oh je n'ai jamais eu de bonheur, moi !”.

Si elle projetait quelque promenade et que la pluie la forçât de rester à la maison ; ou bien s'il lui survenait quelque contrariété, elle s'écriait :

“Ces choses-là ne sont faites que pour moi !”.

Sa mère lui dit :

“Ma fille, tout ce que tu dis-là prouve ta vanité, puisque tu t'imagines que tout n'est ordonné que pour toi, et que tu es l'objet de l'attention particulière de la Providence ; si tu réfléchissais à tout ce qui t'arrive d'heureux, tu la remercieras humblement, au lieu de te laisser aller à ce dépit ridicule” »⁷¹⁵.

Louise se voit rappelée à l'ordre par sa mère avec une argumentation qui s'adresse autant à elle qu'au lecteur. Dans nombre de ces textes, le protagoniste auquel le lecteur est amené à se comparer est ainsi réprimandé ou félicité par un membre de sa famille. Celui-ci est très souvent la mère ou la grand-mère, qui est chargée de l'éducation, plus rarement le père ou le grand-père. En effet, comme nous le verrons plus bas, les femmes ont dans les récits la charge principale de l'éducation des jeunes, tandis que les hommes ont plutôt un rôle de figure d'autorité, ce qui est un reflet de la société du temps. La leçon de morale passe par le dialogue. Notons au passage que la violence éducative n'est que très rarement présente dans le journal, et toujours condamnée. L'une des rares à évoquer cette question est la comtesse de

714 F. MARCOIN et C. CHELEBOURG, *La littérature de jeunesse, ...*, p. 67.

715 Zulma CARRAUD, « La vanité », dans *La Semaine des Enfants*, n°78, 26 juin 1858, p. 202.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Séguir, qui dénonce ces mauvais traitements dont elle a été victime durant son enfance, loin de l'image de sadisme que certains psychanalystes ont pu lui attribuer⁷¹⁶.

Pour appuyer encore une leçon morale, certains récits de *La Semaine des Enfants* décident de mêler les deux groupes identifiés par Maria Giulia Longhi en présentant deux personnages, l'un modèle, l'autre repoussoir, de manière très manichéenne. C'est le cas par exemple du récit de Charles Plémeur « Paul et Guillaume, ou les deux chemins de la vie », au titre très explicite⁷¹⁷. Paul est le fils d'un riche banquier, tandis que Guillaume est le fils d'un ingénieur décédé et d'une mère en mauvaise santé. Paul est rempli de vices : enfant gâté et paresseux, il refuse d'étudier, et maltraite l'âne qu'il essaie de monter. Au contraire, Guillaume est dévoué, travailleur et modeste. Ce dernier sort premier de l'École polytechnique et fait la fierté de sa mère, tandis que le programme de vie de Paul est bien moins admirable :

« Moi ? Je fume, je monte à cheval, je vais au bal, au théâtre. Je compte me faire admettre dans un cercle... Enfin, je tue le temps comme je peux, car, Dieu merci, je n'ai pas besoin de travailler pour vivre, moi »⁷¹⁸.

Paul continue ensuite un train de vie fait de jeu et de mauvaises fréquentations, jusqu'à la faillite de son père, et se retrouve « réduit à la dernière misère »⁷¹⁹, ne pouvant même pas exercer un travail de clerk de notaire. Au contraire, Guillaume est devenu riche. Cela lui permet d'épouser la jeune Alix, son amie d'enfance, qui était à l'origine promise à Paul. Ce dernier finit « par mourir misérablement en Belgique dans un hôpital »⁷²⁰, sanction de ses défauts. Ce court feuilleton de deux épisodes croisant ascension et déchéance sociale a pour but de montrer par l'exemple au lecteur l'importance du travail, à travers les trajectoires des deux personnages. Il est tout à fait représentatif de la méthode d'éducation morale de *La Semaine des Enfants* qui se base sur des exemples se voulant réalistes, profondément

716 Sophie HEYWOOD, *The Comtesse de Séguir : Catholicism, Children's Literature, and the « Culture Wars » in Nineteenth Century France*, thèse de doctorat en philosophie et histoire, Université d'Édimbourg, 2008.
URL : <https://era.ed.ac.uk/bitstream/handle/1842/3279/S%20Heywood%20PhD%20thesis%202008.pdf>.
Consulté le 18/05/2023.

717 Charles PLÉMEUR, « Paul et Guillaume, ou les deux chemins de la vie », dans *La Semaine des Enfants*, n°131-132, 2-9 juillet 1859.

718 *Ibid*, n°131, 2 juillet 1859, p. 215.

719 *Ibid*, n°132, 9 juillet 1859, p. 221.

720 *Ibid*, p. 223.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

manichéens, qui mettent en avant le triomphe de l'honnête homme et le malheur du personnage repoussoir.

On trouve également pour donner des leçons morales dans le périodique des formes plus anciennes d'apologues, comme le conte de fées, la fable ou encore le proverbe. Les contes publiés dans le journal ont également des protagonistes parfaits représentant des modèles à suivre, mais aussi des personnages qui illustrent par leur destin exemplaire les vices à éviter. C'est par exemple le cas, dans « Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon », un conte de la comtesse de Ségur, du jeune Gourmandinet⁷²¹. Sa gourmandise le pousse à renoncer à sa promesse de ne jamais emmener Blondine près de la dangereuse forêt des Lilas, devant la menace de la reine Fourbette de le priver des bonbons qu'elle lui donne à profusion. Le jeune garçon se voit cruellement puni : il souffre de la culpabilité d'amener Blondine à sa perte, mais surtout monte sur un mulet portant un coffre de bonbons qui, pour enlever ce poids de son dos, se met à ruer. Il jette par terre le jeune garçon et cause sa mort. Les punitions peuvent se permettre ici d'être plus directement cruelles et exemplaires, étant donné que nous sommes dans le domaine du conte.

Dans *La Semaine des Enfants*, on trouve également des reprises de différentes fables de Jean de La Fontaine, traduites (par exemple de Lessing), nouvelles ou encore anonymes, en vers ou en prose, qui reprennent la formule classique de ces récits où les animaux servent de miroir du monde des hommes. Un des cas les plus intéressants est celui des fables de La Fontaine, reprises avec une illustration pleine page réalisée par Lambert et Pouget. Elles sont accompagnées dans quelques numéros parus en 1864 et 1865 d'une réécriture du récit avec des personnages humains, visant peut-être à encore clarifier la morale, réalisée par Juliette Cuvilier-Fleury. « Le Corbeau et le Renard » (qui devient curieusement « Le Renard et le Corbeau ») est ainsi repris dans « Le bal d'enfants »⁷²². Le récit moque le dévouement extrême et intéressé du fils d'un ministre auprès d'un jeune prince et a pour morale, comme la fable originale, qu'il ne faut pas se fier aux beaux flatteurs. Il en va de même avec par exemple « Adam et Ève » où, comme dans « Les deux pigeons », la morale est que le voyage

721 Sophie ROSTOPCHINE, « Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon », dans *La Semaine des Enfants*, n°1-4, 3-24 janvier 1857.

722 Juliette CUVILIER-FLEURY, « Le bal d'enfants : le renard et le corbeau », dans *La Semaine des Enfants*, n°468, 23 mars 1864, p. 394-398.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

peut apporter plus de malheur que simplement rester chez soi⁷²³. Les protagonistes deviennent toutefois dans *La Semaine des Enfants* un frère et une sœur, alors que la fable de La Fontaine s'adresse aux jeunes amants, les engageant à rester dans le bonheur conjugal et la stabilité. Il est à parier que l'évocation des sentiments amoureux n'étant guère acceptée dans le journal, il a été jugé plus prudent de représenter l'importance de la famille par la fraternité plutôt que par le couple. En outre, cela rend la morale plus parlante pour un public enfantin.

Les récits historiques proposent quant à eux des récits à valeur exemplaire centrés autour de personnalités réelles. Comme nous l'avons signalé plus haut, les courtes biographies fort romancées du journal ont un objectif non seulement didactique, mais aussi moralisant : en présentant l'enfance de personnages célèbres de l'histoire religieuse, mais aussi politique ou savante, les rédacteurs de ces récits souhaitent guider vers la vertu les jeunes générations. Les exemples sont surtout nombreux lors des toutes premières années du périodique, avec notamment des textes hagiographiques de Barrau racontant des épisodes de la jeunesse de sainte Geneviève et de saint Éloi, ou encore la publication d'extraits des *Enfances célèbres* de Louise Colet. On en retrouve toutefois plus tard, par exemple en 1871 avec un texte anonyme présentant une journée de George Washington⁷²⁴. L'auteur s'attarde notamment sur la manière dont Washington traite son personnel de maison, qu'il juge bienveillante mais assez forte pour ne tolérer aucune paresse. L'élogieux portrait ne mentionne pas l'aspect politique, et veille plutôt à servir de modèle au lectorat.

Un autre moyen d'enseigner des valeurs morales aux enfants, très rarement utilisé dans le journal, est de leur présenter des enfants ayant récemment accompli des actes exemplaires. Quelques « petites chroniques » de Théodore-Henri Barrau évoquent ainsi des jeunes gens ayant accompli des actes présentés comme dignes d'admiration. On peut citer pour exemple la première, datée du 7 février 1857, qui présente trois jeunes garçons ayant remporté « pendant le dernier semestre »⁷²⁵ une médaille pour avoir sauvé d'autres enfants de la noyade.

723 Juliette CUVILIER-FLEURY, « Adam et Ève : les deux pigeons », dans *La Semaine des Enfants*, n°569-570, 11-15 mars 1865.

724 ANONYME, « Washington au Mount-Vernon », dans *La Semaine des Enfants*, n°1152, 3 juin 1871, p. 38-39.

725 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Petite chronique », dans *La Semaine des Enfants*, n°6, p. 47.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

En conclusion, le modèle principal que l'on retrouve pour enseigner des leçons morales est le récit exemplaire, fictif ou réel, qui vise à montrer des personnages destinés à servir de modèle au lecteur. Le protagoniste peut également être un contre-modèle, qui montre le chemin à ne pas suivre. Dans beaucoup des récits, notamment les plus courts comme ceux de Carraud, le dialogue est aussi une voie d'enseignement, qui permet à une source de sagesse (un adulte, le plus souvent la mère) d'enseigner une morale à un enfant indiscipliné et, par là, au lecteur. Cette méthode de formation morale du lecteur semble relativement commune dans les publications pour la jeunesse de l'époque. C'est le cas dans des livres qui connaissent le succès, comme ceux de Bérenger et Barrau pour les récits historiques ou ceux de la comtesse de Ségur pour la fiction. Valérie Wulleman repère dans le *Journal des demoiselles* les mêmes procédés que nous avons identifiés dans *La Semaine des Enfants* : les personnages, qui sont souvent des types d'héroïnes vertueuses ou de personnages atteints d'un défaut exacerbé, sont faits pour que la lectrice s'identifie à eux⁷²⁶. Les protagonistes vertueuses lui proposent des « modèles de comportement »⁷²⁷. Au contraire, les personnages ayant agi d'une manière jugée amoral par le journal, comme dans *La Semaine des Enfants*, se retrouvent toujours punis ou sont pardonnés après un repentir sincère.

3. Des valeurs catholiques et bourgeoises

Les valeurs morales défendues dans *La Semaine des Enfants* sont représentatives de la religion catholique et d'un certain milieu social, ce qui, étant donné ce que nous avons pu dire plus haut sur le conservatisme de son premier rédacteur en chef et de son fondateur, n'est pas surprenant. Il convient ici de les présenter de manière plus détaillée, en reconnaissant toutefois ne pas pouvoir réaliser de liste exhaustive, étant donné l'immense quantité de textes

726 Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 21/04/2023.

727 F. MARCOIN et C. CHELEBOURG, *La littérature de jeunesse, ...*, p. 67.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

à visée moralisatrice présents dans le journal. Nous nous contenterons ici des vertus et vices les plus présents dans notre corpus.

Une première manière d’approcher le contenu moral du périodique peut être de comparer les vices et vertus présentés par l’Église avec ceux que l’on trouve dans *La Semaine des Enfants*. Les sept péchés capitaux sont tous condamnés plusieurs fois dans le journal, à l’exception évidente de la luxure. On retrouve fréquemment des condamnations de l’orgueil, que ce soit du sentiment de supériorité que peuvent ressentir certains enfants issus de milieux élevés (dans le récit « Alfred ou le petit orgueilleux » par exemple⁷²⁸), le fait de ne jamais se soucier des autres (notamment en pratiquant la charité) ou encore la superficialité et la coquetterie. Au contraire, les enfants sont encouragés à aider leur prochain, pratiquer la charité (comme nous le verrons plus bas en détail), ainsi qu’à rester simples et modestes. Par exemple, un récit sur la jeunesse du théologien médiéval Jean Gerson présente sa rencontre avec son maître Pierre d’Ailly. Gerson le confond d’abord avec un écolier et s’excuse, ce à quoi le professeur, loin d’être offusqué, lui répond : « Enfant ! Ne sommes-nous pas tous les écoliers de Dieu, et ne nous instruit-il pas chaque jour de sa sainte morale et de sa pure charité ? »⁷²⁹. Il agit comme un modèle exemplaire pour le jeune lecteur, au contraire de « La petite vaniteuse » d’Élisa Frank⁷³⁰. La jeune protagoniste est ainsi punie de son défaut : la petite fille voulant mettre une belle toilette pour impressionner ses amies, sa mère refuse qu’elle aille pêcher des coquillages avec ces dernières.

La colère, quant à elle, est évoquée également à quelques reprises, mais semble plus rarement faire l’objet de récits lui étant entièrement consacrés. On peut cependant penser au feuilleton de Félicité de Genlis « La colère », qui présente la manière dont un mari aide sa jeune épouse à lutter contre ses piques de colère régulières⁷³¹. La jalousie est parfois évoquée, mais toujours en lien étroit avec l’orgueil : « Georges le jaloux » présente un garçon jaloux de sa petite sœur et ne pensant qu’à lui⁷³². Il se rend finalement compte de son égoïsme quand,

728 Alfred de SONIS, « Alfred ou le petit orgueilleux », dans *La Semaine des Enfants*, n°801-806, 1^{er} -19 juin 1867.

729 ANONYME, « Gerson (1363 à 1429) », dans *La Semaine des Enfants*, n°1282, 12 juillet 1873, p. 265-266.

730 ELISA FRANK, « La petite vaniteuse », dans *La Semaine des Enfants*, n°95, 23 octobre 1858, p. 343.

731 FÉLICITÉ DE GENLIS, « La colère », dans *La Semaine des Enfants*, n°224-225, 13-20 avril 1861.

732 MARCEL (auteur non identifié), « Georges le jaloux », dans *La Semaine des Enfants*, n°128, 11 juin 1859, p. 185-187.

atteint du choléra, il constate que ses parents le soignent sans se soucier d'être contaminé par la maladie, envoyant leur autre enfant à la campagne. L'avarice apparaît également de manière régulière, touchant plutôt les adultes que les enfants, et toujours liée à l'orgueil : elle se caractérise principalement par le fait de ne pas vouloir faire de charité et l'appât du gain. Parmi les personnages présentant ce défaut dans les textes du journal, on peut mentionner la célèbre figure d'Ebenezer Scrooge créée par Charles Dickens⁷³³. Est également critiqué le fait de dépenser de manière irréfléchie : on peut penser par exemple au frère de la narratrice de « Mémoires d'une jeune fille, ou Frère et sœur » de Marie Vincent. André inquiète sa sœur en passant son temps à fumer, et, surtout, en perdant d'énormes sommes d'argent au jeu. Celle-ci est contrainte de vendre les bijoux qu'elle a hérités de sa mère pour sauver la famille de la ruine. Malgré cela, son frère continue de parler « de chevaux, de courses, de paris »⁷³⁴ et tombe dans l'alcool, s'éloignant de sa famille. Le récit, qui est un des seuls à mentionner aussi frontalement ce genre de dangers, tranche dans le périodique. Plus souvent, on trouve dans les récits des incitations à l'économie incarnées par des figures exemplaires, comme par exemple Laurence Germigny qui, dans « Les joujoux », garde tout l'argent qu'elle gagne jusqu'à Noël pour offrir des cadeaux à chaque enfant de son village⁷³⁵, ou les parents du jeune Paul, des pêcheurs qui mettent assez d'argent de côté en réduisant leur alimentation au minimum pour pouvoir envoyer leur fils à l'école⁷³⁶. Les enfants se retrouvent donc face à deux injonctions qu'ils peuvent percevoir comme contradictoires : celle de ne pas être avare et celle de ne pas dépenser outre mesure et de traiter leur petite fortune avec prudence. La différence entre les deux est soulignée toutefois dans le périodique, notamment dans le feuilleton « L'avarice de tante Ursule »⁷³⁷. L'héroïne, voyant sa tante comme une vieille femme sévère qui ne souhaite guère dépenser, découvre que celle-ci mène un train de vie très simple pour pouvoir exercer la charité, par exemple en créant une école et en payant une institutrice pour les enfants du village de campagne où elle vit.

733 Charles DICKENS, « Les aventures d'Ebenezer Scrooge », dans *La Semaine des Enfants*, n°680-688, 4 avril–2 mai 1866.

734 Marie VINCENT, « Mémoires d'un jeune fille, ou Frère et sœur », dans *La Semaine des Enfants*, n°772, 20 février 1867.

735 Zulma CARRAUD, « Les joujoux », dans *La Semaine des Enfants*, n°20, 16 mai 1857, p. 159.

736 D. (auteur non identifié), « Le pêcheur et son fils, anecdote récente », dans *La Semaine des Enfants*, n°183, 30 juin 1860, p. 207.

737 Nelly LIEUTIER, « L'avarice de tante Ursule », dans *La Semaine des Enfants*, n°1261-1266, 15 février – 22 mars 1873.

Si ces valeurs sont assez souvent mises en avant, c'est parce que le périodique évoque de manière très fréquente les questions d'argent : on parle d'héritage, d'économies, d'achats, de ventes, de rentes, de dots... Cela peut sembler surprenant dans une publication s'adressant principalement, comme nous le verrons, aux moins de douze ans. La présence importante de ce sujet est également constatée, quelques décennies plus tard, dans les pages du *Journal de la Jeunesse* par Henri Hours : la dette est par exemple abordée dans un cinquième de son corpus⁷³⁸. Il note que dans ces récits l'argent n'est jamais vu comme un but, mais comme un outil, tout comme dans *La Semaine des Enfants* où l'appât du gain pour le gain est condamné⁷³⁹. Il est bien perçu car il vient du travail, valeur très importante et extrêmement mise en avant dans *La Semaine des Enfants*. Les personnages vertueux sont toujours présentés comme travailleurs, que ce soit dans le domaine scolaire ou, pour les adultes et les enfants les plus pauvres, dans l'activité qu'ils exercent pour gagner leur vie. Par exemple, Tom, jeune héros d'un récit traduit de l'anglais signé D., a une mère qui travaille « jusqu'à une heure très-avancée de la nuit »⁷⁴⁰, « dès la pointe du jour »⁷⁴¹ pour payer l'instruction de son fils. Le travail est considéré comme une source de revenus essentielle, et de là comme un élément indissociable du bonheur des familles. Comme une mère l'explique à sa fille attendant impatiemment le retour du travail de son père :

« C'est pour toi comme pour moi que ton père travaille toute la journée dans son bureau chez le directeur de la grande forge voisine. Par son travail, il nous procure les aliments, les habits et l'argent dont nous avons besoin. Penses-tu qu'il n'est pas mille fois plus heureux en travaillant ainsi pour nous que s'il restait à s'amuser à la maison et qu'il nous vit souffrir faute de nourriture et de vêtements ? »⁷⁴².

La paresse, péché capital, se retrouve ainsi punie : on peut citer le cas du jeune homme riche mort dans la misère Paul, personnage de « Paul et Guillaume » de Charles Plémear déjà évoqué plus haut. Nous pouvons aussi penser à Léopold Dubac, personnage d'« Histoire d'un pion » de Nelly Lieutier⁷⁴³ : ses parents veulent qu'il devienne avocat, mais il ne réussit jamais

738 Henri HOURS, *Le rêve impossible : la bourgeoisie traditionnelle se confie à ses enfants : le Journal de la Jeunesse (1890-1914)*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1993.

739 *Ibid.*

740 D. (auteur non identifié), « Tom », dans *La Semaine des Enfants*, n°819, 3 août 1867, p. 286.

741 *Ibid.*

742 H. J. (auteur non identifié), « La petite Anna », dans *La Semaine des Enfants*, n°382, 27 mai 1863, p. 134.

743 Nelly LIEUTIER, « Histoire d'un pion », dans *La Semaine des Enfants*, n°1101-1106, 16 avril – 4 mai 1870.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

à obtenir le baccalauréat, faute de travail. Il propose alors à son camarade de classe honnête et studieux Albert Dupuis, en manque d'argent, de passer l'examen du baccalauréat à sa place. Celui-ci refuse, et Léopold mène alors une vie dispendieuse. Il disparaît quand sa famille connaît une période de difficulté financière, puis se retrouve accusé de faux et condamné à dix ans de prison. La morale est claire : le travail paie, puisqu'Albert devient avocat et député, tandis que la paresse mène à la débauche et au crime. Cette présence exacerbée des thèmes de l'argent et du travail dans un journal qui vise les enfants semble s'expliquer par le fait que ces valeurs sont parmi les plus importantes pour les familles bourgeoises dont font partie les lecteurs du journal. Comme l'explique Adeline Daumard, en parlant du début du XIX^e siècle :

« Une nouvelle tradition est en train de naître. Aux prestiges anciens de la vie oisive et de la culture désintéressée et gratuite, se superpose le désir de travailler pour édifier une œuvre durable et le plus souvent rémunératrice. Désir de s'enrichir, passion de l'argent ? Pas seulement. La bourgeoisie croit en la valeur du travail, de l'effort individuel. Mais le souci d'ascension sociale, ou plus exactement de réussite, s'y rattache aussi »⁷⁴⁴.

C'est d'autant plus vrai sous le Second Empire. Les plus aisés ont le souci d'enseigner ces vertus à leurs enfants, ce que propose le journal, en présentant des modèles de réussite par le travail, opposés à des figures faisant office de repoussoir comme Léopold Dubac.

En sortant de la liste des péchés capitaux explorée ci-dessus, une valeur fréquemment présente dans le journal est l'obéissance, principalement envers ses parents. Les enfants souffrant de leur désobéissance sont légion dans le périodique, et connaissent parfois des sorts bien cruels. Dans la première année du journal, un récit de Théodore-Henri Barrau intitulé « L'enfant désobéissant » présente Émile, l'enfant d'une veuve sans autorité. Malgré l'interdiction de sa mère, il part conduire une barque sur une rivière comprenant une roue à aubes et où le courant est très fort. Il se retrouve entraîné vers la roue, sans espoir de survie. « Ainsi périt Émile, victime de sa désobéissance »⁷⁴⁵, indique de manière funeste la dernière phrase du récit, laissant imaginer au lecteur la scène terrible de sa mort. On retrouve d'autres exemples de ce genre, notamment dans la série de dessins d'Edmond Morin « Imprudence des

⁷⁴⁴ Adeline DAUMARD, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 406.

⁷⁴⁵ Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « L'enfant désobéissant », dans *La Semaine des Enfants*, n°34, 22 août 1857, p. 267.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

enfants » sur laquelle nous reviendrons. Toutes sortes de malheurs arrivent à l'enfant désobéissant, par exemple des débuts d'incendie causés par sa faute⁷⁴⁶, le décès d'animaux⁷⁴⁷ ou, là encore, la mort pour la jeune Cora qui refuse de prendre ses médicaments⁷⁴⁸. Le but est de faire peur au lecteur, pour qu'il comprenne l'importance du respect des règles et des valeurs inculquées par sa famille. L'obéissance est une qualité jugée essentielle non seulement pour éviter le malheur des enfants, mais aussi car elle est fortement liée au respect qu'ils doivent à leurs parents. « Et qu'est-ce qu'honorer son père, qu'est-ce qu'honorer sa mère, sinon leur obéir ? »⁷⁴⁹, demande la violette narrant l'histoire de Cora en conclusion de son récit. La piété filiale est donc une vertu allant avec l'obéissance et fort bien représentée dans *La Semaine des Enfants*. Elle est par exemple illustrée par des figures mythologiques comme Antigone, « l'héroïne de la piété filiale »⁷⁵⁰ pour Théodore-Henri Barrau, ou Enée. En 1867, Alfred de Sonis présente également dans « L'engagé volontaire par amour filial » un jeune homme qui décide de remplacer son frère lors de la conscription car celui-ci est plus à même de gagner assez d'argent pour sauver leur mère de la misère⁷⁵¹. Une autre vertu liée à l'obéissance est l'honnêteté : le mensonge est également fortement condamné dans *La Semaine des Enfants*. Léonce, dans « Le petit de Crac » de la comtesse de Ségur, souffre ainsi du fait qu'après plusieurs mensonges, il n'est plus cru par ses camarades de jeu, ni par les adultes⁷⁵². L'honnêteté est présentée comme allant de soi, et les personnages vertueux n'hésitent pas à avouer leurs petites fautes, qui sont alors vite pardonnées.

La gourmandise se retrouve aussi évoquée, quoi que de manière bien plus rare. On peut citer plusieurs exemples toutefois, comme celui du personnage de Gourmandinet évoqué plus haut ou encore celui de Gizelle. Cette protagoniste d'une pièce de la comtesse de Ségur se voit punie par une indigestion après avoir mangé seule les cerises destinées à toute sa

746 Elisa FRANK, « Une malice », dans *La Semaine des Enfants*, n°102, 11 décembre 1858, p. 398.

747 Sophie ROSTOPCHINE, « Les petits poissons », dans *La Semaine des Enfants*, n°280, 10 mai 1862, p. 149-151.

748 Charles HÉLIE, « Histoire d'une violette racontée par elle-même », dans *La Semaine des Enfants*, n°256, 23 novembre 1861, p. 374-375.

749 *Ibid*, p. 375.

750 Louis D'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Antigone », dans *La Semaine des Enfants*, n°476, 20 avril 1864, p. 42.

751 Alfred de SONIS, « L'engagé volontaire par amour filial », dans *La Semaine des Enfants*, n°776-781, 6-23 mars 1867.

752 Sophie ROSTOPCHINE, « Le petit de Crac, comédie en deux actes », dans *La Semaine des Enfants*, n°621-623, 9-16 septembre 1865.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

famille⁷⁵³. Son défaut se mêle ainsi à celui de l'égoïsme, d'autant plus qu'elle n'hésite pas ensuite à accuser à tort ses cousines de l'avoir forcée à manger, quitte à ce qu'elles soient envoyées au couvent à cause de cela. La situation est heureusement résolue par l'arrivée de son frère aîné à la fin du récit, sorte de *deus ex machina* faisant éclater la vérité et amenant la mère de Gizelle à changer son modèle éducatif.

Ce récit nous permet d'évoquer le *topos*, régulier dans le journal et que nous avons déjà pu évoquer à travers des figures comme celles de Paul ou de Léopold Dubac, de l'enfant gâté. Les enfants présentant des défauts sont soit des représentations d'un seul défaut, alors vite pardonnés, comme c'est souvent le cas dans les récits brefs de Carraud, soit des enfants qui cumulent un nombre important de vices. Un exemple frappant de cela est le récit de Félicité de Genlis « L'heureuse guérison », publié précédemment en recueil sous le titre « Delphine ou L'heureuse guérison »⁷⁵⁴. La protagoniste éponyme multiplie les défauts : paresse, orgueil, colère, désobéissance, jalousie ou encore gourmandise, exposés au tout début du récit. Cela vient de sa mère Méлите, présentée comme ayant « trop de faiblesse et de légèreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille »⁷⁵⁵ et gâtant énormément sa fille, jusqu'à la rendre malade et mauvaise, ce qui est heureusement réparé par un séjour à la campagne de Delphine, qui redécouvre là-bas une vie simple et plus morale. Ces archétypes sont caricaturaux, mais correspondent à une vision de la morale et de l'éducation assez répandue à l'époque. Elle prétend que l'enfant est naturellement porté au vice, et que c'est le rôle de l'éducation de l'en détourner. Maria Giulia Longhi compare par exemple les écrits de Zulma Carraud aux idées de l'évêque d'Orléans Félix Dupanloup : ce dernier dit que tous les péchés découlent de trois principes, l'orgueil, la sensibilité et la cupidité⁷⁵⁶. Il considère aussi, comme le relève Nathalie Prince, que l'enfant est porté au péché dès sa naissance (pensée dans la continuité de la notion de « péché originel » définie par saint Augustin) et qu'il faut profiter du fait qu'il soit encore jeune pour le corriger et l'amener vers ce que l'Église considère comme le bien⁷⁵⁷. Pour reprendre les mots de l'autrice :

753 Sophie ROSTOPCHINE, « Les caprices de Gizelle », *La Semaine des Enfants*, n°619, 2 septembre 1865, p. 353-360.

754 Félicité de GENLIS, « L'heureuse guérison », dans *La Semaine des Enfants*, n°181, 16 juin 1860, p. 186-190.

755 *Ibid*, p. 186.

756 M. G. LONGHI, *L'Educazione esemplare...*

757 N. PRINCE, *La littérature de jeunesse...*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

« Il est en quelque sorte un bois tors qu'il faut redresser, un être en lequel il faut taire les vices, étouffer les passions, un individu qu'il faut éduquer avec empressement et dresser avec rigueur »⁷⁵⁸.

Tous les récits évoqués ici servent cet objectif, en essayant de présenter par l'exemple à l'enfant un modèle à suivre afin de l'amener à embrasser les vertus et éviter le vice. Sans garde-fou, l'enfant devient, tel Delphine, de plus en plus indiscipliné. On est loin ici d'une conception rousseauiste considérant l'enfant comme naturellement bon.

Les valeurs défendues ici sont celles de la religion catholique. Les défauts condamnés par le journal sont ainsi les mêmes que ceux relevés par Marie-Anne Couderc dans son étude de *La Semaine de Suzette*, un journal créé par une maison d'édition catholique (certes plus tardif de quelques décennies)⁷⁵⁹. Ce sont également des valeurs bourgeoises, notamment comme nous l'avons dit celles concernant le travail et l'argent. Il faut peut-être toutefois nuancer ces affirmations. En effet, comme le souligne Pierre Caspard dans « De l'horrible danger d'une analyse superficielle des manuels scolaires », article virulent critiquant un ouvrage de Laura S. Struminger portant sur deux manuels de lecture courante écrits par Zulma Carraud, les vertus encouragées par le journal ou les ouvrages de Carraud ne sont pas l'exclusivité de la bourgeoisie⁷⁶⁰. Il paraîtrait étonnant qu'une publication pour enfants, quelle que soit son orientation religieuse ou politique, encourage à l'égoïsme ou au mensonge par exemple. Nous pensons tout de même pouvoir dire que les valeurs, du travail notamment, telles qu'elles sont défendues ici, peuvent être qualifiées de bourgeoises, ce sur quoi nous reviendrons plus bas. Elles sont également catholiques car le lien établi entre morale et religion est fort dans le périodique. L'adresse « aux pères et aux mères de famille » indique ainsi que le journal cherche à « faire pénétrer insensiblement dans les jeunes cœurs l'amour de la religion et de la vertu »⁷⁶¹, association paraissant logique à une époque où les deux sujets sont fortement liés dans le domaine scolaire, comme nous avons pu le voir quand nous

758 *Ibid*, p.60.

759 Marie-Anne COUDERC, *La Semaine de Suzette : Histoires de filles*, Paris, CNRS Éditions, 2016. URL : <http://books.openedition.org/editionscnrs/8841>. Consulté le 16/10/2022.

760 Pierre CASPARD, « De l'horrible danger d'une analyse superficielle des manuels scolaires », dans *Histoire de l'éducation*, n°21, 1984, p. 67-74. URL : https://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1984_num_21_1_1210. Consulté le 02/12/2023.

761 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

étudions la figure de Théodore-Henri Barrau, mais aussi en littérature de jeunesse, avec une forte présence comme dit plus haut des romans moralisateurs d'éditeurs catholiques. Ainsi, le journal a une visée morale très nette, présentant de manière claire, voire caricaturale aux enfants les vices et vertus par le biais de modèles à suivre ou de contre-exemples à éviter, en défendant des valeurs bourgeoises et catholiques, dans une vision assez traditionnelle de l'éducation.

B. Un complément à l'instruction scolaire

1. Des contenus non enseignés à l'école

En plus d'éduquer moralement, *La Semaine des Enfants* souhaite transmettre aux jeunes lecteurs de nouveaux savoirs. Ce contenu est présenté dans l'adresse « Aux pères et aux mères de famille » comme « un enseignement, très-élémentaire sans doute, mais utile pour le présent et fécond pour l'avenir »⁷⁶² et comme une « préparation aux études prochaines »⁷⁶³. Les domaines concernés sont principalement, comme on a pu le voir, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles, et dans une moindre mesure les sciences physiques et industrielles.

Un point commun relie ces disciplines : le fait qu'elles ne constituent pas des matières essentielles de l'enseignement primaire. Comme nous l'avons vu plus haut, l'histoire ne devient une discipline obligatoire dans les écoles primaires qu'à partir de 1867, soit durant la période de publication du journal. Si elle a pu exister avant cela dans certains contextes, les instituteurs devant connaître à partir de 1833 « les éléments de l'histoire et de la géographie, et surtout de l'histoire et de la géographie de la France »⁷⁶⁴, pour obtenir le brevet leur

⁷⁶² *Ibid.*

⁷⁶³ *Ibid.*

⁷⁶⁴ Loi Guizot du 28 juin 1833. Citée par P. GARCIA et J. LEDUC, *L'enseignement de l'Histoire en France...*, p. 63.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

permettant d'enseigner, sa présence est assez difficile à évaluer précisément pour Patrick Garcia et Jean Leduc⁷⁶⁵. C'est d'autant plus le cas pour le public de *La Semaine des Enfants* qui a probablement pour partie recours à des précepteurs privés. En ce qui concerne les sciences naturelles, elles ne deviennent obligatoires dans les écoles primaires qu'avec la loi Ferry du 28 mars 1882. Avant cela, c'est « une matière facultative, très souvent délaissée par des maîtres eux-mêmes peu formés à cette discipline »⁷⁶⁶. C'est seulement sous la Troisième République que se répand le modèle de la « leçon de choses », innovation venant de Marie-Pape Carpentier. Il en va de même pour la physique ou encore la chimie.

Si les enfants connaissent tout de même des notions dans ces disciplines, c'est alors principalement par le biais des ouvrages de vulgarisation leur étant destinés. Nous avons pu voir plus haut à quel point le marché du livre d'histoire se développe au XIX^e siècle en France, notamment avec des ouvrages à destination des plus jeunes. Il en va de même avec le succès de certains ouvrages de sciences naturelles, notamment l'*Histoire naturelle* de Buffon qui connaît de nombreuses rééditions adaptées à destination d'un jeune public, ce que signale Martyn Lyons⁷⁶⁷. Comme le déclare Christophe Garrabet :

« Avec les années 1850 commence l'âge d'or de la vulgarisation scientifique : c'est le temps de la "science pour tous" et d'une culture de masse naissante qui favorisent l'expansion rapide de toutes les entreprises de diffusion du savoir, de cette massification que l'adoption du substantif "vulgarisation" signale »⁷⁶⁸.

On peut ainsi citer le succès de la « Bibliothèque des merveilles », collection lancée par Hachette en 1864 et publiant des grands vulgarisateurs comme Camille Flammarion. Le marché de la vulgarisation, s'il concerne des disciplines hors des écoles primaires, est fortement lié toutefois à celui de l'édition scolaire, comme le souligne Élisabeth Parinet. Son essor se réalise principalement sous le Second Empire, grâce notamment au développement

765 P. GARCIA et J. LEDUC, *L'enseignement de l'Histoire en France...*

766 Christophe GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Gisèle Seginger, Université Gustave Eiffel, soutenue le 12 janvier 2022, p. 10. URL : <https://theses.hal.science/tel-03686679>. Consulté le 13/09/2023.

767 M. LYONS, *Le Triomphe du Livre...*

768 C. GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique...*, p. 1.

Le terme « vulgarisation » est encore considéré comme un néologisme dans l'édition de 1881 du dictionnaire Littré, signale Garrabet.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

des mouvements d'éducation du peuple, notamment celui des bibliothèques populaires en recherche de « bons livres ». Une production de masse apparaît alors, dont une partie se destine particulièrement aux enfants.

Les contenus instructifs de *La Semaine des Enfants*, dont nous avons déjà pu donner quelques exemples au fil de notre travail, ne sont donc pas communément enseignés à l'école. On ne trouve pas dans le journal, sauf une exception⁷⁶⁹, d'articles traitant de français ou de mathématiques, matières les plus importantes à l'école primaire et dans les petites classes. Il est probablement jugé que l'élève les apprend à l'école. Les connaissances transmises par le journal représentent plutôt des savoirs relevant de la culture générale, dans une volonté d'améliorer la compréhension du monde des jeunes enfants, aussi bien celle de l'environnement qui les entoure que celle du passé ou du lointain. *La Semaine des Enfants* se rapproche en cela de journaux à destination du peuple, comme le *Magasin pittoresque* d'Édouard Charton, qui contient lui aussi des représentations et descriptions de monuments historiques, des récits de voyages, des articles relevant des sciences naturelles ou physiques, et des textes relevant de l'histoire ou de l'archéologie, le tout abondamment illustré. Dans les deux cas, on retrouve un contenu encyclopédique, visant à instruire sur un large éventail de disciplines. Ces connaissances sont jugées utiles pour le futur de l'enfant, étant donné qu'il va probablement être amené plus tard dans sa scolarité à étudier de manière plus approfondie les domaines qu'il découvre dans son journal. Si ce n'est pas le cas, cela représente au moins un vernis de culture générale utile en société, comme les savoirs transmis par les articles du *Journal des Demoiselles*⁷⁷⁰. Pour reprendre la formule de Christophe Garrabet, c'est un « adjuvant à l'école »⁷⁷¹, qui vient compléter l'instruction du jeune lecteur. Il semble toutefois important de se demander dans quelle mesure ces savoirs sont bien assimilables par l'enfant, étant donné leur nature disparate et extrêmement variée. Ces articles constituent, pour reprendre les termes d'Amélie Calderone, « une accumulation hétéroclite sous forme de textes fragmentés et de micro-textes, élaborant de fait une matière instructive hétérogène et fragmentaire, c'est-à-dire propices à dispenser des enseignements fatalement superficiels,

769 ANONYME, « Les opérations de l'arithmétique », dans *La Semaine des Enfants*, n°383-386, 30 mai-10 juin 1863.

770 V. WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles...*

771 C. GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique...*, p. 25.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

désordonnés et incomplets »⁷⁷². Même si l'auteur parle des journaux destinés aux jeunes femmes, ses propos sont valables pour *La Semaine des Enfants*. Les textes instructifs du journal constituent un vernis culturel, qui ne sert pas tant à éduquer définitivement qu'à donner un peu de culture générale, sans assurance que l'enfant ne retienne vraiment ces fragments de zoologie, d'histoire ou de géographie.

2. Un arsenal didactique traditionnel

Mais comment transmettre aux enfants ces savoirs ? Si, pour que l'enseignement apparaisse moins rébarbatif, le journal utilise de nombreuses illustrations comme nous l'avons expliqué plus haut, l'essentiel des savoirs sont transmis par les textes. Ils prennent des formes souvent simples et standardisées.

Pour les textes à contenu historiques, la forme est toujours la même : celle d'un récit racontant la vie d'un personnage ou d'un événement, avec un style très similaire à celui des fictions du journal. On peut noter l'utilisation, dans de rares cas, de notes de bas de page afin d'apporter des explications supplémentaires. Par exemple, dans un texte de Théodore-Henri Barrau sur les exploits militaires du général Louis Charles Desaix, on trouve trois notes de bas de page⁷⁷³. La première, sur le titre, donne la date et le lieu de naissance ainsi que la date de décès de Desaix. Les deux autres situent deux lieux, la ville de Lauterbourg en Bavière et le fort de Kehl près de Strasbourg, jugés probablement inconnus du lecteur. Cependant, cet outil n'est que rarement utilisé. Les indications sont généralement intégrées au texte : les dates de naissance et de mort de Matthieu Molé sont ainsi données dans la première phrase de l'article lui étant consacrée⁷⁷⁴. Néanmoins on peut parfois se demander dans quelle mesure les textes étaient réellement adaptés au lectorat, étant donné l'omission de certaines explications. Ainsi,

772 Amélie CALDERONE, « Partir pour revenir. Enjeux socio-politiques du voyage dans la presse de jeunesse au XIX^e siècle », dans *Source(s) – Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, n°18, 2022, p. 44. URL : <https://www.ouvroir.fr/sources/index.php?id=85>. Consulté le 27/04/2023.

773 Théodore-Henri BARRAU, « Desaix », dans *La Semaine des Enfants*, n°163, 11 février 1860, p. 41-42.

774 PAULIN (auteur non identifié), « Matthieu Molé », dans *La Semaine des Enfants*, n°61, 27 février 1858, p. 65-66.

l'article consacré à Solon, homme politique athénien, mentionne qu'il « descendait de Codrus par son père Excessidas, et [que] sa mère était la cousine germaine de Pisistrate et devint l'aïeule de Platon »⁷⁷⁵. Si Platon est une figure assez connue, Pisistrate est plus obscur. Codrus, roi mythologique d'Athènes, semble encore plus oublié, et donc peu destiné à être connu d'enfants qui n'ont jamais étudié la mythologie ou l'histoire ancienne. De même, les lieux mentionnés, par exemple l'île de Cos, ne sont jamais situés. Si ce ne sont pas des éléments essentiels pour comprendre le récit historique, il peut paraître étonnant de mentionner des noms sans expliciter la référence, ce qui arrive régulièrement dans le journal. Peut-être estime-t-on que ce n'est pas important, peut-être juge-t-on que c'est à l'enfant de rechercher et comprendre les références inconnues.

En ce qui concerne les textes de sciences naturelles, on en trouve deux types principaux. Le premier est celui de la description, qui concerne à la fois l'aspect, l'anatomie et le comportement de l'animal ou de la plante. On retrouve cette formule pour tous les textes expliquant des phénomènes physiques et décrivant des industries ou des inventions comme la lanterne magique. Par exemple, l'article de Joseph Le Peautre « Le lapin » présente le mode de vie en « troupes » de ces animaux, leurs terriers, et explique comment ceux-ci leur permettent d'échapper aux prédateurs⁷⁷⁶. Il mentionne aussi les usages pouvant être faits de la chair et du poil du lapin. Un aspect assez notable dans cet article, mais aussi dans d'autres textes sur les animaux publiés dans le journal, c'est leur anthropomorphisation. Les lapins qui gambadent « semblent jouer comme des enfants en récréation »⁷⁷⁷, ce qui permet plus aisément au lecteur de comprendre la situation. Les animaux mentionnés sont aussi bien des animaux sauvages et domestiques connus du jeune lecteur que des animaux exotiques, ou même dans un article du 20 février 1864 des « animaux antédiluviens »⁷⁷⁸, c'est-à-dire des dinosaures. On peut noter que le sujet est d'actualité, à une époque où la découverte des fossiles et leur étude est un domaine en plein essor, dans la suite des travaux menés par Georges Cuvier au début du siècle. Le texte anonyme, signé « L. », est illustré de deux

775 D. (auteur non identifié), « Solon », dans *La Semaine des Enfants*, n°733, 6 octobre 1866, p. 9.

776 Joseph LE PEAUTRE, « Les lapins », dans *La Semaine des Enfants*, n°149, 5 novembre 1859, p. 359-360.

777 *Ibid*, p. 360.

778 L. (auteur non identifié), « Les animaux antédiluviens », dans *La Semaine des Enfants*, n°459, 20 février 1864, p. 327-328.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

gravures tirées d'un « classique international de la science populaire »⁷⁷⁹, *La Terre avant le déluge* de Louis Figuier, publié en 1863 chez Hachette. Les deux gravures d'Édouard Riou, « véritablement spectaculaires »⁷⁸⁰, proposent un outil didactique en reconstituant (de manière très fantasmée) des dinosaures surgissant de l'eau ou se combattant. Le texte est quant à lui intéressant dans la manière qu'il a, comme l'ouvrage de Figuier, d'essayer de faire coexister réalité scientifique et texte biblique : l'auteur considère que les dinosaures ont été tués par le Déluge, laissant des restes fossilisés. Il faut dire que le débat fait rage à l'époque, comme le souligne Kurt Vanhoutte⁷⁸¹, et qu'il semble logique vu la position conservatrice et catholique du journal qu'elle suive l'option la plus prudente. Il paraît alors intéressant de relever un des rares cas où le journal évoque une innovation scientifique pouvant faire débat, étant donné que nous n'avons pas trouvé de mention des discussions autour de la théorie de l'évolution par exemple. Pour le reste, la méthode didactique est simple ici, celle de présenter les espèces, avec une rare référence savante, étant donné que l'auteur cite les recherches de Cuvier.

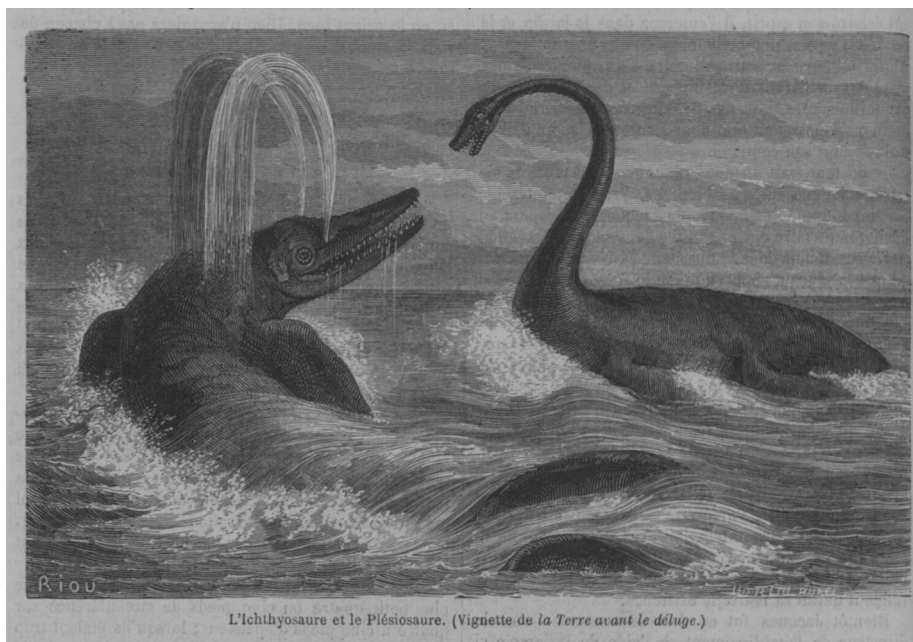


Illustration 21: Illustration de *La Terre avant le déluge* réalisée par Édouard Riou, reprise dans *La Semaine des Enfants*

779 Kurt VANHOUTTE, « *La Terre avant le Déluge*. Nouvelles scènes de la Création, lanterne magique et mise en récit visuelle », dans *Cahiers de Narratologie : Analyses et théories narratives*, n°41, 2022, p. 5. URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/13614>. Consulté le 02/11/2023.

780 *Ibid.*

781 *Ibid.*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Ces présentations peuvent sembler toutefois assez arides pour le jeune lecteur. Pour rendre plus distrayante la leçon, certains textes adoptent alors la forme de dialogues entre l'enfant et un parent ou grand-parent en posture de sachant. Par exemple, « Le chat » d'Henriette Loreau se présente comme une conversation entre un enfant et son grand-père sur le chat de la maison, son comportement et son anatomie⁷⁸². Cela s'inscrit dans une longue tradition de pédagogie par le dialogue, que l'on peut faire remonter jusqu'à Platon. Si cela peut être perçue comme une pédagogie plus agréable qu'une simple description, en permettant au lecteur de se mettre à la place de l'enfant qui pose des questions, ce modèle est de plus en plus daté sous le Second Empire. Il « commence à être jugé désuet et artificiel »⁷⁸³.

En effet, un nouveau modèle de littérature de vulgarisation scientifique apparaît dans les années 1860, celui du « récit de vulgarisation scientifique » pour reprendre la terminologie employée par Christophe Garrabet dans la thèse qu'il consacre à ce sujet⁷⁸⁴. Il s'oppose aux « fictions scientifiques » (dialogues de vulgarisation) et aux « fictions vulgarisatrices » (séries de leçons de choses) dans la typologie établie par Claire Barel-Moisan⁷⁸⁵. Ce nouveau genre apparaît principalement dans la maison Hetzel et son *Magasin d'éducation et de récréation*, autour d'auteurs comme Jean Macé. Il consiste à faire raconter à la première personne à une entité vivante ou non-vivante son histoire, ce qui permet d'obtenir à la fois un roman plein de péripéties et une œuvre vulgarisatrice enseignant un phénomène aux enfants. Le premier exemple est le recueil édité par Hachette déjà évoqué de Zulma Carraud *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau, suivies des Aventures d'une fourmi, des guêpes, de la goutte de rosée, etc.* Ces histoires, pour la plupart non publiées dans *La Semaine des Enfants*, sont narrées à la première personne et racontent la vie d'une goutte d'eau ou encore d'une fourmi. Ceux de ces récits publiés dans le journal, comme « Les forficules » (autre nom du perce-oreille) prennent la forme plus traditionnelle d'un dialogue⁷⁸⁶. Les romans d'aventures mêlant action et vulgarisation scientifique, comme ceux de Jules Verne, font aussi la modernité de la maison

782 Henriette LOREAU, « Le chat », dans *La Semaine des Enfants*, n°7-9, 14-28 février 1857.

783 C. GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique...*, p. 3.

784 *Ibid.*

785 Claire BAREL-MOISAN, « Des vulgarisatrices en bas-bleus. La science dans le roman pour la jeunesse » dans *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, dir. Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010. Cité par C. GARRABET, *Les récits de vulgarisation scientifique...*, p. 4.

786 Zulma CARRAUD, « Les forficules », dans *La Semaine des Enfants*, n°133, 16 juillet 1859, p. 227.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Hetzel. Les enfants peuvent par exemple apprendre sur la faune marine ou la géographie en lisant *Vingt Mille Lieues sous les mers* et les abondantes descriptions de Jules Verne. Le romancier mise sur le « merveilleux-scientifique », comme dit plus haut, pour instruire de manière plaisante les lecteurs. À côté de cette maison d'édition qui expose « des connaissances en jouant sur la fantaisie, le merveilleux, voire la fiction »⁷⁸⁷, les articles de *La Semaine des Enfants* paraissent bien arides.

Il faut tout de même relever quelques rares présences de vulgarisation scientifique plus plaisante et modernes dans le périodique que nous étudions. On peut penser par exemple à « La fourmi » de Zulma Carraud publié en 1858 dans le journal (texte différent des « Aventures d'une fourmi » publiées dans le recueil mentionnée plus haut), où le narrateur s'endort en observant ces insectes et rêve être devenu l'un d'eux, ce qui permet de présenter leur mode de vie et l'organisation d'une fourmilière⁷⁸⁸. On note ici une forte anthropomorphisation des fourmis : celle chargée de s'occuper des larves par exemple « s'efforc[e] d'oublier son esclavage volontaire en s'occupant sans cesse de son élève »⁷⁸⁹. Si l'on n'est pas ici dans un modèle d'« histoire de » tel qu'étudié et défini par Garrabet, Carraud se rapproche de ses futures œuvres pour la maison Hachette avec ce récit, en transformant en quelque sorte pour un temps le narrateur en fourmi, sans oser entrer totalement dans le merveilleux. Un « conte de fée » imité de l'anglais par Marie Vincent, « La croûte de pain », explore également ce modèle de l'« histoire de »⁷⁹⁰. Édouard, un jeune garçon de six ans, sort un croûton de pain de sa poche en s'amusant dans le jardin après ses devoirs. Apparaît alors une fée, « dame Instruction »⁷⁹¹, qui lui présente un « livre magique »⁷⁹² figurant des animaux exotiques. Elle continue l'instruction du jeune homme en faisant parler le morceau de pain d'Édouard, qui se met alors à raconter toute son histoire, des semailles des grains à la vente par la boulangère. Le conte se finit par une promesse d'un retour de la fée, accompagnée de son acolyte la fée Attention (manière de dire aux enfants que la concentration est nécessaire

787 Bernadette BENSAUDE-VINCENT, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIX^e siècle », dans *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, n°58, 1993, p. 52.

788 Zulma CARRAUD, « La fourmi », dans *La Semaine des Enfants*, n°70, 1^{er} mai 1858, p. 141-143.

789 *Ibid.*, p. 143.

790 Marie VINCENT, « La croûte de pain, conte de fée », dans *La Semaine des Enfants*, n°573, 25 mars 1865, p. 402-403.

791 *Ibid.*, p. 402.

792 *Ibid.*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

pour apprendre et observer la nature). Le récit présente l'intérêt de mêler le modèle du dialogue avec celui, plus moderne, de l'« histoire de » : en effet, si le croûton de pain raconte son histoire, celle-ci est régulièrement commentée par Édouard qui se charge d'explicitier pour le lecteur les propos de son interlocuteur. Par exemple, quand le croûton dit qu'il a commencé à être frappé, Édouard répond que « cela s'appelle battre le blé »⁷⁹³. Le dialogue apparaît ici comme moins déséquilibré : Édouard apprend, mais se pose aussi comme un sachant qui sait reconnaître dans le discours du morceau de pain des éléments connus du processus de transformation du blé en farine. Notons qu'il est possible que le récit ait été choisi pour sa proximité de nom avec le célèbre ouvrage de Jean Macé *Histoire d'une bouchée de pain*, paru en 1861, qui cependant ne s'intéresse pas à la fabrication du pain, mais au processus digestif. Pour la présence d'éléments instructifs dans des romans d'aventures, cela est assez rare, mais on relève quelques exemples dans des textes de Mayne-Reid publiés dans le journal. Dans *L'Habitation du désert*, un chapitre intitulé « Les castors et le wolverene » présente ainsi le comportement de ces deux animaux nord-américains, par exemple la construction de barrages ou la dangerosité pour le castor du « wolverene » (ancien nom, directement repris de l'anglais *wolverine*, du glouton)⁷⁹⁴. Certains extraits de ses œuvres sont même isolés du reste du roman pour être accolés à des descriptions : « L'autruche », adaptée par Henriette Loreau, présente l'animal, puis reprend un récit de chasse aux autruches raconté par l'auteur irlandais⁷⁹⁵.

Ainsi, les méthodes utilisées pour instruire les enfants dans *La Semaine des Enfants* sont globalement assez simples : elle prennent la forme de présentations proches de leçons, de récits simples ou de dialogues, sauf quelques cas plus modernes qui peuvent évoquer les récits de vulgarisation scientifiques à succès publiés par la maison Hetzel principalement. De manière générale, l'instruction y apparaît souvent comme peu passionnante et assez datée, avec des dialogues peu naturels et ayant pu être perçus comme ennuyeux, même si, comme dit plus haut, les images agrémentent et rendent la lecture plus plaisante.

793 *Ibid*, p. 403.

794 Thomas MAYNE REID, « L'habitation du désert », dans *La Semaine des Enfants*, n°211, 12 janvier 1861, p. 9-11.

795 Henriette LOREAU et Thomas MAYNE REID, « L'autruche », dans *La Semaine des Enfants*, n°180, 9 juin 1860, p. 182-184.

C. Un journal divertissant ?

1. Des récits encourageant l'imagination et l'évasion

Si un bon nombre de récits dans *La Semaine des Enfants* peuvent paraître assez rébarbatifs, en présentant des personnages caricaturaux et en étant tournés vers un but moralisateur, certains permettent toutefois au lecteur de tirer plus d'amusement de sa lecture. Certains récits content ainsi des aventures ancrées dans des univers lointains et merveilleux, plus propres à captiver le lecteur qu'une berquinade.

Les contes de fées représentent une part non négligeable des fictions publiées dans *La Semaine des Enfants*. Sur 1 552 récits de la rubrique « Contes, historiettes, drames » recensés dans notre corpus, 207 peuvent être rattachés au conte de fées et comprennent au moins quelques éléments merveilleux ou magiques, soit 13,3 %. Notons cependant que leur présence semble diminuer au fil du temps : certaines années de notre corpus ne comprennent ainsi aucun conte sur les trois mois dépouillés, comme 1866, 1873 ou 1875, ou seulement un conte dans le cas de 1871 et 1872. Le conte semble surtout changer de forme selon les années : les premières années du périodique sont marquées par la présence de contes nouveaux comme ceux de la comtesse de Ségur ou de Léon de Laujon, en parallèle de reprises de contes traduits des *Mille et Une Nuits* ou d'auteurs étrangers. Cette tradition perdure avec des auteurs occasionnels comme Maurice Cherveix ou Florence de Martigue ensuite, jusqu'à une rupture lors de l'interruption de la guerre franco-prussienne en 1870-1871. Les contes du journal deviennent ensuite en grande majorité des contes folkloriques bretons, recueillis par Adolphe Orain qui, comme on l'a vu, est un collaborateur actif de *La Semaine des Enfants* durant cette période.

Le conte avait pourtant connu, comme nous l'avons signalé précédemment, une période de disgrâce durant le XVIII^e siècle. Il connaît un renouveau au début du XIX^e siècle en Allemagne, avec les contes originaux de Hoffmann ou encore le travail de recueil réalisé par

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

les frères Grimm, mais aussi en France avec la génération romantique, auprès d'auteurs comme Charles Nodier ou encore George Sand par exemple, qui peuvent être lus par des enfants comme des adultes⁷⁹⁶. L'essor de la littérature pour la jeunesse permet au conte d'encore se développer, en étant plus directement adressé aux enfants. Il est fréquemment présent dans la presse enfantine de l'époque, que ce soit dans le *Magasin d'éducation et de récréation* ou encore le *Journal de la Jeunesse*. Les enfants peuvent développer leur imaginaire en lisant dans *La Semaine des Enfants* « Les aventures de Rose au palais des fées »⁷⁹⁷ ou en découvrant ce que sont « Les korrigans »⁷⁹⁸, en admirant les illustrations de ses créatures magiques. Le travail de Gustave Doré sur le recueil des *Nouveaux contes de fées* de la comtesse de Ségur, s'il est peu apprécié de l'autrice, est remarquable pour cela. On peut par exemple citer les gravures représentant le « bon petit Henri » traversant une rivière monté sur un gigantesque coq ou face à un menaçant géant. Notons toutefois que certains contes ne sont pas illustrés : même si elles sont publiées en six épisodes, les « Aventures du prince Corail et de la princesse Opaline » contées par Florence de Martigue ne comprennent aucune illustration⁷⁹⁹. Au lecteur d'imaginer « cent hyppogriffes [*sic*] »⁸⁰⁰ ou encore « des serpents tous gigantesques sur lesquels il fallait marcher pour traverser la cour »⁸⁰¹.

796 Lucie FÉLIX-FAURE-GOYAU, *La vie et la mort des fées, essai d'histoire littéraire*, Paris, Perrin et Cie, 1910.
URL : https://fr.wikisource.org/wiki/La_vie_et_la_mort_des_f%C3%A9es. Consulté le 10/11/2023.

797 Marie VINCENT, « Les Aventures de Rose au palais des fées », dans *La Semaine des Enfants*, n°933-935, 5-12 septembre 1868.

798 Adolphe ORAIN, « Les korrigans », premier épisode paru dans *La Semaine des Enfants*, n°913, 27 juin 1868, p. 201-204.

799 Florence de MARTIGUE, « Aventures du prince Corail et de la princesse Opaline », dans *La Semaine des Enfants*, n°1009-1014, 29 mai – 16 juin 1869.

800 *Ibid.*, n°1011, 5 juin 1869, p. 150.

801 *Ibid.*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

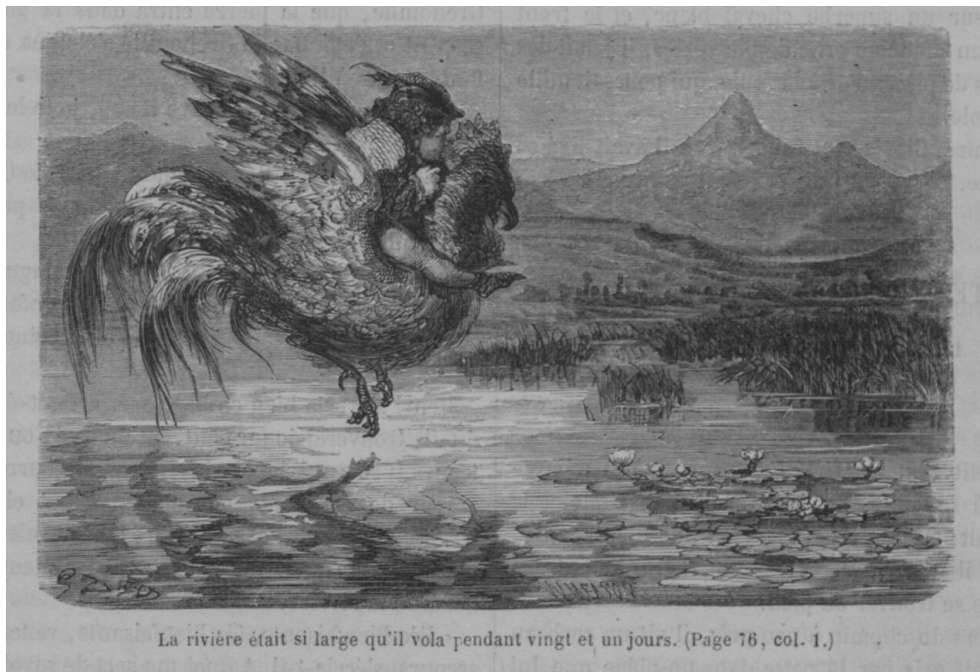


Illustration 22: Gravure de Gustave Doré représentant Henri sur un coq gigantesque

Parmi les autres genres de la littérature de jeunesse du XIX^e siècle connus pour faire rêver les jeunes lecteurs, il faut également mentionner celui de la robinsonnade. Tirant ses origines de l'ouvrage de Daniel Defoe *Robinson Crusoé*, publié en 1719 en Grande-Bretagne, le genre est introduit en France par Jeanne Sophie Mallès de Beaulieu en 1831 avec *Le Robinson de douze ans* et y connaît un certain succès⁸⁰². Il se caractérise par l'isolement du protagoniste, le plus souvent sur une île déserte, qui se retrouve à devoir survivre dans une nature souvent hostile. Ces récits semblent cependant très rares dans *La Semaine des Enfants* : nous en avons trouvé une seule vraie occurrence, celles des « Aventures de Mélito et ses compagnons », long roman-feuilleton en seize épisodes de Louis Bailleul publié à l'été 1870⁸⁰³. Le jeune Henri, fils d'un capitaine de navire, doit retourner d'Inde en Normandie avec son père. Il est accompagné de Mélito, un ami de son âge originaire de Sumatra. Leur bateau est attaqué par des pirates, qui tuent tout l'équipage et les déposent sur une île où ils

802 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

803 Louis BAILLEUL, « Les aventures de Mélito et de ses compagnons », n°1117-1132, 11 juin – 3 août 1870.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

ont leur repaire. Les pirates explosent ensuite, dans des circonstances peu explicitées. Henri et Mélito se retrouvent donc seuls sur une île, et le récit raconte ensuite leurs aventures : la chasse d'animaux sauvages, la rencontre avec un ours, les retrouvailles avec Hélène, amie d'enfance d'Henri commodément échouée elle aussi sur l'île, et le marin Bernard,... Le tout est illustré par Gerlier, qui montre notamment les animaux menaçant les personnages, comme un crocodile ouvrant la gueule que découvre Hélène, effrayée, en cherchant une source d'eau.

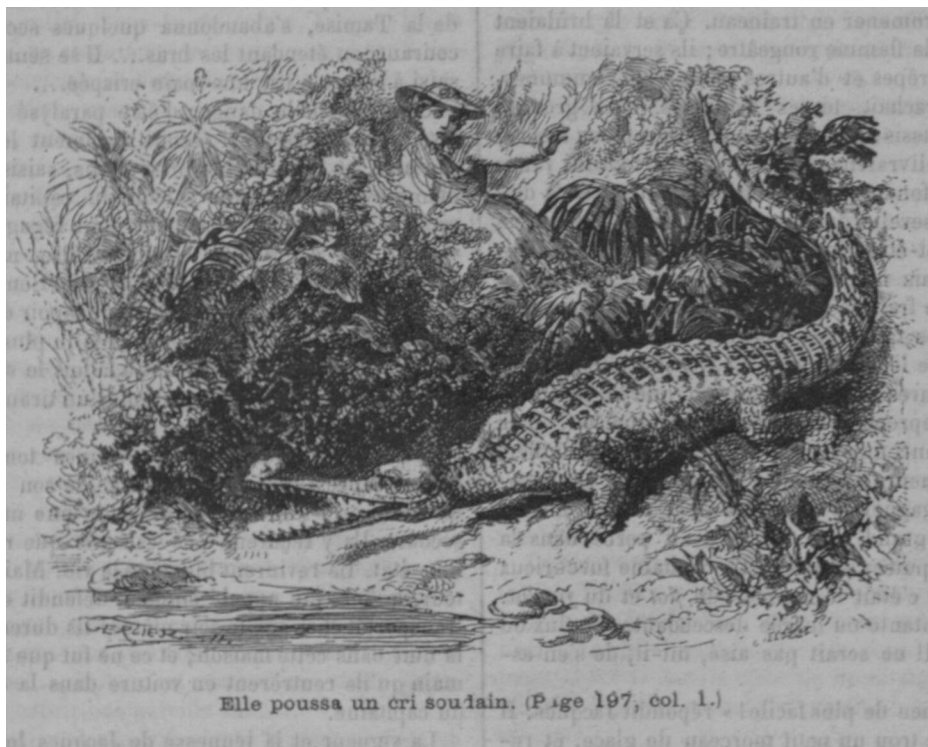


Illustration 23: Illustration des "Aventures de Mélito et ses compagnons" par Gerlier

Les romans d'aventures de manière générale sont bien plus présents dans *La Semaine des Enfants* que les robinsonades, sans y être aussi fréquents que dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. Ces récits abordent la thématique du voyage, misant sur l'exotisme et des illustrations sortant du quotidien des lecteurs pour attirer un large public. C'est un genre qui « combinerait dépaysement, événements risqués (mésaventures) et imagination romanesque »⁸⁰⁴, propre à passionner le lecteur. Il faut noter que ce genre de textes est de plus en plus présent dans la presse pour la jeunesse et la famille au XIX^e siècle,

804 Matthieu LETOURNEUX, *Le Roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, PULIM, 2010, p. 33.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

dans un contexte de facilitation du voyage entre continents grâce aux progrès techniques et de conquête coloniale par les pays européens. Ce succès des récits de voyages est si important que, selon Amélie Calderone, « il n'est que d'ouvrir un de ces périodiques [pour la jeunesse] pour constater que le voyage y est omniprésent »⁸⁰⁵. La création du *Tour du Monde* par Hachette en 1860 est typique de cet engouement. *La Semaine des Enfants* s'inscrit donc dans cette vague de récits modernes et connaissant le succès. On peut citer pour exemple la publication de « L'ami d'Édouard », un feuilleton d'Élie Berthet en 14 épisodes publié entre juillet et septembre 1864. Le texte est signalé comme extrait du roman *L'Homme des bois*, publié pour la première fois en 1861 à Paris chez de Potter, et déjà paru en feuilleton dans le *Journal pour tous* au début de l'année 1864. L'ouvrage peut être considéré comme un précurseur de *Tarzan, seigneur de la jungle* d'Edgar Rice Burroughs, paru en 1912. En effet, *L'Homme des bois* se déroule dans une colonie à Sumatra. Le petit Édouard, perdu dans la forêt, se fait sauver la vie par un orang-outan qui tue le tigre le menaçant. Édouard délivre plus tard l'orang-outan d'un piège, mais celui-ci le kidnappe. L'enfant devient peu à peu sauvage, restant vivre chez les singes pendant plusieurs années et adoptant leur mode de vie. Il est sauvé à la fin du récit par son père « de l'esclavage où [l]e tiennent les orangs-outans »⁸⁰⁶. Le motif repris ici est celui de l'enfant sauvage, né d'ouvrages traitant de cas réels comme le *Mémoire et Rapport sur Victor de l'Aveyron* rédigé au début du siècle par le médecin Jean Itard. Le récit montre la force de la civilisation face à la nature sauvage, ce qui, nous le verrons, est fréquent dans les récits du journal traitant de colonisation. Il est plein de chasses et de violences (plusieurs hommes sont tués par des orangs-outans) propres à fasciner un jeune public (probablement plutôt masculin). Le lecteur est également plongé par les descriptions, mais surtout les illustrations de Charles Roux, dans un monde exotique : on lui montre des marais envahis de crocodiles ou encore les représentations de très nombreux singes sur les deux gravures de la page 341

805 A. CALDERONE, « Partir pour revenir... »,..., p. 40.

806 Élie BERTHET, « L'homme des bois », dans *La Semaine des Enfants*, n°515, 3 septembre 1864, p. 355.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

Ainsi, les lecteurs de *La Semaine des Enfants* se voient régulièrement proposer des récits sollicitant leur imaginaire et les évadant de leur quotidien, changeant des berquinades. Ils peuvent lire des contes empreints de merveilleux ou encore rêver de pays lointains pleins d'animaux exotiques et de péripéties. Cependant, ces récits ne représentent qu'une petite part des nombreux feuilletons et récits brefs publiés dans le périodique.

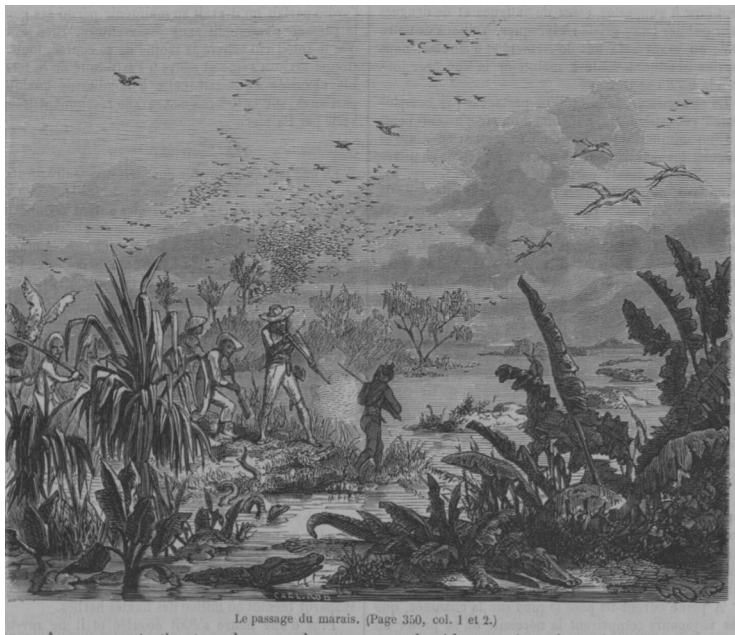


Illustration 24: Illustration par Charles Roux du marais de "L'homme des bois"



Illustration 25: Illustration de singes par Charles Roux pour "L'homme des bois"

2. Un journal qui tente de distraire avec des contenus nouveaux

Une manière de distraire le lecteur peut être d'essayer de voir quels sont ses goûts et de lui proposer des contenus à la mode et appréciés. C'est le cas, comme dit précédemment, des romans d'aventures qui connaissent un grand succès dans les revues pour la jeunesse et qui sont encore un genre nouveau. Matthieu Letourneux date ainsi l'apparition de la notion de « roman d'aventures » en France du début des années 1870⁸⁰⁷. Beaucoup sont directement

807 M. LETOURNEUX, *Le Roman d'aventures...*

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

repris de sources anglo-saxonnes, notamment de l'auteur américain d'origine irlandaise Mayne-Reid. Le modèle anglo-saxon inspire beaucoup Charles Lahure de manière plus générale. Nous l'avons vu, son *Journal pour tous* est inspiré des journaux-romans anglais. Il connaît en outre la littérature étrangère, qu'il publie dans sa « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » avec l'aide de la maison Hachette. Il paraît alors peu étonnant qu'on retrouve une certaine anglophilie dans les textes du journal, et que la maison Lahure aille chercher outre-manche, mais aussi outre-atlantique, de quoi inspirer de nouvelles idées pour son journal. Certains de ces textes tranchent avec le style habituel du périodique et permettent de proposer des récits plus originaux au lecteur. On peut penser par exemple aux récits issus du *Livre des merveilles* de Nathaniel Hawthorne, auteur américain. Ils comprennent des formes d'humour et des interventions régulières du narrateur, marques d'une personnalité de l'auteur absentes du reste du journal. Par exemple, « Le toucher d'or », qui raconte l'histoire de Midas, commence ainsi :

« Il y avait une fois un homme très-riche, qui en même temps était roi et qu'on appelait Midas. Il avait une petite fille dont personne que moi [*sic*] n'a jamais entendu parler, et si autrefois j'ai su comment on la nommait, je l'ai complètement oublié. Mais comme j'aime les noms de fantaisie pour les petites filles, je l'appellerai *Marie d'Or* »⁸⁰⁸.

Ces apports étrangers participent à rendre le périodique plus original, en ne se contentant pas de textes moralisants au style extrêmement standardisé.

Il faut toutefois noter que la traduction et l'adaptation des textes peut rendre ces récits bien moins appréciables. Si la traduction d'Hawthorne par Léonce Rabillon réussit à garder des traits d'humour, l'adaptation « Olivier » mentionnée plus haut ne respecte pas du tout le style de Dickens. On peut aussi penser à la traduction réalisée par André de Goy d'« Un chant de Noël » qui est souvent trop proche du texte original, ce qui crée parfois des non-sens. Ceux-ci sont également notés par Frédéric Weinman et Blaise Wilfert-Portal pour sa traduction de *The Cricket on the Hearth*, en français *Le Grillon du foyer*⁸⁰⁹. La lecture d'un

808 Nathaniel Hawthorne, « Le toucher d'or », dans *La Semaine des Enfants*, n°44, 31 octobre 1857, p. 348.

809 Frédéric WEINMANN et Blaise WILFERT-PORTAL, « Le « traité Lorain » : traduction littéraire et naissance du capitalisme d'édition au milieu du XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°55, 2017, p. 155-167.
URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5339>. Consulté le 02/12/2023.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

passage permet de se rendre compte d'à quel point le plaisir de lecture de l'enfant est alors gâché par la piètre qualité de la traduction :

« Et puis deux autres petits Cratchit, garçon et fille, se précipitèrent dans la chambre en s'écriant qu'ils venaient de flairer l'oie, devant la boutique du boulanger, et qu'ils l'avaient bien reconnue pour la leur. Ivres d'avance de la pensée d'une bonne sauce à la sauge et à l'oignon, les petits gourmands se mirent à danser de joie autour de la table et portèrent aux nues maître Pierre Cratchit, le cuisinier du jour, tandis que ce dernier (pas du tout fier, quoique son col de chemise fût si copieux qu'il menaçait de l'étouffer) soufflait [*sic*] le feu, jusqu'à ce que les pommes de terre en retard rattrapèrent le temps perdu et vinrent taper, en bouillant, au couvercle de la casserole, pour avertir qu'elles étaient bonnes à retirer et à peler »⁸¹⁰.

Une autre tendance dans laquelle s'inscrit *La Semaine des Enfants* dans les années 1870 est celle du folklorisme. On constate en effet aux tous débuts de la Troisième République une dynamique de recueil des contes de certaines régions françaises mise en œuvre par des folkloristes soucieux de collecter et préserver cette tradition orale. Michèle Simonsen note que l'essor de cette démarche se réalise durant « l'année 1870, date de la publication du premier volume de Luzel, *Contes bretons* »⁸¹¹. Des contes recueillis par Luzel sont publiés par le journal en 1872⁸¹², mais aussi des récits oraux recueillis par Adolphe Orain, folkloriste breton qui travaille sur les contes, chansons et coutumes d'Ille-et-Vilaine et collaborateur régulier de *La Semaine des Enfants* à partir de 1867. On note donc un intérêt du journal pour ce nouveau courant littéraire, se revendiquant également ethnographique, qui permet de proposer des contes nouveaux pour le lectorat parisien, sortis de leur oralité par la mise à l'écrit.

Le journal essaie aussi d'aborder certains signes importants de la modernité du XIX^e siècle, de saisir quelques-uns de ces changements importants et d'en informer le lecteur. Si l'on reprend les différents types de modernité étudiés durant la période par Christophe Charle,

810 Charles DICKENS, « Les aventures d'Ebenezer Scrooge », dans *La Semaine des Enfants*, n°684, 18 avril 1866, p. 35.

811 Michèle SIMONSEN, *Le Conte populaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 30. URL : <https://www.cairn.info/le-contes-populaire--9782130384786-page-29.htm>. Consulté le 27/04/2023.

812 Par exemple : François-Marie LUZEL, « La princesse de Tréménézaour », dans *La Semaine des Enfants*, n°1128, 29 juin 1872, p. 234-235.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

on voit que seulement quelques rares cas sont abordés par *La Semaine des Enfants*. La modernité artistique est totalement ignorée, ce qui semble logique étant donné que les nouveaux courants en peinture ou littérature font scandale et ne sont pas adaptés pour un journal conservateur, d'autant plus adressé à des enfants. Les changements à l'urbanisme parisien menés par Napoléon III avec l'aide du baron Haussmann, préfet de la Seine entre 1853 et 1870, qui sont considérés par Charle comme une « rupture radicale »⁸¹³ et « un signe majeur de conversion à la modernité »⁸¹⁴, sont mentionnés dans un article anonyme du 16 mars 1864. Le texte fait l'éloge du boulevard de Sébastopol et de la transformation de Paris en général, jugeant que « Paris se transforme et s'embellit d'une manière vraiment incroyable »⁸¹⁵. Il est illustré par deux belles gravures dessinées par Auguste Thiollet et gravées par Hotelin et Hurel. Curieusement, l'article indique : « à ces anciens boulevards, on vient d'en ajouter d'autres non moins magnifiques »⁸¹⁶, dont celui de Sébastopol. Pourtant, l'ouverture de cette voie date de 1858, soit six ans plus tôt, ce qui peut indiquer que l'article a été repris d'une publication antérieure, ou bien que la notion d'« actualité » est toute relative pour les rédacteurs du journal. Notons au passage la référence à « la maison vraiment monumentale que M. Hachette a fait élever à l'angle du boulevard de Sébastopol et du boulevard de Saint-Germain »⁸¹⁷, publicité à peine déguisée rappelant l'adresse de la librairie Hachette. Une autre manifestation de la modernité signalée par Christophe Charle et traitée par le journal est l'exposition universelle. On peut ainsi repérer en mars et avril 1870 la publication de trois articles historiques issus de *l'Exposition internationale de 1867 illustrée*. Cependant, leur parution dans *La Semaine des Enfants* trois ans plus tard a sûrement plus à voir avec le fait que la publication périodique dont ils sont tirés a été imprimée par Charles Lahure lui-même, pour le compte de l'éditeur Dentu. D'ailleurs, les textes ne traitent nullement de sujets propres à l'exposition universelle, mais sont de simples récits historiques. Reste alors un seul article concernant vraiment le sujet, daté de 1867 et portant sur

813 Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011, p. 143.

814 *Ibid.*

815 Z. (auteur non identifié), « Le boulevard de Sébastopol », dans *La Semaine des Enfants*, n°466, 16 mars 1864, p. 383.

816 *Ibid.*

817 *Ibid.*, p. 384.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

l'« Exposition universelle agricole de 1856 »⁸¹⁸, donc déjà assez ancien et peu propice à passionner un public qui, comme nous le verrons, est majoritairement citadin. *La Semaine des Enfants* traite de manière générale assez peu de sujets d'actualité, ce qui peut s'expliquer à la fois par la forte réutilisation de textes et par le fait qu'elle aspire à constituer une collection de volumes autant qu'à être un hebdomadaire. La seule période où son contenu est plus en lien avec l'actualité est l'été 1870, comme nous l'expliquerons ultérieurement.

Le journal n'essaie pas vraiment de mettre en avant des innovations techniques dans ses articles. On peut mentionner un article évoquant un accident de chemin de fer à Versailles en 1842, peu avant le vote de la loi du 11 juin 1842 sur les chemins de fer et le réseau national qui va conduire au développement rapide des chemins de fer en France⁸¹⁹. Cependant, l'événement commence à être ancien au moment de la parution du numéro en 1866. Son histoire sert surtout à parler de Dumont-d'Urville, célèbre amiral et navigateur mort dans l'accident. Un article évoque la mode des « lanternes magiques », mais celles-ci ne sont pas une nouveauté, étant connues dès le XVII^e siècle. D'ailleurs, l'article de Charles Aubin affirme : « Enfants du XIX^e siècle, vous êtes bien blasés sur la lanterne magique, mais cette invention eut autrefois un grand succès »⁸²⁰ et indique que « presque tous les enfants de Paris »⁸²¹ connaissent les spectacles nommés fantasmagories exploitant cette technique. Ainsi, le journal montre extrêmement peu toutes les innovations techniques de son époque et traite peu de sujets actuels de manière générale. Au contraire, *Le Journal de la Jeunesse*, qui commence à paraître en 1873 chez Hachette, comporte d'après Dominique Guislain de nombreux articles traitant de sujets d'actualité, et notamment de nouveautés scientifiques concernant le développement du chemin de fer ou les expositions universelles⁸²².

Enfin, une grande innovation, déjà relevée plus haut, est la présence de quelques histoires en estampes dans le journal, une première pour la presse enfantine. Elles font du

818 ANONYME, « Exposition universelle agricole de 1856 », dans *La Semaine des Enfants*, n°809, 29 juin 1867, p. 203-206.

819 ANONYME, « Accident du chemin de fer de Versailles », dans *La Semaine des Enfants*, n°726, 12 septembre 1866, p. 380-381.

820 Charles AUBIN, « Les mille et un métiers : Lanterne magique et fantasmagorie », dans *La Semaine des Enfants*, n°108, 22 janvier 1859, p. 32.

821 *Ibid.*

822 Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

périodique un précurseur notable, en proposant un contenu humoristique qui est totalement absent de ses concurrents et à même de plaire à un jeune lectorat. Il faut cependant souligner que cette narration par l'image est extrêmement peu présente dans le périodique : dans tout notre corpus, nous n'en avons recensé que 55 occurrences, sur 742 numéros dépouillés. Ce n'est pas une rubrique régulière et essentielle au journal comme ce sera le cas dans les « illustrés » du début du XX^e siècle.

En résumé, on note dans plusieurs domaines une volonté de *La Semaine des Enfants* de proposer des contenus nouveaux à son public, aptes à le distraire en le changeant de ce qu'il peut avoir l'habitude de voir. Si l'on omet la forme traditionnelle du conte de fées, ces textes sont plutôt absents du périodique, en comparaison avec le *Magasin d'éducation et de récréation* ou le *Journal de la Jeunesse*. En outre, le journal mentionne très peu l'actualité et les nombreuses découvertes scientifiques et technologiques ancrant le siècle dans une certaine modernité.

3. Un divertissement qui doit être utile

Si *La Semaine des Enfants* peut amuser le lecteur, cela n'est jamais sa seule et unique intention. Effectivement, son programme est toujours d'utiliser le divertissement à des fins instructives et éducatives. C'est ce qu'affirme la rédaction à plusieurs reprises dans l'adresse « Aux pères et aux mères de familles » du premier numéro. Loin d'amusements jugés « frivoles », elle veut proposer aux lecteurs des enseignements rendus plus audibles par la forme distrayante d'une histoire et par des illustrations qui attisent la curiosité des jeunes :

« Cet enseignement, ainsi disséminé dans des feuilles légères, n'aura rien qui puisse effrayer les enfants. Nous ne leur présenterons pas sous sa forme rigoureuse ; nous les appellerons à nous par l'attrait du plaisir ; nous leur dirons : « Quittez vos jeux de temps en temps pour un amusement qui aura plus d'utilité, sans vous offrir moins d'attraits. Voyez ces images ; elles reproduisent ici des paysages, des monuments, des animaux ; là ce que l'industrie et les arts ont de curieux ; là des scènes intéressantes, ou même des scènes plaisantes qui provoqueront

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

vosre gaieté. Voyez ce texte composé exprès pour vous par des auteurs qui sont vos amis, et qui se font un plaisir de se mettre à la portée de votre âge ; nous causerons familièrement avec vous ; nous vous raconterons d'agréables histoires ; et après avoir écouté nos histoires et nos causeries, vous aurez pris une excellente leçon sans vous en douter »⁸²³.

Le *placere* aide à mieux faire accepter le *docere*, comme indiqué plus haut.

On retrouve ce principe même dans les textes les plus divertissants. Les romans d'aventures et de voyages, qui peuvent sembler surtout propres à captiver le lecteur, ont par exemple une visée essentiellement moralisatrice et instructive. C'est ce que souligne Amélie Calderone dans son article sur le voyage dans la presse de jeunesse au XIX^e siècle : « Le thème est propice à séduire le jeune lecteur, mais il s'avère surtout riche de potentialités pédagogiques – propres à instruire comme à former moralement »⁸²⁴. Elle étudie justement un des récits publiés dans *La Semaine des Enfants*, « Les aventures de Milon sans cervelle », feuilleton en trois épisodes écrit par un certain Jean Barbin, que nous n'avons pas réussi à identifier⁸²⁵. Le protagoniste imprudent veut découvrir le monde et se retrouve à voyager jusqu'au Sénégal, décrit comme le « pays des lions, des serpents et des chacals »⁸²⁶, pour finalement revenir heureusement auprès de sa famille. L'histoire pleine d'humour moque le personnage de Milon de façon distrayante, mais a surtout pour objectif de transmettre au lecteur une morale : il vaut mieux ne pas se plaindre de son chez-soi, car l'herbe n'est pas forcément plus verte ailleurs.

De même, les histoires en estampes, qui apparaissent comme le contenu le plus directement humoristique du journal, servent un but avant tout moralisant. La série récurrente de Bertall, publiée dans les premières années du journal, représente, comme son nom l'indique, les « Défauts des enfants ». Elle poursuit l'entreprise des courts récits moralisateurs en présentant des personnages caricaturaux, caractérisés uniquement par un défaut poussé à l'extrême, qui sont censés servir de repoussoir pour le lecteur. Chacun est ridiculisé et puni pour son vice. Par exemple, « Le petit poltron » présente un enfant atteint d'un mal de dents

823 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

824 A. CALDERONE, « Partir pour revenir... »,..., p. 56.

825 Jean BARBIN, « Aventures de Milon sans cervelle », dans *La Semaine des Enfants*, n°32-34, 8-22 août 1857.

826 *Ibid*, n°33, 13 août 1857, p. 261.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

qui a peur d'aller se faire soigner⁸²⁷. Une fois arrivé chez le médecin, il se débat violemment en criant et fuit. Il se retrouve puni « car le petit poltron posséd[e] bientôt une mâchoire comme ci-dessus, il ne p[e]ut jamais plus manger de noisettes, et ses petits camarades le surnomm[ent] *Cadet Roussel* »⁸²⁸. La mention « ci-dessus » fait référence à un dessin de Bertall gravé par Trichon et Prévost montrant les dents totalement difformes, et presque effrayantes, du protagoniste, pour montrer ce que risque le lecteur à ne pas se faire soigner. Une autre image, en montrant l'agitation causée par le garçon dans le cabinet du médecin, avec plusieurs personnages et objets qui tombent, et même un oiseau s'envolant, cherche plus à amuser et attirer l'attention du lecteur. L'histoire racontée par Bertall n'est ainsi qu'une version imagée et plus amusante des berquinades que propose Zulma Carraud. Il en va de même pour la série de dessins réalisée par Edmond Morin, « Imprudence des enfants », dont nous recensons onze occurrences dans notre corpus entre juin 1857 et juin 1859. L'image permet de présenter les conséquences parfois funestes de l'imprudence, pour inviter les enfants à faire plus attention dans certaines situations. Par exemple, une gravure accompagnée de la seule légende « On leur a cependant défendu de toucher à une hache » montre des enfants essayant de scier une bûche avec une hache aussi grande qu'eux⁸²⁹. L'image ne sert plus ici à divertir, mais simplement à avertir du danger. La rubrique devient vite accompagnée d'un court texte, souvent rédigé par Elisa Frank, et les gravures illustrent alors seulement une berquinade assez simpliste.

Ainsi, divertir n'est pas une mission principale pour *La Semaine des Enfants*, mais un objectif servant la finalité d'instruire et d'éduquer le lecteur. Ce n'est toutefois pas propre à *La Semaine des Enfants*, mais constitue plutôt une constante de la littérature pour la jeunesse de l'époque. Il semble cependant que le divertissement est moins présent dans le journal que dans d'autres périodiques : le *Magasin d'éducation et de récréation*, par exemple, propose des histoires bien plus engageantes, avec des longs feuilletons pleins de péripéties, qui sont toutefois plutôt rédigées pour un public adolescent qu'enfantin. Nous constaterons que cela

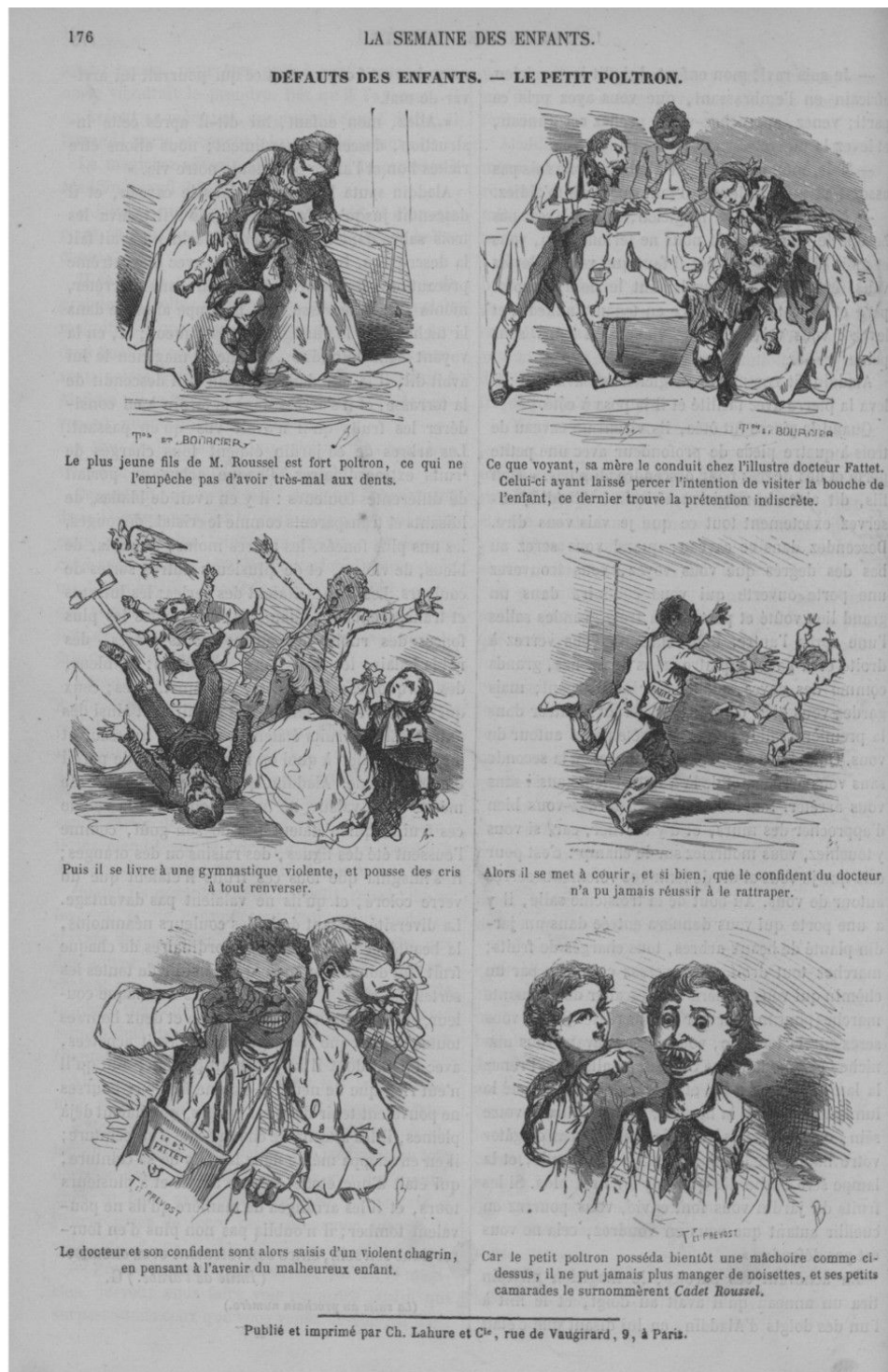
827 BERTALL (pseudonyme de Charles d'ARNOUX), « Défauts des enfants : le petit poltron », dans *La Semaine des Enfants*, n°74, 29 mai 1858, p. 176.

828 *Ibid.*

829 Edmond MORIN, « Imprudence des enfants », dans *La Semaine des Enfants*, n°24, 13 juin 1857, p. 184.

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

peut être un facteur expliquant le fait que le journal connaisse de moins en moins de succès au fil du temps



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 26: "Le petit poltron", histoire en estampes de Bertall

Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral »

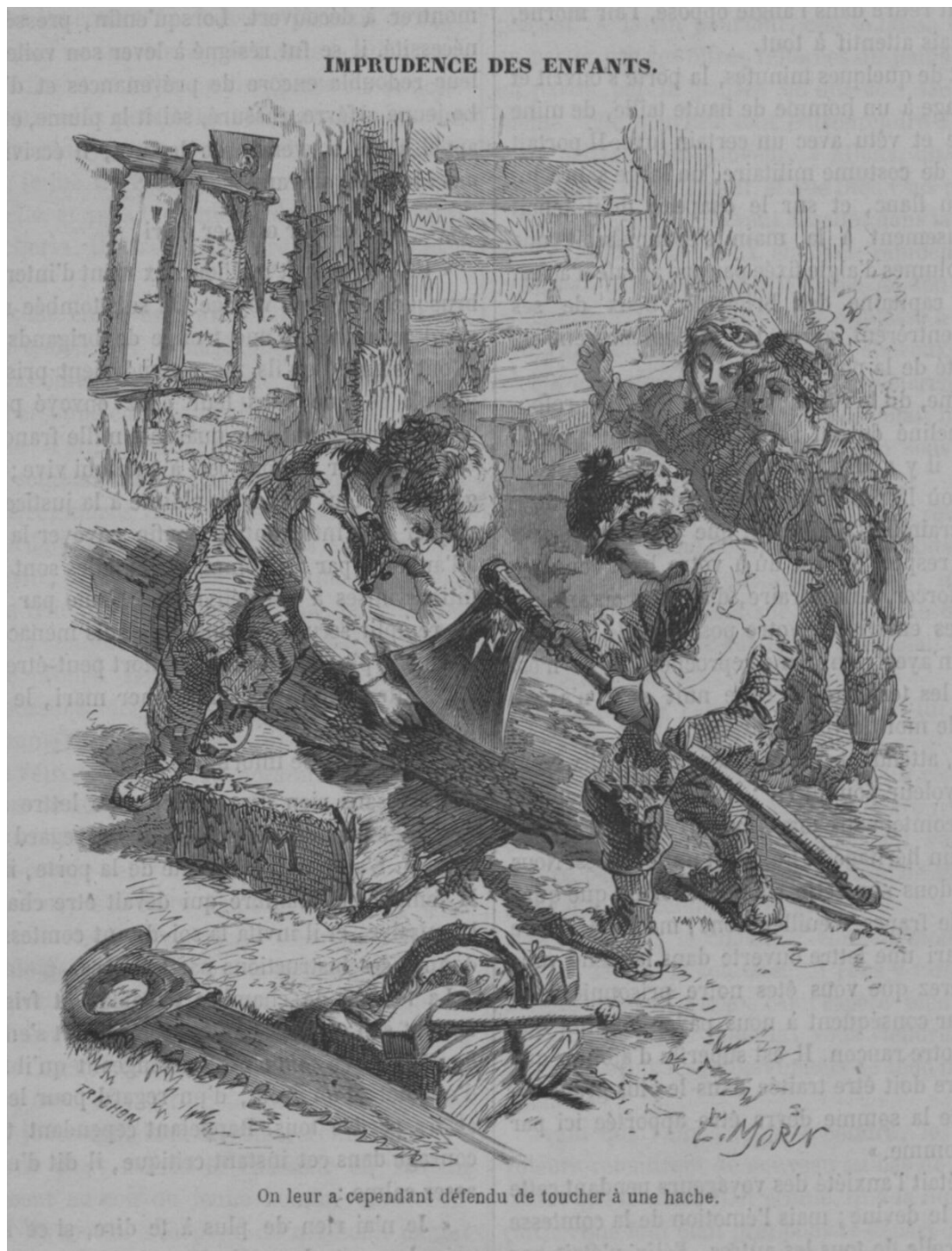


Illustration 27: Gravure représentant une "Imprudence des enfants", dessinée par Edmond Morin

Chapitre IV : Un vecteur d'une idéologie conservatrice typique du Second Empire

A. Un journal qui défend fortement les ordres de classe et de genre

1. Des représentations stéréotypées des classes populaires

Au XIX^e siècle, la question sociale est un sujet prégnant. L'industrialisation met en avant un nouveau type de classes populaires, les ouvriers, et accroît les inégalités entre classes bourgeoises et classes populaires⁸³⁰. Les conditions de vie du prolétariat deviennent un sujet de débat et de législation : on peut donner pour exemple le cas du travail des enfants, de plus en plus réglementé au fil du siècle. La volonté d'aider le peuple se manifeste alors, dans les classes bourgeoises, par la création de nombreuses sociétés philanthropiques, comme par exemple la Société de secours mutuels du quartier Notre-Dame-des-Champs dont Charles Lahure est, comme dit plus haut, le vice-président. Une des préoccupations de certaines de ces sociétés est l'instruction des enfants des classes ouvrières : c'est par exemple la cause soutenue par la Société pour l'instruction élémentaire créée par le baron de Gérando en 1815.

Les classes les plus aisées, cependant, ont également une peur de plus en plus forte des classes populaires, perçues comme dangereuses. Dominique Kalifa étudie ainsi l'imaginaire des bas-fonds, où règnent « la misère, le vice et le crime »⁸³¹, qui remplit de nombreux romans sous le Second Empire. Le même auteur relève que cette peur est également politique : après les nombreuses révolutions et émeutes ayant touché la France durant le siècle, la crainte d'un nouveau soulèvement est présente chez les classes supérieures⁸³². La vision des plus pauvres

830 Nicolas DELALANDE et Blaise TRUONG-LOÏ, *Histoire politique du XIX^e siècle*, Paris, Presses de Sciences Po, 2021. URL : <https://www.cairn.info/histoire-politique-du-xixexix-e-siecle--9782724637755.htm>. Consulté le 14/11/2023.

831 Dominique KALIFA, *Les bas-fonds, histoire d'un imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 11.

832 *Ibid.*

qu'ont les classes aisées est alors ambivalente, entre misérabilisme, crainte et mépris. Adeline Daumard explique ainsi que les bourgeois « rejett[ent] les pauvres de leur quotidien »⁸³³ et « gardent leurs distances »⁸³⁴ avec eux, les percevant comme inférieurs : « Condescendance et mépris, c'est sur ce pied que s'établissaient le plus ordinairement les rapports entre le peuple et les milieux supérieurs »⁸³⁵. Leur interaction se fait quasi uniquement par le biais de la charité, vertu à la fois chrétienne et sociale, qui permet notamment de se distinguer en tant que personnage aisé.

Cette vision des classes populaires apparaît dans de nombreux textes publiés dans *La Semaine des Enfants*. Par exemple, dans le drame en deux actes « Le sourd-muet », signé de la seule lettre E., un couple de mendiants est présenté de manière très négative⁸³⁶. Afin de mieux susciter la pitié, la femme ment en faisant croire qu'elle porte un bébé (en réalité un « enfant de bois »), tandis que le mari fait semblant d'être un aveugle ou un soldat invalide. Ils incitent André, orphelin d'onze ans qui les accompagne, à faire de même en simulant la surdité, malgré le fait que celui-ci souhaite mener une vie honnête. Trois enfants d'une famille respectable, les Delval, les croisent et décident immédiatement de les aider, exerçant leur devoir de charité. La vérité est cependant vite révélée, et André par son honnêteté et sa bonté se fait adopter par un couple de domestiques de la maison. Le récit a pour but à la fois de montrer qu'il est mauvais de mentir, et de prévenir les enfants qu'ils doivent être prudents en essayant d'aider les plus pauvres. On peut également évoquer le récit de Zulma Carraud « Les pauvres ». La jeune Sylvanie, après être allée porter des vêtements aux enfants pauvres vivant près de chez elle, a cet échange avec sa mère :

«- Maman, ces enfants ne méritent pas d'être secourus.

- Pourquoi donc cela, ma fille ?

- Parce que, aussitôt que je leur ai donné les vêtements que j'avais faits pour eux, ils se les sont arrachés en se disputant. Je vous assure qu'ils sont bien méchants !

833 Adeline DAUMARD, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996 [1963], p. 517.

834 *Ibid.*

835 *Ibid.*, p. 518.

836 E. (auteur non identifié), « Le sourd-muet, drame en deux actes », dans *La Semaine des Enfants*, n°516-517, 7-10 septembre 1864.

- Mais non, Sylvanie. Les pauvres petits ne sont que grossiers. Il ne faut pas s'attendre à trouver de la politesse dans les pauvres qui n'ont aucune espèce d'éducation. Il faut supporter leur grossièreté avec patience, et les plaindre de cela tout autant qu'on les plaint de leur grande misère »⁸³⁷.

Si le texte cherche à inciter le jeune public à faire preuve de charité envers son prochain en toute situation, il contribue également à véhiculer auprès du lecteur une image stéréotypée des plus pauvres, qui n'auraient aucune éducation morale. Le pauvre est surtout vu par l'angle du dégoût ou de la pitié, et jamais comme un égal.

Il semble alors que la majorité du temps, les personnages les plus pauvres soient présents pour servir d'illustration au devoir de charité qu'exercent les protagonistes. Henri Hours observe le même phénomène dans le *Journal de la Jeunesse*, où le peuple sert surtout de figurant devant se faire aider par les personnages principaux du récit⁸³⁸. Il en va de même dans le *Journal des demoiselles* où les classes populaires sont réduites à « une image synthétique du petit pauvre »⁸³⁹. Maria Giulia Longhi remarque cela dans les récits de Zulma Carraud : ceux publiés dans *La Semaine des Enfants* sont différents de ceux qu'elle publie en recueil. Pour reprendre ses termes : « *Il tono è sempre moralistico, ma qualcosa è cambiato : i bambini descritti appartengono ad una classe sociale più agiata, studiata, leggono La Semaine des Enfants e Le Robinson suisse* »⁸⁴⁰. « *I bambini poveri non sono più i protagonisti, ma sono evocati in quanto oggetto di cure dei più ricchi* »⁸⁴¹. Le public étant plus bourgeois, les enfants pauvres ne sont plus en effet chez Carraud que ceux qui reçoivent la charité. On voit bien cela dans « Les pauvres » évoqué plus haut, par exemple. Notons que Loïc Artiaga observe la même chose dans les romans des éditeurs catholiques, où les pauvres

837 Zulma CARRAUD, « Les pauvres », dans *La Semaine des Enfants*, n°16, 18 avril 1857, p. 126-127.

838 Henri HOURS, *Le rêve impossible : la bourgeoisie traditionnelle se confie à ses enfants : le Journal de la Jeunesse (1890-1914)*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1993.

839 Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010, p. 124. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 21/04/2023.

840 « Le ton est toujours moralisateur, mais quelque chose est changé : les enfants décrits appartiennent à une classe sociale plus aisée, éduquée, ils lisent *La Semaine des Enfants* et *Le Robinson suisse* ». Maria Giulia LONGHI, *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*, Fasano di Puglia, Schena editore, 1984, p. 56.

841 « Les enfants pauvres ne sont plus les protagonistes, mais sont évoqués en tant qu'objets des soins des plus riches ».
Ibid.

représentés, souvent dans une vision esthétisée de la misère, sont là pour être sauvés par des personnages plus riches⁸⁴².

Une autre question à se poser concernant la question de la représentation des classes populaires dans le journal est leur profil. On trouve beaucoup de paysans en difficulté financière, notamment car un grand nombre de récits comme dit plus bas se déroule dans une campagne fantasmée, et des individus sans travail qui demandent la charité. Nous avons toutefois constaté une quasi-absence des ouvriers dans le journal. Parmi les rares récits les mentionnant, il faut citer « L'enfant des mécaniques » d'Elisa Frank, paru dans le journal en 1858⁸⁴³. L'autrice y décrit des enfants travaillant dès sept ou huit ans dans une filature et considère que cela les mène au vice, en leur faisant perdre très jeunes leur insouciance. Le récit est plein de commisération envers ces enfants et rappelle le poème « Melancholia » de Victor Hugo, publié deux ans plus tôt dans *Les Contemplations*. Le monde ouvrier est considéré comme pouvant amener tôt les enfants à côtoyer le vice. Au contraire, le travail à la ferme est célébré comme bon pour le développement des enfants dans un article de Théodore-Henri Barrau que nous étudierons plus bas⁸⁴⁴.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* diffuse de nombreux clichés sur les plus pauvres. Ces stéréotypes sont un type d'« interdiscours ». Ce terme désigne « la dissémination et [...] la circulation des éléments doxiques dans des discours de tous types »⁸⁴⁵. Ce sont des représentations et opinions présentes dans la *doxa*, « dans l'horizon des croyances admises par la majorité »⁸⁴⁶. La presse contribue, en faisant circuler ces éléments, « à les figer davantage, à renforcer leur fonction structurante dans un imaginaire social »⁸⁴⁷, de manière possiblement plus forte chez des enfants qui connaissent mal le sujet de la pauvreté car vivant dans des familles très aisées. Ainsi, les stéréotypes véhiculés par les rédacteurs du journal contribuent à faire circuler chez les enfants de la bourgeoisie une vision faussée de la réalité vécue par les

842 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

843 ÉLISA FRANK, « L'enfant des mécaniques », dans *La Semaine des Enfants*, n°71, 8 mai 1858, p. 146-151.

844 THÉODORE-HENRI BARRAU, « Le travail des enfants des pauvres à la campagne », dans *La Semaine des Enfants*, n°491, 11 juin 1864, p. 162.

845 RUTH AMOSSY, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 3^e édition, 2010, p. 110. Cité par François PROVENZANO, « Le discours de la presse magazine », dans *Manuel d'analyse de la presse magazine*, dir. Claire Blandin, Malakoff, Armand Colin, 2018, p. 93.

846 F. PROVENZANO, « Le discours de la presse magazine »,..., p. 93.

847 *Ibid*, p. 95.

classes populaires, nourrie par les craintes et les valeurs de la bourgeoisie catholique traditionnelle. Nous verrons qu'il en va de même avec les stéréotypes proposés dans le journal sur d'autres catégories de la population, notamment les juifs et les Noirs.

2. Un traitement ambigu de la question de la mobilité sociale

La question de l'instruction du peuple devient de plus en plus importante au fil du XIX^e siècle, notamment dans plusieurs sociétés philanthropiques. Des avancées sont faites tout au long du siècle, où la scolarisation devient de plus en plus accessible, comme nous l'avons rappelé précédemment. Cependant, elle ne fait pas l'unanimité. De nombreux bourgeois craignent qu'éduquer le peuple, ce soit lui donner les clefs pour revendiquer une meilleure condition, et peut-être se révolter ou bien prétendre à dépasser sa condition et devenir lui-même membre des classes supérieures. Comme l'affirme Noë Richter :

« Il existait donc, au début du dix-neuvième siècle, un large consensus sur la nécessité de donner au peuple une instruction élémentaire. Mais celle-ci ne devait pas le sortir de son état ; elle devait, au contraire, contribuer à maintenir l'ordre établi. L'instruction populaire était conçue comme un conditionnement économique et social et non comme une participation ouverte au patrimoine culturel collectif, qui devait demeurer le domaine réservé de l'élite. L'idée était solidement ancrée dans la conscience de la classe dirigeante »⁸⁴⁸.

Cette idée de « maintien de l'ordre » de classe est très présente dans *La Semaine des Enfants*, journal visant les classes dominantes de la société, qui veulent inculquer cette notion de hiérarchie des classes sociales dès le plus jeune âge à leurs enfants.

Un texte assez exemplaire sur le sujet est « L'Éducation par les fleurs »⁸⁴⁹, récit bref de Zulma Carraud, que Raoul R. Francis considère comme « synthétis[ant] l'art narratif »⁸⁵⁰ de l'autrice. Le feuilleton en deux épisodes raconte l'histoire de la jeune Louise, qui rencontre deux enfants d'une famille pauvre, Gote et Jean, dont le père dépense le peu d'argent qu'il a

848 Noë RICHTER, *Les bibliothèques populaires*, Paris, Cercle de la Librairie, 1978, p. 8.

849 Zulma CARRAUD, « L'Éducation par les fleurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°40-41, 3-10 octobre 1857.

850 Raoul R. FRANCIS, *Zulma Carraud : la main de papier de Chine*, Paris, L'Harmattan, 2021, p. 147.

dans l'alcool et qui se font maltraiter par leur mère. Louise décide d'éduquer Gote et Jean, affirmant à sa mère que « cette petite n'est pas idiote comme on le dit, et je crois qu'il serait possible de lui apprendre quelque chose »⁸⁵¹. Elle commence alors à « apprivoiser » (vocabulaire rapprochant le pauvre de l'animal) la jeune fille en lui apportant chaque jour des fleurs. Elle l'incite ensuite à faire du travail domestique pour faire plaisir à sa mère. Gote refuse d'abord avec véhémence, mais accepte peu à peu. Au contraire, la mère des deux enfants refuse toute aide, même celle de médicaments pour son fils. La mission de Louise auprès de Gote et Jean se précise : ce n'est pas simplement la charité qu'elle veut leur apporter, mais l'instruction. Comme le précise la mère de Louise : « il y aurait certainement une plus grande charité à instruire la petite Gote de ses devoirs qu'à diminuer les privations qu'elle endure »⁸⁵². La jeune fille apprend alors aux enfants à nettoyer la maison et cuisiner, les lave et leur donne de nouveaux vêtements : l'hygiène apparaît comme un moyen de les ramener d'une apparence jugée presque « sauvage » à ce qui est perçu comme plus « civilisé »⁸⁵³. Gote apprend ensuite à coudre, ce qui lui permet de gagner elle-même de l'argent, destiné à payer deux chemises à sa mère maltraitante. Notons que les violences subies par Gote sont condamnées, mais qu'elles n'excluent pas la piété filiale : comme le dit la mère de Louise ; « les enfants ne doivent pas juger leurs parents, et encore moins les blâmer »⁸⁵⁴. Le travail de Gote lui permet plus tard, suite à l'accident de son père, de subvenir aux besoins de la famille. Les parents sont ensuite aidés par la famille bourgeoise, quand le père apprend le métier de vannier et la mère la manière de faire de la dentelle. La morale, résumée à la fin du récit par la mère de Louise, est ainsi qu'il vaut mieux instruire et éduquer une famille pauvre plutôt que lui apporter une aide financière et matérielle. La pauvreté est associée au manque de travail et à la tentation du vice, qui se combat par l'éducation. Notons toutefois que l'instruction donnée aux enfants reste limitée : si Gote apprend à lire, elle ne va jamais à l'école et son alphabétisation sert surtout à ce qu'elle puisse lire l'histoire sainte et passer sa première communion. Quand Louise lui dit que « si [elle] travaillai[t], [elle]

851 Zulma CARRAUD, « L'Éducation par les fleurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°40, 3 octobre 1857, p. 315.

852 *Ibid*, p. 317.

853 Claudine GIACHETTI, « Le souci du corps dans l'œuvre de la comtesse de Ségur », dans *Cahiers Robinson*, n°9, 2001.

854 *Ibid*, n°41, 10 octobre 1857, p. 325.

deviendrai[t] peut-être riche »⁸⁵⁵, cela est montré comme une réflexion d'enfant, et surtout un encouragement au travail pour qu'elle gagne elle-même sa vie.

D'autres récits critiquent les classes populaires qui veulent explicitement sortir de leur condition et faire partie de classes plus aisées. Le cas le plus exemplaire est celui du roman de la comtesse de Ségur *La Fortune de Gaspard*, que nous avons déjà pu évoquer plus haut en évoquant les censures diverses que le texte a subies. Le fait que le jeune garçon ne souhaite pas être paysan comme son père mais s'enrichir est condamné. C'est le seul récit de l'autrice évoquant le sujet de la mobilité sociale, d'après Rémi Saudray⁸⁵⁶. Toute son œuvre traite cependant de l'importance de la hiérarchie sociale. Les univers qu'elle décrit sont très souvent ceux de la noblesse, notamment au début de son œuvre, ce qu'on lui a abondamment reproché. Louis Veillot, auteur catholique et créateur du journal *L'Univers*, qui est un de ses amis proches, écrit ainsi en 1859 :

« Tous ses petits personnages sont riches et gentilshommes. Ils habitent des châteaux, ils jouent dans des parcs, on leur donne des jouets magnifiques. Cela est très-bien, mais je désirerais qu'elle voulût abaisser et élargir la scène, et que dans quelques ouvrages encore qui suivront, je l'espère bien, les personnages fussent un peu transportés en dehors de ces splendeurs. Au temps où nous sommes, ces châteaux, ces parcs, ces voitures pourraient faire pousser de gros soupirs ; il faut penser à la condition démocratique de nos lecteurs »⁸⁵⁷.

La comtesse de Ségur met cependant en avant dans la suite de sa carrière littéraire d'autres classes sociales, en choisissant pour certains de ses romans des personnages pauvres, comme Blaise, Gribouille ou encore Diloy. Sa vision des classes populaires reste toutefois très simple, et est résumée par Rémi Saudray comme correspondant toujours à l'un de ces deux cas :

« ou bien le peuple accède au bien-être par la charité des classes possédantes [...] ou bien il y parvient par ses propres moyens, mais alors nécessairement au détriment des classes possédantes, et principalement par l'abus de confiance et le vol »⁸⁵⁸.

855 *Ibid*, n°40, 3 octobre 1857, p. 315.

856 Rémi SAUDRAY, « Sur un chemin raboteux », dans *Cahiers séguriens*, n°3, octobre 2002.

857 Louis VEILLOT, « Les contes de Madame de Ségur », dans *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, Paris, Gaume frères et J. Duprey, 1860, 2^e série, tome V, p. 623. D'abord publié dans *L'Univers*, n°349, 31 décembre 1859. URL : <https://books.google.fr/books?id=sNUaAAAAYAAJ&pg>. Consulté le 15/11/2023. Cité par *Ibid*, p. 9.

858 R. SAUDRAY, « Sur un chemin raboteux »,..., p. 9.

Le deuxième cas est celui de la crainte, déjà évoquée, des classes populaires. Le premier correspond à un modèle du « bon pauvre », qui respecte les règles et ne doit son salut qu'à l'intervention des classes dominantes. Nous pouvons toutefois trouver chez Francis Marcoin un troisième type, celui du « prince en puissance »⁸⁵⁹. L'auteur relève chez certains héros issus du peuple de la romancière un « caractère presque divin de la pauvreté »⁸⁶⁰, vision assez répandue dans le catholicisme. Ces personnages pauvres sont comme des saints, qui travaillent dur et supportent avec résignation une vie misérable. Ils ne prétendent pas à une place supérieure dans la société : ce sont des « roturiers qui, par leur persévérance à servir et à adorer les nobles, pénètrent dans le halo de grâce »⁸⁶¹ selon Jacques Laurent.

On peut développer l'exemple de Blaise, enfant extrêmement bon et honnête, fils du concierge d'un château. Il ne remet jamais en question la supériorité hiérarchique de Jules, le fils du comte. Celui-ci fait pourtant preuve de tous les défauts (imprudence, cruauté envers les animaux, mensonge, etc.) et fait régulièrement reposer sur Blaise la responsabilité de ses mauvaises actions, profitant du fait que celui-ci « n'est qu'un fils de portier, un paysan »⁸⁶², selon ses propres mots. Le comte en conclut que « ce pauvre enfant de portier a les sentiments élevés d'un prince, la science d'un savant, la générosité, la charité d'un saint »⁸⁶³ : il sauve la famille noble en y apportant un exemple de vertu et de foi. Blaise est un archétype, une figure angélique modèle. Il reste d'une simplicité à toute œuvre, demandant simplement au comte en compensation de ce qu'il a subi de la part de Jules une tenue pour sa première communion. Même là, il ne souhaite pas une tenue pareille à celle de son camarade de jeu : « Le serviteur ne doit pas se vêtir comme le maître, je serais moi-même mal à l'aise »⁸⁶⁴. Notons toutefois que le refus de la mère de Jules de recevoir Blaise sous le prétexte qu'il n'est pas d'un milieu assez élevé est montré comme quelque chose de négatif : les classes sociales peuvent se côtoyer et s'apprécier, tant que la hiérarchie perdure. Malgré l'affection qui se noue entre Blaise et Jules, le premier va ainsi toujours vouvoyer le deuxième. Le futur que s'imaginer Blaise n'implique jamais de sortir de son rang. En témoigne cette réponse de l'enfant à la

859 Francis MARCOIN, *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois Presses Université, 1999, chapitre 8, paragraphe 5. URL : <https://books.openedition.org/apu/3068>. Consulté le 15/11/2023.

860 *Ibid.*

861 Jacques LAURENT, préface à Sophie ROSTOPCHINE, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, p. VIII.

862 Sophie ROSTOPCHINE, « Pauvre Blaise », dans *La Semaine des Enfants*, n°244, 31 août 1861, p. 274.

863 *Ibid.*, p. 277

864 *Ibid.*, n°245, 7 septembre 1861, p. 282.

comtesse, qui lui propose, pour qu'il s'éloigne de sa famille, de lui payer une éducation et lui offrir une rente :

« Quant à la pension, à l'éducation et aux avantages que vous voulez bien me promettre, vous me permettrez de tout refuser. Je n'ai besoin de rien ; je ne veux pas sortir de ma condition, ni mener la vie d'un paresseux ; je gagnerai mon pain comme a fait mon père, et, avec l'aide du bon Dieu, j'arriverai à la fin de ma vie sans avoir jamais vendu ni mon cœur ni ma conscience »⁸⁶⁵.

Dans l'épilogue du roman, Blaise continue le travail de son père et est au service du comte. S'il ne se contente pas d'être concierge et devient le conseiller de son maître, l'aidant à gérer sa fortune, il reste tout de même son inférieur et ne prétend jamais à devenir son égal. Ainsi, Blaise est l'incarnation de la vision de ce qu'est un « bon pauvre » pour la comtesse de Ségur, mais aussi *La Semaine des Enfants* en général : un enfant vertueux, qui ne demande qu'à rester à sa place.

Tous les pauvres qui s'enrichissent par le travail dans *La Semaine des Enfants*, assez fréquents, ne connaissent pas vraiment d'ascension sociale. Ils ne font que sortir de la misère, ou retrouver une condition dont ils avaient été déçus. Guillaume, dans le récit de Charles Plémour déjà cité, exerce à la fin du récit le même métier que son défunt père, ingénieur, réussissant un schéma de reproduction sociale malgré les difficultés financières qu'a pu avoir sa mère⁸⁶⁶. L'ordre social est défendu dans le récit, même si on encourage les enfants de la bourgeoisie à instruire (dans une certaine mesure et dans certaines directions, dictées par l'Église notamment) les plus pauvres et les aider, tout en marquant une certaine distance.

3. Une stricte répartition des rôles de genre

Comme on a pu le voir précédemment en étudiant la situation des autrices au XIX^e siècle, la société bourgeoise du Second Empire répartit de manière stricte les tâches entre les

⁸⁶⁵ *Ibid*, n°247, 21 septembre 1861, p. 299.

⁸⁶⁶ Charles PLÉMEUR, « Paul et Guillaume, ou les deux chemins de la vie », dans *La Semaine des Enfants*, n°131-132, 2-9 juillet 1859.

femmes et les hommes. Cette division des rôles transparaît dans *La Semaine des Enfants*. Elle apparaît de manière évidente dans un article comme « Pour qui la chasse est-elle un plaisir ? », publié durant le dernier mois de parution du journal. Cet article évoque un dimanche de chasse où la famille se réunit. L'auteur anonyme regrette que soit seulement considéré dans ces moments le plaisir de chasse des hommes :

« Qui pense alors à la solitude dans laquelle on abandonne des journées entières sa mère et sa sœur ? Les femmes ne chassent pas et, pendant que les messieurs, précédés de leur chien, poursuivent la caille et la perdrix, les pauvres femmes laissées à la maison en sont réduites à leurs travaux d'aiguille en attendant le retour des chasseurs. Et encore ces messieurs sont-ils au moins aimables et prévenants en retour ? Loin de là ; ordinairement fatigués, épuisés, mécontents d'eux, ils ne songent qu'à dîner et ensuite à dormir. Décidément, c'est pour les femmes un temps charmant que celui de la chasse ! »⁸⁶⁷ .

Le texte montre clairement une division sexuée présente dans la société bourgeoise de l'époque, où les hommes chassent tandis que les femmes sont dans une position de dépendance, à attendre leur retour en exécutant des tâches domestiques. Cas rare dans le journal, l'auteur la regrette, incitant les hommes à prêter plus d'attention aux femmes de leur famille.

La distinction entre les rôles apparaît le plus souvent dans le milieu familial et domestique, où se déroulent la majorité des récits, et notamment dans la division des rôles entre les pères et les mères. Ceux-ci n'ont pas les mêmes missions dans l'éducation des enfants : Catherine Rollet explique ainsi que ce sont les mères qui soignent leurs enfants, les initient à la lecture ou à la religion et leur transmettent des valeurs morales, notamment dans la petite enfance⁸⁶⁸. Au contraire, « on observe un retrait relatif des pères jusqu'à 6 ou 7 ans »⁸⁶⁹, ce qui explique que les enfants nouent un lien d'affection souvent plus fort avec leur mère. Les pères exercent plutôt un rôle lié à l'autorité. Une telle conception transparaît dans certains récits de *La Semaine des Enfants*, et est bien résumée dans un passage de « L'enfance de Linné », récit de Louise Colet publié dans le journal en 1858. Le jeune Linné est soutenu dans sa passion pour la botanique par sa mère, tandis que son père veut qu'il devienne

867 ANONYME, « Pour qui la chasse est-elle un plaisir ? », dans *La Semaine des Enfants*, n°1446, 2 septembre 1876, p. 367-368.

868 Catherine ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

869 *Ibid*, p. 74.

théologien. Cela amène ce commentaire de la part du narrateur, après que la mère est allée consoler le garçon en pleurs :

« Les mères semblent avoir en elles tous les instincts et toutes les pensées de leurs enfants, non seulement elles leur donnent leur sang et leur chair en les portant pendant neuf mois dans leur flanc, mais elles leur donnent aussi une partie de leur âme. Voilà pourquoi elles apportent toujours les ménagements du cœur, où les pères n'apportent que la décision et les sévérités de l'esprit »⁸⁷⁰.

Louise Colet présente donc une nette différence entre les rôles des deux parents : tandis que les mères sont plus proches de leurs enfants et se soucient de leur bien-être, les pères sont présentés comme plus rationnels et inquiétés par l'avenir professionnel de leur progéniture. Cela correspond à une dichotomie plus large associant les femmes à l'émotion et les hommes à la raison. Cette division du travail parental apparaît dans beaucoup d'autres récits où la mère apparaît bien plus proche des enfants que le père. Par exemple, dans « La famille Muller ou Le bon Dieu n'est pas mort »⁸⁷¹, quand le père de Wilhelm, qui vient de perdre son emploi, annonce à son fils qu'il n'a plus les moyens de lui permettre de poursuivre ses études, sa mère intervient pour le faire changer d'avis en soulignant le chagrin que cela causerait à l'enfant. Cet aspect des mères est célébré quand il profite à l'enfant mais blâmé quand il est jugé excessif. Les enfants gâtés le sont bien souvent par leur mère : on peut donner l'exemple déjà évoqué de Delphine chez Félicité de Genlis, mais aussi celui d'Auguste Franquet, protagoniste du drame « Qui aime bien châtie bien » d'Alexandre de SAILLET. Suite à une maladie du jeune homme, sa mère le considère comme trop faible, le laisse dormir plus longtemps que prévu chaque matin et croit tous ses mensonges. Le père d'Auguste demande à sa femme de faire preuve de plus de discipline :

« M. FRANQUET. Je comprends ce sentiment, toujours si beau dans une mère, même quand il est exagéré... mais il est de mon devoir de remédier aux inconvénients de son exagération »⁸⁷².

870 Louise COLET, « L'enfance de Linné », dans *La Semaine des Enfants*, n°91, 25 septembre 1858, p. 307.

871 Charles de TRAVANET, « La famille Muller ou Le bon Dieu n'est pas mort », dans *La Semaine des Enfants*, n°1022, 14 juillet 1869, p. 235-236.

872 Alexandre de SAILLET, « Qui aime bien châtie bien, proverbe en action », dans *La Semaine des Enfants*, n°257, 30 novembre 1861, p. 379.

La situation ne s'arrangeant pas, c'est le père qui choisit de mettre Auguste en pension dans un lycée. Il est reçu par un proviseur qui tient encore un discours critiquant les mères trop indulgentes :

« M. FRANQUET. - Je vous donne là, un bon petit garçon, bien franc, bien sincère, bien cordial... Une aimable et bonne nature, monsieur le proviseur, mais trop choyé, trop gâté, trop dorloté...

LE PROVISEUR. - Je sais, je sais !... déjà, de mon temps, nos mères étaient très-faibles... C'est bien autre chose aujourd'hui !... »⁸⁷³.

Là encore, le laxisme dans l'éducation est attribué uniquement aux mères, et l'enfant en est sauvé par le père, figure de raison et d'autorité qui ose prendre la décision pénible d'éloigner l'enfant de la famille en l'envoyant au lycée.

Les vertus morales mises en avant diffèrent également selon que le personnage modèle est une femme ou un homme, car ils ne sont pas considérés comme ayant les mêmes missions dans la société. Les vertus féminines mises en avant sont principalement le dévouement, la modestie, la bonté et la tendresse. On note cela, par exemple, dans le conte « Superlatif » de Jean-Jacques Porchat. Le protagoniste, puni pour sa vanité, rapetisse de jour en jour. Il est surtout soutenu par sa mère et sa femme. Cette dernière, face à son désespoir, lui dit un jour : « Cher ami [...], laissez-nous, je nous prie, nous dévouer à votre service ; le dévouement est le bonheur des femmes »⁸⁷⁴, transmettant à la jeune lectrice l'importance de cette valeur. On retrouve aussi divers récits condamnant la coquetterie, défaut jugé exclusivement féminin, comme par exemple « La petite coquette »⁸⁷⁵, seule histoire en estampes des « Défauts des enfants » à présenter un personnage principal féminin. Les femmes modèles font preuve de vertus de modestie et de réserve. Même des personnages qui pourraient être jugés comme allant à contre-courant de la vision traditionnelle des femmes, comme Jeanne d'Arc, sont célébrées par le biais de qualités plutôt féminines. Dans « Enfance de Jeanne d'Arc », l'auteur anonyme J. D. met ainsi en avant le fait qu'elle soit « modeste, douce et patiente »⁸⁷⁶,

873 *Ibid*, p. 382.

874 Jean-Jacques PORCHAT, « Superlatif », dans *La Semaine des Enfants*, n°54, 9 janvier 1858, p. 13.

875 BERTALL, « La petite coquette », dans *La Semaine des Enfants*, n°14, 4 avril 1857, p. 112.

876 J. D. (auteur non identifié), « Enfance de Jeanne d'Arc », dans *La Semaine des Enfants*, n°620, 6 septembre 1865, p. 366.

consacrant son temps à des activités féminines comme coudre, filer ainsi que s'occuper des malades et des plus pauvres. Mme O. Delphin-Balleyguier la présente quant à elle comme une « faible jeune fille »⁸⁷⁷, « bonne, charitable, modeste »⁸⁷⁸, qui aide aux champs comme dans les soins du ménage et exerce les travaux d'aiguille, typiquement féminins. La masculinité au contraire se caractérise par d'autres vertus. Les jeunes garçons que l'on voit dans *La Semaine des Enfants*, s'ils ne sont pas pour autant incités à être égoïstes, ont beaucoup moins d'injonctions à être dévoués et à rester dans la réserve. On cherche à leur inculquer d'autres qualités, comme le courage, en montrant des exemples de personnages valeureux, notamment des soldats comme nous le verrons un peu plus loin.

Ainsi, le périodique maintient une distinction nette entre hommes et femmes, en présentant des personnages féminins restant dans la sphère domestiques, souvent des jeunes filles ou des mères, tandis que les personnages masculins peuvent se permettre de partir à l'aventure et de connaître des histoires plus lointaines. Les femmes qui partent à l'aventure ne le font que par contrainte, souvent en accompagnant leur famille, comme dans « L'habitation du désert ». Elles dépendent de leur mari et vivent pour leurs enfants, au contraire des pères qui sont présentés par leur travail. *La Semaine des Enfants* reconduit ici une division des rôles et une inégalité entre les hommes et les femmes déjà présente dans la société, comme cependant tous les écrits pour la jeunesse de son temps. Elle participe également à renforcer les normes de genre auprès du jeune lectorat, en mettant en avant des qualités différentes selon le sexe du protagoniste.

877 O. DELPHIN-BALLEYGUIER (autrice non identifiée), « Histoire de notre pays : branche des Valois (42^e récit) », dans *La Semaine des Enfants*, n°803, 8 juin 1867, p. 160.
878 *Ibid.*

B. Une présence constante de la religion

1. Une présence assez importante de l'instruction religieuse

La Semaine des Enfants n'est pas un journal catholique. Au contraire des périodiques confessionnels pour la jeunesse qui vont connaître un essor formidable à partir de la fin du XIX^e siècle⁸⁷⁹, *La Semaine des Enfants* est fondée par une imprimerie qui ne publie pas d'ouvrages religieux et n'a aucun lien avec des membres du clergé. Son concurrent le plus important, le *Magasin d'éducation et de récréation*, est un journal laïc qui n'évoque pas la religion. Le sujet est au contraire très présent dans *La Semaine des Enfants*.

La rubrique des « Récits historiques » est celle qui accorde le plus de place à la religion catholique. Dans notre corpus, 79 des 720 récits historiques, soit environ 11%, concernent des épisodes de la Bible et 60, soit 8,3 %, sont centrés autour d'un saint ou d'un homme d'Église. En tout, environ un récit historique sur cinq concerne alors un élément d'instruction religieuse. Cela semble peu étonnant : en effet, l'histoire sainte (celle racontée par la Bible) est un des premiers types d'histoire qu'apprennent les élèves sous le Second Empire. La loi Falloux du 15 mars 1850 indique ainsi que l'enseignement primaire comprend « l'instruction morale et religieuse »⁸⁸⁰. Cet enseignement n'est supprimé qu'avec la loi Ferry de 1882. L'enfant connaît également les récits bibliques par le biais des cours de catéchisme qu'il prend en parallèle de sa scolarité, par l'enseignement du curé et la lecture de manuels. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les manuels de catéchisme, d'après Sarah Scholl, ciblent les enfants entre huit et douze ans (pour la préparation de leur première communion), soit justement, comme nous le verrons, la tranche d'âge des lecteurs du journal⁸⁸¹. Ils ont peut-être

879 *Les Presses enfantines chrétiennes au XXe siècle*, dir. Thierry Crépin et Françoise Hache-Bissette, Arras, Artois Presses Université, 2009.

880 La loi Falloux, ou loi relative à l'enseignement du 15 mars 1850, peut être consultée sur le site du Ministère de l'Éducation Nationale à l'URL suivante : <https://www.education.gouv.fr/loi-relative-l-enseignement-du-15-mars-1850-3800>. Consulté le 17/11/2023.

881 Sarah SCHOLL, « Le catéchisme comme magistère. L'enfant, le christianisme et l'obéissance dans le XIX^e siècle européen », dans *Faire autorité : les religions dans le temps long et face à la modernité*, dir. Dominique Avon, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017. URL : <https://books.openedition.org/pur/154317?lang=fr>. Consulté le 17/11/2023.

également entendu ces récits de la bouche de leur mère, qui a un rôle important d'éducation morale et religieuse comme nous l'avons déjà mentionné. Le but du journal n'est donc pas tant de leur apprendre ces récits (à part pour les plus jeunes) que de leur raconter à nouveau, de manière réécrite, pour parfaire leur instruction religieuse et morale. C'est ce qu'observe Béatrice Ferrier en comparant cette littérature pour la jeunesse reprenant des textes bibliques à celle publiée de nos jours :

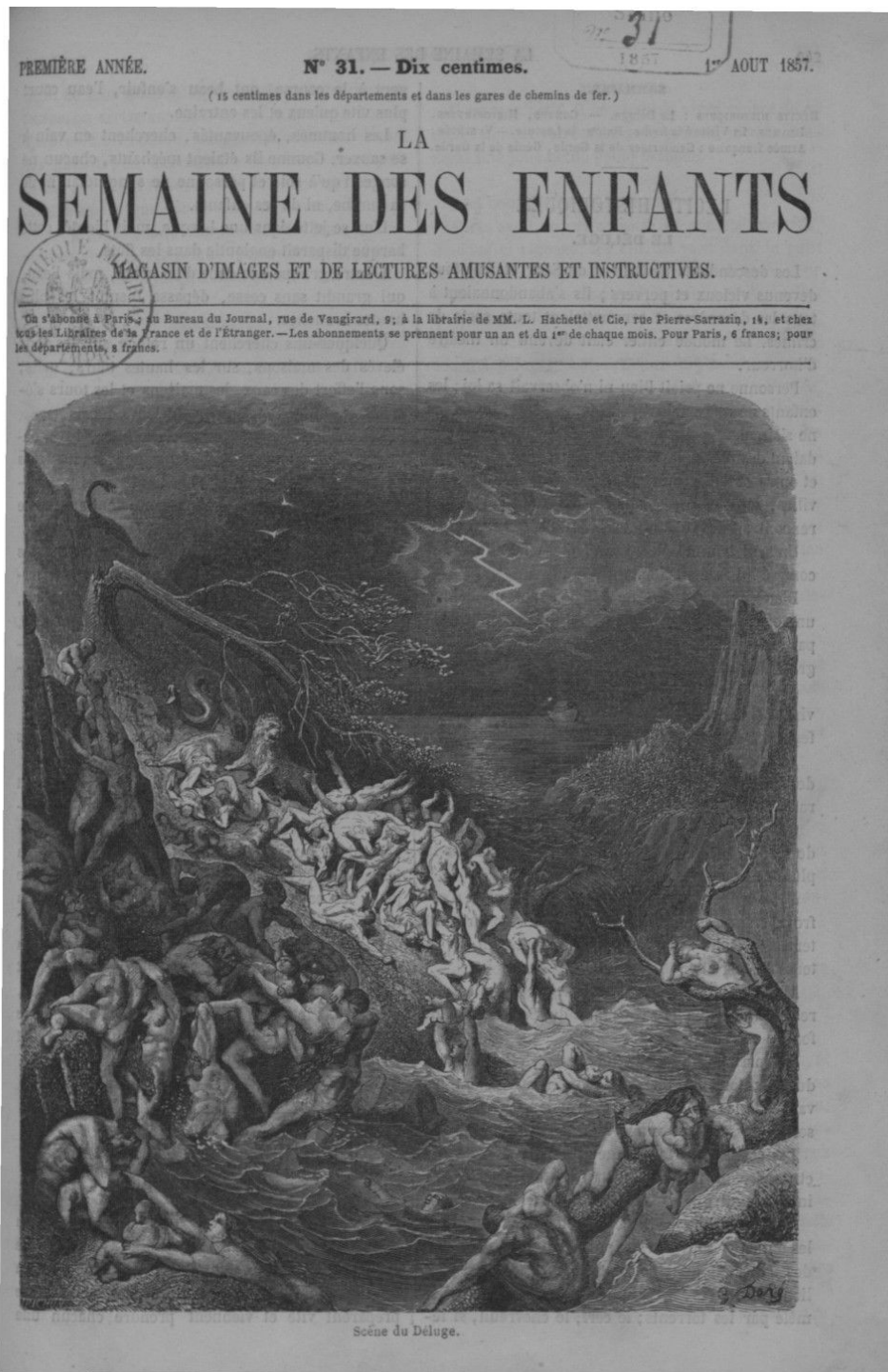
« les réécritures des XVIII^e et XIX^e siècles portent davantage des enjeux moraux ou apologétiques, la littérature enfantine poursuivant des objectifs éducatifs de transmission du texte biblique »⁸⁸².

Les épisodes de la Bible contés dans *La Semaine des Enfants* sont ainsi variés : on y retrouve principalement des événements et personnages de l'Ancien Testament, mais le Nouveau Testament n'y est pas absent. Le texte biblique est réécrit par Théodore-Henri Barrau, A. Luchant, ou, le plus fréquemment à partir de 1864, un auteur anonyme. Certains de ces récits deviennent de véritables feuilletons, comme « Les Macchabées » dont l'histoire est racontée sur onze numéros en 1870⁸⁸³. Ils sont rendus plus agréables aux enfants par l'ajout d'illustrations de qualité. On peut par exemple évoquer une gravure travaillée et fourmillant de détails représentant le Déluge, dessinée par Gustave Doré⁸⁸⁴. Notons que si elle semble aller totalement contre les standards conservateurs de la revue, en montrant de nombreux personnages nus, cela est sûrement vu comme parfaitement acceptable étant donné l'omniprésence du nu dans les tableaux représentant des épisodes bibliques.

882 Béatrice FERRIER, « La Bible au prisme de la littérature d'enfance et de jeunesse : enjeux de la réception du XVIII^e au XXI^e siècle », dans *Cahiers Robinson*, n°44, 2018, p. 12.

883 ANONYME, « Les macchabées », dans *La Semaine des Enfants*, n°1103-1120, 23 avril – 22 juin 1870.

884 Louis D'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Le Déluge », dans *La Semaine des Enfants*, n°31, 1^{er} août 1857, p. 241.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 28: Gravure de Gustave Doré représentant le Déluge figurant en première page du n°31 de La Semaine des Enfants (1857)

D'autres récits historiques sont des hagiographies, c'est-à-dire des récits de vies de saints et de saintes. Ce n'est pas le seul périodique pour la jeunesse à en proposer à son lectorat : Catherine d'Humières publie ainsi dans *Les Presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle* une contribution consacrée aux vies de saints publiées entre 1930 et 1940 dans *La Semaine de Suzette*, éditée par Gautier-Languereau⁸⁸⁵. Malgré la longue période séparant les deux journaux, il nous paraît intéressant de les comparer. Dans les deux cas, le saint ou la sainte est montré comme un modèle pour le jeune lecteur, dont on évoque souvent l'enfance. Ce sont en général des modèles de perfection, comme saint Cuthbert, présenté comme « l'un des plus grands et des anciens saints qu'ait produits l'Angleterre »⁸⁸⁶, « le plus humble et le plus doux des hommes »⁸⁸⁷, doté d'une aptitude exceptionnelle pour les études et la rhétorique dès son plus jeune âge, consacrant sa vie à Dieu et à son prochain. On ne retrouve pas dans *La Semaine des Enfants*, semble-t-il, d'exemple des cas repérés par Catherine d'Humières de saints luttant contre leurs péchés d'enfance. Une autre différence entre les hagiographies des deux journaux repose dans le fait que *La Semaine de Suzette* fait coïncider la parution de ces articles avec les jours de fête des saints, ce qui n'est jamais le cas dans *La Semaine des Enfants*. Cependant, un point commun est l'absence d'information concernant le culte des saints et leur histoire : le tout n'a pas vocation à être une leçon d'histoire ou de catéchisme, mais simplement un récit moralisant⁸⁸⁸.

On ne retrouve presque pas de textes évoquant l'histoire religieuse de la France, mais quelques récits historiques centrés autour d'un membre du clergé. Ce sont surtout des membres haut placés, comme des papes (on retrouve des textes sur Pie IX ou Alexandre III), des archevêques ou des personnalités célèbres pour d'autres raisons comme le scientifique et théologien Pierre Gassendi. Ils sont tous élogieux et à valeur exemplaire. L'un d'eux est particulièrement intéressant : « Un trait de Pie IX »⁸⁸⁹. En effet, il concerne un pape qui est sur le trône pontifical depuis 1846, et y reste jusqu'à après la fin de parution du journal. C'est une affirmation d'ultramontanisme, c'est-à-dire de soutien envers la papauté, de la part du journal,

885 Catherine D'HUMIÈRES, « Hagiographie, exemplarité et enseignement : les vies de saints dans *La Semaine de Suzette entre 1930 et 1940* », dans *Les Presses enfantines chrétiennes...*, p. 225-236.

886 M. G. (auteur non identifié), « Saint Cuthbert », dans *La Semaine des Enfants*, n°111, 12 février 1859, p. 50.
887 *Ibid.*

888 C. D'HUMIÈRES, « Hagiographie, exemplarité et enseignement... »,...

889 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Un trait de Pie IX », dans *La Semaine des Enfants*, n°29, 18 juillet 1857, p. 225-226.

qui continue par la mise en avant de souverains pontificaux de manière irrégulière au fil des ans, à une époque où le sujet est fortement d'actualité, étant donné les atteintes sur les états pontificaux réalisées au cours des années 1860 par les troupes italiennes de Garibaldi.

Les récits concernant des fêtes religieuses sont rares (ceux sur Noël ne concernent que rarement la religion). On trouve un seul récit sur un ordre religieux dans notre corpus, concernant les frères hospitaliers, et un texte sur un pèlerinage en Suède, ainsi que quelques textes sur des lieux importants de la religion catholique comme Port-Royal-des-Champs ou Saint-Pierre-de-Rome.

L'instruction religieuse a alors sa place dans le journal, et complète celles que reçoivent les jeunes lecteurs dans leur scolarité, à l'église et dans leur foyer, de manière plus agréable par le biais de récits illustrés mettant en avant des figures connues à valeur exemplaire censées les guider vers le bien. Si ce n'est pas un journal explicitement catholique, il reste proche de cette tendance : cela étonne peu vu le conservatisme aigu de son créateur et la défense que fait Barrau de l'instruction religieuse. Nous verrons plus bas que cela permet au journal de séduire les parents catholiques.

2. Un catholicisme omniprésent

Cependant, la place de la religion catholique n'est pas limitée à l'histoire sainte et l'histoire religieuse. Dans la plupart des fictions publiées dans le journal, on trouve une évocation régulière, quoique plus discrète, du catholicisme. Le « bon Dieu » est présent dans de très nombreux récits. C'est lui qui est montré comme à l'origine de la guérison miraculeuse de la mère d'Alexandrine, atteinte d'une pleurésie, dans « Le petit oiseau savant »⁸⁹⁰. C'est également à lui que pense la poule héroïne des « Mémoires d'une poule noire », quand elle entend des matelots comploter pour empoisonner le capitaine du *Moïse*, le bateau sur lequel ils naviguent, ainsi que son second, et prendre le contrôle du navire :

890 Marie VINCENT, « Le petit oiseau savant », dans *La Semaine des Enfants*, n°815, 20 juillet 1867, p. 253.

« Impuissante bête que j'étais ! Je ne pouvais rien pour les sauver !

“Non, pensai-je, Dieu ne permettra pas qu'un semblable malheur s'accomplisse !”

Autrefois, je m'en souviens, en parlant de ces misérables, Jean Berger disait : “Laissez faire, si nous ne les trouvons pas, le bon Dieu, lui, saura bien les trouver”.

Et je soupirais, accablée d'inquiétude.

“Oui, me disais-je, la Providence sauvera les malheureux enfants, le brave capitaine et ses amis. Elle aura pitié du navire qui porte le nom d'un des plus grands serviteurs de Dieu....

“Jadis, il fit pour lui des miracles sans nombre... Le buisson de la prairie se changea en une ardente fournaise, le rocher aride devint une fontaine aux eaux vives et rafraîchissantes... Vingt fois les enfants ont raconté, en les admirant, ces merveilles de la puissance... Dieu sauvera le *Moïse*, il nous sauvera tous et punira les méchants ! »⁸⁹¹.

Les deux méchants matelots, Grêlé et Serpent, meurent assez rapidement ensuite : après avoir accosté sur une île, ils veulent attraper une tortue de mer dans une caverne, mais la tortue en fuyant fait tomber une pierre qui les bloque dans la grotte, où ils meurent suite à cette « punition de Dieu »⁸⁹², pour reprendre les mots de Serpent. Outre la référence biblique évidente et détaillée du nom du navire et le caractère assez comique d'une poule catholique, on note donc l'intervention ici d'un *Deus ex machina*, comme dans de nombreux récits de *La Semaine des Enfants* où la prière amène un repentir rapide, une guérison, une victoire miraculeuse ... C'est à la fois un procédé narratif facile et une manière d'indiquer aux enfants les bienfaits de la piété et de la prière. La Providence vient toujours en aide aux gentils et punit ou accorde le repentir aux méchants, faisant toujours triompher le bien à la fin des récits. La résolution par la Providence de toutes les situations est observée dans de nombreux titres de la littérature catholique pour la jeunesse par Francis Marcoin, ce qui rapproche les deux types de librairie⁸⁹³. Cela explique qu'une histoire comme « La sœur de Gribouille » de la comtesse de Ségur soit aussi surprenante dans le journal, étant donné que le protagoniste, très pieux, meurt à la fin du feuilleton. Il le fait toutefois de manière correspondant aux vertus chrétiennes : il se sacrifie pour sauver le brigadier qu'épousera sa sœur, et meurt en toute sérénité, disant être heureux de rejoindre sa mère décédée au paradis. Un autre point religieux

891 Maurice BARR, « Mémoires d'une poule noire », dans *La Semaine des Enfants*, n°1256, 11 janvier 1873, p. 59.

892 *Ibid*, p. 61.

893 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

est fréquemment présent dans *La Semaine des Enfants*, la première communion, ce que nous évoquerons plus bas.

Un autre point intéressant à étudier est la représentation de la figure du curé dans *La Semaine des Enfants*. Dans la littérature catholique, d'après Loïc Artiaga, les curés sont fréquemment présents comme adjuvants, rarement comme personnages principaux⁸⁹⁴. Ils sont toujours présentés de manière positive. Les figures de prêtres sont moins présentes dans le journal que nous étudions, mais présentent le même profil. Avec l'instituteur, il est présenté comme la figure phare des villages. Ainsi, quand les jeunes Pierre et Jean font une pêche très fructueuse, leur mère leur dit d'apporter les six plus beaux poissons au curé et au maître d'école, qui les récompensent d'images pour le livre d'heures de leur mère⁸⁹⁵. L'homme d'Église est toujours représenté comme une personne pleine de bonté : dans, « Histoire de deux âmes », « le bon curé de Morancé »⁸⁹⁶ accepte ainsi de vendre la couverture réalisée par Louise, une jeune fille pauvre, pour lui permettre de s'acheter une robe pour sa première communion sans recourir à la charité. Il en va de même dans un récit de Léon de Laujon, « La boîte aux lettres de la sainte Vierge », où une enfant extrêmement vertueuse mais plongée dans la misère dépose une lettre dans une boîte devant une église, pensant envoyer sa missive à la Vierge Marie⁸⁹⁷. C'est en réalité le tronc permettant de faire des aumônes aux pauvres. Le curé décide d'amener cette lettre à une femme riche, qui envoie de la nourriture et de l'argent à la famille de l'enfant. Il a là encore un rôle d'adjuvant, qui aide les plus pauvres en leur servant d'intermédiaire pour accéder à la charité des plus riches. Un seul récit dans tout notre corpus comporte le mot « curé » dans son titre et en fait le protagoniste : « La tabatière du curé » de Zulma Carraud. Le prêtre est présenté comme un homme d'une grande générosité, qui se sacrifie pour son prochain jusqu'à mettre en péril sa santé. C'est ce qu'explique une jardinière à Mme Lemaire, bourgeoise tout juste revenue dans sa maison de campagne. La domestique décrit la réaction du curé face à un hiver très rude qui a nui à de nombreux habitants du village :

894 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier...*

895 Charles de TRAVANET, « François La Palette », dans *La Semaine des Enfants*, n°1269, 12 avril 1873, p. 164.

896 Henriette d'ISLE, « Histoire de deux âmes », dans *La Semaine des Enfants*, n°229, 18 mai 1861, p. 155.

897 Léon de LAUJON, « La boîte aux lettres de la sainte Vierge », dans *La Semaine des Enfants*, n°38, 19 septembre 1857, p. 301-303.

« Le cœur de M. le curé a saigné en voyant toute cette misère-là ; alors, il a ôté le lit de sa grande chambre et s'en est allé coucher dans son cabinet ; et puis il a loué un poêle qu'on allumait à la pointe du jour ; chacun venait se chauffer là toute à son aise. Comme il savait bien que personne ne mangeait à son appétit dans le bourg, il a imaginé de faire faire de bonne soupe [*sic*], et chacun en eut sa pleine écuelle soir et matin. Tout son bois y a passé, et il a fini par vendre sa pièce de vin. Quoiqu'il eût fait plus d'une quête, il y avait tant d'affamés que cela n'a pas suffi. Alors, il a pris sur sa part de nourriture pour augmenter celle des autres »⁸⁹⁸.

En outre, il vend toutes ses possessions. Mme Lemaire et sa fille Sarah décident alors de racheter pour le curé le crucifix et la tabatière qu'il avait vendus durant l'hiver. Le curé est donc ici présenté comme un homme extrêmement vertueux, prêt à sacrifier son confort voire sa santé pour son prochain. Aucun texte à notre connaissance dans le journal ne véhicule une image négative des hommes d'Église. Ils sont présentés comme des hommes de confiance, de bonté et de savoir au jeune lecteur, comme dans les romans catholiques. Ainsi, la religion catholique est présente dans les fictions de *La Semaine des Enfants* de manière assez régulière.

3. Une très faible présence des autres religions

La religion catholique est cependant la seule à être aussi présente, ce qui semble logique vu l'orientation du journal et le fait que c'est la religion majoritaire du pays. Le protestantisme n'est guère évoqué dans le journal, hormis dans quelques rares récits historiques portant sur les guerres de Religion ou bien sur l'histoire anglaise.

Le judaïsme n'est jamais mentionné en tant que religion, mais l'on trouve quelques mentions des juifs dans le périodique, toujours dépeints de manière stéréotypée et bien souvent négative. Le cliché qui leur est le plus souvent attribué est celui de l'avarice et la cupidité. Par exemple, dans le conte « L'ambitieux sapin », un jeune sapin souhaite avoir un feuillage doré et voit son vœu exaucé. Il se fait cependant voler chacune de ses feuilles par un

898 Zulma CARRAUD, « La tabatière du curé », dans *La Semaine des Enfants*, n°65, 27 mars 1858, p. 103.

« juif rapace »⁸⁹⁹. De même, « La chronique du Pont-Neuf », dans son épisode « La loterie de la Crèche », mentionne un tripot tenu par des « banquiers juifs tenant boutique d'aventures et de hasards dans un endroit où les naïfs habitants de Paris avaient jadis entendu chanter des cantiques de Noël et des actions de grâces »⁹⁰⁰. « Samuel Josas et Nathaniel Reynolds, frères en Israël »⁹⁰¹ sont présentés comme des usuriers pratiquant d'importants taux d'intérêt et attirés par l'appât du gain. Ils créent une maison de jeu et une loterie dans leur banque, où ils ont pour habitude de truquer les résultats. Ils sont présentés comme ayant une habileté « qui était grande, comme celle de tous les juifs quand il s'agit d'argent »⁹⁰². Tout le texte est rempli d'un tel antisémitisme, véhiculant auprès des plus jeunes ces stéréotypes haineux. Si tous les textes de *La Semaine des Enfants* ne sont pas aussi violents, les juifs sont quasi constamment ramenés à un rôle au mieux de marchands, au pire d'escrocs.

On retrouve aussi dans le journal une reprise d'un célèbre personnage légendaire, le Juif Errant. Diffusé par la littérature de colportage et les images d'Épinal, il fait l'objet de nombreux ouvrages au XIX^e siècle, dont un feuilleton à succès d'Eugène Sue en 1844⁹⁰³. *La Semaine des Enfants* publie une chanson reprenant ce mythe populaire à la fin de sa première année d'existence⁹⁰⁴. Le Juif Errant est un personnage maudit par le Christ car ne l'ayant pas soutenu quand il portait sa croix, et condamné à errer autour du monde dans la misère pour l'éternité. *La Semaine des Enfants* transmet donc au lecteur un mythe prenant ses racines dans un anti-judaïsme chrétien, tout comme elle propage des stéréotypes antisémites dans ses récits. Les représentations positives des juifs sont rares et semblent surtout présentes dans les récits de l'Ancien Testament, pour des raisons évidentes. Ainsi, *La Semaine des Enfants* participe à véhiculer des représentations antisémites ancrées dans l'imagerie de son époque.

L'islam est également présent de manière occasionnelle dans la revue. En effet, comme nous le verrons plus bas, plusieurs textes, notamment des contes, se situent dans des

899 E. WANDERER (auteur non identifié), « L'ambitieux sapin », dans *La Semaine des Enfants*, n°1006, 19 mai 1869, p. 111.

900 ANONYME, « La chronique du Pont-Neuf », dans *La Semaine des Enfants*, n°1278, 14 juin 1873, p. 234.

901 *Ibid.*

902 *Ibid.*

903 Gaël MILIN, *Le cordonnier de Jérusalem : la véritable histoire du Juif Errant*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1997, chapitre 3. URL : <https://books.openedition.org/pur/17109?lang=fr>. Consulté le 18/11/2023.

904 ANONYME, « Chansons populaires – Le juif errant », dans *La Semaine des Enfants*, n°46-49, 14 novembre – 5 décembre 1857.

pays orientaux dont c'est la religion principale. La religion musulmane est présentée dans quelques courts textes didactiques, par exemple un article sur « La mosquée d'Alger » qui présente les rituels d'ablutions avant l'entrée dans la mosquée et décrit l'architecture du lieu⁹⁰⁵. L'islam n'est pas présentée de manière négative dans le journal, sauf dans les récits historiques. Comme l'indique O. Delphin-Balleyguier, dans un récit historique traitant de la fin de la dynastie mérovingienne :

« Les Sarrasins n'étaient pas chrétiens, ils étaient *mahométans*. - Vous avez sans doute déjà entendu prononcer ce mot. Les mahométans, ou *musulmans*, tout en croyant à Dieu, ne croient pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu. Ils s'appellent mahométans parce que l'homme qui fonda leur religion, se nommait *Mahomet*. Aujourd'hui les mahométans ne sont plus barbares comme ces terribles Sarrasins dont je vais vous parler »⁹⁰⁶.

Les autres religions sont quant à elles encore moins mentionnées, ou alors le sont simplement pour apporter de l'exotisme à des récits se déroulant dans des pays lointains.

En résumé, *La Semaine des Enfants*, si elle n'est pas un journal catholique, est un journal qui met en avant une instruction chrétienne auprès de ses lecteurs et les incite à la piété et au respect des institutions ecclésiastiques. La morale catholique est d'ailleurs, comme nous l'avons vu, omniprésente dans le journal. Au contraire, les autres religions ne sont que peu mentionnées ou alors, dans le cas du judaïsme, traitées de manière très stéréotypée.

C. Un périodique patriotique, entre monarchisme et libéralisme

1. Des textes valorisant l'armée et les soldats dès le début du journal

Dans *La Semaine des Enfants*, on note dès les premiers numéros du journal une présence récurrente de l'armée, toujours montrée sous un jour très positif. C'est le cas dans les

905 ANONYME, « La mosquée d'Alger », dans *La Semaine des Enfants*, n°1285, 2 août 1873, p. 295-296.

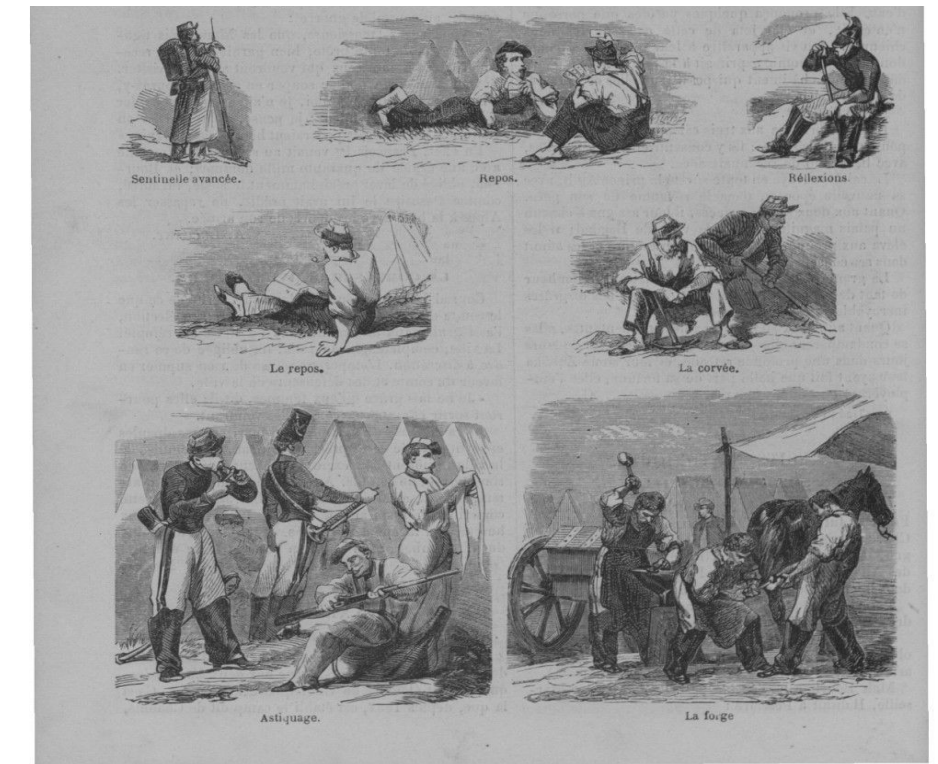
906 O. DELPHIN-BALLEYGUIER (autrice non identifiée), « Histoire de notre pays, neuvième récit : Fin de la race mérovingienne, de 687 à 752 », dans *La Semaine des Enfants*, n°681, 7 avril 1866, p. 15-16.

« Récits historiques » et les fictions la plupart du temps, mais aussi dans certaines variétés. On peut notamment citer l'exemple des illustrations de divers corps de l'armée française dessinées par René de Moraine et gravées par Auguste Trichon. La légende de chaque image indique seulement quelle partie des troupes est représentée. On y voit à chaque fois quelques soldats, en défilé ou à cheval, ce qui permet de montrer leurs uniformes et leurs armes. S'il est difficile de déterminer le but exactement visé par ce genre d'images, de même que leur réception, nous pouvons imaginer qu'elles visaient à donner une vision positive et rassurante de l'armée aux jeunes lecteurs, en montrant seulement des postures de défilés et non des combats. Nous avons déterminé sept occurrences de ce type d'illustrations dans le journal, avec à chaque fois deux gravures de De Moraine, toutes publiées en 1857 ou 1858. Dans la même veine, une variété sur le camp militaire de Châlons, accompagnée de huit illustrations du camp et de ses soldats, donne une image bien positive de la vie dans l'armée. Il est présenté comme une petite ville, parcourue par un « chemin de fer américain »⁹⁰⁷, avec « de très-élégants pavillons-chalets »⁹⁰⁸, un vaste hôpital, des cafés, un théâtre ... Les images montrent une vie confortable, avec plusieurs soldats en train de se reposer ou de préparer leurs armes. Le court article donne une image de modernité de l'armée française et incite le lecteur à croire que les soldats mènent une vie aussi agréable que possible.



Illustration 29: Gravure dessinée par René de Moraine représentant l'escadron des cent-gardes

907 MAURY (Alfred ?), « Le camp de Châlons », dans *La Semaine des Enfants*, n°289, 5 juillet 1862, p. 224.
908 *Ibid.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 30: Gravures anonymes représentant la vie au camp de Châlons

Le traitement de l'armée dans les « Récits historiques » est toutefois bien plus présent. Il représente une part non négligeable des textes de cette rubrique : 218 des 719 « Récits historiques » de notre corpus traitent de personnages faisant partie de l'armée ou d'événements militaires, soit 30,3 %. L'accent est mis avant tout sur l'armée française et ses victoires. Cela correspond à une certaine vision de l'enseignement de l'histoire, qui est notamment défendue par Théodore-Henri Barrau. Comme le relève Annie Bruter, le premier rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants* s'exprime sur le sujet en 1840, dans son ouvrage *De l'éducation morale de la jeunesse à l'aide des écoles normales*⁹⁰⁹. Il estime inutile d'enseigner aux instituteurs des notions d'histoire trop éloignées de leur quotidien, notamment l'histoire étrangère et l'histoire ancienne :

909 Annie BRUTER, « L'enseignement de l'histoire nationale à l'école primaire avant la IIIe République », dans *Histoire de l'éducation*, n°126, 2010, p. 11-32. URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2147>. Consulté le 20/11/2023.

« Pourquoi [...] introduire dans l'éducation de nos jeunes maîtres tout ce fracas d'États renversés, ce tumulte de batailles, ce bruit de clairons et de trompettes ? Quel besoin nouveau, inaperçu jusqu'à ce jour, les oblige à sortir de leur profession tranquille pour suivre, dans leurs courses, ces ravageurs de la terre ? Qu'ont-ils de commun avec tous ces conquérants perses, grecs, romains, arabes ? Que leur importent les Séleucides, les Ptolémées, et Mahmoud le Gaznévide ? Est-il utile qu'ils transmettent cette connaissance aux enfants de nos écoles ? Et s'ils ne doivent pas la transmettre, en quoi est-il nécessaire de la leur communiquer ? »⁹¹⁰.

Annie Bruter note qu'il n'accepte même pas l'enseignement de toute l'histoire de France, par peur que connaître la réalité historique ne rende les enfants moins patriotes. Il veut surtout par l'histoire glorifier les victoires militaires de la France par de grands personnages, « les Montmorency, les La Trémoille, les Du Guesclin, les Bayard, les Turenne, et tant d'autres héros »⁹¹¹, pour exalter l'amour de la Nation chez les jeunes Français. Cette vertu patriotique de l'histoire est très visible dans le journal, qui évoque justement les figures militaires que nous venons d'énumérer, en les héroïsant. Ainsi, *La Semaine des Enfants* consacre un récit historique publié sur quatre numéros à « La jeunesse de Du Guesclin » en juin 1857. Son histoire a une valeur avant tout morale : elle enseigne au jeune lecteur comment le connétable a, dans sa jeunesse, réussi à surmonter son irascibilité et son agressivité grâce à la religion et à la tendresse de son entourage. Elle vise aussi à le présenter comme un personnage fort et courageux auprès du lectorat. Le récit met en avant le patriotisme qui aurait été inculqué dès sa jeunesse à Du Guesclin par son père :

« Il [son père] lui racontait souvent ses propres exploits et ceux de ses compagnons d'armes et des anciens héros de notre histoire, Clovis, Charlemagne, Godefroi [*sic*] de Bouillon, Philippe Auguste, saint Louis, et aussi ceux d'Alexandre, de César et des autres grands capitaines de l'antiquité ; il remarquait avec plaisir que les yeux de l'enfant s'enflammaient en l'écoutant ; et Bertrand s'écriait quelquefois avec enthousiasme : *Ah ! que ne suis-je en âge d'imiter de si grands hommes et de si belles actions !* »⁹¹².

910 Théodore-Henri BARRAU, *De l'éducation morale de la jeunesse à l'aide des écoles normales*, Paris, Hachette, 1840. Cité par *Ibid.*

911 *Ibid.*

912 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « La jeunesse de Du Guesclin », dans *La Semaine des Enfants*, n°24, 13 juin 1857, p. 178.

L'italique est directement reprise du texte original.

D'autres récits plus rares mettent en avant des figures plus proches chronologiquement du lecteur. Par exemple, le n°465, daté du 12 mars 1864, consacre un récit historique au maréchal Canrobert, qui s'était illustré notamment durant les batailles de Magenta et Solferino en 1859. Le texte de Maury retrace sa carrière et ses victoires sur un ton très élogieux, insistant sur « son talent de général et sa bravoure de soldat »⁹¹³. Là encore, le texte cherche à susciter chez les jeunes lecteurs une admiration de l'armée et de ses chefs, tout en remplissant une mission éducative, en proposant des contenus didactiques sur la guerre. « Le militaire est un objet de connaissance »⁹¹⁴ comme un autre dans le périodique, pour reprendre la formulation de Gilles Castagnès.

Objet de connaissance, il est également sujet à divertissement : les récits des aventures de soldats sont propres à fasciner des garçons qui jouent déjà à la guerre. Gilles Castagnès relève ainsi la publication dans divers périodiques, dont *La Semaine des Enfants*, de feuilletons racontant les aventures de combattants⁹¹⁵. Ils sont plutôt rares dans le journal que nous étudions, mais on peut penser à « L'engagé volontaire par amour filial », déjà évoqué, ou encore au court feuilleton de Gabriel Ferry « Le soldat Cureño », qui raconte les péripéties d'un soldat mexicain⁹¹⁶. Castagnès relève que, pour rendre le récit plus facilement acceptable à des enfants, de nombreuses réalités sont édulcorées : les soldats rient par exemple d'un boulet russe ayant failli les emporter dans « Les tranchées devant Sébastopol », publié dans le journal en 1866⁹¹⁷.

Les fictions comprennent le plus fréquemment des récits mettant en avant des figures de soldats exemplaires mais reposant moins sur les exploits militaires que sur les liens familiaux et le mélodrame qui peut advenir suite à la blessure ou la mort d'un soldat. Par exemple, le récit « Les deux frères » met en scène Jules et Julien Duchesne, fils d'un chef d'escadron de hussards mort au combat. Julien suit les traces de son père et se fait admettre à l'École militaire de Saint-Cyr. Notons qu'elle est fréquemment présentée dans les récits

913 MAURY (Alfred ?), « Le maréchal Canrobert », dans *La Semaine des Enfants*, n°465, 12 mars 1864, p. 376.

914 Gilles CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation* », dans *Romantisme*, n°161, 2013/3, p. 21. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>. Consulté le 20/11/2023.

915 *Ibid.*

916 Gabriel FERRY, « Le soldat Cureño », dans *La Semaine des Enfants*, n°727-728, 15-19 septembre 1866.

917 G. CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre... »,...

comme une des plus grandes réussites pour un jeune homme, avec l'École polytechnique. A sa mère qui pleure en apprenant la nouvelle, Julien déclare :

« Ne faudrait-il pas que l'un de nous fût militaire, puisque vous ne pouvez pas nous exempter tous les deux, ni même en racheter un seul ? En allant volontairement à l'armée, j'exempte Jules et je lui donne la tranquillité nécessaire pour réussir dans sa profession. Puis, j'aime la guerre, moi ! Il n'est pas un seul bulletin de la grande armée qui ne me fasse battre le cœur. Je brûle de partager la gloire de tous ces braves qui se battent pour la France. Soyez tranquille, ma mère, à trente ans vous me verrez colonel ou je serai mort »⁹¹⁸.

Julien présente toutes les vertus du bon soldat, patriotisme, dévouement et courage. Il montre également ces qualités lorsque, frappé à la jambe, il refuse de se faire amputer de peur de devenir une charge pour sa famille et envoie à celle-ci des lettres où il ment sur son état de santé pour ne pas les inquiéter. Les combats ne sont presque pas mentionnés, et l'accent est mis sur les relations entre le jeune homme et sa famille. Notons également que le court extrait ci-dessus rappelle que durant la publication de *La Semaine des Enfants*, le service militaire est obligatoire, sous la forme de la conscription : certains soldats tirés au sort peuvent être envoyés au front pour une certaine durée, à moins de verser une somme d'argent ou d'être remplacés. L'engagement volontaire est également fréquent. C'est une carrière possible pour le jeune lecteur, que l'on lui présente comme envisageable. D'autres fictions, plutôt destinées aux jeunes filles, montrent les horreurs de la guerre. Les deux fils des héroïnes de l'« Histoire de deux âmes » rejoignent tous deux l'armée, en tant qu'officier sorti de Saint-Cyr pour le fils de la marquise et en tant que simple soldat pour Jacques, le fils de la laitière. La guerre éclate, ce qui amène à une scène de séparation insistant sur la souffrance des deux mères. René, le fils de la marquise, est blessé en sauvant Jacques et meurt peu après, ayant tout juste eu le temps de revenir dans sa famille. On parle peu de leurs exploits militaires, et le centre du sujet est ici la souffrance de sa mère.

Tous ces exemples confirment bien l'analyse que fait Gilles Castagnès du discours sur la guerre dans *La Semaine des Enfants* :

« Mais certains journaux affichent une contradiction qui ne semble pas frapper leurs rédacteurs (à moins que celle-ci ne relève d'un autre parti-pris idéologique) : dans *La Semaine*

918 Zulma CARRAUD, « Les Deux Frères », dans *La Semaine des Enfants*, n°64, 20 mars 1858, p. 92.

des *Enfants*, on trouve d'une part de nombreux « Récits historiques » qui exaltent l'esprit belliciste, d'autre part une rubrique intitulée « Contes, historiettes, drames » qui présente parfois des histoires intimes mettant l'accent sur l'horreur des combats. Il est à noter alors que les auteurs (ou narrateurs) de ces derniers textes sont surtout des femmes, et que le lecteur visé (ou le narrataire) est souvent une petite fille : aux garçons les récits historiques sérieux vantant le courage et l'héroïsme, aux filles les fictions pathétiques qui décrivent les souffrances de la guerre ? »⁹¹⁹.

Les récits évoquant l'armée sont ainsi très divers, élevant toujours les soldats en héros, mais célébrant ou déplorant la guerre selon les occasions. Ces différences viennent notamment du type de public visé, masculin ou féminin. Cela différencie *La Semaine des Enfants* d'autres journaux pour enfants étudiés par Castagnès, comme *La Mère Gigogne* par exemple qui prend un parti délibérément antimilitariste, ou encore le *Magasin d'éducation et de récréation* qui ignore presque entièrement le sujet militaire durant les années 1860, sauf pour insister sur l'importance de la paix et de la fraternité. Au contraire de ces parutions, *La Semaine des Enfants* traite l'armée de manière valorisante et glorifiée, tout en n'ignorant pas les drames que la guerre peut causer. Il convient désormais d'étudier si cette position évolue avec le tournant que représente l'année 1870, et le début d'une guerre sur le territoire français qui touche directement les jeunes lecteurs aussi bien que les rédacteurs.

2. Un patriotisme exacerbé durant et après la guerre franco-prussienne

La France déclare la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. L'avancée des Prussiens est rapide, et la France connaît une série de défaites durant l'été, qui amène à la capitulation de Napoléon III le 2 septembre à Sedan, puis au siège de Paris à partir du 17 septembre. Cette menace de plus en plus forte transparaît dans les pages du périodique. Le premier texte par lequel le journal semble changer de son programme habituel est le poème anonyme « Les commandements du troupier », publié le 30 juillet 1870. Il s'adresse directement aux soldats partis à la guerre, en incitant au courage et à l'ardeur au combat contre les Prussiens. Notons

919 G. CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre... », p. 22.

qu'il appelle toutefois à respecter les enfants, les femmes et les personnes âgées, pour « démontr[er] [les] vertus supérieures »⁹²⁰ de la France. Le poème ne s'adresse évidemment pas directement au lectorat, trop jeune pour s'engager, mais essaie plutôt de leur montrer la valeur des soldats français (dont font peut-être partie leurs frères ou pères) et leur supériorité sur les Prussiens. L'interruption suivante dans le contenu habituel du journal est le récit historique « Les Prussiens à Paris », rédigé par un certain « G. D. », qui rappelle l'occupation de la capitale en 1815 suite à la défaite de Napoléon I^{er} à Waterloo et sa capitulation. L'article dresse un portrait extrêmement négatif de l'ennemi :

« Certes on a gardé, dans nos provinces du Nord et de l'Est, un mauvais souvenir du passage des armées coalisées ; mais ce sont surtout les Prussiens qui se firent le plus détester. Partout ils se montrèrent les plus durs et les plus furieux. C'est là un fait incontestable et il serait trop long, trop douloureux surtout, de l'établir ; car il faudrait reprendre l'histoire de nos campagnes ravagées, de nos villages incendiés, de nos villes pillées, détailler toutes les violences qui rendront ces dates à jamais néfastes et le nom des Prussiens à jamais maudit dans notre pays »⁹²¹.

Le reste du texte insiste sur leur « inhumanité », « leur brutalité et leur avidité », notamment dans le pillage des lieux culturels et leur menace de s'en prendre au pont d'Iéna, avec un ton hyperbolique visant à ériger encore plus les Prussiens comme des ennemis de la Nation. Il est également fait mention de la volonté de la Prusse de conquérir l'Alsace et la Lorraine, référence évidente au conflit en cours. Le texte se termine par ces deux phrases, rendant encore plus explicite pour le jeune lecteur le lien entre la situation en 1815 et la guerre actuelle :

« Les Français sont peut-être légers, mais ils ont de la mémoire. Ils ont beaucoup appris (que les Prussiens le sachent bien !) et ils n'ont rien oublié »⁹²².

920 ANONYME, « Les commandements du troupiér », dans *La Semaine des Enfants*, n°1131, 30 juillet 1870, p. 280.

921 G. D. (auteur non identifié), « Les Prussiens à Paris », dans *La Semaine des Enfants*, n°1133, 6 août 1870, p. 290.

922 G. D. (auteur non identifié), « Les Prussiens à Paris », dans *La Semaine des Enfants*, n°1134, 10 août 1870, p. 298.

Le numéro se termine par deux variétés qui méritent également examen. La première est un « chant en faveur des secours à offrir aux blessés de l'armée du Rhin »⁹²³. Les paroles d'Alfred Séguin invitent le jeune lecteur à donner de l'argent pour financer les soins des soldats blessés sur le front, et ce au plus vite. L'auteur insiste sur le courage des soldats et leur sens du sacrifice. Il s'adresse à la fois aux hommes restés chez eux, qu'il appelle à la compréhension du sort des soldats, et aux « sœurs et mères », qui sont présentées comme plus dans l'émotion car « pleurant déjà »⁹²⁴. Le lectorat est ainsi incité à participer à l'effort de guerre en donnant de l'argent à des soldats héroïsés. L'autre variété est le début d'une histoire en estampes en quatre épisodes signée Kunz (nous n'avons pas pu identifier plus précisément l'auteur)⁹²⁵. Intitulée « Scènes allemandes : une audience manquée », elle ridiculise un noble prussien qui rencontre de nombreuses embûches dans son chemin pour une audience avec le ministre (presque renversé par un chien, bousculé par des balayeurs, trébuchant sur le pavé...) qui abîment sa tenue élégante et le font arriver en retard. Si le récit moque surtout un provincial qui n'a pas l'habitude de la vie citadine, on peut penser que le choix de moquer un personnage allemand n'est pas du tout anodin étant donné le contexte, et participe encore à vouloir moquer l'adversaire de la France pour rassurer le lecteur sur les chances de victoires françaises. Un autre court texte humoristique, « Le général Boum », qui ne vise quant à lui aucun ennemi en particulier, vise à faire rire sur un sujet grave les plus jeunes, peut-être pour rassurer face à la montée du conflit⁹²⁶.

Le 13 août, un nouveau Récit historique particulièrement lié à l'actualité est publié dans le journal. C'est un texte sur la bataille de Valmy, victoire française face à l'armée prussienne en 1792⁹²⁷. Le texte insiste sur le sacrifice héroïque de certains soldats refusant de capituler et explique que ce courage fait peur aux soldats prussiens. Il explique également l'infériorité numérique des Français, comparés aux « Thermopyles ». Le patriotisme est exacerbé tout au long du texte, à la fois dans le sacrifice des soldats ne souhaitant pas capituler et dans les cris de « Vive la nation ! » retentissant pendant l'assaut. L'illustration

923 Alfred SÉGUIN, « Ah ! Donnez ! Ah ! Donnez vite !, chant en faveur des secours à offrir aux blessés de l'armée du Rhin », dans *La Semaine des Enfants*, n°1133, 6 août 1870, p. 295.

924 *Ibid.*

925 KUNZ (auteur non identifié), « Scènes allemandes : une audience manquée », dans *La Semaine des Enfants*, n°1133-1137, 6 – 20 août 1870.

926 ANONYME, « Le général Boum », dans *La Semaine des Enfants*, n°1134, 10 août 1870, p. 298.

927 ANONYME, « Victoire de Valmy : 20 septembre 1792 », dans *La Semaine des Enfants*, n°1135, 13 août 1870, p. 305-306.

pleine page débutant le numéro renforce cela : elle représente le portrait du général Dumouriez, devant lequel a été déposée une couronne de fleurs, une épée et une branche de laurier. En dessous, une illustration au format horizontal représente la bataille en elle-même : outre les soldats et les canons, on y voit un grand drapeau français déployé par un militaire. Tout est fait pour héroïser l'armée française, exacerber le patriotisme, et rassurer le lecteur en lui rappelant que la France a déjà gagné contre la Prusse. Assez curieusement, le dernier texte du numéro raconte ce qu'il s'est passé peu avant la bataille de Valmy, en se concentrant sur le 23 juillet 1792, où est proclamée que la patrie est en danger face à l'avancée de l'ennemi⁹²⁸. Ici, c'est la mobilisation des soldats en masse qui est montrée, de même que le danger urgent. Le lien établi entre les deux textes dans le numéro est simple : une telle mobilisation pour sauver la patrie est nécessaire pour la victoire. Elle fait là encore écho à la situation que vivent les jeunes lecteurs, et les incite à partager ces visions militaristes et patriotiques, de même qu'à mieux comprendre l'engagement des hommes de leur famille. L'illustration là encore renforce cette impression, en montrant un grand drapeau français avec les mots « La patrie en danger » et une foule affluant pour s'engager. Le numéro suivant ne mentionne la guerre que dans une rapide anecdote sur un comte du XVI^e siècle ayant battu des troupes espagnoles deux fois plus nombreuses que les siennes. Cette insistance dans de nombreux récits du journal sur l'infériorité numérique de Français victorieux est évidemment à mettre en parallèle avec celle des soldats français dans le conflit en cours. Lors des premiers affrontements début août, « moins de 250 000 soldats sont sur le pied de guerre, alors que les Allemands sont déjà près du double »⁹²⁹, écart qui continue ensuite à persister quand les troupes françaises comptent 900 000 hommes contre plus d'1,2 million du côté prussien.

Le rythme d'un ou deux articles liés à la guerre par numéro continue ensuite, notamment par le biais de « Récits historiques » qui, comme ceux déjà mentionnés, mettent en avant des figures héroïques de soldats. On note la volonté de mettre en avant le talent de maréchaux en activité, comme le maréchal Bazaine, commandant en chef de l'armée du Rhin dont la brillante carrière, notamment en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique, est

928 ANONYME, « La patrie en danger : 23 juillet 1792 », dans *La Semaine des Enfants*, n°1135, 13 août 1870, p. 311-312.

929 Xavier BONIFACE, « 1. De la guerre franco-allemande à la Commune 1870-1871 », dans *Histoire militaire de la France. II. De 1870 à nos jours*, dir. Hervé Dréville et Olivier Wieviorka, Paris, Perrin, 2018, p. 23. URL : <https://www.cairn.info/histoire-militaire-de-la-france--9782262065133-page-21.htm>. Consulté le 21/11/2023.

rappelée dans un article sur deux numéros retraçant certains de ses faits d'armes⁹³⁰. Le texte rassure le lecteur en lui disant qu'avec de tels hommes, la victoire de la France est assurée. Comme l'exprime la fin de l'article :

« On le voit, le maréchal Bazaine a de longs et brillants états de service. On trouve qu'il a soixante-dix campagnes de guerre, ce qui lui permettrait, à lui maréchal à un âge où l'on est à peine divisionnaire, d'inscrire sur ses états militaires : « Cent quatre ans de service ».

Ce n'est pas tout, et la guerre qui s'ouvre va ajouter de nouvelles pages à ces états si glorieux. On attend beaucoup de l'homme qui, pendant quatre ans, avec une armée très-restreinte, et au milieu des plus grandes difficultés, a maintenu les belliqueux Mexicains »⁹³¹.

Ce n'est pas la seule publication de Charles Lahure à exprimer autant d'espoir pour la suite de la guerre. Comme nous l'avons dit précédemment, il publie également *La Guerre de Prusse illustrée*, un bihebdomadaire d'actualité patriotique qui cherche à persuader le lecteur de la victoire assurée de la France. Lahure sert ici, de manière probablement sincère étant donné ses études et ses convictions, une propagande assez claire en faveur de l'armée française. Les références à l'actualité directe restent encore rares cependant, et sont seulement implicites.

L'une des rares mentions directes du conflit en cours apparaît dans un article du 24 août sur le premier régiment de « turcos » (des soldats kabyles combattant dans l'armée française), qui évoque le rôle essentiel de ces combattants dans la bataille de Wissembourg du 2 août⁹³². Il faut dire que le journal cherche plutôt à taire les défaites françaises, pour continuer à rassurer le jeune lecteur tout en propageant un message patriotique et optimiste sur la victoire prochaine de l'armée française. L'un des rares textes plus pessimistes concerne les combats menés en Russie en 1814 par Napoléon I^{er} : si là encore le courage des soldats est célébré, de même que leur amour de la patrie qui leur fait continuer malgré les défaites, le texte se finit sur une touche pessimiste. Commentant le tableau de Meissonnier servant d'illustration au récit, l'auteur anonyme conclut que les soldats « sont prêts à combattre encore, mais eux aussi ils comprennent que tout est fini pour le grand empereur »⁹³³. Il paraît intéressant de pointer combien ce texte contraste avec le reste des publications à sujet

930 ANONYME, « Le maréchal Bazaine », dans *La Semaine des Enfants*, n°1137 et 1139, 20 et 27 août 1870.

931 *Ibid*, n°1139, 27 août 1870, p. 336.

932 ANONYME, « Les turcos », dans *La Semaine des Enfants*, n°1138, 24 août 1870, p. 329-330.

933 ANONYME, « La campagne de France », dans *La Semaine des Enfants*, n°1137, 20 août 1870, p. 324-325.

militaire du journal lors de l'été 1870. Cependant, il paraît exagéré de considérer que le texte assimile Napoléon III à son oncle, étant donné que le reproche principal fait à Napoléon I^{er} est son avidité de conquêtes. Un seul autre texte va dans ce sens, un court commentaire du tableau « Cambronne à Waterloo » de Dumarescq, qui célèbre l'ardeur des soldats malgré la défaite assurée. La crainte de la perte de l'Alsace et de la Lorraine, avec l'accélération des batailles dans l'Est de la France et la prise ou le siège de plusieurs villes françaises de ces départements (Strasbourg par exemple est assiégée à partir du 13 août), se manifeste aussi dans *La Semaine des Enfants*. Elle consacre ainsi deux pleines pages, contenant quatre illustrations, aux costumes folkloriques alsaciens⁹³⁴.

Le n°1141, daté du 3 septembre 1870, est le premier publié après la défaite de Sedan et la capitulation de l'empereur. Sa première page est illustrée d'une grande gravure représentant une cocarde, surmontant des fleurs et une trompette, A son sommet, on retrouve une plaque indiquant la date du 17 juillet 1789, soit celle de l'adoption de la cocarde tricolore par la Garde nationale. Le texte accompagnant l'illustration est d'un patriotisme extrême, célébrant la gloire de la France et de ses héros par le biais des emblèmes de la Nation : la cocarde et le drapeau tricolores⁹³⁵. Le style est rapide et exalté, avec des phrases majoritairement exclamatives, surtout dans le premier paragraphe, dans une volonté de convaincre au mieux le lecteur. La suite du texte se veut plus pédagogique, en expliquant la signification des couleurs de la cocarde. Le choix de mettre en avant un emblème créé durant la Révolution juste après la fin du Second Empire et la veille de la proclamation de la III^e République par Gambetta peut sembler peu innocent, mais *La Semaine des Enfants* l'érige en symbole patriotique bien plus qu'elle ne veut illustrer un changement de régime. En outre, il est probable que le texte ait été finalisé avant que l'auteur anonyme du texte n'ait pris connaissance de la capitulation. Les autres textes traitant de sujets militaires dans le numéro reprennent des motifs traditionnels du journal : « Trait de charité » met en avant une vieille femme pauvre donnant malgré sa misère un peu d'argent à deux gardes nationaux quêtant pour les blessés, ce qui permet à la fois de mettre en avant une vertu célébrée par le journal et d'inciter à aider les

934 ANONYME, « Costumes alsaciens », dans *La Semaine des Enfants*, n°1138, 24 août 1870, p. 332-333.

935 ANONYME, « La cocarde tricolore », dans *La Semaine des Enfants*, n°1141, 3 septembre 1870, p. 353-354.

militaires⁹³⁶. « De la télégraphie militaire » est quant à lui un texte didactique sur un sujet lié à l'armée, qui veille aussi à la valoriser en la montrant comme moderne⁹³⁷.

Le numéro suivant est le dernier à être publié avant l'interruption de sept mois causée par le siège de Paris. L'interruption de parution n'est pas du tout prévue, étant donné qu'un conte breton d'Adolphe Orain commence à peine sa parution et que la parution du feuilleton « Un feuillet de la Bible » poursuit son cours. Le seul sujet militaire du numéro est un récit historique où la « Bataille de Fleurus » est racontée par le général Jourdan⁹³⁸. Là encore, c'est un récit de victoire révolutionnaire contre la Prusse, qui exalte les qualités militaires de la République française.

Ainsi, le journal tout au long de l'été 1870 essaie sans cesse d'exalter les figures héroïques, connues ou anonymes, de l'armée française et d'établir des parallèles implicites entre les victoires passées de la France et la situation actuelle, à des fins de propagande, mais peut-être aussi pour rassurer le jeune lecteur. L'écrasante majorité des récits sont optimistes, malgré les défaites que subit la France et l'avancée des Prussiens.

Il convient désormais d'analyser la manière d'aborder les sujets militaires à la reprise du journal après la guerre. Nous ne pouvons malheureusement pas analyser les tous premiers numéros publiés à ce moment-là, les n°1143 à 1147, correspondant au mois d'avril et au début de mai 1870, car ils n'ont pas été publiés en volumes et n'ont pas été conservés dans les bibliothèques. Cela représente une perte importante, étant donné que ces numéros ont été publiés durant la Commune de Paris et ont peut-être évoqué ce sujet. Un des premiers récits traitant indirectement de la guerre franco-prussienne après la reprise du périodique est « Dieu et patrie », un roman-feuilleton du littérateur Charles Deslys (de son vrai nom Charles Collinet). Dans cette fiction, un ancien soldat devenu garde-chasse, un archéologue, et un groupe en partie de chasse dont fait partie le narrateur découvrent une inscription correspondant au tombeau d'un soldat napoléonien mort à Troyes : « 1814. DEVANT LA MORT ON NE NIE JAMAIS DIEU ; DEVANT L'INVASION ÉTRANGÈRE ON NE NIE

936 ANONYME, « Trait de charité », dans *La Semaine des Enfants*, n°1141, 3 septembre 1870, p. 356.

937 B., « De la télégraphie militaire », dans *La Semaine des Enfants*, n°1141, 3 septembre 1870, p. 356-357.

938 ANONYME, « Bataille de Fleurus », dans *La Semaine des Enfants*, n°1142, 7 septembre 1870, p. 363-365.

JAMAIS LA PATRIE ! »⁹³⁹. La devise exalte le sacrifice, la foi et la défense de la patrie face à l'ennemi. Le dernier point est essentiel, à une époque où la volonté de revanche sur l'Allemagne est importante. Le garde-chasse raconte ensuite l'histoire de la campagne en Russie de Napoléon I^{er}. Le récit insiste sur l'importance de s'allier face à l'ennemi étranger : ainsi, un officier bonapartiste athée et un jeune soldat royaliste chrétien s'unissent contre la Russie. Le royaliste est « content de mourir pour la France », en héros en infériorité numérique, faisant retrouver la foi au bonapartiste. On retrouve toujours les mêmes thèmes et vertus mises en avant, mais avec une présence bien plus forte de la défaite.

Un autre article se situe plutôt au niveau de la préparation de la revanche. En effet, il incite les jeunes lecteurs à pratiquer la gymnastique avec ces arguments :

« De nos jours, l'éducation de la gymnastique est trop négligée. Ainsi s'explique l'abaissement de notre taille, notre manque de forces musculaires, notre air maladif et rachitique, cette anémie générale de la population des villes qui disparaîtrait bientôt si leurs habitants ne préféraient pas trop souvent, au sortir de l'atelier, le cabaret au gymnase »⁹⁴⁰.

Quelques numéros plus loin, le même sujet est évoqué, en mentionnant le fait que les soldats revenant du régiment sont en meilleure forme physique que les hommes restés au foyer⁹⁴¹. Un troisième texte évoque l'usage des échelles en gymnastique, et évoque notamment l'utilité de savoir les utiliser durant les sièges, donnant plusieurs exemples pris à l'histoire ancienne (le siège de Sicyon par Aratus chez Plutarque) ou médiévale (le siège de Saint-Jean-d'Acre par les croisés)⁹⁴². Trois textes en moins de deux mois incitent donc à la pratique de la gymnastique, qui participe à faire des jeunes lecteurs des citoyens en bonne forme physique, prêts pour le combat quand ils seront plus âgés.

Un seul article évoque clairement les événements s'étant déroulés durant la guerre, celui sur les dépêches photographiques réalisées pendant le siège par Dagrón, mais nous verrons plus loin que sa fonction est bien plus publicitaire que pédagogique. Le sujet de la

939 Charles DESLYS (pseudonyme de Charles COLLINET), « Dieu et patrie », dans *La Semaine des Enfants*, n°1151, 27 mai 1871, p. 30.

940 ANONYME, « Avantages de la gymnastique », dans *La Semaine des Enfants*, n°1153, 10 juin 1871, p. 46.

941 L. M., « Avantages de la gymnastique », dans *La Semaine des Enfants*, n°1159, 15 juillet 1871, p. 96.

942 N. E., « Avantages de la gymnastique : les échelles », dans *La Semaine des Enfants*, n°1164, 5 août 1871, p. 136.

guerre reste en outre plutôt rare en dehors des récits mentionnés ci-dessus, peut-être pour éviter de cliver le lectorat, peut-être aussi pour ne pas plus traumatiser des enfants ayant vécu le siège de Paris et la Commune. On retrouve beaucoup moins de récits historiques militaires qu'auparavant. Cela contraste fortement avec les observations réalisées par Gilles Castagnès au sujet du *Magasin d'éducation et de récréation*, où les numéros des deux années suivant la reprise du journal « témoignent par le nombre important de textes relatifs à la guerre à la fois du traumatisme subi par la population et d'une volonté d'affirmer une position politique claire »⁹⁴³, en soutenant des personnalités politiques proches d'Hetzel et en défendant le patriotisme. Ce type de contenus reste ensuite présent, quoique moins souvent, dans le journal tout au long des années 1870. L'éditeur adresse aux enfants des conseils incitant à être vertueux pour ne pas ajouter plus de soucis à leurs parents. Il perçoit la défaite comme une « leçon » et encourage les jeunes lecteurs à prouver dans le futur la force de la France pour réparer cette défaite humiliante, sans pour autant parler de revanche militaire. *La Semaine des Enfants* ne propage ce message que par les quelques rares articles décrits ci-dessus, qui sont plus implicites. Un seul article s'adresse directement aux enfants pour leur parler de la terrible période qu'ils ont vécue : « Nos compliments de bonne année », publié le 30 décembre 1871. Après une année difficile, le journal souhaite aux enfants d'enfin passer à autre chose et d'oublier les violences ayant touché la France, et notamment Paris, que ce soit durant la guerre ou durant la Commune que le journal condamne fortement :

« Demain, l'année 1871 ne sera plus qu'un souvenir, bien triste souvenir, car jamais année n'aura peut-être porté dans ses flancs plus de misères et plus de malheurs. Puisse-t-elle porter au moins avec elle les enseignements que nous devrions avoir puisés au sein de si terribles catastrophes. Ce n'est pas aujourd'hui que nous touchons à la fin de cette année néfaste, que nous voulons porter sur elle le jugement des horreurs passées. La voix unanime de tous les gens de bien l'a suffisamment condamnée pour qu'il ne soit pas nécessaire de venir y joindre la nôtre à son heure dernière. Souhaitons seulement qu'à défaut du jugement des hommes, Dieu lui fasse grâce et que sa miséricorde nous garde ! »⁹⁴⁴.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* change de son programme habituel à quelques reprises pour véhiculer un message encore plus patriotique qu'à son habitude juste avant la guerre,

943 G. CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre... »,..., p. 25.

944 ANONYME, « Nos compliments de bonne année », dans *La Semaine des Enfants*, n°1202, 30 décembre 1871, p. 25.

mais aborde assez peu le sujet quand elle reprend, traitant encore moins de l'armée qu'à ses débuts. Elle n'aborde pas d'après notre corpus la période de la Commune, même s'il semble évident étant donné l'orientation du journal et l'extrait ci-dessus qu'elle la condamne fortement.

3. Un périodique engagé politiquement ?

La Semaine des Enfants n'est pas un journal d'actualité, et l'évoque finalement très peu, hormis sur de très rares articles traitant de sujets assez consensuels. Il évoque notamment des événements culturels comme l'ouverture récente de la ménagerie du Jardin des Plantes⁹⁴⁵ (sept mois avant l'article cependant) ou des modes comme celle des « ballons captifs »⁹⁴⁶ qui connaissent selon le journal un grand succès en 1857 à Paris et servent de prétexte à un article pédagogique sur le sujet, incluant un mode d'emploi pour en fabriquer avec ses parents⁹⁴⁷. Elle évoque pourtant indirectement à de nombreuses reprises, principalement par ses « Récits historiques », mais également par ses fictions et variétés, des sujets politiques. Il convient alors d'examiner quelles positions peuvent transparaître de ces textes concernant différents sujets, et notamment celui du régime perçu comme le meilleur par le journal.

La majorité de la publication du journal se déroule sous le Second Empire. Il semble alors pertinent de commencer par déterminer quelle représentation de l'empereur et son régime est véhiculée par le journal. Napoléon III est présenté comme un personnage bon et charitable. Une anecdote publiée en 1864 dans le journal raconte ainsi comment l'empereur, visitant des villes inondées en 1856, donne à un vieillard quelques pièces d'or pour lui permettre de ne plus avoir à travailler⁹⁴⁸. Il dévoile seulement à la fin de la conversation qu'il

945 MAURY (Alfred ?), « Le jardin zoologique d'acclimatation », dans *La Semaine des Enfants*, n°229, 18 mai 1861, p. 153-154.

946 Ce sont en réalité de simples ballons que l'on peut tenir par une ficelle, comme on peut en trouver aujourd'hui dans des fêtes foraines ou des parcs d'attraction par exemple.

947 Charles AUBIN, « Les mille et un métiers : les ballons captifs », *La Semaine des Enfants*, n°18, 2 mai 1857, p. 142-144.

948 ANONYME, « Les six pièces d'or, anecdote récente », dans *La Semaine des Enfants*, n°466, 16 mars 1864, p. 382-383.

est l'empereur, pour ensuite partir rapidement. C'est ici un acte de charité mettant l'empereur en valeur, et qui veille à le rendre aux yeux du lecteur plus proche du peuple. Ce n'est toutefois pas le seul souverain à être présenté comme un modèle de pratique de la charité : c'est également le cas du roi Robert⁹⁴⁹ ou du tsar Ivan le Terrible⁹⁵⁰. Napoléon III est également mis en avant dans un article sur « La fête du 13 août à Paris ». En effet, cette journée célèbre (avec un peu d'avance) la Saint-Napoléon du 15 août et est qualifiée de « fête de l'Empereur »⁹⁵¹ par le journal. On note toutefois que, plus que l'hommage à l'empereur, ce sont les plaisirs de la fête à venir qui sont mis en avant par le journal : « ces théâtres forains, ces ballons, ces orchestres de bal et ces concerts d'harmonie »⁹⁵², ainsi qu'une parade militaire. Ils sont mis en avant dans une gravure pleine page non signée montrant une foule devant une scène, des ballons dans les airs, un concert militaire et des pantomimes, sans présenter de référence directe à l'empereur cependant. Il est aussi représenté sous un jour positif dans « Les ambassadeurs de Siam », un récit historique retraçant la visite de diplomates de ce pays à l'empereur, au palais de Fontainebleau. C'est un texte d'actualité (même s'il est dans une rubrique historique) étant donné qu'il est publié dans un numéro daté du 23 novembre 1861, alors que l'entrevue a eu lieu le 27 juin de la même année⁹⁵³. Si le texte mise surtout sur le contraste culturel pour plaire au lecteur en ridiculisant les différences entre les traditions siamoises, présentées comme exotiques avec « un caractère tout à fait étrange »⁹⁵⁴, et celles de la cour de France, il montre également le luxe du palais et des souverains. L'impératrice est valorisée par une mise en avant de sa beauté et de la richesse de sa parure. On présente aussi les riches cadeaux offerts aux souverains, dans une longue énumération. Napoléon III, en recevant de tels présents de souverains aussi lointains, est ainsi présenté comme un personnage important dans le monde entier, ayant des alliés jusqu'en Asie.

949 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Charité du roi Robert », dans *La Semaine des Enfants*, n°286, 21 juin 1862, p. 200.

950 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Un trait du czar Ivan de Russiet », dans *La Semaine des Enfants*, n°222, 30 mars 1861, p. 98-99.

951 Frédéric BERNARD, « La fête du 13 août à Paris », dans *La Semaine des Enfants*, n°300, 13 août 1862, p. 311.

952 *Ibid.*

953 Dominique LE BAS, « La venue de l'ambassade siamoise en France en 1861 », dans *Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est*, n°3, 1999, p. 91-112. URL : https://www.persee.fr/doc/asean_0859-9009_1999_num_3_1_1621. Consulté le 24/11/2023.

954 A. LUCHANT (auteur non identifié), « Les ambassadeurs de Siam », dans *La Semaine des Enfants*, n°256, 23 novembre 1861, p. 370.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 31: Gravure anonyme représentant la fête du 13 août à Paris

La fiction met plus rarement en avant l'empereur. Le seul exemple que nous ayons recensé est le drame « L'engagé volontaire par amour filial », dont la première représentation a été réalisée par « les enfants de troupe du 1^{er} régiment de grenadiers de la Garde impériale », dont le Prince impérial est officiellement un sergent malgré son très jeune âge⁹⁵⁵. Ayant appris la mort de son fils Paul Simon au combat et reçu la croix d'honneur remise à celui-ci, la mère décide de mettre en avant cette récompense avec une décoration assez particulière, décrite ici par un jeune homme de son village :

« LE SECOND, à droite. Elle est encadrée... en haut, par une branche de buis, en bas, par le fusil rouillé du père Simon, à droite, par le portrait de l'Empereur, à gauche, par celui de la sainte Vierge ! »⁹⁵⁶.

Napoléon III est ainsi inscrit au Panthéon familial, avec la médaille décernée en son honneur à Paul, l'arme du père décédé de la famille Simon et la Vierge, dont le culte devient de plus en plus important au milieu du XIX^e siècle. Notons toutefois qu'il n'est pas donné de contexte au récit, et que l'empereur pourrait également désigner Napoléon I^{er}. Ainsi, dans quelques rares textes, surtout concentrés sur les premières années du journal, *La Semaine des Enfants* met en avant la figure de Napoléon III comme un monarque puissant et charitable. Ils représentent cependant une infime minorité des récits. En outre, le journal ne peut en aucun cas critiquer l'empereur : en effet, la censure aurait éliminé des textes montrant une opposition à l'empereur. Les seuls cas pouvant de loin s'y apparenter sont les quelques indices évoqués plus haut évoquant une perte de confiance envers l'empereur suite aux nombreuses défaites sur le front de l'Est en 1870. Le journal ne fait donc pas œuvre de propagande pour l'empereur, malgré la présence de quelques textes le montrant à son avantage, mais répond plutôt à des attentes des comités de censure. Il n'est plus mentionné après 1870, d'après notre corpus.

La position du journal sur le bonapartisme de manière plus générale peut également être étudiée à travers la représentation qu'elle donne du Premier Empire et de Napoléon I^{er}. La figure de l'empereur, dans les premières années du journal, est d'abord très valorisée. L'un

955 Alfred de SONIS, « L'engagé volontaire par amour filial », dans *La Semaine des Enfants*, n°776-781, 6-23 mars 1867.

956 *Ibid*, n°780, 20 mars 1867, p. 390.

des meilleurs exemples est un récit historique portant sur « Le tombeau de Napoléon », publié le 31 mai 1862. Il décrit le « martyr »⁹⁵⁷ vécu par l'empereur à Sainte-Hélène, qui contraste avec sa « constance et [sa] dignité inébranlables »⁹⁵⁸. Le texte met aussi en avant le patriotisme de Napoléon I^{er}, à la fois dans ses derniers mots et dans sa volonté d'être enterré à Paris. Le texte décrit ensuite son tombeau aux Invalides. Une phrase notamment compare Louis XIV, commanditaire du bâtiment, et Napoléon I^{er}: les monarques associés dans ce lieu sont « deux noms, deux règnes, les plus grands, les plus radieux de notre histoire, confondus et célébrés dans un même monument »⁹⁵⁹. Le texte présente ainsi comme un grand souverain, mort de manière digne, l'oncle de Napoléon III. Il est aussi présenté comme proche du peuple dans « Napoléon chez la mère Marguerite », où une fois empereur il revient voir une femme à qui il achetait des produits quand il était collégien et lui offre une bourse pleine d'or⁹⁶⁰. En outre, plusieurs récits historiques, dont certains mentionnés plus haut, exaltent la figure héroïque de l'empereur et ses victoires, de même que certains de ses généraux. Il faut replacer ce genre de textes dans le contexte qui est celui de la présence de nombreux récits exaltant la légende napoléonienne. C'est le cas notamment dans de nombreux ouvrages populaires diffusés par le colportage, comme l'indique Jean-Claude Yon⁹⁶¹. *La Semaine des Enfants* exploite cette veine littéraire, comme elle le fait avec les anecdotes mettant en avant rois et autres souverains français ou étrangers. Le Premier Empire est aussi valorisé par la figure, présente dans quelques récits du journal, de l'ancien grognard napoléonien. Il est une « figure majeure de l'imaginaire national qui s'impose alors de manière récurrente dans la littérature, les chansons et les discours politiques »⁹⁶², pour reprendre les termes de Mathieu Marly. On le retrouve par exemple « Histoire d'un grand-père » de Marie Vincent, où un vieil homme, M. Miller raconte à ses petits-enfants ses souvenirs de soldat durant les guerres napoléoniennes, notamment en Russie. Le sujet semble bien moins présent après la guerre de 1870, probablement car la famille Bonaparte n'est plus au pouvoir.

957 ANONYME, « Le tombeau de Napoléon », dans *La Semaine des Enfants*, n°283, 31 mai 1862, p. 171.

958 *Ibid.*

959 *Ibid.*

960 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Napoléon chez la mère Marguerite », dans *La Semaine des Enfants*, n°356, 25 février 1863, p. 341.

961 Jean-Claude YON, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2010.

962 Mathieu MARLY, « Être ou ne pas être un ancien soldat de l'Empire ? Un processus identitaire dans les campagnes de Haute-Bretagne au XIX^e siècle », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, n°118/2, 2011, p. 104. URL : <https://journals.openedition.org/abpo/2008>. Consulté le 24/11/2023.

Le grand-père en question mentionne également son enfance, durant la Révolution française, présentée de manière fort négative. Ce sont des agitations menées par « quelques jeunes étourdis »⁹⁶³ « s'efforçant de dénoncer tous les partisans de l'ordre ou ceux qui possédaient quelque fortune »⁹⁶⁴ qui obligent son père à fermer son commerce et congédier la domestique de la famille, Louise, qui devient triste en servant dans une famille républicaine qui persécute les prêtres et envoie « tous les braves gens à l'échafaud »⁹⁶⁵. Louise finit décapitée, après avoir refusé de dénoncer une lettre du père de M. Miller exprimant la haine des républicains (notamment en raison de la mort du roi et de leurs blasphèmes). Le texte est une forte dénonciation de la période de la Terreur, présentée comme un moment qui « divis[e] les familles les plus unies, et amèn[e] des luttes aux foyers les plus paisibles »⁹⁶⁶. *La Semaine des Enfants* aborde à de nombreuses reprises la Révolution française. Il faut dire que c'est un moment fondateur pour la politique française, une rupture sans cesse analysée et discutée au cours du XIX^e siècle, « la cassure initiale, par excellence »⁹⁶⁷ selon Christophe Charle. Elle apparaît le plus souvent comme condamnée par *La Semaine des Enfants*. Cela apparaît dans un récit comme « Les deux orphelins », où deux enfants de dix et onze ans perdent leurs parents, des seigneurs, quand ceux-ci sont exécutés et perdent leurs biens en 1793. Le récit exprime la douleur des enfants de manière pathétique, pour émouvoir le lecteur :

« Victor et sa sœur (qu'on avait rudement repoussés lorsque, s'attachant au cou de leurs parents, ils avaient supplié ceux qui les arrêtaient de leur laisser les suivre en prison), les yeux noyés de larmes, la poitrine oppressée de sanglots, erraient dans le parc ; bientôt, succombant à leur douleur, ils se laissèrent aller aller sur un banc de pierre.

« Qu'allons-nous devenir ma sœur, dit Victor ? On nous a chassés de notre maison, on nous a enlevé nos parents, il ne nous reste pas un pauvre toit pour abriter notre tête !

- Et pas un morceau de pain pour apaiser notre faim ; mais, en vérité, ceci est le moindre mal, car nous avons trop de chagrin au cœur pour pouvoir manger »⁹⁶⁸.

963 Marie VINCENT, « Histoire d'un grand-père », dans *La Semaine des Enfants*, n°1010, 2 juin 1860, p. 138.

964 *Ibid.*

965 *Ibid.*, p. 139.

966 *Ibid.*

967 Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011, p. 19.

968 Madame BOUQUET (autrice non identifiée), « Les deux orphelins », dans *La Semaine des Enfants*, n°518, 14 septembre 1864, p. 379.

La Semaine des Enfants présente ainsi une vision de la Terreur très négative, en présentant dans plusieurs fictions les sorts subis par des nobles, voire des bourgeois. Le lectorat étant comme on le verra composé principalement d'enfants issus des classes supérieures, le choix paraît assez logique, étant donné que leurs familles peuvent comporter des émigrés dont les biens ont été saisis à la Révolution par exemple. C'est cependant surtout montré comme une dérive de la Révolution, imputée à Robespierre : dans « Le jeune berger » de Léon de Laujon, l'histoire se finit bien car le comte défendu par le berger n'est plus recherché pour être exécuté en raison de la chute de Robespierre. La foule est présentée comme tout à fait volatile, passant en quelques secondes à cette annonce des cris de « À bas les aristocrates ! » à « À bas la Terreur »⁹⁶⁹. Un autre aspect de la Révolution critiqué par *La Semaine des Enfants* est l'exécution de Louis XVI. Le roi est présenté comme un personnage vertueux dans « Bonté et charité de Louis XVI » en 1862⁹⁷⁰ (cliché présent pour bien des monarques ceci dit dans le journal), mais bénéficie surtout d'un feuilleton lui étant consacré en 1872, « Les derniers jours de Louis XVI », qui traite avec un ton pathétique de son exécution⁹⁷¹.

La Semaine des Enfants évoque pourtant de manière positive d'autres éléments de la Révolution, les plus modérés et libéraux. Par exemple, en 1874, elle consacre un feuilleton au parti des Girondins (curieusement inséré dans la rubrique des « Contes, historiettes, drames » et pas celle des « Récits historiques »). Un des épisodes évoque la mort de Condorcet, figure libérale décédée en prison en 1794⁹⁷², tandis qu'un autre texte évoque Manon Roland, qui tient un rôle important parmi les Girondins et finit guillotinée à la fin de l'année 1793⁹⁷³. Le feuilleton défend alors uniquement une Révolution modérée et bourgeoise, face à des politiques plus radicaux dépeints comme barbares et régnant uniquement par la terreur.

En résumé, si *La Semaine des Enfants* ne manifeste pas clairement une préférence pour un type de régime politique, elle montre un certain attachement aux figures de

969 Léon de LAUJON (pseudonyme de Joseph-Louis DUPONNOIS), « Le jeune berger », dans *La Semaine des Enfants*, n°201-202, 3-10 novembre 1860.

970 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Bonté et charité de Louis XVI », dans *La Semaine des Enfants*, n°274, 29 mars 1862, p. 103-104.

971 Z. (auteur non identifié), « Les derniers jours de Louis XVI », dans *La Semaine des Enfants*. Nous n'avons pas noté les dates de parution de tous les épisodes, seulement ceux recensés dans notre dépouillement pour les n°1238 à 1241 publiés entre le 7 septembre et le 28 septembre 1872.

972 ANONYME, « Les Girondins : mort de Condorcet », dans *La Semaine des Enfants*, n°1329, 6 juin 1874, p. 225-226.

973 ANONYME, « Les Girondins : madame Roland », n°1330, 12 juin 1874, p. 239-240.

monarques. Celles-ci sont valorisées fréquemment dans les récits historiques, qu'ils soient des rois de France ou bien des membres de la famille Bonaparte. Notons que, pour ce dernier cas, cela peut toutefois être dû à une volonté de plaire à la censure et de ne pas cliver son lectorat, étant donné que ce n'est plus le cas après 1870. Elle condamne toutefois explicitement les plus radicaux des révolutionnaires, tout en voyant d'un œil positif la partie plus bourgeoise de la Révolution. Le journal ne marque aucune hostilité, ni aucune attention particulière envers la Troisième République naissante. Il semble assez logique cependant qu'il ne prenne pas vraiment de parti, pour pouvoir plaire à autant de familles que possible. En outre, cela reste un périodique pour enfants qui ne se revendique d'aucune orientation politique, qui certes peut participer à propager certaines idées et certaines visions du monde, mais dont la principale mission n'est pas de faire de la propagande pour un type de régime ou un homme politique. Il s'avère toutefois que le journal transmet assez clairement une idéologie raciste et colonialiste que nous devons étudier, de même que l'orientalisme qui se dégage des représentations de certains pays étrangers et de leurs cultures.

D. Un Orient à la fois attirant et source de méfiance

1. Un univers décrit comme exotique et merveilleux pour faire rêver le lecteur

La Semaine des Enfants, comme nombre d'œuvres de son temps, véhicule des visions fantasmées de l'Orient, propres à faire s'évader et rêver le jeune lecteur. Elle s'ancre dans l'orientalisme : si le terme peut désigner un domaine d'étude universitaire, il est ici compris dans deux sens, d'après les définitions données dans l'ouvrage d'Edward Saïd faisant autorité sur le sujet. C'est « un style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre « l'Orient » et (le plus souvent) l'Occident »⁹⁷⁴, qui part d'un contraste entre ces deux groupes pour mener une réflexion philosophique et politique ou le plus souvent, et c'est le cas dans *La Semaine des Enfants*, créer une œuvre artistique plaçant l'Orient comme « autre »

974 Edward W. SAÏD, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 [1978], p. 15.

source de fascination. Cela concerne avant tout la partie fictionnelle du journal. L'orientalisme est également :

« l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient »⁹⁷⁵.

Dans ce deuxième sens, on peut inclure plutôt les textes à visée didactique du journal, qui veulent produire un certain discours sur les pays orientaux et leur culture, souvent dans le but de justifier les entreprises coloniales de la France. Il faut ajouter que le concept même d'« Orient », qui désigne des cultures variées, allant du Maghreb au Proche-Orient, en allant jusqu'à l'Asie, est une création européenne, assimilant des pays très différents mais tous perçus comme autres, car différents de la culture occidentale.

Les textes orientalistes les plus présents dans le journal sont des contes. Cela correspond à ce qu'affirme dans son ouvrage Edward Saïd. Il explique ainsi que « l'Orient a presque été une invention de l'Europe, depuis l'Antiquité lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires »⁹⁷⁶, un endroit fantasmé et source de légendes. C'est également « une scène de théâtre »⁹⁷⁷, un lieu dont les mythes nourrissent l'imaginaire occidental dès le Moyen Âge. La meilleure incarnation de cet Orient merveilleux est probablement le recueil des *Mille et Une Nuits*, constitué de contes recueillis et traduits par Antoine Galland entre 1704 et 1717. Nous avons recensé 13 de ces contes dans notre corpus, publiés la plupart du temps en feuilleton. On retrouve notamment les plus connus : « Ali Baba et les quarante voleurs », « Sinbad le marin » (orthographié « Sindbad » dans le périodique) et « Aladin ou la lampe merveilleuse ». Le succès du recueil, qui est encore le sixième ouvrage le plus vendu entre 1846 et 1850 et est tiré entre 45 000 et 60 000 exemplaires durant cette période d'après le classement des « best-sellers » de la période réalisé par Martyn Lyons, est déterminant dans le choix de publier de tels récits⁹⁷⁸. D'autres contes orientalistes du début du XVIII^e siècle sont publiés dans le

975 *Ibid.*

976 *Ibid.*, p. 13.

977 *Ibid.*, p. 80.

978 Martyn LYONS, *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 93. URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre-->

journal, ceux du recueil de François Pétis de la Croix *Les Mille et Un Jours*. L'ouvrage, paru originellement entre 1710 et 1712, est une sorte de pendant aux *Mille et Une Nuits* pour les légendes persanes. Nous en avons repéré deux dans notre corpus, un court texte concernant Avicenne et un feuilleton en cinq épisodes publié en 1864, « Les aventures du prince Calaf »⁹⁷⁹.

Cependant, le journal ne se contente pas de publier ces contes déjà anciens et très connus. Nous avons repéré un conte qui reprend certains codes de ces recueils et leur emplacement géographique. Ainsi, le conte de Louis Léouzon Le Duc « La princesse Lindagull » concerne une princesse perse, alors que les écrits de l'auteur concernent en général plutôt la Finlande, où il a voyagé et dont il a traduit l'épopée nationale, le *Kalevala*, en français. Il fait toutefois intervenir la Finlande dans le conte, la mère de la princesse Lindagull étant une Finlandaise enlevée par des pirates et vendue comme esclave au roi de Perse. En outre, la princesse est recherchée par un sorcier finlandais, qui souhaite la marier à son fils pour qu'il obtienne la couronne de Perse. Cela lui permet donc de mélanger à la fois la culture scandinave qu'il utilise habituellement dans ses contes et un orientalisme qui semble plaire au public et a déjà été utilisé par le journal. On retrouve dans le conte plusieurs motifs repris semble-t-il des *Mille et Une Nuits*. C'est par exemple le cas des descriptions hyperboliques montrant la richesse du souverain, comme le paragraphe qui ouvre le conte :

« Il y avait une fois un roi de Perse nommé Schah-Nadir qui était immensément riche. Son sceptre s'étendait sur de grandes et belles contrées et sur plusieurs millions d'hommes ; il avait dans son palais de vastes salles pleines d'or et de pierres précieuses ; ses vaisseaux portaient les parfums et les épices de l'Inde à travers toutes les mers. Quand il se montrait dans Ispahan, sa capitale, il était entouré d'une garde de cent mille hommes couverts d'armures d'argent qui resplendissaient au soleil, et de cinquante mille cavaliers montés sur de superbes chevaux dont le mors était d'or, et la selle ruisselante de pierreries. Cavaliers et fantassins étaient prêts, au premier signe du roi, à voler à la conquête du monde »⁹⁸⁰.

9782903181581.htm. Consulté le 05/02/2023.

979 François PÉTIS DE LA CROIX, « Avicenne », dans *La Semaine des Enfants*, n°462, 2 mars 1864, p. 346-354 ; *Id.*, « Les aventures du prince Calaf », dans *La Semaine des Enfants*, n°463-466, 5-16 mars 1864.

980 Louis LÉOUZON LE DUC, « La princesse Lindagull », dans *La Semaine des Enfants*, n°119, 9 avril 1859, p. 114.

On peut alors penser à la description du palais qu'Aladin commande au génie, qui précise bien les matériaux fins et la grandeur qu'il attend du résultat. Cependant, on peut également considérer que c'est un cliché de contes de fées de manière plus générale, que l'on retrouve par exemple chez Madame d'Aulnoy. Le conte mise également beaucoup sur la distinction entre culture orientale et occidentale, essayant de mettre plusieurs éléments de « couleur locale » dans le récit. Ainsi, le roi a plusieurs épouses « selon l'usage oriental », et la princesse est voilée « selon l'usage oriental ». On décrit aussi des traditions violentes comme les combats d'animaux, qui ne sont plus pratiquées en Occident et qui peuvent attiser la curiosité du lecteur. C'est toutefois le seul conte de notre corpus à correspondre à ce cas.

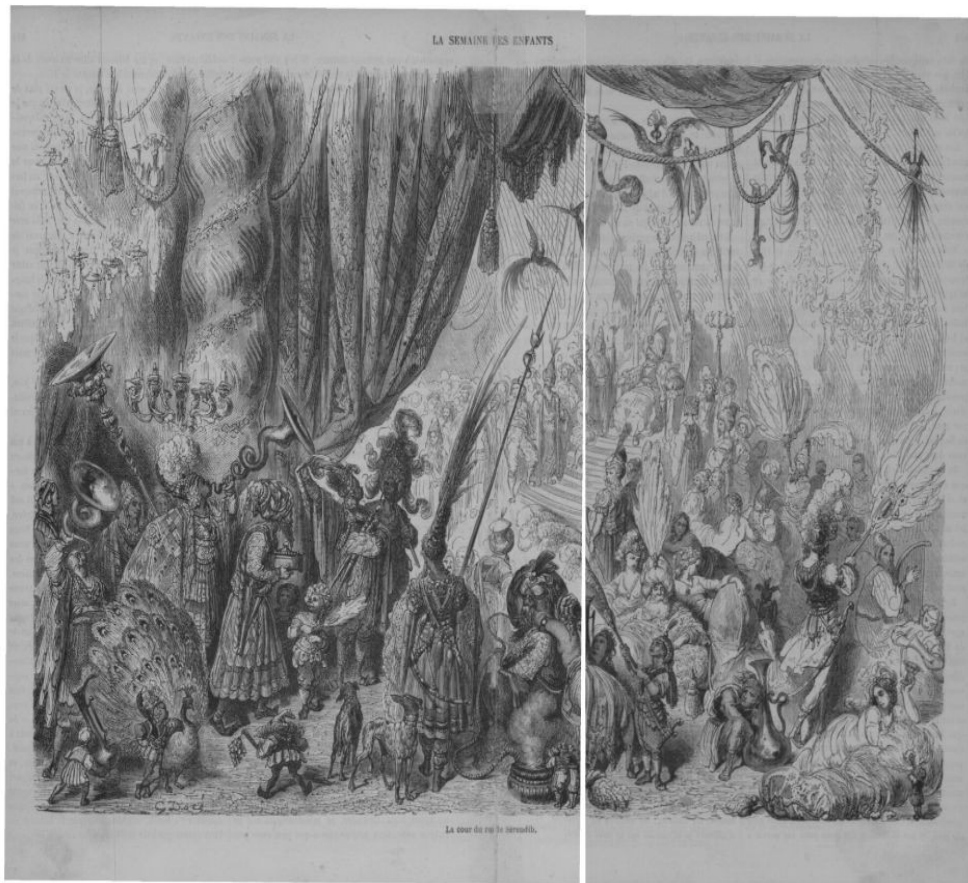
Les deux seuls autres contes orientalistes repérés sont « Les trois gouttes, conte indien », de François-Étienne Adam⁹⁸¹, et « L'enfant charitable, conte chinois », rédigé par Zulma Carraud⁹⁸². Là aussi, les différences culturelles sont soulignées par les auteurs pour placer la culture étrangère comme « autre » et insolite. Carraud évoque ainsi la pratique chinoise de bander les pieds des filles pour qu'ils restent de petite taille et correspondant à un idéal de beauté, accompagnée d'une note de bas de page à visée didactique sur le sujet. On évoque aussi des éléments associés dans l'imaginaire à la Chine, comme la porcelaine, la culture des feuilles de thé ou le fait de manger des nids d'hirondelles. On donne aussi des indications sur quelques pratiques religieuses, sans donner plus de détails ou nommer la croyance dont l'on parle : on mentionne un système de « points » gagnés ou perdus selon les actions réalisées qui rappelle la notion de karma (plutôt présente en Inde), le culte des ancêtres, ou encore l'utilisation d'un système permettant de prédire l'avenir à l'aide de petits bâtons. Les noms propres sont en outre accompagnés de notes de bas de page indiquant la prononciation, même si Alhoy ou Eo ne semblent pas être des prénoms chinois. Ces indications visent ainsi à donner l'impression d'une culture chinoise, sans que Carraud n'apparaisse vraiment connaître le sujet, étant donné que comme nous l'avons vu plus haut elle se fonde surtout sur les retours de voyage de Borget, sans être elle-même jamais allée en Asie.

981 François-Étienne ADAM, « Les trois gouttes, conte indien », dans *La Semaine des Enfants*, n°984-985, 3-6 mars 1869.

982 Zulma CARRAUD, « L'enfant charitable, conte chinoise », dans *La Semaine des Enfants*, n°89-90, 11-18 septembre 1858.

L'iconographie joue un rôle important dans le fait de propager une vision fantasmée et stéréotypée des pays orientaux. Les gravures sont en effet réalisées par des artistes qui n'ont très probablement jamais été dans les pays qu'ils représentent, et se fondent donc dans ce cas sur des illustrations ou des textes d'autres créateurs occidentaux. Nous pouvons prendre pour exemple les gravures dessinées par Gustave Doré pour illustrer l'histoire de Sindbad le marin, publiée en sept épisodes à l'automne et l'hiver 1857, avec régulièrement des interruptions de plusieurs numéros entre chaque épisode⁹⁸³. La première, représentant le porteur Hindbad se rendant dans la demeure luxueuse de Sindbad, veille à montrer toute la richesse du protagoniste. Une grande attention est notamment donnée aux tenues des personnages, qui portent des coiffes de pierreries surmontées de plumes, et au décor, avec des sièges ouvragés et un arrière-plan comportant des tentures. On note également la présence de serviteurs enfants, dont la taille semble extrêmement petite en proportion des autres personnages, au point qu'ils ressemblent plus à des nains de fiction. Cela fait entrer le lecteur dans un univers merveilleux qui est clairement marqué comme « autre », par la présence de décors et costumes signalant une autre culture. L'Orient étant inconnu, il est plus facile d'y imaginer des animaux étranges comme d'énormes aigles menaçants ou des serpents immenses ayant envahi un gouffre, représentés avec talent par Doré. On peut surtout penser à l'illustration de la cour du roi de Sérendib, représentée par une gravure occupant à elle seule deux pages, une rareté dans le journal. On y retrouve des hommes avec des turbans, des chichas, des femmes en partie dénudée dans des positions lascives, des instruments de musique étranges comme une trompette tordue... Plusieurs éléments rappellent une imagerie stéréotypée de l'Orient arabe, tout en connotant également une espèce d'étrangeté merveilleuse (on retrouve par exemple les serviteurs nains de la demeure de Sindbad). La somptueuse gravure, pleine de détails, est une œuvre orientaliste de Doré, qui vise à faire s'évader les enfants, mais ancre aussi dans leur imaginaire une certaine représentation de l'Orient, faite de fantasmes et de merveilleux. Ainsi, *La Semaine des Enfants* utilise des textes et images orientalistes pour mieux divertir son lectorat, mais cela entraîne la perpétuation, comme nous le verrons, de stéréotypes raciaux.

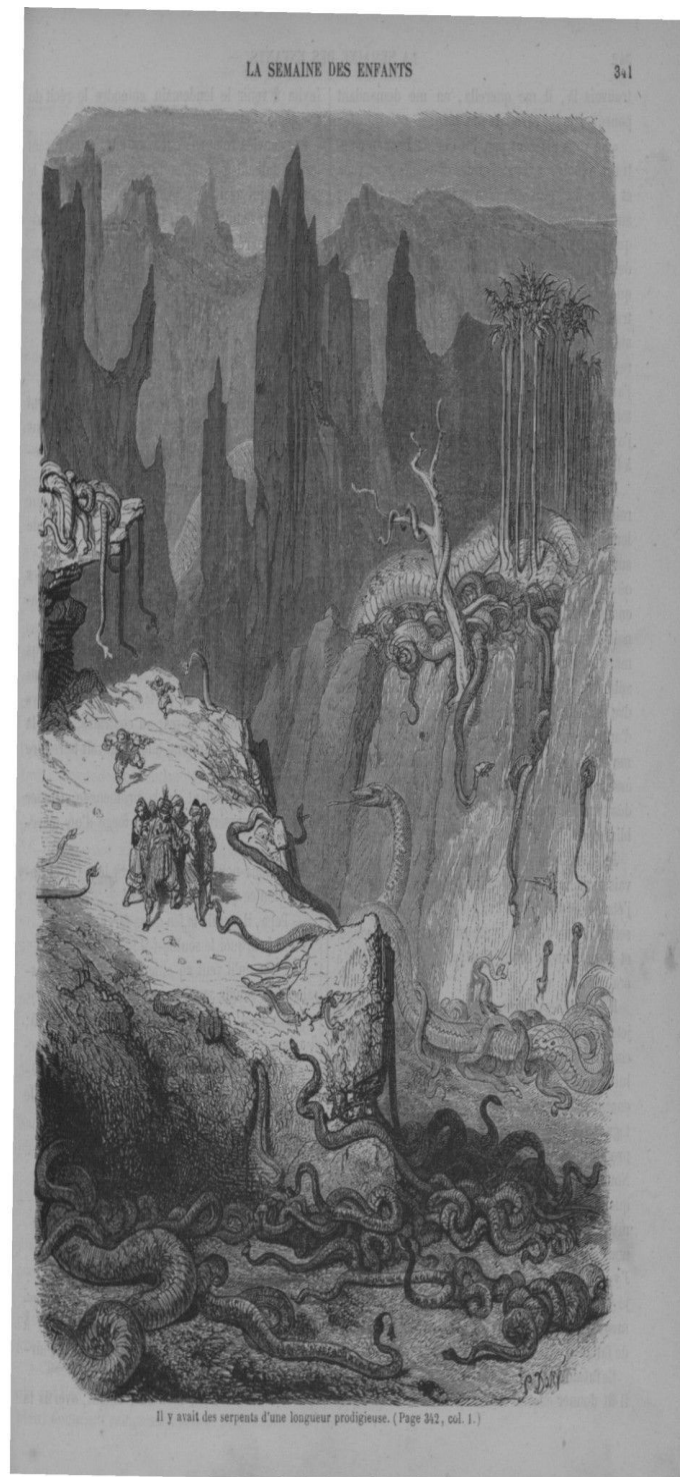
983 Antoine GALLAND (traduit et adapté par), « Histoire de Sindbad le marin », n°42, 43, 46, 50, 51, 52 et 55, 17-24 octobre 1857, 14 novembre 1857, 12-26 décembre 1857 et 16 janvier 1858.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 32: Gravure orientaliste de Doré représentant la cour du roi de Sérendib



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 33: Illustration d'un gouffre rempli de serpents dans « Sindbad le Marin »

2. Des représentations stéréotypées des populations non-blanches

La Semaine des Enfants traite très majoritairement de protagonistes blancs, le plus souvent de Français. Les personnages qui ne le sont pas sont rares, et souvent représentés de manière très négative. Le périodique diffuse ainsi des discours remplis de stéréotypes justifiant l'idée d'une prétendue hiérarchie entre les races. Ces discours s'ancrent dans le racisme scientifique qui se développe à partir de la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e⁹⁸⁴. Les scientifiques, notamment les médecins, les naturalistes et les anthropologues, construisent des représentations qui vont être ensuite diffusées dans toute la société, y compris auprès des enfants par les manuels scolaires et la littérature pour la jeunesse⁹⁸⁵. Ces stéréotypes servent également un projet politique, en justifiant la domination exercée par les colons sur les populations natives des pays colonisés par la France⁹⁸⁶.

Le périodique que nous étudions fait directement référence à ces théories pseudoscientifiques. Un article sur « Les races humaines » est ainsi publié le 19 octobre 1872 dans « Causeries sur l'histoire naturelle », rubrique consacrée en général à la zoologie et à la botanique dont l'existence fut très courte dans la vie du journal⁹⁸⁷. Le texte présente une classification des races humaines, établie selon la couleur de peau, dont Delphine Peiretti-Courtis explique qu'il est le critère le plus visible de l'altérité et donc le plus fréquemment convoqué pour distinguer les races, par exemple par les naturalistes du XVIII^e siècle Buffon et Linné⁹⁸⁸. Un autre paramètre invoqué pour cette classification est celui de « la conformation de leur crâne »⁹⁸⁹ : ce critère fait référence à la phrénologie, théorie pseudoscientifique du docteur François-Joseph Gall datant du tout début du XIX^e siècle qui prétend que « la forme du crâne correspondant pour l'essentiel à l'enveloppe extérieure du cerveau, on peut évaluer le développement relatif de chaque faculté en tâtant les saillies et les méplats de la boîte

984 Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs : la fabrique du préjugé racial, XIX^e- XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2021.

985 *Ibid.*

986 *Ibid.*

987 ANONYME, « Les races humaines », dans *La Semaine des Enfants*, n°1244, 19 octobre 1872, p. 310-311.

988 *Ibid.*

989 ANONYME, « Les races humaines »,..., p. 310.

crânienne »⁹⁹⁰. Ce que son auteur considère comme une « véritable science de l'homme » convainc de nombreux savants français, mais s'étend en dehors de ce domaine au fil des décennies, de telle manière qu'il y a « plusieurs phrénologies : celle des médecins, celle des artistes et celle des vulgarisateurs, qui font florès sous la monarchie de Juillet »⁹⁹¹. *La Semaine des Enfants* utilise d'ailleurs les théories de Gall dans une de ses fictions : « Un savant docteur » raconte l'histoire d'un inventeur croyant en la phrénologie (le texte cite directement le nom de Gall) qui arrive à déterminer en regardant la tête d'une personne ses qualités et ses défauts et reconnaît ainsi un voleur déguisé en lord⁹⁹². *La Semaine des Enfants*, dans cet article, essaie ainsi de justifier par des critères se voulant rationnels sa classification des races. Elle la présente comme « adoptée par les savants »⁹⁹³, citant le nom de Buffon.

Le journal développe également des explications à ces différences entre les races. L'explication qui se veut la plus « scientifique », se fondant sur Buffon, est celle du climat, mais *La Semaine des Enfants* objecte à cette vision fondée sur la couleur de peau que d'autres paramètres entrent en jeu dans la race, tous associés à la phrénologie (mâchoires, pommettes et « obliquité de la face »), et que les Blancs allant habiter dans des pays au climat plus chaud ne deviennent pas noirs. Les causes sont selon le journal plus vastes :

« Quant aux différences de grandeur et de force que nous remarquons entre les individus d'une même race, elles ont un grand nombre de causes. Ainsi, le climat, l'alimentation, le plus ou moins d'activité, le degré de la pureté de l'air, peut-être même la nature du sol et des eaux que l'on y boit, contribuent pour une part plus ou moins importante à ces différences »⁹⁹⁴.

Il donne même un exemple de ces causes à une échelle plus locale, celui du « crétin » des montagnes du Valais et des Pyrénées, qui par manque de certains éléments serait devenu « dégénéré » : la comparaison entre les habitants de pays dont les climats sont présentés comme difficiles, notamment ceux d'Afrique, et ces « crétins » est alors facile à faire. Si le texte ne parle pas de hiérarchie des races directement, les sous-entendus de cet exemple et des

990 Marc RENNEVILLE, « De la régénération à la dégénérescence : la science de l'homme face à 1848 », dans *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, n°15, 1997, p. 8. URL : https://www.persee.fr/doc/r1848_1265-1354_1997_num_15_2_2287. Consulté le 27/11/2023.

991 *Ibid*, p. 13.

992 ANONYME, « Un savant docteur », *La Semaine des Enfants*, n°1158, 15 juillet 1871, p. 81-83.

993 ANONYME, « Les races humaines »,..., p. 310.

994 *Ibid*, p. 311.

« différences de grandeur et de force » montrent bien que le rédacteur de l'article croit en une infériorité de certaines catégories de l'humanité sur les autres.

Cette division en races est également décrite comme déjà présente dans la Bible. L'article distingue ainsi la « *race blanche* » des « descendants de Japhet », la « *race jaune* » des « enfants de Sem » et la « *race noire ou nègre [sic]* » des « descendants de Cham, le fils maudit de Noé »⁹⁹⁵. Japhet, Sem et Cham sont, dans la Genèse, les trois seuls enfants de Noé, et donc les seuls humains ayant survécu au Déluge avec leur père. Chacun des trois fils est considéré comme le père d'un continent différent : Japhet de l'Europe, Sem de l'Asie et Cham de l'Afrique. Cham est probablement le plus notable de ces fils, pour la malédiction divine qui le frappe. En effet, quand Noé s'enivre et se met nu dans sa tente, Cham se contente d'aller annoncer la nouvelle à ses frères, tandis que ceux-ci font attention à ne pas le voir et à couvrir leur père. Noé condamne alors Canaan, fils de Cham, à être l'esclave des descendants de ses autres fils. C'est ce court passage de la Genèse qui est durant longtemps utilisé pour justifier la réduction en esclavage et l'infériorité des Noirs sur les Blancs⁹⁹⁶. Sa mention dans ce texte sur les races sous-entend donc que *La Semaine des Enfants* considère que les descendants de Cham sont sûrement également maudits par Dieu, et donc inférieurs aux deux autres races. Notons que les populations natives américaines, désignées comme « des sauvages de l'Amérique »⁹⁹⁷, n'appartiennent à aucune des trois catégories, ce qui ne semble nullement contredire la validité de la classification. Ainsi, la division en races de l'humanité est actée pour le journal, et justifiée par la science de l'époque et la Bible.

Cette vision raciste est omniprésente dans la représentation qui est donnée dans les textes du périodique des personnages non-blancs, et notamment des Noirs. Une courte anecdote dans le périodique que nous reproduisons ici dans son intégralité représente bien tous les stéréotypes que *La Semaine des Enfants* véhicule :

« Lorsque le choléra de 1849 ravageait la Nouvelle-Orléans, un vieux nègre était horriblement effrayé de la nouvelle maladie qui n'épargnait ni blancs ni noirs. Un soir son maître l'entendit

995 *Ibid*, p. 310-311.

996 David M. WHITFORD, « La disparition de Canaan : malédiction de Cham et justifications de l'esclavage à l'époque moderne », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n°68-2, 2021, p. 79-103. URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2021-2-page-79.htm>. Consulté le 27/11/2023.

997 ANONYME, « Les races humaines »..., p. 311.

faire sa prière à haute voix en priant l'ange du seigneur de l'épargner. Il termina toutefois par un acte de soumission à la volonté de cet ange terrible si son bon plaisir était d'appeler tout de suite le pauvre nègre pour le grand voyage.

Son maître voulant savoir à quoi s'en tenir sur la sincérité de sa résignation frappe à la porte.

« Qui est là ? demande le nègre.

- L'ange du seigneur est-il répondu.

- Quoi lui vouloir ? reprend Coco.

- Je viens chercher Coco, répliqua la voix. Le chandelle s'éteignit aussitôt et le nègre de s'écrier.

- Coco ! moi pas connaître. Pauvre nègre mort depuis trois semaines. L'ange du seigneur n'insista pas et Coco demeura convaincu qu'il lui avait joué un bon tour »⁹⁹⁸.

Ce récit bref à visée comique dépeint les Noirs comme des hommes lâches, hypocrites et menteurs. Une de ses caractéristiques les plus notables est la présence, quasi constante dans les dialogues des personnages noirs du journal, d'un français grammaticalement incorrect, dont les verbes sont toujours à l'infinitif. C'est ce que l'on qualifie généralement de « parler petit-nègre ». Son utilisation est loin de se limiter cependant au journal, et est présente dans la littérature enfantine durant une longue période. Un des exemples les plus connus en est probablement *Tintin au Congo*, bande-dessinée d'Hergé parue en 1931. Son utilisation fréquente dans le périodique participe à donner l'impression que les Noirs seraient incapables de maîtriser le français.

Un autre texte où l'on retrouve de nombreuses représentations racistes des Noirs est « Une famille française dans l'intérieur de l'Afrique », un roman d'Élisa Frank publié en quatre épisodes en 1859 qui raconte l'histoire d'une famille bretonne ruinée, les Dugay. Ces derniers partent faire fortune en Afrique, dans des « contrées sauvages »⁹⁹⁹ présentées comme peu explorées, dans le sud du continent. Le premier personnage noir sur lequel tombent les enfants de la famille, Albert et Charlotte, est présenté de manière ridicule et réduit à un

998 ANONYME, « Anecdote », dans *La Semaine des Enfants*, n°808, 26 juin 1867, p. 195.

999 ELISA FRANK, « Une famille française dans l'intérieur de l'Afrique », dans *La Semaine des Enfants*, n°106, 8 janvier 1859, p. 10.

élément de décor étrange surprenant les deux jeunes gens, au même titre qu'un animal ou une plante exotique :

« Tantôt c'était un nègre grotesque qui gambadait dans la rue, tantôt un animal, un insecte inconnu, un oiseau habillé d'or et d'azur, une fleur plus belle qu'aucune de celles qu'ils avaient vues en rêve »¹⁰⁰⁰.

La plupart des autres Noirs nous étant ensuite présentés sont des personnages dont le seul rôle est d'aider les Européens : ce sont des porteurs de marchandises qui sont comme « des bêtes de somme » durant leur travail et des esclaves qui portent les provisions et dressent les tentes des voyageurs. Ce sont des personnages secondaires, sans importance pour le récit et sans dialogue.

Le texte met aussi en avant les Noirs comme « autres » en soulignant les différences physiques et culturelles des natifs de l'Angola avec les Européens, de manière à les moquer et les présenter comme inférieurs. Par exemple, M. Dugay croise dans une expédition un groupe de femmes décrit de manière extrêmement raciste :

« Oui, mes chers et charmants lecteurs, ces femmes couleur de cirage, aux cheveux crépus comme la laine de notre brebis, aux formes disgracieuses, aux traits aplatis, au langage bizarre, jasaient entre elles de mille riens, absolument comme les dames élégantes et futiles de nos salons civilisés ; elles disputaient peut-être du mérite d'un collier de coquilles ou d'un bracelet de fil de laiton, ainsi que feraient des Parisiennes d'une parure de perles ou d'un chapeau nouveau. Elles racontaient la dernière chasse aux antilopes, comme on fait le récit d'une chasse au cerf ou des courses de Chantilly »¹⁰⁰¹.

Les femmes noires sont dans cet extrait ridiculisées : leur corps est moqué comme étrange, avec des comparaisons rabaissantes. Le parallèle entre les salons mondains et ce groupe vise à présenter les Noires comme n'étant pas des personnes « civilisées » car elles accordent de l'importance à des choses qui pour les Européens ont peu de valeur. Les comparaisons rédigées par Élixa Frank ont pour but de souligner l'altérité des Noires, pour mieux les présenter comme inférieurs aux Blanches car ne correspondant pas à leur modèle « civilisé ». Notons également la misogynie de l'extrait, qui moque également la superficialité des riches

1000 *Ibid.*

1001 *Ibid.*, p. 14.

Parisiennes : sexisme et racisme se mêlent pour mieux faire rire aux dépens des femmes noires.

Les illustrations, non signées, renforcent cette représentation des Noirs comme « sauvages ». Les natifs angolais y sont tous représentés à moitié nu, à l'inverse des Européens. Ils sont toujours représentés soit dans leur rôle de domestique, soit dans une volonté de montrer leur altérité en représentant des pratiques culturelles différentes de celles des Européens et jugées « sauvages ». Par exemple, une gravure représente « une cinquantaine de nègres se livra[nt] à des danses sauvages »¹⁰⁰², selon la légende. Certains vont même jusqu'à attaquer les protagonistes, mais sont présentés comme lâches, fuyant très rapidement en abandonnant un blessé quand les Européens répondent d'un fusil à leurs javelots. Ils sont aussi présentés comme crédules, pensant après que le blessé a été guéri par M. Dugay que celui-ci a le pouvoir de ressusciter les morts, puis qu'il est un être sacré malgré le fait que le Français insiste sur le fait que ce n'est pas le cas. Un des seuls personnages noirs nommé dans tout ce récit est cependant présenté de manière positive. C'est Peblo, esclave de M. Dugay décrit comme « promptement attaché à son maître »¹⁰⁰³ et « d'une intelligence vive »¹⁰⁰⁴. C'est cependant un « bon nègre »¹⁰⁰⁵ car il ne discute en rien l'autorité de son maître et, tout au long du récit, reste à sa place de serviteur. Il parle en « petit-nègre », ce qui le distingue dans tous les dialogues de son maître et des autres Européens.

1002 *Ibid*, n°107, 15 janvier 1859, p. 20.

1003 *Ibid*, p. 19.

1004 *Ibid*.

1005 *Ibid*.

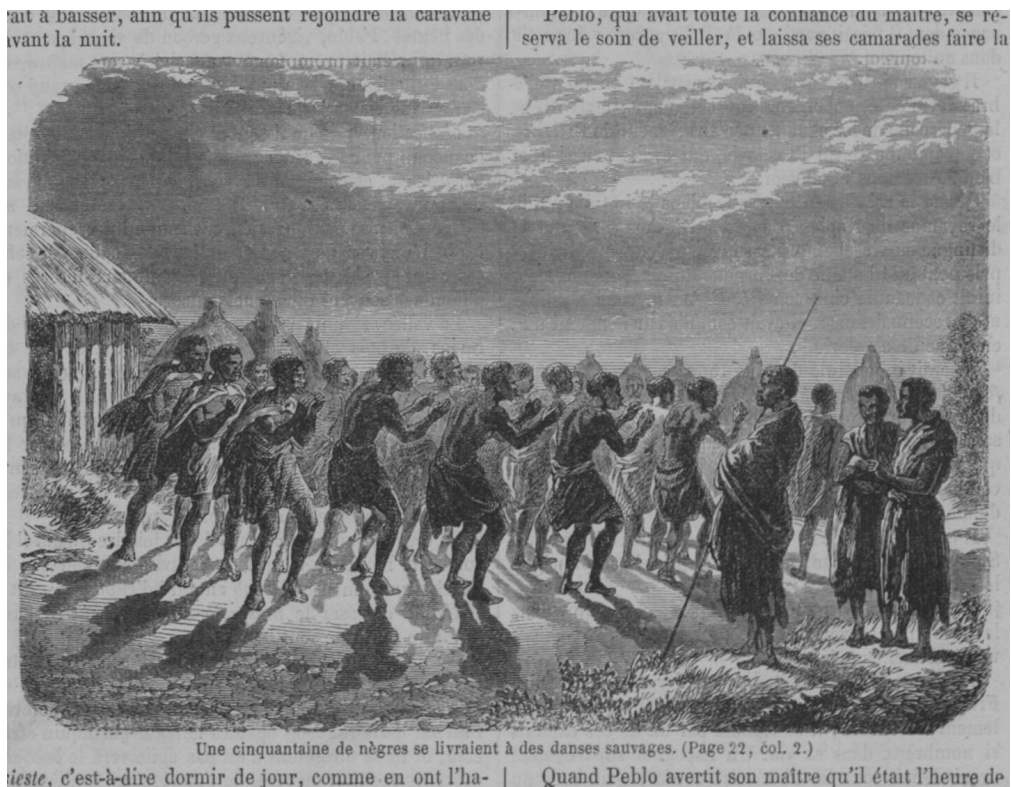


Illustration 34: Gravure anonyme représentant des danses jugées "sauvages"

Un autre personnage noir important du récit est Lolo, une petite fille recueillie par Mme Dugay, qui se retrouve vite faire partie intégrante de la famille. Mme Dugay exerce un rôle de charité pour cette petite fille et les enfants du village, en leur apprenant à lire et à coudre. Les enfants ne sont pas présentés par des stéréotypes racistes, probablement car ils reçoivent une instruction considérée comme « civilisée » auprès de la famille Dugay. Il faut probablement aussi prendre en compte que la tribu des Makololo qui habite les alentours a la peau « café au lait », et est présentée comme exploitant les populations noires, et donc considérée peut-être comme supérieure. La famille Dugay rejoint ensuite à la fin du récit la France, adoptant définitivement la petite Lolo à qui ils donnent la même éducation que leur fille Charlotte. La fin du texte précise même que :

« Lolo, coiffée du madras des créoles, et vêtue du reste comme Charlotte, partage l'éducation distinguée donnée à son amie, et son visage noir, toujours aimable et souriant, n'a pas tardé à

être si familier aux connaissances de la famille Dugay, qu'on ne songe déjà plus à le comparer aux figures blanches et roses des jeunes filles auprès desquelles on la voit journellement »¹⁰⁰⁶.

Un message de fin signalant l'égalité entre Charlotte et Lolo paraît étrange au lecteur d'aujourd'hui après tous les stéréotypes infériorisant les Noirs présents dans le récit. Il semble qu'ici, ce qui distingue Lolo, c'est d'avoir reçu une éducation européenne. Tandis que les Noirs sont le plus souvent associés au « sauvage », elle est « civilisée » par sa famille et peut donc être considérée comme l'égale des Blanches.

Qu'en est-il en ce qui concerne d'autres ethnies ? Les récits comportent peu de personnages asiatiques. S'ils ne semblent pas présentés comme inférieurs, leur représentation dans les illustrations est souvent caricaturale, comme c'est par exemple le cas dans les gravures de « L'enfant charitable ». Le cas des populations arabes est assez particulier. Dans la tripartition exposée dans l'article « Les races humaines », les habitants du Maghreb et du Proche-Orient sont considérés comme étant de « race blanche ». Ils ne font pas l'objet des mêmes stéréotypes raciaux que les Noirs et sont régulièrement présentés sous un jour plutôt positif. Aucun personnage arabe ne parle de langue grammaticalement incorrecte. Certains textes louent le courage des guerriers arabes et l'hospitalité des populations, comme une variété sur les chevaux de guerre prenant la forme d'un chant arabe¹⁰⁰⁷. Pourtant, la nécessité de présenter une certaine infériorité des populations musulmanes, notamment algériennes, se fait sentir pour justifier la colonisation par la France de ce pays.

3. La défense de l'expansion coloniale française

Au XIX^e siècle, l'Empire colonial français connaît sa deuxième phase. Comme l'explique Arthur Asseraf, après avoir perdu de nombreuses possessions coloniales de l'époque moderne durant la Révolution française, la France souhaite réaliser de nouvelles

¹⁰⁰⁶*Ibid*, n°112, 19 février 1859, p. 62.

¹⁰⁰⁷ANONYME, « Le cheval de guerre en Afrique, chant arabe », dans *La Semaine des Enfants*, n°884, 18 mars 1868, p. 394-395.

conquêtes¹⁰⁰⁸. La plus importante est probablement celle de l'Algérie, qui représente un « tournant crucial »¹⁰⁰⁹. Elle démarre avec la prise d'Alger en 1830 et se poursuit durant plusieurs campagnes au cours des deux décennies suivantes¹⁰¹⁰. Elle fonctionne selon Arthur Asseraf « comme un laboratoire pour une nouvelle forme de colonisation »¹⁰¹¹, caractérisé par le fait « d'établir un contrôle total sur l'ensemble du territoire par une guerre exceptionnellement brutale et chaotique »¹⁰¹². Le Second Empire poursuit ces efforts de conquête, avec des guerres menées « en Nouvelle-Calédonie en 1853, au Sénégal à partir de 1854 et en Cochinchine en 1862 », de même qu'au Mexique entre 1861 et 1867¹⁰¹³. Néanmoins, ces tentatives sont toutes des échecs, hormis en Cochinchine, c'est-à-dire au sud du Vietnam actuel. Nous n'évoquerons pas ici les guerres de colonisation menées par la Troisième République, surtout concentrées sur les années 1880 et donc hors de notre période.

La Semaine des Enfants défend ces efforts de colonisation auprès des jeunes lecteurs, en les justifiant autant que possible. Le texte le plus représentatif de cela est un récit historique intitulé « Les grottes du Dahra », publié dans le journal le 25 mars 1868¹⁰¹⁴. L'article raconte comment l'armée française, en 1845, a enfumé une grotte algérienne où s'était réfugiée une tribu résistante aux colons, les Ouled-Riah. Les troupes menées par le colonel Péliissier causent la mort d'environ cinq cents personnes, dont des femmes et des enfants. Pourquoi un journal à destination de la jeunesse aborde-t-il ce sujet, et comment justifie-t-il un tel acte ? Il faut avant toute chose noter que le texte n'est pas originellement écrit pour *La Semaine des Enfants*. Celui-ci a également été publié le 13 novembre 1864 dans le *Journal pour tous*. Il est repris d'un article du journal algérien francophone *L'Akhbar*, vite repris dans le *Journal des débats*¹⁰¹⁵ et *L'Illustration*¹⁰¹⁶. Aucune source n'est indiquée sur

1008 Arthur ASSERAF, « Introduction », dans *Colonisations. Notre histoire*, dir Pierre Singaravélou, Paris, Éditions du Seuil, 2023,

1009 *Ibid.*

1010 *Ibid.*

1011 *Ibid.*

1012 *Ibid.*

1013 *Ibid.*

1014 ANONYME, « Les grottes du Dahra », dans *La Semaine des Enfants*, n°886, 25 mars 1868, p. 412.

1015 *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 juillet 1845, p. 2.

1016 ANONYME, « Grottes de Dahra en Algérie », dans *L'Illustration*, 19 juillet 1845. Cité par Sofiane TAOUCHICHET, *La presse satirique illustrée française et la colonisation (1829-1990)*, thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction de Ségolène Le Men et Todd Porterfield, Paris Ouest Nanterre La Défense – Montréal, 2015, p. 59. URL : <https://hal.science/tel-02073436/file/TheseSofianeTaouchichet.pdf>. Consulté le 28/11/2023.

l'article de *La Semaine des Enfants* : après un court paragraphe introductif original, il est mentionné « un fait qui a été raconté ainsi »¹⁰¹⁷. Le développement ensuite reprend mots pour mots, entre guillemets, l'article de *L'Akhbar*. L'article a donc probablement été publié dans le journal car l'entreprise Lahure en dispose gratuitement, ayant volé le texte en 1864. Il justifie l'action des militaires français par plusieurs arguments assez fréquents dans la justification des brutales répressions coloniales. L'action des soldats est montrée comme une nécessité : l'article mentionne plusieurs fois que les soldats auraient essayé de coopérer avec la tribu, en leur envoyant des messages les appelant à se rendre, un intermédiaire arabe et un parlementaire français. La résistance des Ouled-Riah est décrite comme un « fanatisme sauvage »¹⁰¹⁸, contre lequel l'armée doit agir pour mettre fin aux insurrections menées dans la région. Les hommes enfermés dans la grotte sont en outre présentés comme violents et barbares. Ainsi, le texte décrit des femmes essayant de s'enfuir de la grotte, sur lesquelles « leurs parents et leurs maris firent feu eux-mêmes, pour les empêcher de se soustraire au martyre qu'ils avaient résolu de souffrir »¹⁰¹⁹. Ils accueillent également un négociateur français par « une fusillade »¹⁰²⁰. Cette violence est considérée comme justifiant une telle intervention de l'armée. La mort des femmes et des enfants est mise sur le dos des Ouled-Riah, qui les auraient forcé au sacrifice en les empêchant de fuir la grotte qui allait être enfumée, voire en tuant un membre de leur famille. Comme l'explique Jennifer Sessions, des répressions aussi terribles que l'enfumage de cette grotte ou encore les décapitations qu'elle étudie dans son article se voient ainsi justifiées par les actes violents attribués à des rebelles algériens jugés « barbares »¹⁰²¹. C'est la même justification qu'expose Thomas Robert Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, dans une lettre écrite peu après le drame : « C'est une cruelle extrémité, mais il fallait un exemple terrible qui jetât la terreur parmi ces fanatiques et turbulents montagnards »¹⁰²². Notons que malgré cela, la description de la mort des victimes est décrite de manière pathétique, en évoquant les cris des personnes en train de

1017 ANONYME, « Les grottes du Dahra »,..., p. 412.

1018 *Ibid.*

1019 *Ibid.*

1020 *Ibid.*

1021 Jennifer SESSIONS, « Horace Vernet's *Tête Arabe* : The Artist as a Colonial Collector », dans *Monde(s)*, n°17, 2020, p. 155-176. URL : <https://www.cairn.info/revue-mondes-2020-1-page-155.htm>. Consulté le 29/11/2023.

1022 Lettre de Thomas Robert BUGEAUD. Citée par Benjamin BROWER, « Les violences de la conquête », dans *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, dir. Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou et al., Paris, La Découverte, 2014, p. 60. URL : <https://www.cairn.info/histoire-de-l-algerie-a-la-periode-coloniale--9782707178374-page-58.htm>. Consulté le 29/11/2023.

mourir, puis le « silence funèbre »¹⁰²³. L'horreur de l'acte est reconnue, même si elle est jugée nécessaire. Ainsi, cet article justifiant une violence extrême envers les rebelles algériens, en la présentant comme une nécessaire réponse aux révoltes menées dans la région par Bou Maza, n'est pas du tout destiné à un public enfantin, mais s'y voit reproduit. C'est pour des raisons économiques en partie, mais probablement également idéologiques, étant donné l'importance donnée à l'entreprise coloniale dans le journal dans d'autres textes moins violents que celui-ci.

En effet, le journal évoque souvent la colonisation, en se penchant peu sur ses aspects les plus horribles. Elle essaie de mettre en avant des aspects de la colonisation présentés comme positifs pour les populations locales. Par exemple, un article signé N. M. fait l'éloge de l'« École des otages », fondée par Faidherbe, gouverneur du Sénégal, en 1856 à Saint-Louis. Cet établissement est destiné à « faire l'éducation des fils des chefs influents du pays, c'est-à-dire de ceux qui, après leurs pères, sont appelés à être les chefs des indigènes »¹⁰²⁴. Celle-ci est faite en français, par un enseignant qui ne connaît pas la langue maternelle de ses élèves. Le but de cette éducation est d'envoyer ensuite les jeunes gens compléter leurs études en France, puis les faire revenir au Sénégal avec une formation intellectuelle adéquate à leur rôle de chef. L'objectif de cette manœuvre, qui n'est pas indiqué explicitement par l'article, est de « favoriser l'adhésion des chefs au pouvoir colonial et aux valeurs que ce dernier prétendait défendre »¹⁰²⁵, notamment par l'apprentissage de la langue française. L'article justifie ainsi la colonisation, en présentant un de ses bienfaits supposés, l'éducation apportée par la France. Le journal considère que les colons remplissent ainsi au Sénégal leurs « devoirs de civilisateurs »¹⁰²⁶, pour reprendre la formulation de Faidherbe à la création de l'École des otages, envers des populations perçues comme inéduquées, voire sauvages. De manière générale dans le journal, la colonisation agit ainsi comme un « instrument de la civilisation du monde »¹⁰²⁷, c'est-à-dire de « la diffusion des valeurs universelles typiques de la tradition

1023 ANONYME, « Les grottes du Dahra »,..., p. 412.

1024 N. M., « École des otages », dans *La Semaine des Enfants*, n°593, 3 juin 1865, p. 145-146.

1025 Frédéric GILLY et Céline LABRUNE BADIANE, « Composition en écriture de deux élèves de l'école des otages, 1856 », dans *Outre-Mers*, n°418-419, 2023, p. 250. URL : <https://www.cairn.info/revue-outre-mers-2023-1-page-249.htm>. Consulté le 29/11/2023.

1026 *Ibid.*, p. 251.

1027 Dino COSTANTINI, *Mission civilisatrice : le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, La Découverte, 2008, p. 87.

française au monde entier »¹⁰²⁸. On considère que la France a alors un devoir, une mission de civilisation à l'égard de peuples jugés inférieurs, qu'elle se doit de remplir. On retrouve cette idée dans le récit « Le cheval du vieux soldat », rédigé par Camille Périer, autrice de romans sentimentaux pour la maison d'édition Dentu¹⁰²⁹. L'histoire se déroule dans l'Algérie colonisée et présente les Arabes comme des pillards et pirates à qui les colons apportent la paix. Le narrateur prend sous son aile un jeune prisonnier arabe, Moussa, décrit comme un « petit sauvage » ignorant (il n'a « jamais vu un livre de sa vie » par exemple) mais « au cœur franc et naïf »¹⁰³⁰. Le devoir que se conçoit le narrateur est d'inculquer la civilisation au jeune garçon, ambition arrêtée par la mort tragique de Moussa au combat auprès des Français contre des Algériens. On retrouve ici la même idée que celle présentée plus haut avec le personnage de Lolo : celle que les Occidentaux apporteraient éducation et civilisation à des peuples jugés inférieurs, ce qui justifie moralement la colonisation. Notons que cette idéologie de « mission civilisatrice » se perçoit dans le journal envers les populations colonisées, mais aussi envers les plus pauvres, qui, nous l'avons vu, sont parfois décrits comme presque sauvages, mal éduqués et pouvant être sauvés par la charité bourgeoise. Dans les deux cas, l'écart de classe ou de race amène la bourgeoisie française à penser certaines catégories comme inférieures et à vouloir les « élever » en imposant ses valeurs et son éducation.

Un sujet régulièrement évoqué par le journal, et qu'il nous semble important de traiter, est celui de l'esclavage. Dans l'Empire colonial français, il est une première fois aboli en 1794, puis rétabli par Napoléon Bonaparte en 1802 et définitivement interdit à partir de 1848. Les rédacteurs de *La Semaine des Enfants* considèrent alors que l'esclavage fait partie du passé et est immoral. Le récit historique intitulé « La traite des noirs avant 1789 » en témoigne : « Aujourd'hui, la traite des noirs est interdite par les lois de toutes les nations civilisées ; ceux qui se livrent à ce trafic inhumain sont sévèrement punis »¹⁰³¹. Le récit présente le système de la traite négrière, reconnaissant son caractère cruel, mais, pour ne pas aller contre les ambitions patriotiques du journal, n'hésite pas à affirmer que les Français ont été meilleurs que les autres nations coloniales dans leur traitement des esclaves :

1028 *Ibid.*

1029 Camille PÉRIER, « Le cheval du vieux soldat », dans *La Semaine des Enfants*, n°827-828, 31 août-4 septembre 1867.

1030 *Ibid.*, n°828, 4 septembre 1867, p. 358.

1031A. LUCHANT (auteur non identifié), « La traite des noirs avant 1789 », dans *La Semaine des Enfants*, n°227, 4 mai 1861, p. 137.

« Toutes les nations européennes rivalisaient d'ardeur pour cet étrange commerce. Les Espagnols, les Portugais, les Hollandais, les Anglais même se signalaient par leur rapacité aussi bien que par leur cruauté ; les Français, plus humains, traitaient avec bonté les malheureux noirs »¹⁰³² .

Un exemple en est même donné, celui du voyage du futur vice-amiral Jurien de la Gravière sur le navire *le Bon-Père*, allant participer à la traite négrière en Angola. Il ne craint pas de faire quelque chose d'immoral, car « il savait qu'alors acheter des esclaves noirs en Afrique c'était presque toujours sauver la vie à des infortunés que leurs maîtres auraient infailliblement égorgés ou même dévorés s'ils n'avaient pas eu l'espoir de les vendre »¹⁰³³. La traite est alors considérée comme un moindre mal, face à des représentations stéréotypées des Africains qui seraient des « races barbares »¹⁰³⁴ cannibales et avides de sang. Les esclaves font l'objet « des soins les plus attentifs »¹⁰³⁵, décrits comme recevant deux repas par jour, étant lavés et soignés chaque matin pour éviter les piqûres d'insecte, et comme ayant la possibilité de danser et faire de l'exercice sur le bateau. Il est évident qu'un tel portrait est très irréaliste, et veille seulement à ne pas ternir la réputation de la France auprès du lecteur. Si l'esclavage est condamné, le journal minimise et justifie donc la traite négrière réalisée par des Français. Les allusions aux esclaves sont surtout présentes dans certains feuilletons se situant aux États-Unis, comme « Les orphelins de Terrebonne » de Louis Bailleul, étant donné que l'esclavage n'y est interdit qu'à partir de 1865.

Dans les romans, la colonisation est aussi montrée comme un divertissement : les Occidentaux vivent des aventures, face à une nature sauvage, dans le but d'en tirer un profit financier. C'est le cas de M. Dugay déjà mentionné, mais aussi des nombreux colons partis s'installer dans l'Ouest américain évoqués par exemple dans les romans de Mayne-Reid, auteur irlandais. Ils dépeignent une Amérique ou Afrique terre de voyage, de danger et de richesses, comme dans « L'habitation du désert », où les protagonistes font face à diverses menaces, notamment des natifs présentés comme dangereux et des animaux sauvages. Un exemple assez intéressant car prenant le contre-pied de cette vision est celui du « colon de seize ans », un feuilleton en deux épisodes traduit de l'autrice allemande « Mme Thecle de

1032. *Ibid*, p. 137-138.

1033 *Ibid*, p. 318.

1034 *Ibid*.

1035 *Ibid*.

Gompert », de son vrai nom Thekla von Gumpert¹⁰³⁶. Le garçon boulanger Gotthelf rêve d'aller en Amérique pour acheter à peu de frais un terrain, l'exploiter et pouvoir vivre sans rien payer, en vivant de la forêt. Il part avec son fils Charles, laissant sa fille Rose sous la responsabilité de son propre père. Nous sont alors décrits en parallèle les destins de Rose, qui devient maîtresse dans une salle d'asile, ainsi que de Gotthelf et son fils. A la fin d'une traversée rendue difficile par le mal de mer, Gotthelf meurt quand le bateau disparaît dans un incendie. Charles lui survit et doit alors se débrouiller sans aucun argent pour survivre aux États-Unis, recueilli par un savant voyageant sur le bateau. Le rêve américain de Gotthelf est vite parti en fumée, manière d'avertir les lecteurs et de proposer un contre-pied à d'autres textes comme ceux de Mayne-Reid qui encensent les États-Unis comme un espace à explorer. Les mentions des natifs sont rares dans tous ces textes, et ils sont seulement montrés comme des éléments perturbateurs pour les protagonistes.

On trouve assez peu de références toutefois aux guerres menées par Napoléon III durant la parution du journal pour étendre l'Empire colonial français. Un texte comme « Le soldat Cureño » se déroule certes au Mexique, mais ne traite pas du tout de la colonisation par la France. Il a d'ailleurs été publié dès 1851 dans la *Revue des Deux Mondes*¹⁰³⁷. Sa reprise par la maison Lahure dans le contexte de l'expédition au Mexique, en 1866, peut néanmoins apparaître comme un moyen de présenter aux jeunes lecteurs l'armée d'un pays que la France peine alors à garder sous son contrôle, ainsi que des réalités géographiques et culturelles locales. L'échec final, en 1867, de la tentative de Napoléon III d'instituer durablement Maximilien de Habsbourg comme empereur du Mexique n'est mentionné qu'une seule fois, assez tardivement dans le journal, durant l'avancée prussienne d'août 1870. Ainsi, dans un récit historique déjà mentionné sur le maréchal Bazaine, l'auteur anonyme raconte le rôle essentiel du militaire dans le conflit et ses principaux faits d'armes. L'article mentionne les difficultés rencontrées lors des sièges ou en raison de la géographie du pays, qui a « un territoire cinq fois grand comme la France »¹⁰³⁸ et « des pays souvent impraticables »¹⁰³⁹. La

1036Thekla von GUMPERT, « Le colon de seize ans », dans *La Semaine des Enfants*, n°226-227, 27 avril – 4 mai 1861.

1037Gabriel FERRY, « *Cabecillas y guerrilleros*, scènes de la vie militaire au Mexique : le soldat Cureño » dans, *Revue des Deux Mondes*, nouvelle période, vol. 9, n°1, 1^{er} janvier 1851, p. 83-104. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86918m/f88>. Consulté le 01/12/2023.

1038ANONYME, « Le maréchal Bazaine », dans *La Semaine des Enfants*, n°1139, 27 août 1870, p. 339.

1039Ibid.

fin de l'expédition du Mexique est évoquée de manière assez critique envers l'empereur, critiquant la gestion de la situation par le gouvernement :

« Grâce à lui [Bazaine], l'honneur militaire fut sauf, et s'il n'en fut pas de même de l'honneur politique, la faute ne peut lui en être attribuée, mais à la fâcheuse pensée qu'eut le gouvernement d'établir un empereur au Mexique, au lieu de rappeler notre armée après avoir obtenu satisfaction pour nos griefs »¹⁰⁴⁰.

Le texte évoque également la fin tragique de Maximilien de Habsbourg, décapité en 1867 après avoir refusé de fuir le Mexique. Tous ces échecs sont attribués au choix du gouvernement de continuer à accroître l'influence de la France au Mexique, malgré les défaites militaires et les difficultés rencontrées par le nouvel empereur du pays. Notons d'ailleurs que l'auteur du récit historique estime que Bazaine aurait peut-être été « plus de taille à porter la couronne de Maximilien... si on avait voulu la lui laisser prendre »¹⁰⁴¹, considérant qu'un général talentueux aurait été un meilleur choix pour la direction du protectorat. En revanche, une telle critique de la politique coloniale de Napoléon III ne se trouve qu'à la toute fin du régime, dans une période où la presse est moins contrôlée et où il est plus accepté de critiquer l'empereur, d'autant plus vu le contexte militaire. Enfin, notons que les expéditions en Asie menées par la France durant la période de publication du journal ne sont jamais mentionnées dans le périodique à notre connaissance.

La Semaine des Enfants est ainsi un journal qui légitime la colonisation, la justifiant notamment par l'idée d'un devoir de « civilisation » des Européens envers des peuples jugés inférieurs. Elle critique l'esclavage, aboli en France, mais semble le minimiser dans certains textes. Cependant, les entreprises coloniales abordées sont plutôt des conquêtes plus anciennes, comme celles de l'Algérie, en dehors d'un rare article abordant rapidement l'expédition du Mexique. C'est alors un journal de son temps, qui contribue à diffuser une certaine idée de ce qu'est la colonisation, ainsi que des stéréotypes nombreux sur les populations natives et leur prétendue infériorité sur les Européens. Cela correspond tout à fait à l'imaginaire social dominant sous le Second Empire. Une telle position sur le sujet perdure d'ailleurs durant plusieurs décennies : *La Semaine de Suzette* par exemple propose de

1040 *Ibid.*

1041 *Ibid.*

nombreux récits mettant en avant des actions des colons présentées comme bien-fondées et civilisatrices, tout en continuant de propager des clichés racistes jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, comme l'explique Marie-Anne Couderc¹⁰⁴².

En conclusion, *La Semaine des Enfants* propose un contenu assez traditionnel pour une revue pour la jeunesse de son époque. Elle mêle articles instructifs et récits moraux, avec quelques rares contenus plus divertissants. Sa grande modernité est principalement son usage d'illustrations de qualité réalisées par des artistes reconnus, surtout dans les premières années du journal. Si elles ont majoritairement un rôle traditionnel consistant à compléter le texte, elles ont parfois un rôle plus original, notamment avec les « histoires en estampes » réalisées par des dessinateurs comme Bertall. Sa structuration en trois rubriques, bien que non immuable, permet d'assez facilement discerner les contenus. Sa mise en page, en comparaison avec d'autres périodiques, est assez aérée, bien que moins travaillée que celle du *Magasin d'éducation et de récréation*.

La parution se situe au carrefour de deux types de publications : le recueil périodique et le journal. Reçue par l'abonné chaque semaine, elle prend la forme d'un hebdomadaire (ou bihebdomadaire selon la période). Le lecteur peut attendre impatiemment la suite d'un feuilleton, mais ne profite d'aucun article d'actualité qui pourrait faire l'intérêt d'un tel format. Achetée en recueil, elle forme une collection de volumes anthologiques, que le lecteur peut lire en entier ou picorer à sa guise. Ces deux formes coexistent, comme le montre l'exemple des volumes reliés par Marthe Rondel, et sont appréhendées différemment par le public.

Dans tous les cas, les textes du journal ont pour buts d'éduquer, instruire et distraire le lecteur, objectifs traditionnels de la littérature pour la jeunesse. Ils font cela de manière plutôt attendue, en reprenant des genres existant depuis le XVIII^e siècle comme la berquinade, la fable ou encore le dialogue pédagogique, et adoptant peu les nouveautés qui font l'intérêt de la maison Hetzel comme les romans d'aventures mêlant science et péripéties ou les « histoires de... ». Les textes les plus innovants sont sûrement les rares articles traitant de sujets

1042 Marie-Anne COUDERC, *La Semaine de Suzette : Histoires de filles*, Paris, CNRS Éditions, 2005.

d'actualité ou liés à la modernité et les romans repris ou inspirés d'auteurs anglophones (notamment les romans d'aventures). La majorité des récits sont standardisés et peu originaux. Les articles traitent de sujets variés, mais on peut douter de leur efficacité pédagogique. Ils propagent le plus souvent, que ce soit conscient ou non de la part des auteurs, une certaine idéologie et manière de voir le monde, typique de la bourgeoisie du Second Empire. On trouve notamment des représentations stéréotypées de catégories de personnes jugées « inférieures », notamment les classes populaires et les Noirs, auprès duquel le lecteur est amené à considérer qu'il faut mener une mission de charité et de « civilisation ». Au niveau politique, le journal, s'il est plutôt positif envers Napoléon III et les rois de France, ne semble pas vraiment préférer un type de régime en particulier. On note toutefois un attachement important au patriotisme et à l'armée, surtout avant 1870. Ceci étant dit, ces visions sont assez attendues vu l'orientation politique du créateur du journal, Charles Lahure, et de son premier rédacteur en chef, Théodore-Henri Barrau, conservateurs attachés à la défense de la morale et de l'ordre. Ainsi, *La Semaine des Enfants* présente quelques éléments de modernité, mais continue surtout des traditions déjà présentes dans la littérature pour la jeunesse, tout en véhiculant auprès des jeunes lecteurs des représentations et un imaginaire propres à leur époque et leur classe.

Il convient désormais d'essayer de définir plus précisément le lectorat recherché par le journal, que nous avons déjà pu entrepercevoir durant notre analyse du contenu et de la forme de *La Semaine des Enfants*. Nous nous demanderons comment la maison Lahure essaie de séduire et fidéliser ce public, puis analyserons l'échec de cette démarche, qui amène à la fin du périodique et sa vente à la maison Hetzel.

**QUATRIÈME PARTIE : UN PÉRIODIQUE EN
DÉCLIN APRÈS 1870, MALGRÉ DES
STRATÉGIES DE VENTE ORIGINALES**

QUATRIÈME PARTIE : UN PÉRIODIQUE EN DÉCLIN APRÈS 1870, MALGRÉ DES STRATÉGIES DE VENTE ORIGINALES

La Semaine des Enfants semble s'être imposée, grâce à son contenu varié, reposant en partie à ses débuts sur le catalogue de la maison Hachette, et à une forme travaillée, avec des illustrateurs reconnus, comme un incontournable de la presse enfantine du Second Empire. De plus, elle n'avait pas vraiment de concurrents à sa taille durant les premières années de sa parution, ce qui a facilité son succès. Ainsi, quand l'hebdomadaire satirique *Le Journal amusant* consacre en 1862 cinq pages à des caricatures comiques des lecteurs de journaux réalisées par le dessinateur Henri-Alfred Darjou, les seuls enfants représentés lisent *La Semaine des Enfants*. Le dessin en question représente toutefois deux jeunes enfants en train de faire des pliages avec le papier du périodique, et non en train de lire, et la lecture des enfants semble surtout servir, comme l'indique la légende, à « la tranquillité des parents »¹⁰⁴³ plutôt qu'à l'éducation et l'amusement des jeunes gens. Le choix du journal semble toutefois indiquer qu'il est considéré comme une référence en matière de presse enfantine et connaît un certain succès, comme le confirme le changement de périodicité du journal l'année précédente, qui passe d'un rythme hebdomadaire à bihebdomadaire. Le périodique va pourtant connaître, une dizaine d'années plus tard, un certain déclin, qui va mener à la décision de la famille Lahure de céder *La Semaine des Enfants* à la maison Hetzel à l'automne 1876.



La Semaine des Enfants, la tranquillité des parents.

Illustration 35: Caricature de Darjou tirée de "Les journaux et leurs lecteurs", publié dans le *Journal amusant* en 1862

¹⁰⁴³Henri-Alfred DARJOU, « Les journaux et leurs lecteurs », dans *Journal amusant, journal illustré, journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.*, n°339, 28 juin 1862, p. 3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55013632/f3>. Consulté le 20/05/2023.

QUATRIÈME PARTIE : UN PÉRIODIQUE EN DÉCLIN APRÈS 1870, MALGRÉ DES STRATÉGIES DE VENTE ORIGINALES

Il convient alors de s'interroger sur les stratégies éditoriales employées par l'imprimerie Lahure, pour essayer de déterminer dans quelles mesures elles ont pu ou non paraître novatrices, assez classiques ou plutôt dépassées pour leur époque. Le journal vise un public assez précis, défini par son âge, ainsi que son milieu social et géographique. Cette sectorisation permet d'adapter le contenu du journal pour plaire à un certain type de lecteurs, et, surtout, de parents, tout en le différenciant des autres parutions de son temps. Nous ne pouvons pas évaluer le succès des efforts de la maison Lahure pour toucher ce public, faute de chiffres concernant le tirage ou le nombre d'abonnés de *La Semaine des Enfants*. Nous avons donc décidé de répertorier les techniques utilisées ou non par le journal pour agrandir son public et fidéliser son lectorat, puis les comparer avec d'autres journaux de la même période. Cette démarche a pour but d'essayer de mieux comprendre l'évolution éditoriale de *La Semaine des Enfants* et également les raisons ayant pu faire qu'elle ait été absorbée par le *Magasin d'éducation et de récréation* en 1876

Nous commencerons par déterminer le lectorat visé par la maison Lahure. Après cela, nous étudierons les stratégies de vente et de fidélisation du lectorat utilisées par Charles Lahure puis ses deux fils aînés. Ensuite, nous nous concentrerons sur deux aspects de modernité éditoriale, la publicité et la présence de la voix du lecteur dans le journal, souvent présents dans la presse de l'époque et plus précisément dans les journaux à destination des plus jeunes, mais qui semblent à première vue absents dans *La Semaine des Enfants*. Enfin, nous étudierons les circonstances du rachat du périodique par Hetzel, en essayant notamment de déterminer les motifs ayant poussé la famille Lahure à décider, de céder le journal.

Chapitre premier : Un public visé défini par son âge et son milieu

Faute de pouvoir trouver facilement des informations sur le lectorat réel de *La Semaine des Enfants*, notamment des chiffres de vente, il n'est possible de déterminer le lectorat du journal que par l'analyse du contenu des textes et images présents dans le périodique, ainsi que les rares témoignages de lecteurs du journal que nous avons pu retrouver. Avec ces indices, nous pouvons essayer de déterminer exactement la partie de l'enfance visée par *La Semaine des Enfants* en matière d'âge, de sexe, de classe sociale et de milieu géographique. Cela semble important pour mieux envisager qui pouvait lire le journal, mais également pour mieux replacer le périodique dans une certaine dynamique de l'époque : une tendance à une sectorisation grandissante de la littérature pour la jeunesse, par âge ou par sexe le plus souvent, marquée par la présence de collections variées (au sein de la « Bibliothèque rose illustrée » par exemple, quitte à publier le même ouvrage dans plusieurs collections différentes) ou de gammes de journaux différentes comme nous allons le voir. Il faut toutefois noter que la division principale, comme le rappelle Francis Marcoin, se fait entre littérature générale, littérature enfantine récréative, littérature scolaire et littérature pour le peuple¹⁰⁴⁴. Cette classification est plus faite pour vendre à un public qui met des barrières entre ces différents types de lectorat et pouvoir facilement utiliser un même texte dans plusieurs collections que dans une vraie stratégie éditoriale d'identification et visée d'une clientèle très précise.

¹⁰⁴⁴Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

A. Un journal pour les garçons et les filles de six à douze ans

1. Un lectorat souhaité exposé dès le premier numéro

Le lectorat souhaité par la maison Lahure est mis en avant dès le premier numéro, dans l'« Adresse aux pères et aux mères » qui constitue le premier texte de *La Semaine des Enfants*. Cette présentation aux parents du journal et de son contenu, servant d'annonce publicitaire pour inciter à l'abonnement, indique ainsi une tranche d'âge assez large pour son lectorat :

« Depuis le moment où les enfants des deux sexes commencent à savoir lire, jusqu'à celui où ils peuvent entreprendre des études sérieuses, s'écoule un intervalle presque toujours perdu pour leur instruction et entièrement occupé par des activités frivoles.

Il est à désirer que cet intervalle soit plus utilement rempli »¹⁰⁴⁵.

Le moment où les enfants commencent l'apprentissage de la lecture est, en général, l'entrée à l'école primaire ou dans les petites classes du collège, parfois l'arrivée à domicile d'un précepteur, qui se déroule vers l'âge de six ans. L'entrée dans les « études sérieuses » représente sûrement l'entrée dans le secondaire, vers douze ou treize ans. Le nouveau « sérieux » de l'étude vient sûrement, pour les garçons, de l'importance du grec et surtout du latin à partir de la sixième et d'une augmentation du temps de travail (40 heures d'étude personnelle et 20 heures de classe chaque semaine¹⁰⁴⁶), renforcée par le fait qu'une partie des élèves devient interne. Les jeunes filles quant à elles ont un programme d'études moins dense dans les pensionnats, mais la formation qu'elles reçoivent peut être également qualifiée d'« études sérieuses » dans le sens où elle leur permet de se préparer à leur futur rôle de mère et d'épouse, constituant un rite de passage à l'âge adulte. Le périodique se destine donc à compléter l'éducation des enfants durant leur cursus d'éducation primaire. Nous avons déjà vu que le format même du journal, très illustré et avec un texte plus aéré que dans les

1045 ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

1046 Jean-Noël LUC, Jean-François CONDETTE et Yves VERNEUIL, *Histoire de l'enseignement en France: XIX^e-XXI^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2020, p. 64.

journaux pour adultes, est ainsi fait pour faciliter la lecture et être accessible à cette tranche d'âge, même si l'on est loin du travail réalisé dans les albums pour les tout-petits de Pierre-Jules Hetzel qui s'adressent eux plutôt aux 4 à 8 ans¹⁰⁴⁷. On privilégie ainsi un public qui sait certes lire, mais ne peut pas nécessairement lire de nombreuses pages à la suite et a besoin d'images pour mieux comprendre. La lecture peut aussi être faite, comme nous l'avons vu plus haut, par un parent à toute la famille, ou spécifiquement à un ou plusieurs enfants.

Dans cette même adresse, les rédacteurs expliquent ne pas explicitement viser les garçons ou les filles. Ils veulent s'adresser « aux enfants des deux sexes »¹⁰⁴⁸, sans sembler dans cette présentation du journal privilégier l'un ou l'autre. La gravure de Fath et Trichon présente en frontispice au début de chacun des volumes annuels ou biannuels de *La Semaine des Enfants* confirme cette volonté, en représentant des enfants des deux sexes assis autour d'une femme debout probable allégorie de l'instruction. En outre, l'image présente sur la reliure d'éditeur de chaque volume de l'hebdomadaire, reprenant la gravure de Bertall « Éducation maternelle » illustrant la première page du premier numéro du journal, représente deux parents, un père regardant ses enfants, une mère assise un bébé sur ses genoux, et une petite fille lisant assise sur un siège plus bas. La maison Lahure veut ainsi montrer que toute la famille peut se réunir autour du journal, peu importe l'âge et le sexe, ce qui peut aussi confirmer que les plus jeunes aient pu accéder aux textes de *La Semaine des Enfants* par l'intermédiaire de leurs parents ou de frères et sœurs plus âgés.

1047Catherine ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

1048ANONYME, « Aux pères et aux mères de famille », *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

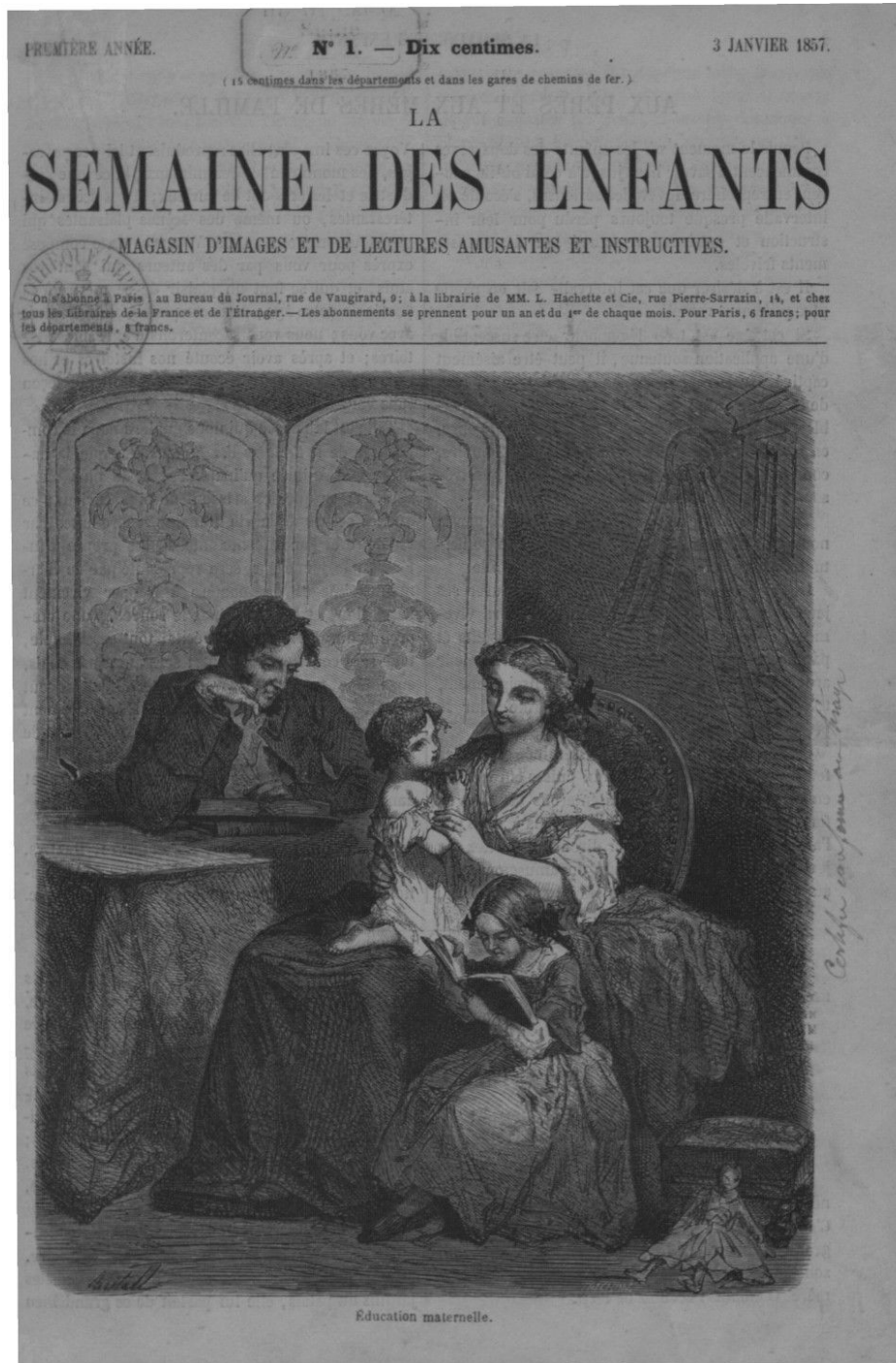


Illustration 36: Gravure sur la première page du premier numéro du journal, titrée "Éducation maternelle" et dessinée par Bertall

2. Un public cible qui transparaît également dans le contenu du journal

L'analyse des contenus proposés dans *La Semaine des Enfants* peut permettre de confirmer ou d'infirmer ce que déclare en 1857 la maison Lahure aux parents des lecteurs de son journal. Si nous n'avons pas pu établir de statistiques sur les personnages des divers récits de *La Semaine des Enfants*, il semble qu'ils s'inscrivent le plus souvent dans cette tranche d'âge des six-douze ans.

En ce qui concerne la limite basse de la tranche d'âge (six ans), on constate qu'aucun texte ne reprend le format album employé par Hetzel par exemple et directement adressé à des non-lecteurs. Les exemples de récits en estampes peuvent pointer dans cette direction, mais ils sont somme toutes assez rares dans le périodique. Les images sont surtout des points d'appui aidant le lecteur pour la plupart des textes, et hors des récits en estampes ne permettent pas seules la compréhension. Même avec cet appui, on peut supposer que les feuilletons paraissent peu accessibles à des enfants de moins de six ans, et même à des enfants de six ou sept ans encore en apprentissage de la lecture.

Les autres apprentissages supposés connus des enfants montrent également qu'on considère qu'ils sont en école primaire. Ainsi, une série de quatre gravures pleine page intitulée « Les opérations de l'arithmétique » est constituée des petites cases contenant des images censées susciter des problèmes arithmétiques (par exemple, pour l'addition, en montrant deux groupes d'enfants ou de chevaux séparés, pour amener le lecteur à additionner leur nombre)¹⁰⁴⁹. Les sujets, addition, soustraction, multiplication et division, montrent bien qu'on s'adresse à des enfants assez jeunes, qui sont au début de leur apprentissage des mathématiques.

La limite haute de la tranche d'âge (douze ou treize ans) est quant à elle plus souvent évoquée. Elle représente un rite de passage important, notamment avec le passage aux études secondaires et la sortie des « petites classes » des collèges et lycées, et est évoquée comme un

1049« Les opérations de l'arithmétique », dans *La Semaine des Enfants*, n°383-386, 30 mai-10 juin 1863.

horizon proche pour les lecteurs. Ainsi, dans son récit « Le château de Nuremberg », Georges Fath écrit, quand son héros Frédéric arrive sur la fin de ses études primaires :

« Le temps va vite, mes enfants, bien qu'on se plaigne fort souvent de sa durée, et Frédéric, un beau jour, se trouva avoir atteint ses douze ans. Plusieurs d'entre vous approchent sans doute de ce même âge où l'intelligence tend à se développer, et où les petits enfants, qui sont devenus tout doucement de petits hommes, commencent à manifester un goût pour un art ou un métier quelconque »¹⁰⁵⁰.

Il conçoit ainsi ses lecteurs comme étant en partie proche de l'âge de douze ans, mais pas comme ayant déjà en grande partie atteint ou dépassé ce stade, ce qui confirme l'idée d'un lectorat vu comme ayant douze ans maximum. On constate également que la majorité des récits comprennent des enfants entre six et douze ans. Il y a malgré tout quelques rares exemples de textes présentant des univers scolaires avec des enfants plus âgés. On relève par exemple quelques histoires se déroulant dans des pensions pour jeunes filles comme le récit de Zulma Carraud « Les inséparables », publié en quatre épisodes et repris dans le recueil *Les goûters de la grand-mère* publié ultérieurement dans la « Bibliothèque rose illustrée » en 1868¹⁰⁵¹. La nouvelle raconte la vie et l'amitié entre trois jeunes filles de milieux différents étudiant dans la même pension, se servant de différents épisodes du quotidien en pension pour donner aux lectrices des leçons morales sur le vol, le mensonge ou encore la camaraderie. L'histoire commence à l'entrée en pension des jeunes filles et s'achève à leur départ : elle suit Lucile de treize à seize ans, Clémence de quatorze à dix-sept ans et Sarah de quinze à dix-huit ans. Il est alors évident que les personnages ne représentent pas le public visé par le journal. La parution de ce récit malgré cela est donc probablement dû au fait que Zulma Carraud est une autrice récurrente dans le journal. Il présente en outre de manière assez agréable et claire la vie quotidienne en pensionnat, ce qui peut permettre aux jeunes lectrices de mieux envisager leur futur dans ces institutions.

La première communion est un autre de ces rites de passage de l'enfance à la jeunesse, qui se déroule entre les douze et treize ans des enfants selon Catherine Rollet¹⁰⁵². Son

1050 Georges FATH, « Le château de Nuremberg », dans *La Semaine des Enfants*, n°143, 24 septembre 1859, p. 309.

1051 Zulma CARRAUD, « Les inséparables », dans *La Semaine des Enfants*, n°102-105, 11 décembre 1858 - 1^{er} janvier 1859.

1052 Catherine ROLLET, *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

importance est décrite dans « La première communion de François-René de Chateaubriand », un article écrit par Théodore-Henri Barrau sous son pseudonyme de Louis d'Altemont¹⁰⁵³. La cérémonie n'est pas évoquée comme quelque chose que le lecteur a déjà vécu, mais comme une expérience à venir dont la préparation et le déroulement sont décrits pour en montrer l'importance au jeune lecteur, ce qui amène à penser que le lecteur visé par Barrau n'est pas encore en âge de communier.

La Semaine des Enfants cherche à s'adresser aux garçons comme aux filles. Pour cela, elle s'attache à diversifier les textes, notamment les fictions, pour viser les deux publics. Si nous n'avons pas pu mener de statistiques, la majorité des textes étant plutôt mixte et difficile à classer unilatéralement « pour les garçons » ou « pour les filles », certains semblent correspondre à des types de littérature traditionnellement plutôt destinée à une de ces deux catégories.

Les romans d'aventure par exemple semblent plutôt destinés au lectorat masculin. L'exemple le plus typique est celui des romans de l'auteur américain Thomas Mayne-Reid, dont plusieurs sont publiés en feuilleton dans le journal car les droits de ses romans sont partagés par Lahure et Hachette. Dans une de ses lettres à Hachette, l'écrivain qualifie d'ailleurs ses ouvrages pour enfants de « *boys' books* »¹⁰⁵⁴. Les récits tournant autour de sujets militaires semblent aussi pour partie plutôt réservés à un public masculin, comme nous l'avons signalé précédemment. D'autres récits semblent quant à eux viser un public plutôt féminin. C'est le cas du récit de pensionnat évoqué plus haut, par exemple, mais aussi d'un texte dont le personnage principal est une poupée, « *Métamorphoses d'une poupée* » de Marie Guerrier du Haupt, publié en quatre épisodes en 1865¹⁰⁵⁵. Ce dernier récit fait partie d'un genre à destination des petites filles né en 1839 avec le succès de librairie *Mémoires d'une poupée* de Julie Gouraud. On note également de nombreux récits mettant en avant des

1053Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « La première communion de François-René de Chateaubriand », *La Semaine des Enfants*, n°365, 28 mars 1863, p. 414-415.

1054Lettre de Thomas Mayne Reid à Hachette, 24 décembre 1868. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, dossier nominatif de Thomas Mayne Reid, 44HAC/32/16.

1055Marie GUERRIER DU HAUPT, « *Métamorphoses d'une poupée* », *La Semaine des Enfants*, n°597-600, 17-28 juin 1865.

personnages féminins et des univers qui semblent plutôt typiques de la littérature enfantine adressée aux femmes, limitée à la sphère domestique : on peut citer par exemple « Le goûter de Juliette », récit bref de Léon de Laujon où une petite fille gourmande est amenée à renoncer à son goûter pour le donner à une fillette mendicante¹⁰⁵⁶. Les valeurs mises en avant auprès des jeunes filles sont souvent, par exemple, la compassion (notamment manifestée par l'aide aux plus pauvres), la patience et la modestie, comme nous l'avons dit précédemment.

Cependant, la majorité des articles s'adresse à un lectorat mixte : c'est le cas des contes ou encore des articles plus instructifs. Les romans d'autrices comme la comtesse de Ségur semblent également parler à un public à la fois masculin et féminin, étant écrits originellement pour ses petits-enfants qui sont des deux sexes. Les romans de la comtesse publiés dans le journal mettent en avant aussi bien des garçons (Diloy le chemineau, Blaise) que des filles (Caroline la sœur de Gribouille, Simplicie) et même des animaux comme l'âne Cadichon.

3. Un créneau commercial peu disputé ?

Il convient, pour mieux comprendre où se positionne *La Semaine des Enfants* par rapport à ses concurrents, de comparer le lectorat qu'elle vise avec celui des autres collections et périodiques pour la jeunesse de l'époque, afin de mieux voir sur quel créneau commercial elle se situe.

La « Bibliothèque rose illustrée », comme nous l'avons écrit plus haut, se compose d'une série pour les 4-8 ans, une pour les 8-14 ans et une pour les 14-18 ans¹⁰⁵⁷. La seconde série est celle dont les textes semblent le plus repris dans *La Semaine des Enfants*, avec notamment les romans de la comtesse de Ségur et des auteurs étrangers comme Hawthorne ou Swift. Elle comporte quelques titres de la première série, notamment les *Nouveaux contes de*

1056Léon de LAUJON, « Le goûter de Juliette », dans *La Semaine des Enfants*, n°17, 25 avril 1857, p. 130-131.

1057Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

fées de la comtesse de Ségur, mais pas les titres qui visent plutôt les classes des salles d'asile¹⁰⁵⁸ comme ceux de Marie-Pape Carpentier. Cela semble donc confirmer la tranche d'âge de six à douze ans évoquée plus haut, de même que le fait que les autres textes publiés dans *La Semaine des Enfants* semble du même degré de complexité au niveau du vocabulaire employé et du style.

En ce qui concerne les journaux, le *Magasin d'éducation et de récréation* semble s'adresser à une tranche d'âge bien plus large. Pierre-Jules Hetzel et Jean Macé annoncent ainsi dans le prospectus qui ouvre le premier volume du *Magasin* :

« Nous avons à choisir : ou faire une publication à l'usage des seuls bébés, ou parler et pour eux et pour les jeunes gens et les jeunes filles, et par suite, que les parents nous permettent de le dire, pour les jeunes pères et les jeunes mères aussi. – C'est le parti que nous avons pris, bien assurés que tout convient à l'enfance elle-même, de ce qui a les qualités mais non les défauts de l'âge mûr »¹⁰⁵⁹.

Le périodique remplit bien cet objectif dans son contenu, ambitionnant à la fois comme on l'a vu de faciliter l'apprentissage de la lecture des plus jeunes lecteurs, avec notamment un rôle d'intermédiaire des parents pour « nos petits et [...] nos jeunes lecteurs », mais aussi d'« ajouter à la leçon forcément un peu austère du collège et du pensionnat une leçon plus intime et plus pénétrante »¹⁰⁶⁰, s'adressant là à des jeunes gens plus âgés, déjà dans les études secondaires. Il s'adresse même aux mères de famille, comme le montre le prospectus signé par le directeur du *Temps* Nefftzer. Ce dernier y explique que les journaux politiques et économiques sont destinés avant tout aux hommes, et que la lecture du *Magasin* est selon lui plus utile pour les femmes que celle des romans-feuilletons¹⁰⁶¹. En plus de montrer combien les rôles de genre façonnent le public des périodiques, cette publicité montre une certaine méfiance envers la littérature populaire, qui amène à reléguer les femmes à la presse enfantine garantie comme tout à fait morale. Notons toutefois que le prospectus de Macé et d'Hetzel ne mentionne que « les parents » de manière générale, sans préciser s'adresser uniquement aux

1058Nom que portent les premières écoles maternelles, de leur création en 1826 à l'institution de l'école de l'école maternelle publique en 1881.

1059Pierre-Jules HETZEL et Jean MACÉ, « Prospectus », dans *Magasin d'éducation et de récréation*, Paris, Hetzel, vol. 1, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51143090v>. Consulté le 19/04/2023.

1060Ibid, p. 1.

1061Auguste NEFFTZER, « [Sans titre] », dans *Magasin d'éducation et de récréation*, Paris, Hetzel, vol. 1, page non paginée. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51143090v>. Consulté le 19/04/2023.

mères de famille. Le format du *Magasin de récréation et d'éducation*, 32 pages livrées deux fois par mois, donc moins régulier mais plus long que *La Semaine des Enfants* est propice à proposer à la fois de longs récits pour les plus âgés et des contenus accessibles aux plus jeunes, constituant ainsi un journal adressé à toute la famille. Dans cette même perspective de viser un public aussi large que possible, le journal s'adresse aussi bien aux garçons qu'aux filles.

Sur la fin de la publication de *La Semaine des Enfants*, un autre concurrent apparaît, *Le Journal de la Jeunesse*, qui appartient à la maison Hachette. Il s'adresse toutefois à un public un peu plus âgé, et « a eu le mérite d'être parmi les premiers à déterminer une classe d'âge de 10 à 15 ans »¹⁰⁶² selon Dominique Guislain. Le journal se présente comme mixte, même s'il semble plutôt vu le contenu de ses articles s'adresser aux jeunes hommes¹⁰⁶³. Une autre publication Hachette adressée aux plus jeunes, *Mon journal*, pour les 5-10 ans, est créée en 1881, et marque clairement la volonté de Hachette de sectoriser par âge le lectorat enfantin. Cependant, cela ne concerne pas *La Semaine des Enfants*, étant donné que cette démarche est postérieure à la fin de sa parution.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* s'adresse à une tranche d'âge précise, celles des 6-12 ans, sans rechercher à miser également sur la petite enfance ou les adolescents. La sectorisation d'un lectorat précis peut apparaître comme quelque chose de plutôt moderne, qui va aller en s'accroissant avec le temps comme le montre l'exemple des publications pour la jeunesse de la maison Hachette dans les années 1880. On note toutefois que ce n'est pas la première parution à faire ce choix : par exemple, *Le Bon génie*, journal dirigé par Laurent de Jussieu et édité par le libraire Louis Colas, s'adresse déjà à cette tranche d'âge entre 1824 et 1829¹⁰⁶⁴.

En outre, le choix de cibler un lectorat mixte différencie *La Semaine des Enfants* d'une partie des journaux pour la jeunesse les plus connus de son époque, qui visent explicitement un lectorat féminin. Née dans les années 1830 sur le modèle de la presse de mode, ce type de

1062 Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J.-M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979, p. 87.

1063 *Ibid.*

1064 F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*

presse prospère encore sous le Second Empire, avec des journaux déjà anciens comme le *Journal des demoiselles* et le *Journal des jeunes personnes* créés en 1833 ou le *Magasin des demoiselles* fondé en 1844. Notons également que ces journaux s'adressent à une population plus âgée, ayant entre quatorze et dix-huit ans environ.

Par ailleurs, les journaux dédiés uniquement aux jeunes garçons semblent très rares. Francis Marcoin relève ainsi que les rédacteurs d'un des seuls périodiques visant un public masculin, *Polichinel, journal des jeunes garçons*¹⁰⁶⁵, affirment à son lancement en octobre 1864 :

« Presque toutes les charmantes productions en vogue sont spécialement réservées à vos sœurs, à vos cousines, et vous laissent dans le plus profond oubli. Il y a donc là une véritable lacune ; c'est cette lacune que nous voulons remplir »¹⁰⁶⁶.

Le lectorat masculin semble malgré cela ne pas avoir plébiscité le bimensuel, qui cesse de paraître dès l'année suivante. Déjà, une autre publication à destination des garçons, *L'écolier, nouveau journal des Enfants* [sic], créée par Madame de Pussy, qui anime le *Journal des Demoiselles*, n'avait duré que quelques mois en 1847, ce qui peut toutefois être dû à la mort de sa dirigeante la même année. Les jeunes garçons semblent donc devoir plutôt se diriger vers des journaux affichés comme mixtes, faute de parutions leur étant uniquement dédiés. Ils ne représentent pas un marché spécifique au même titre que les jeunes femmes.

Le fait de viser un lectorat mixte permet alors d'élargir le lectorat potentiel et peut-être d'attirer certaines familles, qui peuvent ainsi faire lire le même journal à leurs fils et filles. C'est un créneau commercial qui semble à l'époque assez peu disputé, même si son lectorat recoupe en partie celui du *Magasin d'éducation et de récréation*, ainsi que celui du *Journal de la Jeunesse*. Il convient toutefois de se demander désormais si le périodique s'adresse réellement à tous les enfants entre six et douze ans, ou s'il ne vise pas plutôt une partie bien particulière de l'espace social et géographique français.

1065 Les rédacteurs du journal ont décidé d'adopter cette orthographe pour rendre plus masculin le nom de Polichinelle, d'après *Ibid.*

1066 *Polichinel, journal des jeunes garçons*. Cité par F. MARCOIN, *Librairie de jeunesse...*, p. 346.

B. Un journal visant un milieu social et géographique précis

Si *La Semaine des Enfants* explique viser les enfants des deux sexes entre six et douze ans, elle ne donne pas d'informations sur le profil social des familles qu'elle vise, et affirme s'adresser aussi bien aux enfants vivant à Paris qu'en province. Toutefois, en analysant les contenus proposés par le journal, on se rend compte qu'elle vise surtout en réalité les enfants issus de milieux aisés urbains, et notamment de l'élite parisienne.

1. Un périodique qui s'adresse aux classes supérieures de la société

Si *La Semaine des Enfants* ne dit pas explicitement s'adresser à un public aisé, de nombreux indices montrent que c'est pourtant le cas.

Le prix du journal semble pourtant théoriquement accessible à un public plus large : l'abonnement est de 6F par an à Paris, soit le revenu journalier moyen d'un couple ouvrier à Paris en 1860¹⁰⁶⁷. L'achat au numéro, à 10 ou 15 centimes selon les périodes, semble également possible. D'ailleurs, *La Semaine des Enfants* se vend exactement au même prix, du moins à sa création, que le *Journal pour tous*, qui vise explicitement à être lu « à la fois par l'homme du monde et par l'ouvrier »¹⁰⁶⁸. Le journal que nous étudions peut sembler moins cher que le bimensuel *Magasin d'éducation et de récréation*, dont l'abonnement annuel s'élève à 12F à une époque où l'abonnement annuel à *La Semaine des Enfants* est à 11F pour un rythme de publication bihebdomadaire. Toutefois, les deux périodiques proposent au total un même nombre de pages (soixante-quatre) chaque mois, et se situent donc dans la même gamme de prix.

1067Georges RENAUD, « Prix et salaires à Paris en 1870 et 1872 », dans *Journal de la société statistique de Paris*, tome 14, 1873, p. 176. URL : http://www.numdam.org/item/JSFS_1873__14__176_0.pdf. Consulté le 21/04/2023.

1068Charles LAHURE, « À nos lecteurs », dans *Journal pour tous*, n°1, 7 avril 1855, p. 2.

Même si *La Semaine des Enfants* a un prix relativement accessible, les familles des milieux populaires ont souvent des budgets serrés, qui ne permettent pas des dépenses superflues. Même en cas d'achat ou d'abonnement, on peut supposer qu'un journal à l'attention des parents ou de toute la famille, comme le *Journal pour tous*, devait être préféré à un périodique uniquement à destination des enfants. L'achat d'un volume, qui coûte 5F50 en préférant la version brochée qui est la moins chère, représente également une certaine somme étant donné qu'ils sont des « beaux livres », et les parents peuvent leur préférer des livres plus bon marché (certes beaucoup plus courts) comme par exemple les volumes de la « Bibliothèque rose illustrée », à 2F seulement.

Si son prix peut laisser penser qu'un public large pouvait théoriquement acheter le journal, ce dernier contient de nombreux textes qui laissent penser que le public visé est avant tout celui des classes les plus aisées de la société. Nous avons déjà remarqué plus haut que plusieurs textes évoquent la vie au collège. Or, les études secondaires ne concernent durant le Second Empire qu'une petite partie de la population : en 1887, les garçons étudiant dans les collèges et lycées représentent 90 000 élèves, soit 4 % d'une génération seulement, taux probablement encore plus bas dans les années 1860 et 1870¹⁰⁶⁹. La majorité de cet effectif est constituée par des enfants issus de l'aristocratie et de la bourgeoisie, même si on peut aussi y trouver des fils d'employés, artisans ou de commerçants.

En outre, dans les textes cherchant à être proche du quotidien du lecteur et ancrés dans un certain réalisme (par exemple les courts textes moraux de Zulma Carraud dans les premières années de publication du journal, ou bien les romans de Nelly Lieutier), les auteurs décrivent des intérieurs qui sont ceux de familles des classes supérieures. Les personnages peuvent profiter de chambres d'enfant, qui se répandent « dans les fictions sous le Second Empire, dans la bonne société, comme en atteste la comtesse de Ségur »¹⁰⁷⁰, selon Michel Manson. Il précise que le milieu décrit par Ségur est celui de « l'aristocratie et de la grande

1069J.-N. LUC, J.-F. CONDETTE et Y. VERNEUIL, *Histoire de l'enseignement en France...*, p. 55.

1070 Michel MANSON, « La chambre d'enfant dans la littérature de jeunesse : représentations et histoire d'une émergence en France de 1780 à 1880. Actes du colloque international sur La chambre d'enfant, un microcosme culturel : espace, consommation, pédagogie, sous la direction d'Annie Renonciat. Musée national de l'Éducation-CNDP/CANOPE, Rouen, 7–10 avril 2013 », *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°7, 2014, paragraphe 13. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1228>. Consulté le 22/01/2023.

bourgeoisie »¹⁰⁷¹. En outre, les personnages de ces récits, le plus souvent, bénéficient d'une éducation et ne doivent nullement travailler, ce qui permet aux auteurs et autrices d'exposer leurs jeux, leurs questionnements et leurs bêtises, afin d'en tirer des morales. Par exemple, le récit « Une cure merveilleuse » raconte l'histoire de Berthe, une enfant qui fait semblant d'être malade pour pouvoir obtenir de beaux cadeaux de sa mère¹⁰⁷². L'histoire se déroule chez M. et Mme de Valcour, personnages dont le nom suggère qu'ils sont membres de la noblesse. La petite fille reste dans sa chambre personnelle et se voit proposer « de nouveaux joujoux », « des gâteaux » et un « ménage à porcelaine » valant vingt-cinq francs. Ses parents, s'apercevant de son subterfuge, la punissent quand elle simule à nouveau une maladie. Ils lui interdisent les plaisirs accordés à son frère et sa sœur : « une table chargée de friandises » et une visite au cirque. La morale semble alors s'adresser à des enfants issus du même milieu que Berthe, dont les parents ont la possibilité de leur offrir des sorties et des jouets coûteux. On peut également évoquer l'historiette d'Alexandre de Saillet « La mauvaise humeur »¹⁰⁷³. Le petit Raoul, huit ans, est entouré de nombreux domestiques et précepteurs : il est ainsi servi et éduqué par une femme de chambre, un maître d'écriture, un professeur de grammaire et une maîtresse de piano. La présence d'autant de personnel chez lui le situe dans les classes les plus privilégiées de la société.

Les textes comportant des personnages pauvres, comme dit plus haut, présentent des visions stéréotypées et tournées vers l'idée d'inciter le lecteur à la charité. Les personnages pauvres font peur, sont plaints, parfois idéalisés en figure morale exemplaire, mais sont toujours « autres ». Le lecteur est considéré comme ne faisant pas partie des classes populaires dépeintes de manière peu réaliste. S'il arrive au journal d'évoquer le travail des enfants, dans les récits où des enfants se retrouvent privés de tout moyen par la mort ou la maladie d'un parent, il n'est jamais envisagé que les jeunes lecteurs puissent avoir à travailler, alors qu'ils pourraient être en âge de le faire. En effet, durant le Second Empire, les enfants peuvent travailler à partir de huit ans dans les entreprises de plus de vingt employés, et avant dans les autres cas. Ce n'est qu'au début de la Troisième République que la loi du 19 mai

1071 *Ibid*, paragraphe 14.

1072 D'HAUTERIVE (auteur non identifié), « Une cure merveilleuse », dans *La Semaine des Enfants*, n°1018, 30 juin 1869, p. 205-208.

1073 Alexandre de SAILLET, « La mauvaise humeur », dans *La Semaine des Enfants*, n°22, 30 mai 1857, p. 170-175.

1874 interdit d'embaucher des mineurs de moins de douze ans, tout en laissant la possibilité de dérogations pour que certaines industries continuent à employer des enfants âgés de dix à douze ans¹⁰⁷⁴. Le travail à la campagne, qui n'est pas concerné par les inspections mis en place, continue toutefois d'être fort présent. Il est d'ailleurs abordé dans un court article intitulé « Le travail des enfants des pauvres à la campagne » signé T. H. B. (pour Théodore-Henri Barrau, premier rédacteur en chef du journal)¹⁰⁷⁵. Le titre sous-entend que les lecteurs ne font pas partie de ces « enfants des pauvres », comme le fait que l'article ne s'adresse jamais directement au lecteur. Il en va de même quand on parle des enfants des « pauvres ouvriers ».

Le périodique n'évoque presque pas des sujets mondains comme les bals et autres divertissements de la haute société, qui sont très fréquents dans des journaux pour jeunes filles tels que le *Journal des demoiselles*, au point que « la rubrique CORRESPONDANCE s'élabore autour de cette temporalité mondaine »¹⁰⁷⁶ selon Valérie Wulleman. Toutefois, il consacre des articles à certains sujets qui semblent l'apanage de la haute société. On peut citer comme exemple la chasse. Si celle-ci peut théoriquement être pratiquée par tous, ce n'est pas le cas de celle qui est décrite dans l'article « Pour qui la chasse est-elle un plaisir ? », qui réunit tous les hommes de la famille et se pratique avec des chiens¹⁰⁷⁷. La pratique de la chasse à courre dénote un milieu très aisé : elle implique en effet la possession de chiens de chasse mais également d'un grand terrain sur lequel se déroule la chasse, apanage des nobles et de la grande bourgeoisie¹⁰⁷⁸. L'article interpelle ici directement les lecteurs masculins, comme le montre l'usage du pronom « on » dans la phrase « mais qui pense alors à la solitude dans laquelle on abandonne des journées entières sa mère et sa sœur ? ». Ceux-ci sont donc

1074Karen FIORENTINO,, « Protéger l'enfant ouvrier. La loi du 19 mai 1874, une « législation intermédiaire » ? », dans *Revue historique*, n°682, 2017, p. 327-358. URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2017-2-page-327.htm>. Consulté le 22/01/2024.

1075Théodore-Henri BARRAU, « Le travail des enfants des pauvres à la campagne », dans *La Semaine des Enfants*, n°491, 11 juin 1864, p. 162.

1076Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010, p. 71. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 21/04/2023.

1077ANONYME, « Pour qui la chasse est-elle un plaisir ? », dans *La Semaine des Enfants*, n°1446, 2 septembre 1876, p. 367-368.

1078Christian ESTÈVE, « Le droit de chasse en France de 1789 à 1914. Conflits d'usage et impasses juridiques », dans *Histoire & Sociétés Rurales*, vol. 21, n°1, 2004, p. 73-114. URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-et-societes-rurales-2004-1-page-73.htm>. Consulté le 21/04/2023.

considérés comme étant amenés à accompagner leur famille à la chasse, ce qui les situe très haut dans l'espace social. L'occasion de pratiquer la chasse advient surtout lors des vacances à la campagne, qui sont typiques de la vie bourgeoise, comme le rappelle l'article « Les heurs et malheurs de la chasse » : « Quelle agréable distraction que la chasse ! Le matin, il faut être levé à six heures, à six heures, l'heure à laquelle d'ordinaire, à Paris, on dort la tête mollement étendue sur l'oreiller »¹⁰⁷⁹. On note aussi que l'ouverture de la chasse fait l'objet de plusieurs articles : une histoire en estampes de Cham en 1865, un article repris du *Journal pour tous* signé Louveteau de Saint-Hubert (très probablement un pseudonyme) en 1866, et un autre article anonyme en 1867.

Une autre thématique qu'aborde *La Semaine des Enfants* et qui semble concerner seulement les classes les plus aisées de la population française est celle des bains de mer. Elle est évoquée de manière détaillée dans la variété « Bains de mer » proposée par Guillaume Bélèze, pédagogue auteur de manuels d'éducation primaire et de dictionnaires¹⁰⁸⁰. Il y détaille la tenue des baigneurs, le phénomène de la marée, la manière dont le nageur doit rentrer dans l'eau, la durée du bain et la sortie de l'eau. Tous ces détails montrent donc qu'il est jugé tout à fait probable que le lecteur aille se baigner dans la mer. Si Bélèze affirme que « les bains de mer sont si fréquentés de nos jours »¹⁰⁸¹, la population qui accourt vers les littoraux est presque exclusivement constituée de membres de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Bernard Toulhier explique ainsi que « durant le Second Empire, les stations thermales et balnéaires sont le plus souvent investies par des "clans" de rentiers, aristocrates ou bourgeois »¹⁰⁸². Même si le tourisme balnéaire se développe grâce à la croissance du réseau de chemin de fer, qui permet d'aller rapidement de Paris à des villes comme Deauville, Dieppe ou Le Havre, il reste ainsi l'apanage d'une minorité. Notons au passage que le sujet est également évoqué dans deux histoires en estampes de Bertall, dans les n°189 et 704.

Si le journal s'adresse avant tout aux enfants de la bourgeoisie et de la noblesse, on peut se demander dans quelle mesure il a pu être, dans les faits, lu par les classes populaires.

1079 ANONYME, « Pour qui la chasse est-elle un plaisir ? », dans *La Semaine des Enfants*, n°1446, 2 septembre 1876, p. 367-368.

1080 Guillaume BELÈZE, « Bains de mer », dans *La Semaine des Enfants*, n°301, 16 août 1862, p. 319-320.

1081 *Ibid.*, p. 319.

1082 Bernard TOULIER, « Les réseaux de la villégiature en France », dans *In Situ*, n°4, 2004, paragraphe 56. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1348>. Consulté le 21/04/2003.

En effet, nous avons peu de moyens de savoir quels étaient les publics lisant réellement le journal, en dehors de rares témoignages de lecteurs. Nous avons cependant pu repérer quelques indices pointant vers une possible lecture de *La Semaine des Enfants* par un public populaire. En effet, le journal a pu figurer dans les catalogues de quelques bibliothèques populaires de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces bibliothèques, créations de sociétés philanthropiques ou de particuliers fortunés, parfois soutenues par l'État ou les collectivités territoriales, sont destinées à l'instruction des classes populaires¹⁰⁸³. *La Semaine des Enfants* est par exemple présente dans le catalogue de la bibliothèque populaire communale de Liège, en Belgique¹⁰⁸⁴. Daté de 1862, un an après l'ouverture de la bibliothèque, le catalogue comprend les cinq premiers volumes déjà parus de *La Semaine des Enfants*, ainsi que d'autres journaux à destination des enfants comme *L'Illustration de la jeunesse* ou encore *Les Récréations instructives. Journal des Mères et des Enfants*. Le périodique rentre tout à fait dans le programme de l'institution, énoncé dans le discours de l'échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts M. Henaux, reproduit au début du catalogue : moraliser et instruire le peuple pour lui éviter de tomber dans la débauche et l'inactivité. Il est impossible cependant de savoir si les recueils ont jamais été lus par les personnes fréquentant la bibliothèque. Notons toutefois que la présence de *La Semaine des Enfants* dans cette bibliothèque semble un cas rare : les bibliothèques populaires prêtent souvent assez peu de journaux. C'est ce que signalent Jean-Charles Geslot et Agnès Sandras, qui pointent comme raisons la trop grande fragilité de la presse et le coût des reliures¹⁰⁸⁵. Quand c'est le cas, elles se concentrent le plus souvent sur des titres de presse populaire comme le *Magasin pittoresque* d'Édouard Charton. Le format « recueil » pourrait toutefois permettre à *La Semaine des Enfants* de mieux circuler dans les bibliothèques populaires. Elle ne semble pourtant pas plébiscitée par les catalogues de bibliothèques populaires que nous avons pu consulter en ligne. Par exemple, la Bibliothèque des Amis de l'instruction, dans le XIV^e arrondissement de Paris, ne comprend dans son catalogue de 1877 que d'autres périodiques

1083Noë RICHTER, *Les bibliothèques populaires*, Paris, Cercle de la Librairie, 1978 ; Anaïs JACQUES, *Une garantie de bon ordre. Inspecter les bibliothèques populaires, 1874-1888*, mémoire de master d'histoire sous la direction de Jean-Charles Geslot et Agnès Sandras, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2023.

1084Catalogue de la bibliothèque populaire communale, Liège (Belgique), N. Redouté, 1862, p. 150. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3761355>. Consulté le 12/12/2023.

1085Jean-Charles GESLOT et Agnès SANDRAS, « Les débuts de la bibliothèque populaire de Versailles : lecture et politique au temps de la libéralisation de l'Empire », dans *Romantisme*, n°177, 2017/3, p. 31-41. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2017-3-page-31.htm>. Consulté le 22/01/2024.

pour la jeunesse, notamment des volumes du *Journal des Enfants*, de *L'Ami de la jeunesse et des familles* et du *Magasin des demoiselles*¹⁰⁸⁶. Nous n'avons toutefois pas eu la possibilité de consulter un corpus large de catalogues et nous sommes concentré sur ceux numérisés sur Gallica : il est possible que le journal ait été disponible dans des bibliothèques populaires dont les catalogues n'ont pas été mis à disposition en ligne.

La Semaine des Enfants semble donc viser un public issu des classes les plus élevée de la société du Second Empire, la bourgeoisie et l'aristocratie. Ses récits et articles sont en effet écrits en considérant que l'univers du lecteur est celui d'un enfant issu de ces classes sociales.

2. Un journal qui semble viser autant les enfants de la bourgeoisie que ceux de la noblesse

Il convient désormais d'essayer de déterminer s'il est possible de discerner plus exactement quelle classe sociale cible le périodique. Il faut toutefois rester prudent, car les frontières déterminant ces catégories sociales sont parfois poreuses. Nous tenterons de déterminer ce public cible à travers les indices que peut nous laisser le contenu du journal et l'étude du profil des rares lecteurs et lectrices dont nous pouvons connaître l'identité. Émile Bayard, fils éponyme d'un illustrateur ayant contribué à de nombreux journaux, dont *La Semaine des Enfants*, nous en donne un exemple, quand il rapporte les circonstances de l'embauche du dessinateur Valentin Foulquier, actif dans *La Semaine des Enfants*, le *Tour du Monde* et la « Bibliothèque rose illustrée », par la maison d'édition catholique Mame :

« Giacomelli nous a raconté dans quelles circonstances Foulquier était entré à la maison Mame, pour laquelle l'artiste a dessiné sa meilleure œuvre : *les Caractères* de La Bruyère. "J'étais chez Mame, lorsque le grand éditeur me dit que Karl Girardet, l'un de ses dessinateurs favoris, était bien âgé et qu'il faudrait bientôt le remplacer par un plus jeune.

1086BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DE L'INSTRUCTION DU XIV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS, *Catalogue*, Vouziers, typ. de Frédérick-Boquillon, 1877. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k313790x>. Consulté le 12/12/2023.

“Mes enfants recevaient le journal *la Semaine des Enfants*, dans lequel Foulquier faisait des dessins qui me plaisaient beaucoup

“Je parlai aussitôt de la valeur de cet artiste à Mame, qui le reçut avec empressement »¹⁰⁸⁷.

On sait ainsi que les enfants de Giacomelli lisaient *La Semaine des Enfants*. Hector Giacomelli, formé en orfèvrerie, est un peintre, illustrateur et graveur. Il a contribué à plusieurs journaux comme *Le Monde illustré* ou encore le *Magasin pittoresque*, mais est plus connu pour ses estampes animalières, représentant notamment des oiseaux, qui illustrent des ouvrages de Michelet, Musset ou Coppée ainsi que la revue *La Nature*. On peut estimer que c'est un homme important et fortuné, « qui a réuni une importante collection de dessins et d'estampes modernes »¹⁰⁸⁸ au point d'organiser deux expositions d'importance sur le sujet. Il collectionne aussi les tirages sur papiers spéciaux et belles éditions de livres de son époque, comme l'indique le catalogue réalisé pour la vente de sa collection à Drouot en 1905¹⁰⁸⁹. Il n'est toutefois pas issu de la noblesse, son père étant professeur de chant : il semble donc faire partie de la bourgeoisie artistique et intellectuelle. On note aussi qu'il ne semble pas avoir choisi d'abonner ses enfants au journal que nous étudions au hasard, étant donné qu'il dit avoir remarqué la qualité artistique des dessins de Foulquier.

Un autre des rares exemples identifiés est celui, déjà évoqué, de Léonce de Larmandie. Il est comte, et sa famille fait donc partie de la noblesse, comme l'indiquent les pages de titre de sa *Comédie mondaine*¹⁰⁹⁰. Cela nous apprend donc que des familles nobles de province achètent à leurs enfants le journal, étant donné que la résidence familiale des de Larmandie, le château de la Sudrie, se situe en Dordogne.

1087Émile BAYARD, *L'illustration et les illustrateurs : ouvrage orné de vignettes des principaux artistes et de portraits par l'auteur*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1898, p. 156-159. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9660126h>. Consulté le 21/04/2023. Cité par Philippe KAENEL, *Le métier d'illustrateur, 1830-1880 : Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Éditions Messene, 1996, p. 116.

1088Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays*, 6e édition, Paris, L. Hachette et Cie, 1893, p. 670. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k299202d>. Consulté le 21/04/2023.

1089A. DUREL, *Catalogue de très beaux livres modernes, ouvrages enrichis d'aquarelles, éditions originales composant la bibliothèque de Mr H. Giacomelli*, Paris, A. Durel, 1905. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1249404k>. Consulté le 21/04/2023.

1090Par exemple Léonce de LARMANDIE, *La Comédie mondaine. Reptile*, Paris, E. Dentu, 1890. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k688381>. Consulté le 13/12/2023..

L'analyse des valeurs mises en avant par *La Semaine des Enfants* laisse également penser que le journal s'adresse aux deux catégories à la fois. Ainsi, les valeurs sur lesquels insiste le journal correspondent plutôt à des valeurs bourgeoises, comme nous l'avons déjà dit. L'importance du travail dans la réussite est notamment souvent mise en avant dans les récits, ainsi que celle de l'argent et de sa bonne gestion. Le sujet est traité avec une orientation assez libérale. On peut même lire dans *La Semaine des Enfants* un article constitué d'un extrait du premier chapitre de la *Richesse des Nations* d'Adam Smith, où il utilise l'exemple d'une épingle pour expliquer le concept de la division du travail¹⁰⁹¹. Les nombreux articles traitant de l'industrie dans les « Variétés » mettent également en avant le progrès industriel et scientifique de la France, qui fait le succès de la bourgeoisie. La pratique de la charité telle qu'elle est présentée dans *La Semaine des Enfants* correspond en outre à une pratique bourgeoise de cette vertu chrétienne. Ainsi, selon André et Danielle Cabanis, « les nobles se contentent d'aumône, tandis que les bourgeois, dominés par le mythe du travail exalté, mettent leur femmes et leurs filles à l'œuvre »¹⁰⁹². *La Semaine des Enfants* correspond bien plus au second modèle, comme le montrent les nombreux exemples de jeunes filles vertueuses évoqués plus haut. Si l'on retrouve des traits de charité plus typiques de la noblesse, ce sont surtout dans les récits historiques concernant des monarques, comme « Bonté et charité de Louis XVI »¹⁰⁹³ ou « Charité du roi Robert »¹⁰⁹⁴.

Toutefois Adeline Daumard note qu'au XIX^e siècle, l'aristocratie a « adopté les valeurs de la société bourgeoise »¹⁰⁹⁵, notamment dans le fait d'accorder une importance à l'instruction de leurs enfants dans le secondaire pour leur permettre de choisir une carrière correspondant à leur rang. On peut donc considérer que les valeurs exposées plus hauts intéressent aussi les jeunes nobles. On constate aussi que certains textes semblent plutôt viser la noblesse, notamment les récits historiques évoquant la Révolution française qui évoquent

1091 Adam SMITH, « La division du travail », dans *La Semaine des Enfants*, n°460, 24 février 1864, p. 334-335.

1092 André et Danielle Cabanis, *La société française aux XIX^e et XX^e siècles : histoire économique, sociale et politique*, Toulouse, Privat, 1991, p. 91. Cité par V. WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles...*, p. 88.

1093 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Bonté et charité de Louis XVI », dans *La Semaine des Enfants*, n°274, 29 mars 1862, p. 103-104.

1094 Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Charité du roi Robert », dans *La Semaine des Enfants*, n°286, 21 juin 1862, p. 200.

1095 Adeline DAUMARD, « Noblesse et aristocratie en France au XIX^e siècle », dans *Les noblesses européennes au XIX^e siècle. Actes du colloque de Rome, 21-23 novembre 1985*, Rome, École française de Rome, 1988, p. 102. URL : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1988_act_107_1_3311. Consulté le 21/04/2023.

souvent le sort des émigrés en jouant sur le registre pathétique, comme nous l'avons déjà évoqué.

Ainsi, le journal semble cibler à la fois noblesse et bourgeoisie : en effet, les enfants des deux classes sociales suivent des éducations similaires et leurs parents doivent avoir des attentes proches pour leurs lectures. Il faut aussi mentionner que les parents les plus pratiquants peuvent acheter sans problème à leur progéniture *La Semaine des Enfants*, même si celle-ci ne se réclame d'aucune confession. Il propose comme on l'a vu un contenu diffusant les vertus chrétiennes et visant un lectorat catholique. Le journal a de fait été préféré au *Magasin d'éducation et de récréation* tenu par Hetzel, républicain athée issu d'une famille protestante. Ainsi, la suppression de *La Semaine des Enfants* amène la *Semaine religieuse du diocèse de Rouen* à répondre en 1879 à une question demandant si le *Magasin* était le seul journal pouvant lui servir d'alternative en affirmant que « *Le Journal de la Jeunesse*, édité chez Hachette, sans être entièrement bon, est préférable »¹⁰⁹⁶. De plus, *La Semaine des Enfants* est privilégiée en 1875 par le curé de la ville d'Ardon, tout près d'Orléans, qui met en avant dans un rapport rédigé pour un congrès de son diocèse les moyens d'attirer dans l'Église de nouveaux fidèles : il propose des jeux, des fêtes, mais aussi une bibliothèque qui possède notamment « une collection assez complète des revues de *l'Ouvrier*, la *Semaine des familles*, la *Semaine des enfants* »¹⁰⁹⁷. Cela amène à penser que *La Semaine des Enfants* était recommandée aux ouailles, ou du moins acceptée comme une bonne lecture, à une époque où la presse catholique enfantine n'a pas encore ses titres phares de la fin du XIX^e siècle. C'est un point important à noter, étant donné le pouvoir de prescription du clergé sur les fidèles, à une époque où, nous l'avons déjà dit, la crainte du « mauvais livre » est forte¹⁰⁹⁸. Une publication qui, comme nous l'avons déjà vu en étudiant la censure dans le journal, évite tout ce qui peut potentiellement choquer les familles, aborde des sujets d'histoire religieuse, défend les vertus catholiques et présente une idéologie conservatrice a donc tout pour être jugée convenable par l'Église et conseillée aux familles.

1096 *La Semaine religieuse du diocèse de Rouen*, 13^e année, n°50, samedi 13 décembre 1879, p. 1208. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63325218>. Consulté le 21/04/2023.

1097 *Congrès pour les œuvres catholiques du diocèse d'Orléans tenu dans les salles du grand séminaire les 21, 22, 23 et 24 juillet 1875*, Orléans, Secrétariat de l'évêché d'Orléans, 1876, p. 142. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5467963d>. Consulté le 02/05/2023.

1098 Loïc ARTIAGA, *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

3. Une publication semblant cibler avant tout les Parisiens

Après avoir établi la position sociale des familles des lecteurs de *La Semaine des Enfants*, essayons de déterminer le milieu géographique dans lequel ils vivent.

L'observation des prix de *La Semaine des Enfants* permet de déterminer un avantage certain des Parisiens : les frais de livraison des abonnements et d'acheminement vers les kiosques et librairies des journaux étant moindres, ils paient moins cher pour lire *La Semaine des Enfants*. Par exemple, à son lancement en 1857, chaque numéro coûte dix centimes, prix affiché en gras à côté du numéro, mais une mention entre parenthèses, en plus petits caractères, indique en dessous que la somme est en réalité de « 15 centimes dans les départements et dans les gares de chemin de fer ». De même, l'abonnement n'a pas le même coût : « pour Paris, 6 francs ; pour les départements, 8 francs ». L'écart s'accroît encore, avec une différence allant du simple au double à partir de 1864, où les numéros passent à 15c à Paris et 30c en province, et les abonnements à 11F par an à Paris et 15F par an en départements, en raison du passage d'un rythme hebdomadaire à bihebdomadaire.

Le contenu de certains articles semble également cibler des lecteurs parisiens. On peut par exemple penser aux deux articles consacrés au Jardin des Plantes par le journal en 1859. Un article de Fontaine commence ainsi en s'adressant directement au lecteur :

« Quand vous passez l'été à la ville, et que vous ne savez pas comment faire pour supporter, dans les appartements, le poids de la chaleur, n'allez pas vous promener aux Tuileries ou au Luxembourg »¹⁰⁹⁹.

Le reste de l'article fait l'éloge du Jardin des Plantes en tant que lieu d'apprentissage, plus utile que le jeu. L'usage du « vous » montre que l'on considère que le lecteur habite probablement Paris, pouvant ainsi facilement se rendre au Jardin des Plantes.

La précision « quand vous passez l'été à la ville » est particulièrement parlante : tout d'abord, à la ville s'applique ici forcément pour le lecteur à Paris. En outre, l'usage du

¹⁰⁹⁹FONTAINE (auteur non identifié), « Le Jardin des Plantes », dans *La Semaine des Enfants*, n°141, 10 septembre 1859, p. 290.

« quand » montre que l'article ne fait pas tant référence à une bipartition entre lecteurs parisiens qui passeraient la saison à Paris et lecteurs de province qui resteraient dans les départements, mais plutôt à un rythme caractéristique des classes supérieures parisiennes : passer la belle saison en maison de campagne, et le reste du temps dans la capitale. Comme l'explique Laurent Coste, « le rituel séjour au bon air des champs préoccupe les bons bourgeois dès la fin de la mauvaise saison »¹¹⁰⁰, pour se reposer des affaires et se retrouver en famille ou entre amis, mais aussi exploiter leur patrimoine foncier. Ce phénomène de mobilité saisonnière concerne une partie assez importante des lecteurs de *La Semaine des Enfants* pour que le journal publie un « avis important » adressé aux lecteurs parisiens partant à la campagne pour l'été (d'où la parution dans un numéro daté du début du mois de juin), leur rappelant qu'ils devront payer 30c de plus par mois pour leur abonnement en raison des frais de port engendrés¹¹⁰¹. Il permet de montrer qu'au moins une partie du lectorat fait partie de la bourgeoisie parisienne possédant une maison de campagne. On note que ce sujet est également évoqué dans les récits contenus dans le journal, comme par exemple « Les enfants parisiens en province » de Marguerite de Belz dont la parution est annoncée dans le n°940, ce qui montre que l'on considère que le récit intéressera peut-être les lecteurs plus que d'autres¹¹⁰².

Le traitement des sujets liés à la vie rurale montre également que le lectorat visé vit en milieu urbain. L'évocation de la campagne se fait souvent avec une vision assez fantasmée de la vie au grand air et du travail aux champs, qui transparait dans la série d'articles anonymes, accompagnés à chaque fois d'une gravure pleine page de paysage, qui occupe trois numéros du journal fin septembre et début octobre 1873. L'article présentant le soir a ainsi un ton très lyrique :

« *O ! fortunatos nimium...* disait Horace ; oui, bienheureux en effet ceux qui, pendant les belles saisons de l'été et de l'automne, peuvent avoir assez de loisir pour les passer à la campagne ; plus heureux encore ceux qui savent l'aimer, la comprendre, et se plaire tout aussi

1100 Laurent COSTE, *Les bourgeoisies en France. Du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2013, p. 128. URL : <https://www.cairn.info/les-bourgeoisies-en-france--9782200248260.htm>. Consulté le 22/04/2023.

1101 ANONYME, « Avis important », dans *La Semaine des Enfants*, n°698, 6 juin 1866, p.151.

1102 ANONYME, « Annonce », dans *La Semaine des Enfants*, n°940, 30 septembre 1869, p. 423.

bien au milieu de la solitude et de l'horreur des rochers qu'à l'ombre des forêts ou qu'au milieu d'un parterre de fleurs ou de la verdure de la prairie »¹¹⁰³.

Il se termine en évoquant « l'heure des douces rêveries, [...] celle que représente notre gravure », et en proposant sur la page suivante une illustration pleine page par Ménard et Langevin représentant un pré où paissent des vaches, en soirée. Le journal cultive alors une image poétique de la campagne, mais également du travail agricole : par exemple, l'évocation du travail de garde des troupeaux exercé dans sa jeunesse par sainte Geneviève s'ancre dans un registre bucolique :

« Pendant que ses parents veillaient au soin des plantations, de la culture ou des récoltes, elle promenait ses gentilles bêtes et les menait volontiers dans un grand pré qui était près du berceau des saules. Pendant que les agneaux et les chevreaux broutaient les herbes, elle s'asseyait à l'ombre, filant du lin et chantant quelque cantique à la gloire de Jésus-Christ »¹¹⁰⁴.

De plus, l'article évoqué précédemment « Le travail des enfants des pauvres à la campagne » idéalise le travail aux champs, en présentant les tâches effectuées par les fils et filles de paysans comme n'étant en aucun cas pénibles : Barrau écrit « Et aucun de ces travaux ne les surcharge, parce que tous sont proportionnés à leur âge et à leur force »¹¹⁰⁵. L'auteur affirme même que :

« une nourriture qui, à la ville, serait ou trop peu abondante ou trop grossière, leur suffit ; car l'homme ne se nourrit pas seulement d'aliments, il se nourrit d'air, et l'air pur et fortifiant qu'ils respirent compense ce qui peut manquer en qualité et en quantité à leurs aliments »¹¹⁰⁶.

Barrau exprime ainsi une vision bien idéalisée des bienfaits de la campagne. De là, on peut supposer que cette conception bucolique et poétisée des espaces ruraux est plutôt faite pour parler à une population urbaine, qui ne connaît la campagne et ses travaux qu'en période de vacances. Il faut toutefois prendre en compte le fait que la méconnaissance des réalités du

1103 ANONYME, « La campagne : le soir », dans *La Semaine des Enfants*, n°1292, 20 septembre 1873, p. 351.

1104 Paul BOITEAU D'AMBLY, « La patronne de Paris », dans *La Semaine des Enfants*, n°7, 14 février 1857, p. 50.

1105 Théodore-Henri BARRAU, « Le travail des enfants des pauvres à la campagne », dans *La Semaine des Enfants*, n°491, 11 juin 1864, p. 162.

1106 *Ibid.*

travail agricole peut également concerner des lecteurs habitant à la campagne et issus de la noblesse ou bourgeoisie locale.

En résumé, si *La Semaine des Enfants* est vendue par abonnement ou au numéro dans toute la France, elle semble s'adresser avant tout aux Parisiens. On peut toutefois se demander si elle a pu être lue, dans des proportions marginales, à l'étranger. Un courrier du conseiller de l'ambassade impériale de Russie à la maison Hetzel, conservé à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, indique que le *Magasin d'éducation et de récréation* avait pu être diffusé en Russie¹¹⁰⁷. Si cela ne nous dit pas pour autant que le journal a effectivement été lu dans ce pays, cela peut nous faire nous interroger sur une possible diffusion de *La Semaine des Enfants* ailleurs dans le monde. Si aucune disposition n'est indiquée concernant les abonnements pris à l'étranger, le bandeau en dessous du titre du journal indique en effet que le périodique est disponible « chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger », affirmation semblant fortement exagérée, d'autant plus que Jean-Yves Mollier dans sa biographie met en avant le fait qu'Hachette s'étend peu à l'étranger, faute d'auteurs au nom assez important pour s'y vendre correctement. Il échoue en Algérie et se contente de quelques succursales, notamment à Londres en 1858 et en Allemagne en 1863¹¹⁰⁸.

Nous avons cependant retrouvé une trace d'une potentielle lectrice étrangère de *La Semaine des Enfants* : la mémorialiste américaine Alice James, née en 1848. En effet, sa biographie écrite par Jean Strouse mentionne qu'elle a très tôt reçu des leçons de français, ce qui l'a rendue bilingue dès l'enfance, et précise :

« Another relic of her early French education, a bound volume containing the first fifty-two issues of the periodical *La Semaine des Enfants*, is inscribed, « Alice James, from her loving father, April 1, '58, Boulogne s/mer¹¹⁰⁹ ».

1107Lettre du conseiller de l'ambassade impériale de Russie à Pierre-Jules Hetzel. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier nominatif du *Magasin d'éducation et de récréation*, 44HTZ/5/21.

1108Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

1109En français : « Une autre trace des débuts de son éducation en français, un volume relié contenant les cinquante-deux premiers numéros du périodique *La Semaine des Enfants*, est dédicacée « Alice James, de la part de son père, avec amour, 1^{er} avril 1858, Boulogne-sur-mer ».

Jean STROUSE, *Alice James a biography*, New York, New York review books, 2011, p. 60.

L'ouvrage, acheté dans le nord de la France par son père, théologien et philosophe américain, a ainsi traversé l'Atlantique pour être offert en cadeau à une jeune lectrice de dix ans apprenant le français : rien ne prouve qu'elle a lu le recueil, mais il s'est retrouvé entre ses mains. Même si l'on ne sait pas dans quelle mesure le journal a pu être diffusé à l'étranger, il a ainsi pu y arriver par le biais des achats en France de parents issus d'autres pays, alors que l'apprentissage du français semble une étape importante dans la formation des élites des pays européens, mais aussi des États-Unis. Notons au passage que les frères d'Alice James, le psychologue et philosophe William James et le romancier Henry James, nés respectivement en 1842 et 1843, semblent avoir été trop âgés pour lire le périodique.

Cependant, certains lecteurs étrangers ont pu découvrir les textes publiés dans *La Semaine des Enfants* par le biais d'un autre périodique. En effet, nous avons identifié un journal autrichien à destination des enfants reprenant directement des textes de l'hebdomadaire que nous étudions, en cherchant sur un moteur de recherche des extraits de certains articles pour essayer d'en identifier l'auteur. Le périodique porte le titre de *Wochenschrift zur Unterhaltung und Belehrung der Jugend, in deutscher und französischer Sprache*, soit en français « hebdomadaire pour le divertissement et l'instruction de la jeunesse, en allemand et en français »¹¹¹⁰. Il est publié à Graz, uniquement durant l'année 1863 semble-t-il. Il se présente sous la forme de deux colonnes : celle de gauche contient des textes en allemands, dans une fonte gothique, tandis que celle de droite, imprimée en romain, ne comprend que des textes en français. Le journal est publié par l'éditeur Joseph Andreas Kienreich et dirigé par le journaliste Franz Zistler. On retrouve dans sa partie en français des textes issus de *La Semaine des Enfants* : par exemple, dans le premier numéro daté du 3 janvier 1863, un des trois textes en français, « Les deux lions », a déjà été publié sous le même titre dans le n°12 de *La Semaine des Enfants*¹¹¹¹. Le texte est attribué dans le journal bilingue à « Sem. d. enfans » : l'hebdomadaire français est donc directement crédité en signature, mais pas l'auteur original. Dans d'autres cas, l'auteur original est crédité directement, par exemple quand est publié « La tasse de chocolat » de Zulma Carraud¹¹¹².

1110Le journal est disponible en ligne sur le site de l'Österreichische Nationalbibliothek. URL : <https://onb.digital/result/106EF558>. Consulté le 12/12/2023.

1111Louis d'ALTEMONT (pseudonyme de Théodore-Henri BARRAU), « Les deux lions », dans *La Semaine des Enfants*, n°12, 21 mars 1857, p. 89-91.

1112Zulma CARRAUD, « La tasse de chocolat », dans *Wochenschrift zur Unterhaltung und Belehrung der Jugend*, n°51, 17 décembre 1863, p. 413-414 ; dans *La Semaine des Enfants*, n°34, 22 août 1857, p. 270-271.

Ainsi, les jeunes lecteurs allemands peuvent découvrir un certain nombre de récits historiques et fictions, plus rarement de variétés, de *La Semaine des Enfants* par le biais du périodique édité par la maison Kienreich, même s'il ne semble pas avoir rencontré un grand succès. Notons que le journal ne comprend pas d'illustration, et ne reprend donc pas les gravures de *La Semaine des Enfants*.

Ainsi, la maison Lahure cible avec sa publication les enfants de la bourgeoisie et l'aristocratie parisiennes et, quoique dans une moindre mesure, ceux habitant dans les départements, entre l'âge de six et douze ans environ, sans sembler privilégier le lectorat masculin ou féminin.

Chapitre II : Stratégies de vente et de fidélisation du lectorat

A. Des publicités pour *La Semaine des Enfants* adressées aux parents

1. Des campagnes menées par la maison Hachette dans divers types de presse

Si *La Semaine des Enfants* a un public enfantin, ce n'est pas à lui que s'adresse la communication de l'imprimerie Lahure. La presse jeunesse a en effet pour particularité de devoir chercher à convaincre non seulement ses lecteurs, mais aussi les parents qui vont acheter le journal. Cela la conduit, comme l'indique Françoise Hache-Bissette, à « être en perpétuelle tension entre deux objectifs à priori difficilement conciliables : éduquer – pour répondre aux attentes des adultes, prescripteurs et acheteurs, et divertir – pour séduire les jeunes lecteurs »¹¹¹³.

Dans le cas du journal étudié, ce double objectif est mis en avant dans le premier article du périodique, déjà évoqué, portant le titre d'« Adresse aux pères et aux mères de famille ». Cette formulation indique bien que ce texte exposant les objectifs que se donne le journal et comment il compte les réaliser est destiné aux parents avant tout. C'est également un argumentaire de vente, qui insiste sur les vertus non seulement divertissantes, mais aussi pédagogiques et morales de la publication :

« Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout aussi sera amusant ; mais, en même temps, tout sera instructif et surtout moral, et tendra à faire pénétrer insensiblement dans les jeunes cœurs l'amour de la religion et de la vertu »¹¹¹⁴.

1113 Françoise HACHE-BISSETTE, « Chapitre 12. La presse pour la jeunesse : entre éducation et récréation », dans *Manuel d'analyse de la presse magazine*, dir. Claire Blandin, Malakoff, Armand Colin, 2018, p. 203. URL : <https://www.cairn.info/manuel-d-analyse-de-la-presse-magazine--9782200619930-page-203.htm>. Consulté le 04/05/2023.

1114 ANONYME, « Adresse aux pères et aux mères de famille », *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.

Les quelques publicités que nous avons pu identifier dans la presse de l'époque montrent également que la communication promouvant *La Semaine des Enfants* s'adresse avant tout aux parents. Celle-ci se fait surtout dans le cadre de publicités pour les catalogues de livres d'étrennes de la maison Hachette, par exemple en 1862 dans *Le Temps*¹¹¹⁵, en 1863 dans le journal *Le Charivari*¹¹¹⁶ et l'année suivante dans les pages de *La Presse*¹¹¹⁷. Ces trois quotidiens sont destinés aux adultes, et les publicités, publiées en fin d'année, ont pour but de les aiguiller dans leur choix des cadeaux d'étrennes. *Le Temps*, journal encore récent créé en 1861 par Auguste Nefftzer, s'adresse à un public libéral modéré et permet de viser un large public, le quotidien tirant à 10 000 exemplaires en 1864¹¹¹⁸. En outre, le journal accorde dans ce numéro la moitié de ses quatre pages à la publicité, et notamment aux cadeaux d'étrennes. Le choix du *Charivari* peut paraître plus étonnant, le journal étant connu pour avoir été durant la monarchie de Juillet très présent dans l'opposition au régime monarchique, tandis que Louis Hachette se montre assez proche de l'Empire. Les caricatures du journal, notamment certaines ridiculisant la figure du roi Louis-Philippe en le montrant en poire, lui valent de nombreux procès au début des années 1830. Toutefois, « sous le Second Empire, les lois sur la liberté de la presse se durcissent, dans un premier temps, ce qui conduit [*Le Charivari*] à une veine plus sociale que politique »¹¹¹⁹, plus proche de la caricature de mœurs. Si le quotidien n'atteint jamais un grand tirage¹¹²⁰, la surface importante qu'il accorde à la publicité (la moitié des huit pages) permet à Louis Hachette de faire une large publicité (une page et demie sur tout le numéro) aux publications de sa maison d'édition. Le choix de *La Presse* est motivé également par la large part que le périodique accorde à la publicité : une page sur quatre, avec ici la moitié de la page publicitaire occupée par l'annonce de Hachette. Si le succès du journal est moins grand que dans les années 1830, il reste un des principaux journaux « de gauche », selon la dénomination utilisée par Christophe Charle, en France à l'époque, avec *Le Siècle*¹¹²¹.

1115 *Le Temps*, n°610, 26 décembre 1862, p.3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k221392x>. Consulté le 05/05/2023.

1116 *Le Charivari*, 32^e année, 28 décembre 1863, p. 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30594805>. Consulté le 05/05/2023.

1117 *La Presse*, 29^e année, 22 décembre 1864, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k515430w>. Consulté le 05/05/2023.

1118 Christophe CHARLE, *Le Siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

1119 Sarga MOUSSA, « Un canal pour rire. Le chantier de Suez vu par *Le charivari* », dans *Sociétés & Représentations*, n°48, 2019/2, p. 51. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2019-2-page-51.htm>. Consulté le 05/05/2023.

1120 Il ne dépasse jamais un tirage de 3 000 exemplaires environ d'après *Ibid.*

1121 C. CHARLE, *Le Siècle de la presse*,...

Il a peu de concurrents directs, ce qui permet de toucher avec cette publicité beaucoup des lecteurs de cette presse privilégiée par la petite bourgeoisie. Ces annonces concernent toutefois l'ensemble des parutions de la maison Hachette (et incidemment de Lahure) pouvant être offertes pour les étrennes : *La Semaine des Enfants* y est perdue dans une masse d'ouvrages à destination de la jeunesse.

Une annonce concerne toutefois directement et uniquement le périodique : un bandeau publicitaire vendant comme cadeau d'étrennes le premier volume tiré du journal, paru dans le *Courrier franco-italien*, hebdomadaire traitant de l'actualité commerciale et culturelle des deux pays¹¹²². Au-dessus de la partie publicitaire du journal, où est publiée le bandeau, une petite annonce de quelques lignes rangée dans la rubrique « Nouvelles diverses » indique que :

« Tous les enfants demandent pour leurs étrennes la *Semaine des Enfants*, charmant volume, instructif et amusant, que Doré et Bertall ont illustré des plus ravissantes fantaisies »¹¹²³.

La même phrase et le même bandeau avaient déjà été employés mot pour mot par un hebdomadaire nouvellement créé, *Le Dimanche*, le 29 novembre de la même année, ce qui indique qu'ils émanent directement de l'éditeur¹¹²⁴. L'argumentaire utilisé pour vendre le périodique aux parents met en avant sa visée à la fois pédagogique et divertissante, de même que les grands illustrateurs y contribuant, considérés comme connus des lecteurs. En outre, la publication est présentée comme privilégiée des enfants pour assurer les parents qu'ils font le bon choix en choisissant ce livre d'étrennes plutôt qu'un autre.

Plus éloquent, le *Journal des Débats*, quotidien d'opinion à tendance libérale, consacre dans son numéro du 11 novembre 1857 un article assez long (environ une page, si l'on omet le rez-de-chaussée, sur les quatre du numéro) à « *La Semaine des Enfants* [sic] ». Il est écrit par Hippolyte Rigault, critique littéraire français et professeur de rhétorique latine au lycée Louis-le-Grand, qui devient également contributeur régulier du *Journal des débats* à partir de

1122 *Courrier franco-italien*, 4^e année, n°51, 17 décembre 1857, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62558256>. Consulté le 05/05/2023.

1123 *Ibid.*

1124 *Le Dimanche*, n°5, 29 novembre 1857, p. 7 et 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5439274k>. Consulté le 05/05/2023.

1853¹¹²⁵. L'article semble, étant donné son ton extrêmement élogieux, être une publicité déguisée plutôt qu'un article de critique ou de recommandation. Cela semble d'autant plus le cas que Rigault a publié l'année précédente un ouvrage édité par Hachette, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes* et, surtout, une thèse en latin sur Lucien proposée à la faculté des lettres de Paris, titrée *Luciani Samosatensis quae fuerit de re litteraria juricandi ratio*, éditée par Charles Lahure. En outre, Rigault écrit des critiques littéraires dans la *Revue de l'instruction publique* éditée par Hachette et imprimée par Lahure. L'existence de ces liens avec les deux collaborateurs à l'origine de *La Semaine des Enfants* confirme donc qu'il n'est pas neutre quand il donne son avis sur le journal. Dès le début de l'article, en s'adressant aux parents, Rigault met en avant la qualité et la respectabilité de la parution, qui selon lui font déjà son succès auprès des familles parisiennes, le tout sur un ton léger empreint d'ironie :

« Oui, les enfans [*sic*] ont un journal, un vrai journal ; non pas un recueil massif, comme les *Revues* des grandes personnes, et périodique comme la lune, seulement tous les mois ; tel était l'ancien *Journal des Enfants* [*sic*], celui qui s'est laissé mourir de sa belle mort. Mais le nouveau, une feuille agile, qui vole de main en main, et qui renaît chaque dimanche, chaque jour de fête et de liberté, celui-là fleurit et prospère. Il a pour patrons tous les pères de famille, les mêmes, ô logique ! qui ont chanté en cœur que les journaux ont perdu la France et que la presse périodique est l'abomination de la désolation. Il a pour abonnés tous ces messieurs et toutes ces demoiselles du Luxembourg et des Tuileries ; c'est l'ami de la maison, c'est le compagnon de promenades, comme le ballon, le cerceau et la corde ; c'est l'intermède qui délasse des jeux. Vous apercevez parfois sous les marronniers un cercle de petites curieuses dans leurs plus beaux atours, rangées autour d'une grande qui raconte la dernière histoire de la *Semaine*. On dirait le *Décameron* des enfans [*sic*].

C'est qu'aussi *la Semaine* n'a rien épargné, comme on dit, pour se faire honneur et pour contenter sa clientèle. Ne la prenez pas pour une de ces feuilles aventurières, qui se faufilent chaque matin dans le monde, sans protecteurs, sans parents, sans certificat de bonne vie et mœurs, sans dot, et qui disent effrontément au public : Épouse-moi. *La Semaine* est de grande famille ; c'est l'une des innombrables filles de M. Hachette, le Jacob de la librairie. Excellent père, qui dote de bonheur chacun des enfans [*sic*] qu'il lance dans la publicité. Un journal de si bonne maison ne pouvait manquer de rien. Il n'a pas de premier-Paris ; où y en-a-t-il

1125 Voir la fiche de Martine FRANÇOIS dans « la France savante », annuaire prosopographique des sociétés savantes réalisé par le Comité des travaux historiques et scientifiques, institut rattaché à l'École Nationale des Chartes, datée du 21 décembre 2009. URL : <https://cths.fr/an/savant.php?id=102135>. Consulté le 05/05/2023.

maintenant ? mais il a des *Variétés* et des feuilletons comme les grands journaux, des rébus comme *L'Illustration*, des caricatures comme *Le Charivari*, et des bulletins familiaux de science élémentaire à rendre jaloux M. Babinet. Il a ce que le *Journal des Débats* n'a pas, des crayons célèbres pour illustrer ses articles, et des gravures sur bois pour compléter le charme de sa rédaction »¹¹²⁶.

Si cet extrait met bien avant le journal, on remarque toutefois plusieurs erreurs. La plus importante est l'attribution du périodique à Louis Hachette, sans aucune mention dans l'article du nom de Charles Lahure, ce qui semble indiquer que le placement publicitaire est une démarche de l'éditeur. Cela peut être également dû au fait que Hippolyte Rigault ne connaisse pas bien le journal. Ce dernier cas paraît probable : il invente ainsi au journal des rébus qui ne sont pour l'instant jamais apparus dans *La Semaine des Enfants*.

La suite de l'article, sur un ton de badinage, moque gentiment les jeunes lecteurs qui, selon lui, agiraient comme s'ils lisaient un journal pour adultes, écrivant pour demander à changer la fin des récits ne leur plaisant pas. Il insiste aussi sur les vertus morales du journal, qui selon lui ne le rendent pas pour autant rébarbatif ou sévère. Rigault émet toutefois quelques légères envers la parution : il estime ainsi que les récits donnent aux enfants « une fausse idée du monde », en présentant toujours le triomphe de la vertu, et reproche de manière plus générale au journal un certain idéalisme. Il conclut malgré ces quelques griefs en exhortant les parents à prendre un abonnement au périodique :

« Surtout, abonnez-vous à *la Semaine* et lisez-la tout haut pour instruire vos enfants [*sic*], pour les amuser, pour compléter, par la meilleure lecture qu'ils puissent faire aujourd'hui, les conseils du bon vieux temps »¹¹²⁷.

Il est assez difficile de déterminer si l'article est un « fait-Paris payé », c'est-à-dire « une annonce déguisée en article pour tromper le lecteur »¹¹²⁸, étant donné le ton ironique de l'auteur et le fait qu'il utilise le journal pour, de manière plus générale, traiter de l'éducation

1126 Hippolyte RIGAULT, « *La Semaine des Enfants* [*sic*], journal hebdomadaire. - Paris », dans *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 novembre 1857, p. 3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k451436t>. Consulté le 05/05/2023.

1127 *Ibid*, p. 4.

1128 Gilles FEYEL, « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », dans *Revue historique*, n° 628, 2003/4, p. 861. URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2003-4-page-837.htm>. Consulté le 07/05/2023.

morale des enfants. On peut toutefois être sûr que cet article n'est pas écrit de manière neutre, étant donné la manière dont est évoqué Hachette et les liens de Rigault avec lui. Il constitue une communication positive pour le journal auprès d'un public adulte, auprès duquel les vertus éducatives comme divertissantes de la parution sont mises en avant.

Le journal est aussi mis en avant dans des publications destinées à des adultes prescripteurs, les enseignants, publiées par Hachette. On repère ainsi trois mois environ après le début de la parution du journal une page de publicité dans la *Revue de l'instruction publique*, qui met en avant le *Journal pour tous* et *La Semaine des Enfants*¹¹²⁹. L'annonce reprend en entier l'adresse « Aux pères et aux mères de famille » du premier numéro du journal pour convaincre les lecteurs.

Nous n'avons toutefois pas relevé de publicité pour *La Semaine des Enfants* émanant de la maison Lahure seule durant cette période, ce qui montre comme nous l'avons déjà évoqué plus haut le rôle essentiel de Hachette pour faire vendre les publications de l'imprimerie. Il fait la publicité de son catalogue dans des parutions de tout type, et même des journaux assez spécialisés comme la *Gazette des beaux-arts*, qui vise un public amateur d'art, voire, étant donné le degré de spécialisation de la revue, lui-même artiste ou critique, pour qui la dimension illustrée des volumes vendus est mise en avant¹¹³⁰. On note également la présence de ces réclames dans certains journaux destinés à un public régional, quoique plus rarement, du moins à en croire le corpus des périodiques présents sur Gallica et OCRisés : le journal bilingue français-allemand *L'indicateur pour la ville de Strasbourg et le département du Bas-Rhin* consacre quelques lignes à une brève publicité pour *La Semaine des Enfants* quelques mois après la création de cette dernière¹¹³¹ tandis que *L'Industriel alsacien*¹¹³² et le

1129 *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers*, 17^e année, 9 avril 1857, p. 32. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9790364z>. Consulté le 07/05/2023.

1130 *Gazette des beaux-arts : courrier européen de l'art et de la curiosité*, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1860, tome VIII, page non paginée. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k203072c/f423>. Consulté le 05/05/2023.

1131 *L'Indicateur pour la ville de Strasbourg et le département du Bas-Rhin : feuille d'annonces et de variétés*, n°33, 25 avril 1857, p. 5. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3193629s>. Consulté le 05/05/2023.

1132 *L'Industriel alsacien : journal de l'industrie, du commerce et de l'agriculture*, 23^e année, n°34, 16 avril 1857, p. « URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k31277125>. Consulté le 05/05/2023.

*Journal de Seine-et-Marne*¹¹³³ rappellent le succès du *Journal pour tous* et de ses feuillets pour inciter à acheter la publication pour enfants de Charles Lahure.

2. La publicité pour *La Semaine des Enfants* après la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure

La famille Lahure semble avoir plus de difficultés à présenter dans la presse sa parution après la rupture de sa collaboration avec la maison Hachette. Une des rares autres publications où l'on retrouve une publicité pour le journal que nous étudions est *Paris-Caprice*, hebdomadaire mondain littéraire et artistique publié par l'Imprimerie générale Charles Lahure entre 1867 et 1870. Le fait que la famille Lahure édite la publication explique que l'on retrouve en 1868 une publicité pour le périodique enfantin dans ses pages. Elle se trouve en début de numéro, avant le début des articles proprement dits de *Paris-Caprice*, après la « une » et la présentation d'une prime gratuite pour la gazette littéraire. Le texte de la réclame, là encore, insiste sur la moralité du journal, en l'opposant à « la plupart des productions littéraires de ce temps-ci », et en présentant le journal comme une perle rare, qui arrive comme aucune autre selon lui à mêler amusement et instruction :

« Il va donc falloir procurer aux enfants la possibilité de lire, sans avoir rien à redouter des résultats de leur lecture ; il fallait – et c'était là le difficile, - les intéresser, les amuser, les instruire même, sans qu'ils puissent s'en douter, et c'était là une tâche peu commode.

Nous avouons que, jusqu'à présent, nous avons cru que personne n'avait osé aborder cette besogne.

Nous nous trompions »¹¹³⁴.

La moralité de la publication est assurée selon le journal par Charles Lahure, présenté comme « un homme intelligent, doublé d'un père de famille », statut mis en avant pour rassurer les

1133 *Journal de Seine-et-Marne* : feuille littéraire, agricole, commerciale et d'utilité locale, 23^e année, n°982, 11 avril 1857, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17876825>. Consulté le 05/05/2023.

1134 *Paris-Caprice* : gazette illustrée littéraire et artistique, tome II, n°36, 15 août 1868, p. 3.

parents sur la surveillance étroite du contenu du périodique exercée par son gérant. Il avait déjà été présenté ainsi dans une adresse « à nos lecteurs » de *La Semaine des Enfants* en 1862, où les éditeurs (Charles Lahure et Cie) se présentaient « en véritables pères de famille »¹¹³⁵. L'annonce continue en insistant encore sur la moralité du journal, affirmant même qu'« on ne trouverait pas un mot, pas un coup de crayon, qui puisse offenser ou même faire froncer le sourcil à la mère la plus puritaine »¹¹³⁶.

L'autre argument principal de la réclame est la qualité des textes, mais surtout des images, illustrée par la reproduction d'une gravure publiée dans *La Semaine des Enfants*. Si contrairement aux annonces évoquées plus haut celle-ci ne cite pas directement de noms de graveurs, elle évoque tout de même des illustrations réalisées par « nos meilleurs artistes ».

La publicité vise donc les parents lecteurs de *Paris-Caprice*, en les rassurant sur la qualité aussi bien morale qu'artistique de *La Semaine des Enfants*. La page suivante de l'annonce indique ensuite l'offre d'une « prime tout à fait exceptionnelle »¹¹³⁷ en cas d'abonnement, que nous étudierons plus bas, afin d'inciter le lecteur curieux à non seulement acheter *La Semaine des Enfants* mais aussi à s'abonner.

On relève également deux exemples de contenus promotionnels pour le périodique dans *Paris-Magazine*, supplément mensuel à la courte durée de vie du *Figaro*, dont Charles Lahure est alors l'administrateur. Cette parution est à destination de la famille, et donc potentiellement aussi bien lue par des enfants que des parents, contrairement aux journaux évoqués ci-dessus. *La Semaine des Enfants* est mise en avant dans la rubrique « À travers les journaux et les livres d'éducation », signée « Le liseur », servant à conseiller des livres et revues aux lecteurs. Le journal est présenté comme « une excellente publication hebdomadaire »¹¹³⁸ dont est reproduite une anecdote concernant saint Louis et Joinville ainsi que, dans un autre numéro, un récit sur la Finlande et la Laponie¹¹³⁹. La revue met ainsi en avant deux contenus pédagogiques du journal. Notons toutefois que la rubrique fait également

1135 CHARLES LAHURE ET CIE, « À nos lecteurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°288, 2 juillet 1862, p. 210.

1136 *Paris-Caprice : gazette illustrée littéraire et artistique*, tome II, n°36, 15 août 1868, p. 3.

1137 *Ibid*, p. 4.

1138 LE LISEUR, « A travers les journaux et les livres d'éducation », dans *Paris-magazine : lectures de famille*, n°3, 5 mars 1873, p. 59. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j>. Consulté le 07/05/2023.

la part belle à d'autres journaux : par exemple, tout de suite après avoir cité un texte de *La Semaine des Enfants* sur la Finlande, il évoque un article de Gaston Tissandier sur les aurores boréales pour le *Magasin d'éducation et de récréation*. Le journal propose également dans son dernier numéro, daté du 5 décembre 1873, un catalogue de livres d'étrennes mettant notamment en avant *La Semaine des Enfants* parmi les autres parutions de l'Imprimerie générale¹¹⁴⁰.

On note également la présence de *La Semaine des Enfants* dans une publicité directement destinée aux professionnels de l'enfance, dans un journal publié pour mettre en avant le déroulé de l'Exposition universelle et internationale de tout ce qui a rapport à l'enfant, tenue au Palais de l'industrie à Paris en 1873 et visant à mettre en avant les fabricants de produits pour la jeunesse, dans des domaines allant de l'alimentation aux jouets en passant par les vêtements ou encore la santé. L'annonce n'est pas là pour présenter le journal à des familles, mais pour vendre des espaces publicitaires à des entreprises dont le public est avant tout constitué d'enfants. Cela peut sembler étonnant, le journal que nous étudions ne comprenant pas de page publicitaire, mais nous expliquerons ultérieurement cet apparent paradoxe. La cible n'étant pas la même, les arguments mis en avant pour inciter à privilégier *La Semaine des Enfants* sont différents : la courte annonce insiste sur la longévité du journal et son importance dans le paysage médiatique, en disant que c'est un périodique « que tout le monde connaît », « un journal que nous aimons, véritable compagnon de la famille, ami sûr de l'enfance »¹¹⁴¹.

Nous n'avons pas pu identifier de publicité pour *La Semaine des Enfants* en dehors de ces parutions après la fin de la collaboration entre Lahure et Hachette. Si nous ne nous sommes basés dans le cadre de cette recherche que sur les journaux numérisés sur Gallica et OCRisés, et non sur la totalité des quotidiens et hebdomadaires de l'époque, il semble malgré tout qu'à partir du milieu des années 1860, la maison Lahure n'ait plus de moyens de faire la

1139 LE LISEUR, « À travers les journaux et les livres d'éducation », dans *Paris-magazine : lectures de famille*, n°4, 5 avril 1873, p.79. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j>. Consulté le 07/05/2023.

1140 *Paris-Magazine : lectures de famille*, n°12, 5 décembre 1873, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j/f4.item/>. Consulté le 07/05/2023.

1141 *Journal officiel : programme de l'Exposition universelle et internationale de tout ce qui a rapport à l'enfant, depuis son enfance jusqu'à son adolescence, au Palais de l'industrie*, n°2, 23 novembre 1873, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58192636>. Consulté le 07/05/2023.

publicité de *La Semaine des Enfants* dans de grands journaux, peut-être car elle a perdu le réseau important que lui apportait Hachette. Elle peut toutefois encore compter sur les journaux qu'elle édite, ou ceux qui lui sont proches, comme ici le supplément du *Figaro* géré par Charles Lahure.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* utilise la presse pour faire sa publicité auprès des parents, pour les inciter à acheter le journal à leurs enfants. Si souvent elle n'est mise en avant que dans un catalogue d'étrennes, certains articles plus longs mettent en avant des qualités à même de convaincre des parents issus d'un milieu bourgeois traditionnel d'acheter le journal. Le principal est l'aspect moral du journal, pour assurer les pères et mères que *La Semaine des Enfants* ne présente aucun contenu choquant et cherche à éduquer moralement la jeunesse. L'accent est également mis sur la qualité des illustrations. S'il semble que *La Semaine des Enfants* est bien moins mise en avant dans la presse après la fin de sa collaboration avec Hachette, elle passe encore par les journaux pour tenter d'augmenter le nombre de ses abonnés.

B. Comment fidéliser le lectorat et l'inciter à s'abonner ?

Communiquer pour encourager à acheter *La Semaine des Enfants* ne suffit pas à assurer des lecteurs sur la durée : le meilleur moyen que le journal soit rentable est de faire en sorte que les lecteurs deviennent des abonnés et le restent aussi longtemps que possible. Pour cela, il faut à la fois les inciter à s'abonner par des offres alléchantes et garder leur attention et intérêt aussi longtemps que possible.

1. L'abonnement permet-il aux acheteurs de faire des économies ?

À première vue, il semblerait logique que l'abonnement soit moins cher, ou du moins au même prix, que la somme du prix individuel de chaque numéro, afin d'inciter le lecteur à souscrire à l'offre. Ce n'est pourtant pas du tout le cas au début de *La Semaine des Enfants* qui, jusqu'en juillet 1864, propose des numéros hebdomadaires à 10c à Paris. Chaque année comprenant 52 numéros, la somme totale payée par un parent ayant acheté, à la librairie Hachette par exemple, chaque numéro individuellement durant une année s'élève à 5,20F. L'abonnement annuel coûte pourtant plus cher, 6F à Paris : cela représente un coût plus onéreux de 15,4%. Il en va de même dans les départements : un numéro y coûtant 15c, la totalité des numéros d'une année coûte 7,8F, soit légèrement moins que l'abonnement annuel qui s'y élève à 8F.

Ce coût plus élevé s'explique par les dépenses que l'abonnement entraîne de la part de l'imprimerie Lahure : frais de port et, dans une moindre mesure, coûts relatifs à la gestion des abonnements (salaires des employés et impression des bandes entourant les numéros par exemple)¹¹⁴². Nous ne pouvons pas déterminer le montant de ces frais pour *La Semaine des Enfants* faute de documents comptables, mais ils devaient apparaître comme trop importants à Charles Lahure et Louis Hachette pour se permettre de proposer un abonnement à un prix plus attractif. Le coût du transport doit être la raison la plus importante de ce surcoût : celui-ci est en effet proportionnellement bien plus important pour les abonnés parisiens, qui s'ils achetaient leur numéro en librairie n'entraîneraient aucun frais de port pour l'entreprise, que pour ceux de province, qui dans tous les cas obligent l'entreprise à envoyer des numéros dans la région en question et donc à payer un long transport. L'abonnement semble alors assez peu rentable économiquement, surtout pour les Parisiens, même s'il a des bénéfiques pratiques.

Un premier pas vers une meilleure rentabilité de l'abonnement commence avec le changement du rythme de publication, qui devient bihebdomadaire à partir de juillet 1862¹¹⁴³.

1142Ce type de frais a été mis en avant, par exemple dans l'article suivant : Gilles FEYEL, « Le coût de la presse quotidienne parisienne (1800-1844) », dans *Le Temps des médias*, n° 6, 2001, p. 12. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2006-1-page-9.htm>. Consulté le 19/05/2023.

1143Plus exactement, à partir du n°288 daté du 2 juillet 1862.

Le prix du numéro est le même et six mois d'abonnement coûtent 6F, mais l'année d'abonnement ne coûte plus que 11F (contre 12F pour deux abonnements de six mois pris à la suite), ce qui incite à s'abonner sur une plus longue durée. Mais l'inflexion la plus importante vers un vrai avantage pécuniaire pour le lecteur à s'abonner se déroule en juillet 1864¹¹⁴⁴ : à cette date, à Paris, le prix du numéro (devenu bihebdomadaire) passe de 10 à 15 centimes, pour des abonnements qui coûtent toujours 6F pour une durée de six mois. Le prix des 52 numéros achetés individuellement est désormais de 7,8F. Les abonnés parisiens bénéficient donc d'une réduction de 23,1%, soit presque du quart de ce qu'ils auraient payé en achetant chaque numéro individuellement. L'abonnement annuel coûte toujours 11F, ce qui permet encore plus d'économies aux lecteurs. En outre, le prix des recueils brochés couvrant six mois de parution passe de 5F50 à 8F, ce qui les rend plus chers que l'abonnement. Tous ces calculs font donc penser que le choix pris en 1864 d'augmenter le coût individuel du numéro, mais de ne pas augmenter le tarif de l'abonnement a été réalisé pour faire que l'abonnement apparaisse comme plus rentable aux yeux des lecteurs. La date de ce choix coïncide avec la fin de la société Lahure et Cie, qui marque la fin d'une grande partie des collaborations entre Charles Lahure et la maison Hachette, et lui est sûrement liée. En effet, comme expliqué plus haut, Hachette garde le droit exclusif de la vente du journal en librairie, mais l'abonnement peut se faire aussi bien en librairie que directement auprès du bureau du journal, situé dans les locaux de l'imprimerie de Charles Lahure. Ce dernier a donc intérêt à privilégier les abonnements, qui lui bénéficient plus directement.

La situation change quand la parution du périodique reprend à la fin de la guerre franco-allemande, en 1871 : le journal redevient hebdomadaire, avec un numéro coûtant seul 15c. L'abonnement pour six mois est à 6F, contre 3,9F pour la somme totale des prix des 26 numéros diffusés durant cette période, et à 11F pour l'année, contre 7,8F pour un achat numéro par numéro. Cette différence considérable s'explique par la vente par livraisons du « Supplément des classiques français », comme nous le détaillerons ci-dessous. Chaque numéro individuel coûte 30c si on l'achète en librairie accompagnée de la livraison en question. L'achat du journal et de la collection par numéro en librairie durant une durée de six mois revient alors plus cher que l'abonnement (7,8F contre 6F). Il en va de même pour un abonnement annuel (15,6F contre 11F). Ainsi, l'abonnement reste plus rentable que l'achat au

¹¹⁴⁴Plus exactement, à partir du n°497 daté du 2 juillet 1864.

numéro, mais uniquement si le lecteur souhaite également acquérir les livraisons de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse ».

Ainsi, *La Semaine des Enfants*, dans ses premières années, propose de manière assez surprenante un abonnement qui est moins rentable que l'achat au numéro pour le public parisien à qui elle s'adresse pourtant en priorité. Toutefois, à partir de 1864, l'abonnement devient pécuniairement bien plus avantageux.

2. Des « primes » pour inciter à l'abonnement

Un autre moyen utilisé par la famille Lahure pour convaincre les lecteurs de s'abonner, et ainsi les fidéliser, est celui de la prime gratuite, c'est-à-dire d'un cadeau offert à l'abonné à titre gracieux. Nous n'en avons relevé que trois occurrences dans l'histoire du journal, mais deux d'entre elles sont assez significatives pour être étudiées en détail.

La première occurrence d'un objet ou service offert aux abonnés de *La Semaine des Enfants* que nous avons identifié se trouve dans le n°638, daté du 8 novembre 1865. Réservée aux « abonnés d'un an », c'est une campagne élaborée en collaboration avec le photographe Prudent René Patrice Dagron. S'il est notamment connu pour son travail pionnier dans la photographie microscopique, ce n'est pas au titre de ses inventions qu'il est mis en avant dans cette collaboration, mais plutôt pour son activité quotidienne de portraitiste. *La Semaine des Enfants* propose ainsi aux abonnés de se rendre chez MM. Dagron et Cie, présentés comme « photographes de l'Empereur » pour mettre en avant une certaine notoriété et respectabilité des professionnels, afin de bénéficier gratuitement d'un « portrait photographique » de leur personne¹¹⁴⁵. Cette proposition s'inscrit dans le sillon de la grande vogue pour le portrait photographique née dans les années 1850 et 1860 dans la bourgeoisie, principalement parisienne. Plus rapide et précise que la peinture, elle se répand notamment dans le format de

1145 ANONYME, « Prime gratuite offerte aux abonnés d'un an à *La Semaine des Enfants* », dans *La Semaine des Enfants*, n°638, 8 novembre 1865, p. 88.

la photo-carte, créé par Disdéri en 1854, qui permet de faire fortement baisser le coût de la photographie. Comme l'écrit Manuel Charpy :

« En 1858, l'année de l'avènement de la photo-carte, l'image photographique est partout. Elle "poursuit et obsède partout les regards, note Fournel, partout [...] vous verrez s'étaler, avec une complaisance insupportable, des trophées des daguerréotypes reflétant des myriades de bourgeois de tous les âges et de toutes les formes". Baudelaire écrit en 1859 : "À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal". On dénombre une quinzaine de daguerréotypistes à Paris en 1845, 39 en 1859, 160 en 1856, plus de 200 photographes en 1861 et presque autant d'amateurs »¹¹⁴⁶.

Le format de la photographie, indiqué par une gravure de Robert réalisée aux mêmes dimensions pour donner au lecteur une idée de la taille du portrait, semble correspondre à celui de la photo-carte. Ils ne servent toutefois pas ici de carte de visite à usage mondain ou professionnel, étant donné qu'ils sont destinés à des enfants, mais sont plus plutôt destinés à figurer dans des albums de souvenirs retraçant l'évolution de la famille. Charpy indique ainsi que « dès la fin des années 1860, dans les familles bourgeoises, il est d'usage d'aller au moins une fois l'an chez le photographe, particulièrement pour faire les portraits des enfants »¹¹⁴⁷. *La Semaine des Enfants* s'inscrit dans cette dynamique sociale et culturelle nouvelle en proposant gratuitement aux lecteurs une pratique qui tend à devenir de plus en plus commune dans le milieu de la bourgeoisie parisienne. L'offre est toutefois soumise à différentes conditions : tout d'abord, l'abonné doit l'être pour un an. En outre, le bon accordé n'est valable que deux mois, et uniquement à des horaires assez précis (entre neuf heures et midi, hors dimanches et fêtes). De plus, le fait que le partenariat soit uniquement avec MM. Dagron et Cie, basés à Paris, implique que les abonnés n'habitant pas la capitale ne peuvent pas en profiter. Certains d'entre eux soulèvent le problème auprès du journal, qui leur répond (fait rare dans l'histoire du périodique comme nous le signalerons plus bas) dans le n°645 :

« Plusieurs de nos Abonnés de province, ne pouvant venir à Paris, nous demandent soit un Bon sur un photographe de leur pays pour y faire leur portrait, soit la photographie d'un

1146Manuel CHARPY, « La bourgeoisie en portrait. Albums familiaux de photographies des années 1860-1914 », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°34, 2007, p. 148-149. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1382>. Consulté le 08/05/2023.

1147Ibid, p. 159.

homme célèbre qu'ils nous désignent ou dont ils laissent le choix à notre discrétion : nous regrettons de ne pouvoir accéder à aucun de ces désirs »¹¹⁴⁸.

L'offre est encore rappelée, de manière plus brève, plusieurs fois, dans les n°649, 651, 654, 656, 658, 660 et 661. Dans les dernières annonces, une phrase en italique sert à « rappel[er] à nos Lecteurs que la jouissance de cette prime expire le 1^{er} février », pour amener les lecteurs à ressentir une certaine urgence à s'abonner rapidement afin de pouvoir profiter du bon pour un portrait photographique.

On retrouve une seconde prime gratuite dans le n°970, daté du 13 janvier 1869. Une horloge en chêne est proposée « à quiconque s'abonne pour un an ». L'annonce est accompagnée d'une gravure représentant l'objet, légendée en indiquant ses dimensions. Il est ensuite indiqué, en lettres majuscules et dans une police plus grande encore que l'indication « prime gratuite » commençant la réclame, que l'horloge contient un « réveil-matin », mention probablement indiquée car semblant innovante à l'époque. Un petit paragraphe précise ensuite les conditions d'envoi, en insistant sur l'absence de coûts supplémentaires pour l'acheteur (« prime gratuite », « expédiée gratuitement et FRANCO », c'est-à-dire sans devoir payer de frais de port). L'annonce occupe toute une colonne de la dernière page du numéro, et est publiée dans des caractères plus gros, avec de nombreux titres en majuscules et des lignes espacées, afin d'attirer l'attention du lecteur pour le convaincre de s'abonner. Elle est réitérée quelques semaines plus tard, dans le n°987 daté du 13 mars de la même année, qui mentionne que l'offre s'arrête le 1^{er} avril, afin de créer de la rareté et de susciter chez le lecteur un sentiment d'urgence qui va l'inciter à s'abonner ou se réabonner pour profiter de cette offre.

Une dernière prime, quant à elle, apparaît comme encore plus importante, car offerte aux abonnés avec le journal durant cinq années. Elle consiste en des livraisons hebdomadaires, reçues en même temps que chacun des numéros, constituant une « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse ». La vente par livraison, phénomène qui se développe dans les années 1840, consiste à envoyer un ouvrage à un souscripteur, en expédiant à rythme régulier un fascicule comprenant une partie du texte complet, aussi appelé livraison. Le principe ici engage le lecteur, en l'incitant à rester abonné pour pouvoir

¹¹⁴⁸ANONYME, « Avis important », dans *La Semaine des Enfants*, n°645, 2 décembre 1865, p. 143.

compléter les ouvrages dont il a déjà le début et, une fois toutes les livraisons reçues, les faire relier afin de former un volume complet. La pratique d'associer à l'envoi d'un périodique une offre périodique gratuite rappelle les suppléments offerts avec de nombreux journaux, phénomène que connaît la famille Lahure (nous avons vu qu'elle en a édité ou imprimé certains), mais qui ne semble pas présent dans la presse à destination de la jeunesse. Si l'on relève des cas de journaux à destination des enfants ayant démarré comme des suppléments gratuits avant de devenir indépendants, comme le *Magasin d'éducation et de récréation* qui commence comme une parution offerte gratuitement aux abonnés du *Temps*, ces publications ne semblent pas avoir de suppléments ou proposer de primes sur le long terme. Il est vrai que beaucoup sont éphémères et n'ont probablement pas de fonds suffisants.

Louis Lahure peut se permettre de proposer cette collection à peu de frais : en effet, la collection réemploie des éditions d'œuvres complètes qu'il a réalisées autour de 1860. Ainsi, parmi les auteurs dont la collection publie les œuvres, on trouve, avec les n°1157 à 1230, les *Fables* de La Fontaine (éditées par Lahure en 1856), puis dans les livraisons accompagnant les n°1231 à 1258 les œuvres poétiques de Boileau (éditées par Lahure en 1857), dans les n°1259 à 1321 le théâtre de Racine (dont les *Œuvres complètes* sont publiées par l'imprimerie Lahure en 1859), dans les n°1354 à n°1412 les œuvres de Pierre Corneille (éditées en 1857 par Charles Lahure) et dans les numéros subséquents, les derniers du journal, celles de Bossuet que l'imprimeur a publié en 1863. On note toutefois qu'il publie dans les livraisons comprises avec les n°1322 à 1353 les *Caractères* de La Bruyère, qu'il ne semble pas avoir auparavant édité en totalité, même s'il en imprime une nouvelle édition pour Hachette en 1865. Tous les auteurs choisis sont des classiques, comme l'indique le nom de la collection, que les lecteurs connaissent déjà en partie et qu'ils étudieront au cours de leurs études secondaires. Ce sont des valeurs sûres, grands succès de vente, qui ne sont pas soumises à des droits d'auteurs. Il s'agit donc du choix parfait pour une réédition facile. Il ne semble par ailleurs pas que les textes aient été rendus accessibles aux plus jeunes : ils ne sont ni tronqués, ni réécrits, ni accompagnés de notes pour faciliter la compréhension.

Il faut noter que les éditeurs s'attachent à personnaliser les livraisons fournies, afin de fidéliser le lectorat en l'amenant à s'attacher au journal. Dans le premier fascicule livré de chacun des tomes figurent le nom et le prénom de l'abonné à qui il est adressé. Nous avons

ainsi pu consulter dans la collection Rondel conservée au département des Arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France deux ouvrages appartenant à cette collection, les œuvres complètes de Racine en trois volumes¹¹⁴⁹ et celles de La Bruyère en deux volumes¹¹⁵⁰. Chaque exemplaire comporte une page portant la mention « Exemplaire spécialement imprimé pour mademoiselle Marthe Rondel », nom de la sœur du collectionneur Auguste Rondel. Comme dit plus haut, la famille Rondel possédait également plusieurs volumes biannuels et annuels du périodiques conservés dans la collection Rondel et des numéros du journal pour la période 1872-1875 conservés dé-reliés. Les exemplaires de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse » mentionnés ci-dessus ont été reliés en demi-cuir assez rapidement après la réception de la totalité des livraisons : en effet, la reliure est datée de l'année de parution. Cela semble nécessaire pour une consultation aisée de l'ouvrage. On note toutefois que la collection n'est pas réservée aux abonnés, et peut être acquise en achetant un par un les numéros de *La Semaine des Enfants* en librairie, ou bien des volumes reliés de la collection auprès de l'Imprimerie générale, comme en atteste par exemple la présentation dans *Paris-magazine* en 1873 des livres d'étrennes proposés par Louis Lahure¹¹⁵¹. Cet effort de personnalisation est réalisé pour pouvoir fidéliser le lectorat, qui est incité à rester abonné pour avoir la totalité du volume qui lui est dédié. L'imprimerie Lahure semble y accorder une certaine importance. Un avis important publié pour la première fois dans le n°1152 de *La Semaine des Enfants* invite ainsi les abonnés à fournir leurs nom et prénom au journal pour pouvoir les imprimer sur les livraisons, estimant qu'« autrement la dédicace de leur exemplaire serait incomplète, ce qui lui retirerait une grande partie de la valeur que doit atteindre avant peu cette édition unique »¹¹⁵². Il insiste ainsi sur le caractère rare de la proposition de l'entreprise Lahure, qui donnerait une valeur plus importante au volume, pour convaincre ses lecteurs. L'annonce est réitérée au n°1155 et 1156, tandis qu'au n°1157, qui marque le début de la parution par livraisons des *Fables*, la « valeur incalculable »¹¹⁵³ que la

1149 Jean RACINE, *Œuvres dramatiques de J. Racine...*, Paris, Imprimerie générale, 1873, 3 vol. Exemplaire imprimé pour Marthe Rondel. Conservé à la Bibliothèque Nationale de France, département des Arts du spectacle, collection Rondel, cote 8-RF-4501.

1150 Jean de LA BRUYÈRE, *Les caractères de La Bruyère*, Paris, Publication de l'Imprimerie générale, 1874, 2 vol. Exemplaire imprimé pour Marthe Rondel. Conservé à la Bibliothèque Nationale de France, département des Arts du spectacle, collection Rondel, cote 8-RF-6274.

1151 *Paris-Magazine : lectures de famille*, n°12, 5 décembre 1873, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5831794j/f4.item/> Consulté le 07/05/2023.

1152 ANONYME, « Avis important », dans *La Semaine des Enfants*, n°1152, 3 juin 1871.

1153 ANONYME, « Avis important », dans *La Semaine des Enfants*, n°1157, 8 juillet 1871.

dédicace donnerait à l'édition est répétée, en incitant à nouveau les abonnés à se déclarer pour pouvoir avoir les prochains volumes à leur nom.

Ainsi, la maison Lahure tente de fidéliser ses abonnés en leur proposant des primes à trois reprises. La première tentative est une campagne menée en collaboration avec le photographe Dagron qui innove en profitant de la vogue montante pour la photographie, notamment celle des enfants, à Paris. La seconde propose un objet gratuit en prime de l'abonnement. Dans ces deux cas, la mise en avant de la fin de l'offre sert à créer un sentiment de rareté et d'urgence, pour inciter le lecteur à s'abonner rapidement. La dernière dure bien plus longtemps et semble donc plus notable. Elle propose en outre une implication personnelle du client, dont le nom est inscrit sur les volumes reçus. Si cet ajout n'accorde pas vraiment de valeur marchande supplémentaire au produit, il lui donne sûrement une certaine valeur affective qui fidélise le lecteur. En outre, le fait que la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse » soit envoyée par livraisons, et non avec des volumes déjà prêts, oblige le lecteur voulant la totalité du volume à renouveler son abonnement. Ce principe est aussi celui, à plus petite échelle, qui fait le succès des romans-feuilletons.

3. Le roman-feuilleton, un moyen de fidéliser le lectorat

La Semaine des Enfants contient de nombreux feuilletons. Cette manière de diviser les longs récits en épisodes diffusés de manière régulière, une ou deux fois par semaine, permet de fidéliser le lecteur. En effet, s'il veut savoir la suite de l'histoire qu'il a commencé à lire, il n'a d'autre choix que de s'abonner ou d'acheter le ou les numéro(s) suivant(s). Ces feuilletons peuvent être de longueurs très variables, aussi bien très brefs, en deux épisodes, que sur presque une vingtaine de numéros.

On compte en moyenne un épisode de feuilleton par numéro dans les premières années de *La Semaine des Enfants*. Ce chiffre semble toutefois augmenter à partir de 1865, avec une moyenne qui se situe désormais entre deux et trois feuilletons par numéro, pour autant que permet de le dire notre dépouillement qui n'est exhaustif que pour les années 1857 à 1862

[voir [Figure n°5](#)]. On note que ce changement se fait autour de la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure, ce qui peut venir d'une volonté globale de l'imprimerie, déjà évoquée ci-dessus, de mieux fidéliser son lectorat et de l'inciter à s'abonner. La présence de plusieurs épisodes de feuilletons dans un même numéro est ainsi plus efficace : quand se finit un feuilleton, un autre est en cours ou commence, ce qui fait que le lecteur est presque toujours laissé à la fin du numéro avec un texte se terminant par la mention, indiquée entre parenthèses, « la suite au prochain numéro ». Si l'on relève des récits historiques ou des variétés publiées en plusieurs épisodes, c'est surtout la partie « Contes, historiettes, drames » qui contient des feuilletons. Ainsi, sur les 1300 épisodes de feuilletons publiés dans le journal, 948 relèvent de cette rubrique, soit environ 73 %.

Nous n'avons pas pu obtenir de résultats significatifs en étudiant la proportion des textes de chaque numéro étant à suivre, en raison des grandes variations dans le nombre de récits entre chaque numéro que nous avons mises en avant plus haut. Nous pouvons toutefois, pour mieux mesurer l'importance du feuilleton dans le journal, étudier les cas extrêmes relevés dans notre corpus, c'est-à-dire les numéros composés uniquement de feuilletons et ceux n'en comportant aucun. 40 des 742 numéros répertoriés ne comprennent aucun récit publié en feuilleton, soit seulement 5,4 % de notre corpus. Cela signifie que la grande majorité des numéros comporte des feuilletons, et que ceux qui n'ont pas de récit à suivre sont une minorité. Les rares numéros sans feuilleton le sont souvent car la majorité du numéro est occupée par un long texte d'un seul tenant, dont il n'a pas été jugé bon de le diffuser en feuilleton pour des raisons que nous ne connaissons pas : c'est par exemple le cas de « La frère et la sœur », fiction d'Élisa Frank, dans le n°127, ou du conte « Pierre-le-Renard » dans le n°1166. Il faut noter que nous n'avons identifié que 3 numéros sans feuilleton après la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure (les n°624, 1092 et 1166) et aucun après 1871, ce qui pourrait confirmer notre hypothèse que les feuilletons sont devenus plus présents et nécessaires au journal après la fin de la collaboration entre Lahure et Hachette, alors même que paradoxalement il devenait plus difficile de trouver facilement des romans à découper en épisodes de feuilletons. Toutefois, cette observation est à nuancer, étant donné que nous n'avons dépouillé la totalité des numéros que jusqu'en septembre 1863. Il est donc difficile de

comparer les données de différentes années. Toutefois, il peut sembler assez significatif que l'on n'ait plus de numéro sans feuilleton dans ceux étudiés après 1871.

Les textes uniquement composés d'épisodes de récits à suivre sont encore plus rares : sur tous les numéros dépouillés, nous n'en avons relevé que 26. La majorité d'entre eux (84,6%) ont été publiés à partir de 1865, alors même qu'une répartition plus égale aurait dû amener à une surreprésentation des premières années de parution étant donné notre échantillon. Ces cas sont rares, mais leur répartition semble confirmer une prise d'importance des feuilletons dans le journal après la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie.

Il faut noter que le choix de ce mode de diffusion est particulier : en effet, il implique une lecture et une réception différentes de celles d'un récit lu d'une traite. Comme l'explique Marie-Ève Thérenty, la publication à rythme périodique entraîne des « effets positifs (l'attente impatiente et la fidélisation) ou négatifs (l'oubli) »¹¹⁵⁴, que les gérants du journal et les auteurs doivent prendre en compte. Pour mieux jouer sur cette attente du lecteur, un bon moyen, selon Jean-Yves Mollier est de « populariser le nom de quelques vedettes afin de fidéliser le lectorat en l'attachant à sa firme »¹¹⁵⁵. C'est ce que fait *La Semaine des Enfants* avec la comtesse de Ségur, l'autrice la plus célèbre parmi celles qu'il publie. Ainsi, la parution à venir du récit « Le chemineau », paru ensuite dans la « Bibliothèque rose illustrée » sous le titre *Diloy le chemineau* en 1868, est annoncée dans le n°887 : « Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau conte de Mme la comtesse de SÉGUR »¹¹⁵⁶ pour susciter l'intérêt du lecteur et l'inciter à se procurer les prochains numéros. Pour améliorer l'effet d'attente suscité par le feuilleton, les auteurs (ou l'équipe gérant le journal et le découpage des textes de manière plus générale, en cas de récit non écrit pour *La Semaine des Enfants*) peuvent jouer sur le suspense à la fin de l'épisode publié dans un numéro, afin de renforcer l'impatience des

1154 Marie-Ève THÉRENTY, « Métamorphoses littéraires. 1. La littérature-journal », dans *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régnier Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, p. 1515. URL : <https://www.numeriquepremium.com/content/books/9782847365436>. Consulté le 31/05/2023.

1155 Jean-Yves MOLLIER, « Le capitalisme à l'assaut du livre populaire », dans *Le Roman populaire : des premiers feuilletons aux adaptations télévisuelles, 1836-1960*, dir. Loïc Artiaga, Paris, Autrement, 2008, p. 20.

1156 *La Semaine des Enfants*, n°887, 28 mars 1868, p. 416.

lecteurs à lire la suite. Par exemple, un passage de « Mémoires d'une poule noire », roman d'aventures de Maurice Barr raconté du point de vue d'une poule, paru dans le journal en feuilleton en 1872 et déjà publié chez Ducrocq en 1868, montre deux jeunes enfants qui s'égarèrent dans la forêt sénégalaise. L'épisode de ce roman publié dans le n°1253 se finit ainsi :

« Les enfants commençaient à s'effrayer.

"Nous allons être grondés si nous n'arrivons pas à l'heure du dîner... Paul, n'entends-tu rien ? fit Pierre en s'arrêtant.

Un grognement sourd retentit derrière nous et arrêta subitement les deux matelots.

Deux yeux luisants brillèrent à travers le sombre fourré ; un bruit formidable de branches brisées se fit entendre et, au même instant, une hyène énorme bondit devant nous »¹¹⁵⁷.

L'apparition soudaine d'un danger menaçant les personnages, d'autant plus vulnérables qu'ils sont isolés et encore jeunes, va créer cet effet de suspense tendant à fidéliser le lecteur sur le court terme, en l'amenant à vouloir connaître la suite et savoir si (et comment) les enfants vont se sortir de cette situation.

Toutefois, le défaut relevé par Marie-Ève Thérenty de la publication sous forme périodique est le risque que les lecteurs oublient le contenu des anciens numéros. C'est d'autant plus le cas quand la suite n'est pas publiée dans le numéro suivant, cas rare, mais présent par exemple pour l'« Histoire de Sindbad le marin », dont les épisodes ne paraissent pas à un rythme régulier¹¹⁵⁸. En effet, si les premiers épisodes paraissent dans les n°42 et 43, les numéros des deux semaines suivantes ne comprennent pas la suite de l'histoire. Celle-ci n'arrive que dans le n°46. Il faut ensuite encore attendre un mois pour continuer la lecture des péripéties de Sindbad, dans les n°50 à 52. Une dernière interruption de quatre semaines sépare les lecteurs du dénouement, au n°56. En tout, le conte occupe donc 6 numéros, mais s'étale dans le temps sur 14 semaines, soit plus de trois mois. C'est un risque que la périodicité

1157Maurice BARR, « Mémoires d'une poule noire », dans *La Semaine des Enfants*, n°1253, 21 décembre 1872, p. 39.

1158Antoine GALLAND (traduit et adapté par), « Histoire de Sindbad le marin », n°42, 43, 46, 50, 51, 52 et 55, 17-24 octobre 1857, 14 novembre 1857, 12-26 décembre 1857 et 16 janvier 1858.

régulière de presque tous les feuilletons, d'autant plus durant la période où le rythme est bihebdomadaire, vient toutefois limiter.

Pour finir cette étude des techniques de fidélisation du lectorat de *La Semaine des Enfants*, il faut toutefois rappeler que le journal est également vendu par recueil annuel ou biannuel. Dans ces cas, le feuilleton ne sert en rien à fidéliser, étant donné que le lecteur a immédiatement accès aux fins des récits, de manière facilitée par l'index en fin de volume. En outre, la fidélisation par le feuilleton marche sur une succession d'incitations à acheter le numéro suivant, de même que les primes qui sont des offres ponctuelles. Les incitations au long terme sont plutôt les réductions amenées par les abonnements au total, et quelques très longs feuilletons, comme par exemple « L'habitation du désert », roman d'aventure de Mayne-Reid qui s'étend sur dix-sept numéros, soit presque quatre mois¹¹⁵⁹ ou encore « Un feuillet de la Bible », roman plein de péripéties de Charles de Travanet qui occupe dix-huit numéros entre juillet et septembre 1870 et reste inachevé, la parution de *La Semaine des Enfants* étant arrêtée par la guerre entre la France et la Prusse¹¹⁶⁰. Il faut cependant noter que la série à suivre la plus longue publiée n'est pas vraiment de nature à fidéliser le lectorat : c'est l'« Histoire de notre pays », publiée entre 1866 et 1868 dans le journal, d'une certaine Mme O. Delphin-Balleyguier, qui retrace l'histoire de France de Clovis à Charles VIII, dans l'ordre chronologique, en donnant à chaque épisode un titre se rapportant à un nom de roi ou une dynastie. Ces récits historiques sont parfois publiés avec des intervalles importants entre plusieurs occurrences, et ne semblent donc pas là pour fidéliser un lectorat, mais plutôt pour fournir un récit historique régulier, et une certaine continuité aux lecteurs voulant en apprendre plus sur l'histoire de France.

1159 Thomas MAYNE-REID, « L'habitation du désert », *La Semaine des Enfants*, n°204-220, 24 novembre 1860 – 16 mars 1861.

1160 Charles de TRAVANET, « Un feuillet de la Bible », *La Semaine des Enfants*, n°1125-1142, 9 juillet–7 septembre 1870.

C. Un périodique qui adapte sa périodicité aux circonstances

1. Un journal qui profite de son succès en 1862

Un des plus grands changements dans la vie du journal est son passage d'un rythme hebdomadaire à bihebdomadaire. Ce changement est annoncé dans le n°288, daté du 2 juillet 1862, le premier à être publié moins d'une semaine après le numéro précédent. Le message « à nos lecteurs », signé par la société Charles Lahure et Cie, indique :

« *La Semaine des Enfants*, que nous avons sans cesse surveillée et rédigée, non en éditeurs, mais, nous pouvons le dire, en véritables pères de famille, a répondu à nos espérances. Les témoignages que nous recueillons de toutes parts nous permettent de croire que nous avons également réussi à plaire à nos jeunes abonnés, et à les instruire. *La Semaine des Enfants* est devenue pour eux une amie impatiemment attendue, dont les récits sont lus avec avidité et les conseils acceptés avec confiance. Un grand nombre de correspondants nous demandent de donner plus d'étendue à notre publication, et nous savons que nos jeunes amis commencent à trouver que l'espace de toute une semaine est un bien long intervalle entre le commencement et la fin d'une belle histoire. Nous nous sommes donc déterminés à céder à leur désir, et nous leur enverrons désormais *La Semaine des Enfants* le jeudi et le dimanche »¹¹⁶¹ .

L'argument avancé par le gérant du journal est donc une demande des lecteurs, qui veulent diminuer le temps d'attente entre chaque numéro pour avoir plus vite la suite des feuilletons que publie le journal, signe que, même si l'on ne peut s'assurer que cela ait été vraiment le cas, la rédaction estime que les romans publiés de manière épisodique créent bien un effet d'attente et d'impatience chez le lecteur, raison pour laquelle elle recherche cet objectif. Si la rédaction évoque des correspondants nombreux, ce qui laisse penser que les lecteurs ont pu écrire au Bureau du journal dont l'adresse est indiquée sur chaque numéro pour donner leur avis sur la publication, nous n'avons aucune trace de ces lettres et ne pouvons en aucun cas nous assurer de ce que dit Charles Lahure. *La Semaine des Enfants* devait en tout cas connaître un assez grand succès pour que doubler la périodicité, ce qui constitue une assez

¹¹⁶¹ Charles Lahure et Cie, « A nos lecteurs », dans *La Semaine des Enfants*, n°288, 2 juillet 1862, p. 210.

grande augmentation des coûts et un risque, soit tout de même rentable pour l'imprimerie Lahure, et avoir une certaine assurance (peut-être effectivement par des retours de clients) que ce rythme de parution correspondrait bien à ses lecteurs.

Il est également assez intéressant de noter les jours de la semaine choisis pour faire paraître les numéros de *La Semaine des Enfants*. Si à ses débuts le journal avait un nouveau numéro tous les jeudis, son jour de parution devient le samedi à partir du 1^{er} avril 1860, sans donner de justification à ce choix. Il paraît en effet assez étrange, les deux jours de repos des élèves étant avant tout le jeudi et le dimanche. Le passage à un rythme bihebdomadaire en 1862 signale une nouvelle mise en avant du jeudi. Ce jour de la semaine « s'impose comme jour de coupure »¹¹⁶² à partir de 1802 dans l'enseignement secondaire : le primaire suit « mais avec des pratiques locales différentes »¹¹⁶³ durant une assez longue période. L'autre jour choisi, le dimanche, est consacré à Dieu et donc également chômé. Publier le jeudi et le dimanche permet ainsi aux enfants d'avoir le temps de découvrir un nouveau numéro le jour de la parution, où ils ont plus de temps libre que le reste de la semaine.

L'annonce du nouveau rythme de parution de *La Semaine des Enfants* ne mentionne aucun changement direct du prix de l'abonnement, et des potentielles modifications s'ensuivant pour les lecteurs ayant pris un abonnement annuel. Le bandeau indique désormais que les abonnements coûtent 6F à Paris et 8F en province pour 6 mois, 11F et 15F pour un an. L'ancien prix d'un abonnement annuel devient donc celui d'un abonnement pour six mois, ce qui est logique en raison du doublement du nombre de numéros mais pose sans doute problème pour calculer la durée d'abonnement de ceux qui souscrivent déjà au périodique. Nous n'avons aucune information de la solution choisie pour remédier ce problème par la société Charles Lahure et Cie. Comme évoqué plus haut, les tarifs du journal restent le même jusqu'en 1864, où le tarif du numéro augmente, ce qui fait de l'abonnement une offre bien plus attractive.

1162 Jean-François CONDETTE, « La semaine, une division pratique mais tardive du temps scolaire ? (XVI^e-XXI^e) », dans *Sociétés & Représentations*, n° 52, 2021/2, p. 83. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2021-2-page-79.htm>. Consulté le 10/05/2023.

1163 *Ibid.*

2. Des solutions ingénieuses pour aider à la difficile reprise du journal en 1871

Si le rythme de publication et le coût de *La Semaine des Enfants* n'évolue pas entre 1865 et 1870, le journal va ensuite traverser une période difficile. Si l'imprimerie Lahure cherche d'abord à tirer profit de la guerre franco-prussienne, en publiant comme nous l'avons vu *La Guerre de Prusse illustrée*, lancée le jour-même de la déclaration de guerre, elle doit assez rapidement interrompre la publication de ses périodiques, et notamment de *La Semaine des Enfants*, à la suite de la défaite de Sedan le 2 septembre et de l'avancée de l'armée prussienne sur le territoire français. Le dernier numéro du journal paru avant l'arrêt de la publication est le n°1142, daté du 7 septembre 1870. Le siège de Paris, qui dure du 17 septembre 1870 au 28 janvier 1871, empêche toute reprise de la parution du périodique. En effet, toutes les communications entre Paris et le reste de la France sont coupées, hormis par des moyens aériens comme les ballons et les pigeons voyageurs, ce qui entraîne une impossibilité de diffuser des numéros en dehors de la capitale, mais aussi des pénuries de diverses natures : de papier, mais surtout de denrées alimentaires, de bois et de charbon par exemple. La publication d'un journal divertissant pour les enfants semble alors loin d'être une priorité, d'autant plus qu'Alexis Lahure, qui dirige désormais l'imprimerie avec son frère aîné Louis, est capitaine au 41^e régiment d'infanterie territoriale à Toul durant la guerre, ce qui perturbe les activités de l'entreprise¹¹⁶⁴. Des journaux plus généraux continuent toutefois de paraître, comme *Le Petit Journal* ou le *Journal des débats*, avec un nombre de pages restreint¹¹⁶⁵. Si, sous la Commune de Paris, proclamée le 18 mars 1871, de nombreux journaux reparaissent rapidement, la situation économique reste difficile et la liberté d'expression des journaux hostiles à la Commune est restreinte.

Le journal reprend pourtant sa publication sept mois après son interruption, dès le 1^{er} avril 1871. C'est assez tôt semble-t-il en comparaison avec d'autres journaux, comme le *Magasin d'éducation et de récréation*, dont la parution est interrompue « du 5 septembre 1870

1164 Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur d'Alexis Étienne Lahure. Archives Nationales, Base de données Léonore, cote LH//1445/11. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/207742>. Consulté le 11/05/2023.

1165 Bertrand TAITHE, « L'humanitaire spectacle ? La presse et le reportage de souffrance durant les sièges de Paris », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°60, 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6898>. Consulté le 11/05/2023.

au 1^{er} juillet 1871 »¹¹⁶⁶, soit jusqu'à la fin de la Commune. Sept mois représente toutefois une durée assez longue sans aucun numéro. Les fils de Charles Lahure doivent alors trouver une manière d'adapter leur journal à cette situation inédite et imprévue, en trouvant comment compenser les abonnés pour un si grand nombre de numéros qui n'a pas pu leur parvenir, attirer de nouveaux lecteurs et adapter son rythme et ses coûts pour se remettre d'une période difficile économiquement, au point qu'ils ont dû vendre le *Journal pour tous* créé par leur père à A. Borel, qui fait reparaître le journal sous une nouvelle formule à partir du 23 décembre 1871, dans un nouveau n°1 pour montrer le changement aux lecteurs.

Un prospectus, adressé semble-t-il aux parents des jeunes abonnés, est rédigé par l'Imprimerie générale le 29 mars 1871 pour annoncer de nouveaux changements concernant le périodique [voir [Pièce justificative n°6](#)]. En insistant sur l'aspect instructif du journal, il annonce la volonté d'adjoindre au périodique les volumes, diffusés par livraisons à raison d'un feuillet par semaine, de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse ». Cette décision est sans doute prise pour faire accepter plus facilement le passage à un rythme hebdomadaire de *La Semaine des Enfants*, à peine évoqué par les mots « nous joignons donc à chacune des livraisons qui ne paraîtront plus qu'une fois par semaine »¹¹⁶⁷, dans une stratégie de communication consistant à insister sur une prime, sur un nouvel avantage, pour faire oublier le choix de diviser par deux désormais le nombre de numéros du journal. Le prospectus met ainsi en avant sur une page les bienfaits instructifs de cette nouvelle collection, et son aspect personnalisé évoqué plus haut. Comme on l'a déjà dit, le choix de cette prime est une valeur sûre pour l'imprimerie de la famille Lahure, qui peut ainsi reprendre son activité en rééditant des œuvres de son catalogue dont le statut de classiques fait d'elles un succès plutôt assuré. La fin du prospectus indique que les abonnés voient leur abonnement prorogé de sept mois, durée de l'interruption du journal : par exemple, ceux dont l'abonnement était censé se terminer à la fin du mois de février peuvent recevoir les numéros de *La Semaine des Enfants* jusqu'au 30 septembre. De nombreux rappels concernant la fin de

1166 Gilles CASTAGNÈS, Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation* », dans *Romantisme*, vol. 161, n°3, 2013, p. 24. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>. Consulté le 11/05/2023.

1167Prospectus annonçant la reprise de la *Semaine des Enfants*, 29 mars 1871. Bibliothèque nationale de France, Z-4489-4511.

la durée des abonnements et incitant les lecteurs à se réabonner aussi rapidement que possible sont publiés dans le journal dans les mois suivant sa reprise, au rythme d'environ un par mois.

Le choix d'une parution hebdomadaire désormais a sans doute été pris pour limiter les coûts de production du journal, en remplaçant un des numéros hebdomadaires par un simple feuillet. Le vote le 6 juillet 1871 d'une loi qui « rétablit le cautionnement pour les feuilles politiques et non politiques qui paraissent plusieurs fois par semaine »¹¹⁶⁸ et la hausse de la taxe sur le papier pour ces périodiques, qui rendrait encore plus coûteuse à diffuser une *Semaine des Enfants* bihebdomadaire comme avant la guerre, a peut-être joué un rôle dans le fait que le journal reste ensuite hebdomadaire jusqu'à sa fin en 1876.

Toutefois, ce changement de périodicité du journal peut léser les abonnés, qui certes ont finalement la même durée d'abonnement, mais ne reçoivent à partir du 1^{er} avril 1871 que la moitié du nombre de numéros prévu, malgré la prime constituée par les livraisons des Classiques français dédiés à la jeunesse. Se pose en outre la question des volumes annuels mis en place par *La Semaine des Enfants*, qui avaient jusque là un rythme installé avec deux parutions par an. Louis et Alexis Lahure décident pour pallier ces problèmes de doubler durant un temps les numéros publiés, démarche annoncée dans un « avis important » du n°1175, répété dans plusieurs numéros ensuite :

« Avec la reprise de nos communications a reparu *la Semaine des Enfants* ; mais en même temps nous avons apporté dans cette publication un grand changement en fondant en une seule les deux livraisons hebdomadaires de *la Semaine*, et en substituant à un de ses numéros, un feuillet des principaux classiques dédiés à la jeunesse. En agissant ainsi, nous avons eu la pensée d'élever le caractère de notre publication et d'en faire la base d'une bibliothèque charmante destinée à donner à nos jeunes abonnés le goût et l'amour de beaux et bons livres.

Notre pensée a été comprise, les lettres que nous avons reçues en sont le meilleur garant. Aussi pour reconnaître l'empressement mis par nos lecteurs à renouveler leur abonnement, et aussi pour terminer comme d'habitude notre volume de *la Semaine des Enfants* avant la fin de l'année, ce qui permet de l'offrir en cadeau d'étrennes, nous avons décidé de publier, à partir du 15 juillet, des numéros supplémentaires que nous offrons à nos abonnés à titre de *prime*

1168C. CHARLE, *Le Siècle de la presse*,..., p. 129-130.

gratuite, et dont nous continuerons le service jusqu'au jour seulement où le volume sera complété.

Il va sans dire que rien ne se trouve changé à la publication des classiques, dont un feuillet seulement paraît chaque semaine.

Aussitôt que le vingt-troisième volume de *la Semaine* sera complet, notre publication continuera comme nous l'avons annoncé en le reprenant, et nous ne publierons plus alors hebdomadairement qu'un seul numéro de *la Semaine des Enfants* et un feuillet de nos classiques : ce qui devra représenter à la fin de l'année un volume de *la Semaine*, et environ trois volumes de classiques »¹¹⁶⁹.

Ainsi, le journal a durant cette période deux numéros pour une même date. Les gérants de la publication affirment faire cela de manière à avoir assez de numéros pour pouvoir constituer un volume d'étrennes complet à la fin de l'année civile. C'est effectivement le cas, à partir du 15 juillet et jusqu'au 2 décembre 1871. Le volume 23 se termine effectivement par le n°1198, qui annonce le retour du rythme prévu d'un numéro par semaine. Toutefois, ce volume ne commence qu'au n°1148, daté du 6 mai 1871. Les numéros publiés entre le 1^{er} avril et le 6 mai 1871 ne semblent donc pas avoir été publiés en recueil, du moins à en croire ceux conservés à la Bibliothèque nationale de France, ce qui nous a empêché de les consulter.

Cette annonce semble témoigner du fait que les lecteurs se réabonnent effectivement, sans se plaindre de la diminution du nombre de numéros. Cependant, étant donné qu'elle est une communication de l'entreprise qu'est l'imprimerie Lahure, on peut douter de sa sincérité. Il est donc possible que cette démarche soit également un moyen de compenser les lecteurs déjà abonnés avant la guerre qui se retrouvent avec moins de numéros que prévu initialement. Notons que si Pierre-Jules Hetzel décide également pour son *Magasin d'éducation et de récréation* de publier des numéros supplémentaires à son journal après la fin de la guerre, ce n'est pas dans le même objectif. Il envoie aux abonnés les numéros qui auraient dû leur parvenir durant la guerre mais n'ont pas pu en raison de l'interruption du journal¹¹⁷⁰. C'est donc un moyen de compenser les abonnés sans prolonger les abonnements.

1169 ANONYME, « Avis important », dans *La Semaine des Enfants*, n°1175, 9 septembre 1871, p ; 217-218.
1170 G. CASTAGNÈS, *Le discours sur la guerre... »,...*

Ainsi, la maison Lahure est contrainte par les circonstances exceptionnelles de la guerre franco-allemande d'interrompre durant sept mois sa parution, mais tente de reprendre son activité aussi rapidement que possible, dès le 1^{er} avril, et de s'adapter à la situation. Si les circonstances la contraignent à redevenir hebdomadaire, elle tente autant que possible de compenser et garder ses abonnés par des moyens qu'elle met en avant : la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », le doublement des numéros durant une certaine période, et la prorogation des abonnements pris avant le début de la guerre.

Chapitre III : Un journal en retard sur ses concurrents ?

A. Un périodique qui semble à première vue ne comprendre aucune publicité

1. Un journal sans publicité : un cas rare dans la presse de l'époque ?

À aucun moment de son histoire *La Semaine des Enfants* ne contient de page publicitaire. C'est pourtant une pratique couramment répandue dans les journaux de l'époque. Si la presse comporte des annonces dès 1828, la généralisation de la publicité dans les pages des périodiques, et surtout sa nouvelle importance capitale dans le budget du journal, a lieu à partir de 1836, année du lancement par Émile de Girardin de *La Presse*¹¹⁷¹. Il est ainsi « le premier à s'être appuyé sur les recettes publicitaires pour abaisser le prix d'un journal »¹¹⁷² et pouvoir proposer un périodique à un coût plus abordable, permettant de viser un plus large public. Le procédé devient de plus en plus présent ensuite : comme l'affirme Marc Martin, « dans le demi-siècle qui va de la chute du premier Empire aux dernières années du second, vers 1865, s'affirme enfin la publicité commerciale dans la presse »¹¹⁷³. Il explique qu'elle peut prendre différentes formes : une « annonce-uniforme » de quelques lignes en petits caractères, une « annonce-affiche » de taille variable, qui peut occuper jusqu'à la moitié d'une page, ou un « fait-Paris payé », une publicité déguisée en article¹¹⁷⁴.

Si aucune étude n'a été réalisée sur la présence de la publicité dans la presse enfantine du XIX^e siècle, la consultation de quelques titres peut permettre de se faire une première idée de la part des annonces dans ces périodiques. Un des premiers à utiliser la publicité est le

1171 Gilles FEYEL, « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », *Revue historique*, n° 628, 2003/4.

URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2003-4-page-837.htm>. Consulté le 07/05/2023.

1172 Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT, 1836, *l'an I de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal « La Presse », d'Émile de Girardin*, Paris, Nouveau monde éditions, 200, p. 119..

1173 Marc MARTIN, *Trois siècles de publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 53.

1174 *Ibid.*

Journal des Enfants, lancé en 1832 par Saint-Charles Lautour-Mézeray, ami de Girardin, avec qui il avait fondé *Le Voleur*. Celles-ci prennent toutefois la forme d'un fait-Paris payé, c'est-à-dire d'un article faisant de manière déguisée la publicité d'un produit. Elles se présentent comme une « bibliographie » annonçant la parution d'ouvrages, ou bien d'articles traitant de musique qui ne sont en réalité que des incitations à acquérir des méthodes de solfège ou des recueils de partitions¹¹⁷⁵. En outre, on n'en trouve pas dès le début du journal, mais seulement semble-t-il à partir de 1837, date à partir de laquelle le journal commence selon Francis Marcoin à connaître des difficultés financières¹¹⁷⁶. D'autres journaux plus éphémères font un usage plus explicite des annonces, comme la *Gazette de la jeunesse* publiée entre 1841 et 1845, gérée par Moïse Polydore Millaud, qui consacre sa dernière page à des publicités pour des ouvrages, des magasins, des professeurs particuliers et des pensionnats, organisées notamment sous la forme d'un tableau.

Pour parler plus précisément de la période de parution de *La Semaine des Enfants*, il faut noter que certains journaux à destination des jeunes femmes déjà anciens, comme par exemple le *Journal des demoiselles*, se mettent à utiliser des publicités sous le Second Empire. De même que dans le *Journal des Enfants*, « les réclames du *Journal des Demoiselles* de 1855 et 1856 concernent plus particulièrement des ouvrages, des journaux et des recueils de partition de musique »¹¹⁷⁷, et se situent à la fin de chaque numéro. Elles sont distinctes de la rubrique « BIBLIOGRAPHIE » qui contient des conseils de lecture, mais aussi les prix de vente et les noms des libraires chez qui elles peuvent se procurer les ouvrages, catégorie du journal pouvant contenir des contenus publicitaires cachés. Les publicités concernent également des magasins vendant des vêtements ou du matériel de couture, selon Valérie Wulleman¹¹⁷⁸. Le *Journal de la jeunesse*, certes plus tardif car créé en 1873, comprend bien des publicités, mais elles ne sont pas directement intégrées au journal : Dominique Guislain indique qu'elles sont

1175Par exemple : ANONYME, « Musique élémentaire pour la jeunesse », dans *Journal des enfants*, 6^e année, n°5, 1837, p. 96. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5377313m>. Consulté le 11/05/2023.

1176Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

1177Valérie WULLEMAN, *Le Journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010, p. 38. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>. Consulté le 11/05/2023.

1178Ibid.

contenues, de même que les jeux et le courrier des lecteurs, sur un supplément de trois pages¹¹⁷⁹. Une page du supplément fait toujours la publicité des publications de la maison Hachette, et non semble-t-il d'autres objets. Ce supplément n'est pas reproduit dans les volumes brochés publiés. Il faut toutefois noter que le *Magasin d'éducation et de récréation* s'inscrit dans une démarche différente et ne comprend aucune publicité, à part, de manière irrégulière, des annonces relatives à la parution à venir d'un ouvrage édité par Hetzel. C'est probablement lié au fait que, comme nous l'avons expliqué précédemment, ce périodique tient autant voire plus du recueil que du journal.

Il semblerait donc que la publicité apparaisse dans la presse pour la jeunesse sous la monarchie de Juillet et devienne plus courante sous le Second Empire, mais que pourtant les deux plus grands périodiques de l'époque, *La Semaine des Enfants* et le *Magasin d'éducation et de récréation*, n'en aient pas comporté dans leurs pages. Il apparaît pourtant que le rapport aux annonces publicitaires du journal que nous étudions ait été plus compliqué qu'il n'y paraît à première vue.

2. Une possible intégration de la publicité dans les dernières années du journal

Si nous n'avons relevé aucune publicité directe pour d'autres objets que les parutions de la maison Lahure dans les pages de *La Semaine des Enfants*, l'imprimerie a toutefois eu pour projet d'intégrer des annonces dans le journal. Cela ne semble pas avoir été le cas lors de la collaboration entre Charles Lahure et Louis Hachette, ni lors de la période où le journal paraît deux fois par semaine.

La première trace que nous avons pu identifier indiquant un projet pour *La Semaine des Enfants* d'intégrer de la publicité est une annonce rédigée le 20 novembre 1873 et publiée le 23 du même mois dans le *Journal officiel : programme de l'Exposition universelle internationale de tout ce qui a rapport à l'enfant*. La réclame, déjà évoquée plus haut, indique

¹¹⁷⁹Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979.

que *La Semaine des Enfants* « offre au commerce spécial de Paris et de la province des avantages essentiels et pour ainsi dire, uniques, déjà fort appréciés »¹¹⁸⁰. Elle présente également « M. A. Berr de Turique, rue du Bac, 21, directeur de cette publicité » comme un professionnel de la communication, dont l'objectif est de « donner à cette publication déjà si renommée tout le développement industriel auquel elle est destinée »¹¹⁸¹. Arthur Berr de Turique, auteur de pièces de théâtre et de romans n'ayant pas rencontré le succès, est rédacteur en chef du journal stéphanois *Le Carillon* mais surtout régisseur. Il dirige en effet la régie publicitaire A. Berr de Turique. Son rôle est d'établir un lien entre des périodiques cherchant des annonceurs et des entreprises voulant faire leur publicité. La régie d'Arthur Berr de Turique travaille en collaboration avec 23 journaux parisiens en 1875, dont elle fait la liste dans une annonce publiée dans le *Journal pour tous* du 1^{er} janvier 1875¹¹⁸². Les périodiques sont présentés dans un tableau indiquant depuis combien d'années le journal paraît, sa périodicité, son objet principal, et les tarifs des annonces. Les publications sont variées : on trouve des journaux politiques, comme le mensuel *Revue de France*, des publications à destination d'un public familial comme le *Musée des familles*, la *Revue des familles* et bien sûr *La Semaine des Enfants*, mais aussi des journaux professionnels (*Art médical*, *Bétail*, *Moniteur de l'Élevage*, *Moniteur des architectes*, *Réforme du bâtiment* par exemple), sportifs (*Chasse illustrée*, *Vie sportive*, *Journal officiel des courses au trot*) ou mondains (*Dernière mode*, *Fantaisie parisienne*). Elle ne contient toutefois aucun quotidien, préférant des formats que l'on qualifierait aujourd'hui de revue ou de magazine. Elle travaille également avec le *Journal pour tous*, qui n'est plus publié par la famille Lahure depuis 1871. Après avoir été géré par A. Borel, l'hebdomadaire est en effet désormais entre les mains d'Alfred Carel. Le *Journal pour tous* comprend en 1875, dans chaque numéro de seize pages, plus de deux pages de publicité pour des partitions, des produits ménagers, des chaudières, des remèdes médicaux ou encore des appareils photographiques. Certains de ces produits, ainsi que la liste des parutions, semblent indiquer que la régie propose aux entreprises de s'adresser à un public bourgeois, d'où sûrement le choix de collaborer avec *La Semaine des Enfants*. Cette décision

1180 *Journal officiel : programme de l'Exposition universelle et internationale de tout ce qui a rapport à l'enfant, depuis son enfance jusqu'à son adolescence, au Palais de l'industrie*, n°2, 23 novembre 1873, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58192636>. Consulté le 07/05/2023.

1181 *Ibid.*

1182 *Journal pour tous*, n°12, 1^{er} janvier 1875, p. 192. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6374769h>. Consulté le 22/01/2024.

s'explique aussi par l'absence d'autre périodique enfantin, même si la régie travaille avec deux journaux pour les familles.

Alors, comment expliquer que *La Semaine des Enfants* ne contienne pas de publicité ? La comparaison avec l'exemple du *Journal de la Jeunesse* évoqué plus haut permet de dégager une hypothèse intéressante : il est possible que le journal n'ait pas contenu de publicité en lui-même mais ait été livré avec un court supplément contenant des annonces pour divers produits. Cela nous semble l'hypothèse la plus probable, d'autant plus que le fait de séparer la publicité, qui « à trop fréquenter la charlatanerie [...] a acquis une fort mauvaise réputation »¹¹⁸³, du journal en lui-même, peut sembler une bonne idée pour un périodique qui souhaite se donner une image de respectabilité, à la manière des premiers journaux ayant adopté ces « suppléments gratuits »¹¹⁸⁴ comme *Le Constitutionnel*. Une autre possibilité serait que *La Semaine des Enfants* n'ait trouvé aucun annonceur, mais il faut avouer que cela semble assez peu probable que sur trois années aucune entreprise n'ait souhaité y faire la publicité de ses produits. Nous n'avons toutefois pas de trace de l'existence potentielle de ce supplément, qui n'est mentionné ni dans les archives que nous avons consultées, ni dans les volumes de *La Semaine des Enfants* que nous avons dépouillés. Nous pouvons seulement nous faire une idée, grâce à l'annonce de la régie publicitaire de Berr de Turique publiée dans le *Journal pour tous*, du prix payé par les annonceurs : celui-ci, qui semble exprimé en coût à la ligne, est de 1F50 pour une annonce, 2F50 pour une réclame et 4F pour des « faits », terme désignant probablement les fait-Paris payés, avec possibilité de réduction au bout de plusieurs annonces publiées, ou de contrats engageant l'entreprise sur plusieurs mois. Les tarifs semblent parmi les plus bas proposés, mais les écarts avec les autres publications ne sont pas très grands.

Ainsi, nous émettons l'hypothèse que *La Semaine des Enfants* dans ses dernières années de publication, au moins entre 1873 et 1875, a pu être envoyée aux abonnés avec un supplément publicitaire arrangé avec l'aide de la régie d'Arthur Berr de Turique, sans avoir une preuve sûre de ce que nous affirmons.

1183 Gilles FEYEL, « Presse et publicité... », ..., p. 858.

1184 *Ibid.*, p. 866.

3. Des publicités pour les autres publications de l'imprimerie Lahure

On peut toutefois retrouver quelques publicités dans les pages même de *La Semaine des Enfants*, mais celles-ci font presque toujours allusion à des parutions de la maison. Les seules exceptions sont les textes repris d'ouvrages édités par Hachette, cas que nous avons évoqué plus haut : les publicités ne sont pas directes, mais plutôt dans les indications avant le texte ou en note de bas de page indiquant où se procurer l'ouvrage et en louant les mérites.

Nous n'avons pas vraiment relevé de publicité directe pour des ouvrages de l'imprimerie Lahure avant 1870, en dehors d'une annonce pour la deuxième édition du recueil de Léon de Laujon *Contes et légendes*, réalisée par Charles Lahure en collaboration avec Louis Hachette en 1866, regroupant des contes parus entre 1857 et 1861 dans le journal¹¹⁸⁵. La publicité incite à acheter l'ouvrage par mandat postal à l'imprimerie Lahure, en mettant en avant le fait que le lecteur ne paiera ainsi pas de frais de transport, mention qui peut s'expliquer par la volonté de Lahure de vouloir vendre une partie de ses ouvrages sans passer par le réseau de Hachette.

On relève toutefois plus d'exemples de publicités plus évidentes qu'une simple reprise de textes à partir de la reprise du journal après la guerre franco-allemande. C'est le cas, par exemple, d'une annonce que l'on retrouve dans le n°1199 de *La Semaine des Enfants*, publié le 9 décembre 1871, soit à l'approche des étrennes, qui présente les différentes publications de l'Imprimerie générale en indiquant leur prix selon qu'ils sont brochés ou reliés¹¹⁸⁶. L'annonce propose aux abonnés « d'adresser un bon sur la poste pour recevoir franco [c'est-à-dire sans payer de frais supplémentaires] ces divers volumes ». Parmi eux, on retrouve les titres de Lahure pouvant être lus par la jeunesse : *la Bible populaire*, *l'Histoire populaire de la France*, *l'Histoire contemporaine de la France*, les œuvres de Molière et une édition des *Mille et une Nuits*. Il y a également les deux albums qu'il a publiés en reprenant des dessins de *La Semaine des Enfants*, l'un de Bertall et l'autre de Morin. Le texte est clairement une annonce

1185 ANONYME, « *Contes et légendes* de Léon de Laujon – deuxième édition », *La Semaine des Enfants*, n°730, 26 septembre 1866, p. 415.

1186 ANONYME, « Publications de l'Imprimerie générale », *La Semaine des Enfants*, n°1199, 9 décembre 1871, p. 7.

publicitaire, un court catalogue des productions de la famille Lahure à destination des enfants. Il est en outre imprimé en plus gros caractères que les articles, pour être mieux visible.

Une autre annonce, plus déguisée, que l'on lit dans les lignes de *La Semaine des Enfants* au lendemain de la guerre, est un article non signé sur les dépêches photographiques réalisées pendant le siège de Paris par le photographe Dagron, qui réussit à faire parvenir des dépêches dans et en dehors de la capitale en réalisant des photographies microscopiques de divers messages, transportées ensuite hors de Paris par pigeons voyageurs¹¹⁸⁷. Le journal veille à mettre en avant cette invention, de manière à faire la publicité de celui qui avait déjà été en collaboration avec *La Semaine des Enfants* en 1865 quand le journal offrait à ses abonnés un portrait gratuit dans son atelier. Mais le texte est également une publicité pour une courte brochure de 24 pages, annoncée par un court texte deux numéros plus tard :

« M. Dagron vient de publier sur sa mission à Tours et à Poitiers, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernier numéro, une brochure fort intéressante à laquelle il y a joint un spécimen de ses pellicules de dépêches »¹¹⁸⁸.

Si l'ouvrage n'indique pas de nom d'éditeur, il est imprimé par Lahure et on peut estimer probable qu'il l'ait également publié¹¹⁸⁹. Ces deux textes sont donc une publicité pour une parution de l'Imprimerie générale.

En résumé, *La Semaine des Enfants* comprend quelques publicités pour ses propres parutions, en plus de prépublications ou post-publications de textes publiés ailleurs, manières plus subtiles de mettre en avant un texte. Elles restent toutefois très rares. La publicité semble donc ne pas avoir sa place dans le journal, hormis en de rares exceptions, même si l'on a vu qu'il existait probablement un supplément publicitaire à *La Semaine des Enfants*, lui permettant d'accroître ses recettes. Dans le cas où *La Semaine des Enfants* n'aurait fait usage d'aucune publicité, elle ne se serait pas adaptée à un nouveau modèle éditorial de plus en plus présent, ce qui a peut-être causé des difficultés financières à l'entreprise. On note que, dans

1187 ANONYME, « Les dépêches photographiques pendant le siège », dans *La Semaine des Enfants*, n°1162, 28 juillet 1871, p. 118-120.

1188 *La Semaine des Enfants*, n°1164, 5 août 1871.

1189 Prudent René Patrice DAGRON, *La poste par pigeons voyageurs : souvenir du siège de Paris : Notice sur le voyage du ballon "Le Niepce" emportant M. Dagron et ses collaborateurs et détails sur la mission qu'ils avaient à remplir*, [Paris], [Lahure], 1871. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1108455>. Consulté le 11/05/2023.

tous les cas, elle ne semble pas s'être intéressée à la publicité avant 1873 : elle passe donc une assez longue période à ignorer ce moyen moderne de pouvoir diminuer son coût et se rendre accessible à un plus large public ou, du moins, d'augmenter ses revenus, ce qui a pu lui nuire au niveau économique.

B. Une absence curieuse : la voix et l'implication du lecteur

1. L'absence de contenus cherchant à faire participer directement le lectorat

La Semaine des Enfants ne comprend aucun contenu émanant directement des enfants qui lisent le journal. C'est pourtant assez fréquemment le cas dans la presse à destination des enfants, et ce dès la Restauration. Ainsi, Francis Marcoin relève que *Le Bon Génie* de Laurent de Jussieu, déjà évoqué comme assez novateur, « publie des lettres de lecteurs par ailleurs invités à répondre à des énigmes et à des sujets de composition »¹¹⁹⁰. Les répondants sont même récompensés par des « prix de semestre ». Toutefois, il semble que cette sollicitation constante des abonnés, qui les fidélise et crée un attachement pour le journal, ait aussi pour raison la difficulté pour Laurent de Jussieu d'avoir assez de contenus pour nourrir les quatre pages hebdomadaires du périodique. Il semble, toujours selon l'historien de la littérature pour la jeunesse, que « cette pratique connaîtra une fortune prodigieuse et il n'est guère de parution pour les jeunes qui ne réserve une colonne au courrier des lecteurs »¹¹⁹¹. Il différencie ce type de parutions des publications qui se rapprochent du livre et du recueil en compilant des contes moraux, dont le titre comprend les termes « musée » ou « magasin » annonçant une anthologie sur le modèle de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont ou encore Arnaud Berquin. Ce type de périodiques, au contraire des autres journaux, ne comprend pas de contenus entrant en interaction avec le lecteur.

¹¹⁹⁰Francis MARCOIN, « La presse enfantine », dans *La Civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, dir. Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Ève Thérénty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, p. 565. URL : <https://www.numeriquepremium.com/content/books/9782847365436>. Consulté le 12/05/2023.

¹¹⁹¹*Ibid.*

La pratique du courrier des lecteurs se répand sous la monarchie de Juillet sous différentes formes. Si le *Journal des Demoiselles* possède certes une rubrique de correspondance, il ne publie pas directement des lettres de lectrices : c'est plutôt une « chronique fictive prenant l'allure d'une lettre »¹¹⁹², selon Valérie Wulleman. Les journaux qui utilisent une vraie correspondance semblent plus rares, comme par exemple *L'Éraste* (qui ne dure qu'une année, entre 1833 et 1834) où les correspondants s'adressent à Éraste, personnage fictif, ou encore *L'Image* fondée en 1847. Celle des « concours » reste également, avec par exemple dans le *Journal des jeunes personnes* un prix pour celui ou celle qui résout le plus vite une énigme historique en 1834 ou encore des concours littéraires dans *L'Abeille française* (1828-1835) qui ne publie toutefois pas la lettre originale, mais seulement une correction du texte de la gagnante¹¹⁹³. On en relève également dans le *Journal des mères et des jeunes filles* qui en propose quatre durant ses quatre années de parution (1844-1847)¹¹⁹⁴. Ils sont plus présents dans la *Presse des enfants*, journal tenu par Victor Meunier à partir de 1855, qui en propose de manière régulière et envoie des prix aux gagnants¹¹⁹⁵. Les parutions faisant appel aux lecteurs pour ajouter du contenu sont assez fréquentes sous le Second Empire mais souvent éphémères semble-t-il. C'est peut-être car elles font souvent cela pour obtenir des textes à moindre coût : on peut ainsi évoquer l'exemple du *Courrier des enfants*, journal chrétien annonçant la presse assomptionniste qui fait participer ses lecteurs, mais échoue car il ne propose pas de fictions d'après Marcoin¹¹⁹⁶.

Il semble toutefois, comme le remarque Francis Marcoin, que cette voix du lecteur, qui participe par ses écrits (courrier ou réponse à un concours) au journal, est absente des deux grands titres de la presse enfantine sous le Second Empire, *La Semaine des Enfants* et le *Magasin d'éducation et de récréation* manquent de « cette interactivité, qui apparaît comme un trait définitionnel de la presse des jeunes »¹¹⁹⁷. Le journal de Pierre-Jules Hetzel et Jean

1192V. WULLEMAN, *Le journal des demoiselles...*, p. 36.

1193Amélie CALDERONE, « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle: entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », dans *Les Voix du lecteur dans la presse française du XIX^e siècle*, dir Elina Absalymova et Valérie Stiénon, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018, p. 99-115. URL : <https://shs.hal.science/halshs-01695618>. Consulté le 26/05/2023.

1194Anne BESSON-MOREL, « Presse enfantine et courrier des lecteurs à l'époque de Balzac », dans *L'Année balzacienne*, n°19, 1998. URL : <https://www.proquest.com/docview/1311666776>. Consulté le 12/05/2023.

1195Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

1196Ibid.

1197F. MARCOIN, « La presse enfantine »,..., p.570.

Macé ne comprend ainsi, tout comme *La Semaine des Enfants*, aucun jeu-concours, aucune rubrique de courrier des lecteurs, ou tout autre contenu qui permettrait de faire participer au journal le lecteur, technique qui permettrait de fidéliser son lectorat en créant un attachement particulier au périodique. Ils parviennent toutefois à séduire un lectorat assez large pour être les deux journaux de cette période avec la plus grande longévité en dehors de la presse pour les jeunes femmes. Le *Journal de la jeunesse*, créé en 1873 et qui connaît un assez large succès, a quant à lui un courrier des lecteurs, réservé toutefois au supplément de jeux, énigmes et publicités qui lui est adjoint. Il est possible que *La Semaine des Enfants*, dont nous avons vu qu'elle avait probablement un supplément publicitaire, ait également eu un courrier des lecteurs, mais nous n'en avons aucune certitude.

Les seules mentions réalisées à une correspondance entre les lecteurs et le journal dans *La Semaine des Enfants*, allant plus loin que le simple envoi d'informations et de paiements pour s'abonner, sont faites durant des annonces de changement de la formule du journal, pour pouvoir comme nous l'avons vu plus haut justifier un changement de périodicité : c'est le cas en 1862 et en 1871 notamment. Ces lettres ne semblent toutefois pas émaner d'une demande particulière du journal, mais être simplement des retours d'abonnés. On peut également relever que l'article mentionné plus haut d'Hippolyte Rigault dans le *Journal des débats* mentionne sur le ton de la badinerie que les enfants enverraient des lettres « pour se plaindre du journal, de ses idées, de ses jugemens [*sic*] ou du dénoûment [*sic*] de ses légendes ou de ses histoires »¹¹⁹⁸, évoquant un garçon qui aurait demandé à ce que Jeanne d'Arc ne brûle pas à la fin d'un récit historique et une petite fille qui insisterait pour que le conte de Blondine écrit par la comtesse de Ségur se finisse par le mariage de l'héroïne avec le prince. Cela semble toutefois faux, et uniquement destiné à nourrir la réflexion qu'il développe ensuite sur l'impact des histoires à but moralisant sur les enfants et leur éducation. L'exemple du petit garçon qui voudrait que Jeanne d'Arc ne soit pas condamnée au bûcher est assurément faux, étant donné qu'aucune histoire ne la concernant n'avait été publiée dans le journal au moment où Hippolyte Rigault rédige son texte. Rigault invente alors sûrement ce genre de correspondances, en prenant pour exemple les exemples de courrier des lecteurs aux auteurs

1198Hippolyte RIGAULT, « *La Semaine des Enfants* [*sic*], journal hebdomadaire. - Paris », dans *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 novembre 1857, p. 3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k451436t>. Consulté le 12/05/2023.

de romans populaires, comme celui reçu par Eugène Sue pour les *Mystères de Paris* publiés dans les années 1840 par le *Journal des débats* (le journal même où Rigault publie l'article) où les lecteurs proposent des idées pour la suite de l'histoire¹¹⁹⁹.

Ainsi, *La Semaine des Enfants* ne publie pas de lettres rédigées par ses lecteurs, ni de contenu émanant d'eux en général. Les seuls échanges qu'elle entretient avec lui concernent directement les abonnements. Cela ne semble toutefois pas être une cause potentielle d'échec étant donné qu'elle a une bien meilleure longévité que les journaux comptant majoritairement sur la participation des lecteurs, et que le *Magasin d'éducation et de récréation* connaît un succès important dans les années 1870. L'absence de courrier des lecteurs marque un certain ancrage dans une forme proche du recueil, fondée sur la constitution d'une anthologie de fictions, de *La Semaine des Enfants*, qui comme on l'a vu oscille entre un format journalistique plutôt moderne contenant des « variétés », des jeux et un format plus proche du livre dans la lignée des « musées », « magasins » et autres journaux-romans.

2. De rares essais de créer du lien entre le journal et ses lecteurs

Une autre marque importante de la presse pour la jeunesse est le fait de s'adresser directement à l'enfant. Amélie Calderone signale ainsi que :

« Avant même de donner la parole à leurs lecteurs, les organes de presse tendent à créer ce lectorat en pleine éclosion, en donnant l'illusion d'une communauté susceptible de se reconnaître, de se sentir sollicitée et intégrée à un groupe partageant les mêmes caractéristiques, valeurs, ou centres d'intérêts. Cela aboutit tacitement à l'exclusion des lecteurs autres, ceux hermétiques à ces invitations. De nombreuses adresses aux "chers", "jeunes" ou "aimables" lecteurs, assorties de références culturelles, permettent aux entreprises journalistiques d'instaurer une relation de connivence avec un public dont ils définissent en filigrane la catégorie sociale »¹²⁰⁰.

1199 Claudine GROSSIR, « Du feuilleton à l'Assemblée Nationale : Eugène Sue et Les Mystères de Paris », dans *Romantisme*, n°141, 2008/3, p. 107-118. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2008-3-page-107.htm>. Consulté le 12/05/2023.

1200 Amélie CALDERONE. "Les voix lointaines du jeune lecteur... »,..., p. 5.

Elle relève toutefois que ce genre de tactiques de création d'une communauté de lecteurs afin de fidéliser son public est surtout utilisé dans la presse à destination des jeunes femmes de la bourgeoisie et l'aristocratie, se basant sur des valeurs et savoirs communs à ce milieu pour créer un « sentiment d'appartenance à un cercle privilégié »¹²⁰¹, de distinction sociale. *La Semaine des Enfants* semble user de ce genre de procédés, qui nous a d'ailleurs permis précédemment de faire le portrait du lecteur-type visé par la famille Lahure avec ce public. Toutefois ces textes sont assez rares, la majorité des contenus étant des fictions ou des articles instructifs. En outre, une partie des contenus, comme nous l'avons déterminé plus haut, sont issus de sources extérieures et non créées pour le journal.

On relève toutefois quelques textes qui cherchent à créer un sentiment de connivence entre le journal et ses lecteurs. On peut par exemple évoquer le texte « Nos compliments de bonne année », publié dans le numéro du 30 décembre 1871 pour souhaiter une heureuse nouvelle année aux lecteurs. Il évoque « les esprits chagrins qui se plaisent à prendre en moquerie les souhaits et les compliments de bonne année », opposés aux « familles amies de *La Semaine des Enfants* »¹²⁰², présentées comme pleines d'enfants sages, simples, généreux et travailleurs. C'est une manière de dépeindre ceux qui lisent le journal comme supérieurs aux autres enfants, tout en les incitant à correspondre à ce portrait en respectant les leçons morales du périodique. Les familles des lecteurs sont qualifiées d'amies, de même que le lecteur lui-même : « notre premier devoir, comme notre premier bonheur, n'est-il pas d'adresser nos souhaits et compliments à nos parents, nos amis, parmi lesquels nous rangeons nos chers et jeunes lecteurs ? »¹²⁰³. Cette manière d'exprimer le lien entre le journal et son public, de même que l'emploi de l'adjectif « chers », crée un sentiment d'attachement au journal. Un autre article qui utilise ce ton assez rare dans les pages de *La Semaine des Enfants* est un texte du peintre franc-comtoise Alphonse de Brévans portant sur la pêche aux écrevisses qui commence ainsi :

« Mes chers amis, la pêche aux écrevisses fut une des plus belles récréations de mon enfance et de ma jeunesse. J'en ai conservé de si gais souvenirs, que l'envie me prend de vous la décrire pour qu'à votre tour vous puissiez goûter le même plaisir, bien persuadé que tous ceux

1201 *Ibid.*

1202 ANONYME, « Nos compliments de bonne année », dans *La Semaine des Enfants*, n°1202, 30 décembre 1871, p. 26.

1203 *Ibid.*

d'entre vous à qui il sera donné de mettre mes préceptes en pratique m'en sauront fort gré »¹²⁰⁴.

L'explication utilise un ton paternel, s'adressant directement au lecteur et l'incluant dans les actions décrites (« il nous faut des amorces », « nous plaçons nos cerceaux »). L'auteur se place comme une figure plus âgée, un père ou grand-père, qui transmet un savoir pratique aux lecteurs, cherchant à établir une connivence avec eux.

Ce lien que le journal cherche à créer avec le lecteur se manifeste le mieux avec l'effort de personnalisation de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », dont l'on a vu qu'elle fidélise l'abonné en lui donnant le sentiment d'un rapport unique au journal. Moins que faire partie d'une communauté d'abonnés, cela le distingue des autres lecteurs, en donnant une valeur toute particulière aux livraisons reçues chaque semaine.

En résumé, le journal cherche parfois à créer un rapport particulier à ses abonnés, dans quelques rares articles ou bien à des occasions particulières comme les vœux de bonne année de décembre 1871, qui suivent deux années extrêmement troublées. Il ne semble toutefois pas faire cela de manière systématique, comme c'est le cas de la presse pour jeunes filles de l'époque. En outre, on remarque que nombre d'articles sont anonymes, désincarnés, y compris quand c'est la rédaction du journal qui s'adresse aux lecteurs. Au contraire, d'autres journaux mettent en avant leurs rédacteurs ou rédactrices et leur personnalité : on peut évoquer Alida de Savignac et Jeanne-Justine Fouqueau de Pussy au *Journal des Demoiselles* ou Caroline Genevay et sa correspondante anglaise fictive dans le *Magasin des Demoiselles*. Le *Magasin d'éducation et de récréation* présente de manière récurrente des textes de ses fondateurs, Pierre-Jules Hetzel (sous son pseudonyme de P.-J. Stahl) et Jean Macé, et de surtout son auteur phare Jules Verne, dont le journal contient presque toujours un feuilleton, avec « une régularité métronomique »¹²⁰⁵, en début de chaque numéro. Ce dernier est tellement synonyme du journal que ce dernier décline fortement après la mort de l'écrivain en 1905. Dès l'année suivante, le *Magasin* change de formule et devient un simple recueil d'œuvres du romancier, jusqu'à sa disparition définitive en 1915. *La Semaine des Enfants*, pour sa part, n'a pas de

1204Alphonse de BRÉVANS, « La pêche aux écrevisses », dans *La Semaine des Enfants*, n°906, 3 juin 1868, p. 151.

1205Axel HOHNSBEIN, « Du *Magasin d'éducation et de récréation* à *La Science illustrée* », dans *CONTEXTES*, n°21, 2018, p. 10. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6669>. Consulté le 12/05/2023.

figure phare de ce genre. Elle a bien des auteurs récurrents, mais ils ne restent pas tout au long de sa publication (Zulma Carraud semble ne plus contribuer à partir de 1860, tandis que Barrau meurt en 1865 par exemple). En outre, ils n'ont pas l'éclat et la gloire d'un Jules Verne. La comtesse de Ségur pourrait remplir ce rôle, mais ses feuilletons sont plus irréguliers dans *La Semaine des Enfants* que ceux de Verne et elle n'en publie plus après « Le Chemineau » en 1868. En outre, elle n'est pas membre de l'équipe du journal et même, comme nous le verrons plus bas, le méprise assez fortement. Ce manque de figure incarnant *La Semaine des Enfants* peut donc aussi expliquer un attachement plus difficile au journal.

Chapitre IV : Déclin du périodique et fusion avec le *Magasin d'éducation et de récréation* d'Hetzel

A. Pierre-Jules Hetzel et sa relation avec Charles Lahure avant le rachat du journal

Avant d'évoquer plus en détail les conditions du déclin de *La Semaine des Enfants* et son rachat par la maison d'édition Hetzel en 1876, il nous semble pertinent de rappeler le rôle dans l'édition pour la jeunesse de Pierre-Jules Hetzel, puis d'analyser quelles ont été ses relations avec Charles Lahure. Pour cela, nous nous appuyerons principalement sur le travail le plus complet réalisé sur l'éditeur à ce jour, la thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe réalisée par Nicolas Petit en 1980¹²⁰⁶.

1. Hetzel et l'édition pour la jeunesse

Hetzel, dès le début de sa carrière, est en lien avec l'édition pour la jeunesse. Son premier travail d'éditeur, en tant qu'associé du libraire Jean-Baptiste Paulin, est ainsi *Le livre des enfants*, un recueil de contes abondamment illustré publié en 1838. L'éditeur se met à son compte en 1842 et lance la même année une collection à destination des plus jeunes, le « Nouveau magasin des enfants ». Il prévoit également, en 1845, de lancer un journal à destination des enfants intitulé « Journal d'Éducation et de Récréation » dirigé par Hetzel lui-même, sous le pseudonyme de Stahl, et Théophile Lavallée. L'éditeur se retrouve toutefois dans une grande difficulté financière. Ses nombreuses dettes l'amènent à arrêter la collection

¹²⁰⁶Nicolas PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) et les éditions Hetzel (1837-1914)*, thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École Nationale des Chartes, 1980. Consultable aux Archives Nationales, Thèses de l'École Nationale des Chartes (1849-2021), AB/XXVIII/723.

et renoncer à son projet de périodique, fort coûteux, pour se replier sur l'édition de textes courts.

Il joue un rôle dans la révolution de 1848 et est même un temps chef de cabinet du ministre des affaires étrangères Jules Bastide au tout début de la Seconde République. Malgré une situation financière toujours aussi difficile pour son entreprise, il essaie de nouvelles techniques éditoriales, comme vers 1850 les éditions illustrées bon marché. Il est toutefois contraint par le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, de s'exiler à Bruxelles en raison de ses idées républicaines, laissant son brevet de libraire et sa librairie à Blanchard. Cela l'amène à abandonner de nombreux projets et perdre des plumes importantes de sa maison, comme George Sand. S'il publie quelques ouvrages depuis la Belgique, ce sont principalement des œuvres en opposition à Napoléon III (comme des pamphlets ou le recueil *Les Châtiments* d'Hugo) mais sans aucun lien avec la littérature pour la jeunesse.

Hetzel rentre d'exil en 1860 et s'installe à partir de cette date 18 rue Jacob à Paris. Il ne retrouve toutefois son brevet de libraire qu'en novembre 1862. Il commence par reprendre sa démarche, démarrée en 1850, d'éditions populaires d'auteurs contemporains et cherche de nouvelles plumes, qu'il publie dans deux collections : la « Collection Hetzel », destinée à la littérature générale, et la « Bibliothèque d'éducation et de récréation », dédiée aux ouvrages pour enfants. Il repère notamment le profil de Jules Verne, et publie son premier roman *Cinq semaines en ballon* en 1863. L'ouvrage connaît un grand succès (il est réédité 80 fois entre 1863 et 1911) et Verne devient l'auteur phare de la maison d'édition. Petit à petit, la maison se concentre alors sur l'édition pour la jeunesse : Nicolas Petit constate ainsi qu'Hetzel publie de moins en moins d'auteurs de littérature générale, les livres pour enfants se vendant mieux¹²⁰⁷.

Hetzel souhaite également à son retour d'exil reprendre son projet de périodique pour la jeunesse de 1845. Il décide de collaborer pour ce projet avec son ami Jean Macé, pédagogue républicain directeur d'un pensionnat pour jeunes filles à Beblenheim en Alsace, qui avait publié en 1861 dans la *Presse des enfants* l'*Histoire d'une bouchée de pain*, un ouvrage de vulgarisation scientifique. Les deux hommes forment le 19 avril 1863 une société destinée à exploiter ce nouveau journal, dont le premier numéro paraît le 24 mars 1864. Ils

1207Ibid.

l'intitulent *Magasin d'éducation et de récréation*, annonçant dès son titre son double rôle d'instruction et de divertissement. Publié deux fois par mois, il sert de vitrine à Hetzel en prépubliant en feuilleton les titres à venir de la maison, notamment les célèbres « Voyages extraordinaires » de Jules Verne, mais également de laboratoire pour tester de nouvelles plumes, en accordant une place importante aux illustrations. Pour reprendre la formulation de Ségolène Le Men, « le *Magasin* sera la cheville ouvrière de la "Bibliothèque d'éducation et de récréation" »¹²⁰⁸. Le journal semble toutefois peiner à ses débuts : ainsi, « malgré la qualité de sa rédaction, le journal eut des débuts difficiles, et il ne paraît pas avoir atteint les 10 000 abonnés avant 1875 »¹²⁰⁹. Il s'impose toutefois comme un des rares journaux à s'inscrire dans une certaine longévité à l'époque et obtient une reconnaissance institutionnelle dès le Second Empire malgré les convictions républicaines de ses créateurs : le périodique obtient ainsi le prix Montyon, accordé par l'Académie française aux publications littéraires les plus édifiantes moralement, en 1867¹²¹⁰. Il est le seul journal à avoir reçu cette récompense selon Gilles Castagnès¹²¹¹.

2. Hetzel et Lahure : des rivaux ?

À première vue, Pierre-Jules Hetzel et Charles Lahure peuvent alors apparaître comme des rivaux, tous les deux engagés sur les mêmes marchés de l'édition pour la jeunesse et de la presse enfantine à la même époque. Christophe Charle considère ainsi que le *Magasin d'éducation et de récréation* est un « organe rival »¹²¹² de *La Semaine des Enfants*, dont il attribue à tort la création à Louis Hachette.

1208 Ségolène LE MEN, « Hetzel ou la science récréative », dans *Romantisme*, n°65, 1989, p. 72-73. URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5600. Consulté le 15/05/2023.

1209 Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIRAL et Fernand TERROU, *Histoire générale de la presse française*, t. II, p. 290 Paris, Presses Universitaires de France, 1969. Cité par N. PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel...*, p. 445.

1210 Comme le montre par exemple la page de Pierre-Jules Stahl sur le site de l'Académie française. URL : <https://www.academie-francaise.fr/node/16885>. Consulté le 15/05/2023.

1211 Gilles CASTAGNÈS, « Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du *Magasin d'éducation et de récréation* », dans *Romantisme*, vol. 161, n°3, 2013, p. 24. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>. Consulté le 15/05/2023.

1212 Christophe CHARLE, *Le Siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 108.

Il semble pourtant que les deux hommes ont été, au moins à une époque, assez proches et ont collaboré. Si l'on trouve des ouvrages de la « Collection Hetzel » imprimés par Charles Lahure en 1858, ils n'ont rien à voir avec Pierre-Jules Hetzel, qui est alors en exil à Bruxelles et avait vendu cette collection à Hachette en 1855. Les premiers ouvrages que nous avons pu trouver indiquant une collaboration entre Hetzel et Lahure sont *Rome*, un ouvrage publié anonymement mais écrit en réalité par la marquise de Blocqueville, publié en 1865 par Pierre-Jules Hetzel et imprimé par Charles Lahure¹²¹³ ou encore, la même année, *Une ville de garnison*, roman d'Alfred Assollant¹²¹⁴ et *La Tasse à thé*, récit de voyage se déroulant en Chine illustré par Worms, collaborateur de *La Semaine des Enfants*¹²¹⁵. Le fait qu'ils commencent à collaborer à cette date peut s'expliquer par la nécessité pour chacun des deux partenaires commerciaux de trouver un appui : la dissolution de la société Charles Lahure et Cie fait que l'imprimeur doit trouver désormais de nouveaux collaborateurs, d'autant plus qu'il se replie sur son activité d'imprimeur étant donné qu'il peut plus difficilement éditer sans l'appui de Louis Hachette, tandis qu'Hetzel est encore en train de reprendre son activité d'éditeur à Paris, interrompue par son exil et le fait qu'il n'ait pu obtenir un nouveau brevet de libraire qu'en novembre 1862. Cela ne fait à l'époque qu'un an environ qu'il a lancé son *Magasin d'éducation et de récréation*, qui connaît des débuts difficiles.

Ces collaborations, et d'autres les années suivantes, rapprochent les deux entrepreneurs, d'où la présence de Charles Lahure dans l'acte de création de la société en commandite Hetzel et Cie, daté du 30 septembre 1868. Nicolas Petit signale ainsi qu'Hetzel, encore dans une difficile situation financière, s'y associe avec plusieurs personnes physiques ou morales, dont Lahure, ce qui peut sembler logique étant donné qu'ils ont déjà été partenaires sur plusieurs ouvrages¹²¹⁶. Ce dernier apporte à la société un capital de 20 000F, soit plus que les 10 000F d'apport minimal de certains associés, mais dans la moyenne des autres participants. Nicolas Petit note en outre que « ces associés commanditaires conservent un droit de contrôle et de surveillance »¹²¹⁷ sur les activités d'Hetzel, ce qui peut aussi

1213[Adélaïde-Louise d'ECKMÜHL de BLOCQUEVILLE], *Rome*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1075961>. Consulté le 17/05/2023.

1214Alfred ASSOLLANT, *Une ville de garnison*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675765p>. Consulté le 17/05/2023.

1215Albert KAEMPFFEN, *La Tasse à thé*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65772859>. Consulté le 17/05/2023.

1216N. PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel...*

1217Ibid, p. 306.

expliquer que Charles Lahure aide celui qui peut apparaître à première vue comme son concurrent.

Ce lien entre les deux hommes se poursuit avec une autre collaboration qui date de 1869. Elle concerne le *Magasin d'éducation et de récréation*, ce qui peut sembler paradoxal, étant donné que Lahure édite lui-même un journal pour enfants. Une lettre de Pierre-Jules Hetzel adressée à Charles Lahure et datée du 30 mars 1869 concerne ainsi les « réimpressions du *Magasin d'éducation* »¹²¹⁸ que doit réaliser l'imprimeur. Dans ce document par endroits difficilement lisible, curieusement rangé dans le dossier de l'auteur François-Auguste Biard dans les papiers d'Hetzel conservés à la Bibliothèque nationale de France, l'éditeur reproche à l'entreprise familiale de ne pas consacrer assez de moyens et de soin à ce travail, au contraire des impressions réalisées par Lahure pour Hachette :

« Mon cher Lahure,

Il faut que vous fassiez l'effort pour mes réimpressions du *Magasin d'éducation* de me mettre dessus 4 machines et non deux. Sans ça je suis obligé de vous reprendre la moitié de la besogne.

J'ai une fourniture de 400 à faire à époque fixe précise, traîner ne m'est pas possible

1° - Il faut que malgré cela ce soit de très bonne besogne.

2° - On tire chez vous messieurs le [illisible], les titres, les chiffres bien écrasés. Il faut chez [illisible] que rien ne sorte de chez vous qui ne soit digne de vous, et [illisible] moi de le dire, de moi aussi.

C'est donc un mot d'ordre général sérieux à donner, de ne rien faire par dessous la qualité de ce que je vous confie.

Une fois que vous aurez dit à vos protes, messieurs en [illisible] et autres, le respect de ce qui est fait pour notre maison, je ne pourrai plus regarder avec envie et inquiétude ce que vous faites pour Hachette - étant seulement traité avec un soin égal, j'abonderai - de votre côté.

1218Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Charles Lahure concernant des réimpressions du *Magasin d'éducation et de récréation*, 30 mars 1869. Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises, Pierre-Jules Hetzel, Papiers, Dossiers d'auteurs, IV Benett-Bismarck, NAF 1935. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10086111f/f424..> Consulté le 17/05/2023.

Mais un volume négligé, des feuilles bâclées, cela me force à rectifier chez ceux qui soit pour moi soit pour eux ne laissent rien à demi satisfaisant »¹²¹⁹.

Pierre-Jules Hetzel mentionne directement les œuvres imprimées par Lahure pour Hachette comme un objectif qu'il souhaite atteindre, à la fois pour flatter l'imprimeur et pour exiger une qualité du travail réalisé similaire à celle de la « Bibliothèque rose illustrée » et des autres productions de la célèbre maison d'édition. Ses critiques rejoignent celles déjà émises par la comtesse de Ségur, évoquées précédemment. La fin de la lettre évoque des projets à venir relevant d'une nouvelle collaboration entre Hetzel et Lahure : une édition de Molière et une autre de *Gil Blas*. Si l'imprimerie principalement en charge de l'impression du *Magasin d'éducation et de récréation* est celle tenue par Jules Claye puis Albert-Marie-Jérôme Quantin à partir de 1873, située 7 rue Saint-Benoît à Paris, Lahure a pu être chargé à partir de 1869 de réimprimer certains des volumes biannuels du périodique, sans que nous ayons pu retrouver d'exemplaires portant le nom de Lahure.

La collaboration continue ensuite, avec notamment l'impression d'une édition des œuvres complètes de Molière précédée d'une préface de Sainte-Beuve, réunies en un beau volume illustré par Tony Johannot, en 1869¹²²⁰. S'il est difficile de compter le nombre d'ouvrages imprimés par Lahure pour Hetzel, l'imprimeur n'étant que rarement indiqué sur le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, les exemples en semblent nombreux : on peut citer, parmi les ouvrages relevant de la littérature enfantine, *Le petit diable*, un album écrit par Hetzel et illustré par Froelich¹²²¹ ou encore le roman de Mayne-Reid *Les planteurs de la Jamaïque* dans une édition illustrée par Ferat¹²²². Si les difficultés financières d'Hetzel persistent, Charles Lahure semble se montrer assez flexible sur le sujet, comme l'indique une lettre datée du 17 juillet 1871 où il autorise l'éditeur à échelonner sur quatre ans les paiements qu'il lui doit (certes contre un intérêt de 6% et à la condition de payer tout nouveau contrat conclus au comptant)¹²²³.

1219 *Ibid.*

1220 MOLIÈRE, *Œuvres de Molière précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Sainte-Beuve*, J. Hetzel et Cie, [1869]. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5456317h>. Consulté le 17/05/2023.

1221 P.-J. STAHL (pseudonyme de Pierre-Jules HETZEL), *Le petit diable*, Paris, J. Hetzel, 1868. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665635>. Consulté le 17/05/2023.

1222 THOMAS MAYNE REID, *Les planteurs de la Jamaïque, aventures de la mer*, J. Hetzel et Cie, 1874. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669283>. Consulté le 17/05/2023.

1223 Lettre de Charles Lahure à Pierre-Jules Hetzel, 17 juillet 1871. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine »,

Ainsi, à partir de 1865, l'imprimeur et l'éditeur, loin d'être rivaux, établissent des partenariats de manière assez régulière sur différents ouvrages, collaboration qui se confirme financièrement par la participation de Charles Lahure à la création de la société Hetzel et Cie. Le partenariat semble toutefois ne concerner que les ouvrages, et peu la presse, en dehors des volumes du *Magasin d'éducation et de récréation* évoqué plus haut. Notons que la collaboration sur ce dernier périodique, si elle peut sembler paradoxale si l'on considère *La Semaine des Enfants* et le *Magasin* comme concurrents, ne l'est en réalité pas tant que ça. En effet, les journaux se situent comme on l'a vu sur des marchés un peu différents : *La Semaine des Enfants* cible une tranche d'âge plus réduite et adopte une forme plus journalistique, tandis que le journal d'Hetzel vise toute la famille et se rapproche plus du livre dans son format. Ce dernier mise également bien plus sur les romans de voyage et d'aventure, souvent liés à la vulgarisation scientifique, et refuse les histoires trop moralisantes, tandis que *La Semaine des Enfants* propose des récits souvent plus traditionnels, de l'ordre du conte ou de l'historiette morale, quoiqu'on y trouve quelques feuilletons qui se rapprochent de ceux publiés par le *Magasin*. Malgré cela, leur public reste principalement celui des enfants et se recoupe donc, malgré des propositions éditoriales assez différentes.

B. Pourquoi vendre *La Semaine des Enfants* ?

S'il n'est pas possible de déterminer dans quelle mesure les ventes de *La Semaine des Enfants* diminuent durant ses dernières années de parution, son déclin dans les années 1870 paraît très probable. La nécrologie de Louis Lahure réalisée en 1877 par un certain E. B. pour la *Chronique du journal général de l'imprimerie et de la librairie*, publiée au sein de la *Bibliographie de la France*, évoque à demi-mot, malgré le caractère élogieux du texte « *la Semaine des Enfants*, fondée en janvier 1857, inspiration gracieuse qui, après une longue suite d'années heureuses, après des jours moins heureux, s'arrêta en 1876 »¹²²⁴. S'il est difficile de

HTZ 4.2.

1224E. B. (auteur non identifié), « Louis Lahure – Abel Pilon », dans *Chronique du journal général de l'imprimerie et de la librairie*, 66^e année, 2^e série, n°44, 3 novembre 1877, p. 182. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86744m>. Consulté le 17/05/2023.

donner une ou des raisons certaines de cette perte de vitesse du périodique, nous essaierons d'émettre quelques hypothèses pouvant expliquer son déclin et, de manière plus générale, la décision prise par la famille Lahure de vendre le périodique à la maison Hetzel.

1. Une formule qui reste globalement inchangée en deux décennies

La Semaine des Enfants semble ne presque pas évoluer durant ses dix-neuf années de parution. Les inflexions que nous avons pu noter précédemment sont rares et concernent plutôt l'aspect éditorial (changement des tarifs, de la périodicité). Sa forme et son contenu ne changent presque pas. On peut alors se demander si cette apparente immuabilité du périodique a pu lui nuire.

La forme de *La Semaine des Enfants* reste inchangée tout au long de sa publication. Sa mise en page reste similaire, de même que le nombre de pages de chaque numéro. Notons que les recueils gardent également les mêmes illustrations des premières pages et les mêmes gravures décorant l'index final au fil des ans. Cela participe à créer une impression de continuité entre les volumes, qui constituent une sorte de collection de livres. C'est également le cas du *Magasin d'éducation et de récréation*, qui garde exactement la même mise en page sur tous ses volumes. Cela peut donc constituer un avantage pour les lecteurs des volumes, mais lasser les lecteurs du journal.

Si l'on constate un renouvellement des illustrateurs au fil du temps, leur style de gravure reste assez proche et peu se détachent de l'ordinaire, hormis quelques planches très travaillées de Gustave Doré durant la première année de vie du journal¹²²⁵. Le nombre d'images ou les techniques semblent également ne pas évoluer, malgré l'introduction de quelques gillotages au milieu des années 1860. Comme déjà vu, les illustrateurs sont de moins en moins réputés, ce qui fait que leur nom n'est plus un argument de vente comme l'étaient ceux de Doré ou Bertall.

¹²²⁵Par exemple son illustration du Déluge, en première page du n°31, daté du 1^{er} août 1857.

En ce qui concerne le contenu, il semblerait que celui-ci n'évolue que peu. Les rubriques principales du journal restent les mêmes, de même que le genre de fictions et de textes instructifs évoqués. On ne note l'apparition d'aucune rubrique inédite qui reste de manière durable : la seule tentative, celle de réunir en 1872 les « Récits géographiques » dans une rubrique remplaçant les « Récits historiques », est assez rapidement abandonnée. De même, les contenus nouveaux comme les jeux et énigmes sont très irréguliers et servent plus à combler des vides dans la mise en page. On note en outre que les contenus les plus originaux, les histoires en estampes, qui pourraient faire la différence avec les autres périodiques car constituant vraiment quelque chose de novateur dans la presse enfantine, sont très irréguliers, et sont surtout présents lors des premières années du journal.

Il est toutefois assez difficile de dire si cette absence de changement majeur a pu jouer sur le déclin de *La Semaine des Enfants*. En effet, les points de comparaison avec d'autres périodiques sont assez rares, étant donné que beaucoup de journaux pour enfants de l'époque sont trop éphémères pour avoir le temps de réellement se renouveler. Ceux qui ont une assez longue longévité semblent toutefois toujours garder une formule similaire : le *Magasin d'éducation et de récréation* par exemple conserve la même structure tout au long de sa parution, de même que les périodiques à destination des jeunes femmes. En outre, il faut considérer que le lectorat de *La Semaine des Enfants* se renouvelle régulièrement, avec de nouveaux jeunes lecteurs remplaçant ceux qui sont devenus assez grands pour lire d'autres journaux, ce qui évite qu'une trop grande lassitude ne s'installe.

2. Un journal qui apparaît comme dépassé et souffre de la concurrence

La Semaine des Enfants avait à sa création, nous l'avons vu, assez peu de concurrents directs. Si son public pouvait recouper celui de la presse à destination des familles et des journaux pour jeunes filles, il en était tout de même bien distinct, car ciblant une tranche assez précise de la population, celle des enfants de six à douze ans issus de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Mais de nouveaux journaux concurrents apparaissent au fil du temps dont les

principaux sont le *Magasin d'éducation et de récréation* en 1864 et le *Journal de la jeunesse* en 1873. A la fin de l'année 1874, *La Vie parisienne* considère ainsi que « depuis quelques années, on a fondé, à l'usage exclusif des enfants, un certain nombre de journaux, entre lesquels, pour ne prendre que ceux qui réussissent le mieux, le *Magasin d'éducation et de récréation*, la *Semaine des Enfants* et le *Journal de la Jeunesse* »¹²²⁶.

Il semble que le succès du *Magasin d'éducation et de récréation* s'accroît durant les dernières années de parution de *La Semaine des Enfants*, ce qui a pu se faire au détriment des ventes de ce dernier. En effet, le journal passe en 1875 le cap des 10 000 abonnés, après des débuts difficiles¹²²⁷. Ce succès est dû en grande partie à celui des romans de Jules Verne, dont les feuilletons attachent au journal sur le très long terme les abonnés, au contraire de ceux de *La Semaine des Enfants* qui sont certes parfois longs, mais ne durent que rarement plus d'un mois. Le *Journal de la Jeunesse*, pour sa part, connaît assez rapidement le succès. Dans ses premières années de parution, il a un tirage d'environ 11 000 numéros chaque semaine, qui ne commence à chuter qu'à partir de 1890¹²²⁸. Cela représente un nombre de lecteurs probablement proche de celui du périodique d'Hetzel. Le journal a certainement pu profiter du grand réseau de distribution de la maison Hachette pour étendre son succès. Nous n'avons trouvé aucune archive permettant de déterminer le tirage ou le nombre d'abonnés de *La Semaine des Enfants*, mais il paraît fort probable que l'arrivée d'un tel concurrent en 1873 et la consolidation du *Magasin* aient fait diminuer le nombre de lecteurs du journal.

Un facteur qui pourrait également expliquer le déclin progressif de *La Semaine des Enfants* est la perte de son partenariat avec la maison Hachette. Celui-ci lui permettait durant ses premières années de parution de bénéficier d'une publicité et d'une réserve de textes dont elle ne peut plus profiter ensuite. En outre, il lui permettait de pré-publier les romans de la comtesse de Ségur, seule autrice en mesure de concurrencer le succès de Jules Verne. Toutefois, le dernier roman de l'écrivaine publié dans *La Semaine des Enfants* l'est en 1868. Alphonse Langlois, comptable de la maison Hachette, indique ainsi dans sa *Notice historique*

1226 CLAUDE, « Livres d'étrennes », dans *La Vie parisienne*, 19 décembre 1874, p. 713. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k12555610>. Consulté le 18/05/2023.

1227 Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIRAL et Fernand TERROU, *Histoire générale de la presse française*, t. II, p. 290. Cité par N. PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel...*, p. 445.

1228 Dominique GUISLAIN, *Le Journal de la jeunesse, 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de J. M. Mayeur et Cl. Langlois, Université Paris XII, 1979, p. 14.

et statistique sur l'origine, la formation et le développement de la librairie de MM. Hachette 1828-1868, d'après Sophie Heywood, que la publication a d'abord connu « un très grand succès » dû « à la collaboration si morale et aimée de Mme la comtesse de Ségur »¹²²⁹. Toutefois, il prédit en 1868 une fin prochaine au journal, expliquée selon lui par une expansion trop rapide (allusion probable au passage à un rythme bihebdomadaire en 1861) et le fait de ne pas avoir assez compté sur les ventes en périodes d'étrennes (en effet, après le changement de rythme de parution, les volumes ne sont plus terminés en décembre, mais en mars et septembre). Il émet également l'hypothèse que la fin de la publication des romans de la comtesse de Ségur va nuire à *La Semaine des Enfants*.

En outre, ces autres journaux peuvent apparaître comme plus modernes que *La Semaine des Enfants*. Le contenu très moralisateur des contes et historiettes du journal est de plus en plus perçu comme assez démodé et nuisant à l'intérêt et au style des histoires racontées. Pierre-Jules Hetzel critique ainsi dans la préface de sa réédition de 1865 des *Mésaventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers « cette tisane littéraire qu'on verse d'ordinaire par petites cuillerées dans l'esprit des enfants »¹²³⁰, expression désignant des ouvrages qu'il juge trop fades car uniquement faits dans le but d'éduquer les enfants, au détriment du style et de l'action. La censure et la standardisation empêchent, comme nous l'avons vu, de proposer des contenus originaux et nouveaux. Les récits ne font pas preuve de style ou de personnalité, et le nom même de leur auteur est d'ailleurs souvent omis. La comtesse de Ségur émet d'ailleurs l'hypothèse, après la tentative de censure de *L'Auberge de l'Ange gardien* menée par Théodore-Henri Barrau, qu'en recherchant à tout prix des contenus consensuels, sans aucun écart, propres à plaire aux parents les plus sévères, la rigueur morale de la maison Lahure va causer la perte du journal. Elle déclare ainsi dans une lettre à Émile Templier : « si Mr Barrau écoute tous les gens qui lui donnent des avis sur sa Semaine des enfans [*sic*], il risque de ne contenter personne »¹²³¹. Si Jean-Yves Mollier estime que

1229Alphonse Langlois, *Notice historique et statistique sur l'origine, la formation et le développement de la librairie de MM. Hachette 1828-1868*, 1868, ff. 152-153. Cité par Sophie HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur : Catholicism, Children's Literature, and the « Culture Wars » in Nineteenth Century France*, thèse de doctorat en philosophie et histoire, Université d'Édimbourg, 2008, p. 171. URL : <https://era.ed.ac.uk/bitstream/handle/1842/3279/S%20Heywood%20PhD%20thesis%202008.pdf>. Consulté le 18/05/2023.

1230Pierre-Jules HETZEL, « Préface » dans Louis DESNOYERS, *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1865, p. II. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9770032d>. Consulté le 18/05/2023.

1231Lettre de la comtesse de Ségur à Émile Templier, 16 décembre 1863, dans Sophie ROSTOPCHINE, *Oeuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°50, p. LXXXVI. Éditée par Claudine Beaussant. Cité par Sophie

l'« environnement juridico-économique explique largement l'uniformité qui régna sur les volumes de la Bibliothèque des chemins de fer et l'atmosphère rétrospectivement ennuyeuse qu'elle suscite »¹²³², il en va donc de même pour *La Semaine des Enfants*, dont le contenu peut avoir finir par lasser les lecteurs car ne prenant pas de risques et restant assez fade, comparé aux grandes aventures épiques racontées par Jules Verne. En effet, Hetzel n'hésite pas à publier des histoires comportant des péripéties violentes : par exemple, en 1876, le *Magasin d'éducation et de récréation* a pour feuilleton principal *Michel Strogoff*, qui comporte des passages pouvant choquer les plus jeunes comme une scène où le protagoniste éponyme se fait brûler les yeux avec un sabre chauffé à blanc (même s'il est plus tard révélé que le héros a pu se protéger et ne pas devenir aveugle). La moralité de *La Semaine des Enfants*, mise en avant comme un argument de vente tout au long de la parution du journal comme nous l'avons vu plus haut, est ainsi peut-être une des raisons qui a fait qu'elle ait été délaissée par les lecteurs face à des périodiques prenant plus de risques. Il faut tout de même noter, comme nous l'avons déjà signalé, que cela amenait le public catholique et conservateur à préférer le journal à d'autres publications.

3. Des changements à la tête de l'entreprise familiale

Une des raisons pouvant expliquer la décision de vendre de *La Semaine des Enfants* pourrait également être une position difficile de l'entreprise. En effet, celle-ci semble avoir d'abord eu du mal à récupérer de l'interruption de parution entre septembre 1870 et avril 1871. Elle avait déjà dû céder le *Journal pour tous* comme nous l'avons vu plus haut. Toutefois, « sur la lancée du second Empire, après avoir affronté les remous de la Commune et une grève d'envergure au printemps 1872, l'entreprise vit une époque de grande expansion »¹²³³ à partir de la seconde moitié des années 1870, avec notamment le rachat de

HEYWOOD, *The Comtesse de Ségur...*, p. 161.

1232 Jean-Yves MOLLIER, Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire, Paris, Fayard, 1999, p. 17.

1233 Jean-Dominique MELLOTT, « Lahure » dans *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, dir. Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005, p. 681. URL : <https://www.cairn.info/dictionnaire-encyclopedique-du-livre--9782765409106-page-669.htm>. Consulté le 18/05/2023..

l'imprimerie de Simon Raçon, réalisatrice de nombreux abécédaires et de cartes géographiques, en 1876. Ce n'est donc pas une potentielle mauvaise santé financière de la société Lahure qui a amené la maison à vendre *La Semaine des Enfants*.

C'est peut-être justement ce renouveau qui est à l'origine de la décision de vendre *La Semaine des Enfants*. Comme on l'a vu, le journal décline à ce moment, et il peut sembler utile, plutôt que de le remanier entièrement, de le vendre à Hetzel, un partenaire commercial également concurrent. On ne sait pas qui exactement est à l'origine de cette décision. Si l'entreprise est dirigée par les frères Louis et Alexis Lahure, le premier, qui meurt l'année suivante, est peut-être déjà atteint par la maladie qui l'emportera. En outre, les négociations sont menées par leur cousin par alliance Alfred Bapst comme l'indiquent les lettres conservées dans le fonds Hetzel à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine. On peut toutefois assez raisonnablement envisager que la décision est collégiale.

La décision vient peut-être du choix de la famille Lahure de se concentrer sur l'imprimerie. André Lahure indique ainsi qu'Alexis Lahure se concentre sur la clientèle commerciale (banques, assurances et magasins notamment)¹²³⁴. Il mise aussi dans les années suivant la vente de *La Semaine des Enfants* sur la modernisation de son entreprise, étant le premier en France à implanter des presses à deux couleurs dans son imprimerie en 1878. Il crée la même année une école dans ses ateliers destinée à accueillir des apprentis des deux sexes¹²³⁵. Si la maison continue d'éditer des journaux, elle ne semble plus du tout s'adresser aux enfants : les deux journaux créés par Alexis Lahure dans les années suivant la fin de *La Semaine des Enfants*, *Paris illustré* en 1878 et *La Gazette des Dames* en 1879, visent ainsi un public mondain parisien. De plus, la maison édite assez peu d'ouvrages dans la seconde moitié des années 1870, hormis de nombreuses brochures scientifiques ou pédagogiques. La vente de *La Semaine des Enfants* semble ainsi une étape pour que l'entreprise se recentre ensuite sur l'imprimerie, et dans une moindre mesure l'édition. Il semble aussi, à en croire la lettre envoyée par Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel le 16 octobre 1876, que l'imprimerie Lahure désire ne plus avoir à gérer les nombreux stocks qui lui restent, la vente et diffusion des ouvrages étant probablement complexe sans l'aide de la maison Hachette :

1234André LAHURE, *Histoire de l'imprimerie Lahure : quatre siècles qui ont marqué la typographie et l'édition*, Levallois-Perret, impr. Soregraph, 2005.

1235J.-D. MELLOTT, « Lahure »,...

l'administrateur de la maison indique ainsi, en évoquant la vente des stocks de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », être « déterminé à [s]'occuper le moins possible de librairie »¹²³⁶.

Il semble donc que la décision de vendre *La Semaine des Enfants* est prise car le journal est sur le déclin et car l'entreprise, en pleine expansion à l'époque, décide de se débarrasser du périodique pour pouvoir se concentrer sur d'autres domaines où elle peut mieux se développer.

C. La vente de *La Semaine des Enfants* et sa fusion avec le *Magasin d'éducation et de récréation*

1. Un rachat dont les conditions exactes restent assez mystérieuses

Le dernier numéro de *La Semaine des Enfants*, le n°1450, est daté du 30 septembre 1876. De manière assez curieuse, on n'y trouve aucune annonce de la fin prochaine du journal. Un des feuillets portant sur l'histoire de l'indépendance des États-Unis, qui en est à son quatrième épisode, est même annoncé comme à suivre¹²³⁷. L'interruption du journal semble donc ne pas avoir été signalée aux lecteurs, ou alors par un document accompagnant le périodique qui n'est pas reproduit dans les volumes consultés.

Le plus ancien document que nous avons pu trouver dans le fonds Hetzel conservé à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine concernant le rachat de *La Semaine des Enfants* est une lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel datée du 4 octobre 1876 [voir [Pièce justificative n°7](#)]. L'administrateur de l'imprimerie indique vouloir dans cette lettre confirmer

1236 Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 16 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

1237 ANONYME, « Mancipation des États-Unis : Franklin et le marquis de Lafayette », dans *La Semaine des Enfants*, n°1450, 30 septembre 1876, p. 394.

les conditions établies oralement par une discussion la veille entre lui et Hetzel « au sujet de la cession des bandes de *La Semaine des Enfants* »¹²³⁸. Le terme de « bandes » semble ici désigner les « bandes-adresses imprimées »¹²³⁹ par le personnel des imprimeries pour entourer les journaux pliés destinés à être envoyés aux abonnés. Ces bandes comprennent le nom et l'adresse des destinataires. Celles des abonnés de *La Semaine des Enfants* sont cédées par la maison Lahure à Hetzel au tarif d'« 1F p[our] chaque abonné restant inscrit au 1^{er} octobre »¹²⁴⁰. Ainsi, en plus du droit d'utiliser le nom du journal, la famille Lahure cède les identités des abonnés. On ne sait pas exactement quel est le but de cette démarche : rien ne semble indiquer que les abonnements à *La Semaine des Enfants* aient été transformés en abonnement au *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis* par la maison Hetzel, mais cela a pu être le cas pour convertir les abonnés de la première publication à la seconde et éviter de faire que ceux-ci ne se sentent lésés de perdre des mois d'abonnements déjà payés. La cession des bandes se fait dès le jour d'envoi de la lettre, après une négociation orale le 2 octobre sur ce point particulier. La décision de vente a par conséquent été prise au moins quelques jours avant, et n'a pas été prise de manière soudaine après le dernier numéro, ce qui rend assez surprenant qu'aucune mention ne soit faite de la fin de la publication dans les pages de ce dernier, sauf si un prospectus non conservé était communiqué avec le n°1450. La date de fin semble toutefois avoir été choisie avec un certain soin : en effet, elle permet de conclure le dernier volume de *La Semaine des Enfants*, le vingt-huitième, afin qu'il constitue un ouvrage complet de 400 pages pouvant être vendu en librairie.

Si la publication de *La Semaine des Enfants* s'arrête dès le 30 septembre, il semble que l'envoi des livraisons de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse » se poursuive. Bapst indique ainsi à Hetzel : « je me réserve toutes fois [*sic*] de conserver encore mes services tant que j'aurai à servir à mes abonnés les fascicules du second volume de l'*Histoire universelle* de Bossuet. En attendant pour vous remettre 6 services complets »¹²⁴¹. Il

1238Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 4 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

1239Gilles FEYEL, « Le coût de la presse quotidienne parisienne (1800-1844) », dans *Le Temps des médias*, 2006/1 (n° 6), p. 12. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2006-1-page-9.htm>. Consulté le 19/05/2023.

1240Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 4 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

1241Ibid.

s'engage ainsi à fournir les six livraisons nécessaires pour finir le volume de Bossuet, afin de ne pas laisser les abonnés avec un ouvrage incomplet.

Si nous n'avons aucune indication sur le montant de la vente de *La Semaine des Enfants* en tant que périodique, nous avons toutefois des informations concernant les stocks de volumes biannuels et annuels du périodique et ceux de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse ». La maison Lahure ne cède pas tous ses stocks, mais propose à Hetzel de racheter les volumes « à 50 % du prix fort »¹²⁴² pour les vendre dans sa librairie, contre 25 % pour les autres libraires et 33 % pour les commissionnaires, afin de conclure un partenariat particulier et d'écouler un stock qui semble peser sur l'entreprise. Cette dernière cherche à « [s']occuper le moins possible de librairie »¹²⁴³. L'entreprise Lahure demande également à Hetzel de proposer les volumes concernés dans ses catalogues, pour faciliter l'écoulement de ce stock. Il semble que la maison d'édition ait été réceptive à la demande, étant donné que la lettre de Bapst à Hetzel du 16 du même mois indique que la maison d'édition demande le rachat de toute la collection des Classiques, à raison de 15 000F pour 21 000 volumes, démarche acceptée par Bapst malgré une somme qu'il juge « bien minime »¹²⁴⁴. Il n'est toutefois pas fait mention des stocks de *La Semaine des Enfants* dans cette lettre : un périodique en déclin semble en effet représenter un moins bon investissement qu'une collection de classiques étudiés dans toutes les classes, qui représente une valeur sûre pour Hetzel.

Nous n'avons trouvé aucun autre document témoignant du rachat du journal en dehors de ces deux lettres d'Alfred Bapst (et une troisième qui confirme uniquement des dispositions déjà établies¹²⁴⁵) au sein du fonds Hetzel de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, ni dans les papiers de Pierre-Jules Hetzel conservés à la Bibliothèque nationale de France. De nombreuses conditions de ce rachat restent donc assez mystérieuses faute d'archives : quel montant exactement valait *La Semaine des Enfants* ? À combien s'élève le nombre de bandes

1242 *Ibid.*

1243 Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 16 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

1244 *Ibid.*

1245 Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 24 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

acquises par Hetzel ? Qu'en est-il des abonnés ayant déjà payé pour encore recevoir durant encore des mois le journal ? Le fait qu'une partie des négociations semble s'être réalisée oralement, en plus de la non conservation de certains documents, et notamment des réponses d'Hetzel à Bapst, rend ainsi impossible de répondre à bien des questions que l'on pourrait avoir sur la fin de *La Semaine des Enfants*. Les autres chercheurs s'étant intéressés à la question ne semblent pas avoir d'informations supplémentaires sur le sujet. Nicolas Petit indique seulement à ce sujet ceci : « Revue de présentation assez proche de celle du *Magasin*, surtout quand des modifications de prix et de périodicité l'eurent rendue plus épaisse, *La Semaine des Enfants* trouva difficilement son public : Hachette la céda à Lahure qui finit par la vendre à Hetzel en 1876 »¹²⁴⁶. Notons qu'il considère que Hachette a été le premier propriétaire du journal.

Le rachat par Hetzel de *La Semaine des Enfants* représente une vraie opportunité pour l'éditeur de se débarrasser d'un concurrent en fusionnant avec lui et en intégrant son nom au titre de son propre périodique, tout en récupérant les noms et adresses de ses abonnés et en acquérant à prix réduit des stocks de volumes qu'il peut vendre dans ses locaux du 18 rue Jacob. Toutefois, la transaction est assez peu documentée, ce qui laisse en suspens de nombreuses questions sur son montant exact et certaines de ses conditions, notamment un potentiel transfert des abonnements de *La Semaine des Enfants* vers le *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis*.

2. Une fusion qui ne laisse presque aucune place à *La Semaine des Enfants*

Si le résultat du rachat de *La Semaine des Enfants* par Hetzel est le changement de titre du *Magasin*, qui devient le *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis*, en absorbant donc le périodique, il ne semble pas que cela ait été la première intention de l'imprimerie Lahure. En vendant son journal, la famille Lahure a en effet une autre idée en tête. Alfred Bapst indique ainsi dans sa lettre du 4 octobre 1876 : « De votre côté, vous vous

1246N. PETIT, *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel...*, p. 448.

engagez à publier un Supplément au *Magasin d'éducation* qui aurait pour titre Continuation à la *Semaine des Enfants* »¹²⁴⁷. L'imprimerie souhaite donc faire perdurer le journal au moins sous la forme d'un supplément gratuit au *Magasin*, pour garder une idée de continuité avec son périodique. Hetzel refuse toutefois, comme l'indique une note au crayon à papier en marge de la lettre : « l'engagement comme supplém[en]t, je ne l'ai pas pris, je demande le droit de le faire et de ne pas le faire »¹²⁴⁸. Cette condition a été apparemment acceptée par l'imprimerie Lahure, étant donné que nous n'avons pas trace de l'existence d'un tel supplément.

L'une des seules continuités de *La Semaine des Enfants* après son rachat par Hetzel est donc l'ajout dans le nouveau titre du *Magasin*, en plus petits caractères, de la mention « et Semaine des Enfants réunis ». Cette dénomination est adoptée par le périodique à partir de janvier 1877 et utilisée jusqu'à la fin de sa parution en 1915. Cette persistance semble toutefois uniquement formelle, le contenu du *Magasin* ne changeant en rien : l'examen des contenus du volume du second semestre de 1876 et des deux volumes de 1877 du *Magasin* n'a permis de relever aucune allusion à *La Semaine des Enfants*, ni aucune reprise de textes. On n'y repère aucun élément permettant d'établir une continuité avec *La Semaine des Enfants*, comme des rubriques ou bien des auteurs déjà parus dans les pages de l'hebdomadaire. On note toutefois à la fin du volume du premier semestre de l'année 1877 du *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis* une publicité pour la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse », dont nous avons vu qu'Hetzel avait acquis l'intégralité des stocks. Il n'y a cependant pas de publicité pour les anciens volumes de *La Semaine des Enfants*. En outre, même si le titre du journal est toujours reproduit entièrement sur les volumes, il est parfois raccourci (probablement pour des raisons pratiques) en omettant la partie « et Semaine des Enfants réunis ». C'est par exemple le cas dans une publicité pour les livres d'étrennes de la maison Hetzel parue le 20 décembre 1881 dans *La Gazette de France*¹²⁴⁹.

1247Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel, 4 octobre 1876. Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ; Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.

1248Ibid.

1249*La Gazette de France*, 251^e année, 20 décembre 1881, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/la-gazette-de-france/20-decembre-1881/379/1739827/4>. Consulté le 19/05/2023.

La seule autre référence à une « Semaine des enfants » n'apparaît qu'à l'été 1886, soit dix ans après la fin du journal que nous étudions. Le *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis* lance alors une nouvelle rubrique portant ce nom, qui, sur deux à trois pages à chaque numéro, propose aux plus jeunes lecteurs deux grandes gravures et un texte très simple. La rubrique débute avec un feuilleton concernant « La poupée de Mademoiselle Lili », publication à titre posthume d'un récit écrit par Hetzel sous son pseudonyme de P.-J. Stahl et illustré par Froelich, publié tout au long du deuxième semestre de l'année 1886¹²⁵⁰. La rubrique continue ensuite, sans jamais avoir de lien avec *La Semaine des Enfants* en dehors de son nom.

Ainsi, la volonté initiale des Lahure n'a pas pu se réaliser, et *La Semaine des Enfants* ne perdure que sous la forme d'un sous-titre au *Magasin d'éducation et de récréation* et du titre d'une rubrique sans lien avec le périodique qu'il a créé. Nous n'avons pas trouvé de publicité ou de mention dans des catalogues d'Hetzel des anciens volumes de *La Semaine des Enfants*, donc il est assez possible qu'ils soient restés assez oubliés après la fin de parution du périodique, qui s'éteint ainsi de manière assez soudaine, presque sans laisser de traces.

En conclusion, *La Semaine des Enfants* a réussi, avec le soutien de la maison Hachette, à atteindre un certain succès. Elle est conçue pour un public précis : les jeunes filles et garçons encore dans l'enseignement primaire, entre six et douze ans environ, issus des classes sociales les plus aisées (bourgeoisie mais surtout noblesse) et vivant le plus souvent à Paris. Elle réussit à convaincre leurs parents en proposant des récits variés, notamment ceux de la célèbre comtesse de Ségur, des illustrations de qualité, mais aussi une publicité faite dans de nombreux quotidiens, notamment en périodes d'étrennes pour les volumes annuels du journal. Elle propose en outre des contenus moraux et souvent tournés vers la religion catholique qui peuvent plaire à des familles conservatrices et pratiquantes qui refusent le *Magasin d'éducation et de récréation*. De plus, le journal emploie, pour fidéliser son lectorat, des

1250P.-J. STAHL (pseudonyme de Pierre-Jules HETZEL), « La poupée de Mademoiselle Lili », dans *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis*, n°518-527, tome XLIV, 22^e année, 1886, 2^e semestre.

techniques assez traditionnelles comme l'utilisation des feuillets ou ponctuellement plus originales, par exemple avec un portrait photographique offert aux abonnés. S'il est difficile de déterminer à partir de quand exactement le journal commence à perdre en abonnés, faute de données, il semble qu'une étape importante est la guerre franco-allemande, qui fragilise à la fois l'entreprise Lahure et *La Semaine des Enfants* en obligeant l'imprimerie à arrêter son activité durant plusieurs mois. Le journal est contraint de s'adapter en 1871, en proposant une livraison hebdomadaire de la « Collection des classiques français dédiés à la jeunesse » pour remplacer un des deux numéros que recevaient auparavant chaque semaine les abonnés. Nous avons également découvert que, pour améliorer la rentabilité du périodique, la maison Lahure choisit de contacter une régie publicitaire : si les recueils ne contiennent pas de publicité, il semble ainsi probable que des annonces aient été publiées dans un supplément au journal, au moins à partir de 1873.

La Semaine des Enfants semble malgré cela de moins en moins connaître le succès. Nous émettons l'hypothèse que ce déclin est dû à une certaine lassitude envers le journal, qui garde toujours la même formule et propose des récits assez convenus et très conservateurs, malgré quelques histoires plus modernes. Cela pose d'autant plus problème dans un contexte où d'autres périodiques pour enfants connaissent le succès, notamment le *Magasin d'éducation et de récréation* d'Hetzel dont le nombre d'abonnés augmente au milieu des années 1870 et le *Journal de la Jeunesse* créé par Hachette en 1873. Journal imaginé par un esprit très attentif à ne laisser passer aucune atteinte à la morale et faisant de la rigueur sur le sujet de sa publication un argument de vente, *La Semaine des Enfants* a ainsi pu paraître en « discordance » avec les attentes des lecteurs du début de la Troisième République, même si elle plaît aux familles catholiques et conservatrices. Pour reprendre la comparaison, qu'il faut évidemment nuancer, effectuée par Jean-Paul Gourévitch entre les journaux de Lahure et d'Hetzel, «schématiquement *La Semaine des Enfants* correspond plutôt aux valeurs du Second Empire alors que le *Magasin* annonce une Troisième République laïque et progressiste »¹²⁵¹. La maison Lahure, souhaitant apparemment abandonner un journal qui n'est plus assez rentable pour s'étendre en se concentrant sur l'imprimerie puis un peu plus tard vers la presse mondaine, décide donc de céder le journal à son concurrent et partenaire Hetzel, dans une transaction qui reste encore assez mystérieuse vu le peu d'archives conservées la

¹²⁵¹Jean-Paul GOURÉVITCH, *Panorama illustré des journaux de jeunesse 1770-2020*, Paris, SPM, 2022, p. 43.

concernant. Si *La Semaine des Enfants* continue ensuite théoriquement jusqu'en 1915, ce n'est plus qu'en tant que sous-titre du *Magasin d'éducation et de récréation*. Après dix-neuf années de parution, le périodique cesse de paraître, assez brutalement semble-t-il, sans qu'il n'apparaisse regretté ultérieurement par des lecteurs nostalgiques ou des articles de presse.

Conclusion

La Semaine des Enfants apparaît comme un périodique tout à fait représentatif du Second Empire dans presque tous ses aspects. Il est symptomatique des mutations qui s'opèrent tout au long du XIX^e siècle dans les milieux de la presse et de l'édition. Créé par un imprimeur dont le succès est lié aux développements techniques et aux changements économiques typiques du siècle, il est rédigé et illustré par des contributeurs habitués aux commandes standardisées, à un art devenu « industriel ». Ceux-ci, souvent peu valorisés dans la société, d'autant plus dans le cas des autrices, mènent une vie précaire, même pour les plus célèbres d'entre eux. Notons également que le journal reprend parfois des textes déjà publiés ailleurs par la maison Lahure, voire vole à quelques reprises des articles sans signaler qu'ils sont repris, signe d'un irrespect envers les créateurs répandu dans la presse de l'époque. Le périodique s'ancre en outre dans une certaine modernité par sa forme et son contenu. Charles Lahure s'inspire de modèles anglo-saxons pour sa forme de « journal-roman », ainsi que pour fournir divers textes étrangers au journal, notamment ceux de Dickens ou Mayne-Reid, avec l'aide de son collaborateur Louis Hachette. Il publie aussi, ce qui est inédit dans la presse enfantine, des « histoires en estampes », qui annoncent le succès de la bande dessinée dans les périodiques pour la jeunesse. *La Semaine des Enfants* connaît assez vite un certain succès, aidé par la pré-publication des feuilletons de la « Bibliothèque rose illustrée », par la présence de nombreuses gravures réalisées par des artistes parfois connus, par la diffusion à grande échelle réalisée par la maison Hachette et par des publicités publiés dans divers journaux. En outre, le périodique à ses débuts n'a presque pas de concurrence sur le marché qu'il vise, celui des enfants des deux sexes issus de la bourgeoisie, principalement parisiens, et âgés d'entre six et douze ans. Le fait de se vendre sous plusieurs formes, au numéro, par abonnement ou encore en recueil annuel permet de toucher des publics différents, et d'avoir à la fois des lecteurs réguliers et des consommateurs qui reçoivent en cadeau d'étrennes ou d'anniversaire le volume annuel. Les toutes premières années, marquées par le rédacteur en chef Théodore-Henri Barrau et l'autrice pour la jeunesse Zulma Carraud, aujourd'hui relativement oubliée, semblent ainsi une réussite pour le journal.

Conclusion

Son contenu vise avant tout à éduquer et instruire le lecteur, vocations traditionnelles de la littérature pour la jeunesse. Les récits brefs et romans moralisants proposent au lecteur des modèles et contre-modèles archétypaux leur indiquant la voie à suivre ou les vices à éviter. Les romans d'aventures et de voyages, plus rares, gardent eux aussi un aspect moralisant et didactique. Les récits historiques mêlent vulgarisation, moralisation et idéologie, en insistant notamment sur les figures héroïques de grands personnages et le patriotisme, tandis que les articles scientifiques des « Variétés » veillent à inculquer un peu de culture générale au jeune lecteur. Les rubriques proprement divertissantes ne semblent pas exister dans le périodique, et toujours vouées à servir une leçon ou une morale. Les vertus mises en avant sont celle d'un catholicisme bourgeois, appropriées pour le public visé par le journal. A travers tous ces textes se dégage une idéologie typique de son époque et de son milieu. Si le journal ne prend pas de parti politique, il apparaît comme très conservateur au niveau moral, comme le montrent les cas de censure que nous avons étudiés. Sans être un journal confessionnel, *La Semaine des Enfants* s'adresse à un public catholique et considère la religion comme une part importante de la morale et de l'instruction à donner au jeune lecteur. Un certain imaginaire social transparait également à travers les récits du journal, qui transmettent des visions stéréotypées de certaines minorités ethniques et religieuses, ainsi que des classes populaires. Celles-ci sont considérées comme inférieures au lectorat blanc et bourgeois, qui a la mission de « civiliser » ces catégories de population, par une éducation limitée et un devoir de charité.

Cependant, *La Semaine des Enfants* reste prisonnière d'un carcan moral et formel. Elle n'évolue que peu au fil des années, malgré des adaptations rendues nécessaires par les difficultés économiques rencontrées par le périodique en raison de la guerre franco-prussienne de 1870. Le périodique ne comprend pas certains éléments fréquents dans d'autres journaux pour enfants, comme la publicité, qui pourrait constituer une source de revenus supplémentaire, ou encore une implication et participation directe du lecteur, qui augmenterait l'engagement et la fidélité du lectorat. Nous avons cependant identifié l'existence d'une régie publicitaire gérant *La Semaine des Enfants*, et émettons l'hypothèse que les abonnés auraient reçu de la publicité avec leur journal, mais qu'elle ne figurait pas dans les pages mêmes du périodique afin que les recueils annuels n'en comportent pas. Le journal mise assez peu sur des genres nouveaux, reste figé dans des contenus très moralisants et se voit soumis à la censure. Leur style très standardisé qui ne laisse aucune place à la voix des auteurs donne assez peu d'originalité au périodique. Aucun contributeur du journal ne se démarque, et l'autrice la plus connue ayant été publiée dans le périodique, la comtesse de Ségur, ne

Conclusion

travaille pas pour le journal. La fin de la collaboration avec Hachette (qui fournissait les textes de sa « Bibliothèque rose illustrée »), puis de la pré-publication des romans de Sophie de Ségur nuit probablement beaucoup au journal. On sent ainsi une nette évolution vers 1863, date de la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure, puis en 1865 à la mort de Barrau. Cela semble être la raison principale de son déclin progressif, qui démarre semble-t-il au moment de la guerre franco-allemande et de la transition entre Second Empire et Troisième République. Un autre facteur est l'apparition progressive de périodiques qui constituent une concurrence pour le journal, notamment le *Magasin d'éducation et de récréation* en 1864 et le *Journal de la Jeunesse* en 1873. Le premier propose ainsi des contenus bien plus modernes, où fiction et instruction sont plus agréablement mêlés. Le *Journal de la Jeunesse* proposé par Hachette mise quant à lui plus sur l'actualité, au contraire de *La Semaine des Enfants* qui en semble totalement détachée. Le passage à un rythme bihebdomadaire et l'adjonction à l'abonnement de la « Collection de classiques français destinés à la jeunesse » ne sauve pas le journal. *La Semaine des Enfants* finit par être vendue par les enfants de Charles Lahure, Louis et Alexis, ainsi que leur cousin par alliance Alfred Bapst, à la maison Hetzel. Les deux journaux fusionnent, formant le *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des Enfants réunis*, qui en réalité ne comporte aucune trace réelle du périodique que nous étudions. *La Semaine des Enfants* s'arrête alors en réalité brusquement le 30 septembre 1876, sans même fournir à ses lecteurs la fin d'un feuilleton.

En dehors de l'histoire et de l'analyse de *La Semaine des Enfants* en elle-même, notre recherche a pu mettre en avant la figure de Charles Lahure, restée dans l'ombre du célèbre Louis Hachette. Il entre dans l'imprimerie par son mariage avec la fille de Georges-Adrien Crapelet, en 1836. Il prend ensuite la tête de l'entreprise, qu'il modernise par l'achat de presses mécaniques lui permettant d'avoir un rythme de production soutenu, quoique cela ait pu nuire par moments à la qualité de ses impressions. Lahure tient ainsi l'une des imprimeries les plus importantes du Second Empire, travaillant avec des institutions importantes comme le Sénat ou la Cour de Cassation. Il édite également des ouvrages et, surtout, le premier journal-roman français, le *Journal pour tous*, qui connaît un grand succès à sa création en 1855 et introduit de nombreux romans étrangers auprès du public français. Cela attire l'attention de Louis Hachette, qui lui propose d'imprimer sa « Bibliothèque des chemins de fer », mais aussi

Conclusion

de l'aider à diffuser le *Journal pour tous* sur son réseau de bibliothèques de gare. Ils poursuivent leur collaboration avec *La Semaine des Enfants* et l'entérinent définitivement en 1858 par la création de la société « Charles Lahure et Compagnie ». Les deux hommes se partagent alors la propriété de l'entreprise. Lahure garde la gestion totale de l'entreprise, mais Hachette a un droit de contrôle sur son activité. Leur partenariat profite bien plus à Hachette, qui se sert de *La Semaine des Enfants* comme d'un laboratoire pour tester de nouveaux auteurs et une vitrine pour mettre en avant les textes publiés dans la « Bibliothèque rose illustrée ». La propriété du journal qu'a Lahure se voit invisibilisée, ce qui explique qu'encore aujourd'hui la création du journal est souvent attribuée à tort à Louis Hachette. Finalement, en 1863, Lahure dissout la société « Charles Lahure et Compagnie », même s'il continue de collaborer (de manière moins régulière cependant) avec l'éditeur. Lahure prend sa retraite en 1870 et transmet la direction de l'imprimerie à ses fils. Il laisse derrière lui une carrière d'éditeur et d'imprimeur réussie. Il apparaît comme un homme conservateur, d'éducation militaire, attaché au respect de la morale dans ses publications et à des valeurs bourgeoises comme le travail, mais aussi intéressé par les enjeux de son métier à une époque où celui-ci connaît de nombreuses mutations.

La Semaine des Enfants est une publication qui n'a pas su se renouveler, perdue entre un format de journal plus en lien avec l'actualité et comportant des échanges avec le lecteur et la forme du recueil périodique, plus traditionnelle et anthologique, adoptée par le *Magasin d'éducation et de récréation*. Sa disparition est vite oubliée, éclipsée par de nouvelles tendances de la presse enfantine qui s'imposent dans les décennies suivantes et auprès desquelles elle apparaît comme très ancienne. On peut pourtant voir dans *La Semaine des Enfants* un précurseur de ces journaux. D'un côté, les « illustrés » misent avant tout sur les « histoires en estampes », genre de récit par l'image introduit dans la presse pour la jeunesse par le journal que nous étudions. Parmi les titres les plus célèbres, on peut évoquer *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, créé en 1889 par Armand Colin. Il mise sur les récits dessinés de Christophe, comme *La Famille Fenouillard* ou *Les Facéties du sapeur Camember*. En parallèle se développe également la presse enfantine chrétienne, qui défend les mêmes valeurs que *La Semaine des Enfants*, mais mise beaucoup plus sur la religion, étant souvent créée par des membres du clergé. En outre, elle met bien plus en avant

Conclusion

la participation du lecteur dans le journal, réussissant à fidéliser des communautés d'abonnés. Son premier succès est probablement le journal *Saint-Nicolas*, créé en 1880 par les éditions Delagrave.

L'imprimerie Lahure, pour sa part, se tourne après *La Semaine des Enfants* vers la création de journaux mondains, comme nous l'avons vu, mais surtout vers l'innovation en matière de techniques d'imprimerie, cherchant à toujours rester moderne. Après la mort de Louis Lahure en 1877, son frère Alexis tente d'innover dans le domaine de l'impression en couleur. Il imprime *Paris illustré*, « premier essai en France d'un journal illustré en couleurs¹²⁵² », à partir de 1883. Il maintient également le succès et la réputation de l'imprimerie familiale, en remportant des médailles aux diverses expositions universelles des années 1870 et 1880¹²⁵³.

Pour conclure, *La Semaine des Enfants* apparaît comme représentative d'une période de « modernité classique¹²⁵⁴ », pour reprendre l'expression de Christophe Charle. Elle est tout à fait représentative des transformations des milieux médiatiques et littéraires qui agitent tout le XIX^e siècle. Charles Lahure, son créateur, doit sa réussite au fait d'avoir su saisir les évolutions techniques et économiques, notamment en s'inspirant d'exemples anglais. Le profil des auteurs et illustrateurs du journal est celui d'artistes à la vie précaire, qui ne sont pas considérés comme des écrivains, mais comme des « littérateurs » dont l'œuvre peut être modifiée ou censurée selon la volonté de leur éditeur, voire non créditée. Cela correspond bien à l'industrialisation de la littérature, qui répond désormais à des impératifs avant tout économiques, notamment dans des genres peu valorisés mais lucratifs comme la littérature pour la jeunesse. En outre, le journal apporte quelques innovations, comme les « histoires en estampes », et s'inscrit dans des vagues comme la littérature de voyage par exemple, le tout avec une forme travaillée. Il reste cependant très traditionnel, proposant surtout des textes

1252Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays*, Paris, L. Hachette et Cie, 5^e édition, 1893, p. 907. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k299202d/f912>. Consulté le 24/05/2023.

1253Ibid.

1254Nous reprenons ici le titre de la deuxième partie de son ouvrage *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011.

Conclusion

standardisés et peu originaux, très moralisants et peu divertissants, au contraire du *Magasin d'éducation et de récréation* par exemple. Il évolue très peu au fil du temps, ne sait plus saisir les évolutions adoptées par ses concurrents, ce qui l'amène à être en « discordance », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Christophe Charle avec son temps. Cette « discordance » semble surtout se réaliser durant la transition entre Second Empire et Troisième République. On peut alors penser que l'aspect dépassé du journal vient également dans ce cas de son idéologie bourgeoise catholique traditionnelle, très typique du Second Empire, de plus en plus dépassée en comparaison avec des parutions d'un éditeur républicain et laïc comme Hetzel. *La Semaine des Enfants* est cependant un périodique unique, dont l'étude apprend beaucoup sur le paysage de la presse française dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et plus précisément celui des périodiques enfantins de la période, qui constitue un champ de recherche encore peu exploré.

État des sources

Nous avons retenu ici uniquement les sources manuscrites et imprimées utilisées dans le cadre de cette thèse d'école, en reprenant celles mentionnées en notes de bas de page. En ce qui concerne les imprimés, nous avons choisi la date de 1900 comme limite distinguant les sources imprimées contemporaines du périodique des ouvrages formant notre bibliographie.

Sources manuscrites

Archives Nationales

Minutier central des notaires

Contrat de mariage entre Charles Auguste Lahure et Anne Camille de Quevauvillers, 3 août – 17 septembre 1845, minutes du notaire Antoine Thomas (étude VII), MC/ET/VII/771.

Contrat créant entre Charles Lahure et la société L. Hachette et Cie la société Charles Lahure et Cie, 21 janvier 1858, minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse (étude XLIX), MC/ET/XLIX/1427.

Vente par M. le comte de Charencey à la Société Lahure et Hachette, 25 janvier 1858, minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse (étude XLIX), MC/ET/XLIX/1428.

Formation de la Société Lahure et Cie entre Charles Auguste Lahure et Hachette et Cie, 1859, minutes du notaire Martin François Crosse, MC/ ET/ XLIX/1434.

Dépôt des statuts de la société de la *Chronique illustrée*, 1869, minutes du notaire Victor Nicolas Gautier, MC/ET/CXVI/895.

Dossier de dépôt du testament de Sophie Rostopchine comtesse de Ségur, 11 février 1874, minutes et répertoires du notaire Emile Delapalme (étude CXVII), MC/RS//1018. URL : https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/media/FRAN_IR_043451/c1p74lmh623f-yyub2s4fpn2t/FRAN_0159_17962_L. Consulté le 14/09/2023.

Sous-série F18

Registre du dépôt légal des périodiques parisiens pour 1857 lettres S à W, F/18(IV)/68.

Dossier nominatif des brevets d'imprimeur et de libraire de Georges Adrien Crapelet, Direction de l'Imprimerie de la Librairie et de la Presse, Brevets des imprimeurs, libraires et lithographes de Paris et du département de la Seine, F/18/1750.

Rapport de Jules de Saint-Félix sur les « journaux dits illustrés » pour le Bureau du Colportage, Direction de la Presse, ministère de l'Intérieur, 1863, F/18 555, dossier 3, pièce 114.

Base de données Léonore

Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur d'Alexis Etienne Lahure, LH//1445/11. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/207742>. Consulté le 11/05/2023.

Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur d'Auguste Charles Lahure, LH//1445/12. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/207744>. Consulté le 14/02/2023.

Dossier de membre de l'ordre national de la Légion d'honneur de Théodore Louis Barrau [sic], LH//120/17. URL : <https://www.leonore.archives-nationales.culture.gouv.fr/ui/notice/18406>. Consulté le 18/09/2023.

Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine

Fonds Hachette livre

Dossiers nominatifs, dans Anciens contrats et traités :

Charles Lahure, 44HAC/35/5.

Mayne-Reid, 44HAC/32/16.

Zulma Carraud, 44HAC/9/23.

Jacques Porchat, 44HAC/43/25.

Registres d'anciens contrats et traités, cotes 44HAC/83 à 44HAC/86.

Fonds Hetzel

Dossiers nominatifs :

Charles Lahure, 44HTZ/4/2.

Magasin d'éducation et de récréation, 44HTZ/5/21.

Gustave Doré, 44HTZ/2/21.

Bibliothèque Nationale de France

Lettre de Pierre-Jules Hetzel à Charles Lahure concernant des réimpressions du *Magasin d'Education*, 30 mars 1869. Département des manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises, Pierre-Jules Hetzel, Papiers, Dossiers d'auteurs, IV Benett-Bismarck, NAF 1935. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10086111f/f424>. Consulté le 17/05/2023.

Sources imprimées

Périodiques

Périodiques de Charles Lahure

Journal pour tous : magazine hebdomadaire illustré, Paris, Ch. Lahure, 21 vol., 1855-1878.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32802287z/date>. Consulté le 13/12/2023.

La guerre de Prusse illustrée, Paris, imprimerie de Lahure, 1870. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6393245m>. Consulté le 17/03/2023.

La Semaine des Enfants : magasin d'images et de lectures amusantes et instructives, Paris, Ch. Lahure, 28 vol., 1857-1876. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32866823k/date>. Consulté le 13/12/2023. Nous avons également consulté à la Bibliothèque nationale de France les exemplaires microfilmés conservés sous les cotes Z-505-4516, ainsi que les exemplaires physiques conservés au Département des Estampes et de la Photographie (KA-543-4) et dans la collection Rondel (Département des Arts du spectacle, 4-RJ-193).

Prospectus annonçant la reprise de parution de *La Semaine des Enfants*, 29 mars 1871. Bibliothèque Nationale de France, Z-4489-4511.

Le Foyer des familles : magasin catholique illustré, Paris, A. Le Clere et Cie puis Ch. Lahure et Cie, 1859-1863. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32776943h/date.item>. Consulté le 13/12/2023.

Le Moniteur des comices et des cultivateurs : journal spécial des associations, des établissements et des intérêts agricoles, Paris, Ch. Lahure, 1854-1860. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328189835/date>. Consulté le 13/12/2023.

Sources imprimées

Paris-Caprice, gazette littéraire illustrée, Paris, Imprimerie générale Ch. Lahure, 1867-1870.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328322805/date>. Consulté le 13/12/2023.

Paris-Magazine : lectures de famille, Paris, Ch. Lahure, 12 numéros, supplément gratuit au *Figaro*, 1873. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32832636s/date.item>. Consulté le 25/05/2023.

Périodiques enfantins

Journal des Enfants, Paris, [s. n.], 1832-1897. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32799613w/date>. Consulté le 26/05/2023.

Le Journal de la Jeunesse : nouveau recueil hebdomadaire illustré, Paris, Librairie Hachette et Cie, 84 vol., 1872-1914. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb327980835/date&rk=21459;2>. Consulté le 13/12/2023.

Magasin d'éducation et de récréation, Paris, Hetzel, 24 vol., 1864-1876. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328105656/date.item>. Consulté le 13/12/2023.

Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis : journal de toute la famille, Paris, Hetzel, 1877-1915. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328105656/date.item>. Consulté le 13/12/2023.

Wochenschrift zur Unterhaltung und Belehrung der Jugend, in deutscher und französischer Sprache, Graz (Autriche), Kienreich, 1863. URL : <https://onb.digital/result/106EF558>. Consulté le 22/01/2024.

Autres périodiques consultés

Annales de philosophie chrétienne, vol. 27, 1843, p. 72-73. URL : <https://books.google.nl/booksid=WDpGAAAACAAJ>. Consulté le 02/03/2023.

BERQUIN (Arnaud), « Relation d'un naufrage sur l'Isle Royale, autrement dite le Cap Breton », dans *L'Ami de l'Adolescence*, Paris, Au Bureau de l'*Ami des Enfants*, 1^{er} janvier 1785. URL : https://archive.org/details/cihm_94145/page/n3/mode/2up. Consulté le 03/10/2023.

Bibliographie de la France, ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie, Paris, Cercle de la Librairie, 1811-1989. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34348270x/date>.

Bulletin de l'Union des poètes, n°129-130, mai-juin 1865, p. 92. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5462363s>. Consulté le 20/09/2023.

CLAUDE, « Livres d'étrennes », *La Vie parisienne*, 19 décembre 1874, p. 713. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k12555610>. Consulté le 18/05/2023.

Courrier franco-italien, 4^e année, n°51, 17 décembre 1857, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62558256>. Consulté le 05/05/2023.

DARJOU (Henri-Alfred), « Les journaux et leurs lecteurs », dans *Le Journal amusant, journal illustré, journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.*, n°339, 28 juin 1862, p. 1-5. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55013632/f3>. Consulté le 20/05/2023.

FERRY (Gabriel), « Cabecillas y guerrilleros, scènes de la vie militaire au Mexique : le soldat Cureño » dans *Revue des Deux Mondes*, nouvelle période, vol. 9, n°1, 1^{er} janvier 1851, p. 83-104. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k86918m/f88>. Consulté le 01/12/2023.

Gazette de France, 251^e année, 20 décembre 1881, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/la-gazette-de-france/20-decembre-1881/379/1739827/4>. Consulté le 19/05/2023.

Sources imprimées

Gazette des beaux-arts : courrier européen de l'art et de la curiosité, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1860, tome VIII, page non paginée. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k203072c/f423>. Consulté le 05/05/2023.

Gazette des tribunaux, journal de jurisprudence et de débats judiciaires, édition de Paris, n°3506, samedi 10 décembre 1836, p. 6. URL : http://data.decalog.net/enap1/Liens/Gazette/ENAP_GAZETTE_TRIBUNAUX_18361210.pdf. Consulté le 02/03/2022.

Le Moniteur universel, journal officiel de l'Empire Français, n°122, 2 mai 1863, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/gazette-nationale-ou-le-moniteur-universel/02-may-1863/149/2739111/4> Consulté le 21/03/2023.

Journal de Seine-et-Marne : feuille littéraire, agricole, commerciale et d'utilité locale, 23^e année, n°982, 11 avril 1857, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17876825>. Consulté le 05/05/2023.

Journal des débats politiques et littéraires, 21 décembre 1864, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4556410>. Consulté le 21/03/2023.

Journal officiel : programme de l'Exposition universelle et internationale de tout ce qui a rapport à l'enfant, depuis son enfance jusqu'à son adolescence, au Palais de l'industrie, n°2, 23 novembre 1873, p. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58192636>. Consulté le 07/05/2023.

La France littéraire, artistique, scientifique, n°24, 7 mars 1865, p. 384. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6338919f>. Consulté le 13/03/2023.

La Semaine religieuse du diocèse de Rouen, 13^e année, n°50, samedi 13 décembre 1879, p. 1208. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63325218>. Consulté le 21/04/2023.

La Presse, 29^e année, 22 décembre 1864, p. 4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k515430w>. Consulté le 05/05/2023.

Sources imprimées

Le Charivari, 32^e année, 28 décembre 1863, p. 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30594805>. Consulté le 05/05/2023.

Le Dimanche, n°5, 29 novembre 1857, p. 7 et 8. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5439274k>. Consulté le 05/05/2023.

Le Droit, journal des tribunaux, de la jurisprudence, des débats judiciaires et de la législation, n°11, 14 janvier 1864, p. 4. URL : <https://www.retronews.fr/journal/le-droit/14-janvier-1864/1837/3650497/1>. Consulté le 02/03/2023.

Le Pays, n°295, 22 octobre 1877, p. 3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4673253x>. Consulté le 17/03/2023.

Le Sport, 10^e année, n°63, 27 décembre 1863, p. 4 et 11^e année, n°64, 25 décembre 1864, p. 4.

Le Temps, n°610, 26 décembre 1862, p.3. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k221392x>. Consulté le 05/05/2023.

L'Exposition universelle de 1867 illustrée, p. 359-360. URL : <https://archive.org/details/lexpositionunive01expo/page/359>. Consulté le 13/03/2023.

L'Industriel alsacien : journal de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, 23^e année, n°34, 16 avril 1857, p. « URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k31277125>. Consulté le 05/05/2023.

L'Indicateur pour la ville de Strasbourg et le département du Bas-Rhin : feuille d'annonces et de variétés, n°33, 25 avril 1857, p. 5. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3193629s>. Consulté le 05/05/2023.

Manuel général de l'instruction primaire : journal hebdomadaire des instituteurs, Paris, L. Hachette et Cie, 1844-1964. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34517444d/date.item>. Consulté le 13/12/2023.

Moniteur de la papeterie française et de l'industrie du papier, vol. XXIII, n°13, 1^{er} janvier 1888, p. 219. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62610546>. Consulté le 13/03/2023.

Sources imprimées

Paris illustré, 5^e année, 2^e série, n°36, 31 décembre 1887, p. 593-594. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51065796>. Consulté le 13/03/2023.

Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences, 17^e année, n°35, 26 novembre 1857, p. 544. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9790331k>. Consulté le 03/04/2023.

RIGAULT (Hippolyte), « *La Semaine des Enfants* [sic], journal hebdomadaire. - Paris », dans *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 novembre 1857, p. 3-4. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k451436t>. Consulté le 05/05/2023.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), « De la littérature industrielle », dans *Revue des Deux Mondes*, 4^e série, 17^e volume, septembre 1839, 1^{ère} quinzaine, p. 675-691. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Litt%C3%A9rature_industrielle. Consulté le 18/10/2023.

Livres consultés à titre de source

Ouvrages édités par la maison Lahure

ANONYME, *Histoire populaire de la France*, Paris, Ch. Lahure et Cie, 1862-1863, 4 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k91166090>. Consulté le 16/10/2023.

BOILEAU (Nicolas), *Œuvres complètes de Boileau*, Paris, Ch. Lahure, 1857. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6125649v>. Consulté le 18/03/2023.

DAGRON (Prudent René Patrice), *La poste par pigeons voyageurs : souvenir du siège de Paris : Notice sur le voyage du ballon "Le Niepce" emportant M. Dagron et ses collaborateurs et détails sur la mission qu'ils avaient à remplir*, [Paris], [Lahure], 1871. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1108455>. Consulté le 11/05/2023.

GALLAND (Antoine), « Histoire d'Aladdin, ou la lampe merveilleuse », dans *Les Mille et une nuits : contes arabes*, Paris, Publication de Charles Lahure, 1866, tome 2, p. 123-185. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15032282>. Consulté le 06/10/2023.

LAHURE (Charles), *Le whist à Trois ou Mort*, Paris, A. Lahure, 1886.

LESIEUR (Augustin Henry), *Notice sur la vie de M. Hachette suivie des discours prononcés à ses obsèques et des articles nécrologiques consacrés à sa mémoire*, Paris, imprimerie générale de Ch. Lahure, 1864. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64800078/>. Consulté le 21/03/2023.

Les reines du monde : par nos premiers écrivains, dir. Jean-Germain-Désiré Armengaud, Paris, impr. de Lahure et Cie, 1862.

MAYNE REID (Thomas), *La Quarteronne*, Paris, Ch. Lahure et Cie. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58391338>. Consulté le 13/12/2023.

Ouvrages d'autres éditeurs imprimés par la maison Lahure

ASSOLLANT (Alfred), *Une ville de garnison*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675765p>. Consulté le 17/05/2023.

BARRAU (Théodore-Henri) , *Livre de morale pratique, ou Choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et les familles*, Paris, L. Hachette, 1888. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54988228>. Consulté le 13/12/2023.

COLET (Louise), *Enfances célèbres*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 3ème édition, 1858. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3040763m>. Consulté le 13/12/2023.

[ECKMÜLH de BLOCQUEVILLE (Adélaïde-Louise d')], *Rome*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1075961>. Consulté le 17/05/2023.

Sources imprimées

EDGEWORTH (Maria), « Jervas le boîteux », dans *Contes de l'adolescence choisis de Miss Edgeworth*, Paris, Hachette, 1854, p. 3-102. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65671292>. Consulté le 07/09/2023.

GOGOL' (Nikolaj Vasil'evič), *Tarass Boulba*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1853. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5612484d/fl.item>. Consulté le 18/03/2022.

HAUFF (Wilhelm), *L'Auberge du Spessart, contes allemands*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1857. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56295364>. Consulté le 06/10/2023.

KAEMPFEN (Albert), *La Tasse à thé*, Paris, J. Hetzel, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65772859>. Consulté le 17/05/2023.

LANOYE (Ferdinand de) et HERVÉ (Amateur-Étienne), *Voyages dans les glaces du pôle arctique à la recherche du passage Nord-Ouest, extraits des relations de Sir John Ross, Edward Parry... Mac Clure et autres navigateurs célèbres*, Paris, L. Hachette, 1854. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8630147n>. Consulté le 18/03/2023.

MAYNE REID (Thomas), *Les planteurs de la Jamaïque, aventures de la mer*, J. Hetzel et Cie, 1874. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669283>. Consulté le 17/05/2023.

MOLIÈRE, *Œuvres de Molière précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Sainte-Beuve*, J. Hetzel et Cie, [1869]. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5456317h>. Consulté le 17/05/2023.

ROUSSIN (Alfred), *Une campagne sur les côtes du Japon*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1866. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96810031>. Consulté le 21/03/2023.

ROSTOPCHINE (Sophie), *Diloy le chemineau*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1887 (nouvelle édition). URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577494z>. Consulté le 22/03/2023.

ROSTOPCHINE (Sophie), *La Soeur de Gribouille*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, cinquième édition, 1868. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6512264x>. Consulté le 05/04/2023.

STAHL (P.-J.) (pseudonyme de HETZEL (Pierre-Jules)), *Le petit diable*, Paris, J. Hetzel, 1868.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665635>. Consulté le 17/05/2023.

Dictionnaires

COMPAYRÉ (Gabriel), « Barrau (Théodore-Henri) », dans *La grande encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une société de savants et de gens de lettres*, dir. Marcellin Berthelot, Hartwig Derenbourg, Camille Dreyfus et *al.*, Paris, H. Lamirault et Cie, 1891, tome V, p. 474-475. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k323644n/>. Consulté le 18/09/2023.

HELLY (Georges d') [pseudonyme de POINSOT (Edmond-Antoine)], *Dictionnaire des pseudonymes*, Paris, Dentu, 1887. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5600921q/f389.item>. Consulté le 21/04/2023.

LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877, 17 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k397898>. Consulté le 18/09/2023

LITTRÉ (Émile), *Dictionnaire de la langue française...*, Librairie Hachette et Cie, 1873-1874, 4 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5406698m>. Consulté le 27/04/2023.

VAPEREAU (Gustave), *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays*, 3^e édition, Paris, L. Hachette et Cie, 1865. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577980n/f1046.item>. Consulté le 13/03/2023.

VAPEREAU (Gustave), *Dictionnaire universel des contemporains : contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers... : ouvrage rédigé et tenu à jour, avec*

le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, 6e édition, Paris, L. Hachette, 1893.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k299202d>. Consulté le 17/03/2023.

Autres ouvrages utilisés

BARBEY D'AUREVILLY (Jules), *Les Oeuvres et les Hommes. V. Les Bas-bleus*, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1878]. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8734>. Consulté le 11/09/2023.

BARRAU (Théodore-Henri), *De l'éducation dans la famille et au collège*, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1852. URL : https://books.google.fr/books/about/De_l_%C3%A9ducation_dans_la_famille_et_au_co.html?id=B8McIikXqEQC&redir_esc=y. Consulté le 13/12/2023.

BAYARD (Émile), *L'illustration et les illustrateurs : ouvrage orné de vignettes des principaux artistes et de portraits par l'auteur*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1898. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9660126h>. Consulté le 21/04/2023.

BÉRALDI (Henri), *Les graveurs du XIX^e siècle : guide de l'amateur d'estampes modernes*, Paris, Librairie L. Conquet, 1885-1892, 13 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b550056679>. Consulté le 13/12/2023.

BETHLÉEM (Louis), *Romans à lire et romans à proscrire*, Paris, Bureau de la « Revue des lectures », 1920, 7^e édition. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Romans_%C3%A0_lire_et_romans_%C3%A0_proscrire/Texte_entier. Consulté le 23/05/2023.

BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DE L'INSTRUCTION DU XIV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS, *Catalogue*, Vouziers, typ. de Frédérick-Boquillon, 1877. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k313790x>. Consulté le 12/12/2023.

Catalogue de la bibliothèque populaire communale, Liège (Belgique), N. Redouté, 1862.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3761355>. Consulté le 12/12/2023.

Congrès pour les œuvres catholiques du diocèse d'Orléans tenu dans les salles du grand séminaire les 21, 22, 23 et 24 juillet 1875, Orléans, Secrétariat de l'évêché d'Orléans, 1876.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5467963d>. Consulté le 02/05/2023.

DESNOYERS (Louis), *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1865.
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9770032d>. Consulté le 18/05/2023.

DUREL (A.) *Catalogue de très beaux livres modernes, ouvrages enrichis d'aquarelles, éditions originales composant la bibliothèque de Mr H. Giacomelli*, Paris, A. Durel, 1905. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1249404k>. Consulté le 21/04/2023.

FEUILLET (Alfred), *Flânerie littéraire à travers quelques œuvres récentes*, Paris, E. Dentu, 1859. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5440828w/f130>. Consulté le 02/03/2023.

GAUTHIER (Victor-Eugène), *Annuaire de l'imprimerie pour 1853 ou guide des typographes en province et dans Paris*, Paris, V.-E. Gauthier, 1853. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108343t>. Consulté le 13/03/2023.

GAUTHIER (Victor-Eugène), *Annuaire de l'imprimerie pour 1854 ou guide des typographes en province et dans Paris*, Paris, Dentu, 1854. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108384k/f8.item>. Consulté le 13/03/2023.

KERGOMARD (Pauline), *L'éducation maternelle dans l'école*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1886. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k831191>. Consulté le 22/01/2023.

LAHURE (Charles), *Observations sur la demande faite par des libraires réunis en commission, de reconnaître en France et sans condition la propriété littéraire des étrangers, et moyen de paralyser les contrefaçons belges sans nuire à aucune des branches de notre industrie*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1840. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5488276g>

LA FONTAINE (Jean de), « Le Pâtre et le Lion », dans *Fables choisies, mises en vers*, Paris, Chez Denys Thierry et Claude Barbin, 1678, tome II, livre VI, p. 161. URL :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_de_La_Fontaine_\(%C3%A9d._Barbin\)/2/Le_P%C3%A2tre_et_le_Lion](https://fr.wikisource.org/wiki/Fables_de_La_Fontaine_(%C3%A9d._Barbin)/2/Le_P%C3%A2tre_et_le_Lion). Consulté le 06/11/2023.

LARMANDIE (Léonce de), *La chevauchée des chimères (proses lyriques)*, tome 1, Paris, Librairie des bibliophiles, 1888. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9682790x>. Consulté le 06/04/2023.

LARMANDIE (Léonce de), *La Comédie mondaine. Reptile*, Paris, E. Dentu, 1890. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k688381>. Consulté le 13/12/2023.

LEMERCIER DE NEUVILLE (Louis), *Les figures du temps, notices biographiques*, Paris, A. Bourdilliat et Cie, 1861, vol. 2. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6572422x>. Consulté le 17/10/2023.

ROSTOPCHINE (Sophie), *La Fortune de Gaspard*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 5^e édition, 1876. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65780032>. Consulté le 25/10/2023.

ROSTOPCHINE (Sophie), *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1 [contient la correspondance de l'auteurice, éditée par Claudine Beaussant].

SÉGUR (Célestine Marie Amélie de), *Quand on savait vivre heureux : 1830-1860*, Paris, Lacurne, 2012.

THOMAS (Antoine-Juste-Alphonse), *Discours prononcé sur la tombe de M. Lahure...*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1852. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56132574/>.

TÖPFFER (Rodolphe), *Essais de physiognomonie*, Genève, autographié chez Schmidt, 1845. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8529034f>. Consulté le 06/04/2023.

TRESCA (Henri Édouard), *Visite à l'exposition universelle de Paris, en 1855*, Paris, L. Hachette et Cie, 1855. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6248340t>. Consulté le 13/03/2023.

VEUILLOT (Louis), « Les contes de Madame de Ségur », dans *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, Paris, Gaume frères et J. Duprey, 1860, 2^e série, tome V, p. 617-623. URL : <https://books.google.fr/books?id=sNUaAAAAYAAJ&hl>. Consulté le 13/12/2023.

VILLEMEN (Abel-François), *Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1848*, 17 août 1848. Consulté sur le site de l'Académie française. URL : <https://www.academie-francaise.fr/rapport-sur-les-concours-de-lannee-1848>. Consulté le 18/09/2023.

Documents iconographiques

DORÉ (Gustave), « L'imprimerie générale de M. Charles Lahure. Vue de la galerie des machines », gravure sur bois, 21,7 x 33,3 cm, extraite de *L'Année illustrée (Paris, 1857)* et conservée dans le recueil [*Recueil. Œuvre de Gustave Doré. Œuvre monté. Tome 22, "Le Juif errant" (1855) ; Coleridge (1875) ; Pl. extraites de divers journaux ("Journal pour rire", "Musée Français", "Musée Anglais", "Monde illustré", ...) ; Affiches]* conservé à la Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie, cote DC-298 (L)-FOL. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10319637j>. Consulté le 23/01/2024.

Photographie de la tombe de Marie Étienne Dumont au Cimetière du père Lachaise. URL : [https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Grave_of_Lahure_\(P%C3%A8re-Lachaise,_division_8\)#/media/File:P%C3%A8re-Lachaise_-_Division_8_-_Lahure_05.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Grave_of_Lahure_(P%C3%A8re-Lachaise,_division_8)#/media/File:P%C3%A8re-Lachaise_-_Division_8_-_Lahure_05.jpg). Consulté le 25/05/2023.

Photographie de la tombe de Philiberte Villain-Frémy au Cimetière du père Lachaise. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Germain_Bapst#/media/Fichier:P%C3%A8re-Lachaise_-_Division_58_-_Bapst_01.jpg. Consulté le 17/03/2023.

Données statistiques disponibles en ligne

Données historiques de la Statistique générale de la France : Territoires et population 1801-1836 et Recensements de 1851 et 1876. URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2653233?sommaire=2591397>. Consulté le 21/01/2023.

RENAUD (Georges), « Prix et salaires à Paris en 1870 et 1872 », dans *Journal de la société statistique de Paris*, tome 14, 1873. URL : http://www.numdam.org/item/JSFS_1873_14_176_0.pdf. Consulté le 21/04/2023.

Bibliographie

I - Contexte historique et culturel

1. Généralités sur l'histoire culturelle du XIX^e siècle

CHARLE (Christophe), *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Malakoff, Armand Colin, 2011,

KALIFA (Dominique), *La culture de masse en France : 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001. URL : <https://www.cairn.info/la-culture-de-masse-en-france-1-1860-1930--9782707135155.htm>. Consulté le 16/10/2022.

KALIFA (Dominique), *Les bas-fonds, histoire d'un imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

YON (Jean-Claude), *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2010. URL : <https://www.cairn.info/histoire-culturelle-de-la-france-au-xixe-siecle--9782200623678.htm>. Consulté le 16/10/2022.

2. Généralités sur l'édition au XIX^e siècle

GESLOT (Jean-Charles), *Histoire d'un livre: l'Histoire de France de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

GESLOT (Jean-Charles), « L'émergence d'un marché du livre d'histoire à Marseille (1800-1870) », dans *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France*

méridionale, n°313-314, 2021. URL : <https://hal.science/hal-03835234>. Consulté le 26/04/2023.

LAHARIE (Patrick), *Contrôle de la presse, de la librairie et du colportage sous le Second Empire, 1852-1870: inventaire des articles F18 265 à 293, 552 à 555, 566 à 571 et 2345*, Paris, Archives nationales, 1995.

MOLLIER (Jean-Yves), « Le capitalisme à l'assaut du livre populaire » dans *Le Roman populaire : des premiers feuilletons aux adaptations télévisuelles, 1836-1960*, dir. Loïc Artiaga, Paris, Autrement, 2008.

PARINET (Élisabeth), *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine : XIX^e - XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

WEINMANN (Frédéric) et WILFERT-PORTAL (Blaise), « Le "traité Lorain" : traduction littéraire et naissance du capitalisme d'édition au milieu du XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°55, 2017, p. 155-167. URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5339>. Consulté le 18/03/2023.

3. Généralités sur la presse au XIX^e siècle

CHARLE (Christophe), *Le siècle de la presse : 1830-1939*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

FEYEL (Gilles), « Le coût de la presse quotidienne parisienne (1800-1844) », dans *Le Temps des médias*, n° 6, 2001, p. 9-21. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2006-1-page-9.htm>. Consulté le 19/05/2023.

FEYEL (Gilles), « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », dans *Revue historique*, n°628-4, 2003, p. 837-868. URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2003-4-page-837.htm>. Consulté le 17/10/2022.

I - Contexte historique et culturel

GUIMARÃES MARTINS (Bruno), « Jeu. « Règle du Jeu du Sphinx », *Les Plaisirs du Foyer*, 16 juin 1890 », dans *Le monde à la une*, dir. Marie-Ève Thérénty, Paris, Anamosa, 2021, p. 112-119. URL : <https://www.cairn.info/le-monde-a-la-une—9791095772996-page-112.htm>. Consulté le 01/05/2023.

La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle, dir Dominique Kalifa, Philippe Régnier et Marie-Ève Thérénty, Paris, Nouveau monde éditions, 2011. URL : <https://www.numeriquepremium.com/flexpaper/common/html.jsp>. Consulté le 26/05/2023.

MAINARDI (Patricia), *Another World : Nineteenth-Century Illustrated Print Culture*, New Haven, Yale University Press, 2017.

Manuel d'analyse de la presse magazine, dir. Claire Blandin, Malakoff, Armand Colin, 2018. URL : <https://www.cairn.info/manuel-d-analyse-de-la-presse-magazine--9782200619930.htm>. Consulté le 13/12/2023.

MARTIN (Marc), *Trois siècles de publicité en France*, Paris, Odile Jacob, 1992.

MOUSSA (Sarga), « Un canal pour rire. Le chantier de Suez vu par *Le charivari* », dans *Sociétés & Représentations*, n,°48, 2019/2, p. 51-66. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2019-2-page-51.htm>. Consulté le 05/05/2023.

PORTEBOIS (Yannick) et SPEIRS (Dorothy Elizabeth), *Entre le livre et le journal : le recueil périodique du XIX^e siècle*, Lyon, ENS Editions, 2013. URL : <https://books.openedition.org/enseditions/33415>. Consulté le 03/04/2023.

TAITHE (Bertrand), « L'humanitaire spectacle ? La presse et le reportage de souffrance durant les sièges de Paris », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°60, 2020, p. 177-190. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6898>. Consulté le 11/05/2023.

VAILLANT (Alain) et THÉRENTY (Marie-Ève), *1836, l'an 1 de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal « La Presse », d'Émile de Girardin*, Paris, Nouveau monde éditions, 2001.

VINCENT-AURENCHE (Marie-Laure), *Édouard Charton et l'invention du « Magasin pittoresque », 1833-1870*, Paris, Honoré Champion, 2002.

4. Généralités sur les pratiques de lecture et la réception

ARTIAGA (Loïc), *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

GESLOT (Jean-Charles) et SANDRAS (Agnès), « Les débuts de la bibliothèque populaire de Versailles : lecture et politique au temps de la libéralisation de l'Empire », dans *Romantisme*, n°177, 2017/3, p. 31-41. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2017-3-page-31.htm>. Consulté le 22/01/2024.

GROSSIR (Claudine) « Du feuilleton à l'Assemblée Nationale : Eugène Sue et Les Mystères de Paris », dans *Romantisme*, n°141, 2008/3, p. 107-118. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2008-3-page-107.htm>. Consulté le 12/05/2023.

JACQUES (Anaïs), *Une garantie de bon ordre. Inspecter les bibliothèques populaires, 1874-1888*, mémoire de master d'histoire sous la direction de Jean-Charles Geslot et Agnès Sandras, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2023.

LYONS (Martyn), *Le Triomphe du livre : Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987. URL : <https://www.cairn.info/le-triomphe-du-livre--9782903181581.htm>. Consulté le 05/02/2023.

LYONS (Martyn), « Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle : femmes, enfants, ouvriers », dans *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, dir. Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Paris, Editions du Seuil, 1997, p. 386.

MALAVIEILLE (Sophie), *Reliures et cartonnages d'éditeur en France au XIX^e siècle : 1815-1865*, Paris, Promodis, 1986.

MCKENZIE (Donald F.), *Bibliography and the Sociology of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 [1999].

MOLLIER (Jean-Yves), *La mise au pas des écrivains: l'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 2014.

RICHTER (Noë), *Les bibliothèques populaires*, Paris, Cercle de la Librairie, 1978.

THIESSE (Anne-Marie), *Le roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Éditions du Seuil, 2000 [1984].

5. Contexte politique et militaire

BONIFACE (Xavier), « 1. De la guerre franco-allemande à la Commune 1870-1871 », dans *Histoire militaire de la France*, dir. Hervé Drévilion et Olivier Wiewiorka, Paris, Perrin, 2018, tome II, p. 21-56. URL : <https://www.cairn.info/histoire-militaire-de-la-france--9782262065133-page-21.htm>. Consulté le 21/11/2023.

DELALANDE (Nicolas) et TRUONG-LOÏ (Blaise), *Histoire politique du XIX^e siècle*, Paris, Presses de Sciences Po, 2021. URL : <https://www.cairn.info/histoire-politique-du-xixesiecle--9782724637755.htm>. Consulté le 14/11/2023.

LE BAS (Dominique), « La venue de l'ambassade siamoise en France en 1861 », dans *Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est*, n°3, 1999, p. 91-112. URL : https://www.persee.fr/doc/asean_0859-9009_1999_num_3_1_1621. Consulté le 24/11/2023.

MARLY (Mathieu), « Être ou ne pas être un ancien soldat de l'Empire ? Un processus identitaire dans les campagnes de Haute-Bretagne au XIX^e siècle », dans *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, n°118/2, 2011, p. 103-116. URL : <https://journals.openedition.org/abpo/2008>. Consulté le 24/11/2023.

6. Orientalisme, stéréotypes raciaux et colonialisme

ASSERAF (Arthur), « Introduction », dans Pierre Singaravélou (dir. par), *Colonisations. Notre histoire*, Paris, Editions du Seuil, 2023.

BROWER (Benjamin), « Les violences de la conquête », dans Abderrahmane BOUCHÈNE, Jean-Pierre PEYROULOU et al., *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Paris, La Découverte, 2014, p. 58-63. URL : <https://www.cairn.info/histoire-de-l-algerie-a-la-periode-coloniale--9782707178374-page-58.htm>. Consulté le 29/11/2023.

COSTANTINI (Dino), *Mission civilisatrice : le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, La Découverte, 2008.

GILLY (Frédéric) et LABRUNE BADIANE (Céline), « Composition en écriture de deux élèves de l'école des otages, 1856 », *Outre-Mers*, n°418-419, 2023, p. 249-260. URL : <https://www.cairn.info/revue-outre-mers-2023-1-page-249.htm>. Consulté le 29/11/2023.

MILIN (Gaël), *Le cordonnier de Jérusalem : la véritable histoire du Juif Errant*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1997. URL : <https://books.openedition.org/pur/17109?lang=fr>. Consulté le 18/11/2023.

PEIRETTI-COURTIS (Delphine), *Corps noirs et médecins blancs : la fabrique du préjugé racial, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2021. URL : <https://www-cairn-info.proxy.chartes.psl.eu/corps-noirs-et-medecins-blancs--9782348045011.htm>. Consulté le 13/12/2023.

RENNEVILLE (Marc), « De la régénération à la dégénérescence : la science de l'homme face à 1848 », dans *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, n°15, 1997, p. 7-19 URL : https://www.persee.fr/doc/r1848_1265-1354_1997_num_15_2_2287. Consulté le 27/11/2023.

SAÏD (Edward W.), *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 2005 [1978].

SESSIONS (Jennifer), « Horace Vernet's *Tête Arabe* : The Artist as a Colonial Collector », dans *Monde(s)*, n°17, 2020, p. 155-176. URL : <https://www.cairn.info/revue-mondes-2020-1-page-155.htm>. Consulté le 29/11/2023.

TAOUCHICHET (Sofiane), *La presse satirique illustrée française et la colonisation (1829-1990)*, thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction de Ségolène LE MEN et Todd PORTERFIELD, Paris Ouest Nanterre La Défense – Montréal, 2015. URL : <https://hal.science/tel-02073436/file/TheseSofianeTaouchichet.pdf>. Consulté le 28/11/2023.

WHITFORD (David M.), « La disparition de Canaan : malédiction de Cham et justifications de l'esclavage à l'époque moderne », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n°68-2, 2021, p. 79-103. URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2021-2-page-79.htm>. Consulté le 27/11/2023.

II - Être un enfant d'un milieu aisé au XIX^e siècle

1. Études sur l'enfance et la famille

ARIÈS (Philippe), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

BECCHI (Egle) et JULIA (Dominique), *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

FIORENTINO, (Karen) « Protéger l'enfant ouvrier. La loi du 19 mai 1874, une « législation intermédiaire » ? », dans *Revue historique*, n°682, 2017, p. 327-358. URL : <https://www.cairn.info/revue-historique-2017-2-page-327.htm>. Consulté le 22/01/2024.

ROLLET (Catherine), *Les enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

SCHOLL (Sarah), « Le catéchisme comme magistère. L'enfant, le christianisme et l'obéissance dans le XIX^e siècle européen », *Faire autorité : les religions dans le temps long et face à la modernité*, dir. Dominique Avon, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017. URL : <https://books.openedition.org/pur/154317?lang=fr>. Consulté le 17/11/2023.

SOHN (Anne-Marie), *Chrysalides. Volumes I et II : Femmes dans la vie privée (XIX^e- XX^e siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021. URL : <https://books.openedition.org/psorbonne/69187>. Consulté le 23/01/2023.

2. Travaux sur l'enseignement au XIX^e siècle

BRUTER (Annie), « L'enseignement de l'histoire nationale à l'école primaire avant la III^e République », dans *Histoire de l'éducation*, n°126, 2010, p. 11-32. URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2147>. Consulté le 20/11/2023.

CONDETTE (Jean-François), « La semaine, une division pratique mais tardive du temps scolaire ? XVI^e-XXI^e siècles », *Sociétés & Représentations*, n°52-2, 2021, p. 79-100. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2021-2-page-79.htm>. Consulté le 17/10/2022.

GARCIA (Patrick) et LEDUC (Jean), *L'enseignement de l'Histoire en France. De l'Ancien Régime à nos jours*, Malakoff, Armand Colin, 2003. URL : <https://www.cairn.info/l-enseignement-de-l-histoire-en-france—9782200262754.htm>. Consulté le 16/10/2022.

LUC (Jean-Noël), CONDETTE (Jean-François) et VERNEUIL (Yves), *Histoire de l'enseignement en France: XVI^e-XXI^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2020.

Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, dir. Ferdinand Buisson, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1911. Consulté dans son édition électronique réalisée par l'Institut Français de l'Éducation. URL : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson>. Consulté le 13/12/2023.

3. Éléments de la culture enfantine

GARNIER (Guillaume), « Fonctions et enjeux du berceau dans la première moitié du XIX^e siècle », dans *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°4, 2012. URL : <https://journals.openedition.org/strenae/771>. Consulté le 22/01/2023.

MANSON (Michel), « Chansons, formulettes, comptines : du folklore aux livres pour enfants (XIX^e- XX^e siècles) », dans *Lire en chantant des albums de comptines*, dir. Sylvie Ayna, Chloé Séguret et Céline Touchard, Toulouse, Érès, 2015, p. 135-156. URL : https://www.academia.edu/37911536/Chansons_formulettes_comptines_du_folklore_au_livre_pour_enfants_XIXe_XXe_si%C3%A8cles . Consulté le 26/05/2023.

MANSON (Michel), « La chambre d'enfant dans la littérature de jeunesse : représentations et histoire d'une émergence en France de 1780 à 1880. Actes du colloque international sur La chambre d'enfant, un microcosme culturel : espace, consommation, pédagogie, sous la direction d'Annie Renonciat. Musée national de l'Éducation-CNDP/CANOPÉ, Rouen, 7-10 avril 2013 », dans *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°7, 2014. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/1228>. Consulté le 16/10/2022.

MAZA (Sarah), « Toy stories : poupées, culture matérielle et imaginaire de classe dans la France du XIX^e siècle », dans *Revue historique*, n° 694-2, 2020, p. 135-167. URL : <http://www.cairn.info/revue-historique-2020-2-page-135.htm>. Consulté le 16/10/2022.

WENDLING (Thierry) et MANSON (Michel), « Entretien avec Michel Manson : la culture de l'enfance », dans *In Situ. Au regard des sciences sociales*, n°3, 2022. URL : <https://journals.openedition.org/insituarss/1623>. Consulté le 22/01/2023.

4. Le mode de vie des classes supérieures au XIX^e siècle

CHARPY (Manuel), « La bourgeoisie en portrait. Albums familiaux de photographies des années 1860-1914 », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°34, 2007, p. 147-163. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1382>. Consulté le 08/05/2023.

COSTE (Laurent), *Les bourgeoisies en France. Du XVI^e au milieu du XIX^e siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2013. URL : <https://www.cairn.info/les-bourgeoisies-en-france--9782200248260.htm>. Consulté le 22/04/2023.

DAUMARD (Adeline), *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1996.

DAUMARD (Adeline), « Noblesse et aristocratie en France au XIX^e siècle », dans *Les noblesses européennes au XIX^e siècle. Actes du colloque de Rome, 21-23 novembre 1985*, Rome, École française de Rome, 1988, p. 102. URL : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1988_act_107_1_3311. Consulté le 21/04/2023.

STROUSE (Jean), *Alice James : A Biography*, New York, New York Review Books, 2011.

TOULIER (Bernard), « Les réseaux de la villégiature en France », dans *In Situ*, n°4, 2004. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1348>. Consulté le 21/04/2003.

III – Généralités sur la littérature et la presse pour la jeunesse

1. Généralités sur la littérature jeunesse et son histoire

CHELEBOURG (Christian) et MARCOIN (Francis), *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2007. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse--9782200347161.htm>. Consulté le 29/01/2023.

III – Généralités sur la littérature et la presse pour la jeunesse

FÉLIX-FAURE-GOYAU (Lucie), *La vie et la mort des fées, essai d'histoire littéraire*, Paris, Perrin et Cie, 1910. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/La_vie_et_la_mort_des_f%C3%A9es. Consulté le 10/11/2023.

Mame : Deux siècles d'édition pour la jeunesse, dir. Cécile Boulaire, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

MANSON (Michel), « Trois questions sur l'histoire des livres pour enfants », dans *The Conversation*, 19 avril 2022. URL : <https://theconversation.com/trois-questions-sur-lhistoire-des-livres-pour-enfants-181098>. Consulté le 24/05/2023.

MARCOIN (Francis), *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

NIÈRES-CHEVRE (Isabelle), « La littérature d'enfance et de jeunesse entre la voix, l'image et l'écrit », *Bibliothèque comparatiste*, n°7, 2011. URL : <https://sflgc.org/bibliotheque/nieres-chevrel-isabelle-la-litterature-denfance-et-de-jeunesse-entre-la-voix-limage-et-lecrit/>.

Consulté le 06/11/2023.

PRINCE (Nathalie), *La littérature de jeunesse*, Malakoff, Armand Colin, 2021. URL : <https://www.cairn.info/la-litterature-de-jeunesse—9782200628000.htm>. Consulté le 22/01/2023.

ROSA (Guy), « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse », dans *Histoire & Mesure*, n°5-3, 1990, p. 343-369. URL : https://www.persee.fr/doc/hism_0982-1783_1990_num_5_3_1379. Consulté le 16/10/2022.

SIMONSEN (Michèle), *Le Conte populaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984. URL : <https://www.cairn.info/le-conte-populaire--9782130384786-page-29.htm>. Consulté le 27/04/2023.

VASSEUR (Édouard), « Mame et Le Play. Autour de l'Exposition universelle de 1867 », dans *Les Études Sociales*, n°149-150/1-2, 2009, p. 205-222. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2009-1-page-205.htm>. Consulté le 29/01/2023.

2. Généralités sur la presse à destination de la jeunesse et son histoire

CRÉPIN (Thierry), *Haro sur le gangster ! : la moralisation de la presse enfantine, 1934-1951*, Paris, CNRS Editions, 2001.

FOURMENT (Alain), *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants: 1768-1988*, Paris, Éditions Éole, 1987.

GOURÉVITCH (Jean-Paul), *Panorama illustré des journaux de jeunesse 1770-2020*, Paris, SPM, 2022.

Les Presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle, dir. Thierry Crépin et Françoise Hache-Bissette, Arras, Artois presses université, 2008.

MARCOIN (Francis), « *Les aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers. Le premier feuillet-roman », dans *Revue de littérature comparée*, n°304-4, 2002, p. 431-443. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2002-4-page-431.htm>. Consulté le 26/05/2023.

« Pif-Gadget et compagnie : approches pluridisciplinaires », n°20-21 de *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, dir. Sébastien Laffage-Cosnier et Christian Vivier, 2022. URL : <https://journals.openedition.org/strenae/9034>. Consulté le 26/05/2023.

PLAGNOL-DIÉVAL (Marie-Emmanuelle), « La presse périodique pour la jeunesse au XVIII^e siècle : essor et fragilité », dans *Le Temps des médias*, n°21-2, 2013, p. 24-34. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2013-2-page-24.htm>. Consulté le 17/10/2022.

3. Monographies de journaux pour la jeunesse

COUDERC (Marie-Anne), *La Semaine de Suzette : Histoires de filles*, Paris, CNRS Éditions, 2016. URL : <http://books.openedition.org/editionscnrs/8841>. Consulté le 16/10/2022.

GUISLAIN (Dominique), *Le Journal de la jeunesse 1873-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire, dactyl., dirigé par Jean-Marie Mayeur et Claude Langlois, Université Paris XII, 1979.

HOURS (Henri), *Le rêve impossible : la bourgeoisie traditionnelle se confie à ses enfants : le Journal de la Jeunesse (1890-1914)*, Lyon, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1993.

WULLEMAN (Valérie), *Le journal des demoiselles : analyse littéraire et médiatique d'un journal pour les jeunes filles du Second Empire*, mémoire de maîtrise en études littéraires dirigé par Guillaume Pinson, Université Laval (Québec, Canada), 2010. URL : <https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/thesescanada/vol2/QQLA/TC-QQLA-27580.pdf>.

Consulté le 16/10/2022.

IV - Publications thématiques autour d'œuvres et périodiques pour la jeunesse

1. Morale et idéologie dans la littérature enfantines

CASPARD (Pierre), « De l'horrible danger d'une analyse superficielle des manuels scolaires », dans *Histoire de l'éducation*, n°21, 1984, p. 67-74. URL : https://www.persee.fr/doc/hedu_0221-6280_1984_num_21_1_1210. Consulté le 02/12/2023.

CASTAGNÈS (Gilles), « Le discours sur la guerre et le militaire dans la presse pour la jeunesse au tournant de 1870 : l'exemple du Magasin d'éducation et de récréation », dans *Romantisme*, n° 161-3, 2013, p. 19-34. URL : <http://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-3-page-19.htm>, consulté le 16/10/2022.

FERRIER (Béatrice), « La Bible au prisme de la littérature d'enfance et de jeunesse : enjeux de la réception du XVIII^e au XXI^e siècle », dans *Cahiers Robinson*, n°44, 2018.

MARCOIN (Francis), « L'effet Montyon », dans *Romantisme*, n°93, 1996, p. 65. URL : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1996_num_26_93_3127. Consulté le 07/11/2023.

2. Autour de la vulgarisation scientifique

BENSAUDE-VINCENT (Bernadette), « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIX^e siècle », dans *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, n°58, 1993, p. 47-66. URL : https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1993_num_11_58_2304. Consulté le 13/12/2023.

GARRABET (Christophe), *Les récits de vulgarisation scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Gisèle Seginger, Université Gustave Eiffel, soutenue le 12 janvier 2022. URL : <https://theses.hal.science/tel-03686679>. Consulté le 13/09/2023.

HOHNSBEIN (Axel), « Du *Magasin d'éducation et de récréation* à *La Science illustrée* », dans *COnTEXTES*, n°21, 2018. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/6669>. Consulté le 12/05/2023.

HOPKINS (Fleur), « Approche épistémocritique du merveilleux-scientifique », dans *Romantisme*, n° 183, 2019, p. 66-78. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2019-1-page-66.htm>. Consulté le 27/04/2023.

VANHOUTTE (Kurt), « *La Terre avant le Déluge*. Nouvelles scènes de la Création, lanterne magique et mise en récit visuelle », dans *Cahiers de Narratologie : Analyses et théories narratives*, n°41, 2022, p. 5. URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/13614>. Consulté le 02/11/2023.

3. La littérature de voyages et d'aventures à destination des enfants

CALDERONE (Amélie), « Partir pour revenir. Enjeux socio-politiques du voyage dans la presse de jeunesse au XIX^e siècle », dans *Source(s) – Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe*, n°18, 2022, p. 40-56. URL : <https://www.ouvroir.fr/sources/index.php?id=85>. Consulté le 16/10/2022.

LETOURNEUX (Matthieu), *Le Roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, PULIM, 2010, p.

4. La voix du lecteur

BESSION-MOREL (Anne), « Presse enfantine et courrier des lecteurs à l'époque de Balzac », dans *L'Année balzacienne*, n°19, 1998. URL : <https://www.proquest.com/docview/1311666776>. Consulté le 12/05/2023.

CALDERONE (Amélie), « Les voix lointaines du jeune lecteur dans la presse de jeunesse du XIX^e siècle: entre lectorat effectif à créer et sujet idéal à former », dans *Les Voix du lecteur dans la presse française du XIX^e siècle*, dir Elina Absalymova et Valérie Stiénon, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018, p. 99-115. URL : <https://shs.hal.science/halshs-01695618>. Consulté le 26/05/2023.

IV - Acteurs du périodique

1. Charles Lahure, Louis Hachette et Pierre-Jules Hetzel

CLOT (Nathalie), « Georges-Adrien Crapelet et la *Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue françoise* (1826-1835) », dans *Mémoire des chevaliers : Édition, diffusion et réception des romans de chevalerie du XVII^e au XX^e siècle*, dir. Isabelle Diu, Élisabeth Parinet et Françoise Vieilliard, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2018, p. 105-118. URL : <https://books.openedition.org/enc/805>. Consulté le 26/05/2023.

LAHURE (André), *Histoire de l'imprimerie Lahure : quatre siècles qui ont marqué la typographie et l'édition*, Levallois-Perret, imprimerie Soregraph, 2005.

MELLOT (Jean-Dominique), « Lahure » dans *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, dir. Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005.

MISTLER (Jean), *La librairie Hachette : de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3363202d>. Consulté le 24/05/2023.

MOLLIER (Jean-Yves), *Louis Hachette (1800-1864) : le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

PETIT (Nicolas), *Un éditeur au XIX^e siècle : Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) et les éditions Hetzel (1837-1914)*, thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, dactyl., École Nationale des Chartes, 1980. Consultable aux Archives Nationales, Thèses de l'École Nationale des Chartes (1849-2021), AB/XXVIII/723.

2. Auteurs et autrices

BARTHES (Roland), « Écrivains et écrivants », dans *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1981 [1964].

BUTCHER (Williams), *Jules Verne inédit : les manuscrits déchiffrés*, Lyon, ENS Editions – Institut d'histoire du livre, 2015.

CHÉRIGNY (Florence), « La femme auteur au XIX^e siècle », dans *Revue Droit & Littérature*, n°5, 2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-droit-et-litterature-2021-1-page-211.htm>. Consulté le 11/09/2023.

DIU (Isabelle) et PARINET (Élisabeth), *Histoire des auteurs*, Paris, Perrin, 2013.

EVAIN (Aurore), « Histoire d'« autrice » de l'époque latine à nos jours », dans *Séméion. Travaux de sémiologie*, numéro spécial *Femmes et langues*, dir. Anne-Marie Houdebine, n°6, 2008, p. 53-62. Consulté dans sa réédition numérique par la SIEFAR, 2009. URL : <http://siefar.org/wp-content/uploads/2009/01/Histoire-d-autrice-Aevain.pdf>. Consulté le 11/09/2023.

LE BRUN (Claire), « De *Little Women* de Louisa May Alcott aux *Quatre filles du docteur March* : les traductions françaises d'un roman de formation au féminin », *Meta*, vol. 48, n°1-2, mai 2003, p. 47-67. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2003-v48-n1-2-meta550/006957ar/>. Consulté le 06/10/2023.

MARCOIN (Francis), « L'auteur pour la jeunesse, écrivain ou littéraire ? », dans *L'auteur : entre biographie et mythographie*, dir. Brigitte Louichon et Jérôme Roger, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2022, p. 187-200, paragraphe 5. URL : <https://books.openedition.org/pub/5901>. Consulté le 02/10/2023.

MOLLIER (Jean-Yves), « Le roi est nu ou la tragique impuissance de l'écrivain face à l'éditeur au XIX^e siècle », dans *Ecritures du pouvoir et pouvoirs de la littérature*, dir. Sylvie Triaire et

Alain Vaillant, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2014, p. 201-219.
URL : <https://books.openedition.org/pulm/216>. Consulté le 10/10/2023.

PLANTÉ (Christine), *La petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015 [1989]. URL : <https://books.openedition.org/pul/22527>. Consulté le 13/12/2023.

REID (Martine), « Cinquième partie. Le dix-neuvième siècle 1793-1914 », dans *Femmes et littératures, une histoire culturelle*, dir. Martine Reid, Paris, Gallimard, 2020, tome 2.

SCHEINHARDT (Philippe), « William Butcher, *Jules Verne inédit : les manuscrits déchiffrés*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Métamorphoses du livre », 2015, 490 p. », dans *Genesis*, n°42, 2016, p. 194-195. URL : <https://journals.openedition.org/genesis/1340>. Consulté le 13/12/2023.

ZIELONKA (Anthony), *Alphonse Esquiros, 1812-1876. A Study of his Works*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985

3. La comtesse de Ségur

BERASATEGUI (Maialen), *La Comtesse de Ségur ou l'art discret de la subversion*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

HARCHI (Kaoutar), « La comtesse de Ségur, une odyssee éditoriale au féminin (1855-1871) », dans *Cahiers du Genre*, n° 65-2, 2018, p. 125-144. URL : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2018-2-page-125.htm>, consulté le 16/10/2022.

HEYWOOD (Sophie), *Catholicism and Children's Literature in France: The Comtesse de Segur, 1799-1874*, Manchester, Manchester University Press 2011.

IV - Acteurs du périodique

HEYWOOD (Sophie), *The Comtesse de Ségur : Catholicism, Children's Literature, and the « Culture Wars » in Nineteenth Century France*, thèse de doctorat en philosophie et histoire, Université d'Édimbourg, 2008. URL : <https://era.ed.ac.uk/bitstream/handle/1842/3279/S%20Heywood%20PhD%20thesis%202008.pdf>. Consulté le 18/05/2023.

« La Comtesse de Ségur et ses alentours : actes du colloque international "La Comtesse de Ségur et les romancières de la Bibliothèque rose", Université de Rennes II, 3-4 septembre 1999, publié avec le concours du Centre d'études des littératures anciennes et modernes », n°9 des *Cahiers Robinson*, dir. Isabelle Nières-Chevrel, Arras, Artois Presses Université, 2001.

MARCOIN (Francis), *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois Presses Université, 1999. URL : <https://books.openedition.org/apu/2938>. Consulté le 24/05/2023.

SAUDRAY (Rémi), « La fortune du texte », dans *Cahiers séguriens*, n°3, octobre 2002, p. 97-104.

SAUDRAY (Rémi), « Sur un chemin raboteux », dans *Cahiers séguriens*, n°3, octobre 2002.

4. Zulma Carraud

FRANCIS (Raoul R.), *Zulma Carraud : la main de papier de Chine*, Paris, L'Harmattan, 2021.

LEBOIS (André), « Zulma Carraud "best-seller" », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 60^e année, n°2, avril-juin 1960, p. 177-187. URL : <https://www.jstor.org/stable/40521964>. Consulté le 19/09/2023.

LONGHI (Maria Giulia) *L'Educazione esemplare : Zulma Carraud, un'amica di Balzac scrive per l'infanzia*, Fasano di Puglia (Italie), Schena Editore, 1984.

5. Dessinateurs et graveurs

ADHÉMAR (Jean) et LETHÈVE (Jacques), *Inventaire du fonds français après 1800*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1955, tome IX. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54892064>. Consulté le 13/12/2023.

BÉNÉZIT (Emmanuel), *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Librairie Gründ, 1939, 3 vol. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3042452d>. Consulté le 17/10/2023.

BLACHON (Rémi), *La gravure sur bois au XIX^e siècle : l'âge du bois debout*, Paris, Editions de l'Amateur, 2001.

KAENEL (Philippe), *Le métier d'illustrateur, 1830-1880 : Rodolphe Töpffer, J.-J. Grandville, Gustave Doré*, Paris, Éditions Messene, 1996.

KAENEL (Philippe), « Le plus illustre des illustrateurs... Le cas Gustave Doré 1832/1883 », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°66-67, mars 1987, p. 35-46. URL : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1987_num_66_1_2359. Consulté le 17/10/2023.

LEBLANC (Henri), *Catalogue de l'oeuvre complet de Gustave Doré : illustrations, peintures, dessins, sculptures, eaux-fortes, lithographies*, Paris, Ch. Bosse, 1931. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5490662m>. Consulté le 16/10/2023.

LE MEN (Ségolène), « La « littérature panoramique » dans la genèse de « La Comédie humaine » : Balzac et « Les français peints par eux-mêmes » », dans *L'Année balzacienne*, n°3, 2002/1, p. 73-100. URL : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-balzacienne-2002-1-page-73.htm>. Consulté le 20/01/2024.

MACQUEEN (Alison) « Les hôtels de l'Impératrice Eugénie à Paris : des lieux où s'exprimer », dans *Revue de l'Art*, n°213, 2021/3, p. 32-51. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-l-art-2021-3-page-32.htm>. Consulté le 17/10/2023.

PARMEGIANI (Claude-Anne), *Les petits français illustrés, 1860-1940*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1989.

V – L'image dans la presse au XIX^e siècle.

GERVAIS (Thierry), « Photographies de presse ? Le journal *L'Illustration* à l'ère de la similigravure », dans *Études photographiques*, n°16, 2005, p. 166-181. URL : <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/729>. Consulté le 05/04/2023

LE MEN (Ségolène), « Hetzel ou la science récréative », dans *Romantisme*, n°65, 1989, p. 69-80. URL : http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5600, Consulté le 16/10/2022.

L'image pour enfants : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVI^e- XX^e siècles), dir. Annie Renonciat, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

NIÈRES-CHEVREL (Isabelle), « Premiers albums dans l'édition française du Second Empire », dans *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, n°22, 2023. URL : <http://journals.openedition.org/strenae/9729>. Consulté le 23/05/2023.

Presse et bande dessinée : une aventure sans fin, dir. Alexis Lévrier et Guillaume Pinson, Bruxelles, les Impressions nouvelles, 2021.

VOUILLOUX (Bernard), « Le siècle de l'imagerie », dans *Romantisme*, n°187-1, 2020, p. 16-27. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2020-1-page-16.htm>. Consulté le 17/10/2022.

WANLIN (Nicolas), « Florilèges en estampes », dans *Le Magasin du XIX^e siècle*, n° 6, « Et la BD fut ! », Paris, SERD/Champ Vallon, 2016, p. 119-132.

Sitographie

Bibliographie évolutive Hector Malot, Association des amis d'Hector Malot, dir. Francis Marcoin, mise à jour en janvier 2022. URL : <https://www.amis-hectormalot.fr/bibliographie/>. Consulté le 22/03/2023.

data.bnf.fr

Le Dictionnaire de l'Académie française a été consulté dans ses sixième et septième éditions à l'URL suivante : <https://www.dictionnaire-academie.fr/>. Consulté le 13/12/2023.

FRANÇOIS (Martine), fiche d'Hippolyte Rigault dans « la France savante », annuaire prosopographique des sociétés savantes réalisé par le Comité des travaux historiques et scientifiques, institut rattaché à l'École Nationale des Chartes, datée du 21 décembre 2009. URL : <https://cths.fr/an/savant.php?id=102135>. Consulté le 05/05/2023.

GÉRARDOT (Anne), « Zulma Carraud (1796-1889), la confidente de Balzac », sur le site des Archives départementales de l'Indre. URL : <https://www.archives36.fr/decouvertes/des-personnages/zulma-carraud-1796-1889>. Consulté le 19/09/2023.

LEFEBVRE (Alain), « Préparation des journaux de la période 1870-1910 avant reproduction au Centre Joël-Le-Theule de la BnF », dans *Actualités de la conservation*, n°29, 2011. Consulté sur le site de la BnF. URL : <https://www.bnf.fr/fr/preparation-des-journaux-de-la-p periode-1870-1910-avant-reproduction-au-centre-joel-le-theule-de-la>. Consulté le 03/04/2023.

Loi Falloux, ou loi relative à l'enseignement du 15 mars 1850. Consultée sur le site du Ministère de l'Éducation Nationale. URL : <https://www.education.gouv.fr/loi-relative-l-enseignement-du-15-mars-1850-3800>. Consulté le 13/12/2023.

Notice d'Auguste Trichon dans le dictionnaire Maitron, mise en ligne le 26 juillet 2009, dernière modification le 19 septembre 2020. URL : <https://maitron.fr/spip.php?article72022>. Consulté le 17/10/2023.

Sitographie

Page dédiée à Pierre-Jules Stahl (pseudonyme de Pierre-Jules Hezel) sur le site de l'Académie française. URL : <https://www.academie-francaise.fr/node/16885>. Consulté le 15/05/2023.

SAUSVERD (Antoine), « Les “Défauts des enfants” par Bertall », article du blog *Töpfferiana*, 14 mai 2009. URL : <http://www.topfferiana.fr/2009/05/les-defauts-des-enfants-par-bertall/>. Consulté le 16/10/2022.

SAUSVERD (Antoine), « “Histoire de la queue d'un chien” par Edmond Morin », article du blog *Töpfferiana*, 2 juin 2009. URL : <http://www.topfferiana.fr/2009/06/histoire-de-la-queue-dun-chien-par-edmond-morin/>. Consulté le 16/10/2022.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE ZULMA CARRAUD, « La maison de Nohan », article anonyme. URL : <http://www.zulma.carraud.fr/zulma-carraud-la-maison-de-nohan-257.html>. Consulté le 13/09/2023.

SUEUR (Valérie), « *L'Enfer* de Dante Alighieri », site BnF Les Essentiels, [s. d], URL : <https://essentiels.bnf.fr/fr/album/8b350877-9da5-4aa9-8809-53886a8d8c9a-enfer-dante-alighieri-1>. Consulté le 21/03/2023.

« Zulma Carraud », article du site Wikipédia. URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Zulma_Carraud. Consulté le 19/09/2023.

Pièces justificatives

Nous présentons ici des transcriptions de quelques documents manuscrits ou imprimés ayant représenté des sources essentielles pour notre travail, et dont nous estimons important de les présenter dans leur intégralité au lecteur. Nous avons décidé de garder l'orthographe originelle des textes, mais adapté l'emploi des majuscules, ainsi que la ponctuation, aux usages contemporains. Nous signalons également les ratures et ajouts marginaux.

**Pièce justificative n°1 : Contrat formant la société Charles Lahure et
Compagnie (21 janvier 1858)**

*Archives Nationales, minutes et répertoires du notaire Martin François Crosse (étude XLIX),
MC/ET/XLIX/1427.*

Les soussignés

M. Charles Auguste Lahure, imprimeur, demeurant à Paris, rue de Vaugirard n°9...
d'une part,

M. Louis Christophe François Hachette, père ;

M. Henri Louis Antoine Bréton ;

M. Emile François Templier ;

Et M. Alfred Louis Hachette, fils ;

Tous quatre libraires, demeurant à Paris rue Pierre Sarrazin, et stipulant au nom
de la société L. Hachette et Compagnie, dont ils sont les seuls membres, et qui a été constituée
aux termes d'un acte reçu le vingt un décembre mil huit cent cinquante sept par M^e Anatole
Crosse et son collègue notaires à Paris... d'autre part,

Ont fait et arrêté ce qui suit :

Article 1^{er}

Il est formé par ces présentes entre M. Lahure et M^{rs} L. Hachette et Compagnie une
société [barré : commerciale] [marge : en nom collectif] pour l'exploitation de l'établissement
d'imprimerie sis à Paris, rue de Vaugirard n°9, dont ils sont co-proprétaires, savoir : M.
Lahure pour moitié et L. Hachette et Compagnie pour l'autre moitié.

Article 2^e

Cette société commencera à partir du premier mars prochain et finira le [barré : trente un décembre mil huit cent soixante neuf] premier mars mil neuf cent dix huit.

Article 3^e

Le siège de la société sera à Paris rue de Vaugirard n°9 ou dans toute autre localité [barré : de cette ville] choisie d'un commun accord par les associés.

Article 4^e

M. Lahure et MM. L. Hachette et Compagnie apportent conjointement à la société la pleine et entière propriété

1. du fonds de commerce d'imprimerie qui leur appartient indivisément et dans la proportion sus-indiquée
2. du brevet qui s'y rattache
3. de son achalandage
4. du droit au bail des lieux dans lesquels il s'exploite
5. des presses, caractères, clichés et autres objets composant le mobilier industriel de ladite industrie
6. du mobilier des bureaux, ateliers et magasins

Pièces justificatives

7. des papiers blancs, ou autres, des exemplaires restants et de la propriété littéraire des ouvrages imprimés, publiés et acquis, ainsi que des approvisionnements [*sic*] de toute nature dans les ateliers et magasins ou chez les brocheurs et assembleurs
8. des marchés en cours d'exécution
9. des créances résultant de travaux et fournitures
10. des fonds existant dans la caisse de l'établissement

En un mot, de toutes les valeurs et de tous les objets quelconques qui composent l'actif de l'établissement.

Article 5^e

La raison sociale sera Charles Lahure et Compagnie.

Article 6^e

M. Lahure aura seul la signature sociale, mais il n'en pourra faire l'usage que pour les affaires de la société.

Article 7^e

L'administration des affaires sociales et la direction de l'établissement sont réservées à M. Lahure.

Toute fois [*sic*], ce dernier sera tenu de s'entendre avec ses co-associés sur l'importance des sommes à consacrer annuellement

1. aux frais généraux

Pièces justificatives

2. à l'entretien ou à l'augmentation du matériel
3. [barré : aux effets à *illisible*] [marge : et généralement à toutes les dépenses de la société. Aucune publication de livres ou de journaux ne sera faite par la société qu'avec le consentement commun des associés.] Il sera tenu entre les associés en double original un registre particulier sur lequel seront consignées sous forme de procès verbaux toutes les décisions ou autorisations relatives [barré : soit aux frais généraux, soit à l'entretien ou augmentation du matériel] aux objets ci-dessus.

[Trois lignes barrées]

Article 8°

M. Lahure devra consacrer tout son temps et tous ses soins à la direction de l'établissement.

Article 9°

Les écritures seront tenues en partie double et conformément à la loi.

Elles devront être constamment à jour et à la disposition de MM. Louis Hachette et Compagnie

Article 10

Tous les ans, un inventaire général de l'actif et du passif de la société sera fait et arrêté à la date du trente un décembre.

Indépendamment des inventaires annuels, il sera fait tous les [barré : deux] [marge : trois] ans au moins, une pesée des caractères, plombs, et cuivres de toute espèce et un état

Pièces justificatives

détaillé du surplus du matériel. [marge : La première pesée aura lieu dans le courant de la présente année]

Les caractères, plombs et cuivres de toutes espèces ne seront portés aux inventaires annuels que pour [marge : leur valeur au poids. Le surplus du matériel n'y figurera que pour] la valeur qui aura été fixée d'accord entre les parties.

Les valeurs comprises aux faillites, attermoiemens [*sic*] ou successions bénéficiaires n'y seront comprises que sous les dépréciations arbitrées d'accord entre les associés suivant les circonstances.

Article 11°

Les charges et dépenses sociales de toutes natures seront supportées par la société. Seront considérées comme charges sociales les appointemens [*sic*] et salaires des commis, employés et ouvriers, le loyer des bureaux, magasins et ateliers et même celui de l'appartement occupé par M. Lahure [barré : au siège de la société], les frais d'entretien ou augmentations, s'il y a lieu, du mobilier industriel, ceux d'assurances, patentes contributions, chauffage et éclairage des bureaux et ateliers, correspondance, fournitures de bureaux et généralement toutes les dépenses nécessaires pour l'approvisionnement et l'exploitation de l'établissement social.

Article 12°

M. Lahure sera logé aux frais de la société. Il prélèvera en outre sur les bénéfices avant tout partage une somme de mille francs par mois, ou douze mille francs par année.

Le surplus de bénéfices appartiendra moitié à Monsieur Lahure et moitié à M.M. L. Hachette et compagnie et sera réparti entre eux [marge : aux époques et de la manière qui seront fixées par les associés].

[*Quatorze lignes barrées*]

Article 13°

Les associés supporteront les pertes s'il en existe en proportion de la part qui leur est attribuée dans les bénéfices, c'est-à-dire chacun pour moitié.

Article 14°

Les associés ne pourront être tenus à aucun nouvel apport de fonds.

En conséquence, s'il arrivait que les fonds en cause et les valeurs disponibles ne fussent plus suffisantes pour assurer la marche de l'établissement, chacun des associés aurait le droit de demander la dissolution de la société.

Article 15°

MM. L. Hachette et Compagnie n'agissant pas aux présentes en leur nom personnel, mais stipulant uniquement au contraire au nom de leur société, les mutations qui pourront survenir par décès ou autrement dans le personnel de leur maison de commerce ne porteront aucune atteinte à la présente société, laquelle continuera dans tous les cas de suivre son cours entre M. Lahure et la société L. Hachette et Compagnie, quels qu'en soient les membres.

La société sera de plein droit dissoute, au contraire, par le décès de M. Lahure.

Ce cas échéant, il sera procédé dans le délai de huitaine par MM. L. Hachette et Compagnie à l'inventaire en la forme commerciale de l'actif et du passif de la société. Cet inventaire aura lieu en présence des héritiers ou représentants de M. Lahure, lesquels ne pourront néanmoins, lors même qu'il existerait parmi eux des mineurs ou autres incapables, faire procéder à aucune apposition de scellés sur les livres, papiers, effets mobiliers, marchandises, matériel, caisse de portefeuille de la société, non plus qu'à aucun inventaire en la forme civile desdits objets, et seront en outre tenus de s'entendre sur le choix d'un seul mandataire chargé de les représenter collectivement, soit pour assister à la confection de

Pièces justificatives

l'inventaire et prendre communication des livres et pièces établissant les situations sociales, soit pour toucher le cas échéant les fonds pouvant leur revenir et en donner quittance, en un mot pour concentrer tous leurs pouvoirs et tenir complètement leurs lieu et place dans toutes leurs relations avec la maison L. Hachette et Compagnie.

Pour fixer éventuellement la position respective des intéressés, les écritures seront paraphées *ne varietur*, sauf à inscrire à la suite les opérations ultérieures.

A défaut par la maison L. Hachette et Compagnie d'exercer le droit d'achat qui lui est ci-après réservé, il sera immédiatement procédé par les soins de ladite maison L. Hachette et Compagnie et sous le contrôle des héritiers et représentants de M. Lahure à la liquidation de la société.

Cette liquidation aura lieu conformément à l'article 18^e du présent acte et comprendra la totalité des opérations, même de celles accomplies par la maison L. Hachette et Compagnie seule soit pendant le cours du dernier inventaire soit même ultérieurement pendant la durée du délai qui va lui être imparti pour manifester son option entre la liquidation et l'acquisition de la part sociale appartenant à M. Lahure.

Article 16

Le cas échéant du décès de M. Lahure, ou de tout autre événement par suite duquel il cesserait de pouvoir diriger les affaires sociales, MM. L. Hachette et Compagnie auront le droit d'acheter la moitié indivise appartenant audit sieur Lahure dans tous les objets, créances et valeurs quelconques composant l'actif de l'établissement en dépendant ou s'y rattachant, et ce moyennant une somme dès aujourd'hui fixée à forfait, à moitié de l'actif net constaté par le dernier inventaire annuel.

Le droit d'achat prévu et stipulé par le présent article ne pourra toutefois s'exercer qu'à la condition par MM. L. Hachette et Compagnie de notifier leur volonté à cet égard dans les trois mois à partir de l'événement qui y donnera ouverture.

Pièces justificatives

Il est bien entendu que si M. Lahure venait à cesser, par quelque motif que ce soit, de pouvoir diriger les affaires sociales, la direction de ces affaires appartiendrait dès ce moment à MM. Louis Hachette et Cie.

Par le seul fait de son exercice, MM. L. Hachette et Compagnie seront substitués activement et passivement aux lieu et place de M. Lahure et devront y garantir ce dernier ou ses ayant-droits de tout recours de la part des tiers créanciers de la société.

Quant aux créances ou dettes personnelles de M. Lahure envers la société, elles ne se confondront en aucun cas avec le prix d'achat ci-dessus stipulé et devront au contraire être ajoutées audit prix ou en être réduites suivant que la balance du compte particulier de M. Lahure le constituera créancier ou débiteur de la maison de commerce.

Le prix d'achat sera payable dans les cinq ans et les créances qui pourront appartenir à M. Lahure personnellement dans les six mois à partir du jour où la volonté d'exercer le droit d'achat aura été notifiée.

MM. L. Hachette et Compagnie auront toujours la faculté de se libérer par anticipation pourvu que chacun de leurs paiements partiels soit d'au moins dix mille francs et qu'avis en soit donné à qui de droit un mois au moins à l'avance.

Jusqu'à leur remboursement effectif, les sommes dues à M. Lahure ou à ses ayants droits produiront des intérêts à six pour cent l'an qui devront être servis de trois en trois mois.

Article 17

[Trois lignes barrées] A l'expiration de la société, il sera procédé à la liquidation [barré : de la société] dans les formes et délais et aux conditions qui vont être indiquées.

Article 18

La liquidation de la société, qu'elles [*sic*] qu'en soient l'époque et la cause, sera faite par M. Lahure, s'il a survécu et ne se trouve point dans l'impossibilité d'y procéder, sinon par MM. L. Hachette et Compagnie, sous la surveillance et le contrôle de M. Lahure ou de ses représentants [*sic*], lesquels devront, en ce cas ainsi qu'il a été dit ci-dessus, nommer un mandataire commun pour agir en leurs noms et les représenter collectivement.

L'associé liquidateur aura les pouvoirs les plus étendus pour réaliser l'actif social, suivant le mode qui lui semblera le plus avantageux, soit de gré à gré soit même à forfait sans être astreint à observer aucune formalité judiciaire ; toutes sommes seront valablement payées entre ses mains, et à lui seul appartiendra le pouvoir de poursuivre les débiteurs.

La liquidation devra être terminée dans le délai [barré : d'une année] de deux années.

Tous les trois mois il sera dressé un compte partiel.

Les fonds en caisse et les recouvrements seront employés d'abord à acquitter les dettes et charges de la société et répartis ensuite entre les ayants droits suivant la balance de leur compte respectif.

Dans le cas où à l'expiration de l'année [corrigé : des deux années], les dettes sociales étant acquittées, tous les recouvrements n'auraient cependant pas été opérés, ceux restant à faire seront relevés dans un état spécial dûment [*sic*] certifié par le législateur et licites à forfait, sans aucune garantie entre les associés ou leurs représentants [*sic*], devant un notaire de Paris.

La liquidation étant terminée, les livres, titres et papiers de la société dissoute resteront déposés entre les mains de l'associé liquidateur qui devra en aider ses anciens co-associés ou leurs représentants à toute réquisition.

Pièces justificatives

Article 19

Tous pouvoirs sont donnés au porteur d'une copie ou d'extraits des présentes pour faire opérer partout où besoin sera les publications prescrites par la loi.

Article 20 et dernier

Les frais des présentes ainsi que ceux de leur dépôt et publication seront à la charge de la société.

Fait double à Paris le vingt un janvier mil huit cent cinquante huit.

Pièce justificative n°2 : Annonce de la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (18 avril 1863)

Transcrit d'après la version publiée dans Le Moniteur universel, journal officiel de l'Empire Français, n°122, 2 mai 1863, p. 4.

Par-devant M^e Anatole Crosse et son collègue, notaires à Paris, sous-signés,

Ont comparu :

M. Charles Auguste Lahure, imprimeur, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue de Fleurus, n°9, d'une part ;

M. Louis Christophe François Hachette père, chevalier de la Légion d'honneur,

Agissant tant en son nom personnel que comme mandataire de M. Alfred Louis Hachette, son fils, en vertu d'une procuration passée en minute devant ledit M^e Crosse, le six novembre dernier ;

M. Henri Louis Antoine Bréton,

M. Emile-François Templier,

Tous quatre libraires demeurant à Paris, boulevard de Sébastopol (rive gauche), M. Bréton, n°22, et MM. Hachette et Templier, n°24 ;

Et stipulant au nom de la société L. Hachette et Compagnie dont ils sont les seuls membres et qui a été constituée aux termes d'un acte reçu par ledit M^e Crosse le vingt-et-un décembre mil huit cent cinquante-sept, d'autre part,

Lesquels, audit nom, ont déclaré dissoute, en vertu des présentes, la société qui existait entre M. Lahure [et] M. L. Hachette et Compagnie, aux termes d'un acte sous signatures privées fait double à Paris le vingt-et-un janvier mil huit cent cinquante-huit sous la raison

Pièces justificatives

sociale Charles Lahure et Compagnie, pour l'exploitation d'un établissement d'imprimerie sis alors à Paris, rue de Vaugirard, n°9, et actuellement rue de Fleurus, n°9.

Un des doubles originaux de cet acte sous signatures privées portant cette mention : Bureau des actes sous signatures privées, enregistré à Paris, le vingt-deux janvier mil huit cent cinquante-huit, folio 31, verso, case 4 ; reçu cinq francs cinquante centimes, décime compris, signé Pommey, a été déposé pour minute audit M^e Crosse, suivant acte de dépôt dressé par lui les quatorze et dix-sept février mil huit cent cinquante-neuf.

Les effets de la présente dissolution remonteront au premier avril présent mois.

M. Lahure sera seul liquidateur, avec les pouvoirs les plus étendus.

Pour faire publier et insérer ces présentes partout où besoin sera, tout pouvoir est donné au porteur d'un extrait ou expédition.

Dont acte :

Fait et passé à Paris, en la demeure respective de chacun des comparants, l'an mil huit cent soixante-trois, le dix-huit avril. [...]

Pièce justificative n°3 : Conditions complémentaires de dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (23 avril 1863)

Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hachette Livre, Anciens contrats et traités, Dossiers nominatifs, Lahure Charles, 44HAC35/5.

Les soussignés :

1° : Mr Louis Christophe François Hachette père,

2° : Mr Henri Louis Antoine Bréton,

3° : Mr Émile François Templier,

4° : Mr Alfred Louis Hachette,

Ce dernier représenté par Hachette père, mandataire au terme d'une procuration passée devant M^e Crosse et son collègue notariée à Paris le 6 novembre 1862,

MM. Hachette père et fils, Bréton et Templier agissant au nom de la société en nom collectif L. Hachette et Cie dont ils sont membres ;

Et Mr Charles Lahure, imprimeur demeurant à Paris rue de Vaugirard, n°22 ;

Ont arrêté ce qui suit à titre de conditions complémentaires de dissolution de leur société :

Article 1^{er}

MM. L. Hachette et Cie conserveront à l'avenir le droit de vendre concurremment avec M. Durand, libraire rue des Grès à Paris, les œuvres déjà publiées ou à publier de M. Demolombe. Ils conserveront en outre le droit exclusif de vendre le *Journal pour tous*, *La Semaine des Enfants*, *Le Foyer des Familles* et *l'Histoire populaire de la France*.

Pièces justificatives

Ce droit est concédé personnellement et exclusivement à la société Hachette, qui ne pourra en conséquence pas le céder ni l'aliéner, si ce n'est à toutes sociétés qui seraient la suite de la société L. Hachette et Cie, et pourvu qu'il y ait dans ces nouvelles sociétés un membre ou un enfant, gendre ou représentant d'un des membres de la société actuelle.

M. Charles Lahure se réserve le droit de faire recevoir et fournir les abonnements auxdites publications.

Les conventions actuellement en vigueur pour la fixation des remises auxquelles ont droit MM. L. Hachette et Cie, tant pour la vente des publications que pour celle des volumes de M. Demolombe, sont maintenues sans préjudice du droit pour M. Charles Lahure d'augmenter ou diminuer, si bon lui semble, le prix desdites publications et desdits volumes, pourvu que la proportion des remises assurées à MM. L. Hachette et Cie ne soit pas réduite.

Article 2^e

Si Mr Charles Lahure voulait renoncer à une ou plusieurs publications périodiques susindiquées, MM. L. Hachette et Cie auraient la faculté de les continuer pour leur compte personnel.

Article 3^e

Dans le cas où il viendrait à aliéner en tout ou en partie les dites publications, soit isolément, soit comme accessoire de son imprimerie, M. Lahure prend l'engagement d'imposer à ses acquéreurs ou successeurs l'obligation d'exécuter envers MM. L. Hachette et Cie toutes les charges, clauses et conditions contenues dans la présente convention.

Article 4^e

Mr Charles Lahure reconnaît que malgré l'autorisation à lui donnée et d'ailleurs maintenue de reproduire par extraits dans son *Histoire de France illustrée* tel passage que bon lui semblera de *l'Histoire de France* de M. Duruy, MM. L. Hachette et Cie sont restés et resteront propriétaires exclusifs de leur *Histoire de France*, et qu'en conséquence M. Charles

Pièces justificatives

Lahure ne pourra ni céder à des tiers autres que ses successeurs dans l'imprimerie le bénéfice d'une autorisation qui lui est toute personnelle, ni en étendre l'effet à aucune publication.

Article 5^e

Si l'enregistrement des présentes devient nécessaire, il sera supporté pour le tout par celle des parties qui y aura donné lieu.

Fait en deux originaux, à Paris, le vingt trois avril mil huit cent soixante trois.

Pièce justificative n°4 : Correspondance concernant la censure envisagée par Théodore-Henri Barrau de passages du roman de la comtesse de Ségur *L'Auberge de l'Ange gardien*, dans le cadre de sa pré-publication dans *La Semaine des Enfants* (1863)

Nous reproduisons ici ces trois lettres telles qu'elles ont été éditées par Claudine Beaussant et publiées dans Sophie ROSTOPCHINE, Oeuvres, Paris, Robert Laffont, 1990, tome 1, n°50, p. LXXXVI-LXXXVIII.

Lettre de Théodore-Henri Barrau à la comtesse de Ségur (mars 1863)

Madame,

La Semaine des Enfants [sic], à laquelle votre coopération a rendu tant de services, en réclame un aujourd'hui de votre obligeance.

Il s'agit de votre *Ange gardien* que nous sommes impatients d'insérer.

Nous vous demandons l'autorisation d'y faire quelques très légères modifications ou suppressions.

Nous avons dû depuis quelques temps promettre à un certain nombre de nos souscripteurs (nous avons reçu plus d'une lettre à ce sujet) d'écarter toute peinture du sentiment, quelque légitime qu'il soit, qui a pour but le mariage, et d'en dissimuler les manifestations, même les plus innocentes.

Nous sommes obligés de nous conformer à ces exigences, tout excessives qu'elles peuvent paraître.

Pièces justificatives

La suppression d'une centaine de lignes peut-être, disséminées dans l'*Ange gardien*, n'ôtera rien au mérite de cette œuvre si étincelante d'esprit et de vertu, et notre jeune public n'en sera pas moins charmé.

Ces légères modifications vous seraient soumises avant l'impression, si vous le désirez.

Veillez remarquer, Madame, qu'il ne s'agit pas du volume qui fera partie de vos œuvres dans la Bibliothèque rose, mais d'une suite d'articles insérés dans une publication périodique ; or, pour ces sortes d'insertions, il est d'usage que les auteurs fassent, contrairement à leur propre manière de voir, quelques concessions aux directeurs liés par bien des obligations et courant bien des chances.

Agréez, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

Le rédacteur en chef de *La Semaine des Enfants* [sic]

Barrau

Paris, rue Madame, 46, mars 1863.

Lettre de la comtesse de Ségur à Emile Templier (7 ou 8 mars 1863)

7 [ou 8] mars 1863

Je vous envoie [sic], cher Monsieur, une lettre que j'ai reçu [sic] hier soir de Mr Barrau ; je n'ai pas à y répondre, ne connaissant pas l'honorable Mr Barrau, n'ayant aucune affaire à traiter avec lui et ne m'étant nullement engagée en aucune manière vis-à-vis de lui. Malgré qu'il [sic] me dise qu'il ne s'agit pas de votre Bibliothèque rose, il ne s'agit pas d'autre chose pour moi. Si *L'Auberge de l'Ange gardien* ne plaît pas à Mr Barrau pour *La Semaine des Enfants* [sic], personne ne l'oblige à l'y faire paraître. Les changemens [sic] qu'il

demande sont impossibles sous peine de dénaturer tout le livre. Je persiste et à penser, appuyée de nombreux et sages avis, que les scrupules de Mr Barrau sont mal fondés, qu'il faut avoir une imagination dérégulée et extraordinairement susceptible pour se monter à la lecture des sentiments innocens [*sic*], doux et sages qu'on trouve dans *L'Auberge de l'Ange gardien*. Si Mr Barrau écoute tous les gens qui lui donnent des avis sur sa *Semaine des enfans* [*sic*], il risque fort de ne contenter personne comme dans la fable du meunier, son fils et l'âne. *La Soeur de Gribouille* qui est un ouvrage du même genre que *L'Auberge de l'Ange gardien* a pourtant très avantageusement figuré dans *La Semaine des Enfants* [*sic*], et je ne sache pas qu'il ait perdu des abonnés à la suite de cette publication. Au reste, je répète que je n'ai pas affaire à Mr Barrau et que du moment que vous avez été satisfait et que vous avez accepté l'ouvrage, je me tiens aussi pour satisfaite et je dors sur mes lauriers. Recevez cher Monsieur tous mes complimens [*sic*].

Comtesse de Ségur

Lettre anonyme conservée par la maison Hachette (non datée)

Je vous adresse les placards de *L'Auberge de l'Ange gardien* avec les corrections de Madame de Ségur et son bon à tirer.

Madame de Ségur n'a rien fait que des corrections typographiques.

Elle n'a rien modifié, rien changé ; elle n'a pas supprimé une seule embrassade, un seul aveu de tendresse, une seule joyeuseté, pas même le passage où son héros jette une jeune fille dans les bras d'un garçon, ni celui où la fille dit au garçon : « Si vous n'aviez pas demandé ma main, je vous l'aurais offerte ». Et en vérité, un père même qui embrasserait sa fille aussi souvent que ce bonhomme embrasse ces deux femmes se ferait rappeler aux convenances. En outre, sauf les trois premiers placards, ce roman n'est guère intéressant.

Je persiste à croire que c'est là une lecture peu convenable pour des petites filles.

Pièces justificatives

Néanmoins, je ne m'oppose pas à l'admission de *L'Auberge de l'Ange gardien* ; nos conventions m'obligent de n'élever aucune objection contre l'insertion des ouvrages admis dans la Bibliothèque rose, avec laquelle vous avez des intérêts communs. Celui-ci d'ailleurs a pour notre public une protection suffisante dans le nom de l'auteur.

Elle annonce qu'un autre volume fera suite à celui-ci ; il sera bon de l'examiner avant de l'accepter.

**Pièce justificative n°5 : Adresse « Aux pères et aux mères de famille »
ouvrant le premier numéro de *La Semaine des Enfants* (3 janvier 1857)**

*ANONYME [probablement Barrau ou Lahure], « Aux pères et aux mères de famille », dans La
Semaine des Enfants, n°1, 3 janvier 1857, p. 2.*

Aux pères et aux mères de famille.

Depuis le moment où les enfants des deux sexes commencent à savoir lire, jusqu'à celui où ils peuvent entreprendre des études sérieuses, s'écoule un intervalle presque toujours perdu pour leur instruction et entièrement occupé par des amusements frivoles.

Il est à désirer que cet intervalle soit en partie plus utilement rempli.

Si cet âge est trop léger pour être susceptible d'une application soutenue, il peut être aisément captivé par la représentation des objets au moyen de la gravure et par des lectures courtes et agréables, qui aident au développement de l'intelligence, en même temps qu'elles déposent dans la mémoire, comme préparation aux études prochaines, un trésor de faits et d'idées.

Tel est le but que nous voulons atteindre par la nouvelle publication que nous offrons à la sollicitude éclairée des pères et des mères de famille.

La Semaine des Enfants, destinée à amuser ses jeunes lecteurs en les instruisant, excitera vivement leur curiosité par des récits intéressants et par de belles gravures, et fera ainsi tourner leur ardeur pour le plaisir au profit d'un enseignement, très-élémentaire [*sic*] sans doute, mais utile pour le présent et fécond pour l'avenir.

Cet enseignement, ainsi disséminé dans des feuilles légères, n'aura rien qui puisse effrayer les enfants. Nous ne leur présenterons pas sous sa forme rigoureuse ; nous les appellerons à nous par l'attrait du plaisir ; nous leur dirons : « Quittez vos jeux de temps en

temps pour un amusement qui aura plus d'utilité sans vous offrir moins d'attraits. Voyez ces images ; elles reproduisent ici des paysages, des monuments, des animaux ; là ce que l'industrie et les arts ont de curieux ; là des scènes intéressantes, ou même des scènes plaisantes qui provoqueront votre gaieté. Voyez ce texte composé exprès pour vous par des auteurs qui sont vos amis, et qui se feront un plaisir de se mettre à la portée de votre âge ; nous causerons familièrement avec vous ; nous vous raconterons d'agréables histoires ; et après avoir écouté nos histoires et nos causeries, vous aurez pris une excellente leçon sans vous en douter ».

Telle est la pensée qui nous guidera dans la composition de la *Semaine des Enfants*. Ce que la nature, tant animée qu'inanimée, a de plus merveilleux ; ce que les arts ont de plus curieux ; ce que les scènes de la vie humaine, reproduites par l'histoire et par le conte, ont de plus propre à intéresser le jeune âge, sera représenté par de charmantes images de manière à frapper vivement l'attention, et à laisser dans le souvenir une empreinte durable. Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout aussi sera amusant ; mais, en même temps, tout sera instructif et surtout moral, et tendra à faire pénétrer insensiblement dans les jeunes cœurs l'amour de la religion et de la vertu.

Voici le programme des matières qui entreront dans la rédaction de la *Semaine des Enfants* :

Première partie : RÉCITS HISTORIQUES

Deuxième partie : CONTES, HISTORIETTES, DRAMES

Troisième partie : VARIÉTÉS. Merveilles de la création et curiosités de l'industrie ; petite chronique, etc.

**Pièce justificative n°6 : Prospectus annonçant la reprise de la parution de
La Semaine des Enfants (29 mars 1871)**

Bibliothèque nationale de France, Z-4489-4511.

Paris, le 29 mars 1871

M [*espace laissé libre pour insérer le nom de l'abonné*]

Nous avons remis au 1^{er} avril la reprise de la publication de notre *Semaine des Enfants*, pour nous donner le temps de mieux étudier les réformes que nous nous proposons d'y apporter.

Jusqu'à présent, nous nous étions attachés à offrir à nos jeunes lecteurs des contes ou nouvelles illustrés s'adressant spécialement à leur imagination. Comme des récits d'histoire ou de voyages étaient destinés à leur faire passer en revue les grandes phases de notre histoire nationale ou les différentes contrées du monde, ce recueil présentait un ensemble aussi intéressant qu'il était alors instructif.

Aujourd'hui nous pensons que ce n'est pas suffisant ; qu'il convient, tout en conservant à la publication ce coté éminemment attrayant qui lui a valu son succès, d'y ajouter une autre partie plus instructive et plus élevée qui lui assurera dans les circonstances actuelles la véritable place qu'elle doit occuper dans l'éducation de la jeunesse.

Nous joignons donc à chacune des livraisons, qui ne paraîtront plus qu'une fois par semaine, un feuillet détaché de nos principaux classiques français, imprimé dans un format différent de celui du corps du journal et avec un soin tout particulier, de manière à former au moins 2 volumes par an et plus tard une charmante bibliothèque classique dédiée tout spécialement à la jeunesse, par le choix des auteurs comme par celui de leurs ouvrages que

Pièces justificatives

nous publierons. Chaque volume portera au revers de la première page les nom et prénoms de chacun de nos jeunes abonnés.

Vous pourrez juger, M [*espace laissé blanc*], de l'avantage de ces modifications en recevant cet avis, puisque nous les exécutons en même temps que nous les annonçons, et nous ne doutons pas que vous n'approuviez la pensée aussi bien que la forme sous laquelle elles se produisent.

Veillez agréer, M [*espace laissé blanc*], l'assurance de nos sentiments distingués.

Le numéro 1142 de la *Semaine* a paru le 7 septembre ; en conséquence, les abonnements seront prorogés de 7 mois.

SAVOIR :

Ceux finissant en septembre finiront le 30 avril.

Ceux finissant en octobre finiront le 31 mai.

Ceux finissant en novembre finiront le 30 juin.

Ceux finissant en décembre finiront le 31 juillet.

Ceux finissant en janvier finiront le 31 août.

Ceux finissant en février finiront le 30 septembre.

Ceux finissant en mars finiront le 31 octobre.

Ceux finissant en avril finiront le 30 novembre.

Ceux finissant en mai finiront le 31 décembre.

Ceux finissant en juin finiront le 31 janvier.

Ceux finissant en juillet finiront le 28 février.

**Pièce justificative n°7 : Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel
concernant la cession de *La Semaine des Enfants* (4 octobre 1876)**

*Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, fonds Hetzel, dossier « Semaine des Enfants ;
Illustrations des Fables de La Fontaine », HTZ 4.2.*

Mon cher Monsieur,

Je viens vous confirmer la conversation que nous avons eue ensemble hier au sujet de la cession des bandes de *La Semaine des Enfants*.

Premièrement, je vous cède nos bandes dès aujourd'hui, à raison d'un franc pour chaque abonné restant inscrit au 1^{er} octobre, m'engageant en outre à exercer la plus active surveillance pour empêcher toute indiscretion relative à des noms.

Je me réserve toutes fois [*sic*] de conserver encore mes services tant que j'aurai à servir à mes abonnés les fascicules du second volume de l'*Histoire universelle* de Bossuet. En attendant pour vous remettre 6 services complets.

De votre côté, vous vous engagez [le mot engagez est entouré au crayon à papier, accompagné de la note « l'engagement comme supplément, je ne l'ai pas pris, je demande le droit de le faire et de ne pas le faire] à publier un supplément au *Magasin d'éducation* qui aurait pour titre *Continuation à la Semaine des Enfants*, et en outre à annoncer sur vos catalogues la collection des anciens volumes de la *Semaine*, ainsi que notre collection des classiques, de façon à nous aider autant que vous le pouvez à écouler notre stock.

Je vous céderai chacun de ces volumes à 50 % du prix fort, mais il reste entendu que vous vous engagez à ne jamais la vendre au-dessous de nos prix, c'est-à-dire avec 25 % sur les libraires et 33 % sur les commissionnaires.

Si nous sommes bien d'accord, veuillez, mon cher Monsieur, m'accuser réception de cette lettre, et croire à l'expression de mes meilleurs sentiments.

Pièces justificatives

A. Bapst,

administrateur à l'Imprimerie générale

Figures

Figure n°1 : Évolution de la répartition du nombre de textes par rubrique

Evolution annuelle de la répartition du nombre de textes par rubrique

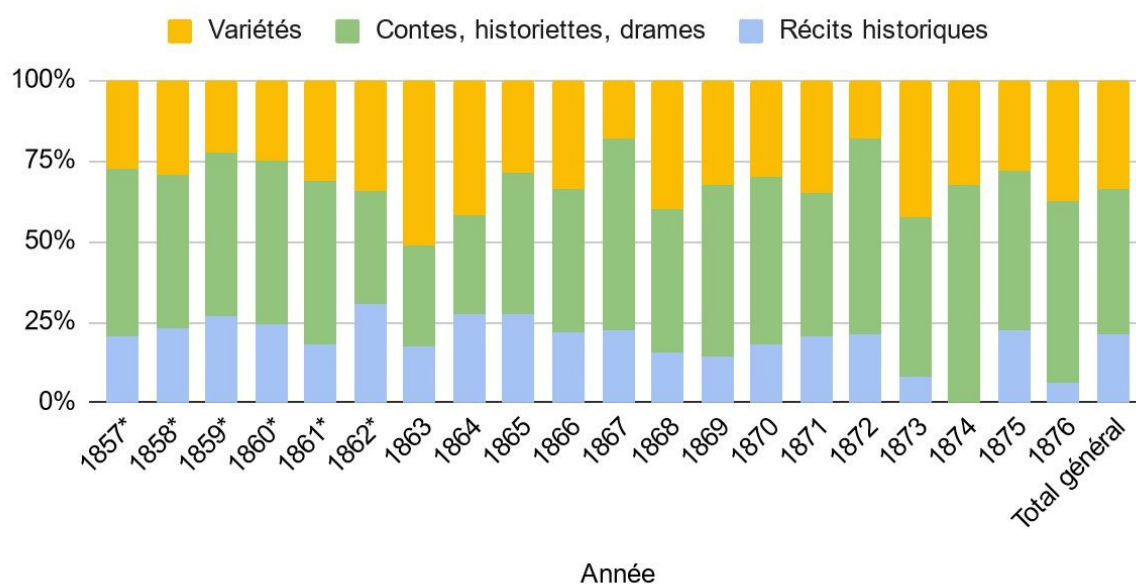


Figure n°2 : Évolution annuelle de la répartition du nombre de pages par rubrique

Evolution annuelle de la répartition du nombre de pages par rubrique

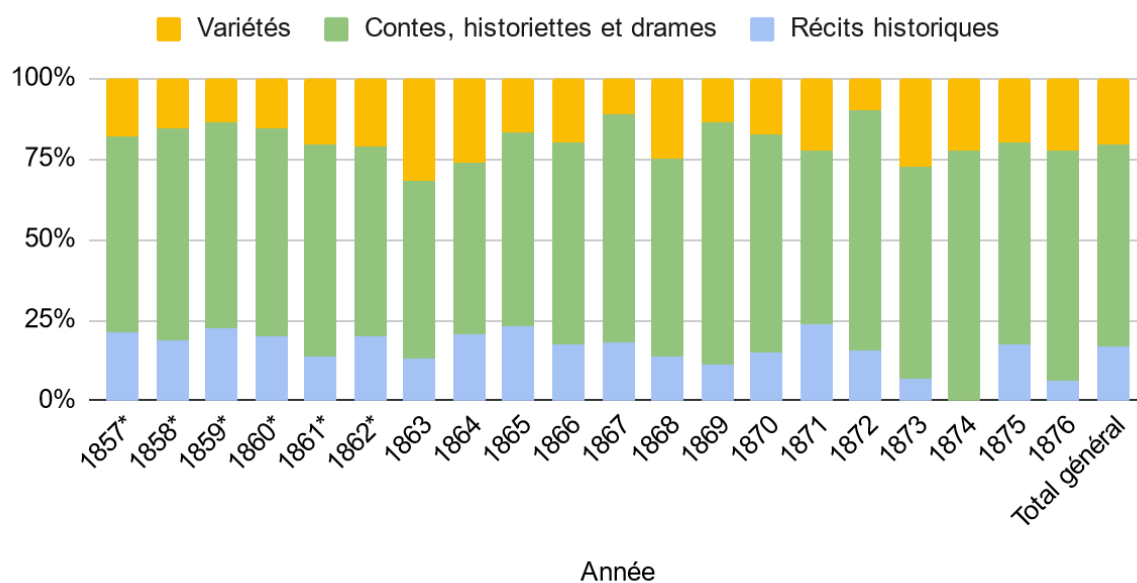


Figure n°3 : Distribution du nombre de textes par numéro

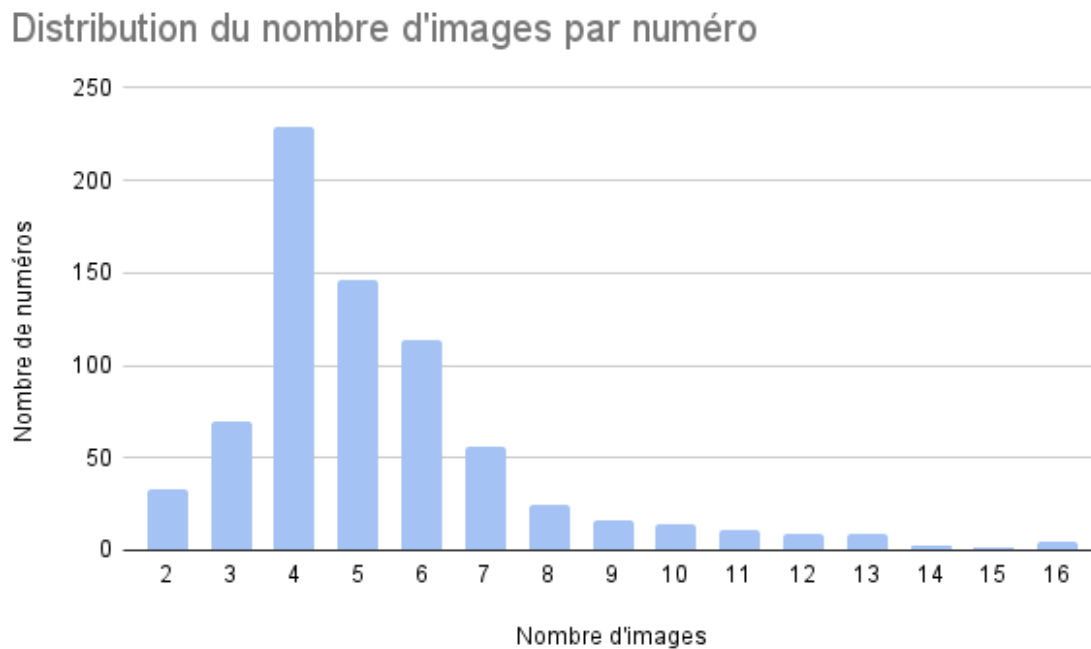


Figure n°4 : Distribution du nombre d'images par numéro



Figure n°5 : Moyenne annuelle du nombre d'épisodes de feuilleton par numéro

Moyenne du nombre d'épisodes de feuilleton par numéro

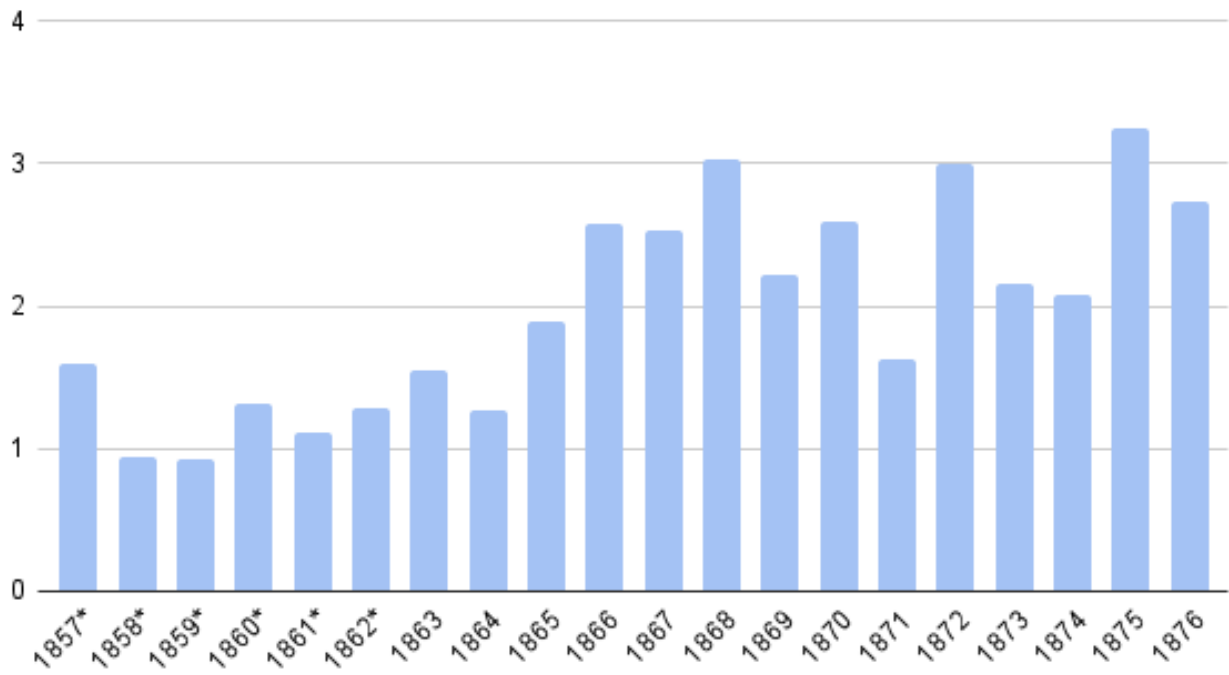


Table des pièces justificatives

Pièce justificative n°1 : Contrat formant la société Charles Lahure et Compagnie (21 janvier 1858) ..	523
Pièce justificative n°2 : Annonce de la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (18 avril 1863).....	533
Pièce justificative n°3 : Conditions complémentaires de dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (23 avril 1863).....	535
Pièce justificative n°4 : Correspondance concernant la censure envisagée par Théodore-Henri Barrau de passages du roman de la comtesse de Ségur <i>L'Auberge de l'Ange gardien</i> , dans le cadre de sa pré-publication dans <i>La Semaine des Enfants</i> (1863).....	538
Pièce justificative n°5 : Adresse « Aux pères et aux mères de famille » ouvrant le premier numéro de <i>La Semaine des Enfants</i> (3 janvier 1857).....	542
Pièce justificative n°6 : Prospectus annonçant la reprise de la parution de <i>La Semaine des Enfants</i> (29 mars 1871).....	544
Pièce justificative n°7 : Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel concernant la cession de <i>La Semaine des Enfants</i> (4 octobre 1876).....	546

Table des figures

Figure n°1 : Évolution de la répartition du nombre de textes par rubrique.....	548
Figure n°2 : Évolution annuelle de la répartition du nombre de pages par rubrique.....	549
Figure n°3 : Distribution du nombre de textes par numéro.....	550
Figure n°4 : Distribution du nombre d'images par numéro.....	550
Figure n°5 : Moyenne annuelle du nombre d'épisodes de feuilleton par numéro.....	551

Table des illustrations

Illustration 0 : Reproduction d'un portrait photographique de Charles Lahure.....	1
<p>ANONYME, « Portrait de Charles Lahure, d'après une photographie de Chalot », typogravure publiée dans <i>Paris illustré</i>, 5^e année, 2^e série, n°36, 31 décembre 1887, p. 593. Reproduction d'une photographie d'Isidore Alphonse Chalot. Illustration de « Charles Lahure » de Paul Bluysen. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51065796/f12.item. Consulté le 24/01/2023.</p>	
Illustration 1 : Première page du premier numéro du <i>Journal pour tous</i>	54
<p><i>Journal pour tous</i>, n°1, 7 avril 1855, p. 1. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6439287d. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 2 : Troisième page du premier numéro du <i>Journal pour tous</i>	54
<p><i>Journal pour tous</i>, n°1, 7 avril 1855, p. 3. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6439287d/f10.item. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 3 : « L'imprimerie générale de M. Charles Lahure. - Vue de la Galerie des Machines », gravure dessinée par Gustave Doré pour <i>L'Année illustrée</i> en 1857.....	60
<p>Gustave DORÉ, « L'imprimerie générale de M. Charles Lahure. Vue de la galerie des machines », gravure sur bois, 21,7 x 33,3 cm, extraite de <i>L'Année illustrée</i> (Paris, 1857) et conservée dans le recueil [<i>Recueil. Œuvre de Gustave Doré. Œuvre monté. Tome 22, "Le Juif errant" (1855) ; Coleridge (1875) ; Pl. extraites de divers journaux ("Journal pour rire", "Musée Français", "Musée Anglais", "Monde illustré", ...) ; Affiches</i>] conservé à la Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie, cote DC-298 (L)-FOL. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10319637j. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 4 : Illustration des "Émotions de Polydore Marasquin" de Léon Gozlan dans le <i>Journal pour tous</i> , réalisée par Gustave Doré.....	198
<p>Gustave DORÉ, « Tous avaient pris mon attitude accroupie », gravure sur bois de bout publiée dans le <i>Journal pour tous</i>, n°52, 29 mars 1856, p. 824-825. Gravée par Auguste Trichon. Illustration des « Émotions de Polydore Marasquin » de Léon Gozlan. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64393388/f8.item. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 5 : Version truquée de la gravure, illustrant "Le Fils du pirate" de Louis Bailleul dans <i>La Semaine des Enfants</i>	198
<p>Gustave DORÉ, « Ils admiraient les jeux auxquels se livraient les singes », gravure sur bois de bout publiée dans <i>La Semaine des Enfants</i>, n°661, 27 janvier 1866, p. 268-269. Gravée par Auguste Trichon et truquée par un artiste anonyme. Illustration du « Fils du pirate » de Louis Bailleul. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424414g/f270.item. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 6 : Gravure de Philippoteaux et Pannemaker représentant Jeanne d'Arc sur le bûcher, réalisée pour <i>La Semaine des Enfants</i> en 1858.....	200
<p>Félix PHILIPPOTEAUX, « Oui, mes voix étaient de Dieu ! Mes voix ne m'ont pas trompée », gravure sur bois de bout publiée dans <i>La Semaine des Enfants</i>, n°71, 8 mai 1858, p. 152. Gravée par François Pannemaker. Illustration de « Jeanne Darc » [<i>sic</i>] de Paulin. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424403r/f156.item. Consulté le 23/01/2023.</p>	
Illustration 7 : Reprise de la gravure dans <i>l'Histoire populaire de la France</i> en 1862.....	200
<p>Félix PHILIPPOTEAUX, « Mort de Jeanne d'Arc (30 mai 1431) », gravure sur bois de bout publiée dans ANONYME, <i>Histoire populaire de la France</i>, Paris, Ch. Lahure et Cie, 1862, t. 2, p. 17. Gravée par François Pannemaker. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k91166090/f27.item. Consulté le 23/01/2024.</p>	
Illustration 8 : Plat d'un exemplaire du premier volume de <i>La Semaine des Enfants</i> , en percaline noire avec décor doré.....	241
<p><i>La Semaine des Enfants : magasin d'images et de lectures amusantes et instructives</i>, Paris, Ch. Lahure, 1857, vol. 1. Exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie, cote KA-543-4. Photographie personnelle.</p>	
Illustration 9 : Faux titre du volume 14 de <i>La Semaine des Enfants</i>	245

Table des illustrations

- Léopold FLAMENG, faux-titre gravé sur bois de *La Semaine des Enfants : magasin d'images et de lectures amusantes et instructives*, Paris, Ch. Lahure, 1866, vol. 14, page non paginée. Gravé par Hébert. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424415v/f2.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 10 : Frontispice du volume 14 de *La Semaine des Enfants*.....245
 Georges FATH, frontispice gravé sur bois de *La Semaine des Enfants : magasin d'images et de lectures amusantes et instructives*, Paris, Ch. Lahure, 1866, vol. 14, page non paginée. Gravé par Auguste Trichon. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424415v/f4.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 11 : "Galerie du Louvre un jour de semaine", paniconographie de la série "Paris comique" réalisée par Léonce Petit.....251
 Léonce PETIT, « Galerie du Louvre un jour de semaine », paniconographie publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°1093, 19 mars 1870, p. 400. Paniconographie réalisée par Firmin Gillot. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424419c/f395.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 12 : Gravure d'Évremond de Bérard représentant la mosquée de Koléah d'après une photographie de Moulin.....251
 Évremond de BÉRARD, « Mosquée de Koléah, d'après une photographie de M. Moulin », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°196, 29 septembre 1860, p. 305. Gravée par Charles Laplante et réalisée à partir d'une photographie de Félix-Jacques Moulin. Illustration de l'article anonyme « Mosquée de Koléah ». Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424405h/f310.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 13 : Exemple de mise en page du *Journal pour tous*.....253
Journal pour tous, n°1, 7 avril 1855, p. 14. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6439287d/f21.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 14 : Exemple de mise en page de *La Semaine des Enfants*.....253
La Semaine des Enfants, n°1, 3 janvier 1857, p. 6. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f9.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 15 : Exemple de mise en page du *Magasin d'éducation et de récréation*.....254
Magasin d'éducation et de récréation, Paris, Hetzel, tome 1, 1864, p. 15. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t51143090v/f27.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 16 : Exemple de mise en page du *Journal de la jeunesse*.....254
Journal de la jeunesse : nouveau recueil hebdomadaire illustré, Paris, Libraire Hachette et Cie, 1873, 1^{er} semestre, vol. 1, p. 11. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4238310/f15.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 17 : Gravure de Worms utilisée pour illustrer le moment où l'ambassadeur demande au roi la main de Florella.....259
 Jules WORMS, « L'ambassadeur obtint sans peine la main de la princesse », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°1316, 7 mars 1874, p. 121. Illustration de « Florella » de Louise Supervielle. Photographie personnelle.
- Illustration 18 : Gravure de Castelli censée représenter Florella en train de relever la fée.....259
 Horace CASTELLI, « La jeune princesse releva la fée », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°1319, 28 mars 1874, p. 149. Gravée par Charles et Rodolphe. Illustration de « Florella » de Louise Supervielle. Photographie personnelle.
- Illustration 19 : "Le touche-à-tout", récit en estampes de Bertall.....266
 BERTALL (pseudonyme de Charles-Albert d'ARNOUX), « Le touche-à-tout », histoire en estampes gravée sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°22, 30 mai 1857, p. 176. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f179.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 20 : Gravures de Bertall illustrant le conte des frères Grimm "Les heureuses chances de Jeannot".....268
 BERTALL (pseudonyme de Charles d'ARNOUX), gravures sur bois de bout non légendées publiées dans *La Semaine des Enfants*, n°27, 4 juillet 1857, p. 212-213. Gravées par Auguste Trichon. Illustrations des

Table des illustrations

- « Heures chances de Jeannot » de Jacob et Wilhelm Grimm. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f215.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 21 : Illustration de *La Terre avant le déluge* réalisée par Édouard Riou, reprise dans *La Semaine des Enfants*..... 293
Édouard RIOU, « L'Ichthyosaure [*sic*] et le Plésiosaure. (Vignette de *la Terre avant le déluge.*) », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°459, 20 février 1864, p. 328. Gravée par Laurent Hotelin et Alexandre Hurel. Illustration de « Les animaux antédiluviens », article signé L. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424410z/f331.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 22 : Gravure de Gustave Doré représentant Henri sur un coq gigantesque.....299
Gustave DORÉ, « La rivière était si large qu'il vola pendant vingt et un jours », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°10, 7 mars 1857, p. 76. Gravée par William Frederick Measom. Illustration du « bon petit Henri » de la comtesse de Ségur. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f79.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 23 : Illustration des "Aventures de Mélito et ses compagnons" par Gerlier.....300
J. GERLIER (dessinateur non identifié), « Elle poussa un cri soudain », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°1121, 25 juin 1870, p. 197. Illustration des « Aventures de Mélito et ses compagnons » de Louis Bailleul. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4244209/f195.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 24 : Illustration par Charles Roux du marais de "L'homme des bois"302
Charles ROUX, « Le passage du marais », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°514, 31 août 1864, p. 349. Gravée par Charles et Rodolphe. Illustration de « L'homme des bois » d'Élie Berthet. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424411b/f353.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 25 : Illustration de singes par Charles Roux pour "L'homme des bois"302
Charles ROUX, « Les orangs dans l'île de Sumatra », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°513, 27 août 1864, p. 341. Gravée par Charles et Rodolphe. Illustration de « L'homme des bois » d'Élie Berthet. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424411b/f345.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 26 : "Le petit poltron", histoire en estampes de Bertall..... 310
BERTALL (pseudonyme de Charles d'ARNOUX), « Défauts des enfants : le petit poltron », histoire en estampes gravée sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°74, 29 mai 1858, p. 176. Gravée par Auguste Trichon et Eugène François Prévost. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424403r/f180.item>. Consulté le 23/01/2023.
- Illustration 27 : Gravure représentant une "Imprudence des enfants", dessinée par Edmond Morin 311
Edmond MORIN, « On leur a cependant défendu de toucher à une hache », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°24, 13 juin 1857, p. 184. Gravée par Auguste Trichon. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f195.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 28 : Gravure de Gustave Doré représentant le Déluge figurant en première page du n°31 de *La Semaine des Enfants* (1857)..... 327
Gustave DORÉ, « Scène du Déluge », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°31, 1^{er} août 1857, p. 241. Illustration du récit historique « Le Déluge » de Louis d'Altemont (pseudonyme de Théodore-Henri Barrau). Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f244.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 29 : Gravure dessinée par René de Moraine représentant l'escadron des cent-gardes.... 335
René de MORAINÉ, « Armée française. - Escadron des cent-gardes », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°27, 4 juillet 1857, p. 216. Gravée par Auguste Trichon. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f219.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 30 : Gravures anonymes représentant la vie au camp de Châlons.....336
ANONYME, diverses gravures sur bois publiées dans *La Semaine des Enfants*, n°289, 5 juillet 1862, p. 224. Illustrations de l'article « Le camp de Châlons » de Maury. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4244078>. Consulté le 23/01/2024.

Table des illustrations

- Illustration 31 : Gravure anonyme représentant la fête du 13 août à Paris.....351
ANONYME, gravure sur bois de bout non légendée publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°300, 13 août 1862, p. 312. Illustration de « La fête du 13 août à Paris » de Frédéric Bernard. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4244078/f317.item>. Consulté le 23/01/2024
- Illustration 32 : Gravure orientaliste de Doré représentant la cour du roi de Sérendib.....361
Gustave DORÉ, « La cour du roi Sérendib », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°52, 26 décembre 1857, p. 412-413. Illustration de « Sindbad le Marin », traduit et réécrit par Antoine Galland. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f415.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 33 : Illustration d'un gouffre rempli de serpents dans "Sindbad le Marin"362
Gustave DORÉ, « Il y avait des serpents d'une longueur prodigieuse », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°43, 24 octobre 1857, p. 341. Illustration de « Sindbad le Marin », traduit et réécrit par Antoine Galland. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c/f344.item.zoom>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 34 : Gravure anonyme représentant des danses jugées "sauvages"369
ANONYME, « Une cinquantaine de nègres se livraient à des danses sauvages », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°107, 15 janvier 1859, p. 20. Illustration d'« Une famille française dans l'intérieur de l'Afrique » d'Élisa Frank. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4244044/f28.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 35 : Caricature de Darjou tirée de "Les journaux et leurs lecteurs", publié dans le *Journal amusant* en 1862.....381
Henri-Alfred DARJOU, « *La Semaine des Enfants*, la tranquillité des parents », gravure extraite de « Les journaux et leurs lecteurs » de Darjou, publié dans le *Journal amusant : journal illustré, journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.*, n°339, 28 juin 1862, p. 3. Repris de la version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55013632/f3.item>. Consulté le 23/01/2024.
- Illustration 36 : Gravure sur la première page du premier numéro du journal, titrée "Éducation maternelle" et dessinée par Bertall.....386
BERTALL (pseudonyme de Charles d'ARNOUX), « Éducation maternelle », gravure sur bois de bout publiée dans *La Semaine des Enfants*, n°1, 3 janvier 1857, p. 1. Repris de sa version numérisée sur Gallica. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k424402c?rk=21459;2>. Consulté le 23/01/2023.

Table des matières

Un journal pour la jeunesse ancré dans le Second Empire.....	1
Remerciements.....	3
Introduction.....	5
Par-delà la comtesse de Ségur.....	5
<i>Un journal ignoré par l'historiographie</i>	7
Un corpus abondant, mais des sources lacunaires.....	9
Un travail au croisement de plusieurs domaines de recherche.....	12
Journal, revue, magazine : quelle terminologie adopter ?.....	13
La Semaine des Enfants, <i>reflet de la modernité de son temps ou périodique vite dépassé ?</i>	14
PREMIÈRE PARTIE : LE FRUIT DE LA COLLABORATION ENTRE DEUX ACTEURS MAJEURS DU MONDE DU LIVRE PARISIEN.....	17
Chapitre premier : Un contexte favorable au succès d'un nouveau titre de presse enfantine.....	20
A. Une période de renouvellement de l'édition et de la presse françaises.....	20
1. Les raisons de ce changement.....	20
2. La législation sur la presse et ses conséquences.....	23
3. De nouveaux types de périodiques : les journaux-romans, les périodiques de vulgarisation scientifique et les journaux illustrés.....	24
B. Une nouvelle place et une nouvelle littérature pour l'enfant.....	28
1. Une nouvelle conception de l'enfance et de sa place dans la société, malgré les inégalités.....	28
2. La naissance d'une culture enfantine et l'émergence d'un marché à conquérir.....	31
3. L'apparition d'une littérature et d'une presse pour la jeunesse.....	33
C. Panorama de l'édition et de la presse pour la jeunesse durant la période de publication de <i>La Semaine des Enfants</i>	35
1. Le livre pour la jeunesse, un secteur en plein essor.....	36
2. État des lieux de la presse à destination des enfants durant le Second Empire : quelle concurrence pour <i>La Semaine des Enfants</i> ?.....	38
Chapitre II : Deux hommes représentatifs du renouveau du monde de l'édition durant le Second Empire.....	41
A. La maison Hachette, des livres scolaires à la littérature enfantine.....	41
1. Diversification des publications et triomphe de Louis Hachette.....	41
2. La maison Hachette après Louis Hachette : une gestion dans la continuité de celle de son fondateur.....	44
B. Charles Lahure, imprimeur devenu éditeur.....	46
1. De Saint-Cyr au monde de l'imprimerie.....	46
2. Le succès de l'Imprimerie générale et ses parutions.....	51
3. Une continuité assurée par les fils de Charles Lahure.....	65
Chapitre III : Histoire d'un partenariat commercial.....	70
A. Un partenariat qui commence avant la création de <i>La Semaine des Enfants</i>	70
1. Des liens préexistants entre les familles Hachette et Lahure.....	70
2. De premières impressions réalisées par Charles Lahure pour la maison Hachette.....	72
3. Le rôle de Hachette dans les éditions réalisées par Lahure.....	73
B. Une collaboration déséquilibrée formalisée par la création d'une société.....	76
1. La société Charles Lahure et Compagnie.....	76
2. Cinq années de collaboration intense.....	80

Table des matières

3. 1863, date de la fin de la collaboration entre Lahure et Hachette ?.....	81
C. <i>La Semaine des Enfants</i> , un journal publicitaire pour la maison Hachette ?.....	88
1. Un partenariat évident.....	88
2. Une collaboration qui ne dure pas tout au long de la parution.....	92
3. Des liens avec d'autres publications.....	94
DEUXIÈME PARTIE : UNE FOULE DE CONTRIBUTEURS TYPIQUE DE LA « LITTÉRATURE INDUSTRIELLE »	
.....	99
Chapitre premier : Une masse d'auteurs difficile à caractériser.....	102
A. Identifier les auteurs de <i>La Semaine des Enfants</i> , un vrai défi.....	102
1. De nombreux textes dont l'origine n'est pas signalée.....	102
2. Une part importante d'auteurs inconnus.....	104
3. Les problèmes particuliers posés par les textes traduits.....	108
B. Une équipe rédactionnelle réduite.....	109
1. Un petit nombre de collaborateurs réguliers jusqu'en 1864.....	109
2. Une part croissante de contributeurs anonymes ou irréguliers.....	114
C. Une répartition sexuée des rubriques ?.....	118
1. La difficile situation de « femme auteur ».....	118
2. La fiction à destination de la jeunesse, un genre féminin ?.....	123
3. L'histoire et la science, chasses gardées des hommes ?.....	126
Chapitre II : Contributeurs et contributrices réguliers du périodique.....	131
A. La comtesse de Ségur, figure phare d'un journal qui lui est presque inconnu.....	131
1. Une grand-mère devenue autrice à succès.....	131
2. Une romancière qui méprise Charles Lahure et son journal ?.....	136
B. Théodore-Henri Barrau, professeur devenu défenseur des instituteurs.....	144
1. Un professeur de rhétorique qui s'intéresse à l'instruction primaire.....	145
2. Le rédacteur en chef du <i>Manuel général de l'instruction primaire</i>	146
C. Zulma Carraud, figure effacée de la littérature scolaire et enfantine.....	152
1. Une autrice souvent ramenée à son amitié avec Balzac.....	152
2. Une œuvre variée, surtout tournée vers la jeunesse.....	155
D. Quelques profils-types des contributeurs au journal.....	158
1. Une minorité d'auteurs non spécialisés dans la littérature pour la jeunesse.....	159
2. Des professionnels de l'enfance surtout présents dans les premières années du journal	
.....	161
Chapitre III : Peut-on parler d'écrivains dans <i>La Semaine des Enfants</i> ?.....	164
A. L'usage de l'anonymat et du pseudonymat.....	165
1. Un usage fréquent dans la presse.....	165
2. Pourquoi cacher l'identité de l'auteur ?.....	168
B. Des emprunts non signalés.....	171
1. Reprendre des textes, une pratique fréquente.....	171
2. Un <i>Voleur</i> pour enfants ?.....	173
C. Des créations altérées et standardisées.....	175
1. La censure dans <i>La Semaine des Enfants</i>	175
2. D'autres formes de modification des œuvres.....	183
3. Le style dans <i>La Semaine des Enfants</i>	185
Chapitre IV : Dessinateurs et graveurs de <i>La Semaine des Enfants</i>	188
A. Des métiers en bas de la hiérarchie des arts.....	188
1. Deux professions distinctes, mais complémentaires.....	188
2. Des professions peu valorisées socialement.....	190

Table des matières

3. Une situation économique souvent précaire.....	192
B. La création des illustrations de <i>La Semaine des Enfants</i>	194
1. Une petite équipe d'illustrateurs et graveurs réguliers.....	194
2. Des bois souvent réutilisés.....	196
3. Le processus d'illustration de <i>La Semaine des Enfants</i>	201
C. Des contributeurs à la renommée variable.....	205
1. Quelques illustrateurs et graveurs très renommés.....	205
2. Derrière les célébrités, les « sans grade ».....	209
TROISIÈME PARTIE : UN PROGRAMME ET UNE FORME REPRÉSENTATIVES DES PUBLICATIONS POUR LA JEUNESSE DU SECOND EMPIRE.....	213
Chapitre premier : Présentation générale des rubriques et de la structure du journal.....	216
A. « Récits historiques » : une rubrique aux objectifs variés.....	216
1. Une rubrique qui s'inscrit dans un contexte de succès des livres d'histoire.....	216
2. Un contenu varié, qui a un but moral et idéologique autant qu'instructif.....	218
B. « Contes, historiettes, drames », une rubrique constituée de fictions variées au cœur du journal.....	222
1. Un journal centré autour de la fiction.....	222
2. Des fictions ayant des formes et des sujets variés.....	223
C. « Variétés » : une catégorie hétérogène, entre articles instructifs et divertissements.....	227
1. Des textes didactiques sur des sujets variés.....	227
2. Une catégorie qui présente également des contenus amusants et ludiques.....	229
D. Une organisation tripartite qui n'est pas immuable.....	232
1. Une structure qui change beaucoup selon les numéros.....	233
2. Des rubriques aux frontières poreuses.....	236
Chapitre II : Bibliographie matérielle et hypothèses sur la réception du périodique.....	238
A. Un périodique diffusé sous des formes diverses, ce qui implique des manières différentes d'appréhender son contenu.....	239
1. Sous quelle forme lire <i>La Semaine des Enfants</i> ?.....	239
2. Des appréhensions différentes de la matérialité et de la continuité du périodique.....	242
B. Une mise en page dont les liens entre le texte et l'image sont en partie contraints par des facteurs techniques.....	246
1. La technique de la gravure sur bois de bout.....	246
2. Une omniprésence du texte, malgré la part belle faite à l'image.....	252
3. Des contraintes techniques qui amènent parfois à une distance entre texte et image...	256
C. Des images qui remplissent différentes fonctions, liées ou non aux textes.....	260
1. Des images qui complètent le texte dans ses fonctions.....	260
2. Des images parfois seules, ne dépendant d'aucun texte ou avec un texte dépendant de l'image.....	263
Chapitre III : « Dans nos récits, tout sera simple, tout sera court, et tout sera amusant ; mais en même temps, tout sera instructif et moral ».....	270
A. Éduquer moralement la jeunesse.....	271
1. Une ambition omniprésente dans les publications à destination des enfants.....	271
2. Figures exemplaires et repoussoirs.....	275
3. Des valeurs catholiques et bourgeoises.....	280
B. Un complément à l'instruction scolaire.....	288
1. Des contenus non enseignés à l'école.....	288
2. Un arsenal didactique traditionnel.....	291
C. Un journal divertissant ?.....	297

Table des matières

1. Des récits encourageant l'imagination et l'évasion.....	297
2. Un journal qui tente de distraire avec des contenus nouveaux.....	302
3. Un divertissement qui doit être utile.....	307
Chapitre IV : Un vecteur d'une idéologie conservatrice typique du Second Empire.....	312
A. Un journal qui défend fortement les ordres de classe et de genre.....	312
1. Des représentations stéréotypées des classes populaires.....	312
2. Un traitement ambigu de la question de la mobilité sociale.....	316
3. Une stricte répartition des rôles de genre.....	320
B. Une présence constante de la religion.....	325
1. Une présence assez importante de l'instruction religieuse.....	325
2. Un catholicisme omniprésent.....	329
3. Une très faible présence des autres religions.....	332
C. Un périodique patriotique, entre monarchisme et libéralisme.....	334
1. Des textes valorisant l'armée et les soldats dès le début du journal.....	334
2. Un patriotisme exacerbé durant et après la guerre franco-prussienne.....	340
3. Un périodique engagé politiquement ?.....	349
D. Un Orient à la fois attirant et source de méfiance.....	356
1. Un univers décrit comme exotique et merveilleux pour faire rêver le lecteur.....	356
2. Des représentations stéréotypées des populations non-blanches.....	363
3. La défense de l'expansion coloniale française.....	370
QUATRIÈME PARTIE : UN PÉRIODIQUE EN DÉCLIN APRÈS 1870, MALGRÉ DES STRATÉGIES DE VENTE ORIGINALES.....	380
Chapitre premier : Un public visé défini par son âge et son milieu.....	383
A. Un journal pour les garçons et les filles de six à douze ans.....	384
1. Un lectorat souhaité exposé dès le premier numéro.....	384
2. Un public cible qui transparait également dans le contenu du journal.....	387
3. Un créneau commercial peu disputé ?.....	390
B. Un journal visant un milieu social et géographique précis.....	394
1. Un périodique qui s'adresse aux classes supérieures de la société.....	394
2. Un journal qui semble viser autant les enfants de la bourgeoisie que ceux de la noblesse	400
3. Une publication semblant cibler avant tout les Parisiens.....	404
Chapitre II : Stratégies de vente et de fidélisation du lectorat.....	410
A. Des publicités pour <i>La Semaine des Enfants</i> adressées aux parents.....	410
1. Des campagnes menées par la maison Hachette dans divers types de presse.....	410
2. La publicité pour <i>La Semaine des Enfants</i> après la fin de la collaboration entre Hachette et Lahure.....	416
B. Comment fidéliser le lectorat et l'inciter à s'abonner ?.....	419
1. L'abonnement permet-il aux acheteurs de faire des économies ?.....	420
2. Des « primes » pour inciter à l'abonnement.....	422
3. Le roman-feuilleton, un moyen de fidéliser le lectorat.....	427
C. Un périodique qui adapte sa périodicité aux circonstances.....	432
1. Un journal qui profite de son succès en 1862.....	432
2. Des solutions ingénieuses pour aider à la difficile reprise du journal en 1871.....	434
Chapitre III : Un journal en retard sur ses concurrents ?.....	439
A. Un périodique qui semble à première vue ne comprendre aucune publicité.....	439
1. Un journal sans publicité : un cas rare dans la presse de l'époque ?.....	439
2. Une possible intégration de la publicité dans les dernières années du journal.....	441

Table des matières

3. Des publicités pour les autres publications de l'imprimerie Lahure.....	444
B. Une absence curieuse : la voix et l'implication du lecteur.....	446
1. L'absence de contenus cherchant à faire participer directement le lectorat.....	446
2. De rares essais de créer du lien entre le journal et ses lecteurs.....	449
Chapitre IV : Déclin du périodique et fusion avec le <i>Magasin d'éducation et de récréation</i> d'Hetzel.	453
A. Pierre-Jules Hetzel et sa relation avec Charles Lahure avant le rachat du journal.....	453
1. Hetzel et l'édition pour la jeunesse.....	453
2. Hetzel et Lahure : des rivaux ?.....	455
B. Pourquoi vendre <i>La Semaine des Enfants</i> ?.....	459
1. Une formule qui reste globalement inchangée en deux décennies.....	460
2. Un journal qui apparaît comme dépassé et souffre de la concurrence.....	461
3. Des changements à la tête de l'entreprise familiale.....	464
C. La vente de <i>La Semaine des Enfants</i> et sa fusion avec le <i>Magasin d'éducation et de récréation</i>	466
1. Un rachat dont les conditions exactes restent assez mystérieuses.....	466
2. Une fusion qui ne laisse presque aucune place à <i>La Semaine des Enfants</i>	469
Conclusion.....	474
État des sources.....	480
Sources manuscrites.....	480
Archives Nationales.....	480
Minutier central des notaires.....	480
Sous-série F18.....	481
Base de données Léonore.....	481
Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine.....	482
Fonds Hachette livre.....	482
Fonds Hetzel.....	482
Bibliothèque Nationale de France.....	483
Sources imprimées.....	484
Périodiques.....	484
Périodiques de Charles Lahure.....	484
Périodiques enfantins.....	485
Autres périodiques consultés.....	486
Livres consultés à titre de source.....	489
Ouvrages édités par la maison Lahure.....	489
Ouvrages d'autres éditeurs imprimés par la maison Lahure.....	490
Dictionnaires.....	492
Autres ouvrages utilisés.....	493
Documents iconographiques.....	496
Données statistiques disponibles en ligne.....	497
Bibliographie.....	498
I - Contexte historique et culturel.....	498
1. Généralités sur l'histoire culturelle du xix ^e siècle.....	498
2. Généralités sur l'édition au xix ^e siècle.....	498
3. Généralités sur la presse au xix ^e siècle.....	499
4. Généralités sur les pratiques de lecture et la réception.....	501
5. Contexte politique et militaire.....	502
6. Orientalisme, stéréotypes raciaux et colonialisme.....	503
II - Être un enfant d'un milieu aisé au xix ^e siècle.....	504

Table des matières

1. Études sur l'enfance et la famille.....	504
2. Travaux sur l'enseignement au XIX ^e siècle.....	505
3. Éléments de la culture enfantine.....	506
4. Le mode de vie des classes supérieures au xix ^e siècle.....	507
III – Généralités sur la littérature et la presse pour la jeunesse.....	507
1. Généralités sur la littérature jeunesse et son histoire.....	507
2. Généralités sur la presse à destination de la jeunesse et son histoire.....	509
3. Monographies de journaux pour la jeunesse.....	510
IV - Publications thématiques autour d'œuvres et périodiques pour la jeunesse.....	510
1. Morale et idéologie dans la littérature enfantines.....	510
2. Autour de la vulgarisation scientifique.....	511
3. La littérature de voyages et d'aventures à destination des enfants.....	512
4. La voix du lecteur.....	512
IV - Acteurs du périodique.....	513
1. Charles Lahure, Louis Hachette et Pierre-Jules Hetzel.....	513
2. Auteurs et autrices.....	514
3. La comtesse de Ségur.....	515
4. Zulma Carraud.....	516
5. Dessinateurs et graveurs.....	517
V – L'image dans la presse au xix ^e siècle.....	518
Sitographie.....	519
Pièces justificatives.....	521
Pièce justificative n°1 : Contrat formant la société Charles Lahure et Compagnie (21 janvier 1858).....	522
Pièce justificative n°2 : Annonce de la dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (18 avril 1863).....	532
Pièce justificative n°3 : Conditions complémentaires de dissolution de la société Charles Lahure et Compagnie (23 avril 1863).....	534
Pièce justificative n°4 : Correspondance concernant la censure envisagée par Théodore-Henri Barrau de passages du roman de la comtesse de Ségur <i>L'Auberge de l'Ange gardien</i> , dans le cadre de sa pré-publication dans <i>La Semaine des Enfants</i> (1863).....	537
Pièce justificative n°5 : Adresse « Aux pères et aux mères de famille » ouvrant le premier numéro de <i>La Semaine des Enfants</i> (3 janvier 1857).....	541
Pièce justificative n°6 : Prospectus annonçant la reprise de la parution de <i>La Semaine des Enfants</i> (29 mars 1871).....	543
Pièce justificative n°7 : Lettre d'Alfred Bapst à Pierre-Jules Hetzel concernant la cession de <i>La Semaine des Enfants</i> (4 octobre 1876).....	545
Figures.....	547
Figure n°1 : Évolution de la répartition du nombre de textes par rubrique.....	547
Figure n°2 : Évolution annuelle de la répartition du nombre de pages par rubrique.....	548
Figure n°3 : Distribution du nombre de textes par numéro.....	549
Figure n°4 : Distribution du nombre d'images par numéro.....	549
Figure n°5 : Moyenne annuelle du nombre d'épisodes de feuilleton par numéro.....	550
Table des pièces justificatives.....	551
Table des figures.....	552
Table des illustrations.....	553